

DE
L'INFLUENCE FRANÇAISE
SUR L'ESPRIT PUBLIC
EN ROUMANIE

LES ORIGINES
ÉTUDE SUR L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE
A L'ÉPOQUE DES RÈGNES PHANARIOTES

THÈSE
PRÉSENTÉE A LA FACULTE DES LETTRES DE PARIS

PAR

POMPILIU ELIADE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1898



Digitized by the Internet Archive
in 2026

DE L'INFLUENCE FRANCAISE

SUR L'ESPRIT PUBLIC EN ROUMANIE

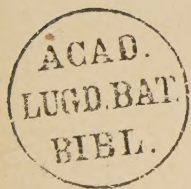
ANGERS. — IMP. A. BURDIN, SECTION ORIENTALE DE L'IMPRIMERIE CAMIS ET C^{ie}, A PARIS.

DE
L'INFLUENCE FRANÇAISE
SUR L'ESPRIT PUBLIC
EN ROUMANIE

LES ORIGINES
ÉTUDE SUR L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE
A L'ÉPOQUE DES RÈGNES PHANARIOTES

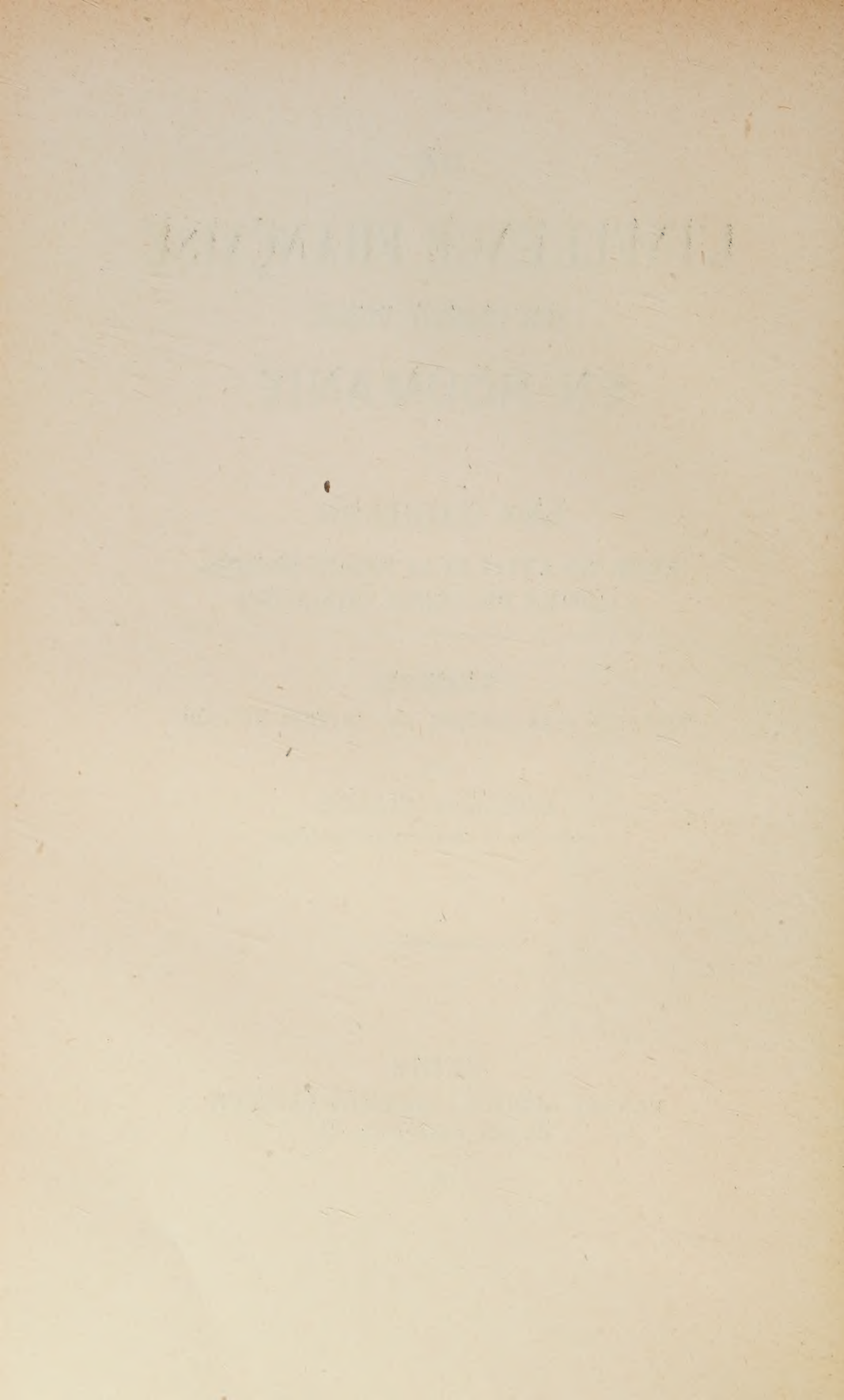
THÈSE
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR
POMPILIU ELIADE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE



PARIS
ERNEST LEROUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1898



A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

INTRODUCTION

L'exemple d'influence, que nous nous proposons d'étudier ici, présente des caractères bien particuliers. Il faut bannir de son esprit, pour le bien comprendre, le souvenir de tout autre fait historique que l'on serait tenté de juger analogue. Le mot d' « influence » éveille dans l'esprit l'idée de deux peuples formés, ayant chacun sa manière d'être, que l'influence modifie, améliore, mais ne détruit jamais. On se représente une civilisation sur laquelle une nouvelle civilisation vient, pour ainsi dire, se greffer; on songe tout de suite aux grands hommes qui ont porté ou qui ont subi l'influence. C'est ainsi que l'on parle de l'influence de la civilisation grecque sur la civilisation romaine, de la Renaissance italienne sur la France du xvi^e siècle, des grandes civilisations européennes actuelles les unes sur les autres. Il en est autrement pour l'influence française en Roumanie. Par ces mots il faut entendre l'action exercée par un grand peuple civilisé sur deux petites provinces qui n'existaient point auparavant pour la civilisation et qui, soumises depuis des siècles au Grand Turc, n'existaient guère pour l'histoire. C'est cette influence qui les a fait, pour ainsi dire, venir au monde pour la civilisation et pour l'histoire. En l'étudiant, ce n'est pas à la renaissance d'un peuple qu'on assiste, mais

à sa naissance. L'intérêt psychologique l'emporte ici de beaucoup sur l'intérêt historique proprement dit. L'homme y est infiniment plus intéressant que les événements. On a le spectacle de l'âme humaine se formant peu à peu à la civilisation : ce n'est point la transition d'une forme de l'intelligence humaine à une autre forme d'intelligence humaine, mais bien de la vie instinctive, presque inconsciente de l'esprit, à la vie de l'intelligence; — ce n'est point la lutte de deux formes d'activité, mais bien de l'inertie et de l'activité; — il ne s'agit point du passage d'une conception de la vie morale à une autre, mais bien de l'état de nature à la moralité. Bref, c'est la barbarie remplacée par la civilisation, et non pas, comme d'ordinaire en histoire, une civilisation enrichie par une autre.

On pourrait se faire une idée vague de cette influence, en la rapprochant de celle qu'exerça jadis la civilisation romaine sur les peuples de la Gaule. Mais il ne s'agit point ici de l'influence d'un peuple vainqueur sur un peuple vaincu, c'est par le développement des idées de liberté, de patrie, que la France a pu exercer une action dans les Principautés danubiennes; le plus grand effet de cette action, ç'a été, dans ce « siècle des nationalités », la constitution de la patrie roumaine. Ainsi le peuple roumain gagna, au lieu de perdre, comme le peuple gaulois, sous le coup de l'influence subie, une personnalité politique. — Comme conséquence naturelle de ce fait, il devait aspirer bientôt à une manière d'être, à une civilisation qui lui fussent propres. Tandis que nous assistons, en Gaule, à la disparition de l'ancienne civilisation gauloise et, sur bien des points, de l'ancien esprit gaulois, nous voyons, au contraire, en Roumanie, l'influence française provoquer l'éclosion des germes latents de l'esprit roumain. C'est le développement de l'esprit libéral, dû à cette seule influence, qui en opérant le rapprochement des classes, a fait

connaître l'esprit du peuple, sa langue, ses besoins, et a permis ainsi la naissance d'une civilisation roumaine originale. Cette civilisation est loin d'être formée entièrement à l'heure actuelle; on est encore à se demander si la Roumanie est autre chose qu'une petite France en Orient, si l'âme roumaine a pris pleinement possession d'elle-même. Pourtant, avec un peu d'attention, on pourrait en voir poindre quelques traits distinctifs. Une analyse plus serrée permettrait de conjecturer ce que seront un jour l'esprit et la civilisation roumaine; on est même en droit d'affirmer que le jour n'est pas loin où l'on pourra distinguer ce qui est du pays et ce qui est un reste d'influence française. Il semble que le moment soit vraiment venu d'étudier de près l'influence française. Pour chaque fait historique, il est peut-être un moment, un seul, où il soit possible de se prononcer sur ce qui s'est passé, avec impartialité et en toute connaissance de cause : c'est le moment où l'on n'est ni trop près ni trop loin du sujet de son étude; où l'on entend pour ainsi dire encore le bruit des armes, sans voir les combattants. La génération qui nous précède ne pouvait guère distinguer les traits caractéristiques de l'esprit roumain ni juger impartialement de l'influence française; la génération qui nous suivra sera en présence de l'esprit roumain tout formé et ne pourra plus peindre sur le vif une influence qui aura cessé de se faire pleinement sentir.

Le fait certain, c'est que cette influence est à l'origine de la nouvelle civilisation. Plus nous songeons à ce phénomène, plus il nous est difficile de lui trouver son analogue en histoire : un peuple civilisé aidant un peuple arriéré à arriver à la vie historique et à se former une civilisation originale.

Créatrice, et non rénovatrice, l'influence française en Rou-

manie a encore ce caractère particulier qu'elle est lointaine et reste longtemps inconsciente. Qu'on parle de l'influence grecque à Rome, de la renaissance italienne, de l'influence française en Allemagne et en Angleterre, et de celle de ces deux peuples en France, de nos jours, il s'agit toujours de deux peuples voisins, que contribuaient à rapprocher des relations intellectuelles, politiques, commerciales ou autres. L'influence d'un peuple sur un autre peuple est, dans ces conditions, un fait tout naturel, elle s'exerce lentement, peu à peu, d'une manière presque imperceptible, et il faut un œil exercé pour en constater les progrès. Dans le cas que nous étudions, les deux peuples ne sont nullement voisins : trois États les séparent, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie. On met encore aujourd'hui trois ou quatre jours pour franchir, à toute vitesse, la distance qui sépare Bucarest ou Jassy de la capitale de la France. Avant les chemins de fer, les jeunes gens « moldo-valaques » qui venaient faire leurs études à Paris mettaient un peu plus de six semaines pour y arriver en diligence. Quant aux relations fréquentes et directes, qu'on s'attendrait à voir, de bonne heure, s'établir entre la France et la Roumanie, elles n'existent guère que depuis une cinquantaine d'années. Ce n'est que vers 1848 que la France officielle et une partie du public français commencèrent à éprouver le besoin d'être renseignés sur les provinces danubiennes, qu'ils commencèrent à s'intéresser à leur sort. Il y a, même à l'heure actuelle, bien des Français, même parmi les plus instruits, qui n'ont que de très vagues notions sur la situation « en Orient » du royaume de Roumanie, qui vous demandent si la langue qu'on y parle est le grec ou le russe, et « quelle différence il y a entre la Roumanie, la Valachie et la Bulgarie ». On ne saurait leur en vouloir, car, en somme, peut-être, les peuples, comme les individus, ne sont-ils connus que dans la limite où ils se font connaître.

Nous voulons seulement constater un trait caractéristique de l'influence française en Roumanie : c'est une influence exercée de loin et presque inconsciemment de la part d'un peuple sur un autre peuple. Il était réservé à la France d'éclairer, d'échauffer, de ramener à la vie, sans s'en douter, par les rayons de sa civilisation, un peuple de même race qu'elle qui se mourait dans la barbarie et la souffrance, tout à l'orient de l'Europe.

Il y a plus : le peuple roumain lui-même n'a eu que des notions très incertaines, très vagues sur le peuple français, alors que l'influence française s'introduisait sous toutes les formes chez lui. On pourrait diviser l'histoire de l'influence française en Roumanie, qui dure depuis bientôt cent cinquante ans, en trois périodes bien distinctes et à peu près égales, chacune d'environ un demi-siècle : c'est seulement pendant la troisième (depuis 1848) que les Français et les Roumains se connaissent, que l'influence est consciemment exercée par les uns et subie par les autres ; pendant la deuxième période (de 1804, date de l'établissement de l'Empire français, à 1848), les Roumains seuls sont conscients de l'influence dont ils profitent ; enfin pendant la première période (du milieu du ^{xviii}^e siècle jusqu'en 1804), ni les Roumains, ni les Français ne se connaissent les uns les autres : les Roumains apprennent le français, accueillent chez eux les manières françaises, les idées et les formes extérieures de la civilisation française, grâce au contact des Grecs et des Russes, qui subissaient plus directement l'influence de cette civilisation. C'est ce qui fait précisément l'intérêt psychologique de cette évolution : voir un peuple d'une civilisation encore dans l'enfance, subir pendant longtemps, malgré son éloignement de la France, l'influence de ce pays et cela par l'intermédiaire d'autres peuples, aussi orientaux et presque aussi arriérés que lui.

On entrevoit dès maintenant les formes curieuses que l'influence française va prendre dans les anciennes « provinces danubiennes ». Nous aurons à en signaler bien des particularités qui semblent tenir du merveilleux.

Un troisième trait achève de caractériser l'influence française en Roumanie. D'ordinaire, l'action exercée par un peuple sur un autre peuple est en quelque sorte partielle : on se demande en quoi elle a consisté, sur quelles manifestations de l'esprit elle s'est particulièrement exercée. Peut-être le lecteur lui-même s'attend-il à voir traiter ici de l'influence de la langue ou de la littérature françaises en Roumanie, ou encore de l'introduction des doctrines sociales françaises. Il s'agit de cela, mais il s'agit de bien d'autres choses encore. Rarement action d'un peuple sur un autre, fut plus complète, plus envahissante, plus enveloppante que l'influence française en Roumanie. Le peuple français a semé des idées et des tendances chez la plupart des peuples de l'Europe ; il les nourrit presque tous, depuis bientôt trois cents ans, de ses productions littéraires ; il n'y a presque pas un seul coin de l'Europe où la civilisation française n'ait introduit quelque amélioration, n'ait fait naître quelque aspiration nouvelle, ne se soit révélée d'une manière ou d'une autre. Mais nous osons affirmer que c'est dans les provinces danubiennes que cette influence s'est fait le plus sentir et a le plus profondément changé l'ancien état des choses. Elle a façonné pour un temps assez long la pensée et la sensibilité roumaines. On la reconnaît dans toutes les manifestations de l'esprit roumain, en politique aussi bien qu'en législation, dans la littérature aussi bien que dans la conception administrative ou dans la vie sociale. L'enseignement lui-même qui, par suite de circonstances particulières, est resté l'institution la moins sujette à

cette action, s'est imprégné d'idées françaises, et on verra avec étonnement qu'au cours de ce siècle, l'enseignement français a failli à plusieurs reprises être importé de toutes pièces en Roumanie, et évincer totalement l'enseignement indigène. — Ce n'est donc pas d'une influence sur telle ou telle manifestation de l'esprit que nous entendons traiter dans cet ouvrage, mais de l'influence française sur l'ensemble des manifestations de l'esprit roumain. C'est, comme notre titre l'indique : « De l'Influence française sur l'*esprit public* en Roumanie ». Encore l'expression d' « esprit public » a-t-elle deux sens : elle peut signifier l'opinion qui se forme dans la majorité d'un peuple, sur les objets d'intérêt général, et aussi l'ensemble des opinions et des sentiments communs à un peuple. C'est dans cette dernière acception, la plus générale, qui embrasse en même temps la première, que nous prenons ici l'expression d' « esprit public ».

On nous demandera peut-être si cette influence si extensive n'a pas été, comme en Russie par exemple, d'autant plus superficielle ; si, embrassant toutes les manifestations de l'esprit public, elle s'est étendue en même temps à toutes les classes de la société roumaine, si elle n'est pas restée, comme il arrive généralement de toute influence étrangère, essentiellement aristocratique ? Nous aurons l'occasion de voir que l'influence française en Roumanie a été, en fait, souvent bien superficielle. Mais il ne faut pas oublier que les Principautés roumaines n'existaient pas comme vie historique ni comme vie intellectuelle avant le fait providentiel de l'influence française. Nous sommes loin du cas d'un Goethe s'imprégnant de la lecture des auteurs français, d'un Voltaire revenu tout transformé de son séjour en Angleterre. Quand on connaîtra les personnages sur lesquels l'influence française était destinée d'abord à s'exercer, on verra qu'elle a été aussi profonde qu'elle pouvait l'être. Quand on verra ensuite

l'évolution rapide de l'esprit roumain, le changement total des choses en Roumanie sous le coup de l'influence française, on se dira peut-être qu'elle a été plus efficace et remarquablement plus profonde qu'on n'aurait eu le droit de s'y attendre. Le tort est de songer toujours, quand on étudie une chose, à toutes les choses du monde, sauf à celle que l'on étudie. L'histoire est plutôt un art qu'une science, et son rôle est moins d'établir des analogies que de marquer des différences. Il ne faut pas comparer les individus aux individus, et les peuples aux peuples, mais les individus et les peuples à eux-mêmes, à ce qu'ils sont à différents moments de leur existence. A ce point de vue, si le Roumain d'aujourd'hui est bien moins profondément civilisé que le Français et l'Allemand, si, malgré tous ses efforts, il ne représente encore qu'un type de transition entre l'homme barbare et l'homme civilisé, — il ne faut pas oublier, d'autre part, que la distance qui sépare la barbarie de la civilisation est énorme, que le Roumain est bien plus près du type civilisé que du type barbare, et que, s'il diffère du Français et de l'Allemand, il est cent fois plus éloigné encore du Roumain d'il y a cent ans, dont on va faire la connaissance dans notre premier livre. Aucun peuple de l'Europe n'a fait plus de progrès en un espace aussi court, que le peuple roumain. Si les Français ou les Allemands d'il y a cent ou cent cinquante ans revenaient au monde, ils pourraient encore assez vite s'assimiler au milieu nouveau. Mais si les moines ou les boyars orientalisés de la fin du siècle dernier revenaient aujourd'hui parmi leurs neveux, ils apparaîtraient comme les êtres les plus incompréhensibles et les plus bizarres, et ne comprendraient rien eux-mêmes à ce qui se passe.

Quant à la question de savoir si toutes les classes de la société roumaine ont subi l'influence française, il est certain que les habitants des campagnes ont les mêmes croyances

croyances et les mêmes mœurs qu'il y a un siècle ; pas plus que ceux d'il y a cent ans, ils ne se doutent de l'existence du peuple français. Mais l'introduction des idées et des sentiments nouveaux n'a-t-elle pas contribué à améliorer la condition matérielle, à relever l'état moral du paysan roumain ? et est-on bien sûr que dans son esprit et dans son cœur il ne soit rien entré des tendances qui ont régénéré le pays, sans que du reste il en soupçonne la véritable provenance ?

Ainsi l'influence française en Roumanie, caractérisée par l'état d'infériorité du peuple sur lequel elle s'est exercée, par la manière indirecte dont elle s'est, pendant très longtemps, produite, se distingue encore par son ampleur. par sa façon d'envelopper, pour ainsi dire, la vie et l'esprit roumain tout entiers. C'est donc en réalité l'histoire complète du peuple roumain pendant la période contemporaine que nous entendons faire ici. On pourrait encore nous demander si l'influence française est la seule cause qui ait agi sur l'esprit roumain, qui ait provoqué son réveil, à qui l'on doive aujourd'hui la constitution de la patrie roumaine ? En l'étudiant, n'étudie-t-on pas l'histoire roumaine à un point de vue unilatéral ? Certainement, il y a eu d'autres causes, mais parmi les caractères comme providentiels de l'influence française en Roumanie, on remarque encore les deux suivants : d'abord, c'est de toutes les causes du réveil des Roumains la plus importante de beaucoup, — on pourrait dire, qu'en l'étudiant on se place à un point de vue supérieur d'où l'on découvre toute l'histoire roumaine contemporaine ; — en deuxième lieu, toutes les autres causes lui sont comme subordonnées : le mouvement des Roumains transylvains, l'action intellectuelle des Grecs, le contact des Russes ont leur part dans le développement de la conscience roumaine ; mais toutes ces causes n'aboutissent à un résultat qu'en se servant de l'influence française comme moyen, ou qu'en la fortifiant, tout d'abord. Elles disparaîtront

bientôt entièrement de l'histoire de la civilisation roumaine. L'influence intellectuelle des Phanariotes, par exemple, ou celle des Russes, semblent du domaine d'un passé lointain, presque du domaine de la légende : toutes ces influences n'ont fait que préparer les débuts de la civilisation roumaine sous l'action de l'influence française.

Il nous est difficile de donner, au début de notre étude, un tableau de la société roumaine *avant* l'influence française, comme nous l'aurions désiré, et comme la logique rigoureuse semblerait l'exiger. C'est que les faits, dans leur marche capricieuse, ont parfois une logique à eux, à laquelle il faut nécessairement se plier. Si nous esquissons un tableau de la société roumaine avant l'influence française, nous serions obligé d'en retracer tout de suite un autre au moment même où cette influence commence à s'exercer, ce qui rendrait le premier tableau inutile. L'ancien état des choses ou l'« Ancien Régime », que l'influence française a fait disparaître en Roumanie, n'apparut, en effet, avec tous ses traits caractéristiques, que précisément au début de cette influence. Le développement de l'Ancien Régime et la formation des germes du Nouveau Régime sont simultanés. C'est cette période tout entière, 1750-1821, que nous allons étudier dans notre ouvrage. Le premier livre présentera un tableau rapide de la société roumaine au moment même où l'influence française commence à s'y faire sentir, d'une manière encore indistincte : l'œil libre ne la voit pas encore, elle n'est, en quelque sorte, visible qu'au microscope pour l'historien : — dans le deuxième livre, on reprendra le même tableau, en ne s'occupant que des premiers germes du Nouveau Régime, ou de l'influence française durant l'Ancien Régime : on la verra s'introduisant d'une manière presque insignifiante, n'agissant d'abord que sur la langue du pays, puis sur les manières extérieures, puis sur les idées, puis peu à peu sur

l'esprit public, dont elle détruit un à un les préjugés, remplaçant une idée ou un ancien sentiment par une idée ou un sentiment nouveaux, faisant naître des rêves et des tendances jusque-là inconnus ; — enfin le troisième livre sera consacré à un examen des premiers résultats de l'influence française, au moment où les principales causes qui faisaient subsister l'Ancien Régime disparaissent.

LIVRE PREMIER

L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Nota. — Nous croyons utile d'exposer ici une fois pour toutes, les règles générales de la prononciation roumaine, et le parti auquel nous nous sommes arrêté pour l'orthographe des noms propres. En roumain, toutes les lettres se prononcent ; les voyelles gutturales *ă* et *â* (*ê*) se prononcent d'une façon spéciale : *ă* se rapproche de *æ*, *â* ressemble à *u*, prononcés sans avancer les lèvres, la bouche presque fermée, *u* = *ou*. Parmi les consonnes, *ș* = *ch*, *ț* = *ts* ou *tz*, *c* et *g* devant les voyelles *e* et *i* se prononcent à l'italienne, *ch* et *gh* ont un son dur et équivalent au *k* et au *g* dur français. — Pour les noms propres ou les désignations locales, notre principe a été de respecter la prononciation roumaine : c'est ainsi que nous écrivons *vornic* et non *dvor-nic*, à la russe, *Mavrocordat* et non point *Mavrocordatos* ou *Mavrocordato*, *Ypsilanti* au lieu d'*Ypsilantis*. Nous ferons remarquer aussi que dans les noms propres qui se terminent en *escu* l'accent tonique est sur la pénultième : *Golescu* (= *Golèscou*), *Bălcescu* = *Bœltchèsou*).

Nous avons adopté le principe de faire précéder par un astérisque *, tous les titres d'ouvrages cités en note, qui sont en langue roumaine. Leur titre exact en roumain figure dans la bibliographie raisonnée annexée au présent ouvrage.

Plusieurs noms propres ayant passé un grand nombre de fois avec des orthographes fautives, nous croyons nécessaire d'en donner tout de suite et une fois pour toutes l'orthographe exacte : Desfontaines, J. D. Ghika, Hangerliu, Pasvan-Oglou, Lazăr Șăineanu, Șuțu. — Pour le reste, voir l'Errata.

§ 1. — Les voyageurs de la fin du xviii^e siècle sont unanimes à célébrer la beauté naturelle des provinces moldo-valaques « soumises au Grand Turc ». Ils ne se lassent pas d'admirer les sites pittoresques des Carpathes, le cours majestueux du Danube, les prairies émaillées de fleurs; de dénombrer les produits du sol : blé, maïs, seigle, forêts superbes peuplées des essences les plus variées, pâturages nourrissant d'innombrables troupeaux. A les en croire, les montagnes abondent en métaux précieux, en charbon, en sel, et les fleuves qui en descendent roulent dans leurs flots des paillettes d'or...

Un seul être semble se refuser à cette gaîté universelle de la nature, semble se soustraire aux yeux étonnés du voyageur : c'est l'homme. Les grandes routes sont désertes. Les villages, misérables et clairsemés, se cachent dans les replis du sol... Le voyageur note, avec étonnement, que, dans ce pays où la nature paraît si heureuse, l'homme ressemble à un proscrit : « Les Principautés sont favorisées par la nature, persécutées par le sort »¹.

Dans chaque village, une seule rue, le long de laquelle s'alignent les maisons toutes pareilles, longues et larges de six à sept pieds, avec des poteaux supportant le toit de chaume qui dépasse les murs de torchis. Dans chaque maison, une seule fenêtre; en guise de vitre, une vessie tendue. Un gros poêle, qui occupe la moitié de la place, est l'unique meuble. C'est derrière le poêle, dessus ou même dedans (car souvent il n'y a pas

1. Voir le *Journal des campagnes faites au service de la Russie en 1790* par le comte de Langeron, général en chef, dans les *Documents pour servir à l'histoire des Roumains* (Collection Eudoxiu de Hurmuzaki) publiés par l'Académie roumaine. Bucarest, 1892, Supplément I, vol. III, p. 82.

de feu), que couchent le paysan et toute sa famille¹. — Ceci représente encore un village relativement riche. Le type d'habitation le plus commun, le « bordei » du paysan, est un simple trou que protège un toit de perches recouvertes de terre, dépassant à peine le niveau du sol. L'herbe croît dessus, de sorte que l'on dirait de loin une légère ondulation de terrain, si, de temps en temps, quelques nuages de fumée ne révélaient une habitation humaine. L'intérieur est indescriptible. Ni meubles, ni ustensiles, à l'exception de quelques planches, servant de lit et de sièges, et de la marmite ou du chaudron où l'on cuit la « mămăliga », sorte de bouillie de maïs², la seule nourriture que le paysan peut s'offrir. Le chaudron lui-même est souvent la propriété commune de cinq ou six familles³.

Dans cette véritable tanière, le voyageur découvre avec horreur et compassion l'homme, à peine couvert de haillons, les traits abrutis, le visage pâle et décharné; la femme, encore plus dégradée, les enfants tout à fait nus⁴...

§ 2. — Les causes de la misère du paysan sont variées et multiples, bien qu'elles ne datent pas de loin. Elles sont dues à la situation extérieure des Principautés aussi bien qu'à leur mauvaise administration intérieure.

Depuis que la Turquie avait cessé de respecter les anciens

1. Langeron, *Journal des campagnes*, etc., dans Hurmuzaki, *Documents*, suppl. I, vol. III, p. 80.

2. La *polenta* italienne.

3. Raicevich (consul d'Autriche auprès de S. A. le hospodar de Moldavie), *Voyage en Valachie et en Moldavie*, traduit de l'italien par N.-M. Lejeune, ex-professeur particulier de S. A. le prince de Moldavie. Paris, 1822, p. 126 (cf. Georges Bengesco, *Bibliographie franco-roumaine du xix^e siècle*. Bruxelles, 1895, t. I, p. 25). — Wilkinson (consul d'Angleterre en Valachie), *Tableau historique, géographique et politique de la Valachie et de la Moldavie*, trad. de l'anglais, par M***. Paris, 1821, p. 142. — Constantin Radovici de Golesti (boyar valaque, connu surtout sous le nom de Golescu), *Remarques sur le voyage que j'ai fait pendant les années 1824, 1825, et 1826*. Bude, 1826, p. 96 et 97. — Voir aussi Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyages et d'études*. Paris, 1852, p. 270, — et Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*. Paris, 1855, p. 284.

4. C. Golescu, p. 97. — [N. Bălcescu], *Question économique des Principautés danubiennes*. Paris, 1850, p. 5 (cf. G. Bengesco, p. 39).

traités avec les principautés de Moldavie et de Valachie, et leur envoyait tous les trois ans, parfois plus fréquemment, des princes grecs de son choix, on voit croître, d'une part, la haine des boyars contre ces princes, toujours avides d'argent, et, de l'autre, les abus de pouvoir des propriétaires de la terre vis-à-vis du paysan attaché à la glèbe depuis le commencement du xvii^e siècle. — Ignorant ce qui se passait réellement dans le pays qu'ils administraient et craignant les boyars du pays qui, par leurs plaintes à Constantinople, auraient pu obtenir leur révocation, — les princes fermaient les yeux sur la conduite abusive des boyars et des moines. Mais les paysans supportèrent moins facilement le joug des propriétaires que ceux-ci ne supportèrent celui des Princes grecs : des cent quarante-sept mille familles de contribuables, révélées par le recensement de 1741, il ne restait plus, cinq ans plus tard, en 1746, que soixante-dix mille¹. C'était de quoi inquiéter à la fois les boyars propriétaires, la Sublime Porte et les princes phanariotes eux-mêmes. Le prince Constantin Mavrocordat inventa, — à la suite d'un firman menaçant de la Sublime Porte², — un moyen qui lui permit à la fois de se concilier le Sultan, de calmer les boyars mécontents par des avantages réels, de s'attirer les paysans par une illusion de bienfaits, et surtout d'enrichir son trésor. Ce moyen, aussi ingénieux que simple, ce fut l'*Émancipation du paysan moldave et valaque* (Valachie, 1746 ; Moldavie, 1749)³.

Certes, la condition du paysan était loin d'être heureuse avant 1746. Il faut noter pourtant qu'il était esclave de la terre, plutôt que du propriétaire ; celui-ci devait le nourrir, le soigner en

1. M. de B... [le général Bauer], *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*. Francfort, 1778, p. 48 (cf. G. Bengesco, p. 11 et J. Chr. Engel, *Geschichte der Moldau und der Wallachey* Halle, 1804, p. 28).

2. Voir * *Le Magasin historique pour la Dacie* sous la direction de A. Laurian et N. Bălcescu. Bucarest, 1846, t. II, p. 280.

3. * *Les Actes d'émancipation*, dans le *Magasin historique*, II, 284 et 289. — Le spatar Ion Canta, * *Chronique du pays moldave, depuis le deuxième jusqu'au quatrième règne de Constantin Mavrocordat*, dans les *Chroniques de la Roumanie*, publiés par M. Kogălniceanu, 2^e édition. Bucarest, 1872, t. III, p. 183.

cas de maladie, réparer ses instruments aratoires. S'il était corvéable à merci, le sol qu'il avait à exploiter n'était pas limité; enfin il ne devait à l'État qu'une faible capitation ¹. La « Réforme » de Constantin Mavrocordat eut comme résultat de supprimer tous ces avantages réels et de transformer le paysan en contribuable. Jamais grand mot ne fut plus creux ni plus dangereux que ce mot d'*émancipation*.

Le paysan doit encore travailler vingt-quatre jours par an au profit du propriétaire; il lui doit la dîme de tous les produits, il lui paye une indemnité pour tout changement de domicile. — Les propriétaires sont déliés de toute obligation envers les paysans. Pour les dédommager de ce qu'on appelle leurs « sacrifices », chaque boyar, chaque couvent reçoit un certain nombre de paysans qui sont attachés à ses terres et lui payent la dîme : ce sont les « poslujnici » (paysans étrangers) et les « scutelnici » ou *exemptés* (paysans indigènes). Le nombre de ces *exemptés* varia : au début il n'était que de cinquante pour un grand boyar, de plusieurs centaines pour un grand couvent. — Pour dédommager encore les boyars des « sacrifices » qu'ils venaient de faire « au nom de Notre Seigneur et de l'humanité », on fit retomber sur les contribuables les charges qui pesaient auparavant sur les propriétaires. L'impôt comporta 5 à 10 « lei » ² par tête, payable par quarts, plus un « para » ³, frais de perception, et les 10 « lei » de la taxe de délibération ⁴.

Qu'on ne s'y trompe donc point : l'« émancipation » de 1746-1749 ne fut en réalité que l'émancipation des boyars de la plupart de leurs obligations envers le paysan, d'une part, et

1. N. Bălcescu, *Quest. écon.*, p. 18 et suiv. — Cf. aussi l'*État social du laboureur dans les Principautés roumaines à diverses époques*, du même, dans le *Mag. hist.*, II, 241. — * A. D. Xenopol, *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*. Buc., 1892, t. VI. Introduction et p. 114 et suiv.

2. Le « leu » ou l'« ancien leu » (leu vechiu), ancienne valeur monétaire du pays : de 30 à 50 centimes, elle répondait à la piastre turque. Ne pas confondre le « leu vechiu » avec le « leu nou », la monnaie aujourd'hui en usage en Roumanie, et qui vaut un franc.

3. Le quarantième d'un « leu ».

4. N. Bălcescu, *Quest. écon.*, p. 18.

envers l'État, de l'autre. Quant au paysan, au lieu d'un maître, il en eut désormais deux : son ancien propriétaire et l'État. Le mot de liberté est un grand mot s'il répond à un fait réel ; mais il vaut mieux être appelé esclave et jouir de certaines libertés réelles, que de se voir décréter le nom de libre, alors que l'on redouble les chaînes de votre esclavage.

Cependant Constantin Mavrocordat, dont le trésor grossit bientôt d'une manière fabuleuse, fit publier partout en Europe qu'il avait délivré de l'esclavage une portion du genre humain et crut réellement avoir satisfait par ses mesures le paysan « libre », le boyar intéressé et l'humanité¹.

Et c'est ce que croisent encore aujourd'hui la plupart des historiens de la Moldavie et de la Valachie.

§ 3. — A partir de ce moment, la situation du paysan fut la suivante : l'administration princière, d'une part, et le propriétaire, de l'autre, crurent que le paysan devait leur être infiniment reconnaissant : la première, du service qu'elle lui avait rendu en l'« émancipant », l'autre, des « sacrifices » qu'il avait faits en acceptant l'émancipation. On devint des deux côtés de plus en plus exigeant. A chaque avènement, sous prétexte de supprimer les abus introduits, on rédige un règlement, qui n'est qu'une aggravation du précédent. Le prince Constantin Mavrocordat lui-même multiplia autant qu'il put le nombre de ses « quarts ». Ses successeurs en Valachie l'imitèrent : Constantin Racovița (1753-1756) redoubla les « quarts » ; Scarlat Ghica (1763-1766) les exigea tous les mois ; Alexandre Ypsilanti (1774-1782 et 1796-1797) réduisit le nombre des paiements annuels à trois, mais en augmenta considérablement la valeur ; Constantin Ypsilanti (1802-1806) embrouilla les choses, en divisant les pays en groupes de contribuables (« lude »), desquels il

1. Voir le *Mercur de France* de juillet 1742, p. 1506-1525 : *Constitution faite par Son Altesse M. le Prince Const. Mavrocordato, prince des deux Valachie et de Moldavie*.

exigea un impôt à sa volonté ; Jean Caragea (1812-1818) profita de cette confusion pour exiger des paysans le double. En Moldavie, l'arbitraire apparaît dès 1749 (déposition de Mavrocordat) : chaque prince exigea des paysans ce qu'il voulait, et les exigences allèrent toujours en augmentant ¹.

Mais l'impôt direct, légal ne fut bientôt qu'une faible partie de ce qu'on exigea du paysan. « Libre » et surtout « contribuable », il dut acquitter les impôts indirects que payaient auparavant les couvents et les boyars ². Ces « ruzumaturi » frappaient tous les produits du pays et dépassèrent bientôt dix ou vingt fois l'impôt régulier. C'était d'abord l'impôt sur le gros détail (*văcărit*), qui montait à plusieurs « lei » par an et qu'on exigea bientôt en été et en hiver, puis, sous des noms différents, presque tous les mois ; l'impôt sur les ruches (*dezetina*) qui monta jusqu'à un « leu » pour chaque rucher ; la *goştina*, impôt sur les brebis ; puis, grossissant et se multipliant sans cesse !... le *căminărit*, le *fumărit*, le *gărdărit*, le *soponărit*, le *cântărit*, la *spendonia*, etc etc. — Ce fut tout un vocabulaire spécial que celui de ces impositions indirectes, vocabulaire qu'on a bien de la peine à comprendre aujourd'hui ³.

Pour compléter notre tableau, disons qu'il n'y a point de tortures morales ou physiques que l'on n'emploie pour extorquer au paysan tout le produit de son travail. Ce sont des étrangers qui n'avaient aucun intérêt dans les affaires du pays, ce sont de grands boyars du pays, intéressés, au contraire, à cacher cet état de

1. Papiu Ilarianu, * *Trésor de monuments historiques pour la Roumanie*. Bucarest, 1862, t. II, p. 328, 332 et 370. — Le spatar I. Canta, p. 184 et 185. — Le « biv-vătav » (rang dans la boyarie) Enaki Kogălniceanu dans les * *Chroniques de la Roumanie*, t. III, p. 219. — Voir aussi A.-D. Xenopol, * *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*. Jassy, 1892, t. V, p. 239 et *passim*. — C. Calmuschi, * *Principales impositions de la Moldavie et de la Valachie*, thèse de licence. Bucarest, 1891, p. 30 et suiv.

2. I. Canta, p. 184.

3. Le dvornic J. Neculce, * *Chronique de la Moldavie*, dans les *Chroniques de la Roumanie*, II, p. 361, 377, 388. — Enaki Kogălniceanu, p. 206, 212, 224. — Raicevich, p. 29. — Cf. Xenopol, VI, p. 109. — Cf. C. Calmuschi, p. 72-134.

choses, — qui nous révèlent ces atrocités. Pour contraindre le paysan à livrer tout son argent, on avait le fer rouge appliqué sur la poitrine, les pals de roseau sous les ongles, les œufs chauds sous l'aisselle, la pendaison la tête en bas. Parfois on en enfermait des dizaines dans une étable où l'on mettait le feu, — ou bien enfin, on les couchait par terre, attachés par le coude les uns aux autres, les yeux en plein soleil, une poutre sur le ventre, oints de miel ou d'asphalte, en proie au soleil, aux mouches ou aux guêpes ¹. Robuste de constitution, le paysan succombait parfois à ces tortures. Les survivants devaient bien avouer leur fortune, l'exagérer même. L'administration empochait le dernier « para » du paysan, vendait à l'enchère ses meubles, ses ustensiles, son blé, son bétail, qu'un banquier grec ou un cabaretier juif s'empressait d'acheter.

Pour les propriétaires (boyars et moines), la réforme de Constantin Mavrocordat fut de même le point de départ de nouvelles vexations. D'abord ils firent semblant d'ignorer la réforme. Puis, pressés par les princes et craignant les émigrations, ils y accédèrent peu à peu, mais il se forma dans leur esprit l'idée qu'ils avaient fait de fortes concessions et que, en retour, ils avaient bien le droit d'augmenter de plus en plus leurs privilèges. Ce fut surtout en Moldavie que ces exigences des boyars et des moines augmentèrent rapidement. Opprimés par le gouvernement et les propriétaires, les paysans se mirent en grève en 1766 et battirent les campagnes, en refusant tout : impôt et corvée ². Ils eurent le malheur de trouver dans le prince régnant du pays, Grégoire Ghica, un défenseur. Celui-ci eut le courage de réduire de moitié le nombre des jours de corvée ³. Mais neuf ans plus tard (1775), sept boyars, le métropolitain en tête, exigèrent l'abolition du chrysobulle de 1766, demandant non plus douze jours, ni

1. Voir surtout Constantin Golescu, 95 et suiv. — Cf. aussi le tableau que fait de l'Ancien Régime le romancier N. Philimon dans ses ** Ciocoi anciens et modernes*. Buc., 1890. — Voir aussi Langeron, 183.

2. N. Bălcescu, *Quest. écon.*, 21.

3. N. Bălcescu, ** L'état social du laboureur*, 243.

même vingt-quatre jours de corvée, comme depuis la réforme, mais bien un jour sur dix ¹. Grégoire Ghica résista d'abord, mais dut enfin céder², et il paya de sa vie sa lutte contre les propriétaires. Ceux-ci remportèrent bientôt une autre victoire. L'« *Urbarium* » de 1790, arraché au prince Alexandre Moruzzi ³, sous le prétexte que « les paysans se trouvent dans une situation prospère et florissante », abolit les journées de travail et transforma la corvée en tâche déterminée. « Toute charrue devait labourer ou herser chaque année une superficie de quatre-vingts perches de terrain, au profit du propriétaire; en outre, le paysan devait sarcler quinze perches, moissonner trente perches, faucher une « *falcea* » ⁴, faire deux transports de bois, aider aux réparations nécessaires des dépendances du domaine. — A partir de ce moment, le système fut de confondre, à chaque instant, le nombre des jours de corvée et « la tâche déterminée » : on exigea tant de jours et, par-dessus, un tel nombre de « *fălcii* » à labourer ou à sarcler. Bien entendu, le nombre des « *poslujnici* » et des « *scutelnici* », attachés à chaque propriétaire, grossissait de plus en plus ⁵.

En Valachie, les choses se passèrent plus humainement jusqu'en 1814, tant à cause du voisinage plus immédiat de la puissance souveraine, que, surtout, à cause des émigrations, bien plus fréquentes qu'en Moldavie. L'« *Urbarium* » moldave de 1790 ouvrit de nouvelles perspectives aux boyars valaques. A partir de ce moment, la confusion du nombre des jours de travail et de la « tâche déterminée » fut la règle. L'expression la plus complète de cet égoïsme croissant des propriétaires et de cet esprit de confusion se trouve dans la loi agraire du prince Caragea, en 1814. On dirait un acte de condamnation en règle du paysan. Sur les dix-neuf articles de cette loi, il y en a juste deux qui traitent des

1. * *La demande des boyars* dans le *Magasin historique*, II, 295.

2. N. Bălc., * *L'état social*, 244.

3. N. Bălc., *Quest. écon.*, 23. — L'« *Urbarium* », dans le *Mag. hist.*, II, 303.

4. Ancienne mesure de superficie en Moldavie, valant 14321^{m2},952.

5. Raicevich, 89.

obligations du propriétaire. Le reste est divisé en deux parties égales : la première traite des devoirs du paysan envers le propriétaire, la deuxième traite de tout ce qui lui est interdit¹ !

Il faut encore se rappeler que ces prescriptions officielles ne sont rien encore de ce que l'on exige en réalité du paysan. Les agents du propriétaire emploient les mêmes violences que ceux de l'État. Le boyar ne soigne presque jamais ses terres². Elles sont administrées par des fermiers qui sont la plupart du temps des Grecs venus de Constantinople dans le but de s'enrichir et qui emploient, dans ce but, tous les moyens³.

Et avec tout cela, on est loin d'avoir parcouru la gamme entière des souffrances du paysan moldave et valaque..,

§ 4. — Si la situation intérieure des Principautés va mal, leur situation extérieure va, peut-être, plus mal encore. L'une et l'autre ont pour principal effet d'aggraver le sort de la population agricole. Placées entre trois puissances, la Turquie, la Russie et l'Autriche, soumises à la première, convoitées par les deux autres, la Moldavie et la Valachie eurent à souffrir, pendant plus d'un siècle, d'empiétements successifs sur leurs droits de la part de la Turquie, et furent destinées à être le théâtre de guerres sanglantes, principalement entre leur puissance suzeraine et la Russie. De là, une double série de souffrances qu'eurent à endurer les paysans : les unes en temps de paix, que durent à la Turquie surtout les paysans de la Valachie, — les autres en temps de guerre que durent aux Russes surtout les paysans de la Moldavie.

L'impôt payé à la Porte était en somme peu de chose : quelques dizaines de milliers de piastres⁴. Mais c'était un impôt de

1. Voir le texte de la loi, 2^e éd. Buc. 1838, p. 24 et suiv. — Cf. Félix Colson, *Nationalité et régénération des paysans moldo-valaques*, Paris, 1862, p. 94.

2. Du moins en Valachie : Const. Golescu, 98. — Recordon, *Lettres sur la Valachie*, Paris, 1821, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 95 et suiv. — Cf. N. Philimon, * *Les Ciocoi*, p. 76.

4. Voir le Rapport de Barbu Știrbei, ministre des affaires étrangères en 1833 sous la domination russe, puis prince de Valachie de 1849 à 1856, au général Kisselev, sur l'« État de la Valachie en l'an 1832 ». L'original est en français. Traduction roumaine dans les *Convorbiri literare* (Causeries litté-

plus, et la complaisance des hospodars le grossissait sans cesse ¹. De plus, au lieu d'être payé, comme c'était le principe, par toutes les classes de la population, il fut mis, peu à peu, à la charge exclusive des populations rurales². A cela s'ajoutaient d'autres exigences.

Depuis la perte de la Crimée (1783), le gouvernement turc dut songer à trouver ailleurs de quoi approvisionner la capitale des sultans. Ce fut surtout sur les Principautés danubiennes qu'il mit ses espérances. La Moldavie et la Valachie ne furent plus seulement des provinces tributaires de la Sublime Porte, elles devinrent aussi « le grenier de Constantinople ». En dehors du tribut en argent, elles durent payer un tribut en nature ³. Deux fois par an, des agents munis d'un firman venaient « acheter » des provisions. C'étaient, au printemps, les « capenlei » ⁴, marchands grecs qui achetaient du bétail, des moutons, à des prix fixés d'avance par la Sublime Porte (quittes à être remaniés par eux de connivence avec les fonctionnaires du pays), et, en été, les janissaires turcs, qui venaient à embarquer à Galatz et à Ibraïlow une quantité fixée tous les ans de blé et de maïs ⁵. Le paysan devait transporter et charger lui-même ses produits, heureux quand il pouvait retourner chez lui sain et sauf, plus heureux quand il rapportait un peu d'argent ⁶. Tous les ans, des milliers de chevaux, des centaines de milliers de moutons, un million cinq cent mille boisseaux de froment partaient ainsi

raires), année XXII, n° 9 du 1^{er} décembre 1888, p. 748 : « Tableau des dépenses ». — Cf. Une page du « Cahier des Dépenses de la Moldavie pour l'année 1796 » dans C. Calmuschi, p. 15.

1. Le logothète Pîrvu Cantacuzino dans sa **Description sommaire du pays*, p. 26, nous donne la liste complète des tributs toujours augmentés payés par le pays depuis le commencement jusqu'à son temps (manuscrit de 1767 et 1780 que possède M. Gr.-N. Mano, ancien directeur de la Régie des monopoles de l'État roumain).

2. B. Stirbei, *ibid.*, Tableau des revenus, p. 746.

3. Raicevich, 53. — Langeron, 185.

4. Raicevich, 58. — Barbu Stirbei, 751. — Zallony, *Essai sur les Phana-riotes*. Marseille, 1824, p. 58.

5. Raicevich, 59, 65. — Zallony, 58.

6. Raicevich, 59.

pour Constantinople¹. Ce ne sont là encore que les exigences régulières de la puissance suzeraine : tantôt la Sublime Porte a besoin d'un navire qui coûte autant que le tribut annuel et dont les paysans des Principautés doivent couvrir les frais (1797), tantôt elle a besoin « d'acheter » dans le pays un nombre supplémentaire de chevaux, quelques centaines, aux frais du pays (1798), ou bien il lui faut de l'argent pour construire des greniers à Bender², ou bien elle a à réparer une certaine forteresse, et, pour cela il lui faut, outre de l'argent et des matériaux, une dizaine de milliers d'ouvriers³. Le tout vient des Principautés... — Il faut ajouter encore les incursions des pachas turcs d'outre-Danube qui, en leur propre nom, pénètrent dans le pays, s'emparent des moutons ou du blé des habitants⁴, sans éprouver aucun besoin d'acquitter le prix de ce qu'ils prennent... Enfin, et surtout, au commencement de ce siècle, les révoltes des pachas contre le Sultan. Ce furent d'abord le pacha de Viddin, le fameux Pasvan-Oglu, puis le pacha de Silistrie, puis celui d'Ostrov⁵. Au lieu d'attaquer les armées de leurs maîtres, ils trouvaient préférable d'aller piller et passer au fil de l'épée ses sujets chrétiens d'outre-Danube; les villes eurent beaucoup à souffrir de leurs incursions, mais les villages encore davantage; le nom de Pasvan-Oglu est resté légendaire dans le peuple et les mères s'en servent encore à la campagne pour faire peur aux enfants.

De la part des Russes, le paysan eut moins souvent, mais plus cruellement à souffrir. L'histoire des Principautés au xvm^e siècle pourrait se diviser en périodes séparées par une guerre russo-turque : 1711 ; 1736-1739 ; 1769-1774 ; 1787-1792 ; 1806-1812.

1. Xenopol, V, p. 543, 550. — Langeron, 82. — Zallony, 58.

2. Registre des dépenses de la Moldavie pour ces années dans Xenopol, V, p. 581.

3. Zallony, 58.

4. Raicevich, 59.

5. Hurmuzaki, *Documents pour servir à l'histoire des Roumains*, Suppl., I, vol. III, p. 475. — Dionisie Eclisiarcul, * *Histoire du pays roumain* (la Valachie), de 1764 à 1815 dans Papiu Ilarianu, * *Trésor de monuments historiques*, II, p. 233.

Pendant la première de ces guerres, qui fut du reste la seule malheureuse pour les Russes, les Moldaves montrèrent beaucoup de sympathies pour les soldats de Pierre le Grand qui venaient « à leur délivrance » ; mais, à mesure que le sort des armes se montra plus favorable aux Russes et qu'on les vit plus souvent, on s'aperçut de la cruauté et des exigences multiples des armées impériales. Le boyar trouva bientôt moyen de s'arranger avec l'envahisseur, et ce fut sur le paysan que retomba de plus en plus tout le poids des brutalités russes. On connaît surtout l'histoire de la dernière campagne (1806), qui fut aussi la plus cruelle¹. Un général de l'armée russe nous raconte que les soldats dévastaient et détruisaient tout sur leur passage, s'emparaient des chariots des villages et maltraiétaient les habitants². Les paysans prenaient la fuite à leur approche et se retiraient dans les montagnes³. Un chef, énervé à la suite d'une défaite, passait la nuit dans un village de la Moldavie : une vache qui beuglait l'empêchait de dormir, il lui fit couper la tête ; un enfant l'importunait par ses cris : « Demain, s'écria-t-il, il ne m'importunera plus » ; et, le lendemain, il mit le feu au village, chassant dans la plaine couverte de neige tous les habitants, qui y périrent de froid et de faim⁴. — Il faut ajouter aux cruautés les réquisitions arbitraires ; vin, eau-de-vie, blé, foin, avoine, tout était pris sans achat⁵. En mars 1812, le pays dut fournir soixante-dix mille boisseaux de blé et d'orge⁶ ; un mois plus tard, vingt chariots de provisions, chacun attelé de quatre bœufs et conduit par deux paysans⁷. — Il faut compter encore avec les exactions que les chefs commettent parfois en leur propre nom. Le même général aux nerfs sensibles, dont nous avons parlé, fit rassembler tout

1. Grâce aux *Mémoires* du général Langeron. Voir Hurmuzaki, *Documents*, Suppl., I, vol. III, p. 64-390.

2. Langeron, p. 329.

3. *Ibid.*, p. 153, 323. — Cf. aussi p. 80.

4. *Ibid.*, p. 81.

5. *Ibid.*, p. 171.

6. Hurmuzaki, *Docum.*, Suppl. II, p. 677.

7. *Ibid.*, p. 682.

ce qu'il put trouver de bétail dans les alentours et les envoya, sans autre forme de procès, dans ses terres de Russie¹. Un autre exigea du Divan valaque qu'il lui offrit une tabatière de quatre-vingt mille piastres dans un délai de quinze jours². Un troisième inventa d'exiger, en Moldavie, « la contribution annuelle », moitié en nature, moitié en argent, — le tout payable en vingt jours³.

Turcs, Russes... — ajoutez-y les épidémies, la peste, venant du Danube, le choléra, venant du Pruth, les sauterelles, les incendies, les inondations, les mauvaises récoltes⁴.

Accablé par tant de calamités, le paysan ne peut payer l'impôt; il a recours au propriétaire ou à son fermier. Parfois il trouve son argent chez le banquier grec, le cabaretier juif... Il emprunte à n'importe quelles conditions : il engage par anticipation tout le produit de ses terres, le grain, la cire, la laine, le veau, le poulain⁵. On comprend qu'il lui est le plus souvent impossible de faire face à l'échéance. On a vu alors des paysans vendus pour un an, pour deux ans, à un boyar ou à un petit fermier⁶... Et voilà comment, par un cercle vicieux, l'esclavage, aboli en principe par la réforme de Constantin Mavrocordat, reparaît, en fait, à la suite des misères toujours plus grandes du paysan.

§ 5. — A quoi pense-t-il cet être infortuné, persécuté par tout le monde? Penser, c'est lui demander trop. Abruti par la souffrance, par la misère, par les déceptions continuelles, il n'a jamais de pensées... Demandons-nous plutôt ce qui se passe dans son âme.

Son état d'âme pourrait se peindre surtout par des traits négatifs. Il n'espère en rien, il n'aime rien, il ne croit en rien. Incon-

1. Langeron, p. 81.

2. Hurmuzaki, *Docum.*, Suppl. II, p. 685 et suiv.

3. *Ibid.*, 697.

4. Cf. Xenopol, V, p. 9, 42, 50. — Raicevich, 59.

5. Raicevich, 62.

6. C. Golescu, 96.

sciemment, il sent bien que la situation est sans issue ; il n'attend pas une amélioration de son sort. Quand le malheur arrivera-t-il encore ? Sous quelle forme nouvelle se présentera-t-il ? voilà les seules questions possibles ; le paysan attend chaque jour, si l'on peut s'exprimer ainsi, « l'imprévu dans son malheur ». Il a conscience que tout le monde est son ennemi, que ses ennemis de toutes sortes, fermiers, propriétaires, gens de l'administration, princes, Turcs, Russes, forment comme une sorte de hiérarchie d'opresseurs, dont chacun a peur de ses supérieurs, mais dont chacun l'opprime en vertu de la puissance qu'il a. A plusieurs reprises, le paysan a mis son espoir dans l'un ou dans l'autre de ces oppresseurs ; il a fini par considérer tout inconnu comme une force qui l'oblige à déboursier, qui s'emparera de son bétail, qui traîne derrière elle des instruments de torture.

Ce qui vous donne du courage dans la lutte contre le malheur, c'est l'espoir ferme qu'il cessera un jour, c'est la croyance qu'il y a dans ce monde des êtres qui pensent à vous, qui sympathisent avec vous, qui luttent avec vous, pour votre délivrance. Dans le pays riant de la Moldavie et de la Valachie, l'horizon moral est sombre. Autour de lui, le paysan ne voit se mouvoir que des êtres méchants, ennemis... En vérité, à qui pourrait-il adresser ses plaintes?... Le propriétaire ou le fermier d'un côté, les gens de l'administration de l'autre, abusent à son égard au-delà de ce que la loi leur permet. On pourrait s'en plaindre aux « isprav-nics » qui sont à la tête de chaque département, on pourrait s'en plaindre aux gens du contrôle qui passent assez fréquemment dans le village. Mais l'« ispravnic » doit souvent sa nomination au boyar, et c'est lui-même qui dirige les collecteurs d'impôt tortionnaires. Une fois sur deux, c'est même un Grec qui ne connaît pas la langue du pays¹. Quant au contrôleur qui passe tous les mois, dans les villages, il vaut mille fois mieux se taire. On vous promet la justice, on menace les collecteurs... mais, soudain on vous avoue que tout s'est passé en règle et qu'il n'y a

1. Voir ci-dessous, p. 55.

rien à y redire...; bientôt les collecteurs passeront de nouveau. L'« épreuve » a emporté le reçu, il faut payer de nouveau, — et plus qu'auparavant, car il faut apaiser le collecteur accusé injustement, et surtout le dédommager de ce qu'il lui en a coûté pour persuader l'« épreuve »¹. Mieux vaut souffrir en silence !

Là-bas, au loin, dans son palais princier, à Bucarest et à Jassy, se tient inconnu cet être gigantesque, au nom de qui tout agit et qui change assez souvent, le Prince... Peut-être aurait-il pitié des souffrances des campagnes ! — Le paysan ne connaît pas tout le système de l'administration de son pays, — il ne sait pas que c'est à la tête du pays qu'il faut chercher surtout la source du mal... Du reste, le Prince est trop loin de son village et de son esprit. Il ne sait que d'une manière vague qui gouverne et comment se gouverne le pays. Il se doute vaguement pourtant, et de plus en plus, que celui-là est aussi coupable que tous ses fonctionnaires ; on lui dit de plus en plus que c'est en son nom surtout que l'on agit, que c'est pour l'enrichir qu'on prend sa dernière vache, sa dernière botte de foin, son dernier para. Il ne faut pas essayer de se plaindre à lui... Du reste, il est tellement entouré par les bourreaux !... Trois fois les paysans ont eu affaire à lui : une fois, ils se sont révoltés, ils sont entrés dans la capitale : les hommes du prince, les « satirgi-başa », les « idicli », les ont dispersés et massacrés² ; — une autre fois, un village adressa une supplique au Prince : comme réponse, tous les pétitionnaires furent emprisonnés³ ; — une troisième fois, un certain nombre de paysans des environs de Bucarest vinrent se plaindre, sous les fenêtres du Hospodar, des gens de l'administration : « Payez les impôts, leur répondit sévèrement le Prince, et l'on ne vous torturera plus⁴. » — ... C'est pourquoi le paysan n'espère plus dans aucun prince ; il sait même que la dernière chose à désirer, ce serait qu'il s'en allât : le prince qui succédera aggravera encore l'impôt

1. Cf. N. Philimon, *Les ciocoi anciens et modernes*, note de la p. 132.

2. N. Philimon, p. 76. — Voir aussi, p. 98.

3. Zallony, p. 75.

4. Dionisie Eclisiarcul, 193.

et les conditions du travail. — « Changement des princes, joie des fous », dit un proverbe.

Mais ce hospodar lui-même dépend des Turcs : des pachas du Danube, du Grand-Vizir, du Sultan. Le paysan tremble devant ces noms-là. C'est à la suite d'un firman de la Turquie que le prince Mavrocordat a dû songer à la « régénération » du paysan moldo-valaque, et tous les firmans de la Sublime Porte recommandent aux princes et à leurs gens d'avoir soin du paysan. Mais ce sont autant de formules vides, et d'ailleurs les exactions des envoyés de la Porte valent celles des administrateurs indigènes. Le paysan a trouvé un proverbe pour exprimer son sentiment envers la protection ottomane : « Ne te fie pas au Turc ! »

Quant au Russe, le paysan s'en méfie plus que de tous les autres : administrateur, il est aussi mauvais que le Phanariote ; en campagne, il est plus pillard et plus cruel que le Turc... — Dans cette hiérarchie de maîtres, indigènes ou étrangers, le paysan ne voit donc que des oppresseurs, que des ennemis, les uns plus redoutables que les autres... — C'est pourquoi le paysan n'espère plus en rien, n'aime plus rien, ne croit plus en rien...

Croit-il en Dieu ? — Il nous serait bien difficile de l'établir. Il y croirait peut-être plus et mieux s'il était laissé un jour par semaine tranquille par les propriétaires et les gens de l'administration... ; si les Russes n'étaient pas venus le « délivrer » au nom de la croix... ; s'il n'était pas devenu un fantôme hâve », fiévreux, débile... ; s'il n'y avait point les épidémies, les sauterelles, les incendies, les inondations, les mauvaises récoltes... ; s'il voyait au loin une petite lueur d'espoir... ; si le prêtre de son village n'était pas ce représentant singulier de la divinité, avec qui nous ferons bientôt plus ample connaissance... — Comme tout espi-cruellement mis à l'épreuve et inculte, le paysan est plutôt superstitieux que croyant ; il a plutôt peur de Dieu, qu'il n'espère en lui, qu'il ne l'aime... Il voit dans l'autre monde une doublure de celui-ci, un enfer surtout ; Dieu est un fantôme qui lui fait peur, le dernier qui lui fasse peur, et dans lequel il ne met aucune espérance... ; il le torturera une fois à son tour, pendant une nuit éter-

nelle, après que les gens du pays, les Turcs, les Russes, auront cessé de le torturer ici-bas...

S'il n'aime pas Dieu, il aime encore moins sa patrie. C'est encore un des traits négatifs de son âme. Qu'est-ce qu'une « patrie » ? La notion manque au paysan moldave et valaque. Patrie veut dire ce que l'on possède, ce que l'on aime. Et le paysan n'aime rien, ne possède rien. Par une logique impitoyable, le mot de patrie n'existe même pas dans sa langue. Elle se dit « moșia » (propriété). N'ayant pas de propriété, le paysan ne se sent pas avoir de patrie. D'un autre côté, il n'a jamais été soldat, il n'a jamais appris le plaisir de se venger par soi-même d'un ennemi importun. En même temps qu'il a émancipé ses paysans, pour les transformer en contribuables, le prince Constantin Mavrocordat a supprimé la milice nationale du pays, exempté de contribution, et a transformé les anciens « cālărași » en contribuables¹. Pourtant des Russes, quand ils enrôlent les paysans moldaves et valaques, sont étonnés de leur courage, de leur adresse, de leur force². Pourtant les chansons populaires des siècles antérieurs prouvent les sentiments guerriers du paysan :

— Mon frère, mon frère chêne, laisse-moi couper un pieu, pour en faire un essieu à mon char... — Petit frère Roumain, je te le permettrais volontiers si, au lieu d'un essieu, tu en faisais une massue solide — pour défendre ta « moșia »... — Cornouiller, pourquoi ne te plies-tu pas un peu, afin que je te dépouille d'une branche ? je veux en faire un bâton pour conduire mes bœufs !.. — Petit frère Roumain, je me plierais volontiers et je te donnerais de mes longues branches si tu voulais en faire un arc de guerre pour chasser les « Leși »³ de chez nous. Laisse les bœufs, mon frère, et adonne-toi à la chasse. Ce n'est pas le moment de labourer, mais d'être vaillant ! — Forêts, forêts, je fais serment de tuer avec mon bras un ennemi pour chaque cornouiller, un capitaine pour chaque chêne !...⁴.

1. Xenopol, V. p. 110. — C. A. Kuch (ancien consul de Prusse en Moldavie), *Moldauisch-Walachische Zustände in dem Jahre 1828 bis, 1843*. Leipzig, 1884 (traduction) dans les *Causeries littéraires*, année XXV (1891), p. 825.

2. Langeron, 164 et 194.

3. Terme sous lequel on désignait en Moldavie et en Valachie les Polonais.

4. V. Alexandri, *Les poésies populaires des Roumains*. Buc., 1866, p. 44.

Ces temps-là sont passés. Au XVIII^e siècle le mot de « Roumain » a perdu sa signification glorieuse. Les boyars indigènes cachent comme une honte le nom de leur pays; « Roumain » devient synonyme de paysan, bientôt « d'esclave » : ainsi, quand un paysan est vendu pour dettes, il est tombé à l'état de « Roumain » ; quand le prince Mavrocordat a fait sa réforme, il a déclaré qu'il voulait délivrer les paysans de leur condition de « Roumains ». « La loi chrétienne ne permet pas qu'on établisse des distinctions entre les « Roumains » et les gens libres » ¹. — Enfin le souvenir des ancêtres s'est éteint peu à peu, surtout dans l'âme du paysan misérable. Personne ne lui parle de ces « ancêtres ». Si tout le monde songe à le dépouiller, à le torturer, personne ne prend soin de son instruction. Il n'a jamais appris à lire. Il ne sait pas quand il est venu au monde. Encore moins sait-il de qui il descend et ce qu'ont fait ses ancêtres. Si la vie lui paraît misérable à jamais, il commence à se persuader qu'elle l'a toujours été pour lui, pour son pays... Son esprit se rétrécit de plus en plus, sa sensibilité aussi... Il devient sceptique, résigné.

Ce scepticisme, cette résignation l'envahissent peu à peu, s'emparent même de sa constitution physique. Anéanti d'esprit, il commence à le devenir aussi de corps. Mal nourri, battu, torturé, énérvé, poursuivi par des peurs continuelles, il est devenu mou, apathique. Il y a longtemps qu'il ne travaille plus ². Pour qui travailler? pour les gens de l'administration? pour les Turcs et les Russes? Y aura-t-il une guerre demain? Probablement. Y aura-t-il des collecteurs encore? Sûrement. Travailler, c'est s'endetter. La faim habituelle l'a rendu sobre. Un peu de lait, sa « mamaliga » refroidie, un peu d'ail lui suffisent ³. S'il lui reste du grain, il le conserve dans un panier. Pas de grange : « l'ispravnic » y mettrait un impôt ; les mar-

1. **Le Magasin historique*, II, p. 282.

2. Langeron, p. 322.

3. Cf. Malte-Brun, *Précis de géographie universelle*, nouvelle édition. Paris, 1836, t. VII, p. 809.

chands grecs ou juifs, le propriétaire trouveraient bien moyen de s'emparer du contenu ¹. Sans espoir de gain, pas de travail. — Et avec la paresse, le vice pénètre dans l'âme du paysan moldave et valaque ; il lui faut au moins oublier ses chagrins : le cabaretier juif est là pour satisfaire sa nouvelle passion à crédit... Le paysan s'adonne à la boisson.

§ 6. — A ces traits négatifs du caractère du paysan, il faut en ajouter d'autres de positifs. S'il n'aime rien, s'il ne pense à rien, s'il ne croit en rien, s'il n'attend rien, — sa souffrance ne laisse pas de prendre une forme ou une autre : parmi ses sentiments les plus persistants, les plus familiers, il faut placer celui de la peur, de la méfiance. N'ayant ni le temps, ni la santé de songer à quelque chose de précis, énervé par ses souffrances d'abord, puis par sa misère, puis par sa paresse, puis par ses vices, il transmettra à ses enfants une âme toujours plus blessée, plus incrédule, plus sceptique... C'est ce qui formera dorénavant le fond de l'âme du paysan moldave et valaque, et, bientôt, quand les classes se mêleront un peu, quand on verra dans tous les rangs de la société des gens issus du bas peuple, ce sera le fond de la nature roumaine tout entière. Cent ans après, l'habitant des campagnes offrira encore aux yeux étonnés de l'étranger le spectacle de l'être le plus sceptique que la terre ait jamais enfanté. Parlez-lui sur le ton le plus doux du monde, dites-lui les choses les plus visiblement vraies, il vous regardera dans le blanc des yeux avec méfiance, avec mépris presque, puis il haussera les épaules et vous dira son mot caractéristique : « Peut-être ! » — C'est qu'il a passé cent ans de son histoire dans une peur continuelle, se sentant trompé par tout le monde, ne voyant aucune issue à sa condition misérable, se demandant à chaque instant avec anxiété : — Y aura-t-il une guerre, oui ou non ? — Sont-ce les Turcs ou les Russes qui vont me maltraiter, me dépouiller, me tuer peut-être ?... Inquiétude, méfiance, scepticisme, voilà donc les premiers traits caractéris-

1. Langeron, p. 81.

tiques de l'esprit et de l'âme du paysan moldave et valaque sous ce régime des hospodars phanariotes, sous l'« Ancien Régime »...

Un autre trait, moins persistant dans la suite, plus intense peut-être au moment où nous parlons, c'est la haine des oppresseurs, qui est d'autant plus forte chez lui, qu'elle se ramasse sans cesse, qu'elle est impuissante. Les chansons populaires du temps se plaignent bien de toutes les calamités naturelles, inondations, sauterelles, mauvaises récoltes, peste, choléra...; mais elles sont surtout la consécration des haines du paysan : Russes, Turcs, Juifs, Grecs, gens du pays, tout y passe...

Puisse le feu te brûler, terre maudite ! puisse le Seigneur te punir, car tu es pour moi un ennemi acharné : ce que j'ai semé n'a pas voulu sortir de terre... Je reste au milieu du champ et je réfléchis : De quoi vais-je vivre ? — Je n'ai pas le sou dans ma ceinture pour payer l'impôt, pour payer les feuilles de l'administration et ses gens armés, pour payer le « Juda » maudit... Hélas, quelle souffrance pour le pauvre Roumain, car le Prince est un mauvais maître... Il n'y a pas de place pour lui dans son pays, il est comme la poussière des champs...¹.

Feuille verte de seigle, il n'y a plus de justice dans le pays...².

Feuille verte d'ail, hélas, hélas, sale « ciocoi », si je pouvais t'attraper une fois dans notre village pour amollir ton dos, pour écorcher ta peau...³.

Pruth, rivière maudite ! Puisses-tu devenir profond et large comme le déluge trouble ! Qu'on ne distingue plus d'une rive l'autre rive, qu'on ne s'entende plus d'une rive à l'autre, qu'on ne se voie plus sur ta nappe d'eau effroyablement longue ! Que les sauterelles, quand elles voudront passer chez nous, se noient près de cette rive-ci ; que les choléras, quand ils voudront passer, se noient vers le milieu ; que les ennemis du pays, s'ils passent, se noient près de l'autre rive ; — et que toi, tu les portes toujours, toujours en aval, jusqu'au grand Danube, jusqu'au Danube et jusqu'à la mer...⁴.

1. Alexandri, * *Poés. pop.*, p. 228.

2. N. Philimon, * *Ciocoi*, p. 93. — Voir dans la * *Colonne Trajane*, année 1874, p. 88.

3. G. Dem. Teodorescu, * *Poésies populaires roumaines*. Buc., 1885, p. 295.

4. Alexandri, p. 233.

Toute la haine du paysan contre le Grec se concentre dans ce petit portrait : Pandele, Grec, trahit son maître Vulcan, pour de l'argent :

Les Turcs disent : « Bre¹, Pandèle ! si tu veux de l'argent, tant que tu ne puisses le dépenser deux ans de suite, livre-nous Vulcan lié. » Le Grec avide répondit : « Donnez-moi l'argent, et puis je verrai... »².

Mais, tous ses ennemis, le paysan ne les déteste pas également, il ne les déteste pas non plus en raison de leur méchanceté ou de leur force... Le Turc ne figure presque pas dans ses plaintes. On le comprend : c'est un païen, le paysan le voit d'ailleurs rarement, et puis, c'est l'absolu Grand-Maître, sorte d'autorité incontestable, qui, en somme, a des droits. Le paysan effleure, pour ainsi dire, seulement le Juif banquier ou cabaretier, dans ses chansons. Il est un peu plus sévère envers le Russe, qui est chrétien, qui pourrait le plus pour lui, et qui l'a si cruellement trompé... C'est surtout après la perte de la Bessarabie et après la guerre de 1806-1812 que le paysan lui en veut. C'est de cette époque-là que date *La chanson du Pruth*. D'autres chansons montrent le paysan de Bessarabie méprisé par sa bien-aimée de la Moldavie depuis qu'il s'est « muscalisé »³, — le Russe considéré comme un étranger par la Moldave même qu'il a épousée...⁴. — De tous les ennemis du paysan moldave et valaque, celui qu'il déteste le plus, celui qui revient à chaque instant dans les chansons populaires du temps, c'est l'opresseur établi dans le pays : c'est ce qu'il désigne par ce mot fort, mais inexplicable comme origine, et intraductible : le « ciocoi » : cela veut dire à la fois « parvenu, croquemort, homme à bec... » Boyar propriétaire, moine administrateur d'un couvent, fermier grec, homme de l'administration, « isprawnic », collecteur, contrôleur, gens armés, tout y entre, tout est un « ciocoi » pour le paysan. La fameuse distinction entre le

1. Exclamation turque qui exprime l'impatience : « Eh bien ! »

2. Alexandri, p. 135.

3. *Ibid.*, p. 404, 411. (*Muscaliser*, de *Muscal*, terme sous lequel on désigne le Russe en Moldavie et en Valachie.)

4. *Ibid.*, p. 406.

véritable « boyar » et le « ciocoi » ou le parvenu pur, qu'on établit aujourd'hui dans les deux Principautés est d'origine récente et littéraire. Pour le paysan, tout se confond dans cette dénomination. Rarement même il distingue le « ciocoi » indigène et le « ciocoi » grec (cokint, cataon), venu de Constantinople : tous sont ses oppresseurs, les moins qualifiés, les plus tyranniques, les plus méchants. Les excès des Turcs et des Russes ne sont rendus possibles que par l'appui du « ciocoi », qui profite de leur séjour ou de leurs exigences lointaines, pour accabler encore davantage le paysan.

Feuille verte d'ivraie ! Hélas, pauvre pays chéri, le malheur t'arrive de nouveau... Je n'en veux pas aux étrangers, mais aux méchantes gens du pays, car toi, tu les as fait venir au monde, et eux, ils t'étranglent...¹.

— Corbeau, corbeau, petit frère, pourquoi croasses-tu au soleil ? As-tu faim ? as-tu soif ? ou bien as-tu envie d'aller dans la verte forêt ? — J'ai faim, j'ai soif et je voudrais être dans la verte forêt. Je mangerais des cœurs sortis de leurs poitrines et je boirais du sang de païen ; je mangerais des feuilles de chêne et je boirais du sang de Tartare ; je mangerais des ruches de miel et je boirais du sang de « ciocoi »...²

Feuille verte ! je viens de rencontrer un « ciocoi ». — Bon chemin, bonhomme de Roumain. — Je te remercie, « ciocoi de chien ». — Bonhomme de Roumain, tu es ivre. — Aboie, « ciocoi », tant que tu voudras ; moi, je n'ai rien mangé de toute la journée. — Eh bien, rustre, mauvais rustre, je t'arrangerai moi, au moment de l'impôt. — Eh bien, fils de « ciocoi » ; puissé-je t'attraper chez nous pour te donner des coups de massue, pour t'écorcher la peau. J'habillerais de ta peau mes pistolets et mon archer, pour que le vent ne les soufflète plus, pour que la pluie ne les rouille plus, pour que l'œil même ne les découvre plus...³.

§ 7. — Tels étant la situation et l'état d'esprit du paysan, on comprend bien qu'il ne se révolte pas encore. L'apathie et le sentiment de son impuissance sont les éléments de cette résignation

1. Alexandri, p. 246.

2. *Ibid.*, p. 251.

3. *Ibid.*, p. 250.

qui fait s'extasier les voyageurs sur son bon naturel ¹. En réalité, ce n'est ni la haine qui lui manque, ni le désir secret de se venger. De la situation qui lui est faite, il se tire comme il peut. S'il lui est resté un peu d'esprit et un peu d'argent, il achète une prêtrise ². Le plus souvent, il émigre : il passe « dans le pays de l'Allemand », « dans le pays du Russe », « dans le pays du Turc » même : il y sera mieux traité, de toute manière, que dans son propre pays. La réforme de Mavrocordat avait eu pour but d'arrêter la diminution de la population. Mais le paysan ne s'y est pas laissé prendre. Onze ans après l' « Émancipation », on constate qu'il ne reste plus en Valachie que trente-cinq mille familles de contribuables ³. Plus de la moitié avait émigré. Le mouvement continua dans la suite, en temps de paix comme en temps de guerre : on voit dans le district de Dolj 15.000 habitants émigrer à la fois ⁴. Après cela, il n'y a plus à s'étonner que les voyageurs du xviii^e siècle assignent aux Principautés danubiennes dont la surface égale le quart de celle de la France (125.000 kmq.), 800.000 à 1.000.000 d'habitants, alors qu'elles en comptent aujourd'hui près de 6.000.000 ⁵.

Mais tous n'émigrent pas. La frontière n'est pas toujours assez proche. Parfois, aussi, il se trouve encore des natures énergiques qui ne peuvent se décider à souffrir en silence. Alors le mot d'ordre est : « La Forêt ! » le paysan devient « haiduc ». L'histoire du xviii^e et du commencement du xix^e siècle est pleine des noms

1. Cf. Raicevich, p. 76. — Recordon, *Lettres sur la Valachie*. Paris, 1821, p. 127. — Cf. Wilkinson, p. 140.

2. Zallony, p. 88. — Langeron, p. 188.

3. De Bauer, p. 48. — Aurélian et Odobesco, *Notice sur la Roumanie*. Paris, 1867, p. 13.

4. De Bauer, p. 48 et 271. — Cf. C. Aricescu, * *Hist. de la Révol. roum. de 1821*, Craiova, 1874, p. 5.

5. Le comte d'Hauterive, *La Moldavie en 1785*, dans la *Revue géographique* de janvier 1880, p. 57. — M. C... (J.-L. Carra, cf. Bengesco, p. 10), *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*. Paris, 1778, p. 172. — Wilkinson, *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie*. Paris, 1821, p. 54. — Raicevich, p. 115. — Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie*. Paris, 1822, p. 21 (cf. Bengesco, 25). — Voir aussi Langeron, p. 79.

de ces brigands fameux. Le récit de leurs « exploits », de leur « vaillance » enthousiasme même aujourd'hui les enfants de la Roumanie. Il est très vraisemblable que parfois ils s'attaquaient même à leurs anciens compagnons de souffrance et s'entendaient avec le service de la « potera » organisé pour leur tenir tête¹. Mais les chansons populaires ne veulent voir en eux que des héros sans tache.

Feuille verte de pommier sauvage, je m'arrête dans ma route pour réfléchir à ce que je dois faire, au moyen de gagner mon pain et celui de mes enfants. Abîmé dans mes pensées, je regardai du côté de la montagne et me dirigeai vers l'occident... A mes pieds, dans les champs, je vis des hommes, des femmes, des enfants qui labouraient. Ils traçaient des sillons ; ma charrue seule reposait, arrêtée par Dieu ; car les deux bœufs que j'avais, je les ai perdus, et il ne me reste que ma pioche. Toute la richesse que contient ma maison, c'est un tison éteint et la cendre dans un vase. J'ai marché, j'ai couru, j'ai prié le pauvre et le riche ; ils n'ont pas daigné même me regarder... Alors je me retournai et je dis en ma pensée : De ma cognée je me ferai une charrue et de mes pistolets un attelage pour sillonner la forêt à l'endroit le plus épais, pour tirer le sillon du diable depuis la crête de la colline jusqu'à l'extrémité du village, juste devant la maison du riche...².

..... Quand je vois les gens arriver, mais surtout le « ciocoi » vêtu de bleu, je me tapis à terre... je le vise ; mon fusil part avec bruit ; le ciocoi se débat et expire... Laisse-le mourir comme un chien, car souvent je lui ai dit : « Mon patron, ne me méprise pas ; demain viendra l'été et je t'attraperai dans la grande forêt... Je te foulerai aux pieds comme un serpent venimeux, comme un ennemi implacable ! »...³.

... L'impôt est lourd, la corvée est lourde, misère de moi, ma pauvre petite mère ! De quelque côté que j'aille et quoi que je fasse, je n'échappe pas aux mauvaises affaires et je ne trouve plus nulle part ma place. Par peur du « zapciu »⁴, par effroi de l'impôt, j'oubliai le chemin du village et les cornes de la charrue ; je pris le chemin de la petite forêt et le sentier de la grande forêt, et le fusil du « haiduc » ; car, plutôt que de

1. Cf. Philimon, p. 70. — Voir aussi Zallony, p. 84. — Langeron, p. 218.

2. G. Dem. Teodorescu, p. 291.

3. Alexandri, p. 259.

4. Le sous-préfet.

vivre dans la misère, mieux vaut vivre dans le brigandage... Qu'il soit fait selon la volonté de Dieu!...¹.

Bujor, Jianu, Tunsu, Busuioc, Codreanu, Groaza, Andri Popa, Voicu, Bolboceanu², voilà les plus fameux de ces « haiducs » que célèbrent les chansons populaires. Ce sont des types. Aucun ne présente une individualité distincte. Tous se moquent de la « potera », qu'ils attendent en dormant ou en faisant l'amour, et dont ils triomphent toujours; ils ont toutes les chances, tous les succès, mais surtout des succès d'amour; — ils ne tuent généralement pas, ils dépouillent, ils punissent; — ils ne s'attaquent jamais aux pauvres, dont ils sont, au contraire, les vengeurs, et qu'ils secourent : aussi le peuple s'apitoie-t-il sur leurs échecs et sur leur fin, qui est presque toujours misérable...

Olt ! rivière maudite ! N'as-tu pas eu peur de commettre un péché quand tu as englouti des corps de vaillants, des corps de « haiducs » ? Que toutes tes sources et tous tes affluents sèchent, qu'il ne te reste plus que les pierres, pour que les filles puissent te passer ! car tu n'as pas voulu être des nôtres, mais tu t'es vendu aux « ciocoi » ! Par où la barque a passé, que la poussière se soulève ! car tu as été l'ennemi des pauvres « Olteni »,³ et tu as été l'ami des « poterasi », — car tu as englouti les pauvres « Olteni » et tu as procuré de la fraîcheur aux « poterasi » !...⁴.

Feuille verte d'ivraie ! Bujor a paru dans le pays ! il pille, mais il ne commet pas de meurtre. Les « ciocoi » sont obligés de lui fournir de l'argent, ainsi que de beaux habits de rechange... (Suit l'histoire de ses exploits, de ses amours... — Enfin il est pris, enchaîné, conduit à Bucarest.) Feuille verte d'ivraie !... Étienne, brigand fameux, as-tu fait mourir beaucoup de chrétiens ? — Je n'ai jamais commis de meurtre, mais j'ai rossé bien des « ciocoi »... — Bujor, brigand fameux, avoue franchement où tu as caché tes trésors, si tu veux sauver tes jours... — Je les ai enfouis aux pieds des arbres pour que les pauvres puissent les découvrir et s'acheter des vaches et des bœufs de labour... Feuille verte d'ivraie !... Bujor monte sur une échelle ; les pauvres se désolent et

1. G. Dem. Teodorescu, p. 290.

2. *Ibid.*, p. 291, 293, 604, etc. — Alexandri, p. 101, 156, 158, 160, etc.

3. Les habitants de la petite Valachie (Oltenia), surtout les paysans ; ici le mot veut dire les brigands de l'Olténia.

4. Alexandri, p. 291. — « Poterași », les soldats de la « potera ».

pleurent amèrement, car ce n'est point l'échelle réservée aux princes, mais hélas ! l'échelle destinée aux brigands, le noir sentier des morts !...¹.

Nous avons insisté à dessein un peu longuement sur la situation et l'état d'esprit du paysan sous « l'Ancien Régime ». Ce n'est pas seulement parce que les Principautés danubiennes étaient et sont encore des contrées avant tout agricoles, où la population des campagnes forme les quatre cinquièmes de la population totale, — mais aussi parce que la première idée qui vint aux Roumains mis en rapport avec l'Occident civilisé, fut d'améliorer la condition du paysan laboureur, et que l'un des effets les plus considérables de l'influence exercée par les idées françaises dans les deux provinces, a été le développement des idées libérales.

1. Alexandri, p. 156.

II

§ 1. — Des paysans opprimés d'un côté, des boyars propriétaires ou fonctionnaires de l'autre, voilà l'étrange situation sociale des Principautés moldo-valaques. Pas de classe intermédiaire. Le clergé est plutôt une classe mixte, composée de hauts dignitaires qui se rapprochent des boyars, et du petit clergé qui ressemble singulièrement au paysan. De plus, la moitié de ce clergé est étrangère au pays, en ignore la langue et n'a aucun rapport avec le peuple.

Les voyageurs de la fin du xviii^e siècle, qui parcourent les Principautés, racontent avec étonnement que près d'un cinquième des terres appartiennent au haut clergé, et que ce haut clergé n'est pas indigène. Leur étonnement devient presque de l'indignation quand ils apprennent la manière dont ce haut clergé a réussi à s'emparer peu à peu des plus belles terres du pays. Cette histoire des « Biens conventuels » ou des « Couvents dédiés », comme on les appelait, est trop caractéristique pour que nous la passions sous silence.

Les premiers siècles qui suivirent la fondation des Principautés furent une ère d'esprit militaire et religieux. C'est l'époque où le pays se couvre de couvents dont chacun représente un vœu à l'occasion d'une bataille. Ces fondations avaient un but à la fois pratique et spirituel. Citadelle en temps de guerre, le couvent devait servir, en temps de paix, d'asile au voyageur et au pauvre, ouvrir des écoles, entretenir des hôpitaux, contribuer aux charges du trésor. C'est après la chute de Constantinople qu'on vit apparaître les moines grecs dans les Principautés. Accueillis avec bienveillance, ils racontèrent le dénuement du patriarche de Constantinople, la misère des grands couvents du Mont-Athos et de la Roumélie, qu'on appelait les « Saints-Lieux ». Leur influence devint bientôt si grande auprès des administra-

teurs des couvents, que ceux-ci, croyant d'ailleurs s'assurer ainsi la protection divine contre les Turcs de plus en plus menaçants, se décidèrent à placer leurs couvents sous le patronage des « Saints-Lieux » et des grands patriarchats de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Leur exemple fut suivi par la plupart des nouveaux donateurs. Les couvents prirent le nom de « Couvents dédiés ». Ils avaient toujours les mêmes obligations envers le pays, mais ils devaient en outre, à leurs protecteurs, un don annuel peu considérable, prélevé sur le superflu du revenu. Les « Saints-Lieux » exerçaient sur les « Couvents dédiés » un contrôle financier et moral tout à la fois et y envoyaient de temps en temps des inspecteurs.

Cependant, le nombre et l'influence des Grecs croissaient de plus en plus. A la fin du ^{xv}^e siècle Radu V le Grand¹, prince de Valachie, appela, pour réformer le clergé valaque, le patriarche même de Constantinople, homme d'un esprit et d'une moralité remarquables, Niphon. A partir de ce moment, les « Saints-Lieux » ne se contentèrent plus de l'inspection des couvents, ils y envoyèrent des hégoumènes grecs comme administrateurs. Au lieu du surplus des revenus, ils exigèrent tous les revenus; de protecteurs, ils devinrent de véritables possesseurs. Sous l'administration des hégoumènes grecs, les obligations des couvents envers le pays furent bientôt oubliées. On vit même les trésors disparaître, les bâtiments abandonnés tomber en ruine. Les actes de dédicace, où la volonté des donateurs était expressément inscrite, devinrent introuvables; d'autres se découvrirent miraculeusement qui n'avaient jamais existé et en vertu desquels on réclamait pour les « Saints-Lieux » des couvents appartenant à l'État. Le prince Mathieu Bassaraba dénonce tous ces méfaits dans un chrysobulle du milieu du ^{xvii}^e siècle. Il chassa les hégoumènes grecs du pays, affranchit les établissements religieux de toute tutelle étrangère, défendit qu'à l'avenir un monastère du pays fût dédié à quelque « Saint-Lieu » que ce fût, et fit pro-

1. Ou, d'après d'autres historiens plus récents, Radu IV.

noncer l'anathème contre quiconque violerait désormais ces prescriptions ¹.

... Un siècle après, les moines grecs revenaient dans les Principautés plus forts et plus nombreux que jamais, à la suite des hospodars phanariotes envoyés par la Sublime Porte. A chaque avènement arrive un nouveau flot de moines grecs. Constantin Mavrocordat affranchit le clergé et principalement les établissements religieux de toute imposition ², et les boyars, pour être agréables aux princes, recommencèrent à dédier de riches couvents aux « Saints-Lieux », qui y envoyaient aussitôt leurs administrateurs.

Un cinquième des terres du pays, les plus belles et les plus fertiles, est à la fin du xviii^e siècle au pouvoir de ces ecclésiastiques étrangers d'origine et qui envoient les revenus à l'étranger. Ils n'ont aucun rapport avec le peuple, dont ils n'apprennent même pas la langue; ils officient en grec dans leurs couvents, n'entretiennent de relations qu'avec leurs compatriotes ou avec les boyars dont ils espèrent « dédier » un jour les biens aux « Saints-Lieux », et ne communiquent avec le reste du pays, que par l'intermédiaire de leurs fermiers qui sont, pour la plupart aussi, des Grecs. Pendant que les paysans meurent de faim dans leurs tanières, ces hégoumènes grecs ne manquent de rien dans leurs monastères et jettent des regards d'indifférence sur ce pays qu'ils ont conquis ³. Leur situation est la même que celle d'un grand boyar. Ils ont un nombre infini de paysans corvéables qui travaillent leurs terres et leur payent une redevance. Leur voix se fait entendre au Divan, chaque fois qu'il s'agit de multiplier les obligations du paysan laboureur et de réduire ses droits. Outre

1. Voir pour toute cette histoire des « Couvents dédiés », G. Bibesco, *Règne de Bibesco*, Paris, 1893-1894, I, p. 60 et suiv. — C. Bolliac, * *Les couvents de Roumanie*. Euc., 1862, p. 1-34. — Voir le chrysobulle de Mathieu Bassaraba, à la fin du *Règne de Bibesco*, comme appendice.

2. Voir son Projet de constitution dans le *Mercure de France* de juillet 1742.

3. F. Colson, *De l'état présent de la Valachie*. Paris, 1839, p. 162.

les corvéables, ils ont, comme les grands boyars, un certain nombre d'« exemptés » qui leur payent l'impôt en nature et en argent et des « posujnici » bulgares ou serbes. Enfin — ces représentants de la plus libérale et de la plus humanitaire des religions — possèdent, à titre d'objets, qu'ils peuvent vendre, accoupler, séparer à leur aise, qu'ils font torturer pour les moindres fautes, des centaines et des milliers de ces êtres misérables, dont l'aspect effraye les voyageurs : les esclaves tziganes ¹.

Protégés et respectés par tout le monde, il n'est pas jusqu'aux invasions russes qui ne leur soient favorables. Ces destructeurs universels ne respectent qu'une seule chose : les couvents grecs. Les hégoumènes les préfèrent même aux hospodars grecs, car les Russes les respectent et les exemptent de tout impôt, tandis que leurs compatriotes les rançonnent encore de temps en temps².

...Une seule chose trouble parfois le bonheur et la tranquillité des saints « Couvents dédiés » : lorsque les Turcs viennent se reposer ou veulent passer le sabre au poing par les Principautés : c'est là qu'ils s'arrêtent de préférence, et quand il leur vient l'envie de plaisanter à la turque ou de se mettre en colère, c'est à la barbe des moines qu'ils s'attaquent, c'est sur leur dos qu'ils cassent leurs longues pipes ³. Mais à part ce léger désagrément, d'ailleurs assez rare, il n'est rien qui vienne déranger les riches et paisibles hégoumènes étrangers, administrateurs d'un cinquième des plus belles et des plus fertiles terres des Principautés moldo-valaques.

§ 2. — A côté de ce clergé anormal, dont la présence dans le pays indigne le voyageur, il y en a un autre qui le fait sourire : c'est le clergé institué pour l'utilité du public et payé par le pays. Il est divisé en haut clergé et en bas clergé, clergé régulier et clergé séculier, dont le premier seulement jouit de privilèges,

1. Raicevich, p. 89. — F. Colson, p. 148.

2. Cf. Zallony, p. 63. — F. Colson, p. 167.

3. Dionisie Eclisiarcul, p. 164.

possède des terres, reçoit de hauts traitements et occupe les hauts grades de la hiérarchie ecclésiastique. En tête se trouvent les cinq ou six évêques de chaque Principauté; ils siègent au Divan princier, possèdent des territoires immenses; tout au sommet de cette hiérarchie, l'archevêque métropolitain, président du Divan, est plus riche encore que tous ses confrères, et son revenu annuel monte à quatre cent mille piastres ¹. Nous ne saurions encore appeler ce clergé un « clergé indigène ». Dans l'acte d'émancipation de Constantin Mavrocordat, sur onze signatures de hauts prélats, on en voit six en grec ². Sur les treize métropolitains qui se succédèrent en Valachie, sous les princes phanariotes, il y a six Grecs ³. Même dans le clergé séculier, on trouve aussi des Grecs, surtout dans les places qui rapportent un peu, c'est-à-dire dans les villes ⁴.

Autant les membres du haut clergé sont privilégiés, puissants, riches, autant ceux du bas clergé sont misérables, étant mariés et incapables d'arriver jamais à un rang supérieur. Mais si leur condition pécuniaire diffère, ils se ressemblent étrangement pour l'intelligence et la moralité et fort heureusement, ils n'ont d'influence ni les uns ni les autres.

Toute religion est bonne, pourvu que l'on y croie. Mais les moines et les popes d'alors sont loin d'avoir une idée exacte eux-mêmes de la religion dont ils sont les ministres. En vérité, ils ne l'ont apprise nulle part. Les écoles des couvents sont peu nombreuses, fonctionnent rarement et mal. C'est de là que sortent les hauts dignitaires de l'Église. Mais la grande majorité des moines et des popes ne sortent, à proprement parler, d'aucune école; tout leur savoir consiste à lire médiocrement les quarante-trois caractères de l'écriture cyrillienne et à chanter

1. Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie*. Paris, 1822, p. 18. — Malte-Brun, t. VII, p. 80. — F. Colson, p. 167. — Raicevich, p. 70.

2. Voir l'Acte d'émancipation dans le **Magasin historique*, II, p. 291.

3. Cf. Alexandre Lesviodax, **Abrégé d'histoire ecclésiastique*. Bucarest, 1845, p. 402-441.

4. Raicevich, p. 136.

nasalement au lutrin ¹. C'est tout. Ce clergé-là est recruté au hasard : des vauriens du pays, des fils de petits commerçants, des Serbes, des Bulgares et des Grecs sans aveu, des fils de petits boyars, enfin des gens que leur condition obligerait à payer un gros impôt, des paysans surtout, qui possèdent encore les quelques ducats nécessaires pour acheter une prêtrise, voilà de quoi se compose le clergé séculier du pays. Ils savent bien qu'ils ne pourront jamais être archimandrite, évêque ou métropolitain, mais la condition de pope, toute misérable qu'elle soit, présente des avantages. Dans les villes, on a un modique revenu ; à la campagne, on a, comme le paysan, des champs à labourer, mais pas d'impôt, pas de mauvais traitements : il est d'habitude de baiser la main au prêtre de la condition la plus basse et les dames les plus nobles se soumettent à cette coutume ².

Ce n'est donc pas la foi qui décide de la vocation du prêtre : c'est la paresse et la peur de l'impôt. L'Église ordonne prêtre qui veut. Le « grand métropolitain Dosithée » lui-même en a ordonné plusieurs milliers à raison de trois ou quatre ducats la prêtrise ³. Ce furent tous des paysans qui ne voulaient ni souffrir davantage, ni émigrer... ; entre le brigandage et la carrière de prêtre, ils trouvaient que cette dernière présentait moins de risques, était plus calme et rapportait, peut-être, davantage. On comprend comment l'organisation de l'Église roumaine à la fin du xviii^e siècle faisait sourire les voyageurs étrangers. L'ignorance des représentants de l'Église indignait parfois les hospodars eux-mêmes. Constantin Mavrocordat décréta une enquête pour rechercher les prêtres ignorants et les soumettre à l'impôt. La plupart d'entre eux avaient oublié depuis longtemps l'alphabet, il s'y en trouva qui s'étaient faufilés dans l'Église sans l'avoir jamais su ⁴.

S'ils ne savent ni lire ni écrire, il faut leur demander encore moins de connaissances précises sur le dogme ou sur la morale

1. Raicevich, p. 136.

2. *Ibid.*, p. 135.

3. Langeron, p. 188. — Cf. ci-dessus, p. 25.

4. V. A. Urechia, * *Histoire des écoles*. Buc., 1892, I, p. 15-16.

de la religion chrétienne. Le mariage des prêtres, le signe de la croix fait de droite à gauche avec l'index, le pouce et le médius, la communion sous les deux espèces, l'absence de statues dans les églises, leur sont choses toutes naturelles et ils seraient très étonnés d'apprendre que ce sont précisément les différences entre leur Église et l'Église catholique, qu'ils méprisent par principe et sans la connaître... On raconte qu'un confesseur conseillait à sa pénitente de dérober à son maître la somme nécessaire pour faire dire des messes, l'assurant que, comme il n'était pas chrétien (entendez orthodoxe), il n'y avait là aucun péché¹. — Catholique, protestant luthérien, anglican ou calviniste, c'est pour lui la même chose : c'est le « papiste », quelque chose de presque aussi païen que le Juif ou le Turc...

Pour un clergé aussi absolument ignorant, il n'est pas étonnant que la religion soit un tissu de superstitions : vampires, revenants, fantômes, esprits de toutes sortes. Il y a en effet des cadavres qui sortent la nuit de leurs tombes et cherchent à faire aux vivants tout le mal possible ; la preuve en est que la terre remue sans cesse au-dessus de la fosse ; la cause en est toujours quelque excommunication ou quelques blasphèmes². Le second mercredi après Pâques, on célèbre avec beaucoup de pompe, en Valachie, la fête du diable³. Il y a dans le monastère de Sărindari une image miraculeuse de la Vierge. Pour les malades de haut rang, l'abbé lui-même apporte, en grande pompe, l'icône dans un carrosse de gala, entouré de torches. Le boyar de deuxième ou troisième ordre se contente d'une simple copie qu'un moine conduit dans une calèche ordinaire. Pour un pauvre diable, c'est un simple moine qui porte à pied un petit tableau⁴. Comment le clergé et le peuple ne seraient-ils pas superstitieux ? Le métropolitain lui-même donne l'exemple, Le « grand » et « instruit » métropolitain Grégoire porta plainte

1. Cf. Raicevich, p. 129.

2. *Ibid.*, p. 132.

3. *Ibid.*, p. 130.

4. *Ibid.*, p. 130.

devant Ypsilanti (1776) contre la nièce d'un certain Valaque qui « par des charmes et d'autres choses diaboliques aurait troublé l'esprit du Valaque et de sa femme »¹.

La moralité des prêtres est au niveau de leur science. On accuse ces saints pères de s'adonner trop à la boisson² et le vice d'intempérance est tellement répandu qu'il semble comme inhérent à leur profession et que, cent ans après, on dira encore : « boire comme un pape ».

La sensualité aurait été leur troisième grand défaut. Le prince Constantin Mavrocordat avait remarqué « que les prêtres grecs, au moment où ils encensent les assistants, ont la mauvaise habitude de s'arrêter davantage devant les femmes, et de les considérer impudemment pendant des minutes entières de la tête aux pieds, en leur mettant visiblement dans l'esprit de mauvaises intentions³ ». Il faut dire qu'ici encore les simples prêtres recevaient d'en haut le mauvais exemple. Un évêque fut accusé d'avoir séduit une jeune fille de douze ans... Le prince, juste, fit donner cinq cents coups de bâtons au père parce que « d'intelligence avec le diable, il avait escroqué de l'argent à l'évêque »⁴.

Enfin, on reprochait à tous les ecclésiastiques d'avoir à un point extrême l'amour de l'argent. Mais cette fois le mauvais exemple ne vient plus seulement des évêques ou du métropolitain, mais des patriarches mêmes de Jérusalem ou d'Alexandrie : criblé de dettes, ce dernier se mit en tête de faire un voyage en Moldavie. Le prince Nicolas Mavrocordat trouva un moyen bien simple pour le tirer d'embarras. Les richesses du monastère de Hângu ne suffisant pas à éteindre ses dettes, il fit réclamer comme dépendances du « Saint-Lieu » les terres les plus riches du voisinage. L'affaire fut portée au Divan, où le patriarche, juge et partie, obtint facilement gain de cause⁵. Le patriarche de Jérusalem

1. V. A. Urechia, I, p. 55.

2. Laurençon, p. 18. — Cf. Langeron, p. 188.

3. Acsinti Uricarul, * *Le second règne de N. Mavrocordatos en Moldavie*, dans *les Chroniques de la Roumanie*, II, p. 168. — Cf. G. Bibesco, I, p. 67-68.

4. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. III, p. 589.

5. Acsinti Uricarul, p. 168.

salem trouva un moyen plus simple encore de se procurer de l'argent. Il introduisit dans l'Église orientale les indulgences. Elles ne coûtaient qu'un demi-florin la pièce et on pouvait les enterrer avec les morts. Les « messes patriarcales » coûtaient plus cher : six sequins. Le haut prélat eut la bonté d'en dire tous les jours pendant les deux ans qu'il séjourna dans les Principautés¹.

§ 3. — Si telle était la condition intellectuelle et morale des représentants de l'Église, on ne s'étonnera pas que la foi ait été de moins en moins vive dans le peuple moldo-valaque.

En réalité, les Roumains sont restés peut-être, parmi tous les peuples, un des plus étrangers au sentiment religieux. On a vu et l'on voit encore des Bulgares et des Russes faire des pèlerinages à Jérusalem ou au Mont-Athos : on n'y verra pas de Roumains, sinon quelque riche curieux ; — on a vu des Russes, des Serbes, des Grecs porter des amulettes et des croix : on n'en voit pas en Roumanie, à part les moines ; — les Roumains sont les êtres les plus ignorants des dogmes de leur religion, ceux qui accordent le moins de temps et d'importance à leur instruction religieuse : les livres qu'ils lisent le moins sont certainement la Bible et la Vie des saints ; — il n'y a point une seule ville dans toute la Roumanie, pas une bourgade, pas un seul village qui porte le nom d'un saint ; — les églises elles-mêmes s'appellent : l'Église des « Potiers », l'Église des « Tanneurs », l'Église des « Briquetiers », ou bien l'Église de « Radu le Prince », l'Église de « Michel le Prince », l'Église de la « Princesse Blanche », l'Église de « Manea le Boulanger », — très peu portent le nom d'un saint Jean, saint Nicolas ou saint Démètre ; — il n'y a pas un saint sorti du pays. Plus tard, quand des écrivains patriotes vantaient les hauts faits de leurs ancêtres, ils n'oublieront pas la « sainte foi des aïeux » ; mais ce sera une formule. On se souvient de l'évêque qui, élu en 1825, prit pour thème de son premier sermon : la « patrie » et y fit cette déclaration singulière :

1. Raicevich, 134.

« Il faut, *avant tout*, que l'on serve sa Patrie ; l'Église doit travailler de tous ses efforts à soutenir *la Patrie* ! »... Plus tard, quand le goût des sermons se répandra, on entendra les hauts dignitaires de l'Église faire appel, pour soutenir leurs thèses, à Platon, à Aristote, aux savants de tous les pays et de tous les temps ; jamais ils ne citeront un Père de l'Église¹.

Au moment où nous sommes, la foi, très grande en apparence, n'est qu'un tissu de superstitions contraires à la doctrine chrétienne, que l'Église n'a ni l'autorité, ni la capacité de réprover, qu'elle encourage même. Les devins, les sorciers, les cartomanciennes, qui se recrutent parmi les Tziganes esclaves, sont plus crus et plus recherchés que les prêtres. — Il y a des personnes qui peuvent rendre un homme malade et faire sécher un arbre, rien qu'en les regardant fixement² ; — on n'aime pas entendre louer un enfant, un cheval, un objet quelconque que l'on affectionne. Si vous avez exprimé trop vivement votre admiration pour la beauté, la bonne mine d'un petit enfant, il faut cracher légèrement dessus trois fois de suite pour qu'il ne lui arrive pas de mal ; — tout homme porte avec lui deux esprits : le génie du bien et le génie du mal, l'un est assis sur son épaule droite, l'autre sur son épaule gauche. — Sous le vernis superficiel de christianisme, on retrouve partout chez le peuple la persistance des anciennes croyances du paganisme romain. L'Église ne s'en aperçoit pas, laisse faire, encourage même. — Il est d'habitude, le jour de l'enterrement d'un mort, de donner à manger et à boire aux pauvres, sous prétexte que le mort s'en réjouit ; — on attache une petite monnaie au doigt du mort, et l'on crie sur sa tombe : « Que la terre te soit légère ! » — on croit que l'âme du mort erre pendant quelques jours autour de la maison qu'elle a quittée³... Parfois la foi chrétienne s'adapte

1. Cf. Obédénare, *La religion chez les peuples latins. La religiosité des Roumains*. Montpellier, 1879. — Cf. aussi dans la *Revue des deux Mondes*, 1839, p. 569. — Raicevich, p. 125.

2. Raicevich, 131.

3. Voir sur ces superstitions très anciennes et sur leur origine, Fustel de Coulanges, *La cité antique*. Paris, 1879, p. 8 et suiv.

aux croyances païennes. — Jupiter, maître de la foudre, est remplacé par saint Élie; — le Soleil est toujours un dieu étincelant dont le char est traîné par des coursiers, mais, pour épouser sa sœur la Lune, il lui faut demander la permission de Dieu ¹; — le paysan a l'habitude, avant de boire, de faire le signe de la croix, mais, en même temps, de souffler un peu sur la boisson et d'en jeter quelques gouttes par terre, ce qui fait bien songer aux libations antiques; — enfin, il y a à Bucarest une église de « Sfinta Vineri », c'est-à-dire de sainte Vénus ², où les filles du peuple viennent demander un mari et les jeunes gens la guérison des maladies impures... Cette survivance des croyances et des souvenirs antiques fut comme la vengeance du peuple contre l'Église orthodoxe. Son origine romaine perce malgré tout. De la foi chrétienne, il n'a pris que les formes extérieures du culte, ce qui ressemble de près ou de loin aux vieilles superstitions, ce qui frappe l'imagination. Après cent ans le paysan en sera toujours là. Quant à l'habitant des villes, quant aux esprits cultivés qui se formeront bientôt, le jour où ils se seront débarrassés de leurs superstitions marquera aussi leur affranchissement définitif de toute croyance religieuse.

§ 4. — L'irrégion du peuple roumain ne fut pas la seule conséquence de la nullité intellectuelle et morale de l'Église orthodoxe.

Quand l'heure de la régénération sonnera, toutes les classes de la société contribueront, en quelque sorte, au relèvement du pays; le clergé seul suivra le mouvement péniblement, presque avec répulsion. Les deux ou trois exemples contraires seront des cas exceptionnels. D'une façon presque absolue, on ne devra rien au clergé pour le relèvement de l'intelligence et de la moralité roumaines. Placé entre le bas peuple et la haute noblesse, le clergé était trop ignorant et trop dépourvu de toute autorité morale pour contribuer en rien à rapprocher ces deux classes, pour

1. Alexandri, *Poésies populaires*, p. 27.

2. Et non Saint-Vendredi.

adoucir les souffrances des uns ou le cœur des autres. Il se divisait lui-même en deux classes, séparées par un abîme, mais non par un abîme d'intelligence et de culture. Un membre du haut clergé ne diffère d'un pape que parce qu'il est plus riche, célibataire et a le droit de franchir tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique.

Il ne faut pas lui demander des idées politiques ou sociales, et peut-être est-ce préférable qu'il en soit ainsi. Tel que nous l'avons dépeint, il est fort heureux que le haut clergé des Principautés n'ait eu ni la volonté, ni le pouvoir de se mêler des affaires politiques et de l'organisation de la société comme le clergé d'Occident. On se rappelle le métropolitain moldave demandant au Hospodar l'augmentation des jours de corvée¹. Un autre se refusait à délier le prince de Valachie du serment solennel fait par son prédécesseur de ne plus lever l'impôt sur le bétail; mais il faisait entendre que, somme toute, pour trente bourses d'argent, il pourrait consentir à prendre enfin un repos bien mérité et laisser la place à un plus jeune prêtre, qui se montrerait plus complaisant². Le plus grand bienfait qu'on doive à l'organisation primitive de l'État roumain est d'avoir écarté le clergé de la politique, en le maintenant sous la tutelle de l'administration. Nous sommes déjà édifiés sur les sympathies politiques de la partie étrangère du haut clergé. Quant au clergé indigène, s'il déteste les Grecs qui viennent s'emparer des terres et des bonnes places, il est bien d'accord avec eux dans son désir de voir au plus tôt les Principautés aux mains des Russes. A chaque nouvelle invasion, on voit les hauts dignitaires de l'Eglise moldave s'employer à leur faire céder les clés des villes, chanter des *Te Deum* en leur honneur, signer des actes de soumission, exécuter leurs ordonnances d'impôt, et les suivre à Saint-Pétersbourg, pour se prosterner aux genoux des tzarines, leurs libératrices³... On a vu, en

1. Voir ci-dessus, p. 9.

2. En. Kogălniceanu, p. 242.

3. * *L'Archive roumaine*, sous la direction de M. Kogălniceanu, 2^e édition. Jassy, 1860, p. 132, 152, 158, 180.

1768, des archimandrites occupés à recruter, avec l'aide d'un lieutenant-colonel, des soldats pour l'armée russe¹. Un autre trouva bon d'écrire une grammaire roumaine avec une humble dédicace à Catherine II². — Voilà les idées ou plutôt les tendances du haut clergé.

Quant au bas clergé, il n'a de passions ni de désirs pour quoi que ce soit. Il n'est ni pour les paysans, ni pour les nobles, ni pour la Russie, ni pour aucune puissance. Le pope n'existe pas intérieurement. Quoi qu'il puisse arriver, il restera impassible. Aussi ignorant que le paysan, adonné à tous les vices, plutôt par désœuvrement que par misère, la souffrance ne lui créera pas une âme comme au paysan. Il restera pour longtemps l'être le plus inerte et le plus inutile de la Moldavie et de la Valachie.

1. De Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, traduite de l'allemand par Dochez. Paris, 1844, t. III, p. 589.

2. V. A. Urechia, I, p. 35.

III

§ 1. — Il y a à Bucarest une rue longue, étroite, tortueuse, qui s'appelle aujourd'hui « Le chemin de la Victoire » (Calea Victoriei) et qui s'appelait, à la fin du siècle dernier « le Pont de la Mogoșoaia ». Elle était alors un peu moins longue, mais bien plus étroite et plus tortueuse qu'aujourd'hui. Pour tout pavage, elle était recouverte de madriers de chêne formant un pont continu, sous lequel passaient des canaux servant d'égouts. Couvert de poussière ou de boue, sans cesse en réparation, malsain, incommode, le pont devient tout à fait dangereux le soir pour le passant sans lumière. Grandes maisons et simples baraques bordant la voie se ressemblent toutes par le manque total de goût. La plupart n'ont qu'un étage, toutes sont entourées de jardins; souvent, de vastes espaces de terrains vagues les séparent. Quand une voiture passe, elle est annoncée de loin par le tremblement, parfois par le craquement du pont. La boue saute jusqu'au toit des maisons et le passant qui n'a pas su se sauver à temps se serre inutilement contre le mur, en maudissant en lui-même le boyar qu'il salue humblement¹.

C'est sur ce « pont » que l'on voit défiler, à certaines heures de l'après-midi, la suite innombrable des voitures des boyars de toutes les conditions. Quand la visite à la cour est finie et qu'ils ont dormi les quatre heures réglementaires, les boyars se rendent visite les uns aux autres. Les jours de fête, ils vont, *in corpore*, en dehors de la ville, tout au bout de la grande rue, à Băneasa, à Herestraï, à Colentina, à Pantelimon... Toujours est-il qu'un boyar ne va *jamaïs* à pied² et que le « pont de la Mogoșoaia »

1. Raicevich, p. 18, 20, 124, 127. — Langeron, p. 80. — Cf. Stanislas Bellanger, *Le Keroutza* (sic), *voyage en Moldavie et en Valachie*. Paris, 1846, I, p. 7 et 14. — Cf. N. Philimon, *Ciocoli*, p. 58.

2. Le prince de Ligne, *Fragm.* d'une lettre dans Langeron, 78.

est ébranlé depuis des années par les allées et venues incessantes des carrosses.

Le contraste de ces équipages et du pont misérable qu'ils abîment étonne les voyageurs de la fin du *xviii^e* siècle. Chaque grand boyar tient à avoir, de tous les équipages de la ville, le meilleur pour la forme, l'éclat, l'élégance et la solidité. Ces équipages — venus pour la plupart de Vienne — sont les seuls monuments que la ville possède. Sur le siège de devant trône l'« Arnăut » (l'Albanais), à l'air martial, à l'œil vif, à la moustache noire redressée : il est couvert, de la tête aux pieds, d'or, d'argent, de soie et de cachemire ; son turban, sa chlamyde, sa veste rouge, son jupon court à bordure éclatante et à plis innombrables, ses bas blancs, ses chaussures jaunes, le yatagan et les pistolets qu'il porte à la ceinture attirent tous les yeux et, comme pour en rehausser l'éclat par un contraste, se tient à son côté le cocher, ignoble esclave tzigane que couvre à peine une large houppelande, déchirée et malpropre¹...

Le boyar et la boyarine sont habillés à la dernière mode. Constantinople est leur Paris et ceux qui en viennent donnent le ton, car la mode change sans cesse, sinon quant à la coupe, du moins quant à l'étoffe et aux garnitures. Les boyars portent des robes longues, larges, sans collet, des pantoufles en maroquin, des ceintures de cachemire et des culottes immenses. Leurs femmes ont une robe longue et sans plis, attachée étroitement sous la gorge et laissant une entière liberté au ventre qui s'avance parfois chez elles d'une manière très disgracieuse. Les vêtements des deux sexes sont brodés d'or et d'argent. En hiver, ils ont de précieuses fourrures de Russie bordées de galons ou de broderies de Vienne. Parfois le boyar porte un poignard à sa riche ceinture. La boyarine, couverte de perles et de bijoux, est toujours armée d'une espèce de chapelet de perles, de corail, d'agate ou de bois de rose, qui occupe les mains, comme l'éventail des femmes d'Occident : souvent le prix de tous ces bijoux monte à

1. St. Bellanger, p. 398.

plusieurs dizaines de milliers de « lei ». — Pour achever, ajoutons que les boyars (ceux, du moins, qui en ont le droit) laissent pousser indéfiniment leur barbe, taillée de façon à dissimuler la nudité complète de leur cou; en revanche, ils se rasent tous complètement la tête, que couvre hermétiquement un grand bonnet à poils, en forme de ballon (« couca », « calpak » ou « işlik »). La dimension du bonnet varie et quand, par hasard, deux boyars de première classe peuvent trouver une voiture qui les puisse contenir avec leurs « calpaks », il leur est impossible de se regarder en face... Quant aux boyarines, elles ont tout le visage peint : les joues en blanc, les lèvres en carmin, les cils et les sourcils en noir; et, par dessus leurs cheveux, divisés en une multitude de petites tresses, portent, sur le sommet de la tête, un bonnet en forme de cône, surchargé de brillants et de fleurs¹...

Ce que l'on voit à Bucarest, à la promenade du « pont de la Mogoşoaia » se retrouve exactement à Jassy, au « Copou ». — Au milieu des équipages, on voit parfois, sur un cheval magnifique, un fils de grand boyar; mais dans aucune voiture, on ne découvre de jeunes filles. Elles restent à la maison, entourées de leurs femmes de service... dans des harems grillés². — Elles n'en sortiront que le jour de leur mariage, jour où elles connaîtront pour la première fois leur mari³.

§ 2. — Tous les boyars ne sont pas également riches, mais le luxe de leurs équipages et de leur habillement n'est pas toujours en rapport avec leur situation de fortune, ni même avec leur rang. Ainsi tel boyar de troisième classe, qui n'a pas encore eu le temps de s'enrichir, dépense presque autant en équipages et en garde-robe qu'un boyar de première classe. Bon nombre de ces voitures somptueuses qui défilent sur le pont s'arrêteront à la

1. Alexandri, **Prose*, Buc., 1875, p. 587. — Le prince de Ligne chez Langeron, p. 77. — Raicevich, p. 28, 65, 197. — St. Bellanger, p. 384. — Reardon, p. 82 et suiv. — Laurençon, p. 31 et suiv.

2. Voir la Lettre du prince de Ligne dans Langeron, p. 78.

3. Cf. Wilkinson, p. 131.

nuît devant des maisons d'assez modeste apparence. La plupart toutefois nous mènent à des bâtiments dont l'aspect, il est vrai, n'a rien d'imposant ni d'artistique, mais dont les proportions considérables révèlent un propriétaire immensément riche. C'est la maison d'un grand fonctionnaire. Ses nombreuses dépendances, les hauts murs qui l'entourent, la large cour qui la précède, l'énorme jardin qui s'étend derrière, tout lui donne l'air d'une véritable cité. L'impression s'affirme à la vue de la haute entrée voûtée, aux deux solides portes de chêne, surmontée d'un pavillon où se tiennent les nombreux « Arnăuți » ou gardes du boyar. — Il y a de ces grandes habitations, dont l'ensemble occupe près d'un kilomètre en longueur¹. Le boyar, avec ses gens, y forme comme un État dans l'État; ni la police ni la justice provinciales n'osent franchir son seuil, à moins qu'elles ne soient munies d'un firman de la Sublime Porte.

Tout y est fait en vue de la solidité et de la commodité : les murs sont épais de plusieurs briques; les chambres, hautes et larges, ont des fenêtres de tous les côtés de l'horizon; le plafond est en poutres de chêne sculptées; le parquet, en briques et en bois, à la fois. Le toit, deux fois plus haut que le bâtiment lui-même, est destiné à faciliter l'écoulement de l'eau; la gouttière, qui fait le tour de la maison, a une largeur de près d'un mètre, pour apporter l'ombre et le frais pendant l'été, pour garantir contre la pluie pendant l'automne et le printemps, contre le vent et la neige pendant l'hiver.

Le grand corps de bâtiment, au fond de la cour, est formé d'une vaste salle de réception, autour de laquelle se groupent les principaux appartements : sur le devant, l'appartement du boyar, qui comprend, outre sa propre chambre, celles de son « grammairien » (écrivain, copiste), de son cafetier et de son pipetier (le ciubuc-giu), prêts à accourir, sur un signe, avec le café chaud ou le long « ciubuc », et surtout celle de son garçon ordinaire, qui lui frotte les pieds le matin, au réveil et l'après-midi, après

1. Par exemple la maison du grand boyar Dudescu. Voir ci-dessous, p. 47.

la sieste, lui verse l'eau pour se laver et l'habille. — La chambre du grand boyar, de proportions considérables, est entourée d'une série ininterrompue de sofas mous, où se tient le boyar, les jambes croisées à la turque, quand il ne dort pas; au milieu, de larges tables; des rideaux de couleur voyante, de riches tapis représentant des sultans et des pachas, de longues pipes, des pistolets et des yatagans en trophée complètent l'ameublement. — En face l'appartement du boyar se trouve celui tout pareil destiné aux étrangers, voyageurs ou amis de passage, surtout pachas et grands dignitaires turcs envoyés dans le pays. — Tout le derrière de la maison, avec vue et escalier sur le jardin, constitue l'appartement de la femme du boyar et des petites boyarines; la maîtresse de maison y rattache les grandes chambres à provisions, dont elle tient les clés et auxquelles elle consacre tout le temps que lui laissent la promenade et la toilette; ses filles, entourées de domestiques de toutes sortes et d'un grand nombre de demoiselles de compagnie, filles de tout petits boyars, apprennent, pour passer le temps, à coudre ou à élever des vers à soie...

A droite et à gauche du corps principal de bâtiment, s'alignent une série de dépendances. D'un côté, la salle à manger avec les chambres des fils du boyar, du prêtre de la maison, du « dascāl » (maître de langue grecque) et, parfois, du gouverneur étranger. De l'autre, les chambres des domestiques de toutes sortes, le petit appartement du « logothète de la maison », sorte de grand chambellan du grand boyar, qui avait un certain nombre d'esclaves tziganes attachés à sa personne; puis, un grand nombre de chambres destinées aux anciens domestiques, anciens « logothètes » pour la plupart devenus, grâce au grand boyar, de petits boyars eux-mêmes, nommés fonctionnaires en province; quand ils viennent dans la capitale, c'est chez le maître de jadis qu'ils descendent; quand on les destitue, c'est à lui qu'ils ont recours: ils sont nourris, logés, habillés par lui, — véritables « clients » du grand boyar, qui les traite d'« hommes de la maison »; quand le maître est en faveur auprès du prince, c'est,

en partie, avec ses anciens « logothètes » qu'il garnit les places du pays...

Pour achever le tableau de la cour extérieure, qu'on s'imagine, dans un coin, de grandes écuries contenant des vingtaines de chevaux de toutes sortes; des remises contenant de dix à quinze voitures, — car le boyar, la boyarine et leurs fils doivent chacun avoir la leur, — et d'énormes chantiers de bois à brûler... A l'autre angle, s'élève la cuisine avec sa grande cheminée, qui lui donne un air d'usine; là, sous la direction du grand cuisinier, travaillent par groupes sept ou huit esclaves, les uns pour les maîtres et leurs hôtes, les autres pour les « logothètes » et les domestiques, les autres pour leurs compagnons d'esclavage...

Que l'on se figure encore, derrière tous ces bâtiments, un jardin immense, produisant en abondance des fruits de la meilleure qualité et occupé, en grande partie, par des vignes; d'énormes greniers, remplis de conserves et de farine, de quoi nourrir tout le monde pendant plusieurs mois. Qu'on ajoute, dans tous les coins de la maison, la garde-robe du boyar et de sa famille qui coûte annuellement de dix à cent mille « lei »¹; on ne connaîtra encore que l'avoir en nature du boyar. Qu'un prince s'avise d'investir son palais, sans ordre formel de la Sublime Porte: il fermera ses portes et trouvera bien moyen de résister pendant plusieurs mois².

Ce ne sont ni les vivres ni les défenseurs qui manquent. Outre ses « Arnăuți », qui gardent l'entrée de la porte voûtée, il y a toute une armée de domestiques éparpillés dans toute la maison, surtout dans les « chambres du fond »³, aux attributions confuses. — Mais ce n'est pas tout; on n'a qu'à descendre le grand jardin; tout dans le fond, une petite ruelle conduit à une sorte

1. Zallony, *Essais sur les Phanariotes*, p. 50. — Cf. Malte-Brun, p. 263.

2. Pour toute cette description, voir surtout I. Ghica, * *Causeries économiques*. Buc., 1879, p. 556-574. — Cf. aussi Langeron, p. 80. — N. Philimon, p. 124 et suiv. — Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, p. 173. — Recordon, *Lettres sur la Valachie*, p. 97 et suiv.

3. Voir la Lettre du prince de Ligne dans Langeron, p. 78.

de village, aux cabanes et tentes innombrables, où logent les esclaves tziganes, absolue propriété du boyar, des êtres noirs, à peine couverts de haillons, souvent complètement nus. Un grand boyar en possède parfois plusieurs centaines. Leur condition est encore plus misérable que celle du paysan. Non habillés, mal nourris, ils seraient encore heureux s'ils n'avaient qu'à donner tout leur travail à leur maître, cordonniers, maréchaux ferrants, boulangers, cochers, tailleurs, friseurs, blanchisseuses... Leur vie est un tremblement continu. Pour une assiette cassée, pour une boucle mal frisée, ils sont tous les jours roués de coups. Accouplés souvent à volonté par le maître, ils ne sont même pas sûrs de garder leurs femmes et leurs enfants. Ils tremblent en entendant parler d'une vente ou d'un mariage. Leur prix est fixé d'avance, et on n'aura pas à marchander : un Tzigane vaut, au plus cher, de cent à cent cinquante francs ; s'il sait labourer, il vaut cent francs ; s'il n'est que forgeron ou ouvrier, il se vend soixante-dix francs ; une famille entière coûte cinq cents francs. Les jeunes filles tziganes servent, bien entendu, à tous les caprices de leurs maîtres. Quant aux jeunes garçons, vu le talent inné et inexplicable de cette race pour la musique, leur devoir est souvent de prendre leur violon ou leur « cobza » et d'aller soupirer, au beau milieu d'une nuit d'hiver, des improvisations ou des chansons populaires d'amour, sous les fenêtres de la maîtresse du seigneur¹.

On est loin de songer encore à la délivrance de cette humble armée d'êtres laissés à l'entière merci des boyars, on ne songe même pas qu'ils sont malheureux. L'Église n'a-t-elle pas ses esclaves ? — En attendant, le sort venge ces malheureux. Intelligents, mais voleurs, cruels, libertins dès le plus jeune âge, ils

1. Sur les Tziganes : la Lettre du prince de Ligne. — Raicevich, p. 145. — Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie*, p. 25. — Wilkinson, p. 157. — V. Alexandri, **Prose*, p. 578. — F. Colson, p. 145 et suiv. — Thouvenel, dans la *Revue des deux Mondes*, 1893, p. 577. — St. Bellanger, p. 129. — Saint-Marc Girardin, p. 280.

transmettent ces défauts aux enfants de leurs maîtres, avec lesquels ils vivent continuellement en contact ¹.

§ 3. — Mais il est temps de nous demander ce que signifie cette aristocratie du pays, comment elle se recrute, si elle peut justifier les énormes richesses de ses représentants. Disons tout de suite qu'elle ne représente qu'en une très faible mesure l'ancienne aristocratie du pays. — Jadis, sur les champs de bataille, le prince indigène récompensait les plus vaillants de ses compagnons d'armes, en leur accordant des titres de noblesse : c'était, à la fois, un avancement dans la carrière des armes et un titre de propriété. L'aristocratie indigène ainsi formée était une aristocratie de mérite ². — Mais les terres à distribuer devinrent bientôt de plus en plus rares. Le pays sortait toujours plus épuisé des luttes incessantes avec les ennemis de toutes sortes qui l'entouraient et la Turquie resserra de plus en plus les chaînes si légères au début qui lui rattachaient les Principautés. Les princes renoncèrent aux champs de bataille et se consacrèrent entièrement à l'administration intérieure du pays.

La boyarie, sous l'influence de tous ces événements, changea de caractère ; le titre de noblesse ne fut plus un titre militaire et un titre de possession de la terre. Il indiqua seulement une fonction publique, le plus souvent auprès du prince. La plupart des vieux nobles ne voulurent pas se décider à quitter leurs terres, pour chercher à la cour une gloire éphémère. Ils eurent tort : car, à cette gloire éphémère, s'ajoutaient des avantages réels, le pouvoir d'alimenter ses richesses, de se faire exempter d'impôts, sans compter qu'ils oubliaient le devoir des meilleurs (« boljari ») de participer au gouvernement du pays et le laissaient aux mains des mauvais nobles recrutés un peu au hasard. Ce fut la deuxième phase de la boyarie qui embrassa tout le xvii^e siècle.

1. Cf. Wilkinson, p. 158. — Laurençon, p. 29.

2. Pour l'histoire de la boyarie, cf. Xenopol, II, p. 200 et suiv. ; III, p. 536 et suiv. ; V, p. 594 et suiv.

Avec le ^{xviii}e siècle arrivent les hospodars phanariotes. Ils essayèrent d'abord de s'appuyer sur la classe la plus nombreuse, sur la classe rurale, pour écraser et supprimer la boyarie ¹ ; mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir que le seul appui réel qu'ils pussent avoir, c'était celui de l'aristocratie, initiée aux affaires, et qui les enveloppait de toutes parts... Ils revinrent de leurs ambitions démocratiques. Ils remirent en vigueur l'ancien système. Même ils se mirent à créer de nouvelles boyaries pour contenter à la fois les gens du pays et la suite de parents, d'amis, de serviteurs, de créanciers qu'ils amenaient de Constantinople. — Mais si déjà il ne restait plus assez de terres, bientôt il n'y eut plus assez de places... La boyarie changea une deuxième fois de caractère. Le titre, déjà indépendant de toute possession territoriale, commença aussi à perdre toute relation avec une fonction publique. Il serait difficile d'en préciser le sens. C'était un titre en l'air, qui satisfaisait d'abord la vanité, auquel s'attachaient, pour commencer, des avantages négatifs et qui était surtout, pour l'avenir, une possibilité, une promesse de s'enrichir de plus en plus, de devenir toujours plus influent.

Au moment où nous sommes, les anciens nobles, ceux qui ont créé la boyarie, sont morts depuis longtemps. Leurs fils, retirés volontairement à la campagne, loin des combinaisons administratives et financières de la cour du prince, soumis aux impôts, se voyant sans cesse enlever leurs domaines à la suite de procès iniques, par les boyars de la cour, sont en train de disparaître dans les villages ². La plupart sont déjà presque descendus au rang de simples paysans : ils en portent le costume, ils en éprouvent les sentiments, ils ne s'en distinguent que par

1. Cf. le vornic I. Neculce, **Chronique de la Moldavie, depuis Dabija le prince jusqu'au règne de Jean Mavrocordat le prince*, dans les *Chroniques de la Roumanie*, II, p. 295 et suiv. — Acsinti Uricarul, p. 127 et suiv. — Le sluger Alexandru Amiras, **Chronique anonyme du pays moldave, depuis Istrati Dabija le prince jusqu'au règne de Grégoire Ghica le vieux*, traduite du grec, dans les *Chroniques de la Roumanie*, III, p. 120.

2. N. Bălcescu, *Quest. économ.*, p. 10-12.

leurs petits lots de terre et par la façon dont on leur fait payer l'impôt sans s'attaquer à leur personne. A la ville, on les appelle avec mépris les « mazili » (les démissionnaires); des lois spéciales leur ordonnent de remplir des fonctions humiliantes, de garder les troupeaux des commerçants étrangers¹, etc. Mais s'ils sont en décadence matérielle et sociale, ils sont, peut-être, encore, la partie la plus saine de la population. Opprimés, tenus à l'écart, ils se font gloire du titre de « răzeși ». Ils garderont l'amour de la terre et du paysan roumains, la langue et les traditions du pays; ils représentent encore le vieil esprit national : ils sont encore les seuls « boljari », dans le vieux sens du mot. Leurs plaintes se font entendre dans les chansons populaires, où leurs voix fait chœur avec celles des paysans :

Feuille verte de cerisier, que le chemin est long jusqu'à Jassy!... Puisse le feu consumer la « răzeșia »! Je croyais que c'était une boyarie, mais ce n'est qu'une pauvreté!... Pour un pouce de terre, j'ai vu mes journées s'envoler, j'ai eu des procès pendant des années entières, et je n'ai rien gagné. Pendant que je passais mon temps dans les jugements, mes enfants pleuraient au foyer, ma femme gisait abandonnée... Ah! puisse Dieu, le Seigneur, faire qu'il soit selon ma pensée!... Puisse venir le jour où je renoncerai à la « răzeșia » et je m'adonnerai au brigandage pour me faire à moi-même la sainte justice avec le fusil que j'ai sur le dos et où je prendrai pour juges les arbres qui ne sont pas iniques².

Quant aux descendants des boyars fonctionnaires restés dans les villes, ils y sont, pour la plupart, encore : ils sont toujours boyars et remplissent les plus hautes fonctions. S'ils ne sont pas la meilleure partie du pays, ils forment encore la meilleure partie, mais non la plus nombreuse, de l'aristocratie urbaine. Tandis que leur nombre diminue de plus en plus, ils perdent caractère de leurs ancêtres, se font de plus en plus aux mœurs

1. Voir Th. Codrescu, * *Uricarul* (Collection de documents), IV, p. 86.

2. J. Cratiunescu (I. Crăciunescu), *Le peuple roumain d'après ses chants nationaux*. Paris, 1874, p. 230.

du milieu phanariote, apprennent et parlent le grec, la langue des puissants du jour..

§ 4. — Cependant le nombre des Grecs que chaque prince amène avec lui augmente sans cesse. Les hospodars phanariotes ont à résoudre cette difficile question : Comment contenter tout le monde? comment placer ses parents, ses amis, ses créanciers, sans mécontenter la noblesse indigène, qui a du crédit dans le pays et qui pourrait bien en avoir à Constantinople? Comment trouver des places pour tous, et cela sans grever le trésor, mais, au contraire, au profit de la caisse princière? — Ils s'en tirèrent avec une subtilité toute grecque.

Comme premier principe, ne pas toucher aux anciens rangs de la boyarie, — il faut, au contraire, créer, autant que possible, plus de places que par le passé, — et, surtout, bien plus de rangs de boyarie qu'il ne peut y avoir de places. Ce fut ainsi qu'on parla toujours des anciens *bans* (ducs du pays), des *Vornics* ou ministres de l'intérieur, des *logothètes* ou ministres de la justice, des *vestiaires* ou ministres des finances, des *postelnics* ou maréchaux de la cour, des *hatmans*, en Moldavie, et des *spatars*, en Valachie (ministres... de la guerre!), etc., etc. — Puis, à ces titres on en ajouta un grand nombre d'autres, empruntés, pour la plupart, aux Turcs : les *aga* ou préfets de police, les *moucour-dars*, les *dévictaires*, les *capoudgi*¹), etc. — Puis, on doubla, on tripla le nombre de ceux qui portaient le même rang, sans se sentir obligé de leur accorder la fonction correspondante ; il y eut, à la fois, deux ou trois *Vornics*, dont un seul occupait la place, — trois ou quatre *postelnics*, plusieurs *hatmans* ou *spatars*, les uns en activité, les autres en disponibilité, les autres en perspective. Puis, on créa deux ou trois rangs pour chaque place : il ne suffit pas de plusieurs *grands vestiaires*, il faut plusieurs *seconds et troisièmes vestiaires* ; il ne suffit pas de plusieurs *grands postelnics*, il y a des *seconds et des troisièmes postelnics*, sous les-

1. Raicevich, p. 73.

quels se trouvent encore toute une série décroissante de *petits postelnics*... ; de même, les *grands logothètes* en activité, en retraite et en espoir commandent toute une armée de *petits logothètes*. Parfois, quand la chose est possible, il y a même deux postes similaires : ce fut ainsi que le ministre de l'intérieur reçut l'autorisation de créer, pour l'administration de chaque district ou département, deux *ispravnic*s à la fois¹. Enfin, pour tout embrouiller, les hospodars attachent à ces places et rangs des attributions effectives ou théoriques, plus capricieuses et plus absurdes les unes que les autres. En faisant une liste complète de toutes ces places et de tous ces rangs, il est impossible de se faire une idée claire de l'ensemble ou de la logique du système administratif et nobiliaire des Principautés : à côté de l'*ispravnic*, qui perçoit les contributions, veille aux réquisitions de la Sublime Porte et rend la justice, — de l'*aga*, qui a l'intendance des marchés et la garde des frontières, — du *spatar*, qui est, en même temps, « général en chef » de la garde du Prince, haut policier, chef des prisons et intendant des postes, — il y a le *second logothète*, dont la place est une sinécure, — il y a le *moucourdar*, chargé seulement d'apposer le cachet du Hospodar sur les diplômes, — il y a le *dévictaire*, chargé de tailler les plumes du Hospodar. — Les voyageurs qui veulent s'initier un peu à ce système d'administration, déclarent n'y rien comprendre et le qualifient d'« impossible cassette ». L'un d'entre eux, un Italien, essaie d'y mettre bon ordre, de classer et de s'expliquer toutes ces fonctions et tous ces titres... Enfin il s'arrête, presque honteux de sa défaite et s'écrie : « Il y en a encore une infinité de charges subalternes, qui sont, non seulement inutiles, mais même à charge à l'État. Il serait fastidieux de les vouloir énumérer². » C'est que ces voyageurs ne pouvaient s'empêcher de considérer les choses à la manière de leur pays et croyaient que les hospodars avaient voulu créer quelque chose d'utile ou, tout au moins, quelque chose de lo-

1. Voir ci-dessous, p. 55.

2. Raicevich, p. 84.

gique. — Il y a un fait, dont aucun d'entre eux ne s'est aperçu et qui les aurait tout de suite éclairés. C'est qu'il existe des rangs qui ne répondent à aucune place, et des places qui ne répondent à aucun rang de la boyarie : ainsi les *grands bans* d'autrefois ont subsisté, mais où sont les « banats » de jadis ? ils n'administrent plus rien, ils n'ont plus que le droit tout platonique d'intervenir dans certaines nominations, où, du reste le Hospodar agit à sa tête¹ ; en revanche, l'*ispravnic*, place infiniment lucrative, ne répond à aucun rang précis de la boyarie. — Ainsi, pour contenter tout le monde, indigène et grec, les anciens rangs de la boyarie, qui répondaient à des fonctions publiques, n'étant pas en nombre suffisant, les hospodars séparèrent d'abord soigneusement les « rangs » des « places », puis multiplièrent autant qu'ils purent les « places » et surtout les « rangs », puis confondirent à dessein « places » et « rangs ». — Voilà la clarté et la logique du système phanariote.

Mais il faut voir encore comment cette nouvelle noblesse est recrutée. On peut faire trois catégories parmi les boyars, au point de vue de leur origine : les descendants des vieilles familles du pays, — les amis, parents ou créanciers du Hospodar, — enfin les laquais, grecs ou indigènes, des uns et des autres. Ayant à contenter indigènes et Grecs, les hospodars firent ce qu'ils purent pour satisfaire surtout la vanité des indigènes, les intérêts de leurs compatriotes. Ils ne pouvaient ni ne voulaient toucher aux *bans*, *vornics*, *vestiaires*... Mais quelques-uns de ces titres (celui de *ban*, p. ex.) ont bientôt perdu toute signification ; pour les autres (*vornics*, *logothètes*, *vestiaires*), il est facile de les donner à un Grec. L'investiture d'un grand domaine ou un mariage avec une riche héritière suffisent pour le faire homme du pays². Quant aux places nouvellement créées, qui sont des places toujours lucratives, elles sont réservées aux Grecs. Ainsi l'*aga*, qui a l'intendance des marchés, vérifie les poids et la qualité des vivres,

1. Raicevich, p. 71.

2. *Ibid.*, p. 88. — Cf. Bălcescu, *Question économique*, p. 17.

investit les maisons suspectes, est presque toujours un Grec¹. La place d'*ispravnic*, donnée d'abord à un indigène, est bientôt partagée, dans chaque district, entre un indigène et un Grec : l'indigène, chargé de l'administration pure, le Grec, de la justice et de la collecte des impôts, qui rapportent gros². Toutes les places nouvelles créées à la cour, places lucratives et places de confiance, sont réservées aux étrangers : le *grand commis* ou grand écuyer de la cour est toujours un jeune Grec, parent du Prince³; le *grand postelnic* ou maréchal du palais, par qui s'obtiennent toutes les grâces, qui siège au Divan, et se tient au pied du trône armé d'une massue d'argent, est encore un ami du Prince⁴; le *grand camaraș* ou trésorier particulier du Hospodar, son homme de confiance, qui commande à toute la domesticité, qui va en Russie pour acheter les fourrures du Prince, qui envoie à Constantinople les riches cadeaux de la cour, est encore un ami ou proche parent du Hospodar⁵.

Les derniers rangs et places reviennent aux « logothètes », laquais indigènes et étrangers des boyars, qui font leur premier pas dans la hiérarchie. Cette lie des Principautés est de plus en plus nombreuse. Au commencement il était rare de voir un de ces gens arriver aux premiers rangs de la boyarie, mais, à mesure qu'ils apprennent à devenir riches, ils deviennent toujours plus puissants. Ils doivent leur rang ou leur place à des services personnels rendus aux puissants du jour, à leur bassesse, à leurs intrigues. Le peuple n'a point de plus grands ennemis que ces parvenus, le pays ne connaît point d'étrangers qui lui soient plus indifférents ou plus nuisibles. L'un deux, garçon de chambre du hospodar Moruzzi, acquit, en moins de vingt ans, une fortune considérable et se fit bâtir, à Bucarest, un palais à la turque, qui suscita l'admiration de bien des voyageurs et lui coûta la somme

1. Raicevich, p. 70 et 80.

2. *Ibid.*, p. 83 et 88. — Laurençon, p. 15.

3. Raicevich, p. 79.

4. *Ibid.*, p. 70 et 79.

5. Raicevich, p. 81.

de vingt mille ducats¹ ! — Deux écrits du siècle, un roman et un drame, nous tracent le portrait d'un « ciocoi » : ce sont « Les *Ciocii* anciens et modernes » (*Ciocii vechi și noi*) du romancier Philimon², « Les Boyars et les Ciocoi » (*Boerii și Ciocii*) du poète Alexandri³. On assiste dans ces deux productions littéraires, très réussies au point de vue de l'analyse psychologique, à toutes les bassesses, à toutes les ruses, à toutes les infamies, commises par de tels personnages : on les voit ramper, voler, mentir.

§ 5. — Tous ces boyars, grands ou petits, grecs ou indigènes, en fonction ou en disponibilité, jouissent d'avantages, de privilèges, qui, à vrai dire, ne coûtent rien au Prince.

D'abord, jamais de peines infamantes, du moins en public. L'esclave est torturé à mort pour une légère faute ; le paysan peut être battu, brûlé, oint de goudron et exposé aux guêpes, pour n'avoir pas payé à temps l'impôt ou avoir été malade un jour de corvée ; mais le boyar est un être privilégié. On peut, à la rigueur, lui faire l'honneur de lui couper la tête, ou confisquer ses biens, ou l'envoyer en exil, mais sa vanité ne souffrirait jamais une peine infamante. De temps en temps le hospodar de Moldavie se permet bien de frapper quelque boyar entêté⁴ !... mais cela se passe dans son cabinet particulier. En Valachie, la chose ne pourrait même pas avoir lieu à huis clos.

Un deuxième avantage, négatif encore, mais qui touche de près à la bourse, c'est d'être exempté d'impôt. Le boyar n'en paye qu'à de rares occasions et, même alors, il murmure, il intrigue, il devient dangereux pour le Prince. Il est entré dans l'esprit de tout boyar qu'il doit être absolument et à jamais exempt de tout impôt. On comprend l'origine de cette prétention. Mavrocordat,

1. Langeron, p. 193. — Cf. aussi, p. 186.

2. Buc., éd. 1863, 1890 et 1896.

3. **Les Boyars et les Ciocoi*, comédie en 5 actes, dans les **Œuvres complètes* de V. Alexandri. Buc., 1875, t. II.

4. Raicevich, p. 86.

pour faire accepter sa réforme, a dégrevé les boyars des plus lourds impôts, en les faisant retomber sur le paysan. Son système fut suivi par ses successeurs. Un impôt supprimé faisait passer bien des choses. Ainsi Mathieu Ghica (1752-53), arrivé de Constantinople avec toute une armée de Grecs, ne se contenta pas de cadeaux et de divertissements pour apaiser les boyars : il en exempta de contributions un très grand nombre¹. Ainsi les prétentions des boyars prirent consistance, s'accrurent d'un prince à l'autre... D'ailleurs, en admettant même qu'ils fussent soumis à l'impôt, n'est-ce pas eux qui sont chargés de le répartir et de le percevoir? Enfin, tout boyar, pour des services personnels rendus au Prince, peut se faire exempter, à titre individuel.

Il y a un troisième avantage, positif cette fois, qui s'attache au titre de boyar et dont nous avons déjà assez parlé : ce sont les paysans attachés à chaque boyar, en nombre proportionnel à son rang : les *scutelnici* et les *poslujnici*, les premiers même payant l'impôt au boyar au lieu de l'acquitter au trésor.

Tout ceci ne coûte pas un « para » au Hospodar qui, comme nous avons vu, sait se rattraper sur le paysan de ce qu'il ne gagne pas sur les boyars. Mais il y a d'autres avantages des boyars qui, ceux-là, rapportent au Prince. Pour payer les fonctionnaires, toutes les finances du pays ne suffisent pas. Il est plus simple de les laisser se payer tout seuls, du « fruit de leur travail », selon leur propre « capacité » ; ils seront ainsi mieux servis que l'État ne pourrait jamais le faire, et le Prince y trouve aussi son profit. Il y a bien des traitements inscrits dans le bilan annuel des trésor, mais ce sont des chiffres ridicules (cinq cents « lei » par mois pour un *ispravnic*, quinze « lei » (!) par mois pour un sous-préfet ou *zapciu*². En réalité, les fonctionnaires, loin de coûter quelque chose, payent, pour des places insignifiantes, des sommes fabuleuses. Il est admis qu'on rentre dans ses frais par tous les moyens.

1. En. Kogălniceanu, p. 227.

2. B. Știrbei, *Rapport à Kisselev*, p. 742-743.

L'*ispravnic* qui lève la capitation peut la doubler, la quadrupler, la multiplier autant qu'il veut, torturant les malheureux qui osent se plaindre. C'est encore son moindre revenu. Les réquisitions en nature rapportent davantage. S'agit-il par exemple d'une réquisition de cent chariots de foin ? il s'adressera à dessein, aux villages les plus éloignés : les paysans accourent, sur-le-champ, au chef-lieu du district, supplier l'« *ispravnic* » de s'adresser à d'autres : trente, cinquante, cent piastres suffisent à peine pour exempter chacun d'eux, surtout en hiver. L'« *ispravnic* » continuait le même jeu avec tous les cantons du district, jusqu'au dernier... lequel était obligé de fournir tout le foin. La répartition de l'impôt est entièrement laissée à l'« *ispravnic* », et c'est là encore une bonne source de revenus. Les villages qui payent le plus sont ceux qui n'ont pas su acheter un dégrèvement. Si nous ajoutons enfin que l'« *ispravnic* » rend la justice dans tout le district, nous comprendrons que la dernière de ces places rapporte de sept à huit mille ducats par an. Et c'est pourquoi chaque « *ispravnic* » paye parfois quatre cents ducats au « grand vestiaire », qui l'a nommé dans une place... dont le traitement officiel n'est que cinq cents « lei » par mois¹... Songeons à ce que le « grand vestiaire », qui nommait tous les « *ispravnic*s », devait payer annuellement au Hospodar !

De même l'*aga*, intendant des marchés et policier de la ville, s'entend si bien avec ceux qu'il doit poursuivre ou punir, que ses revenus annuels montent à quinze ou vingt mille ducats².

Le cas du *grand spatâr* est encore plus instructif. Le « grand spatâr » ou « ministre de la guerre » est à la tête du service de la « potera », chargé de poursuivre les brigands. Il a sous lui lui des « polcovnic » (colonels) pour chaque district ; des capitaines, qu'il nomme lui-même, pour chaque arrondissement ; environ cent cinquante « cătane »³ pour chaque district ; plus

1. B. Știrbei, *Rapport à Kisselev*, p. 740. — Langeron, p. 183 et 329. — Cf. Philimon, p. 212.

2. Langeron, p. 183.

3. Simples soldats.

les trois cents « slujitori » qui sont attachés au service de chaque « ispravnicie » ou préfecture. La Valachie comprenant dix-sept districts et environ quatre arrondissements par district, il reçoit :

	« Lei ».
De chaque « polcovnic », en moyenne, dix mille « lei », soit	170.000
De chaque capitaine, en moyenne, cinq mille « lei », soit	
$5.000 \times 4 \times 17$	= 340.000
De chaque « cătănă », sept « lei » (en revanche les « cătane » sont exempts d'impôt), soit $7 \times 150 \times 17$	= 17.850
De chaque « slujitor », également sept « lei », soit $7 \times 300 \times 17$	= 35.700
Ce qui fait comme revenu annuel du « grand spatar ».	563.550

Le système se complétait ainsi : les « polcovnics » et les capitaines renvoyaient dans leurs foyers, contre argent, naturellement, la plupart de leurs « cătane » ; puis, avec le peu qui leur restait, tantôt ils se précipitaient, pendant la nuit, sur les villages, leur volaient bêtes et ustensiles, quittes à les rapporter quelques jours après « les ayant repris sur les brigands » et à les vendre aux paysans, contre bonne « récompense » de leur zèle ; — tantôt ils s'entendaient avec les brigands mêmes, auxquels ils délivraient des certificats de brigandage, et revendaient aux paysans les objets volés, déposés à la « spatarie » ; — tantôt enfin, les brigands des forêts s'entendaient avec ceux de la « spatarie » et pillaient en même temps les villages¹.

Ces crimes et ces pillages ne sont secrets pour personne, et ne sont colorés d'aucun prétexte. Un voyageur nous raconte le sans-gêne avec lequel un jeune Grec boyar, fonctionnaire en Valachie, lui racontait que le prince actuel n'étant, pour ainsi dire, que de passage, il fallait bien s'enrichir par tous les moyens².

Nous avons réservé pour la fin le procédé le plus ingénieux du

1. B. Știrbei, *Rapport au général Kisselev*, p. 738. — Raicevich, p. 73. — Langeron, p. 183. — C. D. Aricescu, *Actes justificatifs à l'Histoire de la Révolution roumaine de 1820*, p. 1 et suiv.

2. Langeron, p. 183. — Boscovich, *Giornale d'un viaggio da Constantinople in Polonia*, Bassano, 1784, p. 109 (chez Xenopol, V, p. 609).

système phanariote. Pour faire passer par les charges publiques le plus grand nombre possible de boyars, pour les contenter tous, en leur procurant le moyen de s'enrichir au plus vite, et, surtout, pour permettre au trésor foncier de grossir rapidement, les hospodars imaginèrent de ne décerner les fonctions publiques que pour un an¹!... Les « rangs » pouvaient donc bien être éternels, mais les « places », *dans l'intérêt de tous*, ne devaient être qu'annuelles!

Ce fut ainsi que les hospodars de Moldavie et de Valachie furent les premiers êtres humains qui parurent réaliser ce problème difficile : contenter tout le monde, et soi-même.

§ 6. — Nous en avons assez dit pour faire voir un des traits les plus marqués du caractère des boyars : c'est le manque complet de scrupules dans le maniement des affaires publiques. Il est facile de déduire des faits exposés toute la psychologie de ces êtres rudimentaires et corrompus.

Des nobles recrutés, pour la plupart, parmi des domestiques ou parmi des étrangers, et dont l'accoutrement est aussi bizarre que celui que nous avons décrit, doivent être, avant tout, des gens doués d'une *vanité* excessive : ceci doit être le trait le plus caractéristique et le plus frappant de leur esprit. Cette vanité prend toutes les formes, toutes les nuances, se présente à tous les degrés. Quand les classes de la société se confondront ensemble, et que le paysan et le boyar apporteront chacun un élément de leur esprit pour constituer l'esprit roumain, le paysan lui léguera surtout sa méfiance, le boyar surtout sa vanité. Les Roumains le reconnaissent eux-mêmes : ce sont peut-être les traits les plus distinctifs de leur caractère. Au moment où nous sommes, la vanité des boyars est aussi bien une vanité personnelle, qu'une vanité sociale. Elle consiste à surpasser tous les autres aussi bien par la pompe extérieure de son train de vie, que par les honneurs de toutes sortes dont on est l'objet. Des dons

1. Langeron, p. 182.

de l'esprit ou du cœur, il n'est pas même question. Pour un boyar un « *prost* » (un sot) veut dire un homme de basse condition, qui n'a pas su parvenir. Il s'agit, pour le moment, d'avoir les fourrures les plus précieuses, le meilleur équipage conduit par les meilleurs chevaux d'Arabie et par l'« *Arnăut* » le plus éblouissant, la maison la plus luxueusement meublée, les domestiques et les Tziganes les plus nombreux, la table la plus somptueusement servie !... Un grand boyar qui se respecte doit dépenser annuellement la somme de trois mille ducats, bien qu'il ait ses « *scutelnici* », ses « *poslujnici* », son armée de domestiques et de Tziganes¹. Le luxe, voilà la principale plaie de la société moldave et valaque, sous les règnes phanariotes ! Et plus la misère des campagnes augmente, plus la corruption de la ville augmente aussi ! Au reste, des domestiques parvenus d'un coup aux premiers rangs, ne connaissant ni le sérieux d'une haute dignité publique, ni la valeur de l'argent, ne peuvent être que vaniteux et extravagants ! Les Grecs, marchands ou banquiers, qui connaissent pour la première fois les grandeurs, et dans un pays étranger, qui n'ont pas le droit d'étaler leurs richesses à Constantinople et dans les provinces turques, sont les plus effrénément luxueux. Les anciens boyars rivalisent avec les nouveaux, les indigènes avec les étrangers ! Et voilà comment « le luxe est devenu, en Moldavie et en Valachie, un objet de première nécessité² ».

A côté de la vanité du luxe, la vanité des honneurs ! On se sert de ses richesses pour devenir puissant, et de sa puissance pour devenir encore plus riche ! Nous avons classé les places et les rangs d'après leur histoire et ceux qui les occupaient. Mais ce n'est pas là le point de vue des boyars. Ils ont oublié à quels pays on a emprunté les places de « vor-

1. C. Aricescu, * *Histoire de la Révolution de 1821*. Craiova, 1874, I, p. 9.
— Raicevich, p. 148.

2. Raicevich, p. 65. — Sainte-Luce (consul à Bucarest), aux Affaires étrangères, dans Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. III, p. 579.

nic » ou « d'aga » et ne se soucient guère de l'origine de ceux qui les occupent. Ce qui les intéresse dans une place ou dans un rang, c'est de savoir si c'est une boyarie de première classe, de deuxième ou de troisième classe. C'est ce qu'ils appellent : le « premier », le « deuxième », le « tiers État ». Le premier État ou « protipenda » comprend : le grand Ban, le grand Vornic, le grand Logothète, le grand Spatar, le grand Vestiaire, le grand Postelnic, le grand Aga ; le deuxième comprend : le grand Clucer ou fournisseur de l'armée, le grand Căminar, qui commande la garde intérieure du prince, le grand Stolnic ou maître d'hôtel du palais du Hospodar, le grand Paharnic ou échanton du Hospodar, le grand Comis ou écuyer général ; le tiers État comprend : le grand Serdar ou chef de la cavalerie établie contre les brigands, le grand Pitar ou panetier, de même que la série descendante des seconds et des troisièmes logothètes, vestiaires, postelnics, etc. ¹.

Certes, il y a de grands avantages particuliers aux boyars de première classe. Mais il y a aussi les distinctions extérieures auxquelles on tient beaucoup. On embrasse respectueusement le pan de leur habit... Ils ont le droit de porter la barbe, de siéger au Divan ou au conseil du Hospodar, un bâton à la main, et d'y faire entendre leur mot ² (dont on ne fait d'ailleurs aucun cas) : les autres boyars n'ont ni la parole, ni le bâton, ni la barbe... Ils apposent au bas de la décision, sans discuter, sans même savoir au juste de quoi il est question, leur indéchiffrable et inimitable monogramme ³. En Moldavie, les rues n'étant point éclairées, le boyar de première classe a seul le droit de faire précéder la voiture par des coureurs porteurs de torches, c'est ce qu'on appelle « déployer un massala ⁴ ! »...

1. Alexandri, *Prose, p. 576 et suiv. — Cf. M. Kogălniceanu, *Histoire de la Moldavie, de la Valachie et des Valaques transdanubiens*. Berlin, Behr, 1837, p. 449 et suiv.

2. Langeron, p. 389. — Raicevich, p. 74.

3. Voir en tête des * *Annales parlementaires pour l'année 1831*. Buc., 1892, les signatures des boyars.

4. Raicevich, p. 70.

Un protocole inflexible règle les relations d'une classe à l'autre. Un boyar de troisième classe baise humblement le pan de « l'antérieure » d'un boyar de la « protipenda », reste debout devant lui, le manteau serré timidement au corps, dans une attitude servile, et ne lui parle qu'en l'appelant : « Miséricordieux maître », « Ta Grandeur », « Ta Lumière » ou bien avec des mots grecs : « Eughenestate », « Eclambrotate », à quoi l'autre répond par : « archonta » ou depuis quelque temps par « MON CHER »... Le boyar de deuxième classe baise la main de son supérieur et s'assied timidement sur le bord de la chaise. Entre égaux, on s'embrasse sur la barbe et on s'assied côte à côte sur le grand sofa, les jambes croisées à la turque. Dans les lettres, même protocole : le boyar de troisième classe écrit à son supérieur : « En baisant les pieds de Votre Grandeur, très humble et très obéissant esclave... », à quoi le grand répond : « *Al dumnitale gata* » (quelque chose comme : « votre dévoué » ; mot à mot : « votre tout prêt »). Il y a bien d'autres distinctions pour l'habillement, la manière d'être traité à la cour, etc. : la grandeur des « calpacs » ou des « islics » était proportionnelle au rangs des boyars ; au palais, le boyar de première classe était pris par les bras et porté par des domestiques jusque dans la chambre du Hospodar. Il était seul admis à lui baiser la main et à fumer avec lui, en prenant des confitures et du café¹... Qui-conque est parvenu à ce haut degré oublie son origine. Les boyars grecs disaient tous descendre des empereurs du Bas-Empire ; les domestiques, de l'ancienne noblesse du pays, parfois des princes².

En attendant d'arriver, le petit boyar se vengeait sur ses inférieurs des humiliations que lui faisaient subir ses supérieurs. Une vanité comme celle que nous venons de dépeindre ne va pas sans une grande humilité envers les grands et une grande arrogance envers les petits. « Petit envers les grands, et grand

1. V. Alexandri, **Prose*, p. 586. — Raicevich, p. 85. — Cf. aussi N. Philimon, **Ciocoi*.

2. Voir Langeron, p. 75.

envers les petits », dit un proverbe du temps. Le nouveau boyar se fait saluer bien bas par les « logothètes ». Le logothète traite d'en haut les autres domestiques, lesquels, à leur tour, donnent des coups de fouet aux Tziganes.

Un deuxième trait du caractère des boyars ressort des faits exposés. C'est que cette classe ne fait rien, ce sont des parasites de la société. D'abord, la plupart n'ont pas de fonction. Ceux qui ont une place ne peuvent l'occuper qu'une année et se reposent l'année suivante. Ils se reposent même pendant leur année de service. On a des données précises sur la manière dont un boyar, surtout un grand boyar, passe son temps. Il se lève tard, va à la cour, où il passe le reste de la matinée, fait la sieste jusqu'à quatre heures. Puis, il se fait frotter les pieds, servir du café et des confitures, fume une pipe, sort à la promenade ou va rendre des visites¹. Dans l'intervalle, durant de courts moments, il s'occupe des affaires publiques. La plupart des gens qui ont affaire à lui viennent le voir à la maison, avant qu'il aille à la cour. Il passe quelques minutes à son bureau, à la « vornicie », à la « logothétie », à la « vestiaire », où, sur un divan, les jambes croisées, et au plus vite, il signe de son monogramme indéchiffrable les papiers que lui offre le « calemgui » ou chef de bureau, qui se tient debout devant lui, trempant la plume dans un encrier qu'il porte à sa ceinture, et profite de la somnolence ou de la hâte du grand boyar pour lui faire signer ce qu'il veut². Cette opération ne dure pas longtemps. Il a hâte de se rendre à la cour, de retourner chez lui ou d'aller à la promenade. Son « calemgui » et les autres fonctionnaires de son ministère ne travaillent pas plus que lui : ils travaillent quand une affaire presse, quand ils en ont reçu l'ordre exprès, que le « grand lo-

1. Zallony, p. 44. — Cf. Alexandri, * *Jassy pendant le carnaval*, comédie, dans ses * *Œuvres complètes*, vol. III. — Cf. aussi N. Philimon, * *Ciocolii, passim*.

2. Cf. A. I. Odobescu, * *Pierre Poenaru, Discours prononcé le 22 octobre 1889, à l'occasion du XXV^e anniversaire de l'Université de Bucarest*. Bucarest, 1889, p. 11.

gothète » ou « vestiaire » est là qui attend, ou encore, quand les intéressés leur font comprendre, par des arguments sonnants qu'ils doivent enfin s'occuper d'eux. Dans chaque ministère, il y a des affaires qui traînent depuis des années. Dans chaque département des affaires publiques, règne un désordre inextricable¹. Cette incurie pour les affaires publiques s'étend peu à peu aux affaires privées du boyar. Les voyageurs du temps les admirent pour le don inimitable qu'ils ont de perdre tout leur temps, de passer toute leur vie à ne rien faire. Un boyar ne cultive jamais lui-même ses propres terres : il les afferme à des Grecs². Jamais il ne va à pied. Dans sa maison même, par un mélange de vanité et de paresse, il se fait porter d'une chambre à l'autre par des domestiques ou des esclaves, qui ne laissent point ses pieds toucher la terre et qui l'avertissent de temps en temps : « Ici, il y a un seuil, Votre Grandeur »³... ! Les voyageurs sont étonnés de les voir passer des heures entières à fumer, buvant du café, étendus sur leurs sofas, à se faire parfumer les habits et la figure, à ne rien dire, à écouter le silence, à dormir⁴.

Mais rester dans une inaction absolue n'est point compatible avec la nature de l'homme. Les voyageurs n'ont guère connu qu'un côté de la vie des boyars. Quoi que l'homme fasse, il faut bien qu'il fasse quelque chose, fût-il un grand boyar de la Moldavie ou de la Valachie. Quand il ne veut pas conduire son activité par sa raison, ce sont ses instincts, son imagination, bientôt ses passions qui se chargeront de la diriger. Ce que l'on appelle la paresse n'est qu'une activité entrecoupée, sans but, sans profit, une activité dans laquelle les mauvais côtés de la nature prennent le dessus. Et c'est pourquoi la paresse des boyars explique une grande partie de leurs défauts : elle explique leur *sensualité*. Comme qualité et comme quantité, on ne saurait rien imaginer

1. B. Stirbei, *Rapport*, p. 749.

2. Voir ci-dessus, p. 11. — Cf. aussi Thouvenel dans la *Revue des deux Mondes*, 1839, p. 563. — Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyage*, p. 296.

3. Cf. Ionescu-Gion, *Portraits historiques*, Bucarest, 1894, p. 11.

4. St. Bellanger, *Le Keroutza*, p. 397.

de plus raffiné ni de plus complet qu'un dîner donné par un grand boyar¹, et on a rarement vu des êtres plus passionnés, plus sensuels et plus jaloux. Leur occupation favorite est de faire des visites aux belles boyarines : de déposer d'un air religieux leurs babouches au bas des escaliers, et de monter faire des commérages à côté des belles, — qui passent des heures étendues sur des divans, — puis, de retourner, à reculons, reprendre leurs babouches au bas de l'escalier².

Quand ils ne font pas l'amour, ils font « les grands » : ils sortent, non point pour se reposer, ou se distraire, mais pour montrer leur équipage, leur « Arnăut », les diamants de leurs femmes. Quand ils ne sont ni à la promenade, ni à l'amour, ils sont au palais, disant du mal les uns des autres, ou se tenant en cercle, toute la matinée ; ou bien encore, ils se querellent pour telle place, pour telle portion de terrain, pour telle femme de la ville³. Le nombre des procès que s'intentent les boyars les uns aux autres est devenu proverbial, et fait la fortune du Hospodar⁴.

Il faut mentionner un troisième trait de leur caractère. Ces plaisirs que goûtent les boyars, cette oisiveté où ils se complaisent sont loin de les contenter complètement, et ne vont pas sans une grande dose d'amertume. Après la vanité et la paresse, il faut noter, comme trait caractéristique de l'esprit du boyar, l'*inquiétude perpétuelle*, dans laquelle il vit. En ceci, il se rapproche du paysan qu'il écrase, en lui enlevant sa dernière obole, son dernier vêtement, sa dernière paire de bœufs, il n'a pas su se rendre plus heureux que lui ; il ne se distingue du paysan que par ses défauts, mais il n'a pas su arracher l'inquiétude de son âme. Un boyard qui n'est que noble, qui n'a pas de place, passe

1. Cf. V. A. Urechia, **La vie d'autrefois*. VI, *Une fête à la cour*, nouvelle historique, dans **La Vie*, revue hebdomadaire illustrée. Buc., 1^{re} année, n° 6 (du 2 janvier 1894), p. 3. — Cf. aussi N. Philimon, *Ciocoli*, p. 137 et suiv.

2. La Lettre du prince de Ligne.

3. Raiceviçh, p. 95.

4. Voir ci-dessous, p. 93.

sa vie à intriguer pour en avoir une, à éprouver déceptions sur déceptions, au commencement de chaque année, quand on fait la distribution des places et à chaque nouvel avènement de hospodar¹. Quant à ceux qui sont placés, ils savent bien que les fonctions ne durent qu'un an, *il faut* qu'ils en jouissent, il faut qu'ils se *hâtent* d'en jouir ; les plaisirs que goûtent ces boyars sont semblables à ceux d'un condamné à mort dont on accomplit les derniers désirs. Parfois ceci cesse d'être une figure, pour devenir une triste réalité : il faut compter avec la cupidité des grands, les intrigues de ses collègues, l'arrivée d'un pacha rapace, une invasion éventuelle. Même en temps ordinaire qui peut être sûr, fût-il grand boyar et aussi rusé que possible, dans un pays où l'arbitraire règne en maître, dans un pays soumis au Turc ? Les boyars sont partagés entre deux sentiments contraires : la vanité, qui leur fait tout faire pour « paraître », et la peur d'exciter la cupidité des grands. Un geste du Prince peut tout faire perdre : rang, fortune et tête même. Un firman est plus puissant encore. Aussi les loisirs que goûtent les boyars ne sont que des loisirs physiques ; leur âme est, au fond, toujours inquiète. Très souvent, quarante ou cinquante boyars réunis ensemble ne réussissent point à se rendre gais les uns les autres : ils gardent tous un silence de mort et semblent d'une tristesse invincible ; ils ont l'air tous d'attendre le *fatal cordon*, et l'on entend à tout moment dire : Ici, mon père a été étranglé par l'ordre de la Porte, et là mon frère par ordre du Hospodar².

De cette incertitude, de cette peur qu'ils ont les uns des autres, de ce milieu où ils vivent, résultent encore d'autres traits de caractère : le *goût de l'intrigue*, une *mobilité*, une *souplesse d'esprit* remarquables. En d'autres circonstances, ces défauts pourraient devenir de grandes qualités... Ces circonstances se produiront-elles jamais ? Les boyars sauront-ils employer un jour, pour le bien, cette souplesse d'esprit que leur crée l'incertitude ou plutôt

1. Cf. Langeron, p. 184.

2. Voir la Lettre du prince de Ligne, dans Langeron, p. 76.

leur propre faute? En attendant, c'est vraiment pour l'historien un objet de curiosité et de pitié que ces êtres à la fois primitifs et raffinés, vaniteux, oisifs, intrigants, qui font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre aussi malheureux que possible, et qui acceptent et se créent une existence absurde, dangereuse et ridicule.

§ 7. — Ce qu'on appelle l'« esprit public » n'existe que dans la classe des boyars; c'est à eux du moins que l'on s'adresse, si leur opinion n'est pas toujours suivie. A l'intérieur et à l'extérieur, ils sont les seuls représentants du pays : ils entrent dans le divan du Hospodar, sont envoyés comme négociateurs à Constantinople, à Saint-Petersbourg, à Vienne. Quand les Turcs sont mécontents d'un prince, c'est aux boyars qu'ils s'adressent, pour avoir un prétexte à sa déposition. De même, quand les Russes envahissent le pays, c'est d'eux qu'ils se servent pour ramasser de l'argent et des provisions, c'est sur les pétitions des boyars qu'ils fondent la plupart de leurs prétentions et qu'ils s'appuient pour rédiger les articles du traité après la guerre. Tout le sort politique des Principautés est donc, en apparence, tout au moins, entre les mains des boyars. Mais on comprend aisément quelle peut être l'attitude politique des êtres que nous venons de dépeindre. De leur psychologie privée découle nécessairement ce que l'on pourrait appeler leur psychologie officielle.

Toutefois il ne faut pas ici être trop sévère. Le passé n'avait point d'exemples à offrir au présent, et les nobles boyars d'autrefois ne valaient guère mieux, au point de vue de l'esprit politique, que ceux du XVIII^e siècle. Même dans les temps où elle avait atteint le plus haut degré de gloire, l'aristocratie moldave et valaque n'avait pas su se rendre utile. Si on leur doit la fondation des deux Principautés, s'ils ont empêché leur patrie de sombrer au milieu des ennemis de toutes sortes qui l'entouraient, ils sont responsables aussi d'avoir empêché leur pays de devenir une puissance et, à vrai dire, il n'est aucun des maux dont souffrent, au XVIII^e siècle, les Principautés, dont ils ne soient la véritable cause. Sans doute leurs descendants lisent

avec fierté le premier texte des « Capitulations »¹ (1392) avec la Sublime Porte, où cette puissance, repoussée avec perte par les princes de Valachie, ne réclame pour elle, en qualité de puissance suzeraine, que le faible tribut de trois cents piastres turques... Des traités analogues furent signés plus tard avec la Moldavie... Mais ces boyars d'ailleurs si vaillants, ne furent que d'égoïstes et d'imprévoyants politiques. La monarchie élective établie par eux fut la source de tous les malheurs. A chaque nouvelle élection de prince, les plus ambitieux recouraient à l'étranger, au Hongrois, au Polonais, au Turc. L'histoire de la Moldavie et de la Valachie est remplie de ces luttes continuelles pour le trône, accompagnées d'invasions. Les deux Principautés s'épuisaient toujours davantage dans ces luttes stériles. En vain le prince Étienne le Grand, qui avait lutté avec succès pendant son règne de près d'un demi-siècle pour l'indépendance de son pays, fit jurer aux boyars moldaves (1504) de reconnaître désormais, comme la Valachie, la suzeraineté de la Sublime Porte et de se tenir tranquilles. Ni Moldaves, ni Valaques ne suivirent ces conseils. Pendant plusieurs siècles,

1. ART. I^{er}. — Par Notre grande clémence, Nous consentons que la Principauté de Valachie, nouvellement soumise par Notre force invincible, se gouverne, ainsi que son Prince, d'après ses propres lois, et que le Prince de Valachie ait le droit de faire la guerre et la paix avec ses voisins et de conclure des traités d'amitié avec eux et qu'il ait droit de vie et de mort sur ses sujets.

ART. II. — Tous les chrétiens qui, ayant embrassé la religion de Mohammed, passeront ensuite, des contrées soumises à Notre puissance, en Valachie, et y deviendraient de nouveau chrétiens, ne pourront être réclamés ou molestés.

ART. III. — Tous ceux des Valaques qui iraient dans quelque partie de Nos possessions seront exempts du kharatch et de toute autre contribution.

ART. IV. — Les princes chrétiens seront élus par le Métropolitain et les boyars.

Art. V. — Mais à cause de cette haute clémence et parce que Nous avons inscrit ce pays dans la liste des autres pays soumis à Notre protection, il sera tenu de payer par an à Notre trésor impérial, 3000 piastres rouges du pays, ou 300 piastres d'argent de notre monnaie. (*Actes et documents pour servir à l'histoire de la renaissance de la Roumanie*, publiés par G. Petescu, évêque d'Argeș, Dem. A. Sturdza, membre de l'Académie roumaine et Dem. C. Sturdza. Buc., 1888, vol. I, 2^e partie, p. 2.)

on vit les deux Principautés traversées et mises à feu et à sang par des armées étrangères, où se trouvait toujours quelque boyar mécontent. Si la Porte a pu amener peu à peu les Principautés à l'état de sujétion où nous les voyons à la fin du xviii^e siècle, la responsabilité en retombe tout entière sur cette ancienne aristocratie. C'est encore à elle qu'on doit ces deux autres calamités : les hospodars phanariotes et les invasions russes. Dès le milieu du xvi^e, durant le règne du prince national Pierre Rareș, ils demandèrent déjà à la Sublime Porte de nommer directement le prince, espérant chacun influencer par des présents ou des promesses sur le choix¹. Et ce sont eux encore qui, vers le milieu du xvii^e siècle, envoyèrent des moines à Saint-Pétersbourg, aux tzars Alexis (1674) et Pierre (1688), leur offrir la suzeraineté des Principautés². — Leur étroit égoïsme ne prit pas seulement la forme d'un amour-propre aveugle, mais aussi celui de l'intérêt matériel le plus mesquin. Après chaque bataille, ils exigeaient du Prince des conditions toujours plus dures pour le paysan et c'est l'un des princes les plus vaillants, Michel le Brave (1593-1601), qui sanctionna définitivement l'asservissement du laboureur³.

Du moins cette aristocratie avait pour elle la vaillance et l'indépendance du caractère ! Quelle grandeur est la sienne à côté de cette aristocratie de marchands et de domestiques qui devait lui succéder, à côté de cette aristocratie qui n'a jamais vu un champ de bataille ! — Les boyars du commencement du xviii^e siècle, qui représentent déjà la décadence de l'ancienne aristocratie, ont encore quelque indépendance de caractère. Quand la Porte osa nommer le premier hospodar phanariote, les boyars valaques se refusèrent de le reconnaître, conclurent avec l'Autriche un traité copié d'après les anciennes capitulations avec la Sublime

1. A. D. Xenopol, * *Les guerres entre les Russes et les Turcs*. Jassy, 1880, I, p. 43.

2. *Ibid.*, I, p. 8 et suiv.

3. N. Bălcescu, * *Histoire des Roumains sous Michel le Brave*. Buc., 1887, Livre III : *Asservissement du paysan*.

Porte, lui livrèrent le prince grec et lui confièrent, pour les besoins de la guerre, les clés du Trésor (1716)¹. — Cinq ans auparavant, Pierre le Grand avait été étonné de trouver à Jassy tout un parti d'opposition, anti-russe, et avait conclu avec la Moldavie un traité bien plus doux même que la première capitulation².

Maintenant, plus trace d'opposition au « hospodar étranger ». La peur et l'intérêt guident seuls les boyars du xvin^e siècle. Il y a toujours des mécontents, mais leur opposition est purement individuelle. Le Prince peut tout donner ou tout enlever ! Les boyars l'approchent en tremblant et dans l'attitude la plus servile ; en ouvrant la portière, pour entrer à l'audience, ils font le signe de la croix et se recommandent à leur saint patron. Au commencement du siècle, presque toute la classe des boyars fit une opposition énergique au système d'hellénisation de l'enseignement³... Mais, depuis que Constantin Mavrocordat a menacé les rebelles de ne plus leur confier les fonctions publiques, domestiques et anciens boyars se sont mis à apprendre le grec, à envoyer leurs fils dans les écoles grecques, à se servir du grec comme langue de salon⁴. Ils sont trop heureux quand le Hospodar veut entrer en relation de famille avec eux⁵ ; beaucoup de boyars indigènes marient leurs enfants à ceux des boyars grecs, rien que sur un signe du Hospodar⁶. C'est lorsque la situation politique du Hospodar commence à chanceler, quand ils n'ont plus rien à attendre de lui, ou quand ils ont été « accablés » d'impôts, qu'ils se mettent à intriguer ou menacent « d'aller à Constantinople ! » S'il y a une partie de l'aristocratie ouvertement ou secrètement hostile au Prince, tous ont au fond les

1. * *Le Magasin historique*, IV, p. 179 et suiv. — Cf. Xenopol, V, p. 32 et suiv.

2. Voir le Traité dans les *Actes et Documents pour servir à l'histoire de la renaissance roumaine*. Buc., t. I, p. 15 et suiv. — Cf. Xenopol, * *Les guerres entre les Russes et les Turcs*, II, p. 26 et suiv.

3. Raicevich, p. 85.

4. V. A. Urechia, * *Histoire des écoles*, I, p. 14 et suiv.

5. Alex. Amiras, p. 171 et 172.

6. Cf. Xenopol, V, p. 525.

mêmes idées. Chacun déteste son voisin et convoite les faveurs du prince ; si l'on se révolte, si l'on se plaint, ce n'est point parce que c'est un « prince grec » ; c'est parce que c'est un *tel* prince¹.

Nous avons vu précédemment comment Nicolas Mavrocordat réclama pour les « Saints-Lieux » les terres avoisinant celles d'un « couvent dédié ». Ces terres appartenaient à la veuve d'un boyar indigène. L'affaire fut portée au Divan, où tous les divanistes l'approuvèrent. Mais sous le hospodar suivant qui fut, par hasard, un indigène, la boyarine porta plainte au Divan, et les divanistes, pour la plupart les mêmes que sous le hospodar phanariote, pour faire plaisir au maître du jour, réintégrèrent la boyarine dans ses terres². — On connaît d'autres cas de bassesse à l'égard des hospodars. Le prince I. Mavrocordat avait un « mucarel » (bail) de trois ans avec la Porte (1747). Des boyars du pays, envoyés pour affaires à Constantinople, peu avant l'expiration du bail, trouvèrent bon de procurer une surprise agréable au Hospodar et de lui acheter un nouveau « mucarel ». Malheureusement le Prince n'avait nullement envie de rester dans le pays. Quand les envoyés de la Porte se présentèrent pour percevoir le « mucarel » il leur envoya les boyars flatteurs chargés de chaînes. Le « mucarel » ne fut pas moins levé dans les villages, et en moins de deux jours ! Les pauvres paysans eurent à pâtir une fois de plus de la bassesse des grands boyars !³ — Il y eut, vers 1733, pour des raisons que la Sublime Porte fut seule à connaître, un échange de hospodars entre les deux Principautés : le hospodar de Valachie, Grégoire Ghica, devait passer en Moldavie, le hospodar de Moldavie, Constantin Mavrocordat, en Valachie. Ghica, peu disposé à abandonner la Valachie, qui a toujours été la province la plus riche et la plus enviée, inventa d'accuser de malversations Mavrocordat. Celui-ci, pour se défendre, fit envoyer à Constantinople par des boyars une adresse

1. Cf. Xenopol, V, * *Résultats des règnes phanariotes*, p. 515 et suiv.

2. Voir le chrysobulle de M. Racovitza dans la collection de Documents *Uricariul*, V, p. 365.

3. En. Kogălniceanu, p. 208 et 209.

certifiant sa bonne administration. Le changement allait donc s'accomplir. Mais Grégoire Ghica effraya si bien par des menaces ses futurs sujets de Moldavie, qu'il leur arracha une déclaration précisément contraire à la précédente. Les deux adresses arrivèrent à Constantinople l'une après l'autre. Bien entendu, la Sublime Porte n'en tint aucun compte¹.

L'opposition est aussi intéressée que les bassesses d'usage. Elle est provoquée, le plus souvent, par les impositions auxquelles les hospodars osent parfois soumettre les boyars. Une fois seize boyars de Moldavie émigrèrent en Crimée. De là ils envoyèrent une supplique à la Sublime Porte. « Le peuple étant serf » — y disaient-ils — « le Hospodar s'approprie le service que les boyars sont seuls en droit d'exiger de leurs sujets, ce qui fatigue ces sujets et les fait émigrer dans la nouvelle Servie... »².

§ 8. — La conduite de ces boyars envers leur hospodar nous explique leur attitude vis-à-vis des puissances qui se mêlent des affaires du pays. Aucun principe ne les guide, tout au plus quelque préjugé. Ainsi, ils passeraient volontiers à l'Autriche, mais l'Autriche est une puissance catholique, « papiste », il vaut peut-être mieux rester sous les Turcs. En général leur politique extérieure est inspirée des mêmes sentiments que leur politique intérieure : la peur d'un côté, l'intérêt de l'autre.

Ce sont surtout les Turcs qui leur font peur et rien n'égale leur bassesse devant eux. La peur du Prince est quelque chose de récent et, pour ainsi dire, d'acquis. La peur du Turc est une peur séculaire, presque instinctive et passée dans le sang. Elle est surtout enracinée chez les Grecs. A Constantinople, un garçon turc de cinq ou six ans bat et met en fuite quatre Grecs de dix ans³. Devenus boyars en Moldavie et en Valachie, ceux-ci continuent à trembler devant l'enfant turc, devenu pacha ou grand vizir. Quand les Turcs passent dans les Principautés,

1. I. Neculce, * *Chronique de la Moldavie*, p. 377.

2. Hurmuz., *Documents*, Suppl. I, vol. I, p. 751.

3. Raicevich, p. 84

tout le monde, paysans, popes, petits et grands boyars, est dans la terreur. Ils savent tous qu'il n'y a point de condition ou de rang qui les distingue aux yeux des Turcs, qu'ils sont tous des « raïas », des sujets, des esclaves. Ils tremblent d'exciter leur avidité, leur sensualité, de froisser leur amour-propre¹. Ils cachent leurs trésors, leurs femmes, ils se cachent eux-mêmes. En 1718, après une guerre heureuse, les Turcs, pour témoigner leur reprise de possession du pays, firent accompagner le hospodar provisoire, envoyé de Constantinople en Valachie par un pacha qui devait faire dans le pays acte d'autorité. Les boyars soumis s'approchèrent et baisèrent la main du nouvel élu, — mais il n'osèrent approcher leurs lèvres que du pan du manteau de l'effroyable Turc². — Un voyageur nous raconte qu'il causait très tranquillement avec un boyar moldave, lorsque arrive un janissaire turc. « Il produisit sur mon Moldave l'effet d'une tête de Méduse. Sturdzase lève, pâle et tremblant, reste debout, court ensuite chercher une pipe que le janissaire, qui s'était assis sur le divan, lui ordonne de lui apporter, et la lui présente presque à genoux »³. — Vers la fin du siècle (1799), au temps du Hospodar Hangerliu, le « capitán-pacha » ou ministre de la marine des Turcs, passant, avec sa suite, par Bucarest, exigea du hospodar qu'il fit venir au palais, à un dîner donné en son honneur, les grands boyars du pays avec leurs femmes. Ceux-ci n'osant point contredire le puissant Turc, dont ils soupçonnaient les intentions, se rendirent au palais du Hospodar, mais ils remplacèrent leurs femmes par leurs esclaves tziganes les moins brunes ou par des femmes de mauvaise vie qu'ils habillèrent du costume de leurs femmes⁴. — Le même prince devait tomber, l'année suivante, sous le couteau des assassins envoyés par la Sublime Porte. Les boyars, disséminés dans le palais, accoururent bien aux cris poussés par la victime. Mais il suffit des deux mots magiques :

1. Raicevich, p. 149.

2. Cf. Dionisie Eclisiarcul, p. 183.

3. Langeron, p. 73.

4. Dionisie Eclisiarcul, p. 194.

« Firman, bré ! » hurlés par le chef des assassins, pour faire rentrer les poignards dans leur gaine et s'incliner respectueusement tous les grands¹.

Quand les Russes ont envahi le pays et battu les Turcs, c'est vers eux que se sentent attirés les grands boyars. Mais cette fois ce n'est pas tant la peur que l'intérêt, qui les guide. Ceux qui sont en place veulent y rester ; ceux qui n'y sont pas veulent renverser ceux qui y sont. Après chaque victoire des Russes, les boyars viennent leur offrir leurs hommages ; ils font, en leur honneur, de mauvais discours, de mauvais vers, leur jettent des fleurs, illuminent la ville. Dès qu'une armée russe apparaît dans les Principautés, on les voit tous, de quelque parti qu'ils soient, accourir au camp. Maltraités, insultés, menacés en plein Divan, ils viendront le lendemain, *in corpore*, rendre visite aux généraux « pour les remercier de l'honneur qu'ils leur ont fait »², ils deviennent un jouet entre les mains de l'étranger. Autant ils sont rusés pour leurs affaires privées, autant ils sont naïfs quand il s'agit d'intérêts communs. En 1770, ils se laissèrent persuader d'aller se prosterner, à Saint-Pétersbourg, aux pieds de Catherine II et de lui soumettre les Principautés. Ils acceptèrent tout, contre les intérêts du pays et, sans s'en apercevoir, contre leurs propres intérêts... Les chefs des armées russes se moquèrent d'eux ; avec des *mots* et des *flatteries*, ils leur firent tout signer : qu'ils adopteraient les lois russes, qu'ils payeraient des impôts, qu'ils entretiendraient — à leurs dépens — un corps d'armée russe de douze mille hommes !! — Ne leur avait-on pas dit à l'oreille, que « la tsarine était leur *libératrice* », qu'un général russe allait les habiller de l'habit nobiliaire » (caftan) et que, surtout, les fonctions publiques allaient « leur être confiées à tous, à tour de rôle »³?

Pour achever, citons encore cette histoire qui montre la cor-

1. Dionisie Eclisiarcul, p. 197. — Pour le mot « bré », cf. ci-dessus, p. 23.

2. Langeron, p. 189, 216, 296, 301.

3. Voir Raicevich, p. 106 ; * *L'Archive romaine*, sous la rédaction de M. Kogălniceanu, 2^e édition. Jassy, 1880, p. 129 et suiv.

ruption mêlée à la bassesse. En 1807, les Russes étaient tout-puissants dans le pays. L'ancien « grand vestiaire », le boyar Filipescu, qui avait au fond des sympathies pour les Turcs, était menacé de se voir remplacer par le jeune boyar Varlaam, déjà vendu aux Russes. Heureusement, le général en chef Miloradowicz avait montré du goût pour sa fille; il le fit loger chez lui, ferma les yeux sur tout ce qui se passait, et conserva ainsi sa place jusqu'au jour où l'on s'aperçut que les dépêches reçues par le général russe étaient régulièrement envoyées à Giurgevo, au camp turc. Il fut exilé au fond de la Russie avec ses innombrables richesses et sa malheureuse fille¹. — Varlaam, qui lui succéda, était destiné à se maintenir au pouvoir par des moyens identiques. Le général Miloradowicz avait été remplacé par Kutuzov. Celui-ci, vieux, mais encore plus sensuel que son prédécesseur, vit dans un bal une jeune boyarine qui lui plut et fit part de ses goûts au grand ministre, dont c'était justement la nièce. Le lendemain, la dame était amenée dans la chambre du vieux général par son mari même, qui les laissa tout seuls²!.

Quitterons-nous cette aristocratie sans un mot d'éloges ou, du moins, de justification? — Nous l'avons envisagée avec l'impartialité du peintre. Nous n'avons fait que constater des faits rigoureusement contrôlés. Il est d'habitude d'offrir toujours ses ancêtres comme modèles. Mais le patriotisme saurait-il jamais s'accorder avec le déguisement de la vérité? Et l'historien vraiment patriote n'est-il pas celui qui cherche à éclairer ses compatriotes sur l'avenir par la connaissance précise du passé? N'est-ce pas une sorte de haute trahison que d'induire ses contemporains en erreur, en leur donnant de fausses idées sur l'héritage que leur ont légué leurs ancêtres, c'est-à-dire sur leurs propres forces? Les ancêtres ne peuvent et ne sauraient être supérieurs à leurs descendants. Rehausser d'une façon exagérée le mérite de ceux qui ont vécu, c'est presque un crime de lèse-patriotisme, car c'est,

1. Langeron, p. 134 et 206.

2. Langeron, p. 327.

à vrai dire, reconnaître que son pays est en décadence. Il en est des peuples comme des individus : on ne doit rougir d'aucune descendance historique, mais se glorifier, au contraire, des progrès accomplis. A y regarder de près, quelle est la nation qui ne descende de peuples sauvages, grossiers, vicieux ? doit-on rougir davantage parce que ces ancêtres imparfaits sont plus près de soi ? ne doit-on pas, au contraire, être d'autant plus fier que les progrès ont été plus rapides ? C'est donc un devoir scientifique et moral tout à la fois que d'établir la vérité historique. Le bonheur ni la perfection ne sauraient résider dans le passé de l'humanité, mais il faut les chercher toujours devant soi ; l'humanité et le monde vont vers un but inconnu, mais ils vont vers la perfection ; l'œuvre de Dieu diffère surtout de l'œuvre de l'homme en ce qu'elle n'est jamais achevée, qu'il ne veut jamais y mettre la dernière main et qu'il y travaille sans cesse, en l'améliorant toujours !

Il est néanmoins d'usage, en Roumanie, de célébrer ces grands boyars du xviii^e siècle, les ancêtres, dont nous venons de voir le fond de l'âme et la manière d'agir. — Mais ni les épithètes ni les enthousiasmes ne sauraient prévaloir contre les faits scientifiquement établis. — On cite de temps en temps des noms de ces glorieux ancêtres¹ : mais, d'abord, l'exception ne saurait ébranler la règle ; ensuite, quand on y regarde de près, on voit que ces jugements favorables sont dus à une enquête superficielle et hâtive. Prenons l'exemple le plus célèbre : celui d'un grand « ban » indigène d'origine, qu'on célèbre entre tous : le grand ban Ienăiță Văcărescu. En vérité, il descend d'une famille honorable : deux ou trois de ses ancêtres sont morts courageusement sous le couteau du bourreau, à Bucarest et à Constantinople ; il a eu des fils et des petits-fils qui ont honoré chacun, suivant leurs forces, l'histoire et la littérature roumaines. Lui-même, il a reçu une éducation bien supérieure à celle de ses contemporains (nous reviendrons bientôt sur ce personnage et

1. Cf. Langeron, p. 183. — Raicevich, p. 150.

cette éducation), et s'il a fait de fort mauvais vers, dans le nombre il y en a quatre qui ont un sens et dont l'intention est fort louable :

Mes descendants Văcărești,
je vous lègue le devoir
de cultiver la langue roumaine
et d'aimer la patrie.

Enfin, il fit de l'opposition à deux hospodars phanariotes, dont l'un l'exila en Bulgarie et dont l'autre jura de lui faire couper la tête... « si, par hasard, il retournait encore, comme hospodar, en Valachie'... » Mais on oublie de nous dire les causes de cette opposition de Văcărescu; on oublie qu'il était marié en troisièmes noces avec la cinquième fille d'un hospodar phanariote, un des pires, dont il avait été le « grand spatar »; on ignore qu'il a servi comme « grand vestiaire » et « comme grand Vornic » sous deux autres hospodars phanariotes; ceci prouve que son opposition n'était nullement une opposition contre l'administration étrangère « ou la mauvaise administration »; — enfin on oublie ou l'on ignore deux autres choses fort graves : c'est que, dans ce pays où richesse voulait dire corruption, sa fortune et son luxe allaient jusqu'à effrayer un des saints personnages de l'Église valaque; c'est, ensuite, que pendant son exil à Silistrie, il éprouva le besoin de faire aux pachas turcs de la localité les mêmes bassesses qu'il reproche aux boyars envers les hospodars phanariotes ou les Russes; son patriotisme ne signifie donc rien autre chose que la soumission la plus complète à la Turquie : la preuve, c'est qu'il se vante des bassesses commises dans la seconde partie d'une *Histoire de l'empire ottoman* qu'il a composée et dans laquelle il n'est guère question que de lui-même².

1. Cf. A.-I. Odobescu, *Les poètes Văcărești*, dans ses **Écrits littéraires et historiques*. Buc., 1887, t. I, p. 251 et suiv.

2. Publiée dans le **Trésor de monuments historiques* de A. Papiu Ilarianu, t. II. — Cf. p. 276 et suiv.

Il vaut mieux encore, si l'on veut être indulgent, envisager l'aristocratie entière que tel ou tel boyar, — chercher des excuses plutôt que des justifications, — regarder vers l'avenir plutôt que vers le passé. C'est bien la faute des boyars s'ils ne sont pas meilleurs que le milieu où ils vivent, mais ce milieu existe. Cette tyrannie sans bornes qu'exercent sur eux des maîtres de tous les pays, Grecs, Turcs, Russes, — ces changements continuels de hospodars étrangers, — ces guerres sans fin, — ce bouleversement continu de la politique orientale, — sont autant de circonstances atténuantes que l'on ne doit pas oublier.

Ajoutons encore l'ignorance absolue du plus grand nombre, et, qui pis est, la teinte légère d'instruction que possèdent quelques-uns ; car, dans ces temps de confusion, plus on gagnait en instruction, plus on perdait en patriotisme. Ceux qui ne savaient rien n'avaient aucune idée de leurs ancêtres, des tendances passées de leur pays ; mais ceux qui avaient passé par les écoles dirigées toutes par des maîtres grecs, en sortaient avec une connaissance imparfaite des institutions de l'ancienne Grèce, qu'ils confondaient de plus en plus avec la nouvelle Grèce, avec la Grèce phanariote. L'enseignement classique éloignait donc les boyars de leur pays et les corrompait plutôt davantage. — Très peu s'opposent à ce courant d'hellénisation. C'est faire montre d'esprit cultivé, on dirait presque de patriotisme, que de se servir du grec dans les salons, dans les affaires. Les voyageurs citent quelques vieux boyars qui ont conservé les anciens costumes et la langue du pays, et qui sont considérés comme des êtres *entêtés* et *bizarres*¹.

Mais ce n'est point seulement l'école qui hellénise, qui « phanariotise » plutôt, la masse des boyars et la rend étrangère au pays. C'est encore le milieu où ils vivent, ce sont les nécessités de la vie, toujours plus cruelles². L'inquiétude du lendemain, la haine de tous, le système général de l'administration, le peu de durée des fonctions publiques ne laissent pas le temps de ré-

1. Raicevich, p. 146.

2. Cf. Langeron, p. 184.

fléchir au boyar : il faut qu'il profite de sa fonction aujourd'hui, de son argent demain ; il faut qu'à un an de pillage succède un an de luxe, car on doit ramasser vite et dépenser vite. Supposons un être exceptionnellement bon et réfléchi, qui voudrait mener une existence honnête. Il ne le pourrait pas. Si ce n'est pas vous qui volez, ce sont les autres. Il n'est pas permis, il n'est pas possible d'être honnête. Personne ne vous saura gré de votre honnêteté, et d'autres, moins scrupuleux et plus habiles, se chargeront de faire dix fois pis. — L'habitude de se soumettre à tout joug, la conviction qu'il faut faire avant tout ses affaires, passent ainsi de père en fils. Pas d'opposition au Hospodar : c'est jouer sa tête. S'opposer à la Turquie ou à la Russie, quand elles sont à tour de rôle, toutes-puissantes ? c'est absurde, ridicule, fou. Il faut être un scélérat ou mourir!...

Enfin cette noblesse est confinée dans le pays, disons mieux, dans la capitale. Elle n'a jamais eu d'autres exemples que celui d'une administration tyrannique et pillarde et que celui des envahisseurs. « Le droit du plus fort » s'enracine de plus en plus dans les esprits et dans les cœurs. Défense est faite au boyar de se recueillir de temps à autre dans la solitude, à la campagne. « Ils pourraient, sous ce prétexte, se sauver à Constantinople et se plaindre du Hospodar ¹. » Tout voyage, toute correspondance avec l'étranger sont interdits. Il ne leur est même pas permis, le plus souvent, de sortir de la résidence hospodariale, pour visiter leurs terres. Ils ne savent donc point comment les choses se passent à l'étranger, ils ne savent même pas comment elles se passent dans leur propre pays.

Tout cela explique les vices des boyars. — A côté de tous leurs défauts hérités ou acquis, ils n'ont gardé qu'une seule vertu, qui étonne les voyageurs. Cette vertu, tout orientale, qui découle en partie de leur vanité, et expliquera plus tard l'introduction rapide de tant d'idées nouvelles, — c'est l'*hospitalité pour l'étranger* ².

1. Raicevich, p. xxv.

2. Nous reviendrons sur ce trait de caractère des boyars.

IV

§ 1. — Nous arrivons au personnage principal du drame dont les Principautés moldo-valaques ont été le théâtre pendant le xviii^e siècle. Tel un Tartufe qui n'apparaît que vers le milieu de la pièce, après avoir fait assister les spectateurs à tout le désordre créé par lui, à toutes ses machinations préparées dans l'ombre, tel nous l'avons vu déjà dans la misère du paysan, dans la corruption de l'aristocratie, dans la misère et la corruption du clergé. Le personnage dont nous allons achever le portrait n'a plus grand'chose à nous apprendre lui-même sur son propre compte.

On appelle en Roumanie le xviii^e siècle, le siècle des « Hospodars grecs » ou le siècle des « Phanariotes ». Pour les voyageurs du siècle dernier, le nom seul avait déjà une signification défavorable. Pour les Roumains d'aujourd'hui qui s'occupent d'histoire, c'est bien pis encore. Pour les gens du peuple, pour tous ceux qui ne savent et ne sentent les choses du passé que par la tradition léguée de père en fils, le terme « Phanariote », devenu nom commun, enveloppe les pires défauts qu'on puisse imaginer. Les essais de réhabilitation de quelques hospodars de l'Ancien Régime tentés de nos jours sont restés sans succès et ne s'expliquent que par le curieux esprit de contradiction qui règne de temps en temps en histoire : les souffrances de toutes sortes que ces princes ont fait subir au pays ont laissé une trop vive empreinte dans le cœur du peuple et les noms de « Phanariote » et de « Grec » resteront éternellement odieux à tout Roumain. Le résultat de nos recherches nous semble prouver que ce ressentiment n'est que trop fondé. — Les seules excuses qu'on pourrait alléguer en faveur des hospodars grecs sont : leur situation précaire en Turquie, qui

devait avoir les mêmes conséquences que celle des boyars dans les Principautés mêmes, — et surtout le fait que ces Grecs n'ont pas été les seuls mauvais maîtres des Principautés. De temps en temps, on voit, comme par un oubli de la Porte, un prince né de parents roumains monter sur le trône. Or si jamais le système phanariote de spoliation et d'humiliation du pays a été mis en pratique avec une rigueur excessive, ce fut à coup sûr sous ces hospodars indigènes. Pendant cette longue période de crise des Principautés, qui remplit le *xviii^e* siècle, on trouve quelquefois des princes non pas meilleurs, mais moins mauvais, ou plutôt moins profondément détestables : ils fondent des écoles, mauvaises, à la vérité, et destinées à helléniser le pays, mais ce sont des écoles ; — ils font rédiger des codes de lois qui, à la vérité, fixent les dispositions prises contre le paysan, mais ce sont des codes de lois ; — enfin on en trouve qu'ont effleurés les rêveries humanitaires » — ils ne les ont appliquées que d'une manière gauche et parfois contradictoire, ou ils ne les ont même pas appliquées du tout, mais, du moins, ils ont des « rêveries humanitaires » : tous ces hospodars-là ont été des Grecs. Dans la nuit obscure du *xviii^e* siècle, brilleront toujours d'un faible éclat les noms de *N. Mavrocordat* (1716-1730), qui sauva ses sujets des cruautés des Turcs et qui, bien qu'il fût le premier hospodar phanariote, ne pilla point le pays¹ ; — de *Al. Ypsilanti* (1774-1782) qui fit venir des étrangers pour rédiger, sous sa direction, un code de lois et qui organisa, du mieux qu'il put, l'enseignement grec dans les Principautés² ; — de *N. Mavrogheni* (1786-1788), prince d'es-

1. Sur le règne de *N. Mavrocordat*, voir dans les * *Chroniques de la Roumanie* : *N. Costin*, * *Chronique du pays moldave*, II, p. 70-89 ; *Acsinti Uricarul*, *Du second règne de N. Mavrocordat*, *ibid.*, p. 121-177 ; *I. Neculce*, * *Chronique du pays moldave*, *ibid.*, p. 295-302 et 341-350. — * *Chronique du pays moldave attribuée à Nicolas Muste*, copiste au Divan, III, p. 40-43, 51-57 ; *Chronique anonyme du pays moldave attribuée au sluger Al. Amiras*, *ibid.*, p. 117, 120-123. — Voir aussi la * *Chronique du pays roumain* par le logothète *Radu Popescu*, dans le * *Magasin historique*, IV, p. 40-62. — Cf. *Hurmuz.*, *Doc.*, VI, et *Émile Legrand*, *Généalogie des Mavrocordatos*, Paris, 1886.

2. Voir surtout *Dionisie Eclisiarcul*, p. 166. — Cf. *G. Ionescu-Gion*,

prit, à vrai dire, peu équilibré, à ce que disent les contemporains, mais qui avait des « tendances démocratiques », qui pillait plutôt les boyars que les paysans, et qui, dans les procès entre boyars et gens du peuple, rendait des jugements que les pauvres goûtaient fort et qu'ils appelaient « mavroghénesques⁴. » — Au contraire, on se rappellera toujours avec horreur *M. Racoviță* (1716-1727), prince indigène, qui osa prendre son premier ministre non pas parmi les Grecs, mais parmi les Turcs mêmes (ce fut le fameux Haçan-Hagi-Osmanoglu, de triste mémoire)²; — les deux autres *Racoviță*, *Constantin* (1749-1753, en Moldavie; 1753-1756, en Valachie) et *Stefan* (1764-1765, en Valachie), de tous les hospodars ceux qui amenèrent de Constantinople le plus grand nombre de Grecs³; — *I. Calimaki* (1758-1761, en Moldavie), fils d'un petit boyar du pays, élevé à Constantinople, qui, une fois nommé grand drogman, renia tout rapport avec son pays et se donna un nom grec⁴.

Il est vrai que ces hospodars roumains, qui gouvernent selon les principes apportés par les Phanariotes, sont tous de la première moitié de cette époque d'infortune qui s'écoule de 1711 à 1821. Plus tard, ils trouveront dans les hospodars étrangers qui se succéderont avec une rapidité invraisemblable, à l'exclusion presque complète des indigènes, des imitateurs ou même des maîtres en corruption, bien dignes de baptiser de leur nom odieux le siècle des Phanariotes.

§ 2. — Quels sont ces hospodars étrangers ? comment se

Al. Ypsilanti et ses fils dans la **Nouvelle Revue*. Bucarest, 1^{re} année, 1888, n° 1, p. 22-38 et n° 2, p. 71-75.

1. Dionisie Eclisiarcul, p. 168. — Cf. G. Ionescu-Gion, *N. P. Mavrogheni* dans la **Nouvelle Revue*, 1^{re} année, n° 6. Buc., 1888, p. 223. — Élias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*. Paris, 1855, p. 98.

2. Al. Amiras, **Chronique de la Moldavie*, dans M. Kogălniceanu III, p. 141.

3. En. Kogălniceanu, p. 249, 221, 225. — Xenopol, V, p. 132 et suiv.

4. J. Canta, p. 189.

trouvent-ils à la tête des Principautés ? où ont-ils pris ce système d'administration qu'ils appliquent et qu'ils inculquent aux Moldo-Valaques ? — Pour y répondre, il faut revenir encore un instant en arrière.

Les trahisons des boyars roumains, que nous avons décrites dans le chapitre précédent, devinrent bientôt à Constantinople comme une tradition et le nom de « raïas moldaves et valaques » y devint synonyme de traîtres. Mais, au-dessus des boyars, il y eut toujours dans les principautés un pouvoir, presque constamment en opposition avec la Turquie : ce fut le pouvoir princier lui-même. L'intérêt personnel du Prince se confondit, par la force des choses, avec celui de la Principauté qu'il administrait. Une fois en possession de son trône, il s'efforçait de desserrer, autant que possible, les liens qui l'attachaient à la puissance suzeraine, et l'empêchaient de se conduire à sa guise. C'était en même temps chercher à rendre l'indépendance au pays et à le doter d'une monarchie héréditaire, c'est-à-dire porter remède aux deux plus grands maux dont souffraient les Principautés : la dépendance d'une puissance barbare, à l'extérieur, les guerres intestines, à l'intérieur. Les premiers de ces princes osèrent se déclarer ouvertement contre la Sublime Porte : c'est ce qu'on pourrait appeler l'époque héroïque des Roumains, les ^{xv^e} et ^{xvi^e} siècles ; puis, le pays s'affaiblissant de plus en plus, à la suite des guerres intestines, tandis que les ennemis multiples qui le cernaient de toutes parts devenaient plus forts, et le Turc d'autant plus exigeant, les princes se mirent à agir secrètement contre leurs maîtres de Constantinople. Si l'on peut dire qu'il n'y eut point, pendant la première période, un prince vaillant qui n'ait fait partie ouvertement d'une ligue européenne contre les Turcs, ou qui ne se soit soulevé contre eux de son propre mouvement, — on peut dire également qu'il n'y eut guère de prince sage, pendant la deuxième période, qui n'ait adhéré en secret, à une combinaison diplomatique quelconque contre la Turquie. Les Turcs en furent informés presque toujours par les ennemis de ces princes. C'est pourquoi ni boyars, ni princes indi-

gènes ne leur inspirèrent plus aucune confiance. Ils profitèrent de chaque trahison soupçonnée pour révoquer le Prince, pour le punir parfois d'une façon exemplaire, pour faire sentir, en tout cas, de plus en plus leur autorité dans les deux Principautés. Déjà, en 1460, un deuxième traité conclu avec la Valachie, est loin de ressembler à une simple convention, comme celui qui avait été conclu soixante ans auparavant. C'est plutôt une série de prescriptions dictées par un maître. Les anciennes conditions de vassalité commencèrent à sembler peu supportables aux deux parties : aux vaincus, pour les avoir acceptées, aux vainqueurs, pour ne les avoir pas faites plus lourdes. On peut dire que, après les luttes intérieures pour le trône, le fait capital de l'histoire roumaine, ce sont les efforts des princes pour se débarrasser du joug étranger, et ceux des Turcs pour le rendre de plus en plus dur. D'un bout à l'autre de l'histoire roumaine, les boyars conspirent contre le prince, et le prince conspire contre la Turquie. Les derniers de ces princes furent, au commencement du ^{xviii}^e siècle, Démètre Cantemir, qui se déclara brusquement pour les Russes, quand ils passèrent pour la première fois en Moldavie (1710) et Constantin Brâncoveanu en Valachie, qui négocia en secret avec les Autrichiens, ennemis de la Turquie, quelques années plus tard (1714). Le premier réussit à se sauver en Russie, où l'attendait un sort brillant, lui et toute sa descendance. L'autre fut amené à Constantinople, où on le décapita avec toute sa famille.

En même temps croissait, dans les Principautés et en Turquie, l'influence des Grecs. Nous les avons vus exercer une grande influence sur les affaires religieuses en Moldavie et en Valachie, s'y emparer peu à peu, au nom des « Saints Lieux », des « Couvents dédiés ». Mais la religion ne fut pas leur seul chemin pour parvenir. Leur gloire passée, associée au souvenir récent de leurs souffrances en Turquie, les fit bien accueillir par les princes et les grands boyars, amoureux de la gloire et hospitaliers. Puis ils témoignèrent de qualités d'esprit réelles, surtout une finesse et un esprit pratique, qui les mettaient bien au-dessus des indi-

gènes. Ils accaparèrent peu à peu tout le commerce des Principautés et on les vit se mêler des affaires politiques ¹. Bien avant le siècle qu'on nomma celui des « Grecs phanariotes », on vit des Grecs devenus boyars, intriguer pour le trône et y parvenir : ainsi, en 1666, Duca-Vodă ; en 1667, Iliăş-Vodă, qui ne savait même pas la langue du pays ; en 1674, Démètre Cantacuzène ; en 1676, Antoine Russet, dont le véritable nom était Kiriţa-Draco ². Avant même la nomination du premier Hospodar phanariote, les Grecs étaient déjà tout puissants dans les Principautés. C'est ce que témoigne cette apostrophe que leur adresse de Venise un de leurs compatriotes, le métropolitain Mathieu Pogoniani :

Mais vous autres boyars grecs, qui vivez à la cour et faites le commerce dans ce pays, gardez-vous bien de commettre des injustices ; n'importunez pas les Roumains par votre insatiable avidité, ne dépouillez pas le pauvre, car Dieu est au ciel, et son œil est ouvert sur vous ; ne convoitez pas les épargnes du Roumain, car Dieu le Saint a des yeux en grand nombre : l'injustice ne saurait se soustraire à sa punition. Vous exercez votre tyrannie sur les Roumains et votre avidité insatiable rend les Grecs tellement odieux à cette nation, qu'elle ne peut les voir, même en peinture... ³.

En même temps qu'ils envahissaient les Principautés, les Grecs gagnaient aussi du terrain à Constantinople, grâce à une circonstance toute particulière qui les rendait indispensables à la Turquie. On sait que le *Koran* défend aux Turcs d'employer d'autres langues que celle des peuples convertis à la religion musulmane⁴ : c'est du moins ce que prétendent les historiens grecs aussi bien que les historiens roumains. Toujours est-il que, dès le milieu du xvi^e siècle, les Grecs, en vertu de leur esprit de finesse et de leur aptitude à apprendre les langues étrangères, se virent chargés en Turquie de la délicate mission

1. Cf. G. Bibesco, *Règne de Bibesco*, I, chap. sur les Couvents dédiés.

2. * *Chronique de la Moldavie* attribuée à N. Muste, dans M. Kogălniceanu, II, p. 5, 6, 13, 16. — N. Costin, p. 195, 197, 206, 210. — Cf. N. Bălcescu, * *Les Roumains et les Phariotes*, dans le * *Magasin historique*, I, p. 115 et suiv.

3. Chez G. Bibesco, *Règne de Bibesco*, I, p. 69.

4. Zallony, p. 14.

de servir d'interprètes (drogmans), entre le cabinet turc et les puissances étrangères, et même de la mission plus délicate encore de négocier les traités. Ils acquirent ainsi une importance toujours plus grande dans la conduite des affaires de l'Empire ottoman et surent en tirer bientôt tout le profit possible. Le premier grand drogman de la Porte fut Panaïote Nicousias (1665-1673)¹, le second fut Alexandre Mavrocordat l'Exaporite, homme instruit et habile, qui fut chargé par les Turcs des négociations épineuses de la paix de Carlovitz (1698), où il mena, paraît-il, une conduite trahissante, qui fit perdre la Transylvanie à la Turquie. Néanmoins, il sut si bien captiver la confiance de ses maîtres, qu'il devint le *fac totum* de la politique ottomane. En 1710, il fit nommer prince de Moldavie son fils Nicolas Mavrocordat, et en 1715, lors de la trahison évidente du prince Brâncoveanu, le fit transférer en Valachie. Il sut même persuader les Turcs que nommer dorénavant des Grecs dans les deux Principautés serait le seul moyen de s'assurer leur fidélité, et il resta dorénavant de tradition que les hospodars de Moldavie et de Valachie fussent pris parmi les Grecs les plus notables de Constantinople. Les Turcs avaient d'abord songé à transformer les deux Principautés en simples « pachaliks », mais la combinaison phanariote valait mieux : les boyars murmuraient déjà dans les Principautés ; une révolution indigène aurait pu attirer l'attention de l'Autriche ou de la Russie ; — de plus, dans une contrée turque, il est fort difficile d'augmenter les impôts ; les Phanariotes allaient faciliter la tâche dans les deux provinces, le « raïas » qu'ils allaient administrer. — Il resta aussi de tradition que les nouveaux administrateurs (hospodars) fussent des anciens drogmans de la Porte : les Principautés furent désormais considérées comme un avancement, comme une sorte de récompense des services rendus à la Turquie.

§ 3. — Le premier hospodar phanariote, Nicolas Mavrocordat,

1. Cf. Zallony, p. 16.

qui régna de 1711 à 1730, fut, relativement, un prince assez honnête et assez capable. Par le temps assez long qu'il passa dans les Principautés, par sa conduite, qui le sépare des autres hospodars qui suivirent, il forme à lui tout seul une première phase des règnes phanariotes, que l'on pourrait appeler, par comparaison avec ce qui suivit, la phase heureuse. Turquie et Principautés n'eurent pas beaucoup à se plaindre de lui, surtout la première. Dans la guerre qui surgit, pendant ce règne entre la Turquie et l'Autriche, il ne balança point un seul instant : il se déclara pour la Turquie, prit part à la guerre et, peut-être, cette attitude belliqueuse du premier Hospodar constitue encore un trait qui le sépare de ses successeurs. De retour de Brasov (Kronstadt), où il fut fait prisonnier par les Autrichiens, il obtint des Turcs le pardon des boyars qui avaient trahi et de ceux qui avaient suivi Démètre Cantemir. Loin de piller le pays, il supprima ou réduisit les impôts ; il paraît même qu'un déficit s'étant produit dans le budget de la Valachie, il prêta de l'argent au pays ¹... Il défendit le bas peuple contre les marchands turcs. Ce ne fut que plus tard qu'on reconnut les bienfaits de ce premier règne phanariote : les boyars contemporains ne purent pardonner son origine au Hospodar, qui, du reste, ne fit rien pour la faire oublier ; il s'entoura de boyars grecs, organisa l'« Académie grecque » et y fit venir des professeurs grecs, il encouragea les moines grecs et nous avons déjà montré comment il sut s'y prendre, pour dépouiller, à leur profit, les indigènes. Enfin, dans sa haine contre l'aristocratie et surtout contre l'aristocratie indigène, il ne se contenta pas de la soumettre à l'impôt, il supprima l'« Assemblée nationale » des boyars², qui contrôlaient et conseillaient en quelque sorte les anciens princes indigènes.

Mais bientôt on s'aperçut que l'élément paysan ne possédait pas et ne pouvait pas posséder d'influence dans les Princi-

1. Radu Popescu, p. 147. — Acsinti Uricariul, p. 140 et 163.

2. Cf. C. A. Kuch, *État de la Moldavie et de la Valachie* (*Moldauisch-Walachische Zustände...*), dans les *Causeries littéraires*, année XXV (1891), p. 206.

pautés, que les boyars du pays étaient très puissants et très naïfs, que le pays était très riche. On pouvait donc faire tout ce que l'on voulait dans les deux Principautés, à condition de satisfaire les intérêts et la vanité de l'aristocratie. Cette aristocratie avait du reste perdu son caractère sous Nicolas Mavrocordat par l'introduction en masse d'éléments grecs. On s'aperçut de plus que, des deux Principautés, la Valachie était bien plus riche que la Moldavie. Dès lors, les deux provinces devinrent le but des convoitises de tous les riches habitants du Phanar, et parmi eux le mot d'ordre fut la chasse aux Principautés. Des marchands grecs, plus nombreux que jamais, vinrent s'établir à Bucarest, à Jassy, dans les principales villes. Tout le Phanar et toute la Grèce remuèrent. « Là-bas, au delà du Danube, dans la province la plus septentrionale qui appartient au Grand Turc, on venait de découvrir comme un pays réservé depuis longtemps aux Grecs, dû aux Grecs, une sorte de nouvelle Grèce, où l'on pouvait, sous des hospodars de race grecque, devenir boyar, riche ; dans cette nouvelle Grèce, ou plutôt dans cette sorte d'Amérique nouvelle, dans ce « Pérou des Grecs », comme l'appelèrent bientôt les Phanariotes et leurs compatriotes, on était plus libre que dans tout le reste de la Turquie, plus chez soi qu'à Constantinople, que dans toute la Thessalie ou l'Attique, que dans toutes les îles de l'Archipel... » Pourtant, les premiers hospodars qui succédèrent à Nicolas Mavrocordat, son fils Constantin Mavrocordat et Grégoire Ghica tinrent bon ; ils surent écarter presque tous les autres compétiteurs des Principautés pendant une dizaine d'années. Il est curieux de voir surtout comment Constantin Mavrocordat sut s'y prendre dans cette affaire, comment il sut adapter à sa propre expérience et à ses intérêts la politique de son père : comme lui, il témoigna de la sympathie au bas peuple, ...en faisant sa fameuse « réforme » ; et si son père avait supprimé l'Assemblée nationale », pour plaire à la Turquie et pour s'affermir, il supprima la milice nationale, pour atteindre les mêmes résultats, et aussi pour s'enrichir. On eut dès lors l'instinct que, pour se maintenir dans les Principautés, il fallait d'un côté soutenir,

par de l'argent, son crédit auprès du Sultan, auprès du Grand Vizir, auprès des autres puissants du jour à Constantinople; et de l'autre, affaiblir de plus en plus les Principautés, pour y rencontrer le moins de résistance possible et y faire au mieux ses affaires. Au fond, tout se réduisait à cette dernière opération, car, en faisant ses propres affaires, on trouvait en même temps le moyen de se gagner tout le monde à Constantinople.

Pendant que les premiers successeurs de Nicolas Mavrocordat faisaient à Bucarest et à Jassy l'expérience du gouvernement et roulaient dans leur esprit les combinaisons qui auraient pu les y maintenir le plus longtemps possible, les Turcs, parfaitement instruits de ce qui se passait dans les deux cours, par les ennemis des hospodars, c'est-à-dire leurs compétiteurs, tâchèrent eux aussi de tirer de la situation les plus grands avantages possibles. Si les Phanariotes s'enrichissaient aux dépens de leurs administrés, les grands personnages du gouvernement ottoman tâchèrent de s'enrichir aux dépens des hospodars phanariotes. Ils inventèrent une taxe que devait payer le grand drogman à son avancement au hospodariat; cette taxe qu'ils appelèrent le « mucarel » devait être renouvelée tous les trois ans¹. Puis ils feignirent de prêter l'oreille à toutes les dénonciations, et firent surtout comprendre que leurs oreilles ne se fermaient qu'avec de l'or; enfin les Turcs exigèrent une taxe plus forte pour la principauté de Valachie, qu'ils commencèrent à considérer comme un avancement... payé, pour le prince de Moldavie; avant d'inaugurer leur système de nommer et de destituer presque tous les ans les hospodars, ils essayèrent d'abord celui de les déplacer sans relâche de Bucarest à Jassy et de Jassy à Bucarest : le hospodar de Jassy devait payer aux grands dignitaires de Constantinople sa reconnaissance pour son avancement, celui de Bucarest devait leur payer la grâce qu'ils lui avaient accordée de ne pas le priver tout à fait de principauté. Le tableau suivant nous

1. Cf. En. Kogălniceanu, p. 207 et suiv. — C. Calmuschi, * *Principales impositions*, p. 135.

montre l'inauguration du système, pendant les dix années qui suivent Nicolas Mavrocordat :

Valachie.	Moldavie.
C. Mavrocordat	Gr. Ghica
1731-1733	1727-1733
Gr. Ghica	C. Mavrocordat
1733-1735	1733-1735
C. Mavrocordat	Gr. Ghica
1735-1741	1735-1741

A partir de ce moment, ces deux hospodars ne purent plus tenir tête à leurs compétiteurs de Constantinople, toujours plus nombreux et plus puissants. Ceux-ci étaient plus près du Sultan, pouvaient agir plus directement sur lui que le hospodar en place à qui il fallait bien du temps et encore plus d'argent pour dissiper les accusations. Puis on imagina de recourir à de riches marchands ou banquiers grecs de Constantinople : on leur promettait des titres de noblesse, des fonctions, des terres, de riches mariages pour eux et leurs enfants. Parents, amis, créanciers, tout se mettait en branle. A partir de ce moment, le système se continua de la sorte. Les deux Hospodars eurent à lutter non plus seulement entre eux pour s'arracher la principauté de la Valachie, mais encore contre les nombreux compétiteurs de Constantinople ; il s'agissait non seulement comme auparavant de satisfaire sa vanité et celle de toute sa famille, de mettre en place le plus d'amis et de compatriotes possible, — mais de refaire d'abord sa fortune ruinée, de contenter les nombreux créanciers qui vous avaient fait parvenir au trône et qui venaient vous accompagner, pour la plupart, dans la Principauté, de tenir tête surtout aux nombreux compétiteurs et ennemis lointains, qui convoitaient votre place et qui épiaient, par des agents, le moindre de vos mouvements, la moindre de vos paroles...

Les revenus officiels, réguliers des hospodars, qui étaient de trois cent mille lei en Moldavie, de six cent mille en Valachie (sommes fabuleuses pour l'époque), furent bientôt loin de satisfaire à leurs

besoins. En encaissant cette liste civile, dès leur arrivée, ils ne croyaient toucher qu'un faible acompte de ce que la Principauté leur devait. Les impôts sur le gros bétail, sur les brebis, les abeilles, les moulins vinrent grossir leurs revenus¹. Il y avait encore les douanes, les salines. Puis l'impôt sur l'exportation des porcs. Puis la capitation sur les tziganes « esclaves de l'État », qui parcouraient le pays, en divertissant les gens ou en travaillant. Ceci ne constituait encore qu'une faible partie de leurs revenus. Nous connaissons déjà le système des places et des rangs, qui permet d'exploiter le boyar en flattant sa vanité; ajoutons que les hospodars avaient l'habitude de faire passer par tous les grades les fonctionnaires et les « simples boyars »² : tel *postelnic* ne pouvait être fait d'un coup *ban de Craïova*, mais il y arrivait, peu à peu, en payant à chaque grade intermédiaire; ajoutons enfin que les nobles étaient obligés de renouveler leur rang à l'avènement de chaque hospodar, ce qui se payait encore³. Telle était la deuxième source de revenus pour un hospodar. Il y en eut une troisième. Dans un pays où se commettaient tant d'injustices, où les boyars n'avaient rien à faire et étaient d'humeur plutôt acariâtre, le nombre des procès ne pouvait que devenir toujours plus considérable. Ceci devint une des plus grandes sources de revenus des hospodars. Ils découvrirent qu'il n'y avait pas de texte de loi précis, ce qui existait, comme loi, était un mélange curieux de l'« usage de la terre », de lois byzantines et de code romain. Par une imitation facile des proconsuls romains et des pachas musulmans, les hospodars se réservèrent le droit de juger en dernière instance⁴. Enfin, ils établirent que la sentence de chaque hospodar pouvait être re-

1. D'Hauterive, *La Moldavie en 1785* (*Revue de géogr.*, janv. 1880, p. 55). — Langeron, p. 74. — B. Știrbei, *Rapport*, p. 746. — Zallony, p. 66. — Cf. Calmuschi, p. 139 et suiv.

2. Raicevich, p. 86 et suiv.

3. Raicevich, p. 87.

4. Raicevich, p. 75.

nouvelée, à l'infini, par ses successeurs¹. Deux fois dans le siècle, les hospodars phanariotes essayèrent de formuler des codes de lois qui sans doute auraient pu être de véritables bienfaits pour le pays, mais comme ils ne voulaient renoncer par ces lois à aucun de leurs bénéfices, ils évitèrent toujours de les formuler d'une façon précise. Ainsi, après la publication du code d'Alexandre Ypsilanti, en 1774, un chroniqueur du temps s'exclame : « On nous donna comme des lois en peau : chacun peut les tirer du côté où il veut². » En 1816, le hospodar Caragea revisa ce code, ou plutôt en fit un autre qui fut un véritable chef-d'œuvre de duplicité. Quinze ans plus tard, le général Kisselev, alors président des Divans des Principautés danubiennes, demandait à un des anciens rédacteurs de ce code pourquoi il était si obscur, si embarrassé : — C'est par l'ordre du prince Caragea qu'il a été rédigé ainsi, lui fut-il répondu³. Enfin, il nous reste à mentionner la quatrième source de revenus de ces hospodars, la plus importante de toutes. Ils inventèrent de confondre la caisse de leur Principauté avec leur caisse particulière. Ils encaissaient tous les revenus du pays, et c'étaient eux qui faisaient les « dépenses nécessaires au pays », une fois déduits l'impôt dû aux Turcs et leur traitement annuel⁴. Ils étaient tellement habitués à considérer les Principautés comme une ferme, que, pour se faire nommer à Constantinople, et pour trouver, dans ce but, de l'argent chez les banquiers, ils hypothéquaient d'avance les revenus de la capitation, des salines, des douanes⁵. C'était une manière de ne rien compromettre de leur avoir particulier : le pays ou le marchand créancier avaient seuls quelque chose à perdre dans cette combinaison. On demandait au prince Constantin Mavrocordat, en 1754, pourquoi il ne voulait pas accorder ce qu'on lui demandait pour obtenir la principauté. — Le pays

1. Cf. Raicevich, p. 77.

2. Dionisie Eclisiarcul, p. 167.

3. F. Colson, *De l'état présent*, p. 201.

4. Kûch., 832.

5. Raicevich, p. 67.

est trop épuisé en ce moment-ci, répondit-il¹. Tel un fermier, quand la saison est trop mauvaise, refuse de renouveler son bail pour une terre trop ingrate...

C'est par de tels moyens que les hospodars réussissaient souvent à tenir tête à tous leurs ennemis lointains et à contenter tous les amis qui les entouraient. Mais ce n'est là encore que le système général, le Phanariote que nous venons de dépeindre n'est que le Phanariote type. Chacun d'eux a encore des moyens à lui pour extorquer encore plus d'argent aux habitants. C'est surtout dans la dernière période, après la Révolution française, qu'il faut chercher les plus beaux modèles de ces exploiters qui ont réussi à se distinguer dans la série même des Phanariotes par l'impudence et la cruauté de leurs rapines. — Voici, par exemple, le hospodar Hangherliu qui ne régna qu'un an (1798-1799) et qui fut tué par ordre des Turcs, pour trahison : il redoubla pendant son court passage au pouvoir tous les impôts qu'il avait trouvés dans le pays; il osa revenir sur un impôt, aboli depuis longtemps, l'impôt très lucratif sur le gros bétail. Comme le Divan s'y opposait, il proposa de changer tout simplement le nom de l'impôt, et, fort de quelques signatures, il donna des ordres sévères pour qu'on le perçût dans un délai de quinze jours... Au milieu d'un hiver affreux, on vit, d'un bout à l'autre de la Valachie, des fonctionnaires princiers, des Arnauts, des Grecs, des Turcs, parcourant les villages et faisant violence aux habitants. Ce fut presque une guerre intestine. Des paysans osèrent pour la première fois se révolter, tenir tête aux gardes. Mais ils furent torturés, et beaucoup d'entre eux tombèrent sous les coups. Exaspérés, un grand nombre pénétrèrent dans la capitale et arrivèrent jusque sous les fenêtres du Hospodar. Ce fut ce Hospodar qui leur cria furieux : « Payez les impôts et l'on ne vous tuera plus ! »²... Heureusement, avant les quinze jours écoulés, il fut tué par ordre de la Sublime Porte...

1. Hurm., Suppl. I, vol. 1, p. 630.

2. Dionisie Eclisiarcul, p. 192 et suiv. — Hurmuz., *Doc.*, Suppl. II, p. 199.

Les habitants se souvinrent longtemps de cette levée exorbitante de l'impôt du gros bétail appelé « vâcărit », on s'en servit comme d'une date et l'on commença à compter les années à partir du « vâcărit de Hangherliu »...

Pourtant les pauvres habitants n'eurent rien à gagner à la mort du tyran. Son successeur Alexandre Moruzzi (1799-1801) fut un autre exemple caractéristique du régime phanariote. La Sublime Porte, pour faire croire aux habitants que c'était dans leur intérêt qu'on avait tué le Hospodar, ordonna la cessation de toute levée d'impôt. Des fonctionnaires firent les levées tout de même, à leur profit. Le hospodar Alexandre Moruzzi punit tous ces fonctionnaires, les fit emprisonner et mettre à la torture jusqu'à ce qu'ils eussent rendu les sommes encaissées, qui entrèrent, bien entendu, dans le trésor du Hospodar¹... Le même Moruzzi, quelques années auparavant, pendant une mauvaise récolte, avait imaginé d'acheter de force tout le blé du pays, au prix de sept *lei* la *kila*², et de le revendre ensuite aux habitants pour quarante *lei*, en leur défendant expressément d'en acheter ailleurs. Même système pour le maïs, dont le paysan fait presque son unique nourriture. Puis, sous prétexte qu'il y avait de la famine dans le pays, il avait emprunté de l'argent à droite et à gauche sans faire exception pour les couvents, pas même les « couvents dédiés »³. — L'année et le mois où il profitait de la famine du pays étaient juste ceux où l'on décapitait en France le roi Louis XVI! — Quelle punition méritait le hospodar Alexandre Moruzzi?

Son successeur M. Șoșo (1801-1802) fut un troisième type dans la série des derniers princes phanariotes. Ce n'est point un hiver rigoureux ni une grande famine qui caractérisent son règne : ce fut l'invasion dans la Principauté des troupes ré-

1. Zilot Românu, dans Xenopol, V, p. 326.

2. Ancienne mesure de capacité en Moldavie et en Valachie, valant vingt boisseaux ou quatre cents okas (l'oka = 1kg,291 en Moldavie et 1kg,27186 en Valachie).

3. Dionisie Eclisiarcul, p. 184.

voltées du fameux pacha de Viddin, Pasvan-Oglou. Les Turcs, sachant que le pays épuisé avait adressé une supplique au tsar Paul I^{er} pour le délivrer de cet envahisseur cruel, envoyèrent à Michel Soutzo une armée contre le rebelle et l'argent nécessaire pour la payer. Celui-ci trouva bon de ne rien payer, de laisser les soldats turcs s'abattre sur le pays en même temps que les troupes de Pasvan-Oglou, et de s'enfuir, en emportant l'argent de la défense avec lui !

Aucun nom ne saurait mieux représenter le régime phanariote tout entier, avec ses rapines, avec ses cruautés, avec ses ruses, avec son impudence, que celui de l'avant-dernier des hospodars phanariotes, I. Carageà (1812-1818). Tous les chroniqueurs du temps, tous ceux qui l'ont approché, indigènes ou étrangers, ou qui ont seulement, de son vivant, entendu parler de lui, sont d'accord pour le traiter de la « dernière des canailles ». Après avoir fait massacrer à Choumla un Moruzzi, son rival au trône de Valachie, après avoir fait battre cruellement ou exiler tous les gens du pays qu'il soupçonnait penser du mal de lui, il trouva moyen, outre les cadeaux magnifiques et continuels qu'il envoyait en Turquie, outre le paiement de tous ses fonctionnaires, de dépenser annuellement, dans le pays, de trois à quatre millions de piastres. Pour y arriver, il observa scrupuleusement, sans jamais faire la moindre exception, la règle de n'accorder les fonctions que pour un an, il inventa de mettre les fonctions à l'enchère, au commencement de chaque année, et de ne les donner que pour argent comptant. La première année de son règne, l'impôt fut à son taux ordinaire, puis il augmenta petit à petit : des historiens nous disent qu'il arriva à être, vers la fin de son règne, huit fois plus considérable qu'auparavant. Les droits d'octroi, qui n'étaient perçus que dans les villes, furent appliqués par lui aux villages. Les salines et les douanes furent affermées dix fois plus cher que d'habitude. Pendant les six ans de son règne, on créa plus de quatre mille boyars. La Turquie,

forcée par la Russie, avait renoncé pour deux ans au tribut des Principautés : Carageà le fit lever néanmoins à son profit. Puis, comme les intrigues des ennemis de toutes sortes qu'il s'était suscitées rendaient son séjour dans les Principautés impossible, et que sa tête était en jeu à Constantinople, il s'enfuit en Italie,... emportant avec lui la caisse des Principautés ! En six ans, il avait extorqué à la Valachie plus de quatre-vingt-dix millions de piastres... A Genève, si loin cependant du pays où il vivait en Sardanapale, le bruit de ses richesses fabuleuses était parvenu. Les coffrets seuls, qui les contenaient, coûtaient, disait-on, plus de cinquante mille francs¹. Dans le pays où il a régné, sa renommée se conserve encore et se conservera peut-être encore longtemps ; on y entendait, bien après, le dicton : « Voler comme au temps de Carageà ».

Les choses allant ainsi dans les Principautés, les Turcs tâchaient d'en tirer leur profit. Puisque l'on pouvait tant gagner dans les Principautés, il était naturel que les Turcs devinssent de plus en plus exigeants, qu'ils songeassent à y envoyer un plus grand nombre de compétiteurs : au système du transfèrement des deux hospodars l'un à la place de l'autre, les Turcs substituèrent un système plus fructueux : hausser autant que possible la taxe de nomination, donner à chaque vacance le trône au plus offrant, prétexter le moindre événement politique pour décréter la déchéance des hospodars, feindre de prêter l'oreille à toutes les accusations. Pour bien s'expliquer ce qui se passe à Bucarest et à Jassy, il faut donc être au courant des machinations de toute sorte qui se trament à Constantinople, du système général de l'administration turque. Depuis l'avènement des hospodars pha-

1. Pour le règne de Carageà, voir Zilot Românul, **Chronique*, dans Xenopol, V, p. 449. — Langeron, p. 387. — Aricescu, **Hist. de la Révolution roumaine de 1821*. Craiova, 1874, p. 8 et suiv. — V. A. Urechia, **Hist. des écoles*. Buc., 1892, I, p. 46. — F. Colson, *Nationalité et régénération des paysans moldo-valaques*. Paris, 1862, p. 93. — F. R. (F. Recordon), *Lettres sur la Valachie, écrites de 1815 à 1821*. Paris, 1821, p. 82, 85, 101, etc. — I. Ghica, **Du temps de Carageà* dans ses **Lettres*. Buc., 1887, p. 27-47.

nariotes, les deux Principautés qui formaient auparavant comme des organismes à part, étaient englobées dans le système général de l'administration turque : la marche des affaires à Bucarest et Jassy peut être comparée dorénavant aux battements d'un poulx, dont il faut chercher la première impulsion dans le cœur même de l'organisme, à Constantinople.

Et c'est parce que les Turcs furent mis au courant de ce qui se passait dans les deux Principautés, du nouveau système administratif inauguré par les Phanariotes, qu'ils inaugurèrent à leur tour le système de les déposer et de les nommer avec une rapidité vertigineuse. Tout le xvm^e siècle, la deuxième partie de ce siècle, surtout, n'est que l'histoire des va-et-vient continuels des hospodars phanariotes nommés, déposés ou transférés d'une province à l'autre. De 1749 à 1821, il y eut 25 changements de hospodars en Valachie, 23 en Moldavie¹ : les « trônes » de ces deux provinces furent afferlés pendant ce temps aux représentants de onze familles, la plupart grecques, la plupart résidant au Phanar : les Mavrocordat, les Cantacuzino, Racoviță, Ghica, Calimaki, Ypsilanti, Moruzzi, Soutzo, Carageà, Mavrogheni, Hangherliu. Quelques-unes de ces familles ne fournissent qu'un seul hospodar à l'une ou à l'autre des Principautés ; par contre les Ypsilanti et les Carageà en fournirent deux, les Mavrocordat, Callimaki et Soutzo, quatre ; les Ghica, cinq. Très peu de ces hospodars eurent du reste un long règne : on cite comme une merveille celui de Alexandre Ypsilanti, en Valachie, qui dura huit ans (1774-1782), ceux de Michel Soutzo, en Moldavie, qui en dura sept (1812-1819) et de son collègue de Valachie, le fameux Jean Carageà, qui en dura six (1812-1818). A côté, on cite, outre le règne d'un mois de Constantin Mavrocordat, quand il était tout jeune, en Valachie (1730), une douzaine de règnes qui ne durèrent qu'un an, — celui de Mathieu Ghica (1752-1753), en Valachie, qui ne dura que neuf mois,

1. Voir à la fin de cet ouvrage notre Tableau des règnes phanariotes.

et celui de Scarlat (Charles) Calimaki (1810) en Moldavie, qui ne dura que deux jours¹.

Quand on songe à cette incertitude où se trouvaient les hospodars phanariotes sur la durée de leur règne, on comprend encore mieux comment ils devaient entendre l'administration intérieure de leurs Principautés.

§ 4. — Nous n'avons envisagé jusqu'à présent que l'état des choses, mais cet examen nous a déjà permis d'entrevoir quelques-uns des traits de l'esprit du Phanariote et nous permettra d'en dégager d'autres facilement. Nous avons déjà vu comment le trait le plus frappant est un manque de scrupule encore plus complet que chez le boyar, dans le maniement des affaires intérieures du pays; nous avons vu cette incertitude du lendemain, cette inquiétude encore plus poignante que celle des boyars mêmes. On devine au prix de quelles bassesses ils doivent parvenir et se maintenir au pouvoir, et l'on comprend ce que cette platitude vis-à-vis des maîtres du jour a dû coûter, en sacrifices de toutes sortes, aux Principautés elles-mêmes. Ces hospodars doivent faire de leurs Principautés tout ce qui plaît aux Turcs, et souvent ils vont au-devant des désirs de leurs maîtres. Nous les avons vus, pour être agréables à ces maîtres, supprimer l'Assemblée générale et la milice nationale des Principautés. Ils augmentèrent à volonté et de plus en plus le tribut annuel dû à la Turquie. Ils se soumettront de plus en plus aux pachas turcs limitrophes, à celui de Giurgevo qui est tout-puissant en Valachie, et à ceux d'Ibraïlov (aujourd'hui Brăila), de Chotin ou de Bender qui ont presque autant d'autorité en Moldavie que le Hospodar même. Ils contraindront par des lois les propriétaires et les paysans des Principautés de « vendre » annuellement aux Turcs « l'excédent » de leurs produits végétaux ou animaux, à des prix fixés par les Turcs, et que, eux-mêmes, pour se rendre agréables aux Turcs, réduiront de nouveau le plus possible. — Pour un Turc, un Hos-

1. Cf. Langeron, p. 251.

podar fait tout. S'il est plus puissant que ses boyars, on peut dire que sa peur du Turc croît en proportion de sa grandeur. Un voyageur nous raconte qu'un Hospodar se sent très mécontent quand les pachas de Viddin ou de Chotin, ses voisins, viennent lui rendre visite : il ne s'agit point seulement des magnifiques cadeaux qu'il doit leur faire, mais c'est surtout parce que ces visites ne s'accordent guère avec la vanité grecque. Le Hospodar devra descendre de cheval de loin, à la vue du pacha, l'approcher humblement et lui baiser le pan de l'habit, le conduire à pied jusqu'à la maison princière : et là, il ne devra s'asseoir qu'après maintes et maintes invitations de la part de son hôte¹. Il faut bien endurer toutes ces vexations : car un jour, qui sait ! le pacha pourrait devenir Grand-Vizir ! Devant le Sultan, ces hospodars se jettent ventre à terre². Une grande partie des finances du pays sont employées pour contenter les Turcs : les « cālărași », gardes princiers, font sans cesse le voyage de Bucarest ou de Jassy à Constantinople pour y porter des présents, des bijoux surtout³. Quand des Turcs, même d'une condition médiocre, passent par la Principauté, ils savent bien qu'ils seront reçus par les hospodars qui leur offriront des cadeaux de prix : des étoffes de luxe, des montres d'or, des chevaux tout harnachés, de l'argent ; car ces Turcs, mécontents, pourraient devenir dangereux, de retour à Constantinople⁴. — Il y a, à Bucarest et à Jassy, de grandes maisons spéciales, qui s'appellent des « beyliks », qui coûtent au pays jusqu'à vingt mille « lei » par an, et qui sont destinées à loger et à nourrir les passagers turcs d'une certaine marque⁵. — Une des grandes préoccupations des hospodars, c'est de voir quels sont les Turcs ou les gens de Constantinople qui passent par les Principautés, de les contenter, de les attirer à soi, de les tourner contre leurs ennemis ; c'est pourquoi ils

1. Raicevich, p. 97.

2. Hurm., *Doc.*, VII, p. 48.

3. Raicevich, p. 118.

4. I. Neculce, p. 379.

5. Raicevich, p. 97.

laissent faire tout ce qu'ils veulent aux « capenleï » du printemps, aux « janissaires » de l'été : ces marchands et ces officiers pourraient, de retour à Constantinople, crier en public et faire parvenir jusqu'aux oreilles du Grand-Vizir ou du Sultan que « le Hospodar en place est un traître, qui administre mal la Principauté »¹. Le Hospodar ne voit dans chaque Turc qu'un émissaire travesti pour espionner sa conduite et qui peut faire, sur son compte, le rapport qu'il lui plaît : il faut donc lui faire des cadeaux, le traiter en ami². — A la vue de chaque Turc, le Prince se demande avec anxiété si ce n'est pas, par hasard, un « capugibacha », le redoutable hôte envoyé pour le déposer, ou même pour lui ôter la vie³. On comprend bien par quel mépris les Turcs répondent à cette épouvante qu'ils inspirent aux Phanariotes, à toutes ces bassesses dont ils sont l'objet, de leur part. On raconte qu'un grand-vizir qui témoignait beaucoup d'admiration pour Const. Mavrocordat et surtout pour un de ses amis, un négociant grec qui lui avait rendu des services, ne trouvait pas de meilleur compliment à lui adresser, après sa mort, que de l'appeler « le défunt ». Ce mot est spécialement réservé aux musulmans, qui, en parlant des morts grecs, disent tout simplement le « crevé »⁴.

Mais les bassesses et les cadeaux ne suffisent pas toujours pour se maintenir dans sa place, ou pour l'obtenir. Vos ennemis sont capables de bassesses encore plus plates et, à force de promesses, trouveront toujours un créancier pour leur fournir des cadeaux plus magnifiques que les vôtres. Il faut lutter avec eux surtout sur le terrain de la ruse. Il faut inventer sans cesse de nouveaux moyens pour garder la principauté, car il n'y a point de sacrifices que les autres compétiteurs ne fassent pour vous l'arracher. C'est pourquoi, en général, il est si difficile de la garder

1. Raicevich, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 100.

3. *Ibid.*, p. 97.

4. D'Hauterive, *La Moldavie en 1785* (*Revue de géogr.*, 1879, p. 367).

pendant très longtemps. Plus le temps passe, plus le nombre des compétiteurs augmente, et plus la concurrence devient vive à Constantinople. Alors il suffit du moindre bruit pour que l'un des hospodars chancelle sur son trône, pour que tout le Phanar se mette en branle, pour que la vanité des familles et l'intérêt des gros banquiers se réveillent : il y en a, parmi ces derniers surtout, qui attendent depuis des dizaines d'années : il faut enfin qu'ils rentrent dans leurs fonds ! Quel conflit d'intérêts, candidats contre candidats, familles contre familles, créanciers contre créanciers ! Et tous ces gens, qui luttent les uns contre les autres, dirigent ensemble leurs efforts contre le Hospodar. Les Turcs, à mesure que l'on ouvre leurs mains, commencent à ouvrir leurs oreilles. On dit de vous : que vous avez trahi les intérêts de la Turquie dans telle guerre, dans telle négociation, que vous exploitez trop les Principautés : les « pauvres habitants » sont décidés à porter leurs plaintes aux Russes... Les deux sortes d'accusations sont malheureusement toujours trop vraies, les preuves ne sont pas toujours difficiles à fournir, surtout quand elles sont appuyées par de riches cadeaux. Il faut en faire autant, il faut en faire plus, pour dissiper les preuves, il faut montrer que ce sont précisément vos ennemis qui ont commis ou qui ont l'intention de commettre les crimes dont ils osent vous accuser, et pour cela il faut savoir s'y prendre, il faut reconnaître quels sont précisément ces ennemis, de quels personnages ils se servent, ce qu'ils ont dit au juste contre votre administration, et il faut inventer toujours d'autres moyens et un autre langage pour la circonstance. Mais ce qui est certain et ce qui ne change jamais, c'est qu'il vous faut, dans ces fréquentes circonstances, de l'argent, beaucoup d'argent, et alors il faut piller, piller, piller toujours davantage, sans scrupule, piller pour payer le Grand-Vizir, piller pour le Capitan-Pacha et les autres ministres, piller pour la sultane Vaïdé et pour le grand Sultan lui-même, piller pour payer même parfois vos compétiteurs et vos ennemis de Constantinople. Mais alors se pose le difficile problème : piller trop, c'est donner une arme de plus à vos en-

nemis, en même temps que c'est le seul moyen de calmer tout le monde. Les hospodars, tout habiles qu'ils soient, ne savent point sortir de ce cercle vicieux. Car, en vérité, piller c'est le seul moyen de sortir d'embarras, en même temps que c'est le moyen le plus infaillible, si vos adversaires sont plus habiles que vous, de vous y enfoncer de plus en plus.

Et ce n'est pas seulement contre les compétiteurs de Constantinople que les hospodars ont à lutter de ruse. C'est surtout l'un contre l'autre. Les deux Principautés ne jouissent pas d'une importance égale aux yeux des Turcs et ne rapportent pas autant l'une que l'autre. La Valachie y est de beaucoup la plus considérée, la plus riche. La Moldavie n'est, à proprement parler, qu'un temps d'arrêt entre le drogmanat et le véritable hospodariat, qui est celui de la Valachie. C'est pourquoi on comprend la haine sourde qui existe toujours entre les deux hospodars. Un des problèmes les plus importants que se pose le hospodar de Moldavie est : Comment renverser celui de Valachie et se faire nommer un remplaçant inoffensif, en Moldavie ? L'une des préoccupations les plus constantes du hospodar de Valachie devient alors par contre-coup : Comment se débarrasser de son collègue de Moldavie et nommer à sa place un hospodar de son choix, inoffensif ? — Tout le siècle est rempli des intrigues qu'ourdissent les deux hospodars l'un contre l'autre. On voit presque à chaque instant, les deux hospodars envoyer des agents secrets à la cour de l'autre pour intimider, pour gagner tel et tel boyar. Dès les premiers temps de l'époque phanariote, on voit les deux hospodars Nicocolas Mavrocordat et Michel Racoviță, luttant ensemble : il y a eu une guerre contre l'Autriche, les deux hospodars ont été fidèles à la Turquie ; « pour récompense de ses services », le hospodar de Moldavie demande le trône de l'autre !!! Mais ce serait raconter toute l'histoire du siècle que d'appuyer ce fait par d'autres exemples.

Καλή ἡ Μπογδανία (nom turc de la Moldavie), καλήτερη ἡ Βλαχία · καλή ἡ λεχία, καλήτερη ἡ Βλαχία · καλή ἡ Οὐγγρία, καλήτερη ἡ Βλαχία · καλή πᾶσα ἡ γῆ · καλήτερη ἡ Βλαχία · ὁ ἐν Ἑδέρμ. παράδεισος μόνος καλήτερος τῆς ἐν Δακία Βλαχίας¹.

Pour arriver aux deux postes, au poste de la Valachie surtout, il n'y a point de scrupule qui retienne, il n'y a point de hasard que l'on ne coure. Les liens de parenté ne signifient rien. Le premier hospodar phanariote, Nicolas Mavrocordat, fut amené captif en Autriche : son frère, Jean Mavrocordat, chargé du « caïmacamat » de la Principauté pendant la captivité de son frère, chercha, pendant ce temps, à se faire un parti dans la Principauté, pillà de son mieux et fit ce qu'il put pour garder définitivement la place, au détriment de son frère²; — celui-ci, revenu d'exil, rentra néanmoins en possession de sa place et l'on vit le frère envieux mourir en moins d'un an : les « mauvaises langues » dirent qu'il avait été empoisonné³. — Voilà un autre frère, Mathieu Ghica, qui donne en 1752 un exemple un peu différent : à la mort de son père Grégoire, son frère Scarlat obtint les suffrages des boyars qui le demandèrent à la Porte. Mais Mathieu s'entendit avec le grand « kapikehaia » (sorte d'ambassadeur des Principautés à Constantinople), dont il était le gendre et qui espérait de lui de riches présents. Ils n'eurent qu'à remplacer dans l'adresse des boyars le nom de Scarlat par celui de Mathieu, qui régna un an⁴. — Que dire d'un *cousin*, comme le hospodar Grégoire Ghica qui veut toujours prendre la place de son cousin Constantin Mavrocordat en Valachie? Nous avons vu, dans le chapitre précédent, la moitié de cette histoire. L'autre moitié n'est pas moins caractéristique. La pétition des boyars n'avait pas réussi. Ghica avait essayé de soutenir ouvertement les

1. Δακικαὶ Ἑφημερίδες de César Dapontès, publiées par Émile Legrand, Paris, 1880, I, p. 224.

2. Hurm., *Doc.*, VI, p. 257.

3. Comme dit, par exemple, Raicevich.

4. Cf. Xenopol, V, p. 126.

Suédois contre les Turcs et avait vu que, non seulement l'affaire ne réussissait pas, mais qu'il n'était même pas prudent de continuer. Il y renonce donc, mais il pousse son cousin Constantin Mavrocordat à faire la même chose, dans l'espérance que cela le perdra peut-être¹! — Si des parents se jouent de tels tours, on comprend bien que des étrangers auront encore moins de scrupules : ainsi on voit bien, en 1777, le Phanariote Constantin Moruzzi payer la tête du hospodar de Moldavie Grégoire Ghica, qui fut tué, en effet, et dont il vint prendre la place² ; on vit, en 1786, le Phanariote Alexandre Ypsilanti payer la tête de Alexandre Mavrocordat³ ; on avait vu, dès 1751, Grégoire Ghica payer, à Constantinople, la tête du drogman Jean Calimaki, qu'il craignait⁴ ; on vit Jean Caragea payer les têtes des frères Moruzzi, en 1812⁵. Ce coup réussit presque toujours : surtout quand il est bien appuyé par des présents. — Mais si votre ennemi est plus fort que vous en argent, en amis et en ruses, gare à vous!... Ainsi Constantin Mavrocordat dépensa mille bourses pour faire tuer son ennemi Michel Racoviță, quand il débuta, en 1730, comme hospodar. Les Turcs prirent les bourses, mais, sachant que Racoviță était plus riche que son rival, ils l'enfermèrent, puis l'exilèrent à Mitilène : puis à prix d'argent, on le nomma⁶ Hospodar ; Constantin Mavrocordat l'échappa belle en ce moment.

Ainsi ce n'est pas seulement votre place que vous jouez le plus souvent, quand vous êtes hospodar ou que vous voulez l'être, c'est aussi votre tête. Les Turcs ne se font pas beaucoup prier pour tuer un « ghiaour ». Du reste, il n'est même pas besoin qu'ils soient payés. Le moindre soupçon peut mettre en péril votre existence. Ce fut le cas du prince Hangherliu, que le capi-

1. Cf. Hurm., *Doc.*, V, p. 565.

2. Xenopol, V, p. 251.

3. Hurm., *Doc.*, Suppl., I, vol. III, p. 36.

4. Hurm., *Doc.*, Suppl. I, p. 603.

5. Langeron, p. 370.

6. Cf. I. Neculce, p. 388.

tan-pacha, son ami, fit mourir sur un simple bruit. Il n'est même pas besoin d'un tel bruit : les Turcs sont assez vindicatifs, et il suffit que vous ne plaisiez plus à quelque puissant du jour. Ce fut le cas du prince Mavrogheni qui fut tué, sans qu'on eût lancé contre lui le moindre firman, sans qu'il eût inspiré le moindre soupçon, à la suite d'une guerre contre les Autrichiens, où il s'était montré fidèle à la Turquie, uniquement parce que le grand vizir, ancien pacha de Roustchouk était son ennemi personnel¹. Mais la grande raison pour laquelle votre tête court toujours quelque risque en Turquie, surtout quand vous êtes Phanariote, ce sont précisément les mêmes richesses qui peuvent vous faire gagner, dans de certaines circonstances, les Principautés tant désirées. Les Turcs ont, en effet, deux moyens opposés de s'emparer des richesses des « ghiaours » phanariotes : leur vendre une Principauté, qui leur coûte, d'ordinaire, à peu près tout ce qu'ils ont; ou bien les emprisonner, exiler ou mettre à mort. Ce fut ainsi qu'en 1786, le futur hospodar Mavrogheni, étant gêné par la candidature sérieuse du très riche Petraki, son protecteur, le capitan-pacha, fit entendre au Sultan qu'il valait bien mieux, au lieu de vendre à Petraki une Principauté pour une partie seulement de ses richesses, ne rien lui donner du tout, le tuer et s'emparer ainsi de toute sa fortune. C'est ce que fit le Sultan². Bien d'autres hospodars ou candidats au hospodariat durent mourir de la même manière « pour les Principautés³ ». — Quand on ne vous tue pas pour vos richesses et qu'on se contente de vous emprisonner ou de vous exiler, c'est une grande grâce que l'on vous fait et dont il faudra, tôt ou tard, être reconnaissant au Sultan : ainsi le « capikehaia » Stravraki fut seulement emprisonné; Jean Calimaki exilé. On raconte que, à la fin d'un de ses nombreux règnes, le prince Constantin Mavrocordat fut

1. Dionisie Eclisiarcul, p. 181. — Hurm., *Doc.*, II, p. 77.

2. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I; vol. II, p. 38.

3. C'est l'expression qu'emploie M. Théodore Blancard, *Les Mavrogeni*. Paris, 1896, p. 10 : « Tableau des Grecs étranglés ou décapités en ce siècle, pour la cause des deux Principautés ».

amené prisonnier à Constantinople avec toutes ses richesses, par un « capudgibacha » ; pour qu'il ne s'enfuit pas, les Turcs investirent ce « capudgibacha » de deux firmans contradictoires : l'un de confirmation, l'autre de déposition¹. Ce fut la deuxième fois que le hospodar Constantin Mavrocordat l'échappa belle.

Aujourd'hui, quand on étudie l'histoire de ces règnes, qu'on se rend compte de l'état fébrile où se mettait un Grec phanariote pour parvenir au trône, des inquiétudes qu'il traversait pendant toute la durée de son règne, et qu'on sait qu'il courait le risque de perdre, très souvent, non seulement les biens amassés au milieu de tant d'angoisses, mais même sa tête, on a de la peine à comprendre cette chasse aux Principautés, qui a duré plus d'un siècle, on ne peut s'imaginer comment des êtres raisonnables pouvaient trouver plaisir à perdre leur temps, leur tranquillité et tous leurs biens pour des dangers si réels, pour des avantages si futiles. « Mon frère était prince de Valachie », me dit plus d'une fois, à Constantinople, le vieux Hangherliu, mais on lui a coupé la tête. Cependant — continue le voyageur — cet homme intriguait de tous côtés, avec ses trois fils, pour obtenir le gouvernement de l'une des deux fatales Principautés ; et, après avoir obtenu l'objet de ses désirs, sa tête chauve fut, comme celle de son frère, attachée à la porte du sérail »². — C'est qu'ils comptaient surtout sur leur ruse pour se maintenir au pouvoir. Cette ruse ne réussissait pas toujours, mais il n'importe, devenir riche, régner un an ou deux de sa vie, ils ne voulaient point voir plus loin. C'est comme une sorte de passion qu'ils ont pour les deux provinces d'outre-Danube. Vieux et jeunes désirent les Principautés, la Valachie surtout ; ils les désirent ardemment, quand ils ne les connaissent pas encore, ils les désirent encore plus, quand ils les ont connues une fois. Voilà, dit le chro-

1. L. Fotino, * *Histoire générale de la Dacie*, trad. par G. Sion. Bucarest, 1859, II, p. 160.

2. Adam Neale, *Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie*, trad. de l'anglais par Aug. Defauconpret. Paris, 1818, II, p. 154.

niqueur, le hospodar Alexandre Ypsilanti, qui retourne en Valachie (1797) étant « blanc comme une brebis », quinze ans après l'avoir quittée¹ ; voilà Grégoire Calimaki, qui désire retourner en Moldavie, en 1793, trente ans après un premier règne². Voilà le hospodar C. Mavrocordat qui, de 1730 à 1769, règne dix fois, presque sans interruption, tantôt dans une Principauté, tantôt dans l'autre³ ! La moitié d'entre eux ont régné, à des intervalles plus ou moins longs, deux ou trois fois ! C'est bien le mot de *passion* qui caractérise mieux que tout autre la maladie dont a souffert pendant tout le xviii^e siècle le Quartier du Phanar !... La raison ne saurait donner une explication normale à leur penchant irrésistible pour la Moldavie, pour la Valachie ! Ils y sont attirés malgré eux ! Tous les raisonnements et toute l'expérience du monde n'auraient pu les soustraire à cette passion dangereuse, plus forte qu'eux ! « Qu'ils y laissent tous les biens amassés au prix de tant de bassesses et d'intrigues ! qu'ils y laissent même leur tête »... comme des amants fiévreux qui ne désirent plus que posséder l'être aimé, un instant et mourir !

§ 5. — Il nous reste à dire quelques mots de la politique extérieure de ces hospodars phanariotes. Pour eux, les Principautés roumaines sont « des pays grecs », ou destinés à le devenir, et, avant tout, des pays qui doivent les enrichir. Aussi retrouve-t-on dans leur politique extérieure la même indifférence pour les intérêts des Principautés mêmes, qui caractérise leur politique intérieure.

Il paraît que, pour s'expliquer la grande influence qu'ont exercée les Phanariotes sur la politique extérieure de la Turquie, il faut recourir une fois de plus au livre capital de la religion musulmane. Le même *Koran* qui défendait aux Turcs d'apprendre

1. Dionisie Eclisiarcul, p. 184.

2. Cf. Xenopol, V, p. 309.

3. Voir notre Tableau des règnes phanariotes, à la fin de cet ouvrage.

des langues étrangères, leur avait interdit aussi de franchir un territoire infidèle, autrement que le glaive du conquérant à la main. Toujours est-il que les Turcs qui se servirent de bonne heure de drogmans étrangers pour négocier avec les autres États, se servirent, plus tard, quand leurs rapports avec les autres peuples devinrent plus fréquents, de ces mêmes drogmans avancés aux rangs de hospodars, comme d'une sorte de plénipotentiaires lointains. C'est par leur intermédiaire qu'ils correspondent avec les autres gouvernements. Ce sont eux qui doivent informer la Sublime Porte des nouvelles politiques des grands États. Ils ont des agents accrédités, la plupart du temps secrets, auprès des grandes cours¹. Ils ont auprès d'eux des fonctionnaires chargés de rédiger en turc les nouvelles reçues, des secrétaires grecs, des copistes turcs². Des courriers dits « lipcani » ont la charge de porter jusqu'aux frontières des Principautés les lettres et gazettes qui viennent de partout³. « Les hospodars de Moldavie et de Valachie — dit un proverbe turc, — sont les deux yeux de l'Empire ottoman, tournés vers l'Europe⁴ ». L'idée de transformer les hospodars en ambassadeurs est née dans l'esprit d'un Phanariote même : Alexandre Mavrocordat avait persuadé à la Porte de donner l'administration intérieure des Principautés à des drogmans grecs : ce fut son fils, Nicolas, qui lui persuada de charger les hospodars de la conduite des affaires diplomatiques. Ils devinrent les véritables ministres des Affaires étrangères de la Turquie.

On peut diviser les règnes phanariotes en trois phases bien distinctes : pendant la première, qui comprend le règne du hospodar Nicolas Mavrocordat tout seul, ils sont humains dans l'administration intérieure et fidèles à la Turquie ; pendant une seconde, qui va de la mort de Nicolas Mavrocordat jusqu'à la fin du dixième règne de son fils Constantin Mavrocordat (1730-

1. Cf. Hurm., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 304.

2. Raicevich, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. Cf. Hurm., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 749.

1769), ils sont d'assez mauvais administrateurs, mais encore fidèles à la Turquie; pendant une troisième phase, qui coïncide avec la décadence de l'Empire ottoman, avec ses guerres malheureuses contre Autrichiens et Russes, ils sont en même temps de mauvais administrateurs et des ministres infidèles. L'histoire des derniers règnes (1769-1821) est remplie des trahisons des hospodars phanariotes à l'égard de la Turquie. Leur but était de se maintenir, à tout prix, dans les Principautés : ils s'y étaient maintenus auparavant au prix de bassesses, de spoliations et d'intrigues; il vint un moment où ils y parvinrent au prix de trahisons.

Ce fut surtout après la paix de Koutchouk-Kaïnardji (1774), lorsque l'Autriche et la Russie établirent des consuls dans les Principautés et imposèrent à la Turquie des hospodars de leur choix, que les Phanariotes commencèrent à courtiser leurs puissants voisins. Certes, de tout temps, il y avait eu parmi eux des traîtres, et l'on soutient que leur ancêtre au grand drogmanat, Alexandre Mavrocordat, avait inauguré sa fonction par une trahison. La Turquie y perdit à Carlovitz (1699) la Principauté roumaine de Transylvanie qui ne devait jamais revenir ni aux Turcs ni aux Roumains. Son fils Jean Mavrocordat lui ressembla étrangement : chargé de gouverner la Valachie, pendant la captivité de son frère, il ne se contenta pas de trahir celui-ci et de piller le pays; ayant reçu la mission de conduire des troupes turques en Transylvanie, il s'engagea envers les Autrichiens à leur rendre, pendant la guerre, tous les services, à leur faire céder toute la Valachie... Mais la victoire des Autrichiens ne fut pas aussi complète qu'il l'espérait et ils ne purent réclamer qu'une partie de la Valachie. Le Hospodar, voyant déjà sa Principauté divisée, changea de tactique : il arracha à la naïveté des boyars une supplique et de l'argent, pour persuader aux Turcs qu'il ne fallait pas renoncer à une portion de leur territoire! — Trois ans auparavant, le hospodar Stefan Cantacuzino, qui avait fait couper la tête à son prédécesseur Constantin Brâncoveanu, en l'accusant de trahison avec les Allemands, renouait, aussitôt arrivé au pou-

voir, les mêmes intrigues : mais il fut dénoncé à son tour, conduit à Constantinople, et tué comme son prédécesseur¹. — Grégoire Al. Ghica de Valachie fut plus habile. Comme jadis Démètre Cantemir en Moldavie, il appela les Russes dans sa Principauté (1774), se fit enlever par eux et conduire à Saint-Pétersbourg, où on le traita avec la plus grande distinction². En même temps, il était l'objet des mêmes distinctions de la part des Turcs qui le considéraient comme un prisonnier de guerre, victime de son dévouement à la Turquie.

Mais ce n'étaient là encore que des trahisons individuelles. Ce n'était pas encore la politique officielle et comme le mot d'ordre des Phanariotes. A partir de 1774, ils envoient constamment à la Porte de fausses nouvelles et ne songent plus qu'à se ménager les bonnes grâces de l'Autriche ou de la Russie. Constantin Mavrocordat disait lui-même qu'il obéissait avec plus de scrupule aux ordres des ambassadeurs de Saint-Pétersbourg qu'aux firmans de la Porte. C'est que les Russes aussi bien que les Autrichiens non seulement dictaient leurs volontés à la Turquie, mais pouvaient faire nommer ou déposer des hospodars. Al. Ypsilanti n'avait dû qu'à l'intervention de l'Autriche de remplacer, en 1786, Al. Mavrocordat, nommé, l'année précédente en Moldavie, grâce au consul russe³; — Const. Moruzzi fut destitué, en 1782, pour n'avoir pas bien accueilli le consul russe Lascarov⁴; — et Alexandre Mavrocordat lui-même fut déposé pour n'avoir pas bien accueilli le consul autrichien Raicevich⁵. — Souvent ces deux puissances agissaient l'une contre l'autre, et alors c'était à la finesse des Phanariotes à décider quel parti il fallait prendre : l'Autriche exige, en 1784, la déposition de Nicolas Carageà, ami des Russes⁶; la Russie avait contribué, en 1782, à la déposition

1. Xenopol, V, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 136.

3. *Ibid.*, p. 282.

4. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 18.

5. Voir Hurmuz., *Doc.*, VII, p. 409-416.

6. Hurm., Suppl. I, vol. II, p. 30.

de Al. Ypsilanti, ami des Autrichiens ¹. — Parfois les deux hospodars qui se succédaient dans une même Principauté avaient, à cet égard, des tendances contraires : après Al. Ypsilanti, philo-autrichien, vint Nicolas Carageà, philo-russe. Souvent encore, les deux hospodars régnant à la fois se trouvaient là-dessus en désaccord. C'était encore des prétextes à dénonciations réciproques et une source d'accusations pour leurs compétiteurs de Constantinople. Jusqu'en 1774, on les accusait seulement de piller les Principautés, de faire émigrer les habitants, d'y faire haïr la Turquie. A partir de ce moment, on les accuse et ils s'accusent entre eux de trahison. — Mais il y avait toujours un argument plus fort que toute accusation aux yeux des Turcs : c'était l'argent ! Ainsi Al. Ypsilanti a beau être reconnu traître dans la guerre avec les Autrichiens : son fils n'a qu'à payer, il sera drogman et ensuite prince !... M. Soutzo a beau s'enfuir avec la caisse de la défense de la Valachie contre Pasvan-Oglu... il se fera protéger par le consul russe, un instant plus tard, il paiera, sera pardonné et son fils pourra être nommé aussi drogman et prince ² !

Ainsi, à la fin du siècle, les Phanariotes présentaient au moins autant d'inconvénients pour la Turquie, que les princes indigènes qu'ils avaient remplacés. Ils avaient démoralisé et appauvri les deux provinces qu'on leur avait confiées, et travaillaient à les faire perdre à la Turquie. Leurs trahisons ne peuvent même pas s'excuser comme celles des princes indigènes de jadis par le désir de rendre aux Principautés le calme et l'indépendance. D'un autre côté, ce n'est plus avec l'Autriche ou avec la Pologne qu'ils trahissent, mais avec la Russie, dont la puissance augmente sans cesse et qui deviendra bientôt l'épouvantail de la Turquie. Aussi peut-on dire qu'à la fin des règnes Phanariotes, la Turquie en même temps que les Principautés se sentaient épuisées, amoindries, menacées. Souvent leurs trahisons restaient sans résultat. Mais deux fois elles portèrent de rudes

1. Hurm., Suppl. I, vol. II, p. 30.

2. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 222 et suiv.

coups à la Turquie et aux Principautés. En 1774, la trahison de Grégoire Ghica, vendu aux Russes, obligea les Turcs à céder à l'Autriche une des plus belles parties de la Moldavie, celle où reposaient les os des anciens princes et où se trouvait l'ancienne capitale de cette province, nous avons nommé la Bukovine. — De même à la suite de la guerre turco-russe de 1812, ce fut à la trahison d'un Phanariote qu'on dut de perdre presque la moitié de la Moldavie, la fertile région comprise entre le Pruth et le Dniester, c'est-à-dire la Bessarabie. Les Phanariotes craignirent un instant que l'empire turc de même que l'empire russe ne fussent à jamais écrasés par Napoléon : les Principautés leur auraient été enlevées à jamais ! Le drogman Panaïotaki Moruzzi intercepta une dépêche de Napoléon aux Turcs, dans laquelle il leur annonçait qu'il marchait contre les Russes. En même temps, son frère Démètre, chargé de négocier la paix avec les Russes à Bucarest, envoya aux Turcs un ultimatum signé Kutuzov, menaçant de passer le Danube et de marcher sur Andrinople si la paix n'était pas signée avant dix jours... Le sultan effrayé céda. Il n'apprit que plus tard la trahison, à la suite des intrigues d'un autre Phanariote, Carageà. Au moment où Démètre Moruzzi s'amusa à Bucarest dans les bals donnés par les Russes, on signait à Constantinople son arrêt de mort. Il fut décapité, revêtu de la pelisse d'honneur. Sa tête placée sur son cadavre, à la manière des infidèles, fut exposée pendant trois jours avec cet écriteau : « Ayant eu connaissance de toutes les affaires politiques de son gouvernement, et s'étant uni avec son frère pour les révéler aux ennemis de l'État, le traître a payé ce crime de sa tête ! » On trouva parmi ses effets : une bague de douze mille piastres donnée par les Russes et les titres de propriété d'une terre dans la partie de la Moldavie cédée à la Russie ! Ses deux filles, réfugiées en Russie, furent faites demoiselles d'honneur de l'impératrice¹.

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 697, 698, 738. — Aff. étrang., Turquie, 1821, p. 235.

Nous aurons à revenir bientôt sur ce portrait du Phanariote. Pour le moment, ces traits suffisent. Nous l'avons vu administrer la Principauté, intrigant pour la posséder ou pour la garder, trahissant les intérêts de la Turquie. Corrompu, sans l'ombre d'un scrupule, le hospodar phanariote est funeste aux Turcs, ses maîtres, aux Roumains, ses administrés. Mais nous le verrons, dans les chapitres qui suivent, nuire à tout ce qui l'entoure, à ses compatriotes mêmes. Nous ignorons dans quelle estime les hospodars phanariotes étaient tenus dans leur pays. Pour les Turcs, l'argent qu'on tirait d'eux faisait vite oublier leurs méfaits. Quant aux Principautés, où ils ont régné, leur mémqire est ineffaçable : leur nom est resté l'appellatif injurieux de tous les vices de la nature humaine, on n'y parle d'eux qu'avec horreur. . Bien longtemps après la cessation du régime, on associait ce nom à toutes les calamités dont on gardait le souvenir, aux calamités naturelles même, qu'on avait l'air de leur attribuer ; quarante ou cinquante ans après leur départ, on disait communément dans les deux Principautés :

L'hiver de Hangherliu !
Le tremblement de terre de Ypsilanti !
La famine de Moruzzi !
La peste de Carageà !

§ 1. — Avec le portrait du Hospodar, nous avons achevé notre tableau de la société sous l'Ancien Régime et ce serait le moment de tirer les conclusions principales des chapitres qui précèdent, si une question ne s'imposait tout d'abord :

Des paysans ou des opprimés d'un côté, des boyars ou des oppresseurs de l'autre, un clergé insignifiant, sans aucune influence, presque en dehors de la société, un Hospodar dominant le tout : dans cette hiérarchie sociale, il y a comme un chaînon qui manque. Il n'y a point de classe intermédiaire, il n'y a point ce que l'on appelle une bourgeoisie. Pourtant, il faut bien qu'il y ait du commerce et, à en juger d'après les riches habits des boyars et des boyarines, il doit y avoir une certaine industrie. Qui est-ce qui fait du commerce? qui est-ce qui fait de l'industrie? qui est-ce qui est épicier, cabaretier, marchand de nouveautés, de chaussures, d'objets de luxe? Non seulement on ne peut pas se passer d'une telle classe sociale, mais, en réalité, les voyageurs de la fin du xviii^e siècle nous parlent des boutiques et des grands magasins de Bucarest et de Jassy. Qui donc tient ces petites boutiques, ces grands magasins? — Qu'on ne s'y trompe pas, la plus grande partie de la marchandise qu'on vend dans ces établissements est de fabrication étrangère, la presque totalité des marchands qu'on rencontre dans le pays sont des étrangers.

Les naturels du pays n'ont pas le temps de s'occuper d'art et d'industrie, et *méprisent* le commerce¹. Les quelques centaines de marchands et d'artisans indigènes qui vendent des clous, des planches, des baquets, du fromage, du caviar, qui fabriquent des

1. Dem. Cantemiri *Descriptio Moldaviæ*, éd. de l'Académie roumaine. — Buc., 1872, p. 120.

chaussures, des fourrures et des couvertures de lit, tout à fait grossières¹, forment des « corporations » (*bresle*) et choisissent leurs prévôts², peuvent intéresser un historien du commerce, mais ne comptent guère dans l'ensemble de l'organisation sociale que nous étudions. Les naturels du pays, qui ne sont pas paysans, trouvent qu'il est bien plus pratique de devenir boyar, — ce qui veut dire souvent commencer par être domestique, — que de s'occuper d'un métier ou de s'engager dans un commerce quelconque. Le commerce et l'industrie n'exigent pas seulement trop de temps et de fatigues, mais supposent un certain capital que seul un boyar peut posséder ou emprunter, et une certaine force de résistance à toutes les vexations financières et à tous les mépris. Non seulement on ne pratique ni commerce, ni industrie, ni arts, dans les Principautés, mais on méprise toutes ces branches de l'activité humaine et ceux qui s'y adonnent. Les boyars ont des termes curieux pour désigner tous ceux qui ne parviennent pas à la boyarie, qui ne font pas partie de la noblesse : ils les appellent des « mojici » (des grossiers) ou, ce qui est encore plus significatif, des « proști » (des sots). Ainsi, toute société se divise pour eux en nobles d'un côté et « mojici » ou « proști » de l'autre. On comprend bien que dans une société ayant de pareilles idées, personne ne veuille s'occuper d'industrie, de commerce ou d'art; ce serait là une grande vertu, une folie presque, ou — pour nous servir du terme du temps — une véritable « sottise ». Il vaut mille fois mieux être tout de suite ou en peu de temps boyar : cela ne demande aucun capital, aucune peine, aucune capacité, — c'est beaucoup plus « honorable », c'est « plus vite fait », et cela rapporte infiniment davantage.

Des milliers de tziganes vagabondent par tout le pays. Les hommes font danser l'ours, les femmes disent la bonne aventure, ou bien ils recueillent ensemble les parcelles d'or que roulent

1. D'Hauterive, *La Moldavie en 1785* (*Revue de géogr.*, 1880, janv., p. 46).

2. Cf. V. A. Urechia, **L'histoire des corporations* (*bresle*), dans les *Causeries littéraires*, année XXII, 1888, 1^{er} déc., p. 784 et suiv.

les rivières de montagne, fabriquent des articles en bois, des cuillères surtout, ou exercent le métier de forgerons. Ce sont les « esclaves de l'État », libres de vagabonder à l'intérieur du pays, mais qui doivent venir en masse apporter chaque année, au Prince, leur tribut d'une « drachme » : c'est le temps des orgies, c'est le temps des vols¹ ! Ces esclaves, pourris de défauts, sont néanmoins les seuls gens nés dans le pays qui cultivent la musique, si l'on excepte les quelques musiciens turcs qui divertissent le Hospodar, ce sont les seuls qui cultivent les arts mécaniques ; on pourrait dire que ce sont les seuls qui aient un certain talent. Naturellement, ils sont méprisés et maltraités. Ainsi les boyars du pays méprisent le commerce et l'art : ils laissent le premier aux étrangers, le second aux esclaves.

Les commerçants étrangers sont de provenance et de type très divers.

Les moins nombreux, les plus honnêtes, ceux qui montrent le plus d'attachement pour le pays et qui sont destinés à s'assimiler plus vite avec le reste de la population, ce sont les Arméniens. Ils font peu de bruit, ils sont sobres, rangés, économes. Ils conservent encore, pour l'instant, leur langue et leur type national : on les reconnaît à leur teint olivâtre, à leur poil noir. Tous les ans, ils vont en Transylvanie, en Hongrie, en Silésie, en Moravie, en Brandebourg, à Venise, pour faire le commerce du grand et du petit bétail des Principautés. Dans le pays, ils sont surtout marchands de tabac ou d'articles de luxe, qu'ils rapportent de leurs voyages en Europe, de Leipzig surtout. C'est ce qui leur a valu, à eux et au quartier où ils habitent, le nom de « Leipzicois »² (Lipșcani). D'une façon générale, on peut dire que ce sont, de tous les étrangers des Principautés, ceux qui sont le plus aimés et qui aiment le plus le pays. Dans cent ans, on entendra à peine parler d'eux : il faut croire qu'ils

1. Raicevich, p. 31, 37, 50. — Langeron, p. 81.

2. G. Obédénare, *La Roumanie économique*. Paris, 1876, p. 406. — Raicevich, p. 32.

se sont presque tous, sans bruit, fondus dans la masse de la population.

Presque tous les commerçants du pays sont, sous les hospodars phanariotes, des Grecs. Sous les derniers princes indigènes, ils étaient déjà nombreux ; mais depuis qu'il y a des hospodars de leur race, on comprend bien qu'ils viennent toujours en plus grand nombre : comme ils ne peuvent pas tous occuper des fonctions publiques, vu leur nombre, ils se rattrapent sur le commerce, pour lequel leur esprit est aussi doué que pour les affaires politiques. Ils viennent de tous les coins de la Grèce et de la Turquie, de l'Albanie, de la Morée, de la Macédoine ¹, et, une fois dans les Principautés, ils y restent. Un autre contingent est fourni par ceux qui accompagnent chaque nouveau prince ou qui profitent de la moindre occasion pour envahir les Principautés. Ils ne se fondent point avec la masse de la population, ils n'ont aucun intérêt à le faire, et même ils ont tout avantage à en rester distincts : s'ils se font naturaliser, c'est pour augmenter leurs droits, c'est pour pouvoir s'emparer des terres du pays. Leurs enfants auront toujours le mépris des indigènes, et la langue qu'ils parlent en famille, sera toujours le grec. Les affaires commerciales qu'ils traitent sont de toute espèce. On les voit très souvent prendre des terres à ferme, ou s'installer banquiers dans les villes. A l'époque de la récolte, ils parcourent les villages, avec des sacs remplis d'or, séduisant les paysans et hypothéquant leurs produits ². On les voit encore, dans le quartier des « Leipzicois », qu'ils se disputent avec les Arméniens, vendre des articles apportés de tous les coins de l'Europe et du monde ; ces « Leipzicois » grecs vendent : tantôt des articles de Russie, des fourrures précieuses, martres, zibelines, renards, loups-cerviers ; tantôt des articles d'Orient : des étoffes et objets de luxe de Constantinople, des mousselines des Indes et d'Alep, des tissus en or de Scio ; tantôt enfin des articles européens :

1. Raicevich, p. 52.

2. *Ibid*, p. 62.

« articles de Leipzig », qu'ils vont chercher deux fois par an aux foires de cette ville : draps fins et jaquettes d'Allemagne, mouselines d'Angleterre, toiles imprimées, galons et broderies de Venise, batistes de France, etc..., et surtout des bijoux et perles de tous les coins du monde¹. S'il est de caractère moins aventureux, ou s'il manque de capital, le Grec se contente d'ouvrir une épicerie où l'on voit étalées toutes les denrées alimentaires de la Grèce : citrons, oranges, olives, sardines... Bien longtemps après l'époque des Phanariotes, on entendra désigner, dans les Principautés, tout épicier sous le nom historique de « Grec² ». Il ne faut pas oublier enfin de rappeler les « Capenlei », dont nous avons fait la triste connaissance dans notre premier chapitre : marchands grecs envoyés à chaque printemps par la Porte pour « acheter » des denrées alimentaires pour Constantinople³. Ainsi, on peut diviser ces marchands grecs : en marchands stationnaires et en marchands de passage ; en « marchands étrangers » qui vendent les choses de l'étranger aux indigènes, et en « marchands étrangers » qui achètent les denrées indigènes pour l'étranger.

Si les Arméniens et surtout les Grecs forment la grande majorité des marchands du pays, il ne faut pas oublier les Turcs et les Juifs, moins nombreux, mais bien caractéristiques.

Les premiers qu'on nomme ordinairement des « laji » sont d'anciens janissaires, venus presque tous de Trébizonde, et il suffit de connaître leur origine et leur ancien métier, pour comprendre comment ils se comportent dans ce pays. Ils se sont établis, malgré les habitants et les conventions avec la Turquie, sur le sol roumain, entre les villages et les villes, et se sont chargés tout seuls du commerce des grains, dont ils dépouillent, bien entendu,

1. Raicevich, p. 66. — Cf. P.-S. Aurelian, **Du mouvement économique en Roumanie au XVIII^e siècle*, dans les **Annales de l'Acad. roumaine*, série III, t. I, p. 138 et suiv.

2. Même vers 1867, comme veut bien nous le communiquer M. le professeur Émile Picot.

3. Voir ci-dessus, p. 12.

la plupart du temps, les habitants. C'est surtout près des villages de frontière, dans le nord de la Moldavie, par exemple, qu'ils s'établissent de préférence. Ils se proclament que c'est grâce à eux « que le Prince précédent a été déposé » et répandent la terreur dans les populations. Ils pratiquent l'usure envers les paysans et les tout petits fonctionnaires, — une usure formidable, de 10 p. 100 par mois) et tuent souvent leurs débiteurs insolvables. Ils déshonorent les familles et poursuivent les maris, — dit un chroniqueur, — le yatagan à la main. Un voyageur les qualifie : « la plus impertinente canaille qui existe, capable de commettre toutes sortes de désordres et de s'en vanter ensuite ». Leur cruauté et leur impudence irritent même les pachas des provinces voisines et même les hospodars phanariotes qui ont demandé, à plusieurs reprises, et obtenu, contre eux, des firmans d'extermination. Mais ils reviennent à chaque nouveau règne, pour vendre et acheter des céréales, pratiquer l'usure et déshonorer les familles ¹. Certes, dans l'état de désordre et de corruption où se trouvent les Principautés, le personnage du « laji » était un personnage logiquement indispensable et son absence se serait fait sentir dans notre tableau. Pourtant leur nombre décroît sans cesse, à la suite des nombreuses plaintes adressées contre eux. On n'en compte même plus trois milliers, en Moldavie, vers la fin du XVIII^e siècle.

A mesure que les « laji » turcs disparaissent du pays, un autre élément étranger les remplace. Il n'y a pas longtemps que les Juifs ont commencé à envahir les Principautés; parmi les vieux, il n'y en a presque aucun qui y soit né ². En Moldavie, ils sont venus de l'Autriche, où l'on parle de leur faire faire le service militaire, et de la Russie, où l'on parle de leur faire labourer la terre. En Valachie, ils sont venus de Constantinople, où se réfugiaient depuis longtemps les Juifs persécutés en Espagne. Des « Juifs polonais » et des « Juifs espagnols » ont donc pris

1. En. Kogălniceanu, p. 215-220. — I. Canta, p. 185.

2. Émile Picot, *La question des Israélites roumains*. Paris, 1868, p. 1.

d'assaut les Principautés des deux côtés, accaparant partout le petit commerce. Ils ne veulent rien hasarder : aussi se contentent-ils pour commencer de vendre du lait, de la viande, des fruits, de l'eau-de-vie surtout, le plus souvent frelatée¹, ou bien ils font la contrebande du nitre qu'ils échangent en Pologne contre l'eau-de-vie de grain². Quand le Juif a ramassé un peu d'argent, il commerce aussitôt à prêter à usure. Il professe un mépris profond pour tous les autres habitants du pays qu'il désigne sous le nom collectif de « goï », c'est-à-dire « infidèles ». Le jargon de tous ces gens est incompréhensible, et, selon le pays d'où ils viennent, ils ont même de la peine à s'entendre entre eux ; la plupart du temps, c'est un mélange de patois allemand et d'hébreu. Ils portent des noms qui ne se trouvent dans aucun calendrier et que les indigènes n'ont jamais entendu : Itic, Șloim, Leiba, Nufer. Ils sont tout de suite reconnaissables à leur costume et à leur visage : une barbe inculte, aussi inculte et aussi malpropre qu'on peut se le figurer, des cheveux bouclés tombant jusqu'au cou et cachant les oreilles, le sommet de la tête rasé et couvert par une calotte grasseuse. Ils sont sales au point qu'on dirait qu'ils le font exprès, ne portant jamais de bottes qui ne soient éculées, jamais de lévite qui ne soit déguenillée³. Leur habitation est peut-être plus malpropre que leur personne⁴. Ailleurs, l'Israélite fait tout ce qu'il peut pour se confondre, au moins extérieurement, avec la masse de la population : ici, il fait tout ce qu'il peut pour se distinguer des « goï ». Étrangers de naissance et de cœur, ils commencent par s'emparer du petit commerce, puis prêtent à usure aux paysans, puis, en possession d'un certain capital, ils

1. Cf. E. Desjardins, *Les Juifs de Moldavie*, p. 13.

2. Raicevich, p. 46.

3. D'Hauterive, *La Moldavie en 1785* (*Revue de géogr.*, 1880, p. 46). Cf. E. Desjardin, *Les Juifs de Moldavie*. Paris, 1867, p. 6. — Don Eusebio Gonzalez y Mendoza, *Voyages en Orient. Les Juifs et les étrangers en Roumanie*, trad. de l'espagnol par J. Flamerie. Nancy, 1894, p. 15.

4. Cf. E. Picot, *La question des Israélites roumains*, p. 7.

ouvrent leur bourse, pour la grande usure, à tout le monde : aux paysans dans la misère, aux petits et aux grands boyars que l'excès de leur luxe rend besogneux. Plus ils deviennent indispensables, plus ils deviennent communément détestés. Ils s'accroissent incessamment, chassés de partout, au point de comprendre aujourd'hui près d'un dixième de la population totale. Par leur volonté de ne pas s'assimiler, ils ont l'air de vouloir braver tout le monde. Il n'y a vraiment que le nom de commun entre les Juifs des autres pays et ceux qui inondèrent les Principautés, à partir du milieu du *xviii*^e siècle. Les habitants les désignent sous les noms de « sangsues », de « Juda » et autres sobriquets. Toutes sortes de légendes ont cours sur leur compte : la semaine de la Pâque juive, de même que pendant la semaine sainte, on tient les enfants enfermés chez soi, de peur que les Juifs ne leur sucent le sang et ne le mettent dans leur « azima » ; et si, par hasard, une fois, il arrive qu'un enfant disparaît, la population entière se soulève et demande la mise à la torture de tous les Juifs ¹. Plusieurs fois, notamment sous Alexandre Moruzzi (en 1804), on a décrété contre eux des lois sévères, leur défendant d'acheter les produits des terres avant la récolte ². Mais le Hospodar qui avait porté cette mesure fut bientôt déposé. Les Juifs, habitués à ramper devant tout le monde et à acheter tout, comprirent bientôt que ce qu'il y avait de plus facile à acheter au monde, c'était un hospodar : la loi fut bientôt révoquée. Comme on leur ferme les frontières, ils se glissent sous des protections étrangères. Les « consuls » s'achètent comme les « hospodars » : celui de Prusse et celui d'Angleterre leur vendent bientôt leur patronage ³. Ils se répandent de plus en plus dans les campagnes. Tant qu'ils resteront dans cette condition, ils seront un des plus grands dangers pour le pays : ils empêcheront la régénération du

1. Alex. Amiras, p. 142. — Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 455. — I. Neculce, p. 362.

2. Émile Picot, *La question des Israélites roumains au point de vue du droit*, Paris, 1868, p. 9 et 23.

3. Cf. Colson, *De l'état présent*, p. 154.

paysan, en augmentant sa misère, — la régénération de la noblesse, en entretenant sa corruption.

§ 2. — Et voilà de quoi se compose la classe bourgeoise des Principautés danubiennes, au commencement de ce siècle. Au lieu de cimenter la solidarité sociale, elle est, au contraire, faite pour la dissoudre. Nous avons dit que, dans la hiérarchie sociale, il y a comme un chaînon qui manque, disons mieux, il y a comme un chaînon rouillé dont le contact seul rouille les chaînons voisins.

Nous n'avons pas assez de données pour reconstituer l'état d'esprit de cette bourgeoisie étrangère, au regard des intérêts du pays. Nous savons qu'elle était soumise à des contributions toujours plus fortes¹; nous savons que la Sublime Porte ne se contentait pas, pour la nourriture de sa capitale, des céréales des Principautés, mais qu'elle leur demandait nombre de produits qu'on ne trouve guère que chez les marchands, chez les épiciers, par exemple², d'où l'on peut conjecturer que ceux-ci souffraient les mêmes vexations que les paysans; on sait que, pendant les guerres, les marchands cachaient toutes leurs marchandises dans des caves ou qu'ils les mettaient dans des chars et s'enfuyaient dans la montagne, en Transylvanie³; on sait qu'un certain général russe courut un jour chez un marchand qui venait de recevoir un envoi considérable de marchandises, le força de déballer toutes ses caisses et distribua à la famille de sa maîtresse pour deux à trois mille ducats de châles et d'étoffes qu'il ne paya, bien entendu, jamais⁴; on sait que, pendant la campagne de 1811, il y eut une opposition énergique de la part des « commerçants » de Bucarest, qu'on dut en envoyer six en Sibérie pour persuader aux autres d'ouvrir leurs boutiques⁵. Mais c'est à peu près tout

1. Cf. C. Calmuschi, *Principales impositions*, p. 69.

2. Raicevich, p. 53.

3. Hurm., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 618.

4. Langeron, p. 197.

5. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 621 et 622.

ce que l'on sait. Ces données sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse reconstituer l'état d'esprit de toute une classe sociale. D'un autre côté, on pourrait peut-être supposer que cette classe partageait l'indifférence des gens du pays pour les choses qui dépassaient le besoin ou l'intérêt actuels, et leur inquiétude pour le lendemain, ce qui la rendait deux fois étrangère au pays ; ou bien que l'Arménien, le Grec, le « laji » et le Juif marchands, présentent autant de traits d'esprit distinctifs ; ou bien encore que chacune de ces catégories d'étrangers détestait cordialement toutes les autres ; mais nous nous demandons si, en histoire surtout, on a le droit de faire de la « psychologie » avec de la « logique », et si l'on ne doit se contenter de ce que les documents vous permettent d'affirmer.

Du reste, il n'est guère nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre de bien connaître l'état d'esprit de cette bourgeoisie étrangère, et si nous en avons esquissé les principaux types, c'était seulement pour donner une idée complète de l'état de la société sous l'Ancien Régime. On verra précisément dans la suite comment une partie de cette bourgeoisie étrangère se fonda dans la masse de la population et deviendra une bourgeoisie nationale ; comment l'amélioration de l'état des choses dans les deux Principautés fera affluer d'autres étrangers commerçants et industriels qui s'assimileront à leur tour ; comment, surtout, les gens du pays eux-mêmes, perdront, avec les progrès de la culture et de la civilisation, leurs anciens préjugés et finiront par se livrer au commerce et à l'industrie...

VI

§ 1. — Tel était, au commencement de ce siècle, l'état de la société, tel l'état de « l'esprit public » dans les deux provinces qui constitueront plus tard la Roumanie. Deux éléments principaux de la société : des paysans d'un côté, des boyars de l'autre, les premiers devenant toujours plus misérables, — les autres s'hellénisant et se démoralisant de plus en plus. Le clergé et la « bourgeoisie », qui devraient former la classe intermédiaire, se dérobent à ce rôle : le clergé ayant comme ses paysans et ses boyars ecclésiastiques à lui ; la « bourgeoisie », étrangère et peu nombreuse, vivant comme en dehors de la société. Enfin, tout en haut il y a un hospodar étranger, source changeante des mêmes maux, sans rapport avec la société qu'il ruine et corrompt par l'introduction d'éléments étrangers ; tandis que, tout en bas de l'échelle sociale, tellement bas qu'il est impossible de l'y classer quelque part, on voit le pauvre esclave tzigane, dont les vices et les talents inexplicables étonnent les voyageurs du temps.

Dans chacune de ces conditions sociales, *l'âme* devait être distincte. Entre le Hospodar, presque toujours Grec, — le boyar, Grec ou indigène, rejeton d'une grande famille ou ancien domestique, — l'ecclésiastique, pope ou moine, et, dans les deux cas, indigène ou Grec — le commerçant ou l'artisan, Grec, Arménien, Turc ou Juif, très rarement indigène, — l'habitant des campagnes, paysan de père en fils ou parfois descendant d'une famille noble de guerriers, — enfin le tzigane esclave, — que peut-il y avoir de commun ? — Le trait le plus caractéristique, le plus original et le plus malheureux de cette société, c'est de se composer d'une infinité d'éléments étrangers, indifférents les uns aux autres et qui ne peuvent même pas se comprendre entre eux.

Pourtant, on peut trouver au moins un caractère commun à

tous ces éléments divers, c'est *l'ignorance presque absolue* où se trouve plongée la presque totalité de cette société si bizarrement composée. Nous ferons la part des quelques exceptions, heureusement toujours de plus en plus nombreuses, dans les chapitres suivants. En second lieu, on a dû remarquer que, depuis le pauvre esclave tzigane et depuis le paysan, qui émigre ou devient brigand, jusqu'au prince qui dicte ses volontés et s'enrichit sans mesure, tout le monde est incertain du lendemain, tout le monde tremble : le paysan devant les gens de l'administration ou son propriétaire, l'esclave devant son maître et devant les domestiques de son maître, le boyar devant un édit du Prince, le Prince devant un firman. Ces gens malheureux forment comme une hiérarchie d'abus de pouvoir, où chacun opprime de son mieux son inférieur. Cette *incertitude du lendemain*, cette *inquiétude perpétuelle*, ce *mécontentement du présent*, qui se traduiraient par une révolution sociale, si les gens du pays étaient plus instruits ou moins déprimés, moins abrutis par la misère ou la corruption, constitue un deuxième trait commun à toutes les classes sociales. De ces deux premiers traits en résulte un troisième, qui est *l'indifférence complète de tous pour ce qu'on appelle les intérêts du pays*, soit parce que l'on ne connaît pas en quoi consistent ces « intérêts », en quoi ils ont consisté jadis, soit surtout à cause de l'état maladif de la sensibilité, qui fait que chacun vit pour soi-même. Ainsi toutes ces classes, si distinctes qu'elles soient par leur fortune, leurs origines, leurs manières, leurs costumes, se rapprochent par des traits négatifs de l'esprit, par l'inexistence, pour ainsi dire, de la pensée, et par des traits positifs de la sensibilité : ils souffrent tous, ils sont tous mécontents et ils sont tous enfermés, par leur souffrance, en eux-mêmes. On n'a pas le loisir de songer à autrui ou au lendemain. On est tout occupé de soi-même et du jour même. C'est l'époque de l'égoïsme étroit et à outrance — et c'est l'époque de la vie au jour le jour.

§ 2. — Voilà donc la vie intérieure des Principautés : inconscience et misère. Leur vie politique offre le même triste spectacle : c'est une agonie. Les anciennes Capitulations avec la Turquie n'étaient plus respectées depuis longtemps. Les Turcs, à qui elles interdisaient l'accès des Principautés, sont maintenant répandus partout : commerçants et usuriers à la campagne « laji », parfois joueurs de fifre à la cour et chez les grands boyars (méterchénistes), souvent même fonctionnaires. Il y a : le « divan-effendi », secrétaire turc du prince qui écrit les dépêches à la Porte et lit les firmans ¹ ; le « Chaouch », qui précède le Hospodar et porte un bâton garni de sonnettes d'argent ² ; le « portar-bacha », introducteur des Turcs à la cour, avec ses satellites innombrables ³ ; le « beseli-aga », chef de la garde turque, créée pour réprimer les désordres des sujets turcs, toujours plus nombreux ⁴. Le pays est devenu, politiquement parlant, un pays turc. Le croissant règne sur les remparts de Giurgevo et d'Ibraïlov ⁵. Les pachas de Chotin et de Bender sont chargés de surveiller la conduite des hospodars. Les procès entre Turcs et indigènes sont jugés par le « divan-effendi » assisté d'un « cadi » envoyé de la forteresse turque la plus voisine ⁶. — Nous ne faisons que rappeler le droit que se sont arrogé les Turcs d'approvisionner leur capitale avec les produits des Principautés et les excès qu'ils commettent à cette occasion. Le tribut s'accroît avec chaque Hospodar ⁷. — Enfin, on apprend le turc dans bien des familles de boyars et l'un des hospodars, Nicolas Mavrogheni, philo-turc passionné, non content d'envoyer, à ses frais, de jeunes Roumains à Constantinople, pour y apprendre le turc, crée une chaire de turc à « l'Académie grecque » de Bucarest ⁸.

1. Raicevich, p. 83, 89.

2. *Ibid.*, p. 123.

3. *Ibid.*, p. 82.

4. *Ibid.*, p. 112. — Pour toutes ces fonctions et d'autres encore, voir aussi Zallony, p. 25 et 26.

5. Cf. Langeron, p. 71. — Malte-Brun, p. 257.

6. Raicevich, p. 83.

7. Voir ci-dessus, p. 12.

8. V. A. Urechia, **Hist. des écoles*, I, p. 63.

Ce n'est pas assez du joug turc; les Principautés ont encore d'autres maîtres : les Grecs du Phanar. Tout ce qu'il y a de richesses dans le pays est pour les Turcs ou pour les Grecs. Il y a deux parts à faire dans les finances : l'une qu'on appelle les « revenus des hospodars » et l'autre les « revenus du pays »¹. La première est, en effet, la part des Phanariotes, la seconde est la part des Turcs. Le pays n'a guère de part dans ses revenus.

Aux yeux de l'Europe, les Principautés ne jouissent d'aucune considération. Elles sont ignorées ou méprisées. En 1743, la France refuse d'y envoyer un agent². En 1760, le hospodar Calimaki protestant contre la fermeture des frontières autrichiennes, le ministre Kaunitz ne daigna pas lui répondre³. Pourtant, les voisins immédiats des Principautés, l'Autriche et la Russie, semblent se rendre compte de leur fertilité et de leur importance stratégique et commerciale. Un mémoire de 1771 les représente comme pouvant former pour l'Autriche un solide rempart vers l'Est :

Le versant oriental des Carpathes serait une bonne ligne de défense pour les armées impériales, en cas de défaite; les Principautés renferment des richesses minérales, végétales et animales de toutes sortes, — elles pourraient nourrir une armée aussi nombreuse que possible; la Moldavie met en communication directe la Galicie et la Lodomérie avec la Transylvanie; — c'est la voie de commerce la plus directe entre la Pologne et la Turquie⁴.

D'un autre côté, les Russes n'étaient pas seulement attirés par les richesses du pays et l'identité de religion des habitants. Pour eux, les Principautés sont le premier pas vers Constantinople et, comme ils le disent dans un mémoire de la même année que le mémoire autrichien, ils en ont, avant tout, besoin

1. Cf. Xenopol, **État des finances des Principautés au xviii^e siècle*, dans son *Histoire des Roumains*, V, p. 568-588. — B. Știrbei, *Rapport*, p. 746 et suiv.

2. V. A. Urechia, **Les relations de la France avec la Roumanie*. Bucarest, 1884, p. 123.

3. Hurm., VII, p. 22.

4. Publié dans les **Actes justificatifs de l'Hist. de la Révol. roum. de 1821* de C. D. Aricescu. Craiova, 1874, p. 16.

« pour avoir le dos libre en Pologne »¹. — Tour à tour envahies et pillées par trois compétiteurs, la Turquie, l'Autriche et la Russie, les Principautés durent au moins à cette situation de n'appartenir enfin à aucun d'entre eux. En attendant, l'Autriche en aura déjà pris un morceau à Passarovitz (1718), la Petite Valachie, qu'elle sera obligée de rendre à la paix de Belgrade (1739) et elle profitera des complications suscitées par le premier partage de la Pologne pour s'emparer définitivement de la Bukovine. L'Europe laissait faire. A leur tour les Russes profitèrent du trouble général des choses, en 1812, pour s'emparer de la Bessarabie. Les deux fois, la Valachie resta intacte. Ce fut la Moldavie qui dut renoncer à la moitié de son territoire, « province septentrionale de l'Empire ottoman, s'avancant entre les possessions russes et autrichiennes, comme un promontoire entre deux mers, prêtes à l'engloutir »...

Il y eut un moment entre tous, où ces deux puissances auraient pu s'emparer des deux Principautés plus facilement, peut-être, que jamais : ce fut au moment du premier partage de la Pologne ; il est même étonnant de voir que ces deux petites provinces n'ont pas subi le sort du grand État voisin. On a essayé néanmoins de le leur faire subir, de les arracher à la Turquie, au nom de l'humanité et de la civilisation. Ce qui sauva les Principautés, c'est que là-dessus l'Autriche ni la Russie ne voulaient entendre parler de partage : chacune à sa manière travaille pour arrêter l'autre et garder tout pour soi. « Jamais l'Autriche ne souffrira que les Russes demeurent en possession de la Moldavie ou de la Valachie »². Puis elle réclame la Petite Valachie, pour aider la Turquie contre les Russes. Au milieu de guerres et de négociations sans issue, le jeune empereur Joseph II poursuit des rêves chimériques : ou bien la Turquie sauvée par l'Autriche lui cédera la Valachie, ou bien on laissera avancer la Russie et on se fera donner en compensation soit la Bosnie et l'Herzégovine,

1. Alb. Sorel, *La question d'Orient au XVIII^e siècle*, p. 149.

2. *Ibid.*, p. 72, 173 et suiv., p. 185.

soit la Moldavie et la Valachie, soit enfin la Galicie¹. Ce fut presque l'histoire de la laitière et du pot au lait ! Marie-Thérèse avait cru un moment arranger les affaires de Pologne en reconstituant ce royaume avec les débris du premier partage et les Principautés². Puis désespérant d'avoir un morceau de la Pologne, le prince régnant Joseph II s'écrie : « Il nous faut toute la Moldavie et la Valachie ! » « Qu'est-ce que la Pologne a à exiger de nous, quand nous ne lui prenons rien ? »³. Enfin le ministre Kaunitz trouve un moyen terme : « Il nous faut toute la Valachie, la partie sud de la Moldavie et de la Bessarabie, ... le reste de ces deux provinces aux Polonais⁴ » ! — Au milieu de toutes ces fluctuations, une seule tendance reste constante : empêcher les Russes de prendre la Moldavie ou la Valachie.

La Russie a une autre attitude. Elle n'intrigue pas, elle agit. Elle veut mettre l'Europe devant un fait accompli. Elle s'empare, de toutes les villes des deux provinces les unes après les autres et installe des généraux russes comme gouverneurs dans les deux capitales⁵. Aucune réponse ouverte jusqu'à ce que la flotte turque soit détruite et Bucarest entre les mains du baron d'Elmpt. Alors seulement Catherine II confie à Frédéric II ses ambitions : elle veut « l'indépendance » des Principautés, elle voulait dire leur maintien sous la domination russe⁶. D'ailleurs, il lui faut le « dos libre » pour agir en Pologne. Elle ne céderait les Principautés que contre un partage de l'Empire ottoman. Enfin, sûre de ne pouvoir obtenir que Bender et Otchakof, Catherine déclare à Frédéric II qu'elle « renonce à ses prétentions sur la Moldavie et la Valachie⁷. » Elle en avait donc eu !

1. Alb. Sorel, p. 192.

2. *Ibid.*, p. 220.

3. *Ibid.*, p. 222.

4. *Ibid.*, p. 221.

5. Voir surtout Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 797 et suiv. — Sorel, p. 59, 80, 99, 130, 134, 151, 175.

6. Alb. Sorel, p. 114, 136, 150 et 170.

7. *Ibid.*, p. 203.

Ce fut surtout à Frédéric II que les Principautés durent d'échapper au sort de la Pologne. Elles purent se féliciter de ne s'être pas trouvées sur son chemin, de ne s'être pas fait désirer par lui. Frédéric II était tout entier dans chacun de ses actes. Les deux grands principes : — « qu'il faut brider la Russie », — « qu'il faut se ménager des circonstances favorables », — se retrouvent ici dans sa conduite : ne jamais céder les Principautés aux Russes, — sauvegarder toujours la Turquie, qu'il considérait « comme un fonds de réserve pour ses plans futurs ». — C'est ainsi que les Principautés durent au grand Frédéric II de les avoir sauvées de Joseph II et de Catherine II, de les avoir laissés agoniser encore jusqu'au moment de la miraculeuse guérison, au lieu de les tuer tout de suite, au nom de l'« humanité » et de la « civilisation ».

Le partage de la Pologne fut néanmoins comme un premier avertissement pour les deux Principautés roumaines. Comme la Pologne, elles étaient convoitées par trois puissants États voisins ; comme elle, elles avaient une aristocratie intrigante et corrompue et manquaient d'une monarchie stable, héréditaire, puissante et aimant le pays, par cela même ; comme la Pologne enfin, les Principautés n'avaient pas de classe intermédiaire nationale : des étrangers, des Juifs, — comme en Pologne, — détiennent le commerce et empêchent la formation d'un tiers État. — Les Principautés avaient encore d'autres désavantages qui leur étaient propres : une aristocratie, en grande partie étrangère, manquant de patriotisme, encore plus corrompue, plus dépourvue de toute valeur que l'aristocratie polonaise ; un territoire naturellement divisé en deux provinces qui n'avaient jamais constitué un seul État puissant ; enfin, elles sont bien moins connues que la Pologne en Europe. Si, par hasard, les trois empires qui les entourent et les convoitent, pouvaient parvenir à s'entendre entre eux, ce serait une affaire conclue entre eux seuls, et l'« Europe » ne pourrait que pousser un cri d'exclamation, en apprenant la nouvelle : « Il y avait donc des Principautés danubiennes ! » Heureusement, bien des circonstances s'opposaient à une ruine

si rapide. Les deux Principautés, réduites par le rapt de la Bukovine et de la Bessarabie, constituaient une région d'une unité très marquée, au point de vue physique : elles pouvaient former un État avec des frontières telles que la Pologne n'en avait jamais eu : les Carpathes, le Danube, le Pruth. De plus, si deux des puissances qui les convoitaient étaient les mêmes que pour la Pologne, la troisième n'était plus la Prusse en pleine expansion, mais la Turquie en décomposition ; il n'était pas jusqu'au lien indirect qui rattachait les Principautés à la Turquie qui n'offrît l'avantage de contenir les convoitises des autres compétiteurs. De plus la noblesse vaniteuse, incapable, étroitement égoïste, était heureusement, en fait, presque dépourvue de tout pouvoir, elle ne jouissait pas, comme en Pologne, du droit dangereux du *Liberum veto*. Enfin, les gens du pays étaient trop peu religieux pour être intolérants et mêler l'étranger à des querelles confessionnelles. Ce fut peut-être à toutes ces causes que l'organisme moribond du pays roumain dut d'échapper à la destruction.

Mais il était permis de se demander s'il pourrait un jour aspirer à une nouvelle vie, s'il resterait longtemps à l'abri des convoitises de ses voisins. Ne valait-il pas mieux « pour l'humanité et pour la civilisation », comme disent les voyageurs du temps, et surtout les diplomates intéressés, que les Principautés allassent grossir l'État russe ou mieux l'État autrichien ? Leur incapacité à se soutenir seules, la décadence de l'Empire ottoman, leur position géographique, semblent indiquer cette solution comme la seule possible, ou du moins, comme de beaucoup la meilleure pour la civilisation, pour le sort matériel et moral des habitants.

Mais tout va, parfois, pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles, et il était donné aux Principautés de jouir d'une autre solution du problème de leur existence. Cette solution, qui aurait semblé une utopie aux voyageurs du temps et aux diplomates, c'était : une révolution complète dans l'esprit public. Il fallait qu'un nouveau courant d'idées s'introduisît dans les deux Principautés, qu'on y sût comment les choses se passaient ailleurs et qu'on comprît, par comparaison,

comment elles se passaient chez soi. Ce qui semble impossible aujourd'hui pourra sembler demain tout naturel aux mêmes hommes, si, poussés par les circonstances, ils ont fait tant soit peu d'efforts pour leur amélioration. L'homme est un élément sans cesse changeant : parents et enfants, à plus forte raison ancêtres et arrière-petit-fils peuvent former souvent comme deux peuples distincts sur le même sol. Et c'est ainsi que s'est opérée la transformation radicale des Principautés en moins d'un siècle : exemples du dehors, efforts individuels, progrès continuels d'une génération à une autre. Il était spécialement réservé à la France, par l'influence de ses idées d'abord, par son intervention directe ensuite, de régénérer et d'émanciper la Roumanie, de faire une nation consciente d'elle-même du pays misérable et corrompu d'il y a un siècle, que les étrangers exploitaient, se disputaient entre eux, l'appelant de ces noms insolents : « Le Pérou des Grecs ¹ » ou : « Le grenier de Constantinople ² ».

1. Raicevich, p. 88. — Wilkinson, p. 64. — Malte-Brun, VII, p. 814.

2. Raicevich, p. 53. — Zallony, p. 58.

LIVRE II

LES INTERMÉDIAIRES DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER

Les Phanariotes.

La langue française à Bucarest et à Jassy.

§ 1. — Après tout ce que nous avons dit, le lecteur pourrait se demander avec étonnement et curiosité : par quel miracle la France a-t-elle jamais pu faire pénétrer son influence dans des contrées aussi éloignées d'elle par la distance et par les mœurs? Mais déjà au moment où nous sommes, à l'époque phanariote, des formes de civilisation et des idées françaises s'étaient introduites dans les Principautés, et la société roumaine contenait les germes de sa régénération future. Pour découvrir ces germes, il faut revenir sur le tableau sommaire que nous avons esquissé et envisager cette société, non plus en elle-même, mais au point de vue de l'avenir. Il faut, sachant que c'est l'influence française qui a changé du tout au tout hommes et choses en Roumanie, rechercher de parti pris, au sein de l'ancienne société, les premiers débuts de cette influence, si insignifiants qu'ils soient. L'avenir est contenu en germe dans le passé, et c'est le propre d'un observateur superficiel que de recourir à chaque instant, pour l'expliquer, à des circonstances extérieures et extraordinaires. Cette observation nous paraît surtout vraie quand on étudie l'histoire de la civilisation d'un peuple, c'est-à-dire quand on suit les progrès de l'esprit humain et de la sensibilité humaine. Ce qui est organisme doit avoir l'évolution normale d'un organisme : tel un arbre, au commencement du printemps, ne présente de loin, aux yeux d'un observateur indifférent ou superficiel qu'un tronc et des branches sèches, mais de petits bourgeons imperceptibles percent partout l'écorce, d'où sortiront plus tard feuilles, fleurs et fruits, — telle

une société naissante présente à qui se contente des traits les plus saillants, un tableau qui deviendra bientôt insuffisant à expliquer tout l'avenir.

C'est précisément à ces hospodars phanariotes que les écrivains du temps sont unanimes à décrier, que les Principautés durent de faire connaissance avec la France. Ces princes si avides, si cruels, si corrompus, si lâches, si intrigants, si antipathiques et si funestes, — ont eu pourtant ce grand avantage pour les malheureuses Principautés qu'ils furent appelés à administrer, d'y avoir introduit une première image, si faible et altérée qu'elle fût, de la civilisation occidentale, et l'on peut dire que l'influence de la France commence dans les Principautés danubiennes avec le premier prince phanariote.

On se souvient que ces hospodars grecs étaient d'anciens drogmans de la Porte; comme tels, ils étaient obligés de savoir les principales langues de l'Europe, et, avant tout, les langues dans lesquelles se rédigeaient les traités, l'italien et le français. La paresse et la vanité orientales des Turcs, — pour remplacer par cette explication plus logique et plus simple l'hypothèse du fameux article du *Koran*, — empêchèrent pendant très longtemps les Turcs d'apprendre les langues des « infidèles », de traiter directement avec les puissances et d'envoyer des ambassadeurs de leur race auprès d'elles. Le don particulier pour les langues et surtout l'esprit de finesse des Grecs, les firent préférer bientôt aux Vénitiens, aussi bien pour les négociations que pour la représentation auprès des puissances. On ne sait pas au juste quelle instruction avait reçue le premier de ces drogmans grecs, Panaïote Nicoussias : on sait qu'il servit d'interprète pendant les négociations de Chypre avec les Vénitiens, et que les Turcs, très contents de lui, le nommèrent ministre plénipotentiaire à Vienne. Mais on a des données précises sur les études de son successeur, le célèbre Alexandre Mavrocordat, l'Exaporite¹. Ce Grec, que l'on peut considérer, à juste titre,

1. Pappariopoulou, *Hist. de la civilisation hellénique*. Paris, 1878, p. 417.

comme le premier régénérateur de la Grèce moderne, fit de fortes études médicales à Padoue et à Bologne, où il soutint une thèse remarquable qui répandit, paraît-il, pour la première fois en Italie, les théories de Harvey sur la circulation du sang¹. De retour à Constantinople, il fut, pendant un certain temps, médecin du Sultan et de ses ministres, et enseigna gratuitement la littérature, la philosophie, la rhétorique et les sciences au grand lycée de Phanari, dont il fut peu de temps après le directeur. L'école fut transformée en Académie, sous sa direction, ses succès comme professeur furent immenses, mais jamais l'établissement ne jouit peut-être d'une plus grande réputation, que le jour où il la quitta, à la mort de Nicoussias, pour le grand drogmanat de la Porte². Il fut bientôt chargé des négociations de Carlovitz (1699), puis nommé ambassadeur de Turquie à Vienne. La légende veut qu'il ait persuadé au Sultan de confier les places de hospodars des deux Principautés aux Grecs. — L'exemple d'Alexandre Mavrocordat fut bientôt suivi par un grand nombre de Grecs riches de Constantinople : on prit l'habitude d'envoyer les jeunes gens étudier la médecine et les langues de l'Occident en Italie et en France. L'Académie du Phanar devint de plus en plus considérée et fréquentée : après Alexandre Mavrocordat ce fut « le fameux Bulgaris » qui dirigea cette école; puis, nous voyons, vers 1765, Georges le Byzantin, traducteur des *Considérations* de Montesquieu; enfin, vers la fin du siècle, Doro-théos Proios de Chios, qui réforma l'école d'après le modèle des écoles italiennes et françaises qu'il avait fréquentées³.

Aussi n'est-il pas rare de rencontrer parmi les princes phanariotes, des gens d'un niveau intellectuel bien supérieur à leurs sujets et à leurs maîtres, les Turcs. Nicolas Mavrocordat, qui ouvre l'ère des règnes phanariotes, éblouit les boyars roumains par le nombre de langues qu'il possède : latin, français, italien, grec, turc, arabe, persan, de même que par ses connaissances

1. Rizo Neroulos, *Hist. de la Révolution grecque*. Paris, 1829, p. 58.

2. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*. Paris, 1881, p. 37.

3. *Ibid.*, p. 39.

théologiques et philosophiques; il fit imprimer — chose inouïe! — un livre à Bucarest, en 1719 : *Περὶ καθήκοντος*¹. Son fils Constantin fut le premier en Moldavie et en Valachie à avoir une bibliothèque². Plus tard, le prince Nicolas Carageà (1782-83) « éblouira » à son tour ses administrés par ses connaissances en politique et en histoire contemporaine³. Le fils du terrible Hangherliu possédait à fond, outre les principales langues modernes, l'arabe, le persan, le turc; il se fit une réputation européenne par ses dissertations relatives aux littératures grecques ancienne et moderne, par son grand Dictionnaire français-arabe-persan-turc, ayant pour base celui de l'Académie française, par sa traduction en français des Proverbes arabes anciens et modernes, etc... Agé de près d'une centaine d'années, des amis français réclameront pour lui, vers 1850, une des trois places de correspondant vacantes à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On apprendra à ce propos que ce « Français d'âme et de cœur, heureux, dans ses hautes fonctions, de rendre des services aux Français qu'il rencontrait dans l'Orient, — parle et écrit le français comme sa langue maternelle », que « le français est devenue la langue de sa famille », qu' « il le parle avec ses enfants ⁴ ».

Peut-être ne faut-il rien exagérer non plus. Quand on songe à la manière dont la plupart des hospodars administraient les Principautés, on ne peut se défendre d'une certaine méfiance à l'égard de leur culture intellectuelle. Les princes vraiment instruits devaient être des exceptions. La plupart présentent tous les caractères de gens qui n'ont qu'un vernis d'instruction super-

1. G. Bengescu, *V. Alexandri, dans les * *Causeries littéraires*, année XXI, p. 842. — Cf. *Commentatio de litterarum studiis Joann. Nicolai Maurocordati principis Walachiæ. Auctor Joann. Theodorus Hælbis*, publiée par M. Emile Legrand dans sa *Généalogie des Maurocardato*. Paris, 1886, p. 61 et suiv.

2. Chassiotis, p. 39.

3. Xenopol, V, p. 256.

4. Raoul Rochette, *Notice sur la vie et les travaux littéraires du prince Alexandre Handjeri, ex-hospodar de Valachie* (sic). Paris (1850 ou 1853). [Cf. Bengesco, *Bibl. franco-roumaine*, p. 38, et Didot, *Biographie universelle*, art. *Handjeri*.]

ficielle et sont d'autant plus dangereux. En réalité, on peut constater que les moins mauvais des princes phanariotes sont ou bien ceux qui avaient reçu une solide éducation, comme par exemple Nicolas Mavrocordat ou Alexandre Ypsilanti, ou bien les plus ignorants, comme ce bizarre Nicolas Mavrogheni, qui a besoin d'un interprète français pour s'entendre avec les étrangers passant par le pays¹, et dont tout le savoir se bornait à parler le turc et un patois grec, sa langue natale². La plupart de ces Phanariotes savaient seulement le français, le grec, le turc; ils n'avaient guère reçu qu'une instruction utilitaire en vue du drogmanat, et savaient juste ce qu'il fallait pour servir d'interprètes ou pour entamer une négociation.

Il faut aussi tenir compte de la vénalité du titre de Hospodar. Plus on approche de la fin du siècle, plus la nomination du hospodar devient une pure affaire d'argent, plus la fortune passe avant la culture intellectuelle, et plus on voit disparaître le type du prince cultivé. A l'exception d'Alexandre Ypsilanti et du philologue Hangherliu, c'est parmi les premiers Phanariotes qu'il faut chercher les princes les plus éclairés, et dans la famille Mavrocordat elle-même, qui eut le privilège de fournir les princes les plus instruits, ce sont toujours les ancêtres qui l'emportent. Déjà la réputation de Nicolas Mavrocordat est plus locale que celle de son père, le fameux Exaporite, son éducation moins scientifique, son influence moins large et moins efficace; son fils, Constantin Mavrocordat, se contentera d'avoir une riche bibliothèque et de vanter aux étrangers les écrits de son père et de son aïeul « qui sont curieux et intéressants, et dont on pourrait faire la traduction en français »³; un des derniers Mavrocordat, Alexandre (1785-86) n'étonnera plus que parce que « si loin de la France, il sait si bien le français »⁴.

1. Voir Milady Craven, *Voyage en Crimée et à Constantinople en 1786*, trad. de l'anglais par M. Guedon de Berchère. Paris, 1789, p. 414 et suiv.

2. I. Văcărescu, * *Histoire des empereurs ottomans*, p. 193.

3. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 655.

4. Cf. le prince de Ligne, *Mémoires*, I, p. 213 et suiv. — Le comte d'Hauterive, *La Moldavie en 1785*.

Enfin, n'oublions pas que si les princes phanariotes « éblouirent » par leur savoir les boyars roumains et les Turcs, c'est qu'il n'était point difficile d'éblouir ces gens-là. Quand des savants étrangers arrivaient à Constantinople, « ces princes de Moldavie et de Valachie déposés, qu'on rencontrait le long du Bosphore, plus nombreux que les rois de Candide », s'empres-
saient autour d'eux, très flattés quand on leur parlait ou qu'on leur demandait des renseignements sur l'antiquité grecque. Le drogman Constantin Calimaki aida de son mieux l'abbé Le Chevalier à visiter, l'*Iliade* à la main, l'Asie Mineure¹; le prince Constantin Moruzzi procura à Dansse de Villoison des lettres de recommandation pour les communautés du Mont Athos². Mais il s'en fallut de beaucoup que ces savants français fussent aussi éblouis du savoir de leurs hôtes que les Moldo-Valaques ou les Turcs. Dansse de Villoison visita les « palais délabrés » de ces Phanariotes, où il trouva des manuscrits « plutôt nombreux qu'intéressants »; des traités ascétiques, des homélies, des Vies de saints et « autres drogues de cette nature ». « Les possesseurs, dit-il, n'étaient eux-mêmes guère moins ignorants de la langue d'Homère que des écoliers français ». Le seul manuscrit précieux qu'il découvrit, après bien des déceptions, ce fut un exemplaire de deux Traités d'un certain Lydius sur les Magistratures romaines et les Augures; l'auteur, ayant écrit pour ses compatriotes, et au vi^e siècle, était entré dans des détails superflus pour des Romains et introuvables, pour cela même, chez les écrivains latins. C'était un ancien serviteur du prince Moruzzi qui détenait le précieux livre. Choiseul-Gouffier intervint dans l'affaire et se le fit céder, à titre gratuit³.

Il faut donc tempérer l'ardeur de quelques historiens qui voient dans les Phanariotes, par définition, des savants hors ligne. Sauf de rares exceptions, les hospodars de Moldavie et de Valachie étaient des gens médiocrement instruits, qui

1. Voir Léonce Pingaud, *Choiseul-Gouffier*. Paris, 1887, p. 153.

2. *Ibid.*, p. 148.

3. *Ibid.*, p. 148 et 151.

possédaient, bien entendu, leur langue, le grec moderne, mais presque pas le grec ancien, qui devaient savoir le turc, langue de leurs maîtres, et les langues modernes dans lesquelles on rédigeait les traités, en première ligne le français. Avec ces connaissances, ils étaient néanmoins les gens les plus instruits de toute la péninsule des Balkans, y compris la Moldavie et la Valachie.

§ 2. — Une autre cause devait rapprocher les Phanariotes de la France : c'était l'influence de l'Ambassadeur français à Constantinople. Nous avons vu comment les puissances européennes ne tardèrent pas à tirer profit du nouvel état des choses créé en Orient, par l'entrée des Phanariotes au service de la Sublime Porte. Ce fut peut-être la France elle-même qui en donna l'exemple. Déjà Louis XIV payait une gratification annuelle à Panaŏte Nicoussias, puis à Alexandre Mavrocordat, pour maintenir les Turcs dans de bonnes dispositions envers la France, pour provoquer, au besoin, une diversion de leur part¹. En 1724, le neveu d'Alexandre Mavrocordat, Grégoire Ghica, alors drogman, fait humblement connaître « qu'il était d'usage que le drogman de la Porte travaillât sous la direction de l'ambassadeur de France »², et on lui continua la pension de mille écus qu'avaient touchée ses prédécesseurs. Dès lors, les relations deviennent toujours plus intimes entre les futurs princes et l'Ambassade. Quand l'ambassadeur Des Alleurs passe par Jassy en 1710, pour aller à Constantinople, il rend visite au prince régnant, lui fait cadeau d'une tabatière, et gratifie d'une montre son secrétaire³. Quand l'abbé Sévin se rend à Constantinople, le cardinal de Fleury le charge de remettre un catalogue de la Bibliothèque royale au prince bibliomane Constantin Mavrocordat⁴. Celui-ci fut peut-être, de tous les princes, le plus choyé par la France :

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 447.

2. *Ibid.*, p. 449.

3. *Ibid.*, p. 451 et 462.

4. *Ibid.*, p. 563.

s'il obtint la Moldavie, en 1744, ce fut grâce à elle¹; et quand, en 1753, il était poursuivi à Constantinople, à cause des accusations de ses ennemis, par les Turcs irrités, ce fut l'ambassadeur du roi qui le cacha dans son palais pendant près de huit mois, l'entretint aux frais de l'Ambassade, et put enfin obtenir son pardon².

Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs du roi voulaient avoir à leur dévotion les Phanariotes, et, comme ils s'aperçurent de bonne heure que ce n'étaient point là des gens à inspirer beaucoup de confiance, ils cherchèrent à les surveiller de loin, quand ils devenaient hospodars, comme ils les surveillaient de près, à Constantinople, quand ils n'étaient que simples drogmans. Ils imaginèrent d'envoyer auprès d'eux, à Bucarest et à Jassy, des agents de confiance. L'histoire de ces agents secrets est des plus curieuses.

Déjà M. de Fériol, ambassadeur en 1701, avant qu'il fût question des hospodars phanariotes, avait voulu avoir un homme de confiance auprès du prince Constantin Brâncoveanu, dont les sympathies autrichiennes n'étaient que trop connues. Lantier, chirurgien français de Constantinople, qu'il choisit pour cette mission délicate, était un homme qui avait grand besoin de s'éloigner un peu de ses anciennes connaissances; tout marié qu'il fût, il avait trouvé bon d'enlever une femme arménienne; puis, dans la crainte d'être puni, il s'était fait Turc; ensuite il s'était repenti aussi bien de l'enlèvement que de la conversion: on le réconcilia avec l'Église catholique et on l'envoya en Valachie. M. de Fériol l'avait muni d'une lettre de recommandation pour le Prince Brâncoveanu qui, paraît-il, le prit à son service³. L'histoire ne dit pas dans quelle langue il s'entendit avec son nouveau maître, qui, probablement, ne savait pas un mot de français.

Ce fut encore un émissaire de ce genre, et encore un médecin,

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 559.

2. *Ibid.*, p. 627.

3. *Ibid.*, p. 354.

qu'envoya, dix-huit ans plus tard, l'ambassadeur Des Alleurs auprès du premier hospodar phanariote, Nicolas Mavrocordat. Ce prince, élevé déjà à la française par son célèbre père, devint tout à fait Français de cœur, après sa captivité chez les Autrichiens¹. M. Fonseca, médecin de l'Ambassade, envoyé auprès de lui, pour le maintenir dans ces dispositions, était un Juif portugais. Il eut la chance de trouver dans le pays un prince sachant le français, sa mission paraît avoir été plus efficace que celle de son prédécesseur²... Nous n'osons rien soupçonner, mais nous constatons la coïncidence : deux jours après l'arrivée du médecin de l'Ambassade, le « caïmacam », ami des Autrichiens, mourut empoisonné, dit-on³.

Ce ne furent là encore que de simples émissaires, envoyés dans des circonstances particulières. On prit bientôt l'habitude de charger de la surveillance des princes de Moldavie les consuls de Crimée. On les voyait venir à Jassy, sous prétexte de se soigner, « les médecins et pharmaciens de la capitale moldave étant bien supérieurs à ceux qu'ils auraient pu trouver en Crimée », ou, plus souvent encore, sous prétexte de faire des achats⁴. Ils s'informaient de la conduite des princes, faisaient parler les gens, allaient rendre visite aux personnes notables de la ville et rapportaient le tout à l'ambassadeur de Constantinople. Ce fut comme la deuxième phase par où passa la surveillance des hospodars phanariotes.

Bientôt les hospodars indiquèrent comme d'eux-mêmes une manière plus sûre de les surveiller. Parmi leurs secrétaires, chargés de rédiger la correspondance officielle, l'un Turc, le « Divan-Effendi », était chargé de la correspondance avec la Sublime Porte, un autre, Français, rédigeait celle avec les agents secrets des hospodars chez les diverses Puissances et parfois avec les Puissances elles-mêmes. Peut-être le secrétaire de Nicolas

1. Cf. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 446.

2. *Ibid.*, p. 444 et 459.

3. Voir ci-dessus, p. 104.

4. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 754-755 et 804.

Mavrocordat, auquel l'ambassadeur Des Alleurs fit cadeau, en 1710, d'une montre, était-il déjà un Français. Du moins « le seigneur Millo », par qui le prince de Moldavie Grégoire Ghica fait complimenter M. Des Alleurs, en 1747, était certainement Français¹. C'est de la famille de ce Millo que devait sortir le fameux acteur qui, cent ans plus tard, sera une des figures caractéristiques de la renaissance littéraire roumaine. Les secrétaires français étaient naturellement pensionnés par l'ambassadeur de France à Constantinople, et correspondaient par chiffre avec lui². Ils étaient nommés avec l'assentiment, puis bientôt sur la proposition de l'ambassadeur. Le « Secrétariat » fut donc, avant le « Consulat », la troisième forme que prit la surveillance des ambassadeurs sur les hospodars phanariotes. L'histoire de tous ces secrétaires est des plus curieuses et des plus instructives, par les éclaircissements qu'elle fournit sur la suite.

Après « le seigneur Millo », le plus connu de ces secrétaires fut « le sieur Linchou », ami particulier du hospodar Constantin Racoviță, qu'il suivit, pendant plus de dix ans, de Jassy à Bucarest et de Bucarest à Jassy. Ce fut surtout en Moldavie qu'il se fit connaître. De 1750 à 1760, il fut attaché à la cour de Jassy, tour à tour comme agent secret de l'Ambassade de Constantinople, secrétaire particulier du Prince, agent secret à Varsovie, et directeur des douanes³. A la mort de la femme du Prince, des ennemis l'accusèrent de l'avoir « ensorcelée » de concert avec le médecin autrichien et « à l'aide des médicaments ». Linchou sut si bien se défendre que le Prince lui accorda de nouveaux privilèges, et fit enfermer le médecin autrichien dans une cage, d'où il ne sortait chaque jour que pour recevoir la bastonnade en sa présence⁴. Vers 1760, Racoviță voulant renverser son collègue de Moldavie Gr. Calimaki, Linchou partit pour la Moldavie. Il y tint

1. Hurmuz., *Doc.*, I, Suppl. I, p. 592.

2. Ubicini, note au *Journal du comte d'Hauterive*, publié dans la *Revue de géographie*, 1877, II, p. 120.

3. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I., p. 621.

4. Raicevich, p. 86. — Hurmuz., p. 626.

plusieurs conférences avec les boyars, auprès desquels il se fit passer pour un agent secret de la Porte, en leur produisant une lettre du Grand Vizir à son adresse. Mais le prince Calimaki, avisé des menées du secrétaire-douanier, le fit arrêter et l'envoya à Constantinople; où on lui coupa la tête, pour avoir osé contre-faire la signature du Grand Vizir¹.

On connaît encore les noms des secrétaires Gian Pietro Nagny, Italien d'origine, sous Grégoire Ghica², et de Simian (1769) sous Grégoire Calimaki, qui fut fait prisonnier par les Russes, en se rendant à Jassy, et resta captif pendant trois ans³.

Le premier des ambassadeurs qui imposa directement son secrétaire aux hospodars fut M. de Saint-Priest. Non content de recommander au hospodar Nicolas Carageà (1782-83) Pierre La Roche, il lui fit accepter un second secrétaire, le jeune Tissandier, chargé spécialement de correspondre avec l'Ambassade de France⁴. Ce M. La Roche était déjà depuis quinze ans dans les Principautés; il avait servi, comme secrétaire, la plupart des princes, tantôt en Moldavie, tantôt en Valachie, il avait même été agent secret de Grégoire-Alexandre Ghica à Varsovie (1764-67)⁵. Après la déposition de Carageà, il garda sa place auprès de Michel Șuțu (1783-86) et ne quitta définitivement Bucarest qu'en 1786, à l'avènement du prince Mavrogheni, qui amenait avec lui son secrétaire⁶. Il était donc resté en tout vingt-huit ans dans les Principautés. Son traitement comme secrétaire du hospodar Carageà n'était pas, selon lui, fameux: « Il se résigne néanmoins, parce qu'il peut être utile à la France⁷. » Deux dépêches de 1773 nous apprennent cependant qu'il gagnait auparavant plus de vingt-cinq mille livres par an, et qu'il espère recouvrer plus de cinquante mille francs « tant pour arrérages

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 715 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 793 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 904.

4. *Ibid.*, vol. II, p. 17.

5. *Ibid.*, p. 19.

6. *Ibid.*, p. 28 et 40.

7. *Ibid.*, p. 19.

d'appointements que pour avances faites au service »¹; — une troisième dépêche, de 1783, le propose pour le consulat de Durazzo : « On porterait son traitement », dit M. de Saint-Priest, « à dix mille francs : cinq sur la Marine et cinq sur les Affaires étrangères : ce qui ne ferait pour votre département qu'une augmentation de cent pistoles »²; une pistole valant dans ce temps-là onze francs, il est évident qu'il touchait déjà : 5.000 — 1.100 = 3.900 francs.

En même temps que La Roche, et lui faisant comme une sorte de concurrence, nous voyons celui qui fut le fameux jacobin Jean-Louis Carra, mort sur l'échafaud en 1793, et qui devait écrire, vers 1777, le premier livre français sur les deux Principautés : « *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une Dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces*, par M. C... qui a séjourné dans ces provinces ». Il le fit imprimer à Jassy même. La deuxième édition, publiée à Paris, un an après, est dédiée au cardinal de Rohan, qui l'avait pris à son service, paraît-il, rien que « pour voir comment est fait un ancien secrétaire d'un hospodar de Valachie ». — On apprend dans ce livre que Carra avait été occupé à l'éducation des fils du Prince de Moldavie et à sa correspondance française pendant une année (1775)³. Il y'avait contracté une haine vive contre les Grecs. A la suite de l'histoire d'un Français volé par un Grec, il ajoute :

Sur ces entrefaites, je demandai mon congé à Son Altesse qui, pour me témoigner, de son côté, sa reconnaissance à la grecque, me refusa la moitié de la somme convenue dans mon contrat, pour mon voyage de retour.

Et Carra, qui avait été et qui devait être encore journaliste, continue :

Après cela, si M. Rousseau vient nous dire encore que les peuples barbares et sans lois valent mieux que les peuples policés, je le prierai d'aller vivre un an dans les forêts de la Moldavie⁴.

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 883.

2. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 27.

3. Carra, p. xxix.

4. *Ibid.*, p. 197.

Choiseul-Gouffier, nommé ambassadeur en 1785, se décida à imposer aux Princes comme secrétaires des hommes marquants. Il n'eut qu'à choisir dans sa suite. En 1785, ce fut son attaché d'ambassade même, Alexandre-Maurice Blanc de Lanautte, comte d'Hauterive, appelé à jouer un rôle important sous le Premier Empire, et en 1787, le philologue Le Chevalier, futur conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Mais ni l'un ni l'autre de ces grands personnages ne purent supporter le séjour de la Moldavie. Le comte d'Hauterive, qui, destiné à la prêtrise, y avait renoncé, se sentant, comme dit un biographe, de « tempérament amoureux », songea plutôt aux divertissements qu'à sa fonction, pour laquelle il recevait quinze mille livres par an. Il ne resta à la cour de Jassy que juste le temps de rédiger à la hâte son *Tableau de quelques usages de la Moldavie et de l'idiome moldave*, s'ennuya vite, demanda son congé et rentra en France, où... il se maria¹. — Son successeur, l'ecclésiastique philologue Le Chevalier, s'il ne songea pas à l'amour, ne s'occupa pas plus de sa fonction que son prédécesseur. Il ne pensait qu'à sa *Troade*, qui avait si bien fait justice des accusations de l'Anglais Wood contre Homère et fixé définitivement la position de Troie. Peut-être ruminait-il déjà la théorie qu'il devait plus tard soutenir sur l'identité d'Homère et d'Ulysse². Toujours est-il que ce savant, qui avait parcouru avec tant d'attention l'Asie Mineure, passa, aveugle comme Homère, à travers la Moldavie, qui ne l'intéressa pas du tout et dont il ne dit pas un seul mot dans aucun de ses nombreux ouvrages. Un matin, des janissaires envoyés en Moldavie, se révoltèrent, envahirent Jassy et attaquèrent le palais du Prince. L'abbé Le Chevalier, secrétaire du prince Alexandre Ypsilanti, prit la fuite, sans attendre l'arrivée des troupes albanaises qui réprimèrent aussitôt la rébellion³.

1. Voir Arnaud de Montor, *Histoire de la vie et des travaux du comte d'Hauterive*. Paris, 1839, p. 56-57.

2. Voir l'abbé Noël, *Notice sur la vie et les ouvrages de feu M. J.-B. Le Chevalier, ancien conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, etc. Paris, 1840. — Cf. Pingaud, p. 153.

3. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 49 et 53.

Le gouvernement français fut très mécontent de ce qu'on appela « la lâcheté » du savant secrétaire.

On voit, par cette rapide revue, combien ces secrétaires, les premiers Français qui aient vu les Principautés, étaient, en somme, peu propres à y faire aimer ou même connaître la France. Si l'on met de côté le comte d'Hauterive et l'abbé Le Chevalier, trop haut placés peut-être par leur condition sociale ou par leur savoir, et qui demandent aux Principautés : le premier, la gaieté spirituelle ; le deuxième, la tranquillité dans le travail ; — à part ces deux personnages, dont l'un s'ennuie et l'autre a peur, — on peut dire que ces « secrétaires », n'étaient pas des gens d'un talent exceptionnel ni même, la plupart du temps, des gens d'une honnêteté irréprochable. C'étaient, le plus souvent, des aventuriers, des indigents, des gens sans emploi et sans aveu. On n'a pas de renseignements sur ce brave « seigneur Millo », le premier en date de ces secrétaires. — Mais Linchou était un ancien négociant de Marseille, où l'état de ses affaires ne lui permettait plus de remettre le pied¹. La manière dont il s'était enrichi comme directeur des douanes montre qu'il n'avait pas eu de mal à se faire au système d'administration phanariote². — Simian et La Roche étaient des gens qui attendaient depuis longtemps une place : le premier avait été consul aux Dardanelles, on ne savait plus où le caser³ ; l'autre, peut-être le plus honorable de tous, avait rendu force services à l'Ambassade de Constantinople, on lui avait promis le consulat de Durazzo ; en attendant, on l'avait envoyé chez Caragèa⁴. On sait que, après avoir gagné régulièrement, pendant quinze ans « par au-delà de vingt-cinq mille livres », il sollicitait, en 1773, le secours de l'Ambassade de Constantinople, et M. de Vergennes nous le représente comme « très sensible aux présents et à l'espérance de quelque grâce ultérieure⁵. » — Carra était un ancien journaliste, accusé d'un vol grave et qui

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 714.

2. *Ibid.*, p. 639.

3. *Ibid.*, p. 903-904.

4. *Ibid.*, vol. II, p. 27.

5. *Ibid.*, vol. I, p. 743 et 883.

n'était venu « dans les forêts de la Moldavie » que pour échapper à une condamnation certaine¹. Il se croyait un grand diplomate, et c'est à force de suivre ses conseils que le prince Grégoire Ghica fut poignardé par les Turcs. La caractéristique de ce futur jacobin, c'est de ne jamais pouvoir se tenir tranquille; on le voit envoyer projets sur projets à Paris: tantôt il veut qu'on crée un consulat à Bucarest², tantôt que l'on partage l'empire ottoman³. Entré plus tard au service du cardinal de Rohan, il se fit mettre à la porte; pendant la Révolution, il joua le rôle d'un démagogue insupportable et perdit, dans des querelles politiques, une tête qu'il aurait dû perdre, comme Linchou, pour sa mauvaise conduite. — Mais l'exemple suivant montre encore mieux que la place de secrétaire des hospodars n'était guère considérée que comme une place d'espion, quand ce n'était pas une simple sinécure. Un jour, un Français se présente inopinément à Choiseul-Gouffier et décline en rougissant son nom: il s'appelle Retaux de Vilette: il a figuré dans le procès du Collier de la reine, comme ayant contrefait la signature de la reine, et on l'a expédié en Turquie. Choiseul-Gouffier réussit à lui procurer une place « chez un hospodar⁴ ».

Peut-être après tout étaient-ce là les seuls Français que méritaient les hospodars; il fallait des motifs bien forts de s'expatrier pour accepter des places aussi remplies de désagréments et de dangers, où l'on était sûr de s'ennuyer, où l'on courait le risque de n'être point payé, comme Carra, de rester prisonnier en Russie, pendant des années, comme Simian, ou de se faire couper la tête par les Turcs, comme Linchou.

Et cependant, malgré le peu d'influence que devaient exercer ces secrétaires recrutés au hasard, ils ne laissèrent pas d'être utiles, à leur manière: ils furent les premiers qui firent connaître un peu en France la Moldavie et la Valachie, par leurs publica-

1. Forneron, *Les Émigrés de la Révolution*. Paris, vol. I, p. 70.

2. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 29.

4. Pingaud, p. 167.

tions, et préparèrent l'établissement, à Bucarest et à Jassy, de consulats français.

On pourrait peut-être taquiner un peu Carra et le comte d'Hauterive sur les erreurs historiques et ethnographiques qu'ils répandirent dans leurs écrits. C'est surtout le livre de Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie* qui frappe le lecteur d'aujourd'hui par ses inexactitudes. L'auteur ne se gêne pas pour inventer de toutes pièces presque toute l'histoire des deux Principautés : ni les noms propres, ni la chronologie, ni les faits n'y sont respectés. La forme ne vaut guère mieux que le fond. Voici le début de l'ouvrage :

L'Europe est aujourd'hui le théâtre des grands événements et, pour ainsi dire, le siège de l'Empire du monde. La France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne et de l'Italie occupent le centre de ce continent, et de ce centre partent les lumières qui vont éclairer les autres contrées du monde. L'univers s'agrandit aux yeux du philosophe ; le génie perce à travers les obscurités de la morale, et la vérité brille.

Tout est de ce ton. On n'est plus surpris, dès lors, par des réflexions comme celle-ci :

Il en résulte (de la connaissance des autres peuples) pour la raison, des moyens de réflexion, de comparaison et d'appréciations ; pour la morale, des idées neuves d'industrie, de combinaison et de vertu, peut-être ; pour la politique : 1^o des certitudes démontrées de l'impossibilité où sont ces mêmes peuples d'inonder, comme autrefois, nos campagnes, et de nous chasser de nos foyers... etc.

On apprend dans son livre que :

Le caractère des Valaques est en général plus gai que celui des Moldaves ; ils ont aussi plus d'esprit et de courage ; mais on peut dire des deux nations qu'elles ne sont portées ni au vol ni à l'assassinat ; elles observent même l'hospitalité avec une sorte de satisfaction¹.

Les deux petits écrits du comte d'Hauterive, *Journal d'un voyage de Constantinople à Jassy*, et *Renseignements moraux et curieux sur quelques usages des habitants de la Moldavie et sur l'idiome*

1. Carra, p. 213.

*moldave*¹ sont loin de tomber dans le même ridicule, mais ils ne laissent pas d'induire les lecteurs dans des erreurs aussi énormes que le livre de Carra, ce qui était d'autant moins permis à leur auteur qu'il était un homme d'esprit et qu'il ne raconte pas des choses d'autrefois, mais des choses qu'il a vues lui-même. Il croit avoir entendu vingt-et-un idiomes en Moldavie : le grec, le ture, le moldave, l'arménien, l'arabe (?), le persan (?), le russe, le polonais, le saxon « qui est une espèce d'anglais », le hongrois, l'illyrien (?), le bohème (?), le morave (?), l'allemand, le danois (?), l'espagnol (?), le tartare, l'anglais (?), le français, l'hébreu (?)² ; — il affirme que « depuis que cette langue (le moldave) existe, on n'a rien écrit »³, que « au moins les Écossais, les Dalmates, les Gallois ont des chansons : ici les tziganes sont les poètes de la nation, on apprend *leurs* chansons, on les oublie⁴ », etc., — et, en donnant des spécimens de la langue moldave, il découvre que l'imparfait du verbe *laudare* en moldave, fait : « laudavam, laudavai, laudavate », — que le plus-que-parfait fait : « am fost laudat »⁵. Jamais l'imparfait ni le plus-que-parfait « moldaves » n'ont eu, dans cette langue, ces formes. On pourrait objecter encore au comte d'Hauterive qu'il n'a vu que le côté extérieur des choses, qu'il aurait pu, sous l'aspect parfois grotesque et ridicule des choses, remarquer la tragédie qui se jouait, à cette époque, dans la Principauté moldave, et donner un ton moins gai à ses descriptions.

Mais, avec de nombreux et graves défauts, les écrits de ces secrétaires furent les premiers, qui firent entendre en France les noms de Moldavie et de Valachie ; ils apprirent à leur nombre restreint de lecteurs où se trouvaient placées les deux

1. Ces derniers, publiés à la suite du *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie* de Wilkinson.

2. Le comte d'Hauterive, *La Moldavie en 1785*, publ. dans la *Revue de Géogr.*, 1880 (année VI), janvier, p. 53.

3. *Ibid.*, p. 54. — Cf. plus loin notre III^e livre, chap. I, § 1.

4. D'Hauterive, p. 54.

5. D'Hauterive, *De quelques usages des habitants de la Moldavie et de l'idiome moldave*, dans Wilkinson, p. 411.

Principautés, de quelle manière, à peu près, elles étaient administrées, par qui elles étaient habitées. Les opuscules du comte d'Hauterive ne furent publiés qu'en 1821, mais le livre de Carra eut tout de suite trois éditions : la première parut à Jassy en 1777 « aux dépens de la Société typographique des Deux Ponts », — une autre édition parut, l'année d'après, à Paris, — une troisième parut en 1781 à Neuchâtel « augmentée des *Mémoires historiques et géographiques* publiés par M. de Bauer »... On fit l'honneur à ce livre de le traduire en allemand (Nuremberg, 1789, — Francfort et Leipzig, 1789), — on lui fit même l'honneur d'un compte-rendu dans le *Journal de Bouillon* et Carra, journaliste, engagea, de Vienne où il était, une polémique en règle avec les auteurs de ce compte-rendu ¹...

Les nombreux mémoires que les secrétaires envoyèrent, soit à l'ambassade de Constantinople, soit à Paris même, sur les deux Principautés, ne sont pas moins curieux que leurs rares publications. L'objet de ces mémoires est presque toujours de faire nommer un consul français dans les Principautés, et bien que la conclusion naturelle soit toujours qu'il y faut choisir l'auteur du mémoire, — les arguments qu'ils donnent ne sont pas sans valeur, et ce sont toujours les mêmes :

Il y a d'abord l'intérêt politique de la France : surveillance des hospodars de Moldavie et de Valachie, et des projets des cours de Saint-Pétersbourg et de Vienne sur ces provinces. — Puis, pour les affaires de Pologne, Bucarest et Jassy sont le centre de correspondance entre Vienne, Varsovie et Constantinople. — Il y a ensuite l'intérêt commercial : étant donnés le luxe et la vanité des habitants, le commerce français pourrait écouler là une quantité considérable de draps, de galons, de mousselines, de soies, de montres d'or, de tabatières ; tandis que la Russie et l'Autriche se disputent le commerce de ces deux provinces, la France, favorisée par la Turquie, pourrait bien le garder pour elle seule ; — ce serait encore une occasion de faire pénétrer le commerce

1. Cf. G. Bengesco, *Bibliogr. franco-roumaine*, p. 10.

français en Crimée, province encore moins civilisée que les Principautés, et dont les consuls sont déjà depuis longtemps obligés de venir à Jassy pour faire leurs achats ¹.

Il était réservé à un gouvernement plus aventureux que celui de la vieille France royaliste d'établir dans les Principautés des représentants directs de la France. Mais quand le Directoire s'y résoudra, ce ne sera pas pour d'autres raisons que pour celles qu'invoquaient et répétaient à satiété les anciens secrétaires.

§ 3. — L'introduction des secrétaires français n'est encore qu'une des moindres causes qui contribuèrent à faire connaître la France dans les Principautés sous les Phanariotes. Ces anciens drogmans de la Porte ne pouvaient oublier leur ancienne éducation, leurs anciennes études, ni surtout négliger de faire donner à leurs enfants l'instruction qui leur avait permis d'arriver aux plus hautes places auxquelles pût prétendre un « raïa ». Par intérêt autant que par esprit d'imitation, boyars grecs, parents ou créanciers du Prince, boyars indigènes qui veulent se maintenir à leurs anciens rangs et places, tous se mirent à suivre l'exemple du maître. Bientôt à la cour du Prince, dans les maisons des grands boyars, on entendit parler, plus ou moins bien, à défaut des vingt et une langues du comte d'Hauterive, le grec moderne, l'italien, le français. Il n'y manquait qu'une langue : la langue du pays, que les hospodars n'avaient pas le temps d'apprendre, et qu'on décréta « incapable d'exprimer les hautes beautés de la philosophie et les finesses de l'art ». Les voyageurs sont tout étonnés d'entendre parler tant de langues : « On parle dans la haute société le turc et le grec moderne, un peu d'italien et de français »². « Beaucoup de boyars savent le français et

1. Voir deux mémoires anonymes sur l'extension du commerce français en Moldavie et en Valachie et une lettre de Linchou à Des Alleurs sur sa mission auprès du prince Racoviță, dans Hurmuz., *Doc*, Suppl. I, vol. I, p. 608, 609 et 647. — Mémoire de Nagny, *ibid.*, p. 893 et suiv. — Mémoires de La Roche, *ibid.*, p. 897 et vol. II, p. 19. — Mémoires de Carra, *ibid.*, vol. II, p. 21 et 29.

2. Cf. Malte-Brun, VIII, p. 814.

tous très bien l'italien » ¹. « Les boyars instruits parlent plusieurs langues : il n'est pas rare de les voir joindre à la leur, le grec, le russe, l'allemand et le français » ². « On nous a fait voir — à Craiova — les principaux boyars, et nous trouvâmes les premiers échantillons de mœurs orientales. Plusieurs parlent français et assez bien » ³. « Le français est beaucoup en vogue, et il y a même des dames qui le parlent » ⁴, etc., etc. La plus répandue de toutes ces langues c'était, bien entendu, la langue des maîtres, le grec, — puis l'italien, langue encore usitée dans les traités et bien plus proche du roumain que le français, ne fût-ce que comme accentuation, — en troisième lieu seulement, le français. Mais cette langue était destinée à supplanter peu à peu les deux autres. Toujours est-il que son introduction dans les deux Principautés se fit sous les hospodars phanariotes, et grâce à eux.

C'est encore à eux qu'on doit l'introduction des premiers livres français. On sait que le prince Constantin Mavrocordat était un amoureux passionné de la France et de tout ce qui était français. Un voyageur français, M. Flachat, nous apprend qu'il était instruit, parlait parfaitement l'italien et l'allemand, entendait fort bien le français, quoiqu'il eût de la peine à s'exprimer en cette langue. « Il eût été capable de former et d'exécuter les projets du tzar Pierre » (?) ⁵. Sa bibliothèque contenait un grand nombre d'ouvrages français. Le prince lisait régulièrement les publications de l'abbé Des Fontaines, dont il se faisait envoyer la feuille périodique ⁶ : *Observations sur les écrits modernes*, pour se tenir au courant des nouvelles publications. Ce publiciste

1. Langeron, p. 75.

2. Le comte de La Garde, *Voyage de Moscou à Vienne*, p. 323.

3. *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie* [sans nom d'auteur]. Paris, an VII, p. 115.

4. Raicevich, p. 137.

5. Jean-Claude Flachat, *Observations sur le commerce et les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*. Lyon, 1766, t. I, p. 190 et suiv.

6. L'Abbé Des Fontaines, *Les Œuvres de Virgile traduites en français*. Paris, 1744, vol. I, Dédicace.

fut tellement étonné du « génie », de l' « érudition », du « goût », de l' « estime » de cette Altesse « pour les bons écrivains français », qu'il ne put s'empêcher, à son tour, de lui dédier, en 1744, sa traduction des *Œuvres de Virgile*, en trois volumes. On y lit en vérité, sur la première page, la curieuse dédicace :

A SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME¹
CONSTANTIN MAVROCORDATO
Despote
des deux Valachies
et de la Moldavie

La lettre de dédicace nous apprend des choses curieuses :

« Avant que j'eusse l'honneur d'être prévenu par un de vos secrétaires d'État (*sic*) qui m'écrivit la lettre la plus obligeante, vous me faisiez déjà celui de lire mes écrits : vous aviez donné ordre de les rechercher et de vous les envoyer, et chaque semaine vous faisiez traverser des pays immenses à ma feuille périodique, consacrée à l'entretien du goût et à l'éloge des bons écrivains... » Il ajoute encore : « Dans un pays où toutes les langues ont cours, où la langue française, regardée comme une langue savante, est préférée à toutes les langues modernes, est cultivée par les nobles, ainsi que le latin (!) et le grec... : quelle gloire pour moi..., etc. », etc.

On sait enfin que, bien avant d'appliquer sa « Réforme », le prince Mavrocordat s'était empressé d'en envoyer une première ébauche au journal *Le Mercure de France*, où on lit, dans le numéro de juillet 1742 :

Constitution faite par M. le prince Constantin Mavrocordato, prince des deux Valachies et de Moldavie, le 7 février 1740, portant suppression de plusieurs impositions onéreuses aux habitants de la Valachie et prescrivant plusieurs règles utiles au gouvernement de cette province.

L'influence du hospodar Constantin Mavrocordat sur les boyars dut être réelle, s'il faut en juger d'après ce témoignage du voyageur enthousiaste, M. Flachet :

Son premier secrétaire, M. Andronaqui, avait une bibliothèque nombreuse et bien choisie ; il avait plusieurs tableaux de prix et quelques morceaux de sculpture admirable, quantité d'outils de toute espèce, etc. Je crois faire son éloge quand je dirai qu'il était savant

sans préjugé et sans partialité (1). Il parlait toutes les langues de l'Europe, il en connaissait les meilleurs auteurs; il s'appliquait à se les rendre familiers...⁴.

Non moins amoureux de la France et de la civilisation française, bien que dans un genre un peu différent, fut le prince de Moldavie Grégoire Ghica (1764-67; 1774-77), dont Carra se plaint amèrement, dans son livre : le futur jacobin était, comme nous l'avons vu, en même temps secrétaire particulier du Hospodar et instituteur de ses enfants. On sait que le prince Ghica, se souvenant de l'éducation occidentale qu'il avait reçue à Constantinople, s'était entouré « dans les forêts de la Moldavie » de tout ce qu'il y avait trouvé de moins ignorant : du docteur Jacques Drakaki, du professeur Théodor, des boyars Carageà, Fotaki et Kogălniceanu, et s'était abonné « aux journaux de Cronstadt »², ce qui veut dire évidemment, vu le peu de journaux qui paraissaient dans cette petite ville, « aux journaux arrivant par le courrier de Cronstadt... »

Mais de tous les hospodars phanariotes celui qui contribua, peut-être le plus à faire faire les premiers pas à l'influence française, fut le prince de Valachie Alexandre Ypsilanti (1774-1782). C'est, sinon le meilleur, à coup sûr le moins turbulent des hospodars phanariotes, et celui qui tenait le plus à l'apparence extérieure de sa cour, en même temps qu'à la bonne éducation de ses enfants. Il cherchait, paraît-il, à imiter la cour de Versailles et s'entourait de tous les Français qu'il pouvait trouver³. Dans la correspondance de l'Ambassade de France à Paris, on voit qu'on cherchait partout, vers 1781, un certain L. Étienne Meynard de Marseille, disparu du sein de sa famille : renseignements pris, on répondit que M. Meynard était sain et sauf, et fort content de sa situation : « cuisinier en chef de Son Altesse Sérénissime le prince Alexandre Ypsilanti »⁴. Mais l'admiration du

1. Voir la Dédicace des *Œuvres de Virgile*, trad. par l'abbé Des Fontaines.

2. V. A. Urechia, **Hist. des Écoles*, I, p. 43.

3. Cf. G. Ionescu-Gion, **Alexandre Ypsilanti et ses fils* dans la **Nouvelle Revue*; Buc., 1^{re} année, 1888, n^{os} 1 et 2, p. 22-30 et 71-75.

4. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 7.

Prince pour tout ce qui était français ne s'arrêtait pas à la cuisine. Il fit venir, pour son entourage et pour l'instruction de ses enfants, outre le secrétaire La Roche, le « savant Italien » Panzini, le « fin Ragusin » Raicevich, qui devait bientôt entrer dans la diplomatie autrichienne, et à qui l'on doit des renseignements très intéressants sur les deux Principautés, le Marseillais Linchou, frère du négociant de Moldavie¹, — tous les trois lecteurs de l'*Encyclopédie*. Musique, métaphysique, algèbre, astronomie, histoire, médecine, rien ne fut oublié, le tout étant enseigné sous la direction du père. — Par sa conduite calme et régulière, ce hospodar avait su en imposer à la Sublime Porte et à ses administrés, de sorte qu'on eût dit que la première avait oublié de déposer le Prince, et les autres de s'en plaindre. Il régna pendant huit ans et il aurait régné plus longtemps encore, sans un événement qui montre déjà les progrès qu'avait faits, grâce à lui, la culture européenne dans son entourage. Tout calme de nature qu'il fût, le Prince s'était permis, à la suite d'une légère contestation, d'administrer de sa main de père oriental une correction en règle à ses deux fils. Ceux-ci, déjà d'un certain âge, avaient décidément trop dépouillé leur enveloppe orientale pour supporter un pareil affront. Ils prirent la fuite et se réfugièrent en Autriche, d'où ils refusèrent de revenir, malgré toutes les promesses du Prince, et malgré l'ambassade qu'il envoya à l'empereur d'Autriche, conduite par « le savant boyar » Ienăkiță Văcărescu². Cette affaire provoqua l'abdication du père, car, au moment d'un différend très vif entre l'Autriche et la Sublime Porte, on aurait pu voir dans la fuite des deux jeunes princes une trahison. Les raisons que donnèrent de loin les deux « beizadés »³ pour expliquer leur fuite sont trop intéressantes et montrent trop bien l'influence exercée

1. I. Văcărescu, * *Histoire des Empereurs ottomans*, p. 287. — Cf. Domenico Sestini, *Viaggio curioso-scientifico anticuario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*. Firenze, 1815, p. 6.

2. I. Văcărescu, * *Histoire des Empereurs ottomans*, 287 et suiv.

3. Nom qu'on donnait aux fils du hospodar régnant.

sur les esprits des jeunes gens par leurs professeurs d'Occident, pour les passer sous silence. Les « beïzadés » s'étaient enfuis : parce qu'ils ne pouvaient plus supporter des corrections de ce genre ; parce qu'ils sont épouvantés du manque de sûreté dont on souffre en Turquie, et ne veulent plus endurer le mépris des Turcs ; parce qu'ils ne peuvent satisfaire en Turquie leur amour pour les belles-lettres (ici, des éloges adressés à l'abbé Panzini montraient de qui leur venait cette inspiration) ; parce qu'ils veulent servir la maison d'Autriche (ici, on sent l'inspiration du secrétaire Raicevich) ; parce que, enfin, ils veulent voir Paris, après avoir vu Vienne (ici, on reconnaît l'influence du lecteur de l'*Encyclopédie*, Linchou) ¹. Toutefois, comme pour prouver qu'on ne passe pas d'un coup, malgré tous les professeurs, de la barbarie orientale à la civilisation européenne, les deux « beïzadés », pour subvenir aux frais de leur voyage et de leur curiosité », avaient emporté, en s'en allant, la modique somme de vingt mille piastres ². De ces deux « beïzadés », l'un appelé Démètre devait mourir tout jeune, et sans avoir régné, dans la Principauté ³, l'autre deviendra le fameux Constantin Ypsilanti, dont il est bon de retenir, dès maintenant, le nom ⁴. — Le voyage des « beïzadés » est le premier qu'entreprirent des Grecs phanariotes en Occident, dans un autre but que celui de se préparer au drogmanat ou de faire du commerce : ce fut le premier voyage ayant pour objet de connaître l'Europe par curiosité, au souvenir des leçons de leurs maîtres.

Les boyars imitaient, comme nous l'avons dit, le Prince. Ils surent bientôt le français, — les plus vieux sans connaître ni la grammaire, ni l'orthographe, — et se mirent à constituer des bibliothèques d'ouvrages grecs et français, qui devaient servir à leur fils ; ils firent surtout venir des gouverneurs. Les don-

1. *Lettre des deux princes, du mois de janvier 1782*, traduite par I. Gion, p. 74.

2. Cf. Hurmuz, *Doc.*, VII, p. 341.

3. Sestini, p. 6.

4. Voir plus loin notre III^e chapitre, 3^e partie.

nées sur ces gouverneurs sont loin d'être aussi nombreuses et aussi précises que celles qu'on a sur les secrétaires. On doit se contenter sur ce chapitre — le plus intéressant d'ailleurs et le plus fertile en conséquences — des affirmations des voyageurs et de ce que certains écrivains roumains de la génération qui nous précède racontent avoir entendu dire à leurs parents.

Le premier professeur fut le maître grec « dascäl »¹ : c'était souvent un moine, qui remplissait la double fonction d'aumônier et d'instituteur. L'instruction qu'il donnait à l'enfant ne dépassait guère la connaissance du grec moderne, et la connaissance superficielle du grec ancien, surtout la grammaire. On commençait par une sorte de « Chrestomathie », on continuait par la « Terpsitea », sorte de grammaire, on lisait quelques « Dialogues des Morts » de Lucien, quelques pages du « Cyrus » de Xénophon ou des Vies de Timoléon et d'Épaminondas de Plutarque..., après quoi le « dascäl » grec, tout fier, prenait l'enfant par la main et le conduisait devant les parents, en s'écriant : — Il a fini d'étudier!... La nouvelle allait de « dascäl » en « dascäl » jusqu'au palais... Si le jeune homme était de famille riche, le Prince le mariait avec sa fille, ou avec sa nièce ou avec quelque jeune fille du palais. Les « dascäli » grecs n'étaient pas toujours en haute estime auprès de leurs élèves². C'étaient toujours de pauvres diables que les boyars, les parents, traitaient de haut et que leur enseignement pédantesque et ennuyeux rendait souvent la risée des enfants. Dans les souvenirs des plus vieux Roumains, on trouve le « dascäl » comme une sorte de personnage bouffon qui divertissait la maison du grand boyar³.

Le « dascäl » grec ne tarda pas à passer tout à fait au second plan. Il était rare qu'un prince grec amenât avec lui un gouverneur grec pour ses enfants. La plupart du temps, il faisait venir

1. Raicevich, p. 145. — Zallony, p. 195.

2. I. Ghica, * *Lettres à V. Alexandri*. Bucarest, 1887, p. 259 et suiv.

3. *Ibid.*, p. 262. — Cf. aussi le personnage du « dascäl » grec dans la comédie d'Alexandri, *Rusaliile* (La Pentecôte).

un étranger ou¹ en prenait un parmi ceux qu'il trouvait dans la Principauté. Le hospodar N. Caragea fit venir un Allemand, Weber². Mais le plus souvent, c'était aux Français qu'on s'adressait; les boyars firent de même. Les Orléanais étaient surtout recherchés, à cause de leur prononciation³. Parfois c'était le même professeur que celui des « beizadés » qui courait les maisons des boyars. On sait que le sieur Linchou (l'instituteur de la famille Ypsilanti, et non le grand douanier de Constantin Racoviță) allait dans plusieurs grandes familles, et ce fut lui qui enseigna le français au futur fameux Ban Ienăkiță-Văcărescu, tandis que l'Allemand Weber lui enseignait le latin⁴. Il est à croire que parfois aussi le secrétaire du Prince, qui faisait aussi fonction d'instituteur à la cour hospodariale, donnait des leçons de français en ville. C'est la seule manière de s'expliquer comment le secrétaire La Roche gagnait, avant 1773, plus de vingt-cinq mille livres. Ce ne sont certainement pas les Princes auxquels il avait servi d'agent à Varsovie qui auraient pu lui servir ce traitement. Quoi qu'il en soit, le nombre des professeurs ou gouverneurs français dans les grandes familles fut très restreint au début, mais la tradition s'établit bientôt que, pour arriver à une grande position sociale, pour être un « boyar instruit », ou, comme on disait « avec du livre » (*cu carte*), il fallait posséder « les trois langues » (le grec, l'italien, le français), et surtout avoir fréquenté un professeur français. L'éducation des garçons, nous apprend le secrétaire et professeur Raicevich, est maintenant confiée, dans les bonnes maisons, à des maîtres français et allemands. « Le maître grec n'a plus que la langue grecque littéraire » (le grec moderne) à enseigner⁴. »

On ne sait rien sur la méthode qu'employaient ces professeurs de français, on ne peut dire au juste en quoi consistait leur enseignement. On sait seulement que cet enseignement était souvent

1. Hurmuz., *Doc.*, VII, p. 384.

2. Zallony, p. 195.

3. Cf. A. I. Odobescu, * *Les poètes Văcărești*, p. 260.

4. Raicevich, p. 146.

entravé pour des raisons pratiques et, que d'autres causes fort curieuses contribuaient, au contraire, à son extension. Ainsi cet enseignement de famille, né de l'esprit d'imitation et de vanité, était extrêmement coûteux et l'on connaît l'instabilité des situations et des fortunes dans les Principautés; parfois on était obligé de cacher sa richesse et le gouverneur français était remercié; d'autres fois l'empressement de parvenir au plus vite aux fonctions publiques faisait achever trop tôt une éducation bien commencée¹. — D'un autre côté, l'enseignement du français fut favorisé par un autre enseignement, aussi éloigné de lui que possible, l'enseignement du turc. Si l'on suivait l'exemple du Prince, c'était bien moins pour instruire ses enfants, que dans la perspective de leur faire briguer un jour les plus hautes places, dans l'espoir de les voir arriver un jour au grand drogmanat, peut-être même au hospodariat. Mais pour en arriver là, il fallait absolument savoir le turc. Aussi vit-on, dans toutes les grandes familles, figurer avec honneur, à côté des professeurs de grec et de langues modernes, le *hoge*a ou professeur de turc. Il avait le pas sur les autres professeurs, on l'entourait de toutes sortes de prévenances : « le jour où son élève arrivera prince, on le nommera « Divan-Effendi », sûrement. Mais le « *hoge*a » était loin de trouver auprès de l'enfant, rebuté par l'aridité et les difficultés de la langue turque, la faveur dont il jouissait auprès des parents. D'un autre côté, le Hospodar, craignant la concurrence que pouvaient faire un jour à Constantinople les fils des boyars à ses propres enfants, se réservait, pour ainsi dire, le monopole du turc et n'accordait que très difficilement aux boyars l'autorisation de le faire enseigner à leurs enfants. Il alléguait comme prétexte que « l'enfant doit, avant tout, être instruit dans les langues grecque et française² ». Et c'est ainsi qu'il fallut savoir le français pour apprendre le turc. Plusieurs grandes familles surmontèrent cet obstacle, et le fameux Ban Ienăkiță

1. Zallony, p. 195.

2. Zallony, p. 196-197.

Văcărescu avait appris le turc avec un « hoguea »¹. Mais la plupart du temps, le charme des idiomes grec et français, et l'attrait des ouvrages qu'on lui faisait lire dans ces langues contribuaient à rendre encore plus ennuyeuse et plus difficile à l'enfant la langue turque². C'est pourquoi il y eut, en somme, peu de boyars indigènes qui parvinssent au trône, sous le régime phanariote, il y en eut peu qui connussent le turc, mais il n'y en eut guère qui n'eussent au moins quelque vague idée de la langue et de la littérature françaises. Il va sans dire que le Prince faisait suivre à ses enfants un système tout opposé : il ne leur apprenait aucune langue étrangère avant qu'ils sussent parfaitement le turc³.

§ 4. — Après l'introduction des gouverneurs français dans les grandes familles, le développement des écoles grecques fut une des principales causes des progrès de l'influence française sous les Phanariotes. Qu'est-ce qu'on apprenait dans ces écoles? d'abord exclusivement du grec et de la grammaire grecque. Les professeurs grecs eux-mêmes n'auraient pas su aller au delà des remarques grammaticales élémentaires. Pourtant tout ce que la péninsule des Balkans avait de mieux comme professeurs, allaient à Bucarest et à Jassy, qui étaient devenus les centres de l'hellénisme : Jassy vit tour à tour comme directeurs de son école Jean Agraphiotis, Nicolas Zerzoulis, Nicéphore Théotokis, Josiphos Mesiodax — traducteur de l'*Arithmétique* de A. de la Caille, — Procopios de Péloponèse, Demetrios Gobelias, etc. — Bucarest : Georgios Trapezuntios, Alexandros Tyrnavitis, Lazaros Scrivas — secrétaire de Constantin Mavrocordat —, le grammairien Néophytos Cavsovalybitis, Manasse Hiliadis, Lambros Photiadis, Constantinos Bardalachos, etc.⁴.

L'Occident, il est vrai, ne connaît point tous ces grands noms

1. A. I. Odobescu, p. 261 et suiv.

2. Zallony, p. 198.

3. *Ibid.*

4. Chassiotis, p. 82 et 85.

c'est à peine si quelques curieux ou spécialistes ont entendu parler de Agraphiotis, le traducteur du Dictionnaire d'Henri Estienne ou du grammairien Cavsocalybitis, dont les ouvrages sur Homère avaient su trouver grâce devant le difficile Dansse de Villoison¹. C'est une première raison de se défier des éloges outrés qu'on trouve de cet enseignement, et de l'érudition sans bornes de ceux qui l'ont professé, non seulement chez les Grecs, mais même chez certains écrivains roumains. Mais les élèves sont restés aussi parfaitement obscurs que les maîtres. Cet enseignement superficiel et pédantesque à la fois n'a pas porté de fruit. En vérité « où est l'œuvre, où est le savant, où est le grand personnage qui soient sortis de ces écoles? » Enfin, il y a des preuves plus précises et plus directes de l'insuffisance de cet enseignement. Un voyageur allemand, le Dr Sulzer, nous raconte son étonnement à la vue de la publication d'un moine, professeur au collège princier : un grand in-4° de commentaires sur la IV^e partie de la Grammaire de Gazi :

Une grammaire de 4 volumes in-4° ! s'écrie-t-il ; maintenant je comprends pourquoi les Grecs et les Valaques étudient cette langue pendant vingt ans!...

Un autre Allemand trouve que, parmi les professeurs grecs, en Moldavie,

à peine si l'on en peut trouver un ou deux qui sachent lire avec profit, encore moins commenter les anciens écrivains grecs.

Et c'était l'époque où les écoles grecques étaient le plus florissantes (1796). Le secrétaire Raicevich raconte que les professeurs grecs sont tous très ignorants :

Occupés toute leur vie de minuties grammaticales, sans aucune teinte de science, de belles-lettres, et sans aucun bon goût. Des opinions subtiles et superstitieuses font tout leur savoir...

On comprend, dans ces conditions, cette exclamation d'un

1. Chassiotis, p. 80 et 85. — G. Ionescu-Gion, * *Pages de l'histoire des Phanariotes*. Buc., 1894, p. 80.

2. Cf. Lazăr Săineanu, * *Hist. de la philologie roumaine*. Buc., 1892, p. 86. — Cf. C. A. Kuch, * *Etat de la Moldavie et de la Valachie*, p. 405.

métropolitain du pays, instruit de ce qui se passait à l'étranger :

Il n'y a que chez nous qu'on apprend le grec et le latin pendant des dizaines d'années sans le savoir ; dans les autres pays de l'Occident, il suffit de quatre ou cinq ans, pendant lesquels on fait d'autres choses encore, et au bout desquels on sort un érudit et un homme de bien¹.

On comprend aussi que l'enseignement grec n'ait laissé aucune trace dans les Principautés et que l'influence grecque soit restée superficielle et passagère.

On n'est redevable que d'un seul service à l'école grecque : c'est d'avoir enseigné l'italien et le français à ceux qui la fréquentaient : aux fils de négociants, aux fils de prêtres, aux fils de boyars du deuxième et du troisième état, qui ne pouvaient se permettre le luxe du gouverneur étranger, aux fils mêmes des boyars de la « Protipenda » quand, par suite d'une circonstance ou d'une autre, le professeur français leur était retiré². Il faut dire pourtant que le français ne fut pas enseigné officiellement dans les deux Principautés avant la fin du XVIII^e siècle. Le prince Constantin Mavrocordat réorganisa l'école grecque en 1761, en Valachie, et le prince Grégoire Ghica la réorganisa deux fois en Moldavie, en 1747 et en 1766, sans songer ni l'un ni l'autre à y introduire l'étude du français. Ce fut ce curieux hospodar Alexandre Ypsilanti, si amoureux des Français, des manières et de la cuisine françaises, qui songea le premier à introduire publiquement le français au collège princier de Valachie (1776), et son exemple ne tarda pas à être imité en Moldavie. Il fit un nouveau plan d'études. Programmes et matières, tout fut changé, bouleversé. On admit des élèves internes, qu'on voulut prendre même, pour commencer, parmi les fils de paysans. Les cours furent divisés en plusieurs sections : trois ans de cours primaire,

1. Voir tout ceci dans Lazăr Săineanu, * *Hist. de la philologie roumaine*, Buc., 1892, p. 93-97.

2. Cf. par exemple la collection de documents * *Uricariul*, vol. II, p. 261, où il est question d'un certain « Pitar », I. Stemmatiu, qui avait appris le français à l'École princière de Jassy. — Cf. aussi Raicevich, p. 136.

six ans pour l'étude du latin, du grec, de l'italien et du français, les trois dernières années, consacrées à l'étude des sciences mathématiques et naturelles. Aristote présidait à tout : c'était d'après lui qu'on devait enseigner la rhétorique, la poétique, la morale et les sciences naturelles. Le professeur de mathématiques fut chargé d'enseigner aussi... l'histoire ! La musique et la gymnastique étaient obligatoires. On supprima les peines corporelles, ce qui prouve qu'elles existaient auparavant. Le « dascăl » Manasse Hiliadis, traducteur de la *Philosophie chimique* de Fourcroy¹, fut envoyé « en Europe » chercher des instruments pour les expériences de physique qu'il inaugura à son cours. Mais la grande nouveauté fut l'introduction du français d'une manière officielle, obligatoire. Malheureusement, on n'a pas de données sur la manière dont on enseignait cette langue et sa littérature aux élèves. Pourtant il est sûr qu'on l'apprenait pendant neuf ans, qu'un maître spécial y était affecté, et même, bien que tous les autres cours se fissent en grec, le professeur de mathématiques avait la faculté de faire le sien en grec, en latin ou en français² !... soit qu'il ne se trouvât aucun professeur grec capable d'enseigner cette spécialité, soit que les élèves, indigènes pour la plupart, fussent déjà plus familiers avec le français qu'avec le grec « ἀπλᾶ ».

Parmi les livres déchirés et couverts de poussière qu'on a trouvés dans les archives des écoles grecques, dans les greniers des églises métropolitaines de Jassy et de Bucarest, et dans les bibliothèques privées des boyars, on trouve les suivants, qui sont fort caractéristiques :

— *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, par M. Restaut. Paris, 1757.

— *Grammatica Gallica brevis et facili*. Varsaviæ, 1763.

— Γραμματικῆς Γαλλικῆς ἀκριβῆς Διδασκαλία, παρὰ J. Caragea. — 1785.

1. N. Iorga, Préface au X^e vol. des *Documents Hurmuzaki*, p. LXXIV.

2. V. A. Urechia, * *Hist. des Écoles*, I, p. 37-56, et * *Hist. des Roumains*, II, p. 156 et suiv. — Chassiotis, p. 85.

— Γραμματικὴ τῆς Γαλλικῆς διαλέκτου, παρὰ Βεντότη. Vienne, 1786, II^e édition en 1793.

— Λεξικὸν τριγλωσσὸν τῆς γαλλικῆς, ἰταλικῆς καὶ ῥωμαϊκῆς διαλέκτου παρὰ Γ. Βεντότη. Vienne, 1790.

Et même, comme si les gens étaient devenus plus forts en français même que dans leur propre langue classique, on trouve le livre suivant qui montre qu'ils se servaient parfois du français comme intermédiaire pour comprendre les œuvres de leur littérature antique :

Ῥηθικὴ περιήγησις Κύρου βασιλέως Περσῶν, ἐκ τῆς Ἀγγλικῆς εἰς τὴν Γαλλικὴν, καὶ ἐξ αὐτῆς εἰς τὴν ἡμετέραν διαλεκτὸν μεταρραθεῖσα. Vienne, 1783¹.

§ 5. — Ce furent donc, en résumé, les hospodars phanariotes qui répandirent les premiers l'influence française dans les deux Principautés roumaines. Ils y contribuèrent par leur exemple personnel, par leur entourage français de secrétaires et de gouverneurs, par les soins qu'ils eurent pour l'école grecque. L'esprit d'imitation des boyars, le désir d'être agréable au Prince, le rêve de voir un jour les siens parvenir aux plus hautes fonctions, furent les sentiments qui firent suivre le mouvement par la masse de l'aristocratie.

Ce sont les Phanariotes qui firent venir les premiers Français dans les Principautés. Ce n'étaient pas toujours des gens d'une grande valeur intellectuelle, ni d'une honnêteté irréprochable, mais du moins ils familiarisèrent les boyars avec les gens de leur pays, ils furent les premiers étrangers qu'on ne vit pas en ennemis, avec lesquels on établit des relations presque amicales. Ils furent sans doute parfaitement accueillis et il est vraisem-

1. Voir le catalogue des livres trouvés dans la Bibliothèque de l'église métropolitaine de Moldavie et dont s'étaient servis les élèves des Écoles grecques dans la **Revue théologique* dirigée par M. Erbiceanu, III^e année, nos 12 et 13; aussi le catalogue de la Bibliothèque du séminaire Benjamin, *ibid.*, IV^e année, n^o 18. — Cf. aussi le **Catalogue de la Bibliothèque centrale de Bucarest* et la *Philologie néohellénique*, par Pappadopoulos-Viétois, II. Athènes, 1844, p. 80, 94, etc.

blable qu'ils furent pour les boyars une occasion d'exercer et même de développer ce sentiment de l'hospitalité, qui était leur seule vertu. Nous savons qu'il y avait tout un appartement dans la maison d'un grand boyar destiné aux voyageurs, aux étrangers¹. Carra nous apprend qu'on trouve chez quelques-uns « des chaises et des tables en bois » (à côté des sofas), « mais c'est un luxe européen, réservé pour les étrangers² ».

D'autres Français de passage par le pays nous racontent les manières charmantes des boyars à leur égard :

Un caporal pandour, à mon arrivée à la frontière — dit un de ces voyageurs — prit mes bagages et les fit porter à la hâte chez un boyar qu'on condamnait à nous loger. Le lendemain, quand je vis cet hôte, je lui fis mes excuses pour le dérangement. Le bon hôte dit que, à la brusquerie de notre arrivée, il nous avait pris pour des officiers allemands; que, s'il avait su que nous fussions des étrangers, il nous aurait offert sa chambre...

On leur offre des confitures, du tabac... A la fin :

« Je lui ai tendu la main pour lui dire adieu; je me souviens qu'il me l'a prise et l'a mise sur son cœur »³.

Un autre Français de passage raconte :

Le lendemain, les boyars auxquels je m'étais présenté, ainsi que beaucoup d'autres que je ne connaissais pas, sont venus me rendre visite et m'offrir leurs services : c'est l'usage, m'a-t-on dit, de faire toujours les premières avances aux étrangers⁴.

Mais, peut-être, de tous les Français, aucun ne jouit d'un meilleur accueil que le prince de Ligne. Étonné d'entendre parler le français à la cour du « bey Mavrocordat » « comme le jeune Potoveri trouvant une plante de son pays dans le jardin du roi », ce prince ne le fut pas moins d'être admis dans l'intimité et dans les confidences des grands boyars, chez lesquels, couché sur le sofa, fu-

1. Voir ci-dessus, p. 46.

2. Carra, p. 173.

3. *Voyage à Constantinople, en Italie, etc.*, p. 96. — Cf. Raicevich, p. 145 et Laurençon, p. 29.

4. Le comte de La Garde, *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiew, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt*. Paris, 1824 (le voyage est de 1811), p. 323.

mant la pipe, habillé comme eux à la turque, il passait des heures entières « à écouter le silence », à admirer les riches perles des femmes des boyars, les nombreux séquins ou demi-ducats, « parfois jusqu'à trois cent mille sur le même habit. »... « Ce prince réussit, chose rare, à donner même chez lui un bal auquel 100 boyars ! » osèrent se rendre avec leurs femmes » ; on y dansa la « pyrrhique » et d'autres danses, grecques, moldaves, turques, valaques et égyptiennes. » Le prince de Ligne, enchanté, écrivait au lendemain de cette fête, une lettre charmante, où son transport éclate en vers :

Ton ami, respirant du fracas des conquêtes
Parlera des boyars qu'il invite à ses fêtes...¹.

Si les Principautés durent aux Phanariotes de connaître les premiers Français, c'est à eux aussi qu'elles sont redevables de la vulgarisation de la langue française. Jusqu'où allait cette connaissance du français chez les boyars ? Là-dessus, les avis sont partagés². Mais il est certain que si tous ne possédaient pas la langue également bien, il y en avait qui la parlaient couramment, et les jeunes la possédaient toujours mieux que leurs parents. Chez les Mavrocordat, chez les Ypsilanti, le français était presque devenu la langue quotidienne et il devint bientôt par suite la langue des salons. Toutefois, il ne faut pas oublier que, dans cette société, il ne pouvait y avoir que les hommes à profiter de l'introduction du français par les Phanariotes. Nous verrons, dans le chapitre suivant, qui se chargera de l'apprendre à la femme roumaine, et à qui elle devra de faire les premiers pas hors de son harem, et de sortir de sa condition d'esclave. Une étrangère de mérite qui traversait la Valachie, au temps du prince Mavrogheni, nous raconte : « La Princesse (femme du Prince) a cru que j'usais du privilège qu'ont les

1. Prince de Ligne, *Mémoires*, I, p. 213 et suiv.

2. Voir ci-dessus, p. 155 et 156. — Cf. au contraire de Bauer, p. 23 et Carra, p. 210.

voyageurs de mentir, quand je lui dis que les dames, dans mon pays, apprenaient à danser et à écrire ¹ ».

Enfin, on dut aux hospodars phanariotes l'introduction des publications françaises. Par simple esprit d'imitation ou par vanité, les boyars se firent, à l'instar des Princes, des bibliothèques². Lisaient-ils? Les avis des voyageurs ne sont pas moins partagés là-dessus, mais nous croyons que, — comme pour la langue, — il faut se dire qu'il y avait un petit nombre d'exceptions honorables et que, en tout cas, le premier pas pour lire un livre, c'est de le voir, de le feuilleter. Il paraît même que chez quelques-uns de ces boyars, chez les jeunes surtout, les livres étaient non seulement lus, mais avaient commencé déjà à exercer une certaine influence. Parmi les livres français, les écrits philosophiques du XVIII^e siècle étaient les plus répandus, et il est assez naturel que — vu l'état de l'Église roumaine, ces lectures aient commencé à ébranler ce qu'on appelait « la foi » des jeunes boyars, c'est-à-dire les superstitions du pays et le respect immérité qu'on accordait à un clergé indigne. Il paraît même que les ravages étaient allés si loin que le patriarche de Constantinople songea à arrêter les progrès de l'irrégion. Ce prélat s'avisa un jour que le mal venait de l'Occident, c'est-à-dire « de la propagande des papistes ». Il prit donc ses mesures et, un bon matin, menaça « de la colère du ciel » tous ceux qui liraient des livres catholiques romains, et particulièrement ceux de « M. de Voltaire »³. — Si la chose est vraie, c'est pour la première fois qu'il arrivait, dans sa vie, au patriarche de Ferney, d'être accusé de catholicisme... et, pour lui lancer cette accusation, il fallait être patriarche de Constantinople.

1. Milady Craven, *Voyage en Crimée et à Constantinople en 1786*, — traduit de l'anglais par M. Guedon de Berchère. Paris, 1789, p. 422.

2. Carra, p. 219. — Raicevich, p. 138.

3. Carra, p. 219.

CHAPITRE II

Les Russes.

Les manières françaises.

§ 1. — Il était écrit que le relèvement de ce petit peuple oriental des Moldo-Valaques ne pouvait se faire que par l'influence française et qu'il devait en recevoir les germes des directions les plus opposées. Tandis que, en temps de paix, l'influence française venait d'outre-Danube, de Constantinople, par l'intermédiaire des Grecs, — elle était apportée d'outre-Dniester, en temps de guerre, par les armées russes.

On sait que les Russes avaient fortement subi l'influence française pendant tout le xviii^e siècle. C'est à cette influence qu'ils durent d'arriver à se mettre au niveau des autres États civilisés et à prendre, peu à peu, conscience d'eux-mêmes. Déjà sous Pierre le Grand († 1725), le peuple russe, encore tout barbare, avait vu des ingénieurs, des officiers, des amiraux même, des artistes français ramenés par le tzar ou appelés de France. Sous Anna Ivanovna (1730-1741), après la prise de Dantzig (1734), qui fut le premier contact des deux peuples, on voit les Français étudiés avec curiosité, envie et admiration. Anna fait accrocher dans ses appartements le portrait du Français Plélo, tombé en combattant contre son armée, tandis que le poète favori de la cour, Trediakovski, pour célébrer la victoire des Russes, n'imagine rien de mieux que d'imiter l'ode de Boileau sur la *Prise de Namur*¹. — Pierre le Grand, c'est encore surtout l'influence hollandaise, et Anna Ivanovna, l'influence allemande. C'est sous Élisabeth (1741-1762), que commence vraiment le règne de l'influence française. Cette impératrice, offerte jadis en mariage,

1. L. Pingaud, *Français et Russes*, Paris, 1885, p. 11-17.

tour à tour au duc de Chartres et à Louis XV, qui devait son trône à la réaction contre les Allemands, provoquée par l'ambassadeur français La Chétardie, fit tout ce qu'elle put pour franciser la Russie inculte, et pour se donner l'illusion de la vie de Versailles. « Jamais on n'arrachera la France de mon cœur ». Sa cour fut bientôt modelée à la française : les Razoumovski, les Schouvalov, les Voronzov, les Dachkov, tous les dignitaires et tous les favoris s'habillaient à la française, mangeaient à la française, gesticulaient à la française, avaient leurs maisons pleines de meubles venus de France, parlaient et écrivaient le français comme leur propre langue¹. L'ambassadeur d'Élisabeth à Paris, le poète Antioch Cantemir, fils de l'ancien prince de Moldavie Démètre Cantemir, était en rapport avec Montesquieu, la princesse Dachkov écrivait à Diderot, Élisabeth elle-même était en correspondance avec Voltaire, qui écrivit la plus grande partie de son *Histoire de Pierre le Grand* d'après les documents fournis par le ministre et favori Schouvalov. Une Académie des beaux-arts et une Académie des sciences furent créées à Saint-Pétersbourg sur le modèle de celles de France et avec le concours d'artistes et de savants français. La littérature du temps est toute française : les Antioch Cantemir et les Lomonosov imitent Boileau et la Pléiade. Au théâtre, on joue, en français ou en russe, des pièces françaises ou imitées du français. Bon nombre de jeunes gens sont envoyés à Paris pour y étudier la littérature, la médecine, et le chiffre de la colonie russe à Paris devint si considérable, vers le milieu du siècle, qu'on dut y bâtir la chapelle russe². — Pourtant l'influence française n'était pas encore dans son plein épanouissement. Ce fut sous Catherine II (1762-1796) que les manières, les idées et la langue françaises achevèrent de se répandre dans les hauts rangs de la société russe. Si c'est la fai-

1. Alb. Sorel, *Essais d'histoire et de critique*, p. 174 et suiv. — L. Pingaud, 103-109.

2. Pour toutes ces choses très connues, voir par exemple A. Rambaud, *Histoire de Russie*. Paris, 1893, p. 405 et suiv., p. 445-451. — L. Léger, *La littérature russe, notices et extraits*. Paris, 1892, p. 67, 77 et 86.

blesse, l'instinct en quelque sorte, en partie même l'ignorance qui pousse Élisabeth vers la France, c'est par un acte de volonté réfléchie, c'est à cause de ses connaissances étendues que Catherine favorise l'influence française et recherche le commerce d'un Voltaire ou d'un Diderot. Les « Instructions » pour la confection du « Nouveau Code », imprégnées des idées de Montesquieu et de Beccaria; l'institution de Smolna, pour jeunes filles, organisée d'après les instructions de Diderot et mise sous la direction d'une Française, M^{me} Lafond; la création d'une Académie littéraire d'après le modèle de l'Académie française; — sont autant de témoignages de son admiration pour la civilisation française. Elle appelle auprès d'elle Diderot, Mercier de la Rivière, Bernardin de Saint-Pierre¹; correspond avec Voltaire, Grimm, d'Alembert, M^{me} Geoffrin. Elle aime à être en relation — surtout de loin — avec ces philosophes qui tiennent son intelligence et sa curiosité en éveil, et « qui sont, en quelque sorte, les arbitres de la renommée en Europe ». Elle fait venir de France le sculpteur Falconnet pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand, et le professeur suisse La Harpe, partisan des idées de Rousseau, est chargé de l'éducation des héritiers du trône². Elle a un instant même l'idée de peupler les districts déserts de la Russie avec des colons français. En Russie, plus qu'ailleurs, tous ceux qui vivent dans l'entourage du souverain l'imitent en tout. Les Potemkine, les Platon Zoubov, les Nikita Panine, les Bezborokdo, les Ostermann, les Markov, les Galitzyne, les Ivan Betzky sont les représentants les plus célèbres, sous Catherine, de cette génération d'aristocrates francisés. Ils ont presque tous chez eux un secrétaire, un instituteur, un employé français, pas toujours bien traité, mais bien récompensé, et qui exerce sur eux une influence prolongée : ces « outitcheli » deviennent toujours plus nombreux dans les maisons des grands aristocrates russes³. Savoir le français, et, à plus forte raison, être Français,

1. Alb. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, I, p. 155.

2. L. Pingaud, 254.

3. Cf. surtout L. Pingaud, chapitre sur les *Outitcheli*, p. 94 et suiv.

constituent un titre, des droits. Des littérateurs russes murmurent déjà contre cet envahissement de l'esprit étranger, mais c'est en français qu'ils se plaignent, ou dans des œuvres imitées du français. Von Vizin, pour lequel l'idiome russe est l'idiome riche et sonore par excellence, et qui regarde les Français comme des malveillants et des envieux à l'égard de la Russie, avait été élevé à Paris, et ses œuvres sont directement imitées du français¹.

Ces lignes suffisent, pour nous faire comprendre, dans une étude qui n'est pas consacrée à l'histoire de la civilisation chez les Russes, quel pouvait être l'état d'esprit et les idées sur la civilisation européenne, de ces maîtres intermittents des Principautés danubiennes. La lecture de l'*Encyclopédie* et les « outitcheli » laissèrent, paraît-il, dans leur esprit quelque chose de plus sérieux et de plus profond qu'on ne pourrait le croire au premier abord : une aversion toujours plus grande pour l'ancien état de choses, des tendances nouvelles, d'ailleurs encore vagues ; et comme conséquence dans la vie : l'idée de la tolérance religieuse, un vague sentiment de la dignité humaine, partant l'amélioration de la condition des serfs. Mais on remarque déjà un certain sentiment de méfiance, une vague conscience de la supériorité du peuple russe, qui s'opposent à ce que cette influence des idées nouvelles pénétre plus avant. Elle est restée essentiellement aristocratique, et ne s'exerce que sur l'élite de la noblesse et de l'intelligence russes. Encore n'affecte-t-elle, surtout chez les nobles, que les apparences les plus extérieures. Peut-être n'en vaudra-t-il que mieux lorsque les Russes seront appelés à exercer eux-mêmes une influence sur d'autres peuples encore moins avancés en civilisation, ayant plutôt des yeux que du raisonnement, plus près à s'attacher aux dehors brillants d'une civilisation qu'à ce qu'elle pourrait avoir de solide. Les Russes n'ont réussi qu'en partie à donner à ces peuples ce même ver-

1. Cf. A. Sorel, *Essais de critique et d'histoire*, p. 191 et suiv. — L. Pingaud, p. 80 et suiv. — Forneron, *Les Émigrés*, I, p. 282. — Alb Sorel, *La question d'Orient*, p. 30 et *passim*. — Rambaud, *Hist. de Russie*, p. 475-489. — L. Léger, p. 139, 163 et suiv.

nis de civilisation qu'ils avaient acquis au contact des Français, mais s'ils s'étaient civilisés plus profondément eux-mêmes, peut-être ne leur auraient-ils rien pu transmettre, et peut-être la civilisation qu'ils y introduisirent fut-elle d'autant plus contagieuse qu'elle était chez eux-mêmes plus superficielle.

§ 2. — En effet, en même temps que les Russes s'assimilent la civilisation occidentale, ils agissent au dehors, ils développent leurs instincts de race, ils profitent des grands *imbroglios* et bouleversements de la politique européenne. S'ils empruntent des formes extérieures de civilisation, au fond ils restent Russes et veulent rester Russes. Peut-être même doivent-ils à l'influence étrangère d'avoir pris plus vite conscience d'eux-mêmes. Ces « francisés » sont poussés peu à peu, par le développement naturel de leur politique, à détruire ou à miner une à une les trois alliées séculaires de la France : la Suède, la Pologne, la Turquie. C'est qu'ils convoitent les deux mers qui bornent leur empire, ils veulent se rapprocher de l'Europe, la connaître, lui emprunter sa vieille civilisation, pour lui disputer ensuite la mission civilisatrice, ils veulent répandre l'orthodoxie dans le monde, et planter le signe de la croix là où il se trouvait avant l'invasion des barbares, à Constantinople. Or la Suède ferme la Baltique à leur commerce, la Pologne leur barre le chemin de l'Europe, la Turquie détient Byzance. La Turquie surtout semble destinée à être pour eux l'ennemie implacable : maîtresse de la mer Noire, elle a planté le croissant sur les basiliques chrétiennes de la ville de Constantin, elle détient sous le joug et dans la plus noire barbarie leurs frères de race ou de religion. — Aussi, dès que les Russes eurent tourné les yeux vers l'empire des sultans, leur conduite ne varia plus : car de ce côté s'imposait la direction de leur activité et de leurs efforts futurs. Ils avaient trouvé l'objet de leurs rêves : Constantinople ! Qu'ils combattent les Suédois ou fomentent des troubles en Pologne, ils ne perdent pas de vue un seul instant l'ancienne capitale des empereurs byzantins : c'est elle qu'ils visent, ils renonceraient à tout pour

elle. C'est pourquoi ils se contentent bien d'une partie de la Suède, ils consentent à partager les dépouilles de la Pologne avec deux autres puissances, mais la Turquie, ils la veulent à eux tout entière ; ils ne souffrent même pas qu'elle ait d'autres ennemis qu'eux, et, souvent, on verra la Russie garder la neutralité ou même se précipiter au secours de la Turquie, quand elle sera attaquée par d'autres qu'elle, que ce soit l'Autriche, la France ou Mehemet-Ali. On sait sous quelles formes multiples cette haine de race irréconciliable s'est manifestée dans l'histoire. Jamais peuples ennemis n'ont étalé plus souvent leur haine, n'en sont venus plus souvent aux mains, n'ont fait durer leurs guerres plus longtemps. De toutes ces guerres, sauf la première, la Russie sort victorieuse. Au moment de la Révolution française, les Russes ont fait démolir les forteresses turques entre Boug et Dniester, ont chassé les Turcs au delà du Danube, se sont emparés de la Crimée, et les Tartares, qui faisaient autrefois la force du Sultan, se sont retournés, depuis cette occupation, contre lui ; la mer Noire est devenue presque une mer russe ; la Russie a un agent officiel à Constantinople qui a le droit quasi-officiel de fomenter des troubles ; elle protège les chrétiens de l'Empire, jouit de toutes sortes d'avantages commerciaux, possède presque les Lieux Saints.

Dans cette marche maintes fois recommencée vers Constantinople, les Russes avaient besoin de s'assurer les sympathies des peuples balkaniques. Tous ces peuples étaient attachés aux Russes par la religion, quelques-uns étaient leurs frères de race. Le joug inintelligent et insupportable des Turcs leur facilita beaucoup la tâche. Enfin, des traditions, des superstitions populaires, des prophéties resserrèrent encore ces liens. De même que les Russes se crurent de bonne heure destinés à conquérir Byzance, et à protéger et répandre l'orthodoxie dans le monde, de même les petits peuples de religion grecque accueillirent de bonne heure la croyance que l'Empire de leurs maîtres serait ruiné et renversé par une nation blonde¹. Il est curieux de voir

1. Alb. Sorel, *La question d'Orient au XVIII^e siècle*, p. 9-10.

qu'en même temps, les Turcs, après leurs premières défaites, se souvinrent d'une ancienne prophétie, d'après laquelle un peuple voisin détruirait leur Empire et les chasserait de l'Europe¹. Après la chute de Pologne, le prestige des Russes est à son comble chez les peuples balkaniques. Des émissaires russes parcouraient les États du Sultan en parlant partout d'affranchissement. Des prêtres serbes, grecs, monténégrins faisaient leurs études à Saint-Petersbourg². A chaque annonce d'une guerre russo-turque, tous ces petits peuples se remuent ; à chaque nouvelle d'une victoire russe, ils tressaillent de joie et tournent des regards confiants vers le Nord.

Parmi ces petits peuples, le premier que les Russes devaient rencontrer sur leur chemin, était le peuple moldo-valaque. Leur pays fertile était destiné à servir de théâtre aux guerres incessantes, ce sont ces provinces qui étaient toujours envahies en premier lieu et où les Russes prolongeaient le plus volontiers leur séjour. Nous avons vu quelle fut l'attitude de l'aristocratie moldave envers les Russes, pendant la guerre de 1771 où les Principautés apprirent pour la première fois à connaître leurs puissants voisins et quel traité Pierre le Grand conclut à Jassy avec cette aristocratie. Nous avons vu aussi les effets des occupations répétées qui suivirent. Pourtant ces envahisseurs continuels et toujours plus exigeants, qui se servaient de la misère du paysan comme prétexte et de la corruption des boyars comme moyen pour s'implanter de plus en plus dans les Principautés, ces « libérateurs » dont les vraies intentions perçaient déjà à l'époque où Catherine II faisait adopter par les boyars agenouillés devant son trône ses projets de réforme, et qui ne se retirèrent en 1812 qu'après avoir pris à leurs protégés la moitié de la Moldavie, la Bessarabie, — ces singuliers amis des Principautés roumaines, ne furent pas néanmoins sans leur rendre des services réels. Si les Principautés

1. Cf. Le général Valentini, *Précis des dernières guerres des Russes contre les Turcs*, trad. de l'allemand par Eugène de La Coste, Paris, 1825, p. 17.

2. Alb. Sorel, *Question d'Orient*, etc. ; l'introduction, p. 1-11.

furent les seules provinces chrétiennes de la Turquie qui eurent le malheur de connaître de près les Russes, elles furent les premières aussi, et, pour longtemps, les seules à jouir des avantages de leur intervention, grâce à ce contact direct. Les Russes tâchèrent d'effacer, par l'habileté de leur diplomatie, les mauvais souvenirs qu'avait laissés le passage de leurs armées, — ces mêmes armées qui firent au pays tant de mal y répandirent, d'autre part, la civilisation française.

Autant on eut peur à Constantinople, autant la joie fut grande à Bucarest, en 1781, lorsqu'on apprit que, conformément à l'article XI du traité de Kaïnardji¹, les Russes allaient établir dans les Principautés un consul. Les Turcs employèrent tous les moyens de persuasion pour les en détourner. Il est presque touchant d'entendre leurs gémissements, de considérer tous les tons qu'ils emploient : — « Cela va coûter beaucoup d'argent, et pourquoi ? Le commerce russe dans les Principautés est insignifiant... d'ailleurs, est-ce que les Moldo-Valaques ne savent pas tous le russe ? » (*sic* !)... Puis, ils se lamentent sur leur propre sort. — « Les boyars, déjà insoumis par leur nature, ne sauront plus de qui ils sont les sujets... leur don d'intrigue n'est que trop connu... que le consul s'établisse au moins à Silistrie² »... Le consulat fut créé en 1781 : sa résidence fut Bucarest, et ce fut un ancien « raïa », un Grec, qui occupa le premier la place³. — Les prédictions du cabinet turc ne tardèrent pas à se réaliser. La maison du consul Lascarov devint le rendez-vous des principaux boyars, on y discutait les affaires politiques de la péninsule⁴. Quatre ans seulement après son arrivée, une société secrète fut découverte : le hospodar de Moldavie Alexandre Mavrocordat et plusieurs boyars qui en faisaient partie s'enfuirent en Russie, où ils furent

1. Pour le texte du Traité de Koutchouk-Kainardji (10 juillet 1774), voir Martens, *Recueil*, II (2^e éd.), p. 286.

2. Voir les Rapports nombreux de l'Ambassade française de Constantinople aux Affaires étrangères de Paris, dans Hurmuz., Suppl. I, vol. I, p. 986-1003.

3. Cf. Hurmuz., VII, p. 368.

4. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 117.

traités avec la plus grande distinction ¹ : le consul russe resta en place ; tandis que, sur sa demande, le hospodar de Moldavie Constantin Moruzzi devait être destitué, pour ne l'avoir pas assez bien accueilli ²...

Pour le pays lui-même, la création du consulat fut plutôt un événement heureux. Il est vrai que maintenant, pour devenir hospodar, il ne suffit plus d'acheter tous les agents du Sultan, il faut déposer quelques centaines de bourses au consulat russe de Bucarest ³ ; il est vrai que le consul s'est fait le protecteur des étrangers résidant dans le pays, auxquels il faut accorder tous les droits, et gagne à ce métier des centaines de milliers de piastres ⁴ ; il est vrai enfin que, s'il lui arrive d'être mécontent, il prend tout de suite une attitude menaçante, et qu'il lui échappe même parfois le mot de « Sibérie. » ⁵ ; — il n'est pas moins vrai que la Russie a tenu jusqu'à un certain point sa promesse. Par la voix de son consul de Bucarest, elle intervint maintes fois en faveur des Principautés. Ainsi, en 1802, le consul adresse une note au prince Alexandre Șuțu, l'invitant à réduire les impôts. Auprès du Sultan, les interventions sont bien plus fréquentes et les Russes n'en négligent pas une. En 1782, ils exigèrent que les Principautés fussent gouvernées conformément à la convention de 1774, que la Porte en fixât avec précision le tribut, qu'elle supprimât tous les abus qu'elle y avait introduits ⁶. Deux ans plus tard, sous la pression de la Russie, qui avait conquis la Crimée, le Sultan donnait un firman dont voici la teneur : suppression de tout ce qui excède le tribut ordinaire, les hospodars ne seront plus destitués sans motif plausible, le tribut sera versé par les agents du Prince à Constantinople, le Prince n'aura plus rien à payer lors de sa confirmation, ni lors du changement de vizir, défense au Turcs d'acheter des immeubles dans

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 134.

2. Voir ci-dessus, p. 112.

3. Cf. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 230 ; voir aussi p. 36 et 37.

4. *Ibid.*, p. 739.

5. *Ibid.*, p. 243.

6. *Ibid.*, p. 22.

les Principautés, d'y faire paître leurs troupeaux, d'y molester les habitants; le tribut sera fixé d'une façon précise¹. — En 1801, lors des invasions de Pasvan-Oglou, la Russie intervint encore et le menaça d'avoir affaire à elle². — En 1802, elle profite de l'émigration en Russie de plusieurs boyars du pays, pour leur faire demander à Constantinople un prince à vie, la réduction du tribut au taux initial, le droit pour le pays d'avoir une armée de dix mille hommes. — La même année le Sultan est obligé d'émettre un hattischeriff où il accorde, en outre, aux hospodars le règne de sept ans, à la Russie le droit d'intervenir encore plus directement³. — La guerre de 1806 n'eut d'autre prétexte que la violation des engagements du Sultan à l'égard des Principautés⁴.

Mais les interventions réitérées des consuls russes ne furent pour les Principautés qu'un bienfait passager; l'introduction de l'influence française par les armées Russes fut un avantage de conséquences plus durables.

§ 3. — Dès le milieu du xviii^e siècle, mais surtout dans leurs dernières campagnes, de 1789 et de 1806, il y avait parmi les officiers russes, des militaires de toutes les nations : des Français, des Grecs, des Polonais, des Anglais, des Allemands⁵. Tout ce monde-là s'entendait plutôt en français qu'en russe et parlait français avec les boyars du pays envahi. L'usage du français était tellement répandu et tellement constant parmi

1. Hurmuz., VII, p. 420-425.

2. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 209.

3. *Ibid.*, p. 228. — Cf. Elias Regnault, p. 103.

4. Voir ci-dessous notre chap. III, troisième partie, § 8 et quatrième partie, § 15. — Cf. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 348.

5. Des Français comme Langeron, Anselme de Gibory; des Grecs comme Papadopoulo, Komméno; des Polonais comme Kamensky; des Anglais comme le barbier médecin Willié qui devait tuer l'empereur Paul; des Allemands comme Bezak, Engelhart, Essen, Iskoull, Rummel, Valentini, von Camphausen (Langeron, 224, 246, 261, 322, etc.). — Cf. ci-dessus, p. 178, note 1.

eux, qu'un officier allemand, Von Camphausen, de l'armée russe de 1789, publia, dans les premières années du siècle, un livre en allemand intitulé *Observations sur la Russie*¹, dans la préface duquel il nous apprend qu'il l'avait écrit d'abord en français, pour son usage personnel. Parmi tous ces étrangers, c'étaient encore les Russes qui l'emportaient par leur connaissance du français. L'éducation de la plupart de ces officiers avait été toute française. Presque tous nobles, ils avaient connu dans leur famille un « outitschel » qui leur avait fait lire l'*Encyclopédie* et leur avait appris la langue de Voltaire. A « l'École des cadets », ils avaient connu, les plus vieux, Levesque, professeur de littérature, les plus jeunes, Clerc, professeur de déclama-tion². Ils avaient étudié le livre de Vauban sur les Fortifications, ou le livre de Saint-Rémy sur l'Artillerie³. Au théâtre, ils avaient entendu les pièces de Racine et de Corneille, en français, au théâtre de Sérigny⁴. Peut-être quelques uns d'entre eux avaient-ils épousé de ces jeunes filles de l'institution de Smolna, auxquelles M^{me} Lafond avait appris le français et que Catherine II dotait. Toujours est-il qu'ils attirèrent de plus en plus la jeunesse dans les Principautés et qu'ils y gagnèrent la sympathie des femmes, par leurs manières extérieures, par leur connaissance du français et par l'usage constant qu'ils en faisaient⁵. C'est surtout leur manière de prononcer cette langue qui attirait l'admiration. Les sons variés des voyelles et des consonnes de l'alphabet russe, habituent le Russe, dès l'enfance, à vaincre toutes les difficultés de la prononciation. Il étonne même les Français par sa facilité à prononcer leur langue, il va jusqu'à faire illusion à qui l'entend prononcer une langue étrangère, — jusqu'à faire croire qu'il en

1. *Bemerkungen über Russland besonders einige Provinzen dieses Reichs und ihre Naturgeschichte betreffend, nebst einer kurzgefassten Geschichte der Zaporozzer Kosaken, Bessarabien, der Moldau und der Kremin.* Leipzig, 1807.

2. Cf. L. Pingaud, p. 87-96.

3. Cf. Rambaud, p. 450.

4. *Ibid.*, p. 449.

5. Cf. Wilkinson, p. 117.

pénètre toutes les nuances comme ceux qui la parlent depuis leur naissance¹. Ajoutez que les Russes apprenaient, surtout à l'époque où nous sommes, le français dès leur plus tendre enfance, qu'ils s'en servaient constamment, qu'ils l'entendaient prononcer journellement autour d'eux, qu'il n'apprenaient même guère autre chose, que c'était pour eux la langue du monde et de la diplomatie. — Toutes ces questions n'occupaient guère, il est vrai, l'aristocratie moldo-valaque. La jeunesse, les femmes surtout, se laissaient tout simplement captiver et séduire par cette excellente prononciation du français. Si les Phanariotes donnèrent les premières leçons de français à l'aristocratie moldo-valaque, ce furent certainement les Russes qui leur enseignèrent à le bien prononcer. De langue officielle, le français devint de plus en plus la langue des salons, la langue familière des jeunes gens et des femmes dans leurs relations avec les envahisseurs. On trouvait même que les Russes parlaient presque mieux le français que les quelques Français, secrétaires ou instituteurs, qu'on avait connus personnellement : ils employaient un français plus recherché, ressemblant moins au langage ordinaire, plus proche de celui des lettres de Voltaire, ils affectaient d'en exagérer d'une façon charmante la prononciation. Il restera comme une sorte d'idéal pour ceux qui font leurs études dans les Principautés, jusque vers le milieu de notre siècle, de pouvoir « parler et prononcer le français comme un général russe². »

Bien prononcer le français ne fut pas la seule chose que les Russes apprirent aux Moldo-Valaques : ils leur apprirent aussi

1. Cf. Marquis de Custine, *La Russie en 1839*, IV, p. 76.

2. « De tous les étrangers que j'ai jamais entendu parler le français, il y en a un surtout qui m'a frappé par sa correction, son élégance ; c'est le général Mavros que j'ai connu en Roumanie vers 1860 : il avait appris son français chez les Russes : ce n'était point notre mauvais français de tous les jours, mais bien celui de Voltaire », — veut bien nous communiquer M. Émile Picot, professeur de langue roumaine à l'École des Langues orientales vivantes, membre de l'Institut.

à danser. Ce fut encore « à la française », « à l'européenne ». — « Ces dames, écrira Langeron, un général français qui fit la campagne de 1806 — « ayant beaucoup d'aptitudes pour tout ce qu'elles veulent apprendre, parvinrent en un an à danser à merveille ; lorsque nous arrivâmes en Moldavie, elles ne savaient pas marcher¹ ». Cela s'entend. Si l'on devait apprendre de quelque part à danser, ce devait être évidemment des militaires. Quand on ne se bat point, il faut bien s'amuser. Et les officiers russes s'amusèrent de leur mieux. Ils trouvèrent dans les Principautés toute une jeunesse séduite par leur exemple, tout un monde féminin amoureux de leur tournure. Il y en avait parmi eux qui savaient presque aussi bien danser que prononcer le français. Le général Milloradovitch était, paraît-il, élève du « fameux Pic ».

Il aurait pu, nous dit le même Langeron, danser sur le théâtre, et surtout passe à merveille des entrechats très élevés... A Bucarest, dans les bals, il ne quittait jamais la place et sautait de manière à exciter l'admiration de tous les Valaques, qui marchent à peine, même quand ils dansent... Il avait fait accrocher dans son appartement son portrait portant l'inscription : « Miloradovitch, le sauveur de Bucarest ».

Langeron, aussi mauvais plaisant que méchante langue, se vante de lui avoir joué un bon tour, en transformant l'inscription, par un changement facile, en celle de « Sauteur de Bucarest »².

Avant les Russes, on ne connaissait dans les Principautés que les vieilles danses locales, souvenirs des mœurs romaines où du contact avec les peuples balkaniques : la *hora*, où l'on danse en rond, le *brîu*, où l'on se prend par la ceinture et où l'on saute à tour de rôle et à qui mieux mieux, la *bătuta* où l'on frappe le sol de toutes ses forces, danses fougueuses, dans l'emportement desquelle on ouvrait portes et fenêtres, où l'on sortait dans la cour, dans la rue³. — Bientôt toutes ces

1. Langeron, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 186.

3. Cf. Xenopol, V, p. 604-605.

danse locales furent abandonnées et classées parmi les amusements d'« autrefois » ou parmi les amusements « populaires ». On adopta, à leur place, les « danses européennes » : les polonaises, les anglaises, les françaises, les valse, les polkas, les quadrilles. On apprit de cette façon à employer ses soirées¹. Le mot même de « soirée » fut introduit, à cette occasion, dans la langue, et y resta. Auparavant, on n'employait pas ses *soirées*, on se couchait de bonne heure. Les veillées et les danses furent dans les Principautés l'œuvre des Russes. Pour apprendre à danser « à la française », « à l'européenne », on se donna beaucoup de mal, et l'on fit souvent venir des maîtres exprès de Saint-Pétersbourg².

Mais les danses nécessitèrent la musique, nécessitèrent des accompagnements d'instruments. Avec la danse, les Russes introduisirent la musique européenne. On ne connaissait jusqu'alors que la musique lente et plaintive des tziganes ou la « metercheneà » turque, musique bruyante et discordante, qui fit tant rire lady Craven à la cour du hospodar Mavrogheni³ et que Langeron appelle dans ses Mémoires « la terrible musique »⁴. Bientôt cette musique fit rire ou agaça les indigènes eux-mêmes. Les dames se mirent à cultiver « la musique de l'Occident » : dans quelques familles, on voit apparaître, à la fin du siècle, un piano, qu'on faisait venir de Vienne; les dames apprenaient à chanter, à jouer de la mandoline⁵. L'année 1788 marque une date dans l'histoire musicale de la ville de Jassy : on y entendit le premier concert : il fut donné en présence du cneaz Potemkine, par des chanteurs et musiciens russes en l'honneur de la prise d'Otchakov⁶.

1. Cf. V. A. Urechia, * *Hist. des Écoles*, I, p. 50. — Wilkinson, p. 123. — Raicevich, p. 146.

2. Cf. Dr Adam Neale, *Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie*, trad. de l'anglais par Defauconpret. Paris, 1818, II, p. 23.

3. Lady Craven, p. 415 et 425.

4. Langeron, p. 367.

5. Cf. V. A. Urechia, *Hist. des Écoles*, I, p. 50. Cf. aussi Raicevich, p. 122.

6. T. Burada, * *La Chronique musicale de la ville de Jassy*, dans les * *Causeries littéraires*, XXI^e année, p. 1064.

— Bientôt on prit le goût de la musique pour elle-même. Vers 1812, la princesse Ralu, fille du terrible hospodar Caragea, aimera la musique de Beethoven¹. — Mais les documents sont si rares, si vagues, en général si douteux sur tout ceci, qu'il vaut mieux ne pas trop insister.

Pendant que la jeunesse et les femmes apprenaient à danser, à chanter ou à jouer de quelque instrument, les vieillards, les maris apprenaient des envahisseurs d'autres passe-temps moins innocents, d'autres manières d'employer leurs « soirées ». Nous voulons parler du jeu de cartes et des jeux de hasard en général², qui eurent malheureusement bientôt un grand succès auprès des esprits incultes des Principautés, et qui devinrent bientôt un fléau s'ajoutant aux autres vices de l'aristocratie moldo-valaque...

En revanche, les manières extérieures commencèrent à se polir. Les Russes séduisirent la haute aristocratie par la politesse exquise de leur manières, politesse qu'ils eurent la modestie d'appeler la « politesse française ». C'est sur cet article-là qu'on voulut surtout les imiter. On s'efforça dans les grandes familles de rivaliser avec eux de « politesse française ». Il est peu probable que ces dehors nouveaux répondissent à quelque changement intérieur. Il s'agissait d'être *poli*, non par respect d'autrui, pour ménager les susceptibilités du voisin, moins encore par devoir, mais tout simplement pour être à la mode, pour ressembler aux Russes, qui, peut-être, à cause de cela plaisaient tant aux femmes, et parce que cette politesse russe était une « politesse française ». Mais sans doute faudrait-il accorder plus d'importance qu'on ne le fait aux changements extérieurs. Peut-être amenèrent-ils plus souvent qu'on ne le croit une modification de l'intérieur, et tel qui ne change aujourd'hui que de manières changera demain peut-être d'âme. On en a la preuve dans les Principautés danubiennes. Les relations sociales

1. Voir ci-dessous notre livre III, ch. II.

2. Cf. Raicevich, p. 146 et Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 141.

devinrent en peu de temps plus faciles au sein de la classe aristocratique. Ce fut surtout la condition de la femme qui changea de caractère. S'il est juste de dire que les Russes introduisirent un peu de trouble dans les familles et, par leurs épaulettes, leurs manières, leur prononciation du français, plurent malheureusement un peu trop, aux femmes moldaves et valaques, il est juste de dire aussi que la femme roumaine leur dut son premier relèvement, sa première émancipation. Peu à peu, après le départ des Russes, on vit sortir les jeunes filles de leurs harems grillés, on commença à les montrer à leurs fiancés un peu avant le jour même du mariage. On se préoccupa aussi de leur éducation; on leur apprit autre chose qu'à faire des confitures ou à élever des vers à soie; on fit venir pour elles des institutrices d'Italie, d'Allemagne, de France¹. Savoir le français et le piano devinrent les deux articles indispensables de l'éducation d'une jeune fille, du moins dans les grandes familles : savoir bien ces deux choses, c'était le *summum* de l'éducation; cela constituait pour la jeune fille comme un brevet à la veille du mariage. — Dans la société, la femme commença à être respectée; dans l'intérieur, à être aimée davantage. On cessa d'attendre qu'une femme vous cédât la place, ou qu'elle vous laissât passer le premier. Les femmes furent admises à table avec les hommes. Il leur fut même permis dorénavant de recevoir et de rendre des visites. On n'exigea plus de la femme de se tenir debout devant son mari, elle osa occuper sur le divan la première place².

Les habitudes de la vie quotidienne se modifièrent aussi lentement; on se contenta d'abord d'introduire quelques changements dans le mobilier, — à côté des sofas, quelques chaises, au milieu de la chambre quelque table « à l'européenne », et sur les tapis qui ornaient les murs, à côté des portraits en tapisserie des pachas et des sultans, quelque peinture. — On se mit à faire bâtir : « Jassy, depuis la guerre de 1792 », écrit un contempo-

1. Hurmuz., *Docum.*, X, p. 558 et 559.

2. Cf. D'Hauterive, *La Moldavie en 1875*, p. 374.

rain, « s'embellit singulièrement¹ ». Les maisons commencèrent à s'avancer jusqu'au bord de la rue, on plaça des colonnes à leur entrée. Quantité de maisons neuves, bâties toujours sans grand goût et placées encore un peu au hasard remplacèrent les vieilles habitations uniformes. On fit même venir exprès des architectes de Vienne, auxquels on demandait surtout de leur donner une certaine apparence extérieure².

Cette influence franco-russe ou plutôt russo-française dans les Principautés, au xviii^e siècle, fut donc considérable, mais seulement en largeur, car elle resta pour l'instant essentiellement extérieure et superficielle. Sous cette seule forme, l'influence française aurait signifié peu de chose et n'aurait même pas valu une étude à part. Mais nous ne sommes encore que tout au début. Si cette influence est, pour commencer, toute superficielle, cela s'explique d'un côté par son intermittence, car les armées russes ne la répandirent qu'au moment des guerres, et de l'autre par l'état de civilisation inférieure aussi bien des initiés que des initiateurs. Ajoutons que cette influence est due exclusivement aux militaires, — de sorte qu'on peut dire que, si les Russes avaient imité superficiellement la France au xviii^e siècle, les boyars moldo-valaques se contentèrent d'imiter superficiellement leurs représentants les plus superficiels.

Pourtant, il n'en est pas moins vrai que, grâce aux Russes surtout, à partir de la campagne de 1769, l'influence française fit un pas de plus dans les Principautés : si les Phanariotes avaient appris le français aux aristocrates moldo-valaques, les Russes leur apprirent à le bien prononcer, ce qui indique certainement un progrès, et d'autre part introduisirent chez eux les manières de l'Occident, ce qui en indique certainement un autre. Leur influence renforça donc celle des Phanariotes, qui se continua parallèlement à la leur.

1. Voir dans Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 179.

2. *Ibid.*

Des deux Principautés, ce fut la Moldavie qui se prêta le plus à cette influence russo-française¹. On se l'explique aisément par le voisinage. Ce furent les Moldaves qui connurent les premiers les Russes en 1711. La Moldavie était toujours la première province envahie en temps de guerre, c'était elle qu'on désertait en dernier lieu; elle constituait le plus souvent, le quartier général des armées russes et le théâtre de la guerre. C'est pourquoi on s'explique comment, même aujourd'hui, ce sont les Moldaves qui ont le plus d'aptitude à apprendre le français et qui ont le plus de respect pour les formes extérieures.

§ 4. — Les Russes ont encore contribué d'une manière indirecte, sans le vouloir, parfois à leur insu, à l'introduction « des mœurs de l'Occident » dans les Principautés. Ce fut en première ligne par la création du consulat, en 1781. Dans leurs relations diplomatiques avec les grands dignitaires du pays, les consuls russes de Bucarest et leur personnel se servaient du français comme langue officielle. — De plus, la cour d'Autriche, la cour de Prusse et la cour d'Angleterre, qui suivaient d'un œil jaloux les progrès des Russes dans la péninsule balkanique, ne tardèrent point à envoyer des représentants auprès des hospodars, pour surveiller les démarches du consul russe et pour protéger leur commerce dans ces provinces. Un an après la nomination de Lascarov, en 1782, l'Autriche nomma comme « secrétaire aulique pour les affaires du commerce en Valachie, Moldavie et Bessarabie » le sieur Raicevich, Ragusin, ancien secrétaire du prince de Valachie, Alexandre Ypsilanti². — Cinq ans plus tard, Frédéric-Guillaume II, le roi de Prusse, qui avait déjà envoyé, depuis trois ans, un agent officieux à Jassy, réussit à le faire agréer par la Porte et à lui faire donner le titre de consul³. Nous verrons dans le chapitre suivant comment, sur ces entrefaites, et pour des considérations d'une autre nature, la France enverra

1. Cf. Wilkinson, p. 121.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 20.

3. *Ibid.*, p. 42.

aussi un consul dans les Principautés¹. Enfin en 1802, « pour faciliter les relations de terre entre la Grande-Bretagne et la Turquie », un consul anglais fut également envoyé à Bucarest ; rappelé après la paix de Tilsit, il fut rétabli en 1813...².

Les mœurs ont changé depuis que les étrangers ont introduit le goût des arts et surtout depuis les dernières campagnes des Russes,

écrira un de ces consuls³. Et un autre :

— L'influence des résidents étrangers sur les indigènes fut considérable : Un grand nombre de coutumes barbares qui existaient auparavant ont été abolies ; on a introduit des mœurs et des institutions qui avaient pour but de policer ; et les manières extérieures des boyars se sont perfectionnées et ne sont plus indignes des nations les plus éclairées...⁴.

Si ces éloges sont peut-être exagérés, du moins les rapports fréquents que ces agents consulaires devaient entretenir avec la cour princière des Phanariotes et avec les dignitaires du pays nécessitaient l'emploi d'une langue européenne unique, et cette langue fut, à Bucarest et à Jassy, encore une fois le français.

Les événements qui amenèrent le premier partage de la Pologne avaient jeté hors de ce malheureux pays une foule d'émigrés dont un grand nombre se réfugièrent dans les Principautés. C'étaient surtout des officiers : un certain nombre d'entre eux s'étaient établis, en 1768, dans la petite ville de Balta, à la frontière de la Bessarabie : une troupe de Cosaques Zaporojans, suivie d'un détachement russe, les poursuivit, les attaqua et détruisit complètement la petite ville⁵. Beaucoup d'officiers français étaient inscrits dans les cadres de l'armée de Pologne et étaient venus manifester par leur vaillance toute la sympathie de la France pour ce peuple infortuné qui avait eu des Français pour rois et qui avait pris depuis longtemps la civilisation française pour mo-

1. Voir ci-dessous, notre chapitre III, 2^e partie.

2. Wilkinson, p. 165.

3. Raicevich, p. 122.

4. Wilkinson, p. 168.

5. Cf. Xenopol, * *Les guerres des Russes et des Turcs*, I, p. 65.

dèle. Viomesnil, Dumouriez, Dussaillans, Choisy avaient montré leur bravoure près du château de Cracovie, dont ils réussirent à s'emparer une fois. Bon nombre de ces officiers passaient par la Moldavie et la Valachie, où ils étaient parfaitement accueillis. Un certain M. de Châteaufort serait venu exprès en Valachie, au moment du premier démembrement de la Pologne, et s'y serait fait l'âme de la propagande pour les Polonais¹. Parmi ces officiers français, il y en a un surtout, dont le nom revient sans cesse dans les documents diplomatiques de l'an 1770. C'est M. de Valcroissant. D'abord au service du Sultan, il chercha petit à petit à reprendre sa liberté, pour se mettre à la tête d'un corps de confédérés polonais. Il va et vient de Pologne aux bords du Danube ; il écrit de Semlin à Choiseul lui-même ; le roi lui envoya, en 1774, outre son traitement de huit mille livres, trente-six mille livres pour ses frais de guerre ; et le ministre des Affaires étrangères disait de lui le 13 novembre 1770, à l'ambassadeur de Constantinople :

Si les autres projets de M. de Valcroissant réussissent, cet officier deviendra un homme précieux... M. de Valcroissant périra ou rendra des services importants à la Turquie : c'est là son horoscope. Qu'il devienne prince de Valachie ou non, je ne lui écrirai plus tant qu'il sera sur le Danube et au milieu du théâtre de la guerre...².

Les bords du Danube paraissent donc avoir inspiré à M. de Valcroissant le projet de devenir hospodar de Valachie et lui avaient fait oublier un instant la cause polonaise. Il eût été bien curieux de voir son nom figurer au milieu des princes phanariotes du xviii^e siècle. Il est à regretter qu'on sache si peu de chose sur le personnage M. de Valcroissant, avant ses projets bizarres, et que les documents ne parlent plus de lui à partir du 4 septembre 1774. Prisonnier en Russie, pendant six ans de sa jeunesse, on ne sait à la suite de quels malentendus, il s'était acquis l'estime des Puissances « à Varna ; il était à Bar avec les confédérés polo-

1. Cf. G. Ionescu-Gion, * *Un Français candidat au trône de la Valachie*, dans la * *Nouvelle Revue*, III^e année, n^o 7, p. 264 et 265.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. I, p. 822.

naïs ' ». Blessé, décoré, honoré par les maréchaux du titre de général major au service de la République polonaise, il eut son quart d'heure de célébrité sur les bords du Danube. Son histoire ne saurait mieux se rattacher qu'aux machinations et aux progrès de la politique russe en Orient. Pourtant, il semble qu'il y ait eu dans ses discours, un peu d'exagération et de forfanterie, un peu d'orgueil et de vanité enfantine. Il finit par exaspérer l'ambassadeur Saint-Priest, qui ne veut plus le soutenir à Paris, où son étoile commença à pâlir à partir du mois de février 1771, et où elle s'éteignit tout à fait avec la disgrâce de Choiseul et son remplacement par M. d'Aiguillon aux Affaires étrangères*.

Toute curieuse que soit l'histoire de M. de Valcroissant, ce brave officier n'est pas le seul, ni le premier Français qui ait brigué le trône de Valachie. Le chapitre suivant, qui traite des relations officielles de la France avec les Principautés danubiennes à la fin du XVIII^e siècle, et des précédents qu'on constate dans les siècles antérieurs, nous parlera d'un homme qui l'avait précédé dans cette voie.

1. Hurmuz., *Docum.*, Suppl. I, vol. I, p. 814-815.

2. *Ibid.*, p. 809-844 et N. Iorga, * *Actes et fragments relatifs à l'hist. des Roumains*. Buc., 1895, t. II, p. 32.

CHAPITRE III

La Révolution française et les Principautés.

Idées politiques.

I

§ 1. — Les Phanariotes et les Russes avaient appris aux boyars des deux Principautés à parler et à bien prononcer le français, à se former des bibliothèques qu'un petit nombre seulement d'entre eux lisaient ou étaient préparés à lire, à danser les polkas, les valse et les quadrilles français, à imiter en tout les manières et les mœurs françaises. Ce n'était encore qu'une connaissance bien indirecte et bien superficielle de la France ; de plus, ce que l'on croyait connaître et ce que l'on voulait surtout imiter n'était guère que l'ancienne France, la France des salons aristocratiques et de la cour de Versailles. Les circonstances se chargèrent de compléter l'œuvre des Phanariotes et des Russes : à cette connaissance superficielle et indirecte de la vieille France, elles ajoutèrent une connaissance plus directe et plus efficace de la France nouvelle : à la langue et aux gestes français, elles adjoignirent des idées et des aspirations françaises.

Au commencement de l'année 1791, la Moldavie et la Valachie étaient en proie à la plus grande agitation. Les Russes avaient franchi le Dniester, les Autrichiens les Carpathes, Jassy et Bucarest étaient entre les mains des envahisseurs. Aux vexations des armées ennemies s'ajoutait le fléau de la peste. Il n'y avait plus de hospodars ; celui de Moldavie avait été chassé par les Russes, celui de Valachie décapité par l'ordre du Grand Vizir. On s'entre-

tenait de temps en temps du souvenir de ce dernier, Nicolas Mavrogheni, prince démocrate à sa manière, prince original s'il en fut, exemple unique dans toute la série des princes phanariotes, en ce que, fils d'un simple pêcheur de l'île de Paros, il était devenu par ses mérites drogman du capitán-pacha. Il avait anobli une quantité de marchands du pays et de paysans. Mais il avait anobli aussi son cheval!... On rappelait encore, en hochant la tête, sa tenue débraillée en public, sa façon de faire exécuter les ordres les plus extravagants, en invoquant l'archange qui les lui avait dictés pendant la nuit, sa manière effrayante et toute particulière de rouler les yeux¹.

Mais ce qui faisait diversion surtout aux atrocités de la guerre, c'étaient certains bruits qu'on répandait dans le pays. Le monde des marchands et des boyars grecs ne s'entretenait plus que de ces événements étranges, on les voyait distribuer en cachette brochures et journaux étrangers, chanter des choses inaccoutumées, ils avaient tous l'air de tramer quelque complot. On parlait d'un grand bouleversement, d'une grande Révolution, d'une επανάστασις dans un des plus grands États de l'Europe. Au delà de la Hongrie et de l'Autriche, au delà des nombreux États allemands, — à six semaines de chemin — chez le peuple le plus calme et le plus monarchique de l'Europe, cette révolution était en train de bouleverser complètement l'ancien ordre de choses. Ces bruits, ces « racontars », ces « légendes », auxquels on ne voulait ajouter d'abord aucune foi et qui n'occupent tout d'abord qu'un petit nombre d'esprits, vont bientôt grossir, devenir une histoire aussi vraie que merveilleuse, qui s'emparera pour longtemps des esprits. Dans leurs réunions en cercle, au palais, les boyars commencèrent à s'occuper d'autre

1. Pour l'histoire de ce curieux hospodar, voir surtout : Dionisie Eclisari-
cul, p. 167-182. — I. Văcărescu, p. 293 et suiv. — Le Pitar Hristachi, **Histoire des faits de Mavrogheni et de la guerre de son temps*, chronique en vers écrite vers 1817, publié dans le journal **Buciumul* du mois de janvier 1883, n° 7 et suiv. — Voir aussi V. A. Urechia, **Histoire des Roumains*, t. III, Buc., 1892. — G. Ionescu-Gion, **Nicolas P. Mavrogheni*, dans la *Nouvelle Revue*, 1^{re} année, n° 5 et suiv., — et Th. Blanchard, *Les Mavroyeni*, Paris, 1896.

chose que de leurs querelles, ils se mirent à s'entretenir de la grande Révolution, à « arranger » — comme on disait alors — « les affaires de l'Europe ». Les publications qui s'introduisaient dans les Principautés, les journaux surtout leur fournirent, pendant de nombreuses années, matière à conversation et à rêveries. — Que lisaient-ils dans ces journaux ? que comprenaient-ils à tous ces événements ?

Chez les Français, une Assemblée de plus de mille hommes, représentant « le peuple », s'est soulevée et dicte ses lois par la voix de ses orateurs. Il n'y a plus de « nobles » ni de « sots », il n'y a que le « peuple », que des « frères », que des « citoyens ». Cette Assemblée est soutenue et poussée à ses actes par un grand nombre d'autres réunions ou institutions populaires, par les « clubs », par la « commune » ou l'administration de la ville, par un nombre infini de journaux. Parfois le « peuple » du dehors envahit l'Assemblée et lui impose ses lois. Les biens de l'Église, qui occupent dans ce pays le tiers du territoire, ont été déclarés « biens du peuple », de l'État, — « sécularisés ». Une armée populaire a démoli une vieille forteresse nommée « la Bastille » où l'on détenait des condamnés politiques ou des innocents. Le Roi du pays, qui a voulu s'opposer aux décisions du peuple, a été jugé par lui et mis à mort. On a déclaré la « République » ou le gouvernement du peuple. Les symboles de cette République sont la cocarde, que tout le monde porte, et un drapeau tricolore. La devise de cette nouvelle forme de gouvernement consiste en trois mots : « Liberté, Égalité, Fraternité », qui sont partout affichés et criés dans les rues. Après la mort du Roi, chose étonnante et effroyable ! l'Assemblée et le « peuple » ont condamné bien d'autres gens à mort, et, parmi eux, beaucoup de députés et de gens du peuple, — mais ce sont surtout les nobles qui payent de leur vie les vices de l'ancien état de choses. De nouveaux meneurs surgissent sans cesse du peuple, poussant toujours plus loin dans la voie nouvelle.

Tout cela n'était encore que curieux, mais les plus intelligents s'aperçurent bientôt que cette Révolution prétendait réformer

plus que la France seule. L'Assemblée a déclaré qu'elle appuierait toute nation qui voudrait la liberté. Les orateurs parlent moins des souffrances passées et des droits du peuple français que des souffrances et des droits des hommes en général, de l'humanité tout entière. Ils passent sans transition de l'objet spécial qui les préoccupe à la formule qui enveloppe le monde. L'un d'entre eux, en accusant le Roi, a parlé du crime de tous les rois, du crime d'être roi, du crime de la royauté : un de leurs « clubs » veut guérir le monde du mal des rois. Un de leurs grands tribuns appelle l'univers à la liberté, à l'égalité ! Il semble que ce soit un modèle de gouvernement que le peuple français propose à tous les peuples. C'est comme une sorte de religion universelle, dont les Français sont les prêtres et dont l'Évangile est une suite de préceptes qui s'appelle « les Droits de l'homme et du citoyen... »

Est-ce par suite de cet esprit généralisateur de leur nation, est-ce pour créer des difficultés aux grands peuples qui les entourent et les menacent, que les républicains français déclarèrent vouloir répandre partout leurs idées révolutionnaires ? Les Orientaux ne se posèrent point ce problème. Mais ils n'en furent que plus frappés du fait. Leur étonnement et leur attention redoublèrent à la nouvelle des premières victoires des armées françaises. Tout ce qu'il y avait de vieux, de traditionnel, de monarchique en Europe, le pape, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie, tous les grands peuples et toutes les vieilles institutions avaient pris les armes pour rétablir les rois en France. Mais les armées républicaines sont partout victorieuses, comme si elles étaient guidées par un esprit invisible... Ce fut comme la troisième phase du bruit concernant la Révolution. Les Français ont franchi leurs frontières et portent la guerre chez leurs ennemis. Cette Révolution qu'on croyait un fait local et lointain prenait dans les esprits des proportions colossales. On eut le vertige. Comme les soldats de Macbeth croyant voir s'approcher d'eux la forêt de Birnam, tels les Orientaux crurent voir la France se déplacer et s'approcher d'eux. Les rumeurs redoublent d'intensité :

tout le monde a pris les armes, enfants, vieillards, femmes... Les généraux malheureux ou indociles sont décapités. C'est le secret de ces victoires innombrables. Les Français sont accueillis à bras ouverts par tout ce qu'il y a d'opprimés, de peuples aspirant à une vie meilleure. Sur leur passage naissent les républiques. Des Anglais, des Allemands, des Belges courent à Paris et se font naturaliser Français pour propager les nouvelles idées...

Enfin la lumière devient plus éblouissante, tous ces principes, toutes ces aspirations, toutes ces lois, toutes ces victoires se résument, s'incarnent en un seul homme, et deviennent par cela même plus à la portée de l'intelligence imaginative des peuples de l'Orient. Un homme invincible, qui fait trembler du bruit de ses victoires toutes les vieilles monarchies de l'Europe et qui menace de les dissoudre, qui bat les plus grands généraux sur tous les points du continent, auquel on prête les projets les plus grandioses, dont dépend le sort de tous les peuples, et qui rappelle les plus héroïques souvenirs du monde d'autrefois... Napoléon Bonaparte¹ !

§ 2. — On peut dire que, vu la largeur des principes de la Révolution française, la rapidité et l'enthousiasme avec lesquels ils ont été prêchés, on n'a eu nulle part le temps de se rendre un compte exact de leur signification, que chaque peuple et chaque nation les a entendus à sa manière et suivant ses besoins. D'une façon générale, les États de l'Occident, plus éclairés, plus près de la France, les ont envisagés plutôt dans le sens français, c'est-à-dire dans un sens social, tandis que, au contraire, les peuples de l'Orient, ignorants, éloignés, ployés sous le joug de quelque grande puissance, y ont attaché, avant tout, une signification

1. Pour cette exposition de la Révolution française à la manière des boyars roumains de la fin du xviii^e siècle, lire tout du long le **Chronographe* de Dionysie Eclisiarcul et la **Chronique de Zilot Românul*, publiée par B. P. Hasdeu. — Voir aussi Hurmuz., Suppl. I, vol. II. — Cf. G. Ionescu-Gion, **Bucarest au moment de la Révolution française*. Buc., 1891 (conférence faite à la Société géographique roumaine), et A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, II, p. 109 et *passim*.

politique. C'est ainsi qu'en Hongrie l'émancipation politique allait de pair, dans l'esprit des patriotes hongrois, avec le *statu quo* de la situation sociale. La diète de 1790 décréta que la couronne de Saint-Étienne resterait à Buda et que le roi devait y résider et y convoquer la diète tous les trois ans, qu'il ne pouvait s'occuper des affaires hongroises qu'avec des conseillers magyars ; mais, quand on en vint à la question des paysans, les nobles ne voulurent rien céder de leurs privilèges, et ce fut l'empereur qui représenta contre eux l'esprit libéral. De même la Pologne rêva son affranchissement et sa réorganisation, mais elle ne fit rien pour l'égalisation des classes sociales, et si la diète supprima le *liberum veto*, ce fut une mesure politique.

De tous les peuples de l'Orient, celui qui comprit le mieux la portée de la Révolution française, fut le peuple le plus fin et le plus imaginatif de la Péninsule des Balkans. Les Grecs avaient presque prévu la Révolution. Dès l'ouverture de l'Assemblée nationale, ils avaient pris leurs mesures pour être tenus au courant de tout. Un livre paraissait dès 1793, sur la vie et la mort du roi Louis XVI¹. On retrouva une prophétie disant qu'un grand empire serait renversé en 1799, et que ce serait l'affranchissement de la Grèce². Les livres français et les publications françaises de toutes sortes inondèrent tous les pays où l'on parlait grec. On se mit à traduire les chefs-d'œuvre de la littérature française, les tragédies de Racine, de Corneille et de Voltaire, le *Télémaque* de Fénelon, les ouvrages de Montesquieu. Des œuvres originales inspirées du français s'y ajoutèrent³. En vingt ans, plus de trois mille ouvrages ou traductions en grec parurent à Paris, à Vienne, à Venise, à Leipzig, à Moscou, à Jassy, à Bucarest, à Constantinople⁴. En 1790 même, un riche

1. Ἱστορία περὶ τοῦ θανάτου τοῦ βασιλέως τῆς Γαλλίας Λουίγκη Ιε' τοῦ φονευθέντος παρὰ τῶν ἰδίων αὐτοῦ ὑπεκόων, καὶ ἡ διαθήκη αὐτοῦ μεταφρασθεῖσα νῦν ἀπὸ τῆς Γαλλικῆς διαλέκτου εἰς τὴν Γραικικὴν ἀπλὴν γλῶσσαν, παρὰ Κηρύκου χαϊρέτου, τοῦ Κρητός (Voir Pappadopoulos-Vretos, II, p. 94).

2. *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, n° 262, du 22 prairial, l'an VI.

3. Cf. J. Lambert dans la *Nouvelle Revue* du mois d'octobre 1880, p. 856, d'après Bikélas, *Essai ou Discours de la littérature grecque moderne*.

4. Ubicini, *La carte de la Grèce par Rhigas* (d'après Perrhévos, le biographe

Zantiote, Georges Vendotis, fonde la première imprimerie hellénique à Vienne et se met lui-même à traduire des livres en grec. Pour la première fois la littérature néo-hellénique sortit de son ornière d'érudition byzantine et de subtilités grammaticales et logiques. On commença à comprendre qu'il y avait quelque chose de plus intime et de plus profond dans les vieilles œuvres; ce fut la littérature classique française qui ramena les Grecs au véritable sentiment de leur propre littérature. En même temps, les Grecs de Turquie, quoique peu lettrés en général, comprenaient la nécessité d'instruire leurs compatriotes. On comptait par vingtaines le nombre des jeunes gens qui étudiaient, aux frais de riches commerçants, dans les universités d'Allemagne, d'Italie, de France. Ces jeunes gens étaient élevés dans les principes de la Révolution française : par leur correspondance, par les journaux qu'ils envoyaient, par les traductions qu'ils faisaient, ils tenaient leurs compatriotes au courant du mouvement. En même temps, on fondait partout de nouvelles écoles et on améliorait celles qui existaient déjà. On porta surtout son attention sur les Principautés, où se trouvait tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus influent dans le monde grec. C'est là aussi qu'on recevait, qu'on lisait, qu'on commentait les nouvelles de l'Occident. Au lendemain de la Révolution, on entendait dans les rues et dans les maisons de Bucarest, prononcés à la grecque : « Allons, enfants de la Patrie », ou bien la *Carmagnole* : « Vive le son, vive le son du canon¹... » Quand, en 1793, un négociant français républicain, Hortollan, eut l'idée de venir s'établir dans les Principautés, il fut émerveillé : « Tous les habitants d'ici » écrit-il, en forçant la note, à un de ses amis de Constantinople, « sont des sans-culottes² ».

La renommée de Napoléon, le bruit de ses victoires et de ses projets, vont encore enflammer la bourgeoisie grecque et rappeler le souvenir de la fameuse prophétie. On se prit à croire que grec de Rhigas) dans la *Revue de géographie*, 1881, IX, p. 10. — Chasiotis; p. 23. — Gervinus, XI, p. 235.

1. Cf. Ion Ghica, * *Lettres*, p. 509.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 94.

le moment de la délivrance était arrivé et que Napoléon en devait être l'instrument désigné par le destin. Il avait l'air en effet de s'intéresser beaucoup aux Grecs, faisait étudier avec soin la topographie de la Péninsule¹. De leur côté les Grecs ne manquaient pas une occasion de manifester le respect touchant à l'adoration qu'ils avaient conçu pour lui. Des chansons furent composées en son honneur. Pendant les négociations d'Udine, ils lui envoyèrent une députation qu'il reçut avec bienveillance. A une foire de Leipzig, un marchand grec acheta trois cents gravures de son portrait pour les distribuer dans le pays de Larissa, dans les cantons les plus éclairés de la Macédoine. Les femmes maïnotes, nous assure un écrivain du temps, tenaient une lampe allumée devant cette image « comme devant celle de la Panaghia² ». Un livre très curieux, publié à Paris, en l'an VIII, *Voyage de Dimo et de Nicolo Stephanopouli, pendant les années V et VI*, nous apprend à la fois l'intérêt particulier que Bonaparte semblait porter aux Grecs, et l'enthousiasme de ceux-ci pour lui. Stephanopouli, se rendant en Grèce « d'après une mission du gouvernement français » rencontre à Milan Bonaparte qui le fait dîner chez lui, lui donne une ordonnance de cinq mille francs, et le charge d'une lettre pour le chef des Maïnotes :

... Ce n'est pas assez — lui aurait-il dit — de porter vos recherches sur les plantes et les diverses productions des îles du Levant qui nous appartiennent³ : il est une tâche bien plus utile que vous pouvez remplir, celle de répandre les semences de la véritable liberté, de rendre les enfants de la Grèce dignes de leurs ancêtres et de la grande nation qui vient de briser ses chaînes...⁴.

La lettre produisit dans la Maïna un effet considérable.

Quel est donc, s'écria le plus jeune des enfants du bey, quel est donc ce Bonaparte qui, du bruit de sa renommée remplit toute la terre? Est-ce un Grec? — Non, répond Stéphanopouli, c'est un Corse né dans la même ville que nous : il est pourtant Athénien pour la politique, Spar-

1. Voir la *Correspondance de Napoléon 1^{er}*, t. III, p. 89 et suiv., 281-282, 311, 391-392, 428, 432 et suiv., 531, 535, 616-617.

2. Le *Moniteur universel*, n° 262, du 22 prairial, l'an VI.

3. Stephanopoulo était médecin et botaniste.

4. Stephanopouli, t. I, p. 72.

tiate pour le courage, et Thébain pour la valeur militaire... — Est-il vrai que la victoire ne l'a jamais abandonné? — Oui, parce qu'il commandait à des Français... etc., etc.¹.

Arrive la descente en Égypte, l'annexion des îles Ioniennes à la France. Le drapeau tricolore flotte sur cette terre grecque devenue le « Département de la mer Égée ». Alors l'enthousiasme des Grecs ne connaît plus de bornes. Une légende se forme autour du nom de Bonaparte :

C'est un Grec. Il est né en Corse, d'une famille originaire de Maïna, chassée par les Génois au xvii^e siècle, en Corse, dans la ville de Paomia, près Ajaccio. — « Bonaparte », ajoutaient les Grecs de Bucarest, plus bavards et plus versés dans la philologie, veut dire *αάλο μέρος*, il n'y a donc pas à douter de son origine² ».

Le nom de Calomeros était, en effet, très répandu dans la Morée. C'est le moment du plus grand essor de la littérature et de l'enseignement grecs. Les étudiants grecs en France deviennent de plus en plus nombreux, les livres et les publications françaises plus répandus. Les aspirations se précisent. Cette idée se forme dans tous les esprits : s'emparer, avec l'aide de la France et de Bonaparte, de la Péninsule des Balkans, reconstituer, après s'être rendus indépendants, l'ancien Empire de Byzance³. Mais pour cela, il fallait d'abord helléniser toute la Péninsule. C'est vers ce but que tendent dorénavant tous les efforts de la nouvelle génération.

La Révolution française eut donc pour premier effet, dans la péninsule des Balkans et dans les Principautés, de réveiller, et, jusqu'à un certain point, de moraliser la nation grecque. Car elle assigna, au moins, aux Grecs, un but dans la vie. Jusqu'à présent, leur seule aspiration était de passer le Danube, pour

1. Stephanopouli, p. 189. — Cf. aussi *La Correspondance de Napoléon I^{er}*, III, p. 285.

2. *Leucothea, Eine Sammlung von Briefen eines geborenen Griechen, über Staatswesen, Literatur und Dichtkunst des neueren Griechenlandes* herausgegeben von Dr Carl Iken. Leipzig, 1825, vol. I, p. 42, cité par G. Ionescu-Gion, * *Bucarest au moment de la Révolution française*, p. 49. — I. Ghica, *Lettres*, p. 497.

3. Ubicini, *Rev. de géog.*, 1881, VIII, p. 247.

faire fortune si possible, à la cour du Hospodar. D'autres considérations plus élevées les guideront désormais « au delà du Danube ». Un enthousiasme, un désir sans pareil de s'instruire, d'être utile, s'empare de tous les esprits, et un mot surgit au fond de toutes les consciences : « la patrie ». Cet événement se passa, dès le début, sous les yeux et autour des boyars moldaves et valaques. Est-il besoin d'ajouter que ce mouvement fut, avant tout, le fait de la bourgeoisie grecque, et qu'il faut, comme toujours, distinguer nettement le peuple grec et les hospodars phanariotes ? Ceux-ci étaient en effet peu préparés, par leur éducation et leurs intérêts, à comprendre les principes de la Révolution française. Leur idéal avait toujours été et restait d'occuper le trône d'une des Principautés. Peut-être même le réveil et l'indépendance de la nation grecque étaient plutôt faits pour leur nuire. Au contraire, les bourgeois grecs de la Péninsule avaient tout intérêt à embrasser les idées nouvelles. Méprisés par les Turcs, incertains des biens et de la vie, tout les poussait à rêver la liberté. Une fois de plus, les Phanariotes et leurs compatriotes se trouvèrent en conflit d'idées, d'intérêts et de sentiments.

§ 3. — Tout ce mouvement, toutes ces aspirations se concentrèrent en un seul homme, qui passa les années les plus importantes de sa vie à Bucarest, et dont l'influence devait s'exercer surtout sur les boyars grecs et indigènes des deux Principautés. Ce fut le jeune Thessalien, Rhigas de Velestin. Né vers 1753, il fit ses premières études à l'école de Zagora, une des meilleures de la Thessalie, dirigée alors par « le célèbre Constantin ». De là il passa à Constantinople, où il eut le bonheur de connaître le fameux Phanariote Alexandre Ypsilanti qui l'éleva comme son propre fils, le prit comme secrétaire et en fit même son confident politique. On sait que le prince Alexandre Ypsilanti, enthousiaste de la civilisation et de l'éducation occidentales, ne se piquait point d'être fidèle à la Turquie et penchait plutôt vers l'Autriche. Rhigas profita de l'éducation française mieux que les

propres fils du Hospodar, il ne prit des idées politiques de celui-ci que le côté négatif, c'est-à-dire la haine de la Turquie. Vers 1786, Rhigas quitta Constantinople pour gagner Bucarest, alors la véritable capitale de l'hellénisme. Ses connaissances, sa nature ardente l'y firent accueillir avec enthousiasme, et un boyar indigène, Brâncoveanu, le prit comme secrétaire. Rhigas fréquenta ce qu'il y avait de plus instruit à Bucarest et surtout le jurisconsulte grec Démètre Catargi, auquel il dut de parler et d'écrire le français comme sa propre langue ¹. L'année même de son arrivée, le prince Nicolas Mavrogheni refusa les services du Français La Roche pour le prendre comme secrétaire. En récompense de ses services, il le nomma gouverneur de la Petite Valachie. Nous ne savons rien sur l'administration de Rhigas. Mais l'expérience qu'il dut y acquérir pendant l'invasion autrichienne, compléta sans doute son éducation politique. Les Turcs lui parurent encore plus odieux qu'auparavant. La connaissance qu'il fit des Russes et des Autrichiens lui apprit qu'il n'y avait pas à compter sur eux pour la délivrance de la Grèce. Il s'enfonçait de plus en plus dans une sorte de scepticisme voltairien, quand les bruits de la Révolution française se répandirent dans les deux Principautés. Ce fut pour Rhigas comme un trait de lumière. Par son tempérament, par son éducation toute française il était prédisposé, plus que tout autre, à suivre de près toutes les phases de cette Révolution, et à y voir aussitôt la délivrance du peuple grec. Il se mit en correspondance avec Émile Gaudin, secrétaire à l'Ambassade de France, qu'il avait connu à Constantinople ². Il fit son ami du citoyen Hortollan, et devint correspondant bienveillant du citoyen Descorches, ambassadeur de la République française. Il se rapprocha surtout de Démètre Tyrnovitis, Grec naturalisé Français, qui servait les intérêts de la République à un moment où elle n'avait pas encore de repré-

1. Ubicini, *Rev. de géog.*, 1881, VIII, p. 251. — Cf. A.¹ Calimach, * *La carte de la Moldavie de Rhigas*, dans les * *Causeries littéraires*, 1884, p. 325-330.

2. Ubicini, *Rev. de géog.*, 1881, VIII, p. 251.

sentant officiel auprès des hospodars ¹. En même temps, il recevait régulièrement les journaux français, soit par la voie de Marseille, soit par l'entremise des jeunes Grecs étudiant à Paris. Devenu gros marchand à Bucarest, il avait du loisir : il partageait son temps entre son commerce, ses rêves politiques et l'instruction de la jeunesse de la capitale, car il était aussi professeur de français au Collège national de Bucarest ².

Délivrer la Grèce à l'aide de la France, rendre ses compatriotes dignes de la liberté, — telles étaient les idées qui agitaient l'âme de Rhigas, et qui prenaient chez lui une forme plus précise que chez aucun de ses compatriotes. Peu à peu, il arriva à se tracer un plan d'action aussi clair que possible. La Grèce, telle qu'il l'entendait, ce n'était pas seulement l'ancienne Grèce, c'était tout l'ensemble des pays où vivent les Grecs et où se parle la langue grecque. Cette Grèce nouvelle serait organisée à la façon des petites républiques de l'ancienne Grèce. La « Liberté », l'« Égalité », la « Fraternité » devenaient les symboles et la promesse de la régénération des peuples de l'Orient. La « Liberté », c'était tout d'abord l'indépendance politique, l'« Égalité » signifiait, non seulement l'abolition des castes, mais de toute distinction de race; enfin « la Fraternité », c'était la participation de tous les peuples chrétiens ou musulmans aux bienfaits du Régime nouveau ³. C'est en vue de ces projets, c'est pour y préparer l'esprit des populations balkaniques et, en première ligne, des Grecs, que Rhigas entreprit la plupart de ses ouvrages et fonda à Bucarest cette société littéraire et politique, qui était destinée, dans son esprit, à délivrer la Grèce, l'« Hétairie des amis » : Ἡ ἐταιρεία τῶν φίλων.

Rhigas a beaucoup écrit. Mais la littérature et la science étaient, entre ses mains, des armes politiques. La plupart de ses écrits sont traduits du français ou inspirés des idées nouvelles. Un

1. Cf. E. Gaudin, *Du soulèvement des nations chrétiennes dans la Turquie européenne*. Paris, 1822, p. 21.

2. Ubicini, *Lettres sur la Turquie*, II, p. 83 et 84.

3. Cf. Ubicini, *Rev. de géog.*, 1881, IX, p. 16 et 18 et VIII, p. 252.

Abrégé de Physique, « à l'usage des jeunes Grecs », traduit du français ; le *Voyage d'Anacharsis*, traduit de l'abbé de Barthélemy, qu'il avait peut-être connu personnellement à Constantinople¹. Il traduisit encore un *Traité de tactique militaire*, l'*École des amants délicats*, la *Bergère des Alpes* de Marmontel, les *Olympiens* de Métastase. On lui doit un *Vade-mecum du soldat*, poème, les *Règlements politiques provisoires*, une grande *Carte de la Grèce*, un projet de *Carte de la Moldavie*. Enfin, il composa un grand nombre d'*Hymnes* et de *Chansons* qui ne virent le jour que vingtans plus tard, en 1814, imprimés clandestinement à Jassy, mais qui devinrent aussitôt populaires. Parmi ces chansons, les unes célèbrent l'ancienne Grèce, d'autres les aspirations de la Grèce nouvelle, d'autres les principes de la Révolution française, il y en a qui sont dédiées à Bonaparte. Celle qui eut le plus de vogue fut sans doute *La Marseillaise des Grecs*.

Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων
 Ὁ καὶρὸς τῆς δόξης ἤλθεν...²

Quant à la Société secrète fondée par Rhigas, elle fit, de 1791-1794, des progrès extraordinaires. Rhigas était bien fait pour réussir dans cette entreprise : il joignait à ses talents et à son instruction étendue, l'expérience de la vie et la connaissance de toutes les classes sociales de la péninsule : en Thessalie, il avait connu les Palicares ; à Constantinople, les prélats, les archontes du Phanar ; à la cour de Brâncoveanu, les boyars indigènes valaques ; à celle de Mavrogheni, les riches marchands, les professeurs, les médecins ; à Craïova, de hardis matelots, des capitaines de l'Archipel, etc. Les membres de son Hétairie furent recrutés dans tout ce monde-là. A la fin de 1794, la Société avait des ramifications partout où il y avait des Grecs et des op-

1. Vendotis en avait traduit les trois premiers livres, Rhigas se chargea du reste.

2. Rhigas aurait composé cette chanson patriotique à la sollicitation d'un général français, « républicain fougueux » (Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*. Paris, 1824, I, p. 131).

presseurs : jusqu'à Alexandrie, à Livourne, à Trieste, à Vienne. — Le centre du mouvement politique fut toujours Bucarest, foyer intellectuel de la Grèce et résidence des Grecs les plus riches et les plus influents de l'Europe¹.

Le résultat en fut aussi curieux que des circonstances aussi singulières pouvaient le faire prévoir : à la faveur de l'étourdissement et du vertige que la guerre, l'enthousiasme des Grecs, les nouvelles confuses de la Révolution avaient provoqué dans les Principautés, on vit, à côté des Grecs, des Albanais, des Serbes, des Bulgares, — un bon nombre de grands boyars valaques entrer dans l'Hétairie. On y vit figurer de grands noms comme les Ghica, les Dudesco, les Câmpineanu, les Sturdza, les Brâncoveanu².

On pourrait se demander ce que cherchaient ces boyars valaques dans une société secrète dont le but était de donner aux Grecs l'hégémonie de toute la péninsule des Balkans, et dont le résultat ne pourrait être que malheureux, pour leur pays comme pour eux-mêmes, soit en cas de réussite, soit en cas de défaite. Mais c'est peut-être demander trop que de demander de la précision à un premier pas fait dans une voie meilleure, surtout quand il s'agit d'être aussi primitifs et aussi ignorants que l'étaient, il y a cent ans, les grands boyars de la Valachie. Dans leur adhésion à l'Hétairie, peut-être ne faut-il voir que le résultat de l'ascendant d'une personnalité forte et sympathique. C'est aussi là la reconnaissance vague et tacite que tout ne marchait pas à souhait dans leur pays, qu'il y avait quelque chose à changer, dont, à proprement parler, ils n'étaient point encore préparés à se rendre un compte exact. Peut-être enfin, faut-il y voir comme le premier tressaillement de l'âme roumaine vers quelque chose qui la dépassait, vers « lă Liberté ». Peut-être que, au fond des consciences des boyars, commençait à se des-

1. Ubicini, *Rev. de géogr.*, 1881, VIII, p. 248 et 251.

2. G. Ionescu-Gion, * *Bucarest au temps de la Révolution française*, p. 10, et Nicolas Mavrogheni, dans la * *Nouvelle Revue*, an. I, n° 5, p. 179. — Ubicini, *Rev. de géogr.*, 1881, VIII, p. 251.

siner l'image encore vague de « la Patrie ». — Mais comment les grands boyars valaques auraient-ils pu résister à l'entraînement des principes proclamés par Rhigas ou à son influence personnelle, quand des Turcs même se laissaient séduire par lui? Tel le fameux pacha de Viddin Paswan-Oglou, auquel il avait sauvé jadis la vie, à Craiova, qui se déclarait « l'ami fidèle de la France », et témoigne dans une série de lettres à Rhigas, une admiration profonde pour les idées de la Révolution française¹. Il est vrai qu'il les entendait à sa manière. Pour inaugurer sa révolte contre le Sultan, il jeta au feu les firmans, déclarant ne reconnaître que « la volonté du peuple et son épée »²... et il se jeta sur la Valachie qu'il mit à feu et à sang³.

En 1794, Rhigas quitta Bucarest pour aller s'établir à Vienne, plus loin des Turcs, plus près des grands événements de l'Europe. Son biographe et élève Perrhévos, qui l'avait accompagné, veut que, l'année d'après, 1795, Rhigas eût résolu d'aller voir Bonaparte en Italie, que même il y eût été appelé par le vainqueur de l'Italie, après avoir été pendant plusieurs mois en correspondance régulière avec lui⁴. Le fait est curieux et même extraordinaire. Il n'en est resté aucune trace et nous ferons remarquer que la campagne de Bonaparte commence à la fin de 1796. On ne trouve même pas prononcé le nom de Rhigas dans la correspondance de Bonaparte. Ce qui a pu autoriser ce récit, c'est l'intérêt que Bonaparte a fréquemment montré pour les Grecs. N'était-ce pas vers cette même époque que Bonaparte se faisait remettre des mémoires sur la Grèce? où les Stephanapouli osent publier à Paris leur livre sur le voyage qu'ils avaient entrepris en Grèce, « d'après deux missions », dont l'une du général Bonaparte »? — Toujours est-il que le *Moniteur Universel* du

1. Ubicini, *Rev. de géog.*, 1881, VIII, p. 250. — Cf. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 217. — Cf. aussi Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*, I, p. 132.

2. Pouqueville, I, p. 133.

3. Voir ci-dessus, p. 13.

4. Ubicini, *Rev. de géog.*, 1881, IX, p. 20.

1^{er} messidor, an VI, raconte, avec regret, le meurtre de Rhigas par des soldats turcs auxquels l'avaient livré les autorités autrichiennes de Trieste, quand sa conspiration fut découverte¹.

Avec la mort de Rhigas finit cette première phase de l'influence des idées nouvelles dans les Principautés, qu'on pourrait appeler *la phase grecque*. Mais l'année même de sa mort, 1798, partaient de Constantinople les premiers agents officiels de sa République française auprès des hospodars de Moldavie et de Valachie, ce qui allait donner à l'influence de la Révolution une nouvelle impulsion².

II

§ 4. — C'était pour la première fois que la France s'intéressait directement aux Principautés danubiennes, qu'elle se décidait à y envoyer un représentant officiel. Si la France républicaine, tant par curiosité que par intérêt, avait porté ses regards vers ces provinces du Sultan, la France royaliste n'avait guère eu de telles curiosités. Les Français du xvii^e et du xviii^e siècle manquaient d'idées précises sur les peuples de l'Orient européen; la science géographique était loin de considérer en ce temps-là tous les points de la terre comme également intéressants. Malgré tant de découvertes, on ne connaissait que les peuples avec lesquels on était en contact immédiat, chaque grand peuple se considérait toujours comme le centre du monde. Un livre imprimé à Paris, vers la fin du xvii^e siècle, dédié à M. le Chancelier et honoré du privilège du Roi, nous édifie à cet égard. C'est une sorte de catéchisme géographique intitulé *Le parfait géographe*, par le sieur Lecoq. Voici ce qu'on y apprend, et ce que l'on savait probablement alors sur la Moldavie et la Valachie :

1. Voir la 1^{re} page du n^o 271, à l'art. *Turquie*.

2. Sur Rhigas, voir aussi : l'article d'Ubicini dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XLII, p. 99. — C. Nicolopoulo, *Notice sur la vie et les écrits de Rhigas*. Paris, 1824 (opuscule de sept pages).

— Qu'est-ce que la Valachie?

— C'est une Principauté, qui faisait autrefois une portion de la Dacie. Elle se divise en deux parties : sçavoir la Valachie proprement dite ou occidentale et la Valachie basse qu'on appelle autrement Moldavie. Ses bornes sont la Pologne, la Bessarabie (*sic*), la Bulgarie et la Moldavie (*sic*)

— Où fait-il (le Prince) sa résidence?

— A Jassy, Jassium, ville sur la rivière du Pruth; les cartes la montrent mal à propos dans la Moldavie (*sic*).

— Nommez-moi encore quelque place.

— Chorezin (?), Chetimia (?), petite ville proche le Niester, *ad Tyram*¹, etc., etc.

Les notions sur la Moldavie sont aussi amusantes :

— Qu'est-ce que la Moldavie?

— C'est la basse Valachie, située entre le Danube, la Bulgarie, la Transylvanie et la Hongrie (*sic*).

— Quelle est sa capitale?

— Bucherest, Bucheresta (?).

— Combien le Danube a-t-il de bouches?

— Eratosthène, chez Strabon, luy en donne cinq, Ptolémée six, Ovide sept et les modernes deux.

— Quels peuples habitent dans ce pays?

— Les Tartares de Budziac qui sont sous la protection du Turc², etc., etc.

Quoi qu'il en soit, c'était pour la première fois, en 1798, que la France témoignait un intérêt direct aux Principautés par l'envoi d'un consul. La Maison de France ne s'était jamais occupée de ces provinces qu'indirectement, par suite de sa rivalité avec la Maison d'Autriche ou de son amitié avec le Grand Turc.

Si François I^{er} avait réussi à faire agréer aux Turcs la candi-

1. *Le Parfait géographe* ou l'Art d'apprendre aisément la géographie et l'histoire par demandes et par réponses, seconde édition revue, corrigée et augmentée des mœurs, de la religion et du gouvernement de chaque nation, enrichie de cartes géographiques, avec un traité de la sphère. Dédié à M^{sr} le Chancelier, par M. le Coq. A Paris, chez Pierre de Batz, rue Saint-Jacques, etc., avec privilège du Roy (Bibl. Nat., G. 528 et 529 ou 9478 et 9479), t. 1, p. 514-515.

2. *Ibid.*, p. 515-516.

dature de son fils Charles d'Orléans au trône de Hongrie¹, il est fort probable que la Moldavie et la Valachie y auraient été annexées, et l'histoire consacrerait aujourd'hui tout un chapitre à l'influence franco-hongroise dans les deux Principautés.

Catherine de Médicis qui dirigea pendant longtemps les affaires étrangères de la France fit entrer les Principautés dans presque toutes les combinaisons politiques que lui suggérait son imagination d'Italienne, élève de Machiavel. En 1566 (sous Charles IX), l'ambassadeur de France à Constantinople, Grantrye de Grandchamps, roulait dans son esprit deux grands projets : le premier, c'était, ni plus ni moins, d'épouser la sœur du prince régnant de Valachie, Petru Șchiopul (Pierre le Boîteux), pour devenir, à ce que disent les dépêches diplomatiques du temps, le successeur au trône de ce prince chétif². Mais si bizarre que fût ce projet, il n'était rien à côté d'un autre, sorti de l'imagination de la reine mère elle-même : il s'agissait de coloniser les Principautés avec quelques centaines de milliers de colons huguenots. On avait songé tour à tour à l'île de Chypre, à l'Algérie, à la Floride, où même un certain nombre de huguenots allèrent se faire pendre par les Espagnols. On s'arrêta sur les Provinces danubiennes. Pourquoi perdre tant de forces vives du royaume ? Exilés près du Danube, les huguenots auraient pu être les plus grands amis de la France. Au lieu d'une France divisée au point de vue de la religion, il y en aurait eu deux, alliées en politique, prenant entre deux feux la Maison d'Autriche. Pour persuader les Turcs, on se servit d'arguments qui nous semblent aujourd'hui extraordinaires, mais qui étaient, peut-être, sincères : les huguenots professent une religion toute proche de celle des Turcs, ils n'ont dans leurs temples ni images, ni statues, et ils n'adorent qu'un seul Dieu³ ! Ils pourraient aider le Grand Sultan dans ses luttes contre l'Empereur.

Mais aucun des projets de M. de Grandchamps ne devait

1. Cf. J. Zeller, *La diplomatie française vers le milieu du xvi^e siècle*, Paris, 1881, p. 222.

2. Hurmuz., *Doc.*, II, 1^{re} partie, p. 568 et 577 et XI^e (sous presse), p. 77.

réussir. Les « colons » huguenots vinrent habiter, d'eux-mêmes, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la Suisse. Quant au projet de mariage de l'ambassadeur, il ne réussit pas mieux. La princesse Kiajna, sorte de Catherine de Médicis valaque, qui dirigeait les affaires sous le prince infirme et imbécile Petru Șchiopul, s'empressa de renvoyer à l'ambassadeur tous ses cadeaux de noce. Tout ce que put faire celui-ci fut de faire déposer, deux ans après, le prince Petru Șchiopul, en se servant des intrigues du prince de Transylvanie qu'il attira par une promesse de mariage, avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, et par l'appât des Principautés moldo-valaques¹.

En 1573, la reine mère tourne encore ses yeux vers ces provinces. Elle brigue le trône de Pologne pour son fils Henri d'Anjou et réclame en même temps les provinces qui « autrefois faisaient partie de la Pologne », la Moldavie et la Valachie². Naturellement, les Turcs ne voulurent rien entendre sur ce dernier point. Mais une fois Henri installé sur le trône de Pologne, le prince de Moldavie, Ion cel cumplit (Jean le Terrible), impatient du joug du Turc, commença à lui faire des avances³. Il était trop tard. En 1574, Henri I^{er} de Pologne, après un règne d'un an, prenait le chemin de Paris, où il allait devenir Henri III de France.

En cette qualité, il témoigna — paraît-il — une grande sympathie pour le Valaque Petru Cercel (Pierre Boucle-d'Oreille), qui avait visité la Cour de Paris et dont la candidature au trône de la Valachie fut soutenue pendant neuf ans de suite, depuis le 2 mai 1579, jusqu'au 4 janvier 1589, par l'ambassadeur du roi à Constantinople⁴.

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. I, p. 23.

2. *Ibid.*, p. 25 et suiv. et p. 40. — N. Iorga, *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains*. Bucarest, 1895, I, p. 20 et 21.

3. Cf. les actes diplomatiques où il est question d'une alliance moldo-polonaise contre les Turcs à cette époque, dans Hurmuz., t. II, 1^{er} partie, p. 679, 702 et 710-727.

4. E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*. Paris, 1860, t. III, p. 829 et 841 ; t. IV, p. 40, 46, 55, 77, 83, 195, 250, 361, 714. — Hur-

Quoi qu'il en soit, après comme avant, les Principautés roumaines restèrent peu connues en France : on sut d'elles, qu'elles étaient placées quelque part en Orient et soumises au Grand Turc. Le bruit des victoires sur les Turcs de Michel le Brave (1593-1601), qui réalisa par son épée le plus beau rêve de la nation roumaine, la réunion sous un seul sceptre des trois Principautés de la Valachie, Transylvanie et Moldavie, paraît être parvenu un instant jusqu'à Henri IV¹. Mais Michel le Brave (frère de Petru Cercel) était aussi mauvais diplomate que bon général et s'enfonçant de plus en plus dans la politique de la Maison d'Autriche, ne sut pas conserver ses États et trouva sa perte.

A partir de ce moment, il n'est plus question des Principautés dans les combinaisons de la diplomatie française en Orient. Richelieu et Mazarin tournèrent de préférence leurs regards du côté de la Transylvanie qu'il voulaient employer contre la Maison d'Autriche. Bethlen Gabor (1630) et Georges I^{er} Rákóczy († vers 1640) furent attirés dans les coalitions contre l'Empereur. Le premier se montra assez docile et parla dans les traités avec la France de certains *principes confæderati* qui lutteraient à côté de lui. S'agit-il, sous cette dénomination, des princes de Moldavie et de Valachie? Rákóczy I^{er} et, plus tard, son fils, Rákóczy II, répondirent plus mal aux avances de Mazarin : ils se rapprochèrent de l'Autriche et entrèrent dans une ligue chrétienne contre la Turquie².

Louis XIV continua la politique de Mazarin. En 1677, il voulait donner la Valachie à son allié Apafi, de Transylvanie. Mais six ans plus tard, il se ravisa et ses ambassadeurs à Constanti-

muz., *Doc.*, Suppl. I, vol. I, p. 46-104. — Voir une lettre de Petru Cercel à M^{me} de Germigny dans les N. Iorga, *Actes et fragments*, t. I, p. 32.

1. Voir le *Recueil des lettres missives de Henri IV*, publié par M. Berger de Xivrey, t. V (1599-1602). Paris, 1850, p. 39, 213, 217, 248.

2. Szilágyi Sándor, *Documents pour servir à l'histoire de l'alliance de G. Rakoczy I avec la Suède et la France dans la guerre de trente ans*. — B.-Peste, 1873, p. 25, 177, 191, 241 et 254. — Cf. G. Ionescu-Gion, **Louis XIV et Constantin Brâncoveanu*. Buc., 1884, p. 56-104.

noble commencent toute une campagne pour faire déposer le prince régnant Brâncoveanu et faire nommer à sa place, en Valachie, Tököly, chef des révoltés hongrois ¹. Malheureusement Brâncoveanu était le prince le plus riche et le plus rusé que la Valachie ait connu. L'aventurier Tököly alla mourir obscurément à Nicomédie, quelques années après que Brâncoveanu eut été décapité pour ses intrigues avec l'Autriche (1711).

Quand en 1750, Kaunitz réussit à rapprocher les Maisons d'Autriche et de France, par un traité qu'il considère, à juste titre, comme son chef-d'œuvre, le rôle de la France s'effaça en Orient. Entre Louis XIV et cette époque, il n'y a d'intéressant que le projet du magnat hongrois Disloway, en 1732, projet aussi étonnant par sa teneur que par la foi qu'il trouva quelque temps auprès de l'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Villeneuve. Il s'agissait de nouveau de créer en Orient un grand État chrétien sujet du Grand Turc, « sur le territoire fort étendu et presque désert, qui se trouve sur les confins de la Transylvanie et de la Hongrie, et qui dépend actuellement des princes de Moldavie et de Valachie ² ». — Ce projet fait songer au *Parfait géographe* » du sieur Lecoq. MM. Disloway et de Villeneuve oublièrent que toute combinaison de cette nature, avant de satisfaire les vieilles traditions de la diplomatie française ou les vues ambitieuses d'un aventurier, devait satisfaire la géographie.

C'est peu après le projet Disloway que les ambassadeurs du roi à Constantinople eurent l'idée d'envoyer auprès des hospodars phanariotes, qui avaient commencé à régner dans les deux Principautés, les secrétaires, dont l'étude occupe une partie d'un de nos précédents chapitres. Nous avons voulu donner ici une vue d'ensemble complète, quoique nécessairement brève de la politique française vis-à-vis des Principautés roumaines, avant la grande Révolution ³.

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. I, p. 273-361 (*passim*). — Cf. G. Ionescu-Gion, p. 105 et suiv.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. I, p. 483.

3. Pour toute cette partie de notre étude voir aussi l'étude de M. Ionescu-Gion, * *Louis XIV et Constantin Brâncoveanu*. Buc., 1884.

§ 5. — Bien que la nomination des consuls dans les Principautés ne date que de 1798, on peut dire que la Révolution s'occupa presque dès le premier instant de la propagande de ses principes jusque dans ces provinces reculées, et la période de 1793 à 1798 est remplie des tentatives faites par elle pour y établir un agent officiel. On peut en voir la première trace dans le projet rédigé en 1793 par les naturalistes Brugnière et Olivier :

« Observations sur la mission de ces citoyens chargés par le gouvernement français de recueillir des notions relatives au commerce, aux arts, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à la médecine, et même à la politique... (Ils se chargeaient de chercher à connaître, dans les pays qu'ils parcourront) : 1° Les dispositions des Princes et de leurs agents à l'égard de la Révolution française; 2° de se procurer des connaissances sur la nature des gouvernements et les moyens de réussir dans les négociations qu'on jugerait à propos d'entamer; 3° de s'informer exactement de la manière dont les agents de la République remplissent leurs fonctions; 4° enfin, de propager les vrais principes parmi leurs concitoyens établis dans ces climats...¹. »

Jusqu'au Directoire, l'affaire resta en suspens. Ces deux années ne furent pas perdues par les ennemis de la France à Constantinople. La présence de deux ambassadeurs, dont l'un était « l'Ambassadeur du Roy » et l'autre « le citoyen représentant de la République » n'avait pas peu nui à l'autorité de la France, et les Russes, les pires ennemis de la Révolution, y dictaient leurs lois². — D'autre part, si la nation grecque avait été gagnée de loin aux idées de la Révolution, les Phanariotes, c'est-à-dire les Grecs les plus instruits et les plus influents, négligés par la France, continuaient de suivre leur ancienne politique, balançant habilement entre les Turcs et les Russes.

Ce fut un Grec natif de Constantinople, enthousiaste des idées de la Révolution française et naturalisé Français, Constantin Stamaty, qui prit, en 1798, l'initiative de la fondation d'un consulat républicain dans la Moldo-Valachie. Nommé vice-consul à Ham-

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 89.

2. Cf. J. D. Ghica, *La France et les Principautés danubiennes de 1789 à 1815*, dans les *Annales de l'École des sciences politiques*, 1896, n° 2 (mars).

bourg, les autorités allemandes l'avaient emprisonné comme agent des Jacobins¹. En reconnaissance de ses services, on le chargea d'une mission en Orient pour observer les forces, l'influence et les projets des Russes. Dans trois mémoires consécutifs (des 7, 9 et 11 février 1695), il conclut à la création d'un consulat de la République dans la Moldo-Valachie, ayant Jassy ou Bucarest pour résidence². Les raisons qu'il allègue rappellent à s'y méprendre les discours des « secrétaires » : Étudier de près et en permanence les forces de mer ou de terre de la Russie, — étudier les véritables dispositions des peuples qui gémissent sous le sceptre de cette puissance, — examiner et affermir, à l'aide d'un ingénieur français, tous les points de défense de la Turquie, — épier les pachas et les fonctionnaires turcs dans l'accomplissement de leur devoir et dans leurs sentiments envers la Turquie, — attacher les habitants Moldo-Valaques à la France, — préparer la voie au commerce français dans les Principautés danubiennes. A part cela, comme ce sont les Hospodars phanariotes qui dirigent réellement la politique extérieure de la Turquie, — Bucarest ou Jassy s'imposaient comme résidence d'un consul de la République. De plus, les principaux adversaires de la République étant l'Autriche et la Russie, Bucarest et Jassy étaient tout désignés comme centre d'action pour produire une diversion en soulevant la Hongrie et la Pologne. C'était surtout la Pologne qui intéressait Stamaty. Il proposa au Comité du Salut public de former en Moldavie une confédération polonaise. — Il se proposa lui-même, naturellement, pour être nommé consul. Cinq mille livres lui suffiraient, à la rigueur.

Ces raisons persuadèrent le gouvernement français. Le passé de Stamaty, sa qualité de Grec, bien faite croyait-on pour lui concilier les Phanariotes, ses prétentions pécuniaires modestes décidèrent le Comité de Salut public à le nommer lui-même,

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 114.

2. *Ibid.*, p. 102-114. — Cf. A. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. IV, p. 250.

d'abord « agent secret », puis « consul général de la République », le 8 février 1796¹.

Malheureusement Stamaty n'avait pas su s'attirer, parmi ses maîtres et ses compatriotes, la même sympathie que son « parfait civisme » lui avait gagnée chez les républicains français. Pendant les quatre ou cinq mois que durèrent à Constantinople les négociations pour sa nomination, tout le monde fut contre lui. D'abord ses compatriotes mêmes, qui ne comprenaient pas sa sympathie pour les Turcs et ne voulaient pas admettre qu'un de leurs égaux occupât parmi eux une pareille place. Puis, les princes phanariotes qui ne voulaient point auprès d'eux de surveillant, surtout au nom d'une République². S'ils avaient bien accueilli, en effet, les consuls de Russie ou d'Autriche, c'est que leurs principes pouvaient s'accorder avec ceux de ces puissances, c'est qu'ils savaient qu'avec des cadeaux on pourrait toujours se rendre favorables ces représentants. Dans les deux ou trois dernières années surtout, ils s'étaient trop visiblement jetés dans les bras de la Russie, et ne tenaient pas à voir un tiers surveiller leur politique extérieure. Enfin, ils détestaient particulièrement Stamaty, Grec de basse naissance, avec lequel ils auraient eu à compter. — De leur côté les Turcs ne voulaient admettre qu'un « raïa » vînt traiter avec eux d'égal à égal : depuis que le Grec Lascarov, le premier consul russe, leur avait fait tant de mal, ils avaient fait une loi interdisant formellement aux « raïas » l'accès du consulat étranger³. — Il ne manquait plus qu'une voix contre Stamaty, c'était celle des Français établis en pays turcs. Elle se fit entendre. — « N'y avait-il point un Français qui pût remplir cette fonction⁴? » — Stamaty fut écarté. Il n'en continua pas moins à servir la France. En 1796, on le voit rédiger les Instructions pour le secrétaire de l'ambassade de Constantinople, Carra Saint-Cyr, qui ira remplir provi-

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 114 et vol. III, p. 410.

2. *Ibid.*, p. 149.

3. *Ibid.*, p. 150 et 162.

4. *Ibid.*, p. 162.

soirement à Bucarest le poste de consul¹, En 1798, il fait partie, à Ancône, d'une commission s'occupant de pousser les Grecs à la révolte².

Quoi qu'il en soit, Stamaty avait démontré la nécessité de nommer un citoyen représentant de la République dans les Principautés. — Le citoyen Verninac, ambassadeur à Constantinople, considérait la chose comme tout à fait pressante. Pendant qu'on négociait encore pour la nomination de Stamaty, il prit sur lui d'envoyer à Bucarest, comme intérimaire, un de ses secrétaires, Émile Gaudin, âgé de vingt-cinq ans, auquel il adjoint Jacques Montal, encore plus jeune³. Gaudin avait un traitement de sept mille cinq cents livres et l'obligation de nourrir et loger son secrétaire Jacques Montal, qui n'avait que douze cents livres. On comprend que l'année suivante, quand il fut révoqué de cette fonction, il ait à peine osé quitter Constantinople, tant il était criblé de dettes⁴.

Les Instructions dont on munit Gaudin ne différaient en rien de celles que Stamaty s'était imposées à lui-même quelques mois auparavant : songer, avant tout, à la conduite des hospodars grecs, observer ce qui se passe en Pologne et en Hongrie; il verra si le mécontentement des Hongrois est général, s'il provient de la faiblesse de l'Autriche, d'une hausse quelconque des impôts et de la conscription militaire, ou bien d'un désir déterminé d'indépendance; — il s'abstiendra de s'immiscer dans ce qui pourrait nuire au succès de sa mission; — il veillera à la prospérité du commerce français dans les Principautés. — A ces recommandations s'en ajoute une autre où l'on voit comme la République française connaissait bien les Phanariotes :

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 454.

2. *Ibid.*, p. 203. — Sur Stamaty, voir surtout les actes du II^e vol. de la collection Hurmuzaki, p. 100-200 et *Lettres de Const. Stamaty à Panariotakis Kodricas sur la Révol. franç.* (janv. 1793) publiées par E. Legrand, Paris, 1872.

3. Hurmuz., Suppl., I, vol. II, p. 122 et 133.

4. *Ibid.*, p. 156.

Parmi les moyens à employer pour gagner la confiance du Prince de Valachie, et pour lui suggérer, à l'égard de la République française, les dispositions favorables que nous lui désirons, celui d'émouvoir son intérêt particulier ne serait peut-être pas un des moins efficaces. En conséquence, le citoyen Gaudin pourrait insinuer adroitement au Prince que, dans le cas où l'expérience de l'administration de la Valachie lui aurait fait naître des idées d'amélioration, la République se ferait un plaisir de concourir à les faire adopter par la Sublime Porte.

C'était bien là le moyen, par « l'insinuation des réformes », qu'on pouvait gagner la confiance d'un Hospodar! — Le citoyen Gaudin qui avait résidé pendant six ans dans l'empire turc¹ et dans les Principautés, et qui était un garçon intelligent, ne prit de ces instructions que ce qu'il fallait en prendre.

Il n'eut guère le temps de s'occuper que de la « prospérité du commerce français dans les Principautés ». Les moyens dont il se servit pour réussir, en cette difficile affaire, et l'opuscule qu'il publia quelques années plus tard, *Soulèvement des nations chrétiennes de la Turquie d'Europe*², — nous montrent Émile Gaudin comme un esprit observateur et pratique. Son mémoire au Prince régnant Alexandre Moruzzi en faveur de la maison de commerce Pellet et Hortollan, établie à Bucarest depuis deux ans, est un chef-d'œuvre dans son genre. D'un coup d'œil, il avait deviné le caractère du Prince et de la cour qui l'entourait. Il comprit que « émouvoir son intérêt particulier », cela voulait dire surtout toucher son orgueil oriental, flatter sa vanité : c'est ce qu'il fit et ce qui lui réussit à merveille. Jamais un mémoire pareil au sien n'aurait été toléré auprès d'une autre cour que celle des Phanariotes : — La France, dit-il, est l'amie de la Turquie, elle a, au moins, autant de droits que la Russie et l'Autriche qui ont toujours été les pires ennemies de cette puissance, — que si l'affaire ne s'arrange point, les négociants étrangers

1. Voir le frontispice de son livre *Soulèvement des nations chrétiennes...*, cité plus bas et Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 124.

2., *ses causes, ses résultats probables, son influence présumable sur les intérêts présents et futurs de l'Europe en général, et sur ceux de la France en particulier*. Paris, 1822.

auront toujours des préventions contre le pays qu'administre le hospodar...; les gouvernements les plus éclairés ont toujours attiré et fixé dans le pays des négociants étrangers, témoin : la Perse du temps des Sophis, témoin : l'Indoustan dans les premiers temps de la dynastie mongole. — Les fleurs de rhétorique n'y manquèrent point :

Votre Altesse sait qu'une plante exotique ne peut s'élever et vivre sous un climat et sur un sol différents de ceux qui l'avaient nourrie jusqu'alors, qu'à force de ménagements et même de secours. Le vent le plus léger, s'il est contraire à son tempérament, suffit pour la flétrir et la priver de l'existence.

Enfin, cette péroration qui certainement enleva la réussite :

Songez, Prince, qu'on lira un jour dans les fastes du commerce français : « Ce fut sous la première principauté d'Alexandre Moruzzi que les négociants français du Levant pensèrent pour la première fois à former et formèrent un établissement en Valachie. La guerre terrible qu'une partie de l'Europe, injustement conjurée, faisait à la République Française, réduit le commerce et les commerçants Français à un état d'impuissance et de détresse qui semblaient les menacer d'une destruction prochaine. Ce Prince éclairé et ami des hommes accueillit de la manière la plus flatteuse les citoyens Pellet et Hortollan qui vinrent les premiers se fixer à Bucarest, sa capitale; il les protégea efficacement et encouragea, aida même leurs spéculations, en leur accordant des concessions d'un genre nouveau et délicat... etc., etc... » Ou le soussigné se trompe fort ou le cœur d'un Moruzzi ne peut être insensible à cette sorte de gloire, la plus durable de toutes... ¹.

La vanité d'Alexandre Moruzzi ne resta point insensible à cette sorte de flatterie, bien que le Hospodar ne renonçât pas tout à fait au bénéfice de ses douanes. Il se contenta désormais de prélever 3 p. 100 sur les marchandises importées de Turquie, à l'exception des marchandises françaises qui avaient déjà payé à Constantinople ².

Peut-être le citoyen Gaudin aurait-il pu, avec le temps, obtenir du prince Moruzzi et de ses successeurs, d'autres concessions.

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 413-422.

2. *Ibid.*, Suppl., vol. II, p. 159.

Peut-être aurait-il pu répandre son influence au delà du Prince, sur le monde des boyars... Mais il n'était destiné à remplir ses fonctions que par intérim et pendant très peu de temps. Au mois de juin 1796, Verninac annonçait au Ministère des Affaires étrangères, sa révocation : malgré l'enthousiasme avec lequel il prononçait les noms de « citoyen » et de « République », Gaudin était un émigré, un émigré avéré, ancien officier au régiment d'Alsace. Il portait encore la cocarde blanche à Constantinople et ne fréquentait que des émigrés. C'est pour l'éloigner et arrêter ses intrigues dans la colonie française que le citoyen Verninac l'avait envoyé en Valachie¹.

Gaudin quitta Bucarest vers la fin du mois de mars 1796, non sans emmener sa femme, une Smyrnienne qu'il avait épousée dans sa vie aventureuse en Orient et dont il était, paraît-il, très jaloux.

Je ne laisserai pas ma femme dans cette ville où règne un luxe effréné, où la vertu est pour ainsi dire inconnue, où la débauche domine dans presque tous les cœurs, où l'occupation habituelle des hommes et des femmes est le jeu...².

Le citoyen Carra Saint-Cyr, premier secrétaire de l'ambassade de Constantinople, fut chargé de remplacer, toujours comme intérimaire, l'émigré Gaudin³. Pendant les deux mois qu'il géra les affaires de ce « consulat » encore à créer, il fut étonné de voir les confédérés polonais accourir en foule à Bucarest, comme s'ils avaient deviné les intentions secrètes de la République⁴. Les rapports qu'il en fit décidèrent le gouvernement républicain à hâter les pourparlers pour la création du consulat⁵.

§ 6. — Enfin, après toute une année de négociations (1797), on

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 128 et 133.

2. *Ibid.*, p. 141.

3. *Ibid.*, p. 165.

4. Cf. aussi N. Iorga, * *Actes et fragments*, t. II, p. 352-353.

5. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 458.

obtint de la Sublime Porte un bérat de nomination pour un consul Français d'origine à Bucarest, et même un second bérat pour un second consul à Jassy. Ces agents devaient correspondre directement avec le gouvernement central de Paris. Le citoyen Flûry fut nommé à Bucarest, le citoyen Parrant à Jassy, le premier avec Maurice Dubois, le second avec Jacques Ledoux, comme secrétaires.

La situation des deux consuls n'était pas des plus faciles. Leurs instructions leur recommandaient de montrer la plus grande déférence aux Turcs et d'épier les Russes, les plus grands ennemis de la République¹. Être hostile aux Russes et ami des Turcs n'était guère le moyen de plaire aux princes russophiles, non plus qu'aux bourgeois grecs qui comprenaient la « Liberté » de la Révolution, dans un sens politique, ni aux boyars indigènes, dont les uns attendaient leur salut des Russes, et les autres espéraient être affranchis de la Turquie avec l'aide de la France. C'est à Jassy surtout que l'esprit public était favorable aux Russes, qu'on attendait leur règne prochain comme un événement sûr : les vieillards jouaient toujours aux cartes, la jeunesse et les femmes n'avaient dans l'esprit que le souvenir des fêtes et des danses russes. Les amis de la France étaient plus nombreux à Bucarest, où des boyars comme le ban Démètre Ghica et Brâncoveanu donnaient le ton². Mais pour les deux partis, les avances que les consuls devaient faire aux Turcs ne pouvaient que nuire au prestige de la France. Ce qui rendait encore la situation plus difficile aux consuls, c'était leur traitement par trop modique. Le citoyen Flûry n'avait que sept mille cinq cents livres par an, et il lui fallait là-dessus payer et nourrir son secrétaire ; le citoyen Parrant avait en tout quatre mille cinq cents livres. C'était ridiculement insuffisant dans un pays « où le luxe est un objet de première nécessité », au milieu d'êtres aussi superficiels et aussi vaniteux, et surtout en présence des consuls d'Autriche et de Russie qui déployaient un faste presque princier. Enfin Bucarest était le rendez-vous des étrangers venus de Constantinople ; on s'y rendait, et les

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 461.

2. *Ibid.*, p. 467.

consuls étaient moralement obligés de traiter tout au moins les amis de la France, qui passaient par là¹. De cette situation embarrassante, les deux consuls tâchèrent de se tirer comme ils purent, chacun selon son tempérament et selon les circonstances.

A Jassy, l'influence française n'y gagna rien ou presque rien. La situation était plus difficile qu'à Bucarest. Le vice-consul, jeune homme de vingt-quatre ans, caractère plus réfléchi qu'énergique, était peu fait pour gagner les esprits, dans une société telle que la société moldave d'il y a cent ans. Tout ce qu'il put faire, en intellectuel qu'il était, fut d'observer la société qui l'entourait et d'envoyer mémoires sur mémoires à Talleyrand, de faire des prodiges d'habileté, pour « déguiser sa misère effective, sous les dehors séduisants de la modestie républicaine ».

Il est dommage que Parrant n'ait pas vécu plus longtemps au milieu de la société moldave. Un livre de lui serait devenu le document fondamental sur la société phanariote. Déjà ses mémoires officiels dénotent un esprit sérieux, observateur et critique. En mots vifs, caractéristiques, il dépeint la société du temps, l'esprit qui l'anime, les passions qui l'agitent, l'influence qu'exercent sur elle les idées nouvelles. Les « Notes sur la géographie, l'administration et la population de la Moldavie »² sont tout à fait remarquables. Ce qu'il dit du Hospodar résume admirablement la situation :

Puisqu'on est ici à parler des vices du gouvernement en Moldavie, il en est encore un capital, qu'on ne doit pas laisser échapper. c'est que le Prince est à la fois esclave et despote. Il a à Constantinople autant de maîtres qu'il a à Jassy de sujets. A Constantinople, il baise humblement la robe au dernier musulman ; à Jassy, il fait respectueusement baiser la main au premier des boyars, et c'est par cette humilité flétrissante, qu'il impose aux Moldaves, que l'orgueil grec se nourrit encore et pense se dédommager de son humilité servile envers les Turcs³.

1. Cf. le Rapport que fera plus tard à cet égard le commissaire provisoire Saint-Luce. — Hurmuz, Suppl. I, vol. III, p. 576 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 488.

3. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 177-188.

4. *Ibid.*, p. 182.

Et plus loin :

On peut dire que les princes de Moldavie, à quelques égards, sont souverains; mais, à beaucoup d'autres, ils sont dans la dernière dépendance; ils peuvent à leur gré ruiner, désoler les familles, disposer même de leur vie; il ne leur est pas permis de songer à la moindre institution sociale, aux plus légères innovations. Un pas utile, fait sans les ordres de la Porte, peut devenir pour eux un crime de mort. Ces princes, en un mot, presque absolus dans le mal, sont entièrement enchaînés dans le bien qu'ils pourraient par hasard avoir envie de faire¹.

Ailleurs, il s'exprime ainsi sur l'état des esprits en Moldavie :

Il n'y a point en Moldavie d'esprit public, il n'y a pas une idée de gouvernement, pas un sentiment de liberté; on y est esclave sans même y penser, et si l'on y hait les Turcs, qu'on y craint encore davantage, c'est plutôt par erreur, par un préjugé que par un raisonnement. Les Russes se sont emparés dans ce pays de tous les esprits, et cela n'est point étonnant; la religion, ce moyen toujours victorieux auprès de l'ignorance, a ouvert tous les cœurs².

Pourtant, il ne peut pas s'empêcher de reconnaître l'influence, même à Jassy, de la Révolution française :

Quoi qu'il en soit, cet amour des Russes n'est pas tout à fait général; ils ont fait quelques mécontents... Il est même à remarquer que la Révolution Française, pour la petite portion de ceux des boyars qui savent raisonner, n'est pas absolument sans charmes; ils aiment qu'on leur en parle; ils ne sauraient s'empêcher de l'approuver en partie, d'en admirer du moins les progrès; et, avec le temps, la jeunesse surtout, continuant les études auxquelles elle commence à se livrer, il n'y a point à douter que les principes français n'exercent enfin, ici comme ailleurs, leur douce et bienveillante influence. Le Vice Consul de la République y jouit déjà, comme tel, de toute l'estime et de toute la considération possibles. Il est reçu partout avec accueil et distinction...³.

Mais cet homme d'une intelligence si vigoureuse, était un timide quand il s'agissait de l'action. Il savait bien observer une société, mais il ne savait pas quelle conduite tenir vis à vis d'elle. L'histoire des temps phanariotes s'éclaire vivement par les *Mé-*

1. Hurmuz., Suppl., I, vol. II, p. 182.

2. *Ibid.*, p. 183.

3. *Ibid.*

moires de Parrant, mais leur auteur n'a su exercer aucune influence sur les boyars moldaves qu'il a si bien appris à connaître. Du reste, toutes les circonstances semblaient s'être réunies contre le malheureux vice-consul. Il ne lui suffisait pas d'avoir un traitement modique; il fallut encore que, arrivé à Jassy, le gouvernement l'oubliât totalement pendant cinq trimestres¹, et qu'un aventurier français, Durosy, lui volât toute sa garde-robe; — ce n'était pas assez de tomber au milieu d'une pareille société et dans une situation aussi délicate; il fallait encore que la peste se déclarât dans la ville, qu'il vît mourir, jusqu'au dernier, tous ses domestiques français, et que « le grand Serdar », pour être agréable aux Russes, inventât, sous prétexte de quarantaine, de le traiter « d'une manière indécente et barbare²... ».

Tandis que Parrant, dans un milieu hostile, faisait appel à la résignation « républicaine » et aux *mémoires*, pour supporter sa situation difficile, Flûry, placé dans un milieu plus favorable, esprit pratique et énergique à la fois, sut mieux se tirer de la situation. Pour contrebalancer l'influence des consuls autrichien et russe, pour relever le prestige du nom français, il ne recula devant aucun moyen. Dès son arrivée, il comprit qu'il lui fallait, avant tout, agir sur les sens, parler haut. Il fit arborer le drapeau tricolore sur la maison consulaire³, et trouva moyen de s'acheter une voiture. Son prédécesseur Carra Saint-Cyr lui avait présenté vingt-cinq personnes, qui se trouvaient alors sous la protection française à Bucarest, dont deux citoyens français, deux Arméniens, plusieurs Zantiotes et Corfiotes et autres étrangers qui, n'ayant point de consul, se trouvaient, en vertu des capitulations, sous la protection de la France⁴. Dès qu'il apprit la conclusion du traité de Campo-Formio, il s'empressa de convoquer tous les Grecs des îles Ioniennes et leur annonça qu'ils jouiraient dorénavant

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 488.

2. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 172, vol. III, p. 490-496.

3. *Ibid.*, Suppl. I, vol. III, p. 481.

4. *Ibid.*, p. 481.

des mêmes avantages, droits et immunités que les citoyens français. Cette nouvelle se répandit dans tout le monde grec de Bucarest et y ralluma l'enthousiasme pour la France¹. Flûry ne le laissa point s'éteindre. Il chercha au contraire toutes les occasions de montrer que la protection française était vraiment quelque chose de réel. Un protégé français ayant été battu et volé par un garde du Prince, il exigea : 1° que le chef de la garde vînt faire ses excuses à la maison consulaire, pour l'outrage « fait à la nation française » ; 2° que l'insulteur fût dépouillé de son grade ; 3° qu'il remboursât à sa victime les deux cents cinquante piastres dérobées². — Une autre fois, le gouvernement avait fait fermer la boutique d'un « citoyen » de Corfou ; — l'énergique Flûry exigea encore trois choses : 1° que le grand fonctionnaire qui avait fait fermer la boutique du Corfiote fût tenu de se rendre à l'instant même à la maison consulaire « pour y faire une réparation de l'outrage fait à la nation française » ; 2° qu'il payât au « citoyen » lésé six piastres par jour d'indemnité ; 3° qu'il envoyât son chancelier ouvrir la boutique « au nom de la République française ». « Toutes ces conditions, écrit Flûry à son gouvernement, furent accordées et exécutées³ », et l'on se figure l'effet produit par de pareils incidents à la cour d'un hospodar phanariote. — D'un autre côté, chaque fois qu'un « citoyen français » manquait aux lois du pays, le consul s'empressait de le punir avec rigueur⁴. Il aurait même un jour exprimé l'intention, vers le mois de mars 1798, d'assembler tous les citoyens français, et, sous le drapeau tricolore, de leur faire jurer attachement à leur patrie, haine pour la royauté et pour toute espèce de tyrannie et de leur apprendre enfin « les vrais devoirs d'un républicain français envers la patrie et son gouvernement⁵. »

En même temps, il observait constamment le prince Han-

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 494.

2. *Ibid.*, p. 484.

3. *Ibid.*, p. 445.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 495.

gherliu qui régnait alors en Valachie, et « quoiqu'un Grec soit bien difficile à connaître », il arriva à le connaître assez bien.

Ce Prince n'a aucune prédilection pour aucune autre nation et son attachement aux intérêts de la Porte seul peut le porter à aimer et à servir la Puissance qui soutiendra et prolongera l'existence de l'Empire ottoman¹.

Il ne perdait aucune occasion de frapper son imagination. Au lendemain du traité de Campo-Formio, il lui faisait parvenir l'arrêté du Directoire enjoignant à tout fonctionnaire public de ne recevoir d'autre titre, en pays étranger, que celui de « citoyen² ». Peu après, vers le mois de mai, Flûry demande à être reçu par le Prince en une audience solennelle « telle qu'elle fût digne de la grande nation que je représente³ ». On lui répondit qu'il n'y avait point de précédent, mais « le citoyen » insista, et, comme on ne savait pas comment s'y prendre, il régla lui-même le cérémonial.

Le 24 floréal, à l'aube du jour, le pavillon national fut hissé sur la maison consulaire, où se réunirent tous les citoyens français ou protégés par la République française. A dix heures, un officier de la Cour vint prévenir le Consul que le Hospodar était prêt à le recevoir, et bientôt après, le cortège se mit en marche dans l'ordre suivant :

Le « Polkovnic de la ville » avec 90 Cosaques ;

Le « Capitaine des Darabans » avec 90 Darabans et leurs officiers, tous en grande tenue ;

Deux petits « Postelnics », un de chaque côté ;

Un second « Pitar » ;

Le deuxième « Comis » et le troisième « Postelnic » ;

Le chef des Portiers ;

Le « Grand Portier » accompagné de tous les « petits portiers » ; etc..

Dans la voiture hospodariale, attelée de six chevaux, et précédée de « citoyens français » à cheval, avait pris place le Con-

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 536.

2. *Ibid.*, p. 495.

3. *Ibid.*, p. 503.

sul, accompagné de son secrétaire et de l'officier du hospodar. Le secrétaire portait ostensiblement deux sachets de satin renfermant la lettre de créance et le bérat de la Porte.

Venait ensuite la voiture du Consul, vide; une seconde voiture du Hospodar, et le cortège était terminé par six voitures de protégés de la France.

On juge quelle impression dut produire un pareil cortège dans les rues de Bucarest!

A la cour, le Consul fut reçu, en descendant de voiture, par le « Second Postelnic » et les premiers officiers du Prince, et, en haut de l'escalier, par le « Grand Postelnic » qui l'introduisit dans la salle d'audience... — Le hospodar, entouré de toute sa cour, avec les grands boyars et l'Archevêque, était sur son trône, devant lequel étaient placés deux sièges, pour le Consul et son secrétaire. Il se découvrit à l'entrée du Consul, qui lui remit aussitôt son bérat et sa lettre de créance. Puis, après un discours de Flûry auquel il répondit brièvement, le Prince se couvrit et s'assit, ainsi que le Consul et le secrétaire, avec qui il engagea une conversation particulière.

Le même cortège reconduisit chez lui le Consul. — « Ainsi finit cette cérémonie, qu'un temps superbe et une grande affluence de spectateurs avaient rendue très brillante »¹. Elle produisit un grand effet sur tout le monde, mais surtout sur le Prince qui, un mois après, écrivait lui-même à Talleyrand : « Je suis enchanté de cet agent qui a montré toujours la plus grande intelligence et la plus grande fermeté possible »². — D'après un document du 14 avril 1799, le Prince aurait même été déposé et tué, en partie à cause des intrigues des Russes, qui ne pouvaient lui pardonner de s'être montré favorable aux Français³.

Mais le citoyen Flûry ne voulait pas seulement faire la conquête du Prince. Il voulait surtout se concilier les boyars, déjà préparés aux idées « nouvelles » par l'Hétairie de Rhigas. De même

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. III, p. 563.

2. *Ibid.*, p. 512.

3. *Ibid.*, p. 202.

que le Prince Hangherliu, il les avait « épiés » longtemps. Il avait deviné que les deux ressorts principaux de leur caractère étaient la vanité et l'intérêt. Il alla donc, accompagné de son secrétaire, faire des visites aux boyars de la « Protipenda », il en invita quelques-uns à dîner¹, il leur donna une petite fête.

En même temps, il cherchait, à l'exemple des Russes et des Autrichiens, à avoir un correspondant dans la seconde ville de la Valachie, Craiova. N'ayant pas d'argent pour en entretenir un lui-même, il y fit envoyer comme médecin du hospodar un homme dont il croyait être sûr, et on le voit demander pour lui à Paris « une montre en or avec sa chaîne ». Il en réclame en même temps deux autres « de chez Lépine », l'une pour le « grand Camarache chargé des Relations extérieures », l'autre pour un médecin « qui jouit à la cour de Bucarest et dans tout le pays de la plus grande considération »².

Avec une telle connaissance de son entourage et un tel savoir-faire, on comprend l'influence exercée par Flûry. Il fut l'enfant gâté de la société bucarestoise. Non seulement les boyars lui rendirent sa visite, mais ils vinrent tous à la fête qu'il leur donna, — et ils y vinrent, ce qu'ils n'avaient encore fait que pour le prince de Ligne, avec leurs femmes³. « Cela a fait *fumer* les consuls russe et allemand, qui n'ont jamais pu réussir à attirer chez eux, dans les fêtes qu'ils ont données, une femme de boyar valaque, et cependant le consul allemand et son chancelier sont mariés... » Après Pâques, le personnel du Consulat fut invité à aller « dans toutes les campagnes de ces messieurs⁴ ». Brâncoveanu, un des premiers boyars du pays, donne une chasse sur ses terres, à laquelle il convie le Consul et son « chancelier.⁵ » — Il faut dire encore que la fête et la chasse eurent lieu dans les premiers mois, peu avant la fameuse cérémonie : « Jugez ce que ce sera »,

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. III, p. 530.

2. *Ibid.*, p. 530.

3. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 172.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 172.

— écrit ce citoyen à son gouvernement, — « quand nous aurons pris l'audience du prince ! Nous avons réservé de mettre nos grands uniformes pour ces jours-là... »

Flûry eût réussi à Jassy même, dans le monde difficile où le jeune Parrant n'avait que faire de son esprit d'observation. A Bucarest, son succès dépassa toutes les prévisions. Le respect et la sympathie qu'il sut inspirer aux boyars se reportèrent naturellement sur la puissance qu'il représentait. La rue d'où partit, à l'aube du 6 floréal 1798, le Consul de la République française et son secrétaire, pour se rendre en audience auprès du hosphodar, s'appela depuis, pendant plus d'un demi-siècle, la « Rue Française » (Ulița franțuzească) ¹. — Pendant les derniers mois du séjour de Flûry, il semble que l'esprit public à Bucarest fasse un nouveau pas. Du sein du parti grec, commence à se détacher un groupe dont les aspirations et le programme vont bientôt se préciser de plus en plus. C'étaient les boyars hétairistes échappés à la tutelle de Rhigas, qui, pour la première fois, l'année même de la mort de ce héros, prenaient le nom, nouveau dans la Principauté, de *Parti National* ². Le nombre des adeptes de ce nouveau parti, que ses ennemis appellent par ironie le *Parti français*, va croître de jour en jour. Comme les Grecs, c'est de la France qu'ils attendent la réalisation de leurs rêves. Mais ces rêves ne sont rien moins que la fin du règne des Grecs et l'administration de la Principauté par les boyars indigènes. Des vices de l'administration, pas un mot, pas une seule pensée d'amélioration sociale. Pour les boyars des Principautés, comme pour tous les Orientaux, la Révolution française n'impliquait pas d'autre idée que celle de changements politiques.

Mais c'est le moment où le consulat français touchait à sa fin. Sur la côte nord de l'Afrique, un grand événement venait de s'accomplir, que la Turquie ne pouvait plus pardonner à la France, surtout après le traité de Campo-Formio. C'était l'expé-

1. Cf. G. Ionescu-Gion, **Bucarest au temps de la Révolution française*, p. 41.

2. Cf. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 225-226.

dition d'Égypte. Les raisons de l'amitié séculaire entre la France et la Turquie avaient cessé. La France était, depuis un an, l'alliée de l'Autriche, et Napoléon allait chercher en Égypte de nouveaux débouchés au commerce français, de quoi remplacer tant de colonies devenues la proie de l'Angleterre... « L'Europe est une taupinière », disait-il souvent. A cette nouvelle, toute la Grèce se remua. Les Turcs ne se laissèrent pas prendre aux explications de l'ambassadeur français, qui prétextait une simple intervention contre les Mameluks. Ils se jetèrent dans les bras de la Russie. Dès lors ce sera l'ambassadeur russe qui fera, pour quelques années, la loi à Constantinople. C'est la main de la Russie qu'on sentira de plus en plus dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman.

Aussi, par ordre de la Porte, Flûry à Bucarest et Parrant à Jassy, le premier d'une façon courtoise, l'autre d'une façon brutale, furent d'abord gardés à vue dans leur maison ; puis, le 17 octobre 1798, conduits, sous bonne escorte, à Constantinople, et enfermés aux Sept-Tours, avec leurs secrétaires, les citoyens Maurice Dubois et Jacques Ledoulx¹.

C'est ainsi que finit ce qu'on pourrait appeler le second acte de l'influence des idées nouvelles dans les Principautés roumaines.

On se contenta pour quelque temps des services d'un certain « marquis » de Poullio, Grec de Macédoine et admirateur enthousiaste de la Grande Révolution, qui se chargea, moyennant trois cents francs par mois, d'entretenir en Allemagne des correspondances avec la Grèce, le Levant et les Principautés danubiennes².

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 196 et 201 ; vol. III, p. 541.

2. Cf. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 223.

III

§ 7. — La conduite, sous escorte, des consuls français aux Sept-Tours, avait singulièrement compromis les progrès accomplis par l'influence française. Mais cette impression dura peu. La renommée de Napoléon allait recommencer, pour une troisième fois, à attirer tous les regards vers la France. L'action fugitive que les Grecs, par leur exemple, et les consuls, par leur attitude, n'avaient exercée que sur un petit nombre d'esprits, le Consulat et l'Empire purent, grâce à leur prestige, la continuer d'une façon plus suivie, plus intense et plus large. Tel était l'état de la civilisation dans les Principautés et telle est l'imagination orientale que le bruit des exploits d'un seul homme devait plus fasciner les esprits que la propagande d'idées nouvelles et abstraites.

Après le coup d'État du 18 Brumaire, et surtout après Marengo, le « Parti National » ou français de la Valachie tourna vers le Premier Consul les espérances qu'il avait formées. Ce parti se composait en ce moment surtout de grands boyars valaques, parmi lesquels les vornics Scarlat Câmpineanu et Știrbei, le logothète Băleanu, les Nicolas Dudescu et les Grégoire Ghica, les bans Văcărescu et Démètre Ghica : ce dernier était le chef du parti. Quelques grands boyars moldaves s'y étaient associés, comme les Catargi, les Sturdza, les Beldiman¹. Ils voulaient tous l'indépendance de leur Principauté et mettaient tout leur espoir dans la France. Cette puissance n'était-elle pas en vérité trop loin des Principautés pour songer jamais à s'en emparer, comme la Russie, comme l'Autriche ? n'était-elle pas en hostilité permanente avec la Russie ? et prête à rompre, à chaque instant, avec la Porte ?

1. J. Ghica, *Lettres*, p. 497. — Cf. Elias Regnault, *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*, p. 102.

L'Autriche, autre ennemie des Principautés, était aussi l'ennemie de la France, qui l'avait écrasée maintes et maintes fois, depuis que Napoléon se trouvait à la tête des armées françaises. Enfin les Phanariotes, ces créatures de la Russie ou de l'Autriche, qui ne pouvaient plus s'entendre avec leurs compatriotes, s'étaient compromis aussi vis-à-vis de la France. — Ce sont ces idées qui devaient germer dans l'esprit des boyars du « Parti National », du moins d'une façon inconsciente, et que nous révèlent la plupart de leurs actes.

Après Marengo, le bruit circulait dans tout le pays que Napoléon avait embrassé à Jaffa la religion musulmane pour tromper les Turcs et qu'il avait l'intention de monter sur le trône des Sultans à « Tarigrad » (Constantinople)¹ : il en avait le droit, car il descend, comme disent les Grecs, des Calomeri Porphyrogénètes. On le voit, la légende avait fait des progrès en passant chez les Moldo-Valaques. Ces bruits et ces aspirations firent qu'en une nuit, pendant l'hiver de 1800, les quelques boyars moldaves et valaques qui composaient le « Parti National » résolurent, à l'unanimité, d'exposer la situation au Premier Consul, et ils envoyèrent à cette fin, à Paris, le boyar Nicolas Dudescu, celui qui savait le mieux le français. Pour accomplir sa mission, le boyar Dudescu engagea et perdit toute son immense fortune, qui consistait surtout en terres et en maisons. Au bout de quelques années toutes ses propriétés étaient aux mains de ses créanciers, en même temps qu'à Paris la cherté de la vie et sa furie de dépenses lui avaient coûté tout son argent comptant*. Le jeune boyar Golescu, envoyé pour découvrir ses traces, raconta des histoires extraordinaires de ce bon et naïf boyar Dudescu. Il avait songé que, comme il n'aurait jamais ni assez de courage ni assez d'esprit pour aborder en face le Premier Consul, le mieux était de chercher à s'attirer au moins les grands personnages de son entourage, tels que Mme de Staël, Mme Récamier ou le général

1. J. Ghica, * *Lettres*, p. 497.

2. *Ibid.*, p. 514.

Poniatowski, alors à Paris. Pour cela, le meilleur moyen c'était sans doute de leur donner une idée des grandes richesses d'un boyar. La légende, qui court encore aujourd'hui en Roumanie, veut qu'il se soit donné le plaisir de faire saupoudrer de sucre toute une partie des Champs-Élysées et d'y inviter la noblesse française à se promener en traîneau, au milieu de l'été de 1801... Elle parle encore de grandes fêtes, de banquets surtout, où Mesdames Récamier et de Staël trouvaient toujours quelque bijou caché dans leur serviette¹... On prétend même que le général Poniatowski se serait engagé à amener Bonaparte à passer par les Principautés si, comme tout le faisait prévoir, la France allait porter la guerre en Russie². Toujours est-il que, peu de temps après, le Prince Alexandre Șuțu de Moldavie, connu pour son attachement à la France, pays où il avait fait ses études, fut nommé en même temps en Valachie sur l'insistance de l'ambassadeur français à Constantinople.— Ce fut ainsi que, pour un court moment, les deux Principautés se trouvèrent réunies sous un seul Prince, et, fait rare durant la domination phanariote, sous un Prince ami des Français.

Mais cette situation ne dura pas longtemps. L'Ambassade de France avait d'ailleurs agi de son propre mouvement et à l'insu du Premier Consul. Celui-ci était loin d'avoir, en ce moment-là, des idées bien arrêtées sur le sort des Principautés. Il ne les connaissait qu'imparfaitement et, comme il ne songeait pas encore à affermir la Russie en Orient, il se demandait s'il valait mieux les rendre indépendantes ou les donner à l'Autriche, avec laquelle il venait de conclure le traité de Lunéville : c'était, dans les deux cas, frapper, à la fois, la Porte et la Russie. Le tribun Félix Beaujour, chargé de s'occuper de l'affaire, lui remit, le 10 juin 1802, un mémoire qui se prononçait dans le second sens : l'Autriche s'interposera de la sorte entre la Turquie et la Russie³. Ce

1. Cf. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 227.

2. *Ibid.*

3. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 249. — Cf. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 225.

sera aussi plus tard l'avis de Talleyrand. Mais le « Parti National » aurait goûté plutôt la première solution. Il ne comprenait rien aux réponses vagues du boyar Dudesco, à l'abandon où la République laissait son ami des Principautés Alexandre Șuțu, dont le « Parti National » avait approuvé la nomination comme un pis-aller. En moins de deux mois, par suite du silence de la France, la Russie avait regagné du terrain. L'ambassadeur russe avait fait des observations à la Turquie sur sa politique dans les Principautés, la Sublime Porte avait dû révoquer le Prince Șuțu, et le remplacer en Valachie par une créature des Russes, — Constantin Ypsilanti; elle dut s'estimer heureuse de pouvoir nommer en Moldavie Alexandre Moruzzi.

Le « Parti National » trouva la situation insupportable. Le jour même de la nomination des nouveaux hospodars, un bon nombre de grands boyars, ayant en tête quelques archevêques, émigrèrent dans le Banat et en Transylvanie. Ils donnèrent pour prétexte qu'ils ne pouvaient plus supporter d'être gouvernés par un prince grec. De Cronstadt, tout ceux d'entre eux qui savaient le français, les Ghica, les Brâncoveanu, les Câmpineanu, parmi les Valaques, — les Catargi, les Sturdza, les Beldiman, parmi les Moldaves, prièrent le comte de Champagny, ambassadeur à Vienne, de transmettre une supplique à Napoléon. Cette supplique s'est perdue, des notices vagues et la tradition seules en ont conservé le contenu. Il paraît que les boyars de Cronstadt se sentirent très embarrassés quand il leur fallut formuler d'une façon précise les plaintes du pays et leurs propres aspirations. Ils réclamèrent la « protection du Premier Consul contre le brigandage... des Turcs », ils lui demandaient « l'autorisation pour leur pays de se constituer... en républiques ». Le Premier Consul n'y comprit rien. Il répondit brusquement et avec mépris à Champagny : « Écrire à ces individus qu'ils me fassent connaître ce que je pourrai faire pour leur service¹ ».

1. La supplique des boyars est perdue : il en est fait mention aux Archives nationales : AF IV 204, n° 3869. — Voir la Réponse du Premier Consul,

Ceux du « Parti National » qui n'émigrèrent point en Transylvanie avaient des projets encore plus grandioses. Ils avaient l'intention de se transporter avec leurs biens et leurs familles en France et de s'y fixer. Le boyar Ghica, qui était l'âme de ce petit groupe était en butte à toutes les vexations du prince Constantin Ypsilanti, écarté de tout emploi et surveillé d'une façon sévère dans sa conduite. Ce ne fut qu'en 1803 qu'il put profiter du passage du général Brune par Bucarest pour lui remettre une lettre dans ce sens au Premier Consul ¹.

Mais un autre événement allait, l'année d'après, rendre le courage aux amis de Ghica et les ramener à d'autres idées. Ce fut la nomination de nouveaux agents français à Bucarest et à Jassy. Le général Brune, ambassadeur à Constantinople, jugea qu'il était temps de mettre un terme aux intrigues contre la France du prince de Valachie Constantin Ypsilanti, ami des Russes, et de s'assurer de la fidélité du prince de Moldavie, Alexandre Mouruzzi, qui n'était déjà rien moins que certaine. A cet effet, il envoya comme « commissaires provisoires pour les relations commerciales » le jeune Saint-Luce à Bucarest et Méchain à Jassy. Pour écarter tout soupçon, les deux hospodars, Ypsilanti surtout, leur firent les réceptions les plus magnifiques. Rien de tout ce qui peut frapper les yeux et en imposer ne fut négligé.

Voiture du consul attachée de six chevaux blancs, cent hommes d'armes, moitié cavalerie, moitié à pied, précédant la voiture soutenue à chaque portière par douze huissiers en blanc, — dans la cour du palais, la garde princière portant les armes, le « Grand Camarache », en grand costume, recevant au bas de l'escalier l'agent de la République, toute une assistance se tenant debout dans la salle de réception, sauf le Prince et, à côté de lui, le représentant de la France, — ... à l'entrée du consul, deux pages le précèdent, portant des cassolettes où brûlent des parfums, ... — à la première salle, le « Grand Postelnic », l'« Aga », le « Grand Logothète », tous en grand costume, le recevant...

publiée dans *La Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. VII, p. 669. — Cf. Vaillant, *L'Empire, c'est la paix*. Paris, 1856, p. 121.

1. Affaires Étrangères, Turquie, vol. 207, p. 67-69.

— rien ne fut oublié, — ni les confitures, ni le tabac, ni les paroles amicales¹.

« Le Premier Consul lui-même a vu avec satisfaction l'accueil fait aux commissaires ». Voici ce qu'on écrira du gouvernement central à l'ambassade de Constantinople :

Je vous invite à cultiver les bonnes dispositions de ces deux princes qui, par leur situation géographique et par les relations avec la Porte et la Russie, ont des droits particuliers à l'intention et aux droits du Gouvernement².

Saint-Luce, un jeune homme intelligent et habile, ne se laissa pas séduire par les protestations d'amitié du hospodar. En un clin d'œil, il devina l'homme et la situation. Les rapports ou mémoires qu'il envoie, à ce propos, au gouvernement central de Paris, sont de véritables pages d'histoire³. Ils nous apprennent que le « Parti National » était loin d'avoir émigré totalement à l'étranger. A côté des manifestations d'amitié peu sincères du Prince, l'agent français en vit de plus dignes d'attention.

Les boyars s'empressaient autour de moi et c'était à qui me ferait des protestations d'amitié pour les Français et pour l'Ambassadeur de France ... « Les Boyars, remarque encore cet agent, souffrent difficilement qu'un Grec les gouverne⁴... »

On veut que l'un de ces boyars, nommé Faca, se soit permis, l'année d'après, d'écrire une lettre au Premier Consul... Dans cette lettre, il aurait découvert à Napoléon toutes les manœuvres du Prince qui ouvraient les Principautés aux Russes ; il y aurait appris encore au Premier Consul que les Valaques et les Moldaves sont Latins d'origine et « qu'ils attendent le Premier Consul et les armées françaises à bras ouverts... » On ne sait quel fut le sort de la lettre. Mais le boyar qui, du reste, était un ennemi personnel du hospodar, fut exilé au couvent « parce que l'insensé faisait des

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 278 et 282 et vol. III, p. 576.

2. *Ibid.*, Suppl., vol. II, p. 290.

3. *Ibid.*, p. 281 et 317 ; vol. III, p. 576, 578 et 588.

4. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 281 et 282.

correspondances et des choses contre son devoir et au-dessus de sa condition¹... »

Les quelques « nationaux » de Moldavie inquiétaient le métropolitain Benjamin Costaki, partisan du progrès à bien des égards, comme on le verra, mais ami de l'ancien état de choses en politique et partisan des Russes. Il envoya un homme de confiance à Saint-Pétersbourg pour y demander conseil à propos d'une révolution probable des paysans et des boyars du second état... On ne sait ce qui lui fut répondu. Mais on a un brouillon de lettre d'un boyar moldave de Saint-Pétersbourg, interprète probable du métropolitain...

Espérons, dit-il, que la mauvaise graine de la Révolution française ne prendra point et qu'elle ne portera point de feuilles et de fruits dans notre pays². .

§ 8. — La proclamation de l'Empire français et surtout ses premières victoires contre l'Europe coalisée, excitèrent de nouveau l'enthousiasme pour Napoléon et pour la France. A côté des Grecs et des Moldo-Valaques, un autre peuple se remua dans la Péninsule, dont l'ardeur devait paraître d'autant plus curieuse qu'il semblait plus difficile à émouvoir, le peuple turc. Chacun de ces peuples s'excitait, on le comprend, pour des raisons différentes. Ainsi les Turcs se remettaient à songer à leur vieille alliance avec la France. Après Austerlitz, le sultan Sélim III, malgré les efforts de l'ambassadeur russe Italinski, reconnait à Napoléon le titre d'empereur ; et, après Iéna, il envoie des présents « au Padischah des Français ». Il n'y eut peut-être de mécontents en ce moment-là dans la Péninsule que les partisans de la Russie, parmi lesquels, en première ligne, les deux hospodars, qui, depuis le commencement de leur règne, n'avaient rien négligé de ce qui pouvait nuire à la France ni de ce qui aurait pu cacher leurs véritables sentiments. Leurs protesta-

1 V. A. Urechia, — courte notice dans le journal * *Sinaia*, 1890, n° 2 du 12 juillet.

2. Communiqué par M. V. A. Urechia, professeur à la Faculté des Lettres de Bucarest.

tions d'amitié et de fidélité, l'accueil magnifique fait aux consuls et au général Brune¹, leur entourage français, leur éducation française auraient pu tromper tout le monde. On sait que le prince Constantin Ypsilanti, un des fils révoltés et fugitifs de 1782, avait reçu une éducation soignée chez son père Alexandre Ypsilanti, et qu'il avait appris le français avec le sieur Linchou². Il avait pris comme « ministre des affaires étrangères » « un certain comte Luce Gaspari de Belval, » qui se donnait pour partisan des Français, mais n'était, en réalité, qu'un émigré et ne se présentait jamais devant le Prince, sans la croix de Saint-Louis³. Pour précepteur de ses enfants, il avait pris un autre Français, le marquis Beaupoil de Saint-Aulaire, également émigré⁴. Quand le courrier Besançon, qui portait les dépêches françaises de Constantinople, tomba malade, en passant par la Valachie, le Prince lui fit prodiguer toutes sortes de soins, non sans s'en vanter à Constantinople : il oublia seulement de dire qu'il avait lu les dépêches, avant de les envoyer par un courrier exprès à Vienne⁵. Le prince Moruzzi, de son côté, se fait envoyer de Constantinople un instituteur français nommé Clémamon⁶ ; il avait des amis à Paris, où il avait lui-même séjourné et avait appris merveilleusement la langue et les manières françaises⁷. Dans ces conditions, il est difficile de dire lequel de ces deux princes était le plus hostile aux intérêts de la France : « Il est si difficile de connaître un Grec », disait si justement Flûry, avant d'être enfermé aux Sept-Tours.

Le prince Ypsilanti était pourtant connu depuis longtemps pour ses sentiments à l'égard de la France. En 1798, lors de la déclaration de guerre entre la France et la Turquie, il était drogman de la Porte. Il s'était emparé de tous les papiers de la

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 306.

2. Cf. ci-dessus, p. 159 et 160.

3. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. III, p. 589.

4. Pour ces deux personnages, cf. ci-dessous, chap. III, 4.

5. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 267 et suiv.

6. *Ibid.*, p. 250.

7. Adam Neale, *Voyage en Allemagne*, etc., t. II, p. 29.

chancellerie de l'ambassade, de tous les comptoirs, de tous les effets en or, argent ou pierres précieuses qu'il put trouver, et fit maltraiter et piller toute la colonie française¹. Sa nomination en Valachie avait été comme une revanche prise par le consul russe Tamarra au sujet de la nomination du prince Alexandre Șuțu qui l'avait précédé. Un peu avant la proclamation de l'Empire français, pour brouiller ensemble la France et la Turquie, ce hospodar inventa un stratagème qu'il fut furieux de voir échouer. Il manda à Constantinople que l'agent Saint-Luce avait demandé la permission d'aller voir à Viddin le pacha ennemi de la Porte, Paswan-Oglou : le Reiss-Effendi étonné en informa l'ambassadeur Brune, qui demanda des explications précises à son agent. On découvrit que la nouvelle était fausse et le hospodar fut obligé, pour se disculper, d'avoir recours à un nouveau mensonge : il prétendit avoir simplement demandé : « Quelle conduite il aurait à tenir *s'il arrivait* que le commissaire français demandât à faire un tel voyage »². Enfin, on sait de source certaine que ce prince avait écarté de tout emploi public et persécuté en secret les boyars gallophiles et fait enfermer au couvent Sinaïa le boyar Faca, cet « insensé » qui avait osé se plaindre dans une lettre au Premier Consul. Nous aurons, du reste, à revenir maintes fois sur cette figure si curieuse.

Le prince Alexandre Moruzzi était un autre personnage. Drogman de la Porte, en 1793, il avait commencé par se montrer l'ami des Français, en faisant reconnaître par la Porte la nouvelle République³. Sa nomination en Moldavie avait fort mécontenté le consul russe Tamarra⁴. Mais une fois arrivé dans sa province, loin de toute influence française, il changea vite de sentiments et semble avoir voué à la France une haine acharnée, d'autant plus redoutable qu'elle ne se manifestait que par des manœuvres cachées, selon l'habitude des Moruzzi. C'est

1. Hurmuzaki, *Documents*, Suppl. I, vol. III, p. 45.

2. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 289.

3. *Ibid.*, p. 90-96. — Cf. Xenopol., V, p. 368.

4. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 218.

lui qui, de concert avec son collègue Ypsilanti, répandit à Constantinople un prétendu discours de Talleyrand au Sénat, où les Grecs et les autres « raïas » étaient peints sous les couleurs les plus odieuses¹. C'est à lui et à ses frères, Démètre et Panaïotaki, que les Principautés devront la perte de la Bessarabie² et la France, en 1810, l'alliance de la Turquie avec l'Angleterre³. C'est encore le même trio qu'on voit, de 1802 à 1806, faisant l'impossible pour perdre le prince Alexandre Șuțu, le seul Phanariote réellement attaché à la France⁴. La Turquie aura grande confiance dans les Moruzzi jusqu'en 1812, moment de la perte de la Bessarabie. Mais déjà, à partir de 1804, la diplomatie française n'était plus leur dupe⁵.

A cette époque, 1805-1806, les deux hospodars comptaient sur la défaite des Français dans la lutte contre la coalition. Aussi l'annonce de la victoire d'Austerlitz (2 décembre 1805) éclata-t-elle comme un coup de foudre dans les Principautés. Le prince Ypsilanti fut comme en proie à une sorte de démence. Il parlait de faire assassiner le consul de France ; il interdit aux boyars toute relation avec lui, « attendu que les Français étaient sur le point d'envahir l'empire ottoman », et défendit aux marchands de lui vendre autre chose que les denrées indispensables, et à des prix exorbitants. Dans son affolement, il nomma son médecin, « Aga » ou chef de la police et comme « grand Postelnic » un jeune Grec enfermé depuis deux ans pour cause de folie. Enfin, il sortit furieux, un matin, de son palais, se rendit à un quart de lieue de la ville, s'assit au bord d'un lac et fit, à coups de fusil, la guerre aux poissons... Le peu de présence d'esprit qui lui restait, il l'employa à essayer de cacher l'événement à la Porte,

1. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 422.

2. Ci-dessus, p. 113 et 114.

3. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, pp. 324 et 557.

4. *Ibid.*, p. 559.

5. Cf. les nombreuses pièces diplomatiques envoyées de Constantinople au gouv. central de Paris contre eux, dans Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. II, p. 303, 308, 310, 326, 335 et vol. III, p. 47.

puis, d'en diminuer, au moins, la portée¹. De concert avec Moruzzi, il alla jusqu'à répandre le bruit que Napoléon, battu par les Prussiens, était en retraite sur Paris²...

Tous ces faux rapports ne servirent à rien, car les Bulletins de la Grande Armée ne tardèrent point à être connus et lus à Constantinople. Le sultan Sélim III prescrivit la fermeture des détroits et restreignit les privilèges des protégés, mesures qui lésaient les intérêts de la Russie. Même, le 10 juillet 1806, il osa violer les stipulations du traité de Jassy et remplacer les hospodars « traîtres et rebelles » par le prince gallophile Alexandre Șuțu, en Valachie, et par le prince Calimaki, en Moldavie, devenu gallophile pour la circonstance³.

Mais, avant deux mois, il fut obligé de replacer les princes « traîtres et rebelles » sur leur trône. La Russie, en effet, se déclara insultée par la Turquie et, tandis que Napoléon marchait contre la Prusse, trente-cinq mille hommes, sous la commande du général Michelson, passèrent la frontière de la Moldavie. En même temps l'ambassadeur britannique, dont on avait repoussé les bons offices, quittait Constantinople avec éclat⁴. La flotte turque était battue devant les Dardanelles. Sélim III dut céder⁵.

Pourtant, de ses quartiers d'Allemagne, le « Padischah des Français », Napoléon, n'oubliait pas de stimuler sans relâche son allié. Il nomme Sébastiani ambassadeur à Constantinople, met fin à l'intérimat des consulats, par la nomination de Parrant à Bucarest et de Reinhardt à Jassy⁶, et ne cesse pas d'écrire au Sultan, durant toute l'année 1806. A défaut de connaissances géographiques précises sur les Principautés, il s'était fait donner de précieux renseignements sur leur état politique.

1. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 322.

2. Hurmuz., *Doc.*, Suppl. I, vol. III, p. 588 et suiv.

3. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 348.

4. *Ibid.*, p. 349.

5. Voir sa lettre à Napoléon dans Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 354.

6. *Ibid.*, Suppl. I, vol. III, p. 588 et 591.

20 juin 1806 :

Quant à la Moldavie et à la Valachie, si Votre Hautesse veut que ces deux provinces ne lui échappent pas, elle doit saisir toutes les occasions favorables d'y rappeler les anciennes maisons ; les princes grecs qui les gouvernent actuellement sont les agents des Russes ¹...

Les princes grecs furent chassés. Rappelés, grâce à l'invasion russe, ils firent un magnifique accueil aux consuls titulaires... — Après Iéna, le Sultan reprit courage... Sébastiani l'aidait à fortifier Constantinople, Napoléon se rapprochait toujours...

Berlin, 11 novembre 1806 :

Je suis à Berlin, à Varsovie. Je poursuis avec trois cent mille hommes mes avantages et je ne ferai la paix que lorsque vous serez en possession de vos Principautés par le rétablissement des deux hospodars Calimaki et Alexandre Soutzo ²...

Posen, 1^{er} décembre 1806. Au général Sébastiani :

Les Russes ont été battus et chassés... Les Polonais se lèvent... Il faut que les hospodars du choix de la Porte soient rétablis et les partisans des Russes chassés... Vous êtes autorisé à signer un traité secret offensif et défensif, par lequel je garantirai à la Porte l'intégrité de ses provinces de Moldavie et de Valachie... Pressez-la de réunir des troupes du côté de Choczim, et je m'engagerai à ne faire la paix que de concert avec elle. Faites ce qui vous sera possible pour sortir la Porte de son engourdissement ³...

Et le même jour au sultan Sélim :

« La Prusse qui s'était liguée avec la Russie a disparu... Mes armes sont sur la Vistule, et Varsovie est en mon pouvoir... Chasse les hospodars rebelles, que la plus injuste violence t'a obligé de rétablir au mépris de ton firman qui les avait déclarés traîtres... Remets en place tes vieux serviteurs et les hospodars de ton choix... Fais marcher les troupes sur Choczim ; tu n'as plus rien à craindre de la Russie ⁴... »

Toutes ces promesses, tous ces encouragements, les victoires

1. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. XII, p. 580.

2. *Ibid.*, t. XIII, p. 638.

3. *Ibid.*, t. XIV, p. 5.

4. *Ibid.*, p. 6.

continuelles de l'Empereur et ses troupes avançant toujours vers l'est finirent non seulement par faire « sortir la Porte de son engourdissement », mais par exciter parmi les Turcs la plus vive sympathie pour les Français, la plus grande admiration pour la personne de l'Empereur. Du reste, cet enthousiasme était universel dans la Péninsule. Grecs, Valaques, Moldaves, Turcs en étaient atteints. Les officiers turcs passant par Bucarest répétaient à qui voulait les entendre : « Les Français verront de quoi nous sommes capables. Nous formerons la droite de l'armée de Pologne ; nous nous montrerons dignes d'être loués par l'Empereur Napoléon¹!... »

Au milieu de cette situation confuse, les Russes occupant le territoire, les Turcs soutenant le prince Șuțu, ancien candidat du « Parti National », on vit les membres de ce parti, en Valachie, faire sincèrement cause commune avec la Turquie. Ils passèrent le Danube et se groupèrent autour du candidat gallophile, qui avait établi sa résidence à Roustchouk². Le bruit des victoires du « Grand Empereur » et de l'insurrection des Polonais excitaient chaque jour davantage l'enthousiasme et l'admiration... Ledoux, fils d'un confiseur français de Moscou, ennemi irréconciliable des Russes, qui venait de remplacer Parrant au consulat de Bucarest, avait dû aussi se réfugier à Roustchouk, où il entretenait l'agitation et les espérances des boyars³.

Quant aux hospodars « traîtres » et « rebelles », le prince Ypsilanti, guéri de sa fureur, après avoir parfaitement accueilli l'ambassadeur Sébastiani et le consul Parrant, gardait l'expectative... on eût dit qu'il regardait pour voir de quel côté il pencherait. — Son collègue de Moldavie, se sachant desservi auprès du Gouvernement français, écrivit un Mémoire à l'Empereur, dans lequel il tâchait de le persuader de son inébranlable fidé-

1. *Corresp. de Napoléon I^{er}*, p. 238 (50^e *Bulletin de la Grande Armée*).

2. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 327.

3. *Ibid.*, p. 329. — Langeron, p. 146.

lité¹... Mais, en même temps, il livrait aux Russes le consul Reinhardt²...

§ 9. — Enfin les Français sont victorieux ! après la bataille incertaine d'Eylau, ils ont écrasé définitivement l'ennemi commun à Friedland !... Mais un bruit se répand dans les Principautés, plus démoralisant que la nouvelle même d'une défaite. Jamais le « Parti National » n'avait éprouvé un mécompte pareil, pas même lorsqu'ils avaient dû fuir en Transylvanie, en 1802, et passer le Danube, en 1806, pour se grouper sous le drapeau du Sultan... Les Turcs, de leur côté, n'avaient pas été plus déçus après Campo-Formio, après la descente en Égypte. Ce bruit qui déconcertait tous les amis de la France était celui de la paix de Tilsitt... Que s'était-il passé au juste ? On ne le savait pas et l'histoire est encore à l'apprendre. On se disait tout bas qu'un traité allait être conclu sous la haute direction de la France et les Principautés livrées à la Russie... On fut heureux d'apprendre la conclusion d'un armistice, le 23 août 1807, à Slobozia, stipulant tout simplement que les Russes et les Turcs évacueraient les Principautés dans le délai de trente-cinq jours. Il est vrai que Ledoulx assistait aux Conférences, en qualité de consul français, et avait profité de sa connaissance du russe, pour faire glisser des conditions que l'envoyé de l'Empereur, Guillemot, s'il eût été seul, n'aurait pas acceptées³...

Les Turcs eux-mêmes furent très heureux de s'en tirer à si bon compte : ils s'empressèrent d'effectuer la retraite de leurs troupes, d'adhérer au blocus continental. Les habitants des Principautés, assurés que les hostilités ne recommenceraient pas avant le 24 mars 1808, étaient encore plus contents. Mais des bruits vagues continuaient à circuler venant on ne sait d'où : le traité officiel

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 368.

2. J. D. Ghica, dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, 1896, p. 325.

3. G. Petrescu, Dem. A. Sturdza et Dem. C. Sturdza, *Actes et Documents concernant l'histoire de la renaissance roumaine*, vol. I, p. 293. — Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 446 et suiv. — Langeron, p. 146.

de Tilsitt n'était point le traité véritable, — il y avait d'autres stipulations secrètes, concernant les Principautés, la Turquie, — puis cette phrase qui alla de bouche en bouche : Napoléon aura l'Occident, le tzar Alexandre aura l'Orient, la Turquie et les Principautés...

Ces conjectures n'étaient que trop fondées. Les stipulations concernant la Turquie, qui figuraient aux articles secrets, semblaient, il est vrai, assez vagues. Mais il y était certainement réservé à la Turquie des conditions plus dures que celles de l'armistice de Slobozia. La Turquie avait trois mois pour faire sa paix avec la Russie, et ensuite « les deux hautes Puissances contractantes s'entendront pour soustraire toutes les provinces de l'Empire ottoman, la ville de Constantinople et la Roumélie exceptées, au joug et aux vexations des Turcs ».

Les trente-cinq jours de l'armistice s'écoulèrent, sans que les Russes pensassent à évacuer les Principautés, bien que les Turcs fussent déjà de l'autre côté du Danube. Mais les bruits sur le traité de Tilsitt prirent encore plus de consistance lorsque l'ambassadeur Sébastiani fut chargé de sonder les esprits des diplomates turcs et de voir « quelles seraient leurs dispositions dans le cas où les Principautés leur seraient enlevées ». « J'ai éprouvé, dans cette circonstance — écrit-il — tout ce que les fonctions d'homme public ont de pénible. » « Les Turcs ne consentiront pas à céder leurs provinces. Ils préfèrent mille fois la guerre à cette humiliation... » « J'ai demandé à la Porte ce qu'elle ferait si on ne lui rendait pas la Valachie et la Moldavie, et quel moyen elle aurait d'en contraindre l'évacuation. Elle a répondu qu'elle ferait la guerre et a fait une énumération immense de moyens¹... »

Quant au « Parti National », qui nous intéresse plus particulièrement, si la renommée de Napoléon, si l'écho de ses vic-

1. Vandal, *Correspondance inédite de Napoléon I^{er}* dans la *Revue Bleue*, 1895, p. 391.

toires, si le retentissement des idées libérales — entendues surtout dans le sens d' « émancipation des peuples » — avaient fait sortir un instant quelques boyars de leur paresse, de leur engourdissement intellectuel, de leurs mauvaises habitudes, et avaient fait surgir devant leurs yeux l'image, encore confuse, de quelque chose qui dépassait leurs intérêts mesquins, l'image de la « Patrie » ou de la « Liberté », — cette vision, ce premier réveil ne durèrent qu'un moment : l'abandon de la France replongea tout à coup le plus grand nombre dans leur inertie précédente, ils revinrent à leur vie obscure, sans relief, sans aspirations, et ne songèrent plus qu'à leurs petits intérêts du moment. Si la France ne pouvait plus venir en aide à leur pays, s'ils devaient, à tout prix, être tiraillés entre la Turquie et la Russie, autant valait rester à la première de ces Puissances, qui avait déjà les Principautés en sa possession et dont l'influence française les avait rapprochés un instant. « Le Parti français » se scinda, et la majorité de ses membres forma le « Parti turc »¹. Le chef de ce parti, le boyar Filipescu fut chargé de rédiger une protestation de fidélité à la Turquie. Quelques-uns pourtant s'entêtèrent dans leurs rêves, ne voulant point croire aux rumeurs qui circulaient autour d'eux, et se groupèrent, faute de mieux, autour du prince Șuțu. Ils chargèrent le boyar Jean Ghica d'aller trouver l'Empereur en Espagne, où il se trouvait vers la fin de 1807, et de lui remettre une pétition. Cette mission n'était pas destinée à plus de bonheur que celle du boyar Dudescu. Ghica fut arrêté comme suspect à Gap et, après trois mois de prison, expulsé du territoire français². — Ainsi s'effondrèrent pour la deuxième fois les espérances qu'avaient fondées sur la France les quelques membres qui composaient le « Parti National » roumain de la première heure.

Cependant les Russes avaient commencé la conquête en règle

1. Cf. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 333. — Cf. Langeron, p. 184.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 522 et 527. — Cf. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 333.

de la Moldavie, d'abord par les armes, ensuite par les fêtes, les danses, les jeux... Jamais l'influence française ne fut introduite par eux plus consciemment. Jamais la Moldavie ne fut plus « française » à l'extérieur et, en même temps, jamais les quelques membres du « Parti français » en Moldavie ne se montrèrent plus hostiles à la Russie. Ces commencements de civilisation française, ces dehors français, gagnèrent sûrement beaucoup de sympathies aux Russes. On fit venir des marchands de modes, des boutiquiers de Paris, on remplaça les voitures de forme antique par des calèches élégantes, à la française, les maisons se peuplèrent de domestiques étrangers, on ne dansa plus qu'à la française, on ne parla plus que le français dans les salons et dans les houndoirs »¹.

« Cependant les Russes, soit qu'ils voulussent aller trop vite, soit qu'ils eussent trop laissé percer leur mépris pour la noblesse moldave, changèrent vite de ton. Ils commencèrent à traiter la Moldavie en pays conquis, à la nommer le « Cnézat » de Moldavie². Il y a des cas, en politique, comme en toutes choses, où la réussite dépend de quelque chose d'indéfinissable, où un moment de précipitation peut gâter tout, où il faut laisser faire au temps. Les boyars russophiles eux-mêmes avaient beau avoir la vague conscience qu'ils étaient destinés à passer un jour à la Russie : il n'en fallait pas moins craindre de les effrayer, en leur présentant cette perspective avec trop de netteté, trop d'empressement surtout. Il fallait se garder, en leur témoignant trop de mépris, de les faire réfléchir à ce qu'il adviendrait de leur situation et de leur rang, après l'annexion. Enfin, car il faut tout faire entrer en ligne de compte, peut-être les Russes excitèrent-ils la jalousie des boyars, par leur empressement trop grand auprès de leurs femmes. Pour ces raisons et d'autres encore peut-être, un sourd mécontentement s'empara de l'âme de la plupart des boyars, quand ils virent se dresser devant eux, sous leur véritable aspect,

1. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 334 et suiv.

2. Cf. C. Erbiceanu, **Histoire de l'église métropolitaine de Moldavie et de Suceava*. Bucarest, 1888, p. 349.

leurs maîtres de demain. C'est pourquoi, tandis qu'en Valachie, la présence du Turc et le découragement faisaient fondre le « Parti National », — en Moldavie, la mauvaise conduite des Russes, et peut-être aussi le genre « français » de vie que l'envahisseur faisait mener aux habitants, grossissait tous les jours le nombre des membres du même parti, qui s'appelait ici de préférence le « Parti français ». Les Catargi, les Beldiman, les Sturdza, commencèrent à être écoutés. On se déclara, de plus en plus ouvertement, « partisan de la France » et de « l'immortelle Révolution », « républicain », « frondeur », « jacobin » même, malgré le peu de sens qu'on attachait à ces mots, on se montra admirateur du « grand Napoléon », à un moment où l'incertitude sur le véritable esprit du traité de Tilsitt faisait encore exécrer le nom de l'Empereur parmi les soldats et les officiers russes. Des boyars « nationaux » exhumèrent à nouveau les chansons jacobines qu'avait introduites Hortollan, en Valachie, en 1793, et, dans les soirées de Jassy, les officiers russes eurent le plaisir d'entendre la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et autres refrains de la Terreur. Ce n'était plus le consul russe, mais bien le consul français, M. Lamarre, qu'on fêtait dans les salons ¹.

§ 10. — Pourtant l'Empereur français continuait à laisser faire au Tzar dans les provinces danubiennes. Caulaincourt, son ambassadeur à Saint-Petersbourg, est chargé de lui transmettre sans cesse des félicitations, mais, chose curieuse, il n'y est guère question que des succès du Tzar en Finlande. « Quant à la Suède, je verrais sans difficulté que l'empereur Alexandre s'emparât même de Stockholm ² ». — « Je vois avec plaisir les succès de l'empereur de Russie en Finlande ³ ». — « Faites mes compliments à l'Empereur sur la prise de Sveaborg ⁴ ». — Voilà la Russie maîtresse

1. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 335.

2. A. Vandal, *Correspondance inédite de Napoléon I^{er}*, dans la *Revue Bleue*, 1895, p. 389.

3. *Ibid.*, p. 418.

4. *Ibid.*, p. 419.

d'une province qui est du plus grand résultat pour ses affaires, et dont je ne suis d'aucune manière jaloux ¹... » Encore peut-on se demander si tous ces compliments sont bien sincères. Caulaincourt s'étant permis de remettre un mémoire à l'empereur Alexandre, où il recommandait une pointe audacieuse sur Stockholm : « Je n'approuve point », lui écrit l'Empereur, le 31 mai 1808, « ce que vous avez mis dans votre mémoire. Un ambassadeur de France ne doit jamais écrire que les Russes doivent aller à Stockholm ²... » En réalité, s'il voulait voir les Russes en Finlande, ce n'était que pour les y occuper. Il se souciait d'autant moins de les faire penser aux Principautés danubiennes, qu'il avait maintenant sur elles d'autres desseins. Un nouveau projet, plus grandiose encore que celui d'un partage de l'Europe, avait germé dans son esprit. Il avait renoncé à croire que l'« Orient » devait appartenir exclusivement au Tzar. Il avait conçu lui-même la convoitise de cet Orient, et ses regards se tournaient vers Constantinople.

A partir de ce moment, la question d'Orient devint pour lui la question du partage de l'Empire ottoman. Seulement, paraît-il, « il n'admettait ce bouleversement qu'à titre éventuel et comme suprême moyen contre l'Angleterre... Son projet ne devait se réaliser que dans le cas où toutes les entreprises qu'il menait actuellement en Europe ne réussiraient pas à vaincre l'obstination britannique et à procurer la paix... Dans ce cas, pour ravir la Méditerranée aux Anglais et les menacer dans leur empire asiatique, il frappera soudainement la Turquie et s'ouvrira, à travers les ruines de cet État, un chemin jusqu'aux frontières de l'Inde ³ ». — Il entama plusieurs fois ce sujet avec Alexandre, d'une façon aussi vague et aussi détournée qu'il put. Le partage de la Turquie entraît aussi dans les rêves du Tzar. Mais les vues arrêtées qu'il montra ne plurent point à Napoléon. « Je

1. A. Vandal, *Correspond.*, etc., dans la *Revue Bleue*, 1895, p. 418.

2. *Ibid.*, p. 420.

3. *Ibid.*, p. 387.

n'adopte pas les bases proposées par M. Romantzov... Le fond de la question est toujours là : Qui aura Constantinople¹ ?

Que devenaient les Principautés danubiennes dans le projet de Napoléon ? Les aurait-il livrées à la Russie, faisant du Danube la frontière naturelle des deux États ? Ou bien les aurait-il fait gouverner par le prince Alexandre Șuțu ? C'est la troisième fois qu'il aurait changé d'avis sur elles, sans chercher à les connaître de plus près : ce n'est qu'en 1810 qu'il demandera un mémoire à son consul Ledoux... « Une statistique des provinces de Moldavie et de Valachie, enfin de plus grands détails sur tout cela². » — Toujours est-il qu'il est, par rapport aux Principautés, encore plus réservé qu'au sujet de la Finlande. Il rappelle à l'ambassadeur russe Tolstoï que l'« occupation des Principautés n'est qu'une question de temps³ », et n'oublie pas de faire connaître à Saint-Pétersbourg toute l'opposition que rencontre à Constantinople la cession des Principautés. C'est, peut-être encore, pour la première raison, qu'il n'avait rien dit contre l'armistice de Slobozia, qu'il ne révoque point le consul Ledoux, ennemi des Russes et semble même lui montrer toujours plus de confiance⁴. Ledoux restera consul en Valachie jusqu'en 1812.

§ 11. — Mais le désastre de Baylen vient changer une quatrième fois les dispositions de l'Empereur. Ce qui n'était qu'un pis-aller devient une condition indispensable de son amitié avec le Tzar. Obligé de transporter la majeure partie de ses forces de Prusse en Espagne, au moment même où l'Autriche s'apprête à se soulever contre lui, il condamne de nouveau les petites Principautés. Comme Premier Consul, il les aurait volontiers données à l'Autriche pour brider la Russie ; après Friedland, comme Empereur, il songeait à les livrer à la Russie pour neutraliser

1. A. Vandal, *Correspond.*, etc., dans la *Revue Bleue*, 1895, p. 420.

2. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. XX, p. 321.

3. Vandal, *Correspond.*, etc., dans la *Revue Bleue*, 1895, p. 390.

4. Cf. Hurmuz., *Suppl. I*, vol. II, p. 698.

l'Autriche. Erfurt est la consécration définitive des droits de la Russie sur les Principautés. Dans quelques mois, la Turquie sera sûrement sollicitée par le cabinet de Londres : en janvier 1809, elle recevra un ultimatum de la Russie, se croira abandonnée par la France occupée ailleurs, se jettera dans les bras de l'Angleterre, et la France, profitant de l'occasion, s'empressera de l'abandonner ouvertement¹. C'était l'article 5 du traité d'Erfurt. « Les hautes Parties contractantes s'engagent à regarder comme une condition absolue de la paix avec l'Angleterre, qu'elle reconnaisse la Finlande, la Valachie et la Moldavie, comme faisant partie de l'Empire de Russie²... ».

A partir de ce moment, le sort de la Turquie était définitivement réglé dans l'esprit de Napoléon. Latour-Maubourg fut chargé de la mission désagréable de préparer les esprits à Constantinople. Aucun des arguments qu'on avait pu invoquer pour la cession des Principautés ne fut négligé.

La Valachie et la Moldavie ne tiennent à la Turquie ni par le contact de territoire, puisqu'elles en sont séparées par le Danube, ni par la religion, ni par les usages, ni par l'affection. Les habitants ont toujours été ennemis secrets des Turcs. Dans chaque guerre, ils favorisent eux-mêmes les invasions de la Russie, et ils ont toujours été conquis. — Les redevances payées à la Turquie pour les deux Principautés n'allaient guère au delà de sept cents piastres turques. La Porte ottomane n'y faisait aucune levée de troupes ; elle n'y exerçait aucune autorité directe ; elle ne pouvait y entretenir aucun officier turc. — Le pouvoir que les Grecs avaient conservé en Valachie et en Moldavie les rendait plus remuants dans le reste de l'Empire. Privés de cet appui, ils deviennent partout plus faciles à contenir. — Le Danube a été dans toutes les guerres la seule ligne de défense qui ait couvert l'Empire ottoman. La force de cet Empire commence aux points où commence la population turque elle-même ; en perdant quelque chose en étendue, il concentre mieux ses forces, et il peut encore être le plus puissant Empire de l'Orient, s'il est gouverné avec sagesse et vigueur. — Que la Porte consulte sa véri-

1. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 338.

2. *Correspondance de Napoléon 1^{er}*, t. XVII, p. 636.

table situation : en Europe, la Serbie, la Thessalie, quelques parties de la Macédoine sont révoltées, et la plupart des pachas aspirent déjà à l'indépendance. En Asie, les Vahabis étendent chaque jour leurs progrès. Le Gouvernement doit craindre l'inquiétude des Janissaires. Les Seymens se forment à peine... Avec quelles troupes investies de toute sa confiance, pourrait-il recommencer la guerre '... ?

Conclusion : les deux Principautés ne sont nécessaires ni à la prospérité ni à la puissance de cet Empire...

Chose curieuse ! la nouvelle de cet abandon définitif de la France fut presque sans retentissement dans les Principautés. — En Moldavie, elle porta le dernier coup au « Parti français » qui n'avait jamais été bien fort, et commençait à peine à faire quelques progrès. — En Valachie, elle hâta la désorganisation du « Parti National », dont tant de mécomptes avaient fini par détruire une à une toutes les aspirations naissantes et qui se confondait de plus en plus avec le parti sincèrement attaché à la Turquie. De ses anciens rêves, de son ancienne sympathie pour la France, il ne resta plus à ce groupe que le nom impropre de « Parti français », souvent même remplacé maintenant par celui de « Parti turc », — et un attachement tout personnel pour le consul Ledoux, qui continuait son ancienne politique, sans s'inquiéter des desseins de son maître. Comme premier résultat de l'entente d'Erfurt, le corps d'occupation russe fut porté de quarante mille à cent vingt mille hommes¹. Toute l'administration supérieure passa aux mains de généraux ou de hauts fonctionnaires russes. On réserva habilement, il est vrai, les titres honorifiques et les places les plus lucratives aux membres de l'ancien « Parti National ». Mais loin d'abdiquer leur rancune, ces membres profitèrent de tous les avantages de leur situation, pour écarter systématiquement des fonctions publiques, persécuter, exiler même les anciens amis de la Russie. Aucune des anciennes ruses ne fut oubliée ; ils ne négligeaient aucun moyen d'intrigue ou

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 525.

2. Langeron, p. 389.

de séduction auprès des généraux. Ce fut le moment où le fameux boyar Filipescu faisait de sa fille la maîtresse du général Miloradovitch, uniquement dans le but d'intercepter ses instructions et de les envoyer au camp turc ; où la boyarine Catherine Bals, belle-fille de Filipescu, faisait agréer au même général, comme secrétaire de confiance, un nommé Robert, Français, qui servait d'espion au consul Ledoulx ¹. On peut dire que sous ce règne des Russes, la Valachie ne fut gouvernée que par les ennemis de la Russie ².

Pendant les deux années qui suivirent, 1810 et 1811, il est assez difficile, faute de données précises, de suivre les transformations de l'esprit public. On peut conjecturer, d'après les détails qu'on a sur la conduite des Russes, que le mouvement anti-russe se continua... Des dépêches diplomatiques ³, des mémoires de Langeron, nous apprennent que jamais les armées conquérantes ne s'étaient plus mal conduites. Les paysans fuyaient devant les soldats russes ou facilitaient leur désertion ⁴... des commerçants se révoltèrent et on dut en envoyer un certain nombre en Sibérie, pour apaiser les autres... On vit des boyars eux-mêmes, dans les cours de leurs maisons converties de force en hôpitaux, entasser tout leur avoir sur des chariots, pour prendre le chemin de la Transylvanie ⁵. La légende veut que les habitants se plaignant au général Kutuzov, celui-ci leur ait répondu « qu'on ne leur laisserait plus que les yeux pour pleurer... »

§ 12. — Les rêves indécis du « Parti National » devaient pour-

1. Le marquis de Sainte-Aulaire (cf. ci-dessous, p. 269 et suiv.), cité par Langeron, p. 189.

2. Cf. à ce propos les plaintes réitérées du général Langeron, p. 134, 189, 320, 324, 323.

3. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 620, 622, 623 et suiv.

4. Cf. le *Journal* du général Langeron d'un bout à l'autre. Voir ci-dessus, p. 14 et suiv.

5. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 628.

tant renaître encore une fois, sous leur ancienne forme, avant la chute du grand Empereur. Le bruit de la reprise des hostilités entre la France et la Russie, en 1814, arrivant au milieu des vexations de toute sorte des Russes, fut accueilli, dans les deux Principautés, avec enthousiasme. Le courage revint au « Parti turc » qui reprit son ancien nom de « Parti français » ou « Parti National ». A mesure que les hostilités s'accroissaient, le consul Ledoulx devenait l'objet de manifestations sympathiques. A l'occasion de la naissance du Roi de Rome, une fête fut donnée à la maison consulaire, les boyars s'y rendirent en foule, et, comme ils avaient déjà fait pour Flûry, ils s'y rendirent avec leurs femmes¹. Ces manifestations étaient, peut-être, un peu imprudentes et plutôt faites pour aigrir les rapports entre Russes et Français. Ces derniers étaient devenus assez nombreux dans les derniers temps. Ils commencèrent à être mal vus par les autorités russes. On les soumit aux mêmes impositions que les indigènes, malgré les protestations du consul Ledoulx². Quand le général Kamensky mourut subitement, en 1814, on accusa, naturellement, M^{me} Ledoulx d'avoir mis du poison dans les confitures qu'elle avait fait offrir à son bal. L'affaire n'eut pas de suite, sauf dans l'esprit de la population de Bucarest qui prodigua au consul, à cette occasion, des marques de sympathies non équivoques³. La même année les Russes, ayant essuyé quelques revers à Roustchouk, le « Parti National » répandit le bruit que les Turcs étaient aux portes de Bucarest. Les généraux russes furent obligés de faire passer et repasser par Bucarest des chevaux de régiment pour montrer que leur armée n'était pas détruite⁴. Enfin, les Turcs battus définitivement, on répétait encore que la paix ne serait pas signée⁵...

Quand la guerre fut officiellement déclarée entre Français

1. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 343.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 610, 618, 621 et 629.

3. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 344.

4. Langeron, p. 320 et 339.

5. Langeron, p. 353.

et Russes, et qu'on apprit surtout que Napoléon avait passé le Niémen, l'enthousiasme devint général. Cet enthousiasme fut à son comble lorsqu'on sut que les Russes attaqués chez eux par Napoléon étaient obligés d'évacuer les Principautés. Mais cette fois ce furent les Phanariotes eux-mêmes qui se chargèrent d'arrêter l'enthousiasme. En effet, trompés comme nous l'avons vu par Moruzzi, les Turcs signaient la paix au moment même où ils auraient pu reprendre l'offensive. Les Russes ne devaient s'en aller qu'en emportant un morceau de la terre roumaine : la Bessarabie. Ce dernier coup leur fit perdre définitivement toutes les sympathies. Les Moldaves surtout virent avec confusion où tenaient toutes ces démonstrations d'amitié au nom de la civilisation et de la croix. Le sort d'une moitié de leur territoire leur fit entrevoir celui que les Russes réservaient au reste des deux provinces. Dès le lendemain de l'évacuation, Valaques et Moldaves, « nationaux » et anciens philorusses, se rencontrèrent dans leurs déceptions. Rêves et intérêts se sentirent également lésés. Un grand nombre de boyars osèrent protester contre la cession de la Bessarabie auprès du Grand Seigneur. « On avait cédé à la Russie, lui firent-ils sentir, la partie la plus fertile en terre végétale, en hauts et gras pâturages. La Sublime Porte elle-même, pour laquelle les Principautés étaient comme le grenier de Constantinople, en pâtira... En même temps, il est juste que le tribut soit diminué, maintenant que le territoire est amoindri... la Sublime Porte en pâtira donc deux fois¹. » Les Moldaves et les Valaques s'habitueront dorénavant à tourner plus souvent leurs regards vers les puissances de l'Europe.

Mais d'un autre côté, malgré cet amoindrissement de territoire, les Principautés étaient débarrassées de l'occupation russe, qui aurait peut-être été une prise de possession définitive. En attirant les Russes dans les steppes de leur Empire, Napoléon avait sauvé ces provinces du plus grand péril qu'elles eussent couru jus-

1. Cf. *Uricariul, IV, p. 343-356.

que-là... C'est ainsi que le grand Empereur, que les Principautés avaient tant aimé, sans qu'il s'en doutât, en qui elles avaient mis tant d'espérances, — et qui les avait tant de fois 'condamnées à mort, — était destiné à les arracher lui-même à la mort, sans le vouloir, — et au prix de son propre désastre...

§ 13. — La retraite de Russie, — la bataille des nations, — le traité de Paris, — l'exil à l'île d'Elbe..., puis les Cent jours, la malheureuse bataille de Waterloo..., puis de nouveau l'invasion et l'entrée des alliés à Paris, — tous ces événements impressionnèrent vivement les habitants des deux Principautés. Tout d'abord on ne voulait pas y croire, tellement le nom de Napoléon avait de prestige dans les esprits. Les boyars de Bucarest et le hospodar lui-même venaient assaillir le consul français de questions indiscrètes. Dans les boutiques des marchands grecs et dans les cercles des boyars au palais, on racontait que Napoléon avait attiré à dessein l'ennemi sur son sol, pour l'anéantir sûrement, par un de ces coups de génie auxquels il avait tant habitué le monde¹. On attendait avec une curiosité palpitante la nouvelle du désastre des alliés. Mais la nouvelle n'arriva pas. On apprit l'exil à Sainte-Hélène, puis le traité de Vienne. Ce fut le dernier coup porté au « Parti français ». Il en restera comme paralysé pendant nombre d'années.

Il y eut une classe d'hommes dans la péninsule Balkanique que les revers de Napoléon réjouirent peut-être encore plus que les puissances coalisées ou les généraux qui eurent l'insigne gloire de le vaincre. C'étaient les hospodars phanariotes qui avaient tout le temps agi sous main contre la France et qui n'attendaient plus leur salut que de la Russie. Quand, en 1812, après la retraite des Russes, les consuls français Ledoux et Fornetti regagnèrent leurs anciennes résidences, ils trouvèrent des princes nouveaux : à Bucarest Caragea qui régnait pour la première fois, et à Jassy Calimaki, le prince moldave qui avait si mal reçu

1. J. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 350.

le vice-consul Parrant en 1798 et dont les circonstances avaient fait, quelques années plus tard, un ami de la France. Il changea une fois de plus après Waterloo et revint à son ancienne politique gallophobe¹. Le prince Caragea rivalisa avec son collègue de Jassy de mesures vexatoires à l'égard des Français. Au lendemain de Waterloo, il fit habiller un mannequin en officier français, sans oublier le ruban rouge à la boutonnière, et le mannequin, aux grands éclats de rire de toute la cour, fut renvoyé comme une balle d'un valet à un autre pendant une demi-heure². La femme du consul Ledoux se vit insultée dans la rue par les gens du Prince, et quand le consul vint lui demander réparation : « Ce n'est plus comme au temps de Napoléon », lui répondit-il ; « maintenant je puis vous faire révoquer, j'écrirai à votre Roi »³. Il ne restait à Ledoux qu'à demander ses papiers et à quitter sa résidence⁴.

Tous les Phanariotes suivirent le même changement politique. Le prince Alexandre Șuțu lui-même, que la France avait soutenu tant de fois et qui avait correspondu avec Napoléon, se transforma en ami des Russes, pour recouvrer avec leur aide le trône de Valachie (1818)⁵. — A Constantinople, il était de tradition que le drogman de la Porte se levât à l'entrée de l'ambassadeur de France. Le lendemain de l'abdication de Napoléon, l'ambassadeur de France entrant, le drogman trouva bon de garder sa place⁶. Le nouveau régime, le régime russe commençait.

Mais ce ne furent pas seulement les Phanariotes qui changèrent de politique, ce fut la nation grecque tout entière. Pour la première fois, elle se vit d'accord avec les hospodars phana-

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 751.

2. *Ibid.*, p. 755.

3. *Ibid.*, p. 751 et suiv., et vol. III, p. 62.

4. *Ibid.*, Suppl. I, vol. III, p. 62.

5. A. Ubicini, *Provinces roumaines*, dans le volume *Provinces danubiennes et roumaines de l'Univers pittoresque*. Paris, 1856, p. 110. — Cf. C. D. Aricescu, *Histoire de la Révolution roumaine de 1821*, p. 9.

6. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 753.

riotes. Le tzar Alexandre apparaît à ses yeux comme le vainqueur de Napoléon, le libérateur des peuples, le pacificateur de l'Europe, vers qui se tournaient tous les regards. La ressemblance de religion, les anciens rapports d'amitié entre la Russie et les populations balkaniques revinrent à l'esprit de tous. La Russie remplaça donc la France dans l'affection des Grecs. Quand une nouvelle Hétairie se formera en 1814, elle aura pour centre Odessa, pour but exclusif l'émancipation politique, et, comme premier moyen d'action, de solliciter l'appui du Tzar. Il est vrai que Bucarest étant le centre intellectuel des Grecs, cette hétairie ne tardera pas à revenir sur la terre roumaine, où, pendant des années, s'ourdira de nouveau le projet secret de la résurrection et de la délivrance de la Grèce¹. Mais pendant les quinze ou vingt ans qui séparent la première Hétairie de la seconde, la conscience nationale avait commencé à se réveiller, ou plutôt à se former dans les Principautés, — on avait trop espéré et trop éprouvé de mécomptes, pour n'avoir pas précisé davantage ses aspirations et ses tendances. La cause roumaine ne se confondra plus avec la cause grecque. Ni les chefs du mouvement grec, ni son but, ni la politique russophile des nouveaux hétairistes n'agréeront plus à ceux des Moldo-Valaques qui réfléchissent un peu et qui seront les éducateurs de la génération nouvelle.

Il est certain que dans ce premier réveil de la conscience nationale en Roumanie, le plus grand rôle a été joué par l'établissement de l'Empire français et par cette figure surhumaine qu'on contemplait de loin, Napoléon. Si les Moldo-Valaques ne l'ont peut-être pas tant aimé que les Grecs, qui furent encouragés par lui un instant, et qui voyaient en lui un descendant des Caloméri Porphyrogénète, il est certain qu'il en a été plus sincèrement admiré. Il exerçait sur eux une véritable fascination. Comme le fer qui suit tous les mouvements de l'aimant et tombe dans l'inertie lorsque l'aimant est brusquement écarté, les membres du « Parti National » naissant suivaient tous les mou-

1. Cf. ci-dessous, notre III^e livre, chap. III.

vements de la politique du grand Empereur et retombèrent dans leur inertie, lorsqu'il disparut du monde politique. Selon les changements de sa politique, on les voyait devenir tour à tour « Parti National », « parti du prince Alexandre Șușu », « parti ture » même : n'était-on pas toujours, à vrai dire, le « parti français », le « parti napoléonien ? Un mot prononcé par Napoléon en faveur des Principautés, le bruit de ses victoires, son approche des frontières du pays, l'annonce d'une Illyrie heureuse, d'une Pologne que le grand Empereur a l'intention de ressusciter, remplissaient d'une joie folle les membres toujours plus nombreux et plus enthousiastes du « parti français ». Il est le premier étranger dont les chroniqueurs du pays aient parlé longuement¹. On l'admire d'autant plus qu'il présente pour les boyars du pays quelque chose d'inexplicable : c'est un homme de basse naissance ou, comme on dirait dans le langage naïf de temps, « om prost » (un sot), « de l'île de Corse². » Il occupa pendant plus de quinze ans les entretiens les plus sérieux des grands boyars ; dans leurs salons et dans les cercles qu'ils formaient au vestibule du palais, parmi leurs discussions sans fin sur tel morceau de terre, sur telle femme de la ville, sur telle place publique, et parmi toutes leurs médisances, son nom prenait une place de plus en plus grande, au détriment de toutes les futilités. Ses ennemis mêmes ne voulurent pas croire au déclin définitif de son étoile. Sans s'en douter, il agit, rien que par sa seule présence dans le monde, sur l'imagination, sur la pensée et sur la conduite des boyars et fut le premier qui, sans le vouloir, et sans rien en savoir, purifia leur esprit pour un instant, en plaçant devant leurs yeux cet idéal qui les éclaira pendant une seconde : « la Patrie », « l'Indépendance ». Certes, il n'avait aucune connaissance de tout ce qui se passait au loin, sur les bords du Danube, dans ce pays microscopique.

1. Voir le **Chronographe* de Dionisie Eclisiarcul et la **Chronique* de Zilot Românu.

2. La **Chronique* de Zilot Românu, publiée par M. B. P. Hasden, Buc., 1884, p. 82.

pique qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, et, se fût-on adressé cent fois à lui, il aurait toujours répondu avec la brusquerie du génie nerveux qu'on dérange pour des choses sans importance : « Qu'on demande à ces *individus* ce que je puis faire au juste pour leur pays ». Ces « individus » étaient, il est vrai, des êtres méprisables à bien des points de vue ; ils avaient beaucoup de graves défauts, mais chez eux tous les germes du bien n'étaient pas morts, ils avaient même commencé à éclore au contact du grand Empereur. Ces « individus » avaient une admiration profonde pour le grand homme qui avait fait luire dans leur âme quelque chose de supérieur aux bas intérêts qui les avaient guidés jusqu'alors. Enfin ils auront des enfants qui naîtront avec ces notions acquises à si grand'peine, et chez qui ces notions se préciseront et se réaliseront peut-être. — L'avenir en effet devait se charger de réparer l'insouciance du grand Empereur à l'égard du petit peuple qui, à la lumière lointaine de son génie, essayait de se réveiller comme d'un sommeil trop long. Ce sera l'un des héritiers de sa race et de son nom, génie moins grand, mais intelligence et cœur plus larges, qui assurera aux générations plus avancées des Moldo-Valaques, une patrie et la liberté.

Pour l'instant, la conscience nationale roumaine a fait un premier pas. Les notions qui y sont entrées, sont, il est vrai, encore peu positives et la part du sentiment l'emporte de beaucoup. Aucune idée de l'amélioration sociale n'entre pour l'instant dans l'intelligence des Moldo-Valaques. Quelques-uns d'entre eux ont acquis seulement l'idée ou pour mieux dire l'instinct de l'indépendance politique. La logique aurait demandé que cet instinct fût accompagné d'une antipathie, d'une haine irréconciliable contre les Turcs. Mais les circonstances se chargèrent de donner une autre tournure aux choses, et, comme il arrive tant de fois en histoire, les faits eurent, dans leur marche capricieuse, leur logique à eux. Les événements avaient forcé l'esprit roumain à tourner d'un autre côté ses méfiances et ses antipathies : comme ce fut par l'influence de la France que l'esprit national commença à se

former, ses sympathies et ses antipathies se tournèrent, dès le premier instant, du même côté que les sympathies et les antipathies de la France à cette époque. C'est pourquoi on trouve, avant tout, dans l'esprit roumain, ces deux sentiments désormais inséparables, parce qu'ils sont nés ensemble et que les circonstances se chargeront de confondre de plus en plus : Amour de la France, Haine de la Russie !

Voilà où en est, au moment de la Restauration, l'esprit public, et voilà de quels éléments se compose principalement la conscience nationale roumaine, faiblement représentée par ce que l'on appelait le « Parti National » ou le « Parti Français ».

IV

§ 14. — On n'aurait encore qu'une idée incomplète des courants divers qui apportèrent en Moldavie et en Valachie les idées et l'influence françaises, si l'on négligeait le courant dû aux émigrés de la Révolution. Si nous en parlons en dernier lieu, ce n'est pas que ce courant ait été moins important que les autres, mais tout simplement parce qu'il a été le dernier à se faire sentir. Entre autres caractères curieux, l'influence des émigrés dans les provinces danubiennes présente, en effet, celui de s'être produite plus tard qu'en aucun autre pays de l'Europe. Les émigrés, qui étaient dix à quinze mille à Coblenz et Worms en 1791¹, ne vinrent — on le comprend — qu'en nombre insignifiant, à longs intervalles, par groupes de quatre ou cinq au plus, dans les États lointains et inconnus de la Péninsule des Balkans. — De plus, tandis qu'ailleurs c'était la plus haute noblesse, les Richelieu, les Langeron, voire même les comtes de Provence ou d'Ar-

1. Cf. Alb. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. II, p. 285.

tois, on ne vit guère dans les Principautés que des personnages de noblesse infime ou même douteuse, plutôt des « victimes » que des « mécontents », gens qui cherchaient un refuge et des moyens de vivre, plutôt qu'un centre d'action pour leurs projets politiques. Encore ne vinrent-ils que très tard, quand l'expérience leur apprit qu'il n'y avait rien à espérer ailleurs et qu'il ne leur restait plus qu'à chercher fortune, aussi loin que possible de la France, dans des régions inconnues. Ils n'en exercèrent pas moins une influence réelle, et, bien qu'on ne puisse les comparer que de loin aux victimes de la révocation de l'Édit de Nantes, qui transportèrent à l'étranger une bonne partie des forces intellectuelles et morales de la France, ils rendirent néanmoins des services appréciables à ces Principautés, au milieu de populations qui ne tardèrent pas à les reconnaître comme des êtres supérieurs. Ils y furent admirablement accueillis. Le sentiment de l'hospitalité, inné chez les boyars, l'habitude des instituteurs et des secrétaires français, le respect toujours plus grand de la langue, de la littérature, des manières, des modes et de tout ce qui était lié au nom de la France, la curiosité d'apprendre par des témoins oculaires ce qui s'était passé au juste à Paris, — peut-être aussi, chez quelques boyars, comme une sorte de conscience vague des intérêts communs qu'il y avait entre eux et ces privilégiés dépossédés, — toutes ces considérations firent que les portes des grands boyars, souvent même des hospodars, s'ouvrirent toutes grandes aux émigrés. Si ailleurs, on finit par se lasser de leurs prétentions et de leurs attitudes hautesaines¹, à Bucarest et à Jassy, soit à cause des habitudes traditionnelles d'hospitalité, soit parce qu'ils savent se rendre tout de suite nécessaires et qu'on reconnut en eux des esprits supérieurs, leurs manières ne choquèrent personne, et ils devinrent de plus en plus sympathiques à l'aristocratie moldo-valaque. A partir du commencement du siècle, chaque année apportait avec elle son

1. Cf. Alb. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, t. II, p. 163 et 173.

contingent d'émigrés, que les boyars s'arrachent pour leur confier leurs enfants. Ainsi ce fut l'émigration, après la tradition phanariote, qui affermit la coutume, perpétuée jusqu'à nos jours, de donner aux enfants des précepteurs français et une éducation toute française.

Les premiers émigrés qui vinrent dans les Principautés ne furent pas cependant des instituteurs. — L'histoire connaît d'abord ceux qui cherchèrent un asile au commencement de ce siècle, auprès d'Alexandre Moruzzi en Valachie et de Constantin Ypsilanti en Moldavie (1799-1804). Ils étaient environ une demi-douzaine à la cour du premier. Élevé par un gouverneur français et ayant visité la France dans sa première jeunesse¹, Moruzzi était amené à goûter fort la gaieté, en même temps que les idées aristocratiques de ses hôtes. On ne sait pas les noms de ces émigrés-amuseurs, mais l'on sait que le hospodar avait acquis, à leur contact, un talent pour les jeux de société, dont il n'était pas médiocrement fier. Comme son prédécesseur Constantin Mavrocordat avait voulu révéler au monde ses dons de réformateur, en publiant dans le *Mercure de France* le projet de sa fameuse constitution, Alexandre Moruzzi voulut faire connaître à l'Europe ses talents d'homme d'esprit, et fit imprimer dans le *Spectateur du Nord* (« journal politique, littéraire et moral de Hambourg ») un conte dont il avait amusé ses charmants amuseurs. — Le conte n'est pas amusant. Il est tout au plus bizarre. « Son Altesse — dit le rédacteur du journal, en note — a trouvé moyen d'arranger (ce conte) de manière que le fil de la narration passe à travers sept mots dont chacun avait été donné d'avance par un membre de sa société » (ils étaient donc sept). « Le conte est peu de chose, mais ce sont des mots donnés, mais c'est une récréation; et c'est la récréation d'un Hospodar! » (*sic!*). — Les sept mots donnés sont : Satan, Sultan, Amour, Éléphant, Diamant, Vase, Absinthe. — Ce qu'il y a d'amusant dans cette affaire, c'est l'influence qu'exercèrent sur

1. Voir ci-dessus, p. 238. — Cf. I. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 227.

Alexandre Moruzzi ses hôtes français, c'est surtout la vanité du Prince qui croyait ses jeux de mots dignes d'entretenir le monde. — Voici d'ailleurs le préambule du rédacteur du *Spectateur* :

« Pendant que la France devenait barbare, il y avait des pays barbares qui devenaient français, et quand le plus pur de notre sang rougissait tous les ruisseaux des rues de Paris, la cour de Bucarest jouait à toutes sortes de jeux d'esprit. Le hospodar lui-même, élevé par un Français, ami des Français, parlant notre langue presque aussi facilement que nous, entouré d'une demi-douzaine de nos compatriotes expatriés, dont il avait fait sa société intime, leur donnait l'exemple de la réflexion et de la morale jusque dans les plus frivoles amusements¹. »

§ 15. — Tandis que le prince de Valachie, Alexandre Moruzzi, donnait à ses hôtes français l'« exemple de la réflexion et de la morale », le prince de Moldavie, Constantin Ypsilanti, avait fait la connaissance d'un autre émigré, dont nous avons déjà parlé un instant, « Gaspari-Luce, comte de Belleval ». Il en avait même fait son confident intime, ou, comme dit cet émigré lui-même, son « Secrétaire d'État au département des Relations Étrangères². » Quand il fut déposé, en 1802, son successeur Alexandre Șuțu continua à se servir du même Belleval, et, lorsque, en 1803, il regagna son trône, par l'intervention de la Russie, il reprit son ancien premier ministre. A partir de ce moment, les deux amis deviendront inséparables³.

L'histoire du comte de Belleval, si curieuse en elle-même, a encore cet avantage de nous faire connaître son maître, une des figures de hospodars les plus significatives au point de vue de la question qui nous intéresse.

Son véritable nom n'était pas De Belleval, ni même Belleval, et il n'avait jamais été comte. Il s'appelait Lecomte Gaspari⁴, et,

1. *Le Spectateur du Nord*, 1804, p. 317.

2. Cf. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 229.

3. *Ibid.*, p. 224 et suiv. et p. 252.

4. *Ibid.*, p. 274.

malgré ses protestations, ses démarches réitérées à Paris pour se faire effacer de la liste des émigrés, c'était un émigré authentique¹. — Il avait séduit à Londres la fille de l'ambassadeur de Prusse, d'où éclat de la part du père et gros scandale. — Puis, il s'était lié à un aventurier bien connu, M. de Witch, qui avait des prétentions sur le trône de l'Illyrie. — Après l'échec de ces projets, Gaspari s'enfuit en Turquie, sépara son nom de Lecomte en deux, y ajouta celui de Belleval et se mit au service des Russes et de quelques Phanariotes de Constantinople. C'est là qu'il avait connu le futur hospodar Constantin Ypsilanti³. — Ce qu'on sait de lui pendant son séjour dans les Principautés concorde avec son passé. Sous le hospodariat du prince gallophile Alexandre Șuțu (1801-1802), il fut le plus grand ami des Français, et ne s'occupa que d'administration intérieure. Sous Ypsilanti, il devient philorusse, et se mêle surtout de politique extérieure : il garde d'ailleurs les apparences d'ami des Français vis-à-vis de l'Ambassade de Constantinople, des consuls ou commissaires de la République. Mais dans l'intimité, il ne quitte jamais la « croix de Saint-Louis » que lui a donnée « Monsieur » à Coblenz, — il ne cesse de pousser son prince à une politique anti-française : il n'est pas étranger au faux Rapport de la visite du consul Saint-Luce à Paswan-Oglou, ennemi de la Porte, et c'est lui, paraît-il, qui conseilla au Prince de voler et de lire la correspondance du courrier Besançon. Nous le verrons exercer une action plus importante encore. En 1802, en voyage à Paris, il fait tous ses efforts pour gagner la confiance du gouvernement français et demande à être employé en Orient⁴. Mais, en passant à son retour, par l'Allemagne, il se fait naturaliser Prussien « afin d'être rayé de la liste des émigrés »⁵. — Cinq ans plus tard, en

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 252, 274 et 299.

2. *Ibid.*, p. 274.

3. *Ibid.*, p. 274.

4. *Ibid.*, p. 227. — Cf. aussi plus loin, p. 475.

5. *Ibid.*, p. 275.

1807, retombé dans la misère, on le voit qui sollicite de nouveau un poste du gouvernement français, par une lettre signée tout simplement Belleval¹. Quelques mois auparavant, il avait écrit une lettre désespérée à son ancien maître, Constantin Ypsilanti, déposé depuis un an.

Ce personnage, devenu si misérable, avait pourtant commencé par nourrir de hautes aspirations. Il avait joué de bonheur à son arrivée dans les Principautés danubiennes, en s'attachant à Const. Ypsilanti. Nous connaissons l'enfance de ce prince et même quelques tendances de sa politique. Mais le but suprême de tous ses efforts dépassait les rêves des Phanariotes les plus ambitieux. Il voulait se rendre indépendant, réunir la Moldavie à la Valachie, et s'y déclarer Prince héréditaire² ; — soulever contre les Turcs toutes les populations des Balkans, et les chasser en Asie³. — Pour réaliser tous ces beaux projets, il lui fallait de l'argent et une armée. — L'argent était le plus facile à trouver, et, déjà vers la fin de 1803, il montre qu'il sait s'en servir à propos. Une députation de boyars philorusses va voir à Constantinople l'ambassadeur anglais pour lui faire l'éloge de l'administration d'Ypsilanti : la Principauté devrait devenir héréditaire dans sa famille. Elle donnerait même volontiers quatre millions à l'Angleterre et quatre à la Russie pour se rendre indépendante sous leur protection⁴. Après cela, on ne s'étonne plus qu'à un an de là l'ambassadeur anglais ait uni ses protestations à celles de la Russie et appelé la flotte anglaise devant Constantinople quand la Porte voulut déposer Ypsilanti⁵. — Il était autrement difficile de se procurer une armée que de l'argent. Ypsilanti profite de tous les événements et en provoque même pour obtenir la permission de la Sublime-Porte. Paswan-Oglou envahit-il la Petite Valachie?

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 503.

2. *Ibid.*, Suppl. I, vol. V, p. 76.

3. *Ibid.*, Suppl. I, vol. II, p. 292.

4. *Ibid.*, p. 348.

5. *Ibid.*, p. 293.

6. Voir ci-dessus, p. 241.

Ypsilanti demande l'autorisation de se faire une armée pour le temps que durera l'occupation russe. Il pousse lui-même à la révolte l'Ayan de Roustchouk, Teceniuk-Oglou, pour pouvoir réitérer sa demande. Enfin en 1804, lorsqu'a lieu la révolte des Serbes contre leurs « dahis », il leur inspire des prétentions exorbitantes et sollicite de la Porte la permission de se créer une armée pour s'opposer à ces prétentions¹. Jamais il ne fut écouté, car la Porte avait perdu depuis longtemps toute confiance en lui. Un an après la révolte des Serbes, le Gouvernement turc ne pouvant le révoquer, à cause de la protection des Russes, faisait périr, par esprit de vengeance, dans des tortures qui durèrent plus d'un mois, le vieux Alexandre Ypsilanti, qui avait tout fait pour donner une excellente éducation à son fils et qui, après avoir jadis perdu, à cause de lui, son trône, dut à sa trahison, de perdre aussi la vie². Cependant le prince Constantin Ypsilanti fut malheureux dans tous ses projets : une fois seulement, et pour très peu de temps, il parvint à brouiller la Turquie avec la France, son alliée. Les Russes se fièrent à lui et le protégèrent longtemps, croyant qu'il travaillait pour eux. Mais Napoléon, à Tilsit, désabusa Alexandre. — « Je connais ses projets, lui dit-il, en parlant d'Ypsilanti, il nous trompe tous deux. Il ne travaille que pour ses chimères³. » — Le Prince, déposé, reçut la défense de correspondre avec la Serbie et les Principautés. Il méditait pourtant toujours sa grande révolution. La Serbie avait donné le premier signal. Toutes les populations grecques devaient aussi s'insurger. Il était intimement lié avec l'évêque grec de Monténégro et avait fait peu à peu entrer dans tous ses projets son ancien collègue de Moldavie, Alexandre Moruzzi⁴.

Quand on connaît le tempérament d'aventurier et les ambitions de M. de Belleval, qu'on se rappelle sa liaison avec le futur « roi d'Illyrie », M. de Witch et surtout l'attachement qui

1. Gervinus, XI, p. 216-222.

2. Langeron, p. 135.

3. Gervinus, XI, p. 222.

4. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 348 et 349.

l'unit pendant de longues années au prince Ypsilanti, on ne peut le considérer comme tout à fait étranger aux projets bizarres de ce prince. S'il n'avait pu être le Richelieu du roi d'Illyrie, pourquoi n'aurait-il pas au moins été le « Général Gaspari-Luce, comte de Belleval, Secrétaire d'État au département des Relations Extérieures du royaume de Dacie »? — Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait de concert avec son maître à préparer les esprits dans les Principautés, essayant d'opposer un courant d'opinion à celui qu'avait créé le Parti National et répandant parmi les boyars « Le Courrier de Londres », journal gallophobe, clérical et royaliste de l'abbé de Calonne, — « où l'on démontrait, le lendemain de l'attentat contre le Premier Consul qu'assiner n'est pas tuer¹... ».

M. de Belleval avait pris à son tour, comme secrétaire particulier, un certain M. Géliotencourt, soldat déserteur à Marengo². Mais le hospodar n'eut pas assez de ces deux conseillers. Il accueillit, au commencement de 1804, un autre émigré, cette fois un grand nom véritable, M. le marquis Beaupoil de Sainte-Aulaire, dont il fit le gouverneur de ses enfants. Le marquis avait, à cette époque, environ soixante ans. C'était une figure toute nouvelle dans la société bucarestoise. Ce fut un événement sensationnel quand on l'entendit échanger avec M. de Belleval les titres de M. le comte et M. le marquis³. Sainte-Aulaire avait un tout autre tempérament que son confrère. Il était vif, ouvert, — il annonçait tout bonnement qu'il avait été « chef d'état-major dans l'armée de Condé » et que... « si ses avis eussent été suivis, quatre mille émigrés auraient fait la « conquête de la France ». « Mais, ajoutait-il, au grand ravissement du hospodar, dans ce moment (1804), Louis XVIII est plus près que jamais de son trône⁴... »

1. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 296.

2. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 243, et I. D. Ghica, dans les *Annales des Sciences politiques*, 1896, p. 229.

3. Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 296.

4. *Ibid.*, p. 296.

Nous ne savons pas pour quelles raisons, au commencement de 1807, celui qui s'appelait le comte de Belleval offre ses services au prince Șuțu, tandis que Langeron, dans ses *Mémoires* sur la campagne de Valachie en 1806, nous parle d'un certain marquis de Sainte-Aulaire, émigré français, premier ministre du hospodar Ypsilanti, « qui l'entraînait dans ses projets gigantesques »¹. M. le général de Langeron, émigré lui aussi, et l'une des plus mauvaises langues parmi tous les auteurs de « *Mémoires* », ne dit du bien dans les siens que de deux personnages un grand vizir turc, Achmet-Pacha, et M. le marquis de Sainte-Aulaire. « Naissance distinguée, esprit transcendant, une des meilleures plumes du moment dans la partie diplomatique, honnête homme, désintéressé, mais dont l'esprit ardent et enthousiaste, et le caractère violent nuisaient à la justesse des idées. Il ne voyait, ne faisait rien que par fougue, par prévention, ou par l'impulsion du moment ». C'est à peu près le tempérament que nous connaissons au Sainte-Aulaire, gouverneur des enfants d'Ypsilanti. Après avoir été précepteur, il était donc devenu ministre du hospodar de Valachie². Mais ce qu'il importe de retenir surtout, c'est son rôle d'instituteur des enfants du Prince. L'un de ces enfants sera Alexandre Ypsilanti, le futur auteur de la grande Hétairie grecque de 1821 ! — Et peut-être, bien que les documents soient muets là-dessus, peut-on conjecturer que, de même que le père, Constantin Ypsilanti, avait été entraîné à prendre la fuite, par les leçons de ses professeurs étrangers, et avait dû en partie ses projets gigantesques aux émigrés — le fils devra aussi une partie de ses futurs projets à son maître d'enfance, l'émigré de Sainte-Aulaire.

§ 16. — Il nous reste à parler d'un troisième genre d'émigrés, desémigrés instituteurs, de beaucoup les plus importants à con-

1. Langeron, p. 129.

2. Et non pas d'un « hospodar bulgare », comme le veut M. Forneron, *Les émigrés de la Révolution*, t. I, p. 424.

naître pour nous, car leur action s'est exercée sur l'esprit de l'enfance et de la jeunesse du pays. C'est aussi la classe la plus nombreuse, bien que la plupart ne soient venus dans le pays qu'après la proclamation de l'Empire, et particulièrement après 1806. On a, malheureusement, peu de données précises sur leur histoire et sur la nature de leur enseignement. On sait juste leurs noms et ceux de leurs élèves qui seront les personnages les plus influents ou les plus intéressants de la génération suivante. Nul ne se souciait, en ce temps-là, de consigner par écrit les événements de sa vie, les correspondances étaient rares et insignifiantes, les souvenirs de la famille se transmettaient oralement, de père en fils ; — de leurs côté, les professeurs émigrés n'étaient pas, pour la plupart, des écrivains de profession. Quand, par hasard, ils ont laissé quelque petit livre, où ils décrivent les choses qui leur ont semblé bizarres dans le pays, on y chercherait vainement un mot de leur enseignement et de leurs élèves. Peut-être leur correspondance intime révélerait-elle des détails curieux. Si peu qu'on sache sur ces émigrés, on sait du moins qu'on trouvait parmi eux les opinions les plus contradictoires. Les grandes familles du pays, qui commençaient à avoir des vues différentes en politiques, avaient chacune son « émigré ». Il y en avait pour toutes les nuances. A côté des royalistes convaincus comme Dopagne, comme l'abbé Lhommé, le prêtre réfractaire, comme les Laurençon, les Recordon, Colson, Mondoville, Lejeune, — il y avait les révolutionnaires comme Lincourt¹ ou encore ce singulier personnage qui a voulu s'appeler « Fleury le régicide ».

Arrêtons-nous un instant sur cette figure. Les aventuriers n'étaient pas rares parmi les soi-disant émigrés et ils n'étaient pas les moins bien reçus. Dans le monde primitif de l'époque, leur simple connaissance du français avec quelques notions des

1. Vogoride-Konaki, **Notices sur la vie et la famille du logothète Konaki*, publiées en tête de la 2^e édition des *Poésies* de ce logothète. Jassy, 1886, p. 32. — I. Ghica, **Lettres*, p. 268 et 620.

sciences, les faisait passer pour des hommes de talent, pour des érudits, pour des aristocrates même. C'est parmi ces faux émigrés qu'il faut ranger « M. Fleury le régicide ». Il y a encore de grandes familles où l'on voue un véritable culte pour sa mémoire. On se souvient même de son extérieur, on a bâti un roman sur son compte, à moins qu'on ne raconte celui qu'il s'était bâti lui-même. Il habitait la maison du vieux logothète Nicolas Roznovanu, et il était chargé de l'éducation de ses petits-fils Nicolas et Alexandre. « Ancien membre de la Convention nationale », il était très érudit et d'un accès très facile, ce qui faisait de lui le favori de toute la haute société. Mais, à partir d'un certain moment, on le vit changer totalement d'humeur. Il devint peu à peu mélancolique, renfermé, solitaire. Comme il avait « voté la mort du Roi », on songea que c'étaient les remords qui commençaient à le ronger. La porte de sa chambre était peinte en rouge. Il pria le logothète de la faire peindre d'une autre couleur¹.

Puisque M. Fleury a « voté la mort du Roi », il ne doit pas être difficile de trouver son nom sur la liste des conventionnels. En effet, il existe un citoyen Honoré Fleury, député des Côtes-du-Nord, né et mort dans ce département. Il avait été un bon élève du collège de Saint-Brieuc, et, après avoir étudié le droit à Rennes, était devenu dans sa province un avocat estimé. Nommé avocat au Parlement, il taquinait parfois la muse, non sans succès, publiait des chansons satiriques, des fabliaux en prose, des discours politiques assez réussis. Les affaires de la Commune l'occupèrent jusqu'en 1793. Le 23 Vendémiaire, an IV, il est nommé député au Conseil des Cinq-Cents. En l'an VIII, il revient à la magistrature et à son pays natal; on le trouve successivement président à Saint-Quentin, puis conseiller général des Côtes-du-Nord, puis, en 1815, juge de paix... En 1817, il s'est pleinement rallié à la Restauration, en 1821 il reçoit la Légion d'honneur, et meurt à Saint-Brandan (Côtes-du-Nord), le 12 septembre 1827².

1. Vogoride-Konaki, p. 33.

2. Le *Dictionnaire des Parlementaires français*, sous la direction de

Voilà la vie du citoyen Honoré Fleury, le seul Fleury membre de la Convention. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, on ne lui trouve pas une seconde de libre pour le faire venir en Moldavie. De plus, il n'a pas voté la mort du Roi. Son nom ne figure pas sur la liste des Régicides qu'a publiée M. Belhomme¹, et on n'a qu'à ouvrir le *Moniteur* du temps (XV, p. 218) pour voir que Fleury a crié : « Je vote pour la détention ». En janvier 1793, il avait voté pour l'appel au peuple, en disant : « L'opposition à l'appel au peuple est une espèce de despotisme », et sur la question du sursis, il a dit également : « Oui »². — On sait encore qu'il fut décrété une fois d'arrestation en octobre 1793 avec les soixante-treize ou soixante-quatorze députés signataires des protestations des 6 et 19 juin³; il fit en Frimaire 1794 un petit discours de six lignes, à la suite d'une mission à Chartres⁴. — C'est tout ce qu'on connaît de son rôle à la Convention qui fut très effacé comme il convenait à un modéré intelligent. Il est donc clair qu'il n'y a pas eu de « Fleury le régicide », mais il y a eu un conventionnel du nom de Fleury. — Les boyars étaient loin de connaître tous les conventionnels, surtout ceux qui avaient eu un rôle obscur; on comprend aisément que le Fleury des Principautés ait pu se faire passer pour lui. Ce qu'on comprend moins, c'est pourquoi il tenait à avoir « voté la mort du Roi ».

Si nous avons tant insisté sur cette curieuse histoire, c'est que l'exemple de « M. Fleury » a, sans doute, été suivi plus d'une fois par de prétendus émigrés des Principautés. Quelle qu'ait été son individualité réelle, ce « M. Fleury » a laissé des souvenirs bien vifs et fut le professeur de personnages connus et influents de la génération suivante. Comme on lui permettait d'avoir des élèves en ville, il instruisit, outre les petits-fils du logothète

MM. Adolphe Robert, Edgard Bourlonton et Gaston Congny. — Paris, 1890, vol. III, p. 9.

1. Belhomme, *Les Régicides*. Paris, 1895.

2. Réimpression de l'ancien *Moniteur*. Paris, 1847, t. XV, p. 172, 218, 254.

3. *Ibid.*, XVIII, p. 60.

4. *Ibid.*, XXIV, p. 540.

Roznovanu, les fils du vestiaire Iordaki Bals, qui devaient être plus tard logothète et hatman¹. Enfin on lui doit aussi le premier en date des poètes moldaves, le premier aussi de tous les poètes des Principautés, sur lequel l'influence française se fait sentir, le logothète Costaki Conaki².

Parmi les autres émigrés professeurs, on connaît le monarchiste Dopagne, qui dirigea l'éducation des fils du logothète Scarlat Sturdza (l'un d'eux devait écrire quelques traités de philosophie religieuse); Lejeune, royaliste aussi, admirateur passionné des Russes, et même du régime phanariote, qui, à en juger par sa mauvaise traduction du livre de Raicevich, oublia son français dans les Principautés, l'enseigna néanmoins aux enfants du prince Calimaki de Moldavie (1812-1818)³; l'abbé Lhommé, prêtre réfractaire, était professeur chez le logothète Grigorașcu Sturdza, dont le fils Michel devait devenir plus tard prince de Moldavie, pendant son règne en Moldavie (1834-1848); il eut aussi l'honneur d'élever, en partie, celui qui fut peut-être un des plus grands noms roumains du XIX^e siècle, le futur conseiller du prince Cuza (1859-1866), Michel Kogălniceanu. — Parmi les émigrés les plus connus, il faut citer encore M. Colson qui éleva le premier en date des poètes valaques, Ienaki Văcărescu; Cuénim, qui arriva à Jassy, vers 1812⁴, et y ouvrit un pensionnat d'où sortit tout ce que la Moldavie devait produire de plus brillant ou de plus influent au XIX^e siècle, Basile Alexandri, le plus grand nom de la poésie et de la littérature roumaines tout entière; Millo, l'artiste dramatique dont nous avons déjà parlé⁵.

1. Vogoride-Konaki, p. 33.

2. Voir ci-dessus notre livre III, 1^{re} partie, § 3.

3. *Voyage en Valachie et en Moldavie, avec des observations sur l'histoire, la physique et la politique, augmenté de notes et additions pour l'intelligence de divers points essentiels*. Traduit de l'italien par M. N.-M. Lejeune, professeur de littérature, ex-professeur particulier de S. A. le Prince de Moldavie. Paris, Masson, 1822.

4. Hurmuz., X, p. 627 et 629. — Cf. G. Bengescu, *Vasile Alexandri*, dans les *Causeries littéraires*, XX^e année, p. 156.

5. Cf. ci-dessus, p. 146.

et qui, de concert avec son ami Alexandri, contribua à former le goût littéraire du public roumain pendant plus d'un demi-siècle; le patriote Constantin Négri, Michel Kogălniceanu lui-même, après le départ de l'abbé Lhommé, etc.

Voilà tout ce que l'histoire peut dire de précis. S'il faut juger d'un enseignement comme d'un arbre, d'après ses fruits, l'enseignement des émigrés a dû être supérieur à tout ce que l'on avait connu jusque-là dans les Principautés. L'effet immédiat et le plus général fut de forcer tout le monde à lire. Les bibliothèques des grands boyars se peuplèrent de livres français, surtout de livres classiques des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, et; ce qui est plus important, on commença à feuilleter, à lire même les livres qu'on possédait. La littérature classique française fut la principale nourriture intellectuelle des jeunes esprits, au commencement de ce siècle. L'enseignement classique des professeurs grecs avait complètement échoué, aussi bien au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral. C'est à l'enseignement classique des émigrés français que paraît revenir l'honneur d'avoir commencé à relever la pensée et la moralité roumaines. On le vit, comme par un prodige, remplacer en quelques années l'enseignement grec, dans les familles, dans les écoles, dans l'affection des élèves surtout. Ce fut même par l'intermédiaire de l'enseignement français qu'on apprit à connaître l'antiquité grecque.

Toutefois, s'il est permis au raisonnement de remplacer au besoin les données exactes, de continuer l'histoire par la logique, et de conclure des effets d'une chose à la chose elle-même, on pourrait peut-être dire que l'enseignement des émigrés a consisté à apprendre aux fils des grands boyars précisément les mêmes choses qu'avaient suggérées à leurs pères les événements de la Révolution. Révolutionnaires et émigrés de toutes sortes ont contribué les uns et les autres à « franciser » le pays, en le préparant aux lectures françaises, en lui donnant le goût des choses françaises. — Puis, tout royalistes que fussent la plupart de ces émigrés, ils étaient imbus des idées philosophiques du ^{xviii}^e siècle. Leur esprit de généralisation, leur mépris de l'expérience ont

nécessairement passé dans l'esprit de leurs jeunes élèves. Cet entêtement d'abstraction, ce manque d'égard aux circonstances seront précisément les grands défauts de la génération suivante, dont l'œuvre fut d'ailleurs féconde dans son ensemble. Et il est naturel de rapporter ces tendances à l'influence des éducateurs¹. — Émigrés et révolutionnaires offraient encore un trait commun, c'était leur cosmopolitisme. De même que pour le « sans-culotte », tout homme est un « citoyen » de la République universelle, et que les « Droits des Français » ne sont que les « Droits de l'homme », de même pour l'émigré, tout noble qui combat la Révolution, de quelque pays qu'il soit, est un compagnon d'armes. Mais on n'avait dans les Principautés ni le temps ni l'esprit nécessaires pour distinguer en quoi la fraternité des premiers différait de celle des seconds. On n'était préparé à s'assimiler du nouvel enseignement que ce qu'il avait de plus extérieur ou de plus général. — Enfin, républicains et royalistes devaient inspirer également à la jeunesse la haine de toute oppression. Les premiers, en dépit des fréquentes alliances de la France républicaine avec la Turquie et de ses sympathies pour la nation grecque, ne pouvaient empêcher les Moldo-Valaques d'entendre à leur manière les nouveaux principes de la Révolution, de comprendre la liberté dont ils parlaient comme une liberté politique. Quant aux seconds, ils agirent encore sans le vouloir contre leurs principes mêmes, — quoique, en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit que le respect de la hiérarchie sociale n'est nullement lié à celui de toute oppression politique. Le contraste qui s'établit dans l'esprit des jeunes élèves entre la barbarie du régime turc et la civilisation brillante de l'ancienne France que leur révélaient les regrets des émigrés dut certainement y contribuer. Puis, il est vraisemblable que les émigrés n'avaient guère de goût pour les maîtres du pays, pour les Turcs, qui

1. Cf. Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, II, p. 171, et Vogoride-Konaki, **Notices sur la vie et la famille du logothète Konaki*, publiées en tête de la 2^e édition des *Poésies* de ce logothète. Jassy, 1886, p. 35.

avaient trahi leurs vieux amis les Bourbons, et s'étaient alliés à la France révolutionnaire.

Mais ceci n'est depuis longtemps que du raisonnement. Nous avons hâte de retourner aux documents et aux faits précis, qui nous permettront d'envisager encore sous un nouveau jour les débuts de l'Influence française.

CHAPITRE IV

Les Transylvains.

Réveil du sentiment latin.

§ 1^{er}. — Une dernière cause devait contribuer à rapprocher de la France l'esprit public naissant des deux Principautés : ce fut le *Réveil du sentiment latin*, dû au mouvement politique et littéraire des Roumains de Transylvanie qui subissaient depuis des siècles la suprématie des Hongrois et des Autrichiens. — Si l'on considère d'un coup d'œil d'ensemble les quatre principaux courants auxquels la Moldavie et la Valachie durent l'introduction de l'influence française, on sera émerveillé de la régularité, à tous les points de vue, d'un événement aussi complexe. Cette influence qui s'introduit sous des formes si diverses vient des quatre points de l'horizon : du Sud, avec les Grecs phanariotes (anciens drogmans de la Porte); de l'Est, avec les Russes (francisés d'Élisabeth et Catherine II); de l'Ouest, avec les gens de la Révolution (consuls ou émigrés, qui firent connaître, les uns la nouvelle, les autres l'ancienne France); enfin du Nord, avec les Roumains transylvains qui vinrent, au moment opportun, ressusciter dans les Principautés, le sentiment de l'origine latine. — Mais à cette curiosité d'ordre géographique s'en ajoute une autre d'ordre chronologique. Ces quatre courants se suivent l'un l'autre à une distance régulière d'environ vingt ans. C'est en effet, vers 1750, avec les Mavrocordat, avec les Ghica, les Racoviță, que commence l'introduction de la langue française à Bucarest et à Jassy, et que les gouverneurs français deviennent nombreux dans les grandes familles; c'est surtout pendant et après la campagne de 1769-1774 que les Russes s'appliquent à conquérir la faveur de l'aristocratie Moldave et Valaque par leurs

manières et leur vernis de civilisation française ; c'est à partir de 1790 que commence la propagande des idées révolutionnaires, et que la renommée de Napoléon fait sortir les boyars de leur inertie orientale jusqu'à décider de la création d'un « Parti National » ; enfin ce fut surtout depuis 1810 que commença dans les Principautés l'action du quatrième grand courant, du courant transylvain, qui rapprocha définitivement les Roumains des Français, par la conscience de la parenté de race. — Mais si l'on se demande ce que l'on doit en particulier, à chacun de ces quatre courants, on reconnaîtra encore un fait curieux. Si étrangers qu'ils semblent l'un à l'autre, ces différents courants, loin de se remplacer ou de se détruire mutuellement, ne font au contraire que se compléter et que se renforcer successivement : Phanariotes administrateurs, Russes envahisseurs, Français de la Révolution qui font de la propagande, Roumains de Transylvanie qui, opprimés par les Hongrois, cherchent à rappeler aux Moldaves et aux Valaques leur origine latine, — s'associent tous inconsciemment à la même œuvre et font tous faire un pas de plus à l'influence française. L'imitation des mœurs et des manières françaises signifie plus que la simple connaissance du français, l'introduction des idées des Français signifie plus que la simple imitation de leurs manières, la conscience qu'on est un peuple de la même race que les Français apporte encore quelque chose de plus, car elle fait aimer véritablement l'influence française. Dès l'instant qu'on se mit à imiter les Français, on sentit le besoin de se perfectionner davantage dans l'étude de leur langue ; — l'introduction des idées françaises ne pouvait aller sans celle des manières et de la langue françaises ; — enfin, au moment décisif, où la conscience de la parenté de race avec les Français réveilla dans tous les esprits la sympathie pour la France, ce fut la porte grande ouverte aux idées françaises, à l'attrait des formes extérieures de civilisation, à l'amour de la langue française elle-même.

On voit quelle est l'importance toute spéciale du dernier de ces courants, le courant transylvain. Au premier abord, l'étude

du mouvement transylvain pourrait paraître déplacée dans un livre traitant de l'action de la France en Moldavie et en Valachie. Il ne sera, dans le présent chapitre, nullement question de la France, et très peu de la Moldavie et de la Valachie. Le mouvement transylvain n'a contribué, en réalité, que d'une manière tout indirecte à répandre l'influence française. Les Roumains transylvains sont parmi les peuples de l'Europe qui ont le moins connu la France. Élevés dans un tout autre milieu que les Moldaves et les Valaques, ils apparaîtront même parfois comme les antagonistes de l'influence française. Mais négliger l'étude du mouvement qu'ils ont créé dans les Principautés, ce serait laisser de côté le réveil du sentiment latin chez les Roumains ; or c'est de cet état de l'opinion que résulte peut-être la note caractéristique de l'influence française en Roumanie. Si le mouvement transylvain est d'un tout autre ordre que les autres courants auxquels on doit le triomphe de la civilisation française en Roumanie, il n'en était pas moins indispensable pour assurer la durée et l'unité de l'évolution vers la France, résultat commun des autres courants : tel un brin d'herbe liant ensemble les fleurs d'un bouquet, sans avoir lui-même rien de commun avec elles.

Si nous insistons sur ce fait, c'est qu'il semblera curieux aux Roumains eux-mêmes. L'on a parlé bien des fois en Roumanie du « mouvement transylvain » et l'on y reconnaît souvent la part de l'« influence française » dans les progrès réalisés depuis un siècle. On songe rarement à rapprocher ces deux mouvements l'un de l'autre. On se demande plutôt quel est celui qui a le plus contribué à la renaissance roumaine. Certains historiens et une partie de l'opinion, inspirés par un patriotisme excessif, attribuent tout aux « Frères transylvains » ; d'autres, peut-être trop amoureux des choses étrangères, attribuent tout à « notre sœur aînée, la France ». — Essayons pourtant, de parti pris, de séparer ces deux mouvements, et de nous demander quels effets ils auraient pu produire, s'ils avaient pu subsister l'un sans le secours de l'autre. La simple action des Roumains transylvains considérée en elle-même, aurait eu, croyons-nous, des effets

nuls ou presque nuls. Le caractère patriotique à l'excès de ce mouvement, la manière intermittente dont il a agi, les affirmations par trop puériles de la plupart des écrivains transylvains, et surtout ce fait que, de tous les grands hommes de la Roumanie au xix^e siècle, aucun n'est le produit exclusif de l'influence transylvaine, en seraient des preuves suffisantes. Mais d'un autre côté, si le mouvement transylvain ne s'était pas produit, et au moment opportun, s'il n'était pas venu s'associer, dès le commencement, au grand mouvement français, peut-être que ce dernier n'aurait lui-même pas produit tous ses effets. Disons le mot, si la Roumanie est restée fidèlement attachée à la France, durant tout notre siècle, si l'influence française a remplacé définitivement et avec une rapidité vertigineuse la culture grecque et l'influence politique russe, — ce fut surtout une affaire de sentiment, ce fut parce que dans l'amour des Roumains pour la France, il y avait quelque chose de plus que l'amour de la France toute seule, il y avait l'amour de la race latine, il y avait la conscience et la fierté d'appartenir à la même race : en un mot, les Roumains, durant tout le xix^e siècle, ont compris la France plutôt avec le cœur qu'avec l'esprit. L'amour, voilà la note caractéristique de l'influence française en Roumanie. Tandis que les autres peuples de l'Europe cédant à l'ascendant des succès militaires, politiques, littéraires des Français, les appelaient, parfois avec une jalouse ironie, la « Grande nation », les Roumains les saluaient de cet autre nom, où respire à la fois la sympathie et la fierté : « Notre sœur aînée, la France ». On ne saurait séparer ces sentiments de la conscience de l'origine latine, et c'est pourquoi l'on ne doit point oublier, dans une étude sur l'influence française, les Roumains transylvains. C'est à eux que l'on doit le réveil de l'idée latine, ce furent eux qui crièrent, au moment opportun, dans les Principautés : « Nous sommes des Latins » ! Ce cri a décidé de l'histoire de l'influence française et de la civilisation en Roumanie. Sans les Transylvains, les Roumains auraient certainement passé par une phase française, comme leurs voisins, les Grecs et les Russes, qui leur ont fait les premiers con-

naître la France. Mais ils en seraient restés là. L'influence française n'aurait été qu'un épisode dans l'histoire de la Roumanie, comme dans l'histoire des Russes et des Grecs. Encore les Russes, peuple libre et fort, étaient capables de trouver en eux les éléments d'une civilisation originale; les Grecs n'avaient qu'à regarder vers leur passé glorieux... Mais les Roumains, sans le réveil de la conscience latine qui les rapprocha définitivement de la France, se seraient certainement replongés bientôt dans leur barbarie orientale, à moins que les Grecs et les Russes n'eussent réussi, pour leur perte, à les entraîner avec eux.

§ 2. — Est-ce à dire que les Roumains transylvains aient révélé aux Valaques et Moldaves leur « origine latine »? En réalité, ils n'ont fait que réveiller dans leurs esprits ce souvenir. Si ce mouvement s'était produit un ou deux siècles plus tôt, ils n'auraient rien appris aux boyars, et quant aux habitants des campagnes, ils n'avaient même alors, rien à leur apprendre.

Le paysan, en effet, n'avait rien oublié de son passé lointain, de ses mœurs et de ses traditions romaines. Il s'appelait lui-même « Roumain » et celui de Valachie appelait son pays « le pays roumain » (Țara românească). Malgré l'introduction de la religion chrétienne, les cérémonies pour la naissance des enfants, les mariages, les enterrements ont un cachet romain ¹. La religion même, nous l'avons vu, n'est, à proprement parler, qu'un compromis entre l'orthodoxie et le paganisme antique. Le jour de l'an, les vieilles prophétisent à l'aide de certaines formules traditionnelles, les enfants vont, deux par deux, de maison en maison, une branche à la main (sorcovă), souhaiter la bonne année, tandis que les jeunes gens, conduisant une petite charrue (plugușor) qui ressemble étrangement à celle des colons romains, s'arrêtent devant chaque porte pour raconter, en s'accompagnant de claquements de fouet, une histoire, toujours la même : c'est celle

1. Cf. les trois études intéressantes du R. Père S. Fl. Marian, membre de l'Académie roumaine, **La naissance chez les Roumains*. Bucarest, 1892. — **Les noces chez les Roumains*. Buc. 1890. — **L'enterrement chez les Roumains*. Buc., 1892.

d'un *moulin* (« moară », mot féminin en roumain) qui, pour ne pas moudre le blé du meunier (« morar ») prend la fuite, mais le « morar » court après, le rattrape et l'oblige à exécuter sa besogne...; le meunier s'appelle *Troian* (Trajan), et la moara, la belle Dochia (la Dacie). — Ce ne sont pas les seuls souvenirs romains. La danse des « călușari », que les paysans exécutent masqués, ornés de rubans et grelots, et armés de longues cannes en bois, ne représenterait autre chose que l'enlèvement des Sabines. — On est tout étonné du nombre de fois que le nom du vainqueur des Daces revient dans les légendes populaires. Maint défilé des montagnes a été ouvert d'un coup par *le glaive de Trajan*, toute élévation, tout monticule de terre ou de neige, se nomme un *troian*; l'avalanche qui descend des cîmes, c'est le *Tonnerre de Trajan*; l'orage, c'est sa voix; la plaine est son camp; le pic escarpé est sa vedette; la voie lactée elle-même est devenue « le chemin des esclaves » ou le *chemin de Trajan*¹. — Ainsi le paysan roumain n'avait rien à apprendre du mouvement scientifique transylvain. Au contraire, les chefs de ce mouvement auraient eu, sans doute, avantage à l'observer de plus près pour étayer leur doctrine, peut-être aussi pour se préserver de certaines exagérations.

Au reste, le paysan n'avait fait que conserver une tradition jadis vivante, même dans les hautes classes. Les premiers chroniqueurs moldaves et valaques du *xvii^e* siècle, qui étaient tous boyars, affirment nettement l'origine latine leur peuple. C'est la première chose qu'ils placent en tête de leur chronique. Il est curieux de noter que ce mouvement littéraire du *xvii^e* siècle était dû à des circonstances analogues à celles qui déterminèrent, comme nous le verrons, le mouvement transylvain. Déjà, durant les *xv^e* et *xvi^e* siècle, l'aristocratie moldave avait commencé à envoyer ses fils faire leurs études en Pologne. Les Jésuites polonais, dans le but de convertir les Moldaves au catholicisme, avaient, dès les premières années du *xv^e* siècle, créé des bourses pour les Mol-

1. Cf. J. Cratiunesco, *Le peuple roumain d'après ses chants nationaux*. Paris, 1874, p. 256 et suiv.

daves, à l'Académie de Cracovie. Bientôt les écoles privées des Jésuites situées plus près de la frontière moldave, se peuplèrent de plus en plus de fils de boyars moldaves. On prit même l'habitude de faire venir des Jésuites polonais comme précepteurs dans les grandes familles¹.

Si les Jésuites n'eurent aucune influence religieuse, l'éducation toute latine qu'il donnèrent aux fils des boyars contribua grandement au développement de la conscience de leur origine. Le plus renommé des chroniqueurs moldaves, le grand logothète Miron Costin (1633-1691), au début de sa *Première fondation de la Moldavie*, écrite vers le milieu du xvi^e siècle, s'exclame : « Exécuter la tâche pénible d'écrire, après tant de siècles écoulés, l'histoire de nos contrées, depuis Trajan l'empereur des Romains, mon esprit s'effraie² ». Dans les premiers vers de son poème polonais sur *la Moldavie*, il nous apprend que : « La Dacie Trajane comprenait la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie », que : « Dans ces trois pays, le peuple se glorifie du nom de Roumains » et que : « L'on ne peut même pas mettre en doute qu'il n'ait pour première origine, Rome³ ». — Déjà, quelques dizaines d'années avant, la plus vieille chronique écrite en roumain, que l'on attribue au grand Vornic Grégoire Ureki (né vers 1590, mort vers 1640), contenait la même affirmation sous une forme plus naïve.

Notre langue est constituée de beaucoup de langues; notre parler est mélangé avec celui des voisins qui nous entourent, et, bien que nous descendions de Rome, notre langage n'est plus un langage pur...; nous disons « pâne », les Latins disaient *panis*; nous disons « carne », eux *caro*; « găină », *galina*; « muiere », *mulier*; « femeia », *femina*; « a nostru », *noster*, et beaucoup d'autres mots du latin. Et si nous examinons avec attention en détail tous leurs mots, nous les comprendrions.

1. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, p. 5-9.

2. Miron Costin, dans les **Chroniques de la Roumanie*, publiées par M. Kogălniceanu, 2^e édit., Bucarest, 1872, p. 3. — Voir notre livre III, I.

3. Voir son poème polonais sur le peuple de la Moldavie et la Valachie, publié avec la traduction roumaine en regard dans les **Chroniques de la Roumanie*, t. III, p. 492.

De même à comparer avec le français, : nous disons « cal », eux ils disent *saval* (sic), etc. ¹.

Mais ce mouvement littéraire naissant qui se traduit par les noms de Grégoire Ureki, Miron Costin, Nicolas Costin et Jean Neculce en Moldavie, — et qui devait produire bientôt en Valachie ceux de Constantin Căpitanul (le capitaine) et du logothète Radu Popescu, s'arrête avec le ^{xviii}^e siècle, avec le régime phanariote et les fréquentes guerres russo-turques. L'élément grec avait envahi le pays et donnait de plus en plus à l'aristocratie du pays une physionomie étrangère. On n'écrivait plus, on ne se vantait plus de son origine, on se taisait sur elle quand on ne la reniait pas. Il fallait qu'après les différents courants dont nous avons parlé, le courant transylvain vînt passer sur les Principautés pour réveiller au fond de la conscience des Roumains l'idée de l'origine latine pour en faire l'idée féconde d'où sortit tout le mouvement de la civilisation roumaine au ^{xix}^e siècle.

§ 3. — Expliquer les caractères, l'origine et surtout l'influence sur les Principautés du « mouvement transylvain » de la fin du ^{xviii}^e siècle, c'est forcément passer en revue, d'un côté les rapports entre les Hongrois et les Roumains transylvains, de l'autre les rapports de ces derniers avec les Roumains des Principautés : c'est montrer, d'une part, comment les Roumains transylvains étaient destinés à garder un sentiment plus vif de leur origine, de l'autre, comment leur parole devait jouir d'une grande autorité, au commencement de ce siècle surtout, chez les Roumains de Moldavie et de Valachie. Bien que les trois principales provinces habitées par les Roumains, la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie n'aient jamais constitué un seul corps politique, — sinon sous Trajan et ses successeurs, ou encore en 1600, durant quelques jours, sous Michel le Brave, — pourtant, par la force des choses, l'histoire de ces trois provinces ne saurait être séparée.

1. **Les Princes du pays moldave et leur vie* dans les **Chroniques de la Roumanie*, t. I, p. 131.

La Transylvanie est le berceau de la nationalité roumaine tout entière, — c'est un premier point capital de l'histoire des Roumains qu'on ne saurait oublier. Cette origine commune a, aux yeux des Roumains, la même importance que s'ils avaient tous constitué pendant longtemps un État politique. En effet, la fondation des Principautés roumaines de la Valachie (vers la fin du ^{xiii}^e siècle) et de la Moldavie (vers le commencement du ^{xiv}^e siècle) sont l'œuvre de la noblesse roumaine de Transylvanie. Retirés dans les Carpathes, au plus fort des invasions des barbares, les Daco-Romains descendirent petit à petit les deux versants, et les mêmes Carpathes qui leur avaient servi jadis de refuge commun, se trouvèrent former une barrière entre les deux groupes nouveaux. L'histoire ignore le sort des Daco-Romains qui habitèrent le sol des futures Principautés de Valachie et de Moldavie. Pour ceux qui restèrent en Transylvanie, ils y avaient fondé un certain nombre de « Principautés » ou « Vaïvodats » dont les chefs opposèrent d'abord une vive résistance à l'invasion des Hongrois, puis s'entendirent avec eux et vécurent pendant un certain temps en assez bonne intelligence avec les conquérants. Mais peu à peu des malentendus de toutes sortes commencèrent à naître entre les anciens et les nouveaux maîtres, ces derniers prétendant étendre de plus en plus leur autorité. Jusqu'ici rien que de semblable à ce qui se passera plus tard avec les Turcs en Moldavie et en Valachie : la présence de deux éléments irréductibles et de plus en plus ennemis. Ce qu'il y a de particulier ici, ce qui a transformé de plus en plus l'hostilité entre Roumains et Hongrois en une haine inexpiable, c'est *l'effort du plus fort pour imposer ses croyances religieuses*. La conversion de saint Étienne-le-Grand au catholicisme marque en effet le commencement des hostilités systématiques entre Hongrois et Roumains. Les premiers — nouvellement convertis — mirent toute l'ardeur et toute l'énergie qui caractérisent leur race à réduire à leur croyance les peuples qui leur étaient soumis politiquement. Si l'on en croit les rares et incertains documents qu'on possède sur cette époque, ce serait sous le coup de persécutions poli-

tiques et religieuses que se seraient révoltés en 1290 les Roumains du district de Făgăras, avec leur vaïvode Radu Negru et en 1350 ceux du district de Maramureş avec leur vaïvode Bogdan : les uns et les autres passèrent les Carpathes et fondèrent, les premiers la Principauté valaque, les autres la Principauté moldave¹. C'est ainsi qu'on explique généralement aujourd'hui, en Roumanie, les fréquentes incursions des rois de Hongrie dans les nouvelles Principautés, le nom de *Muntenia* donné à la Valachie, bien qu'elle soit avant tout un pays de plaine, parce que ses maîtres seraient descendus peu à peu de la montagne, et la place même des capitales des premiers vaïvodes : Câmpu-Lung se trouve dans la montagne, Curtea de Ayes à mi-chemin entre montagne et plaine, Bucarest au fond de la plaine ; de même en Moldavie la succession de Suceava au pied des Carpathes, et de Jassy, en plaine².

Au reste, la fondation des Principautés, ou comme on appelle cet événement la *Descălecătorea* (descente de cheval) par les vaïvodes transylvains suffirait à expliquer tous les traits caractéristiques de l'histoire des Principautés et de la Transylvanie. Conquises par des nobles, les Principautés allaient devenir des pays essentiellement aristocratiques, en même temps que le départ du gros de sa noblesse laissait la population roumaine de Transylvanie comme décapitée. Les nobles roumains qui ne voulurent point suivre la fortune de Radu et de Bogdan s'assimilèrent facilement avec les Magyars, dont ils embrassèrent

1. Cf. Theiner, *Monumenta historica Hungariam illustrantia*. Rome, 1859-60, t. I, p. 374 et suiv., cité par Xénopol, *Histoire des Roumains* (édit. franç.), I, p. 174 et suiv. ; cf. aussi p. 169.

2. Cf. Xénopol, *Histoire des Roumains* (édit. franç.), t. I, p. 195-200. — Il faut dire que ces idées sur la formation des Principautés ont trouvé un redoutable adversaire dans la personne de l'éminent historien D. Onciul, qui depuis quelques années s'efforce, soit par des conférences publiques, soit par des articles dans les *Convorbiri literare* (Causeries littéraires), de leur substituer une théorie nouvelle. Mais comme il n'est point encore lui-même arrivé à une opinion ferme sur le sujet, nous évitons d'entrer dans l'examen de cette explication neuve, et attendons l'ouvrage qui, nous l'espérons, apportera les résultats définitifs de ses recherches.

la religion. Le peuple roumain ne fut donc plus représenté en Transylvanie que par les agriculteurs et les prêtres : il ne sera désigné dans les actes de la diète transylvaine que sous le nom de : « la plèbe roumaine ». A la haine de race et à la haine religieuse, vint ainsi s'ajouter, en Transylvanie, la haine de classe.

De fréquentes révolutions populaires en témoignent. En 1437, à la suite d'un soulèvement des paysans roumains, la noblesse magyare consentit d'abord à une transaction. Mais aussitôt après, elle conclut un pacte avec les Szeklers et les Saxons de Transylvanie pour réprimer à l'avenir en commun tout essai de révolution agraire. Ce fut la fameuse *Unio trium nationum* qui ne tendait à rien moins qu'à exclure l'élément le plus ancien et le plus nombreux du pays¹. S'il est en effet un trait caractéristique de l'histoire transylvaine, c'est que, autant la noblesse magyare a le don de magyariser toutes les autres noblesses du pays, autant l'élément populaire, l'élément roumain est prompt à s'assimiler tout ce qui est peuple.

En 1514, nouvelle révolution. Le pape Léon X ayant fait prêcher la croisade contre les Turcs, tout l'élément populaire de la Transylvanie se leva. Mais les propriétaires du sol, craignant le dépeuplement de leurs terres, empêchèrent l'enrôlement. Alors un paysan Szekler, Dosza, à la tête de quarante mille hommes, mit la Transylvanie à feu et à sang. Sa révolte fut vite réprimée et immédiatement suivie de la promulgation du fameux *Jus tripartitum* : les paysans étaient attachés à la glèbe et décrétés : *tolerati inter status, non recepti*. Ils n'avaient droit qu'au salaire de leur travail. Ils ne pouvaient intenter de procès à leurs maîtres ni témoigner en justice, ni porter des armes sous peine de perte du bras, ni chômer en dehors des fêtes prescrites par la religion de leurs maîtres².

Le xvr^e siècle changea l'aspect extérieur des choses, en ramenant la lutte sur le terrain religieux. C'est le siècle de la Ré-

1. En voir le texte dans Friedrich Schöler von Libloy, *Siebenbürgische Rechts-Geschichte, erster Band, Hermanstadt, 1855*, p. 373.

2. *Ibid.*, p. 11 et suiv.

forme. Les premiers convertis aux nouvelles doctrines furent les Saxons, qui devinrent protestants dès le commencement du siècle (1519), à cause de leurs relations commerciales avec les pays germaniques et qui essayèrent presque aussitôt de propager partout autour d'eux les nouvelles doctrines. Le pasteur Hunter introduisit le premier l'art typographique dans une ville de la Transylvanie, Braşov (Cronstadt) et se mit à répandre des livres religieux écrits dans les langues de tous les peuples habitant la Transylvanie et les pays voisins, en allemand, en magyar, en slave, en roumain. Il ne semble pas que Hunter, non plus que ses collègues Valentin Wagner et Hans Beukner, dont le dernier fut pourtant en quinze ans (1547-1562) douze fois maire de Braşov, aient gagné un seul Roumain aux doctrines de Luther. Pourtant l'année 1559 est d'une importance toute spéciale : en cette année, en effet, sortit des presses de l'officine de Beukler un *Catéchisme*, le premier livre publié en roumain que l'érudition connaisse ¹. Deux ans après, il donnait un *Évangélaire* roumain du diacre Coressi, prêtre valaque. Tous les autres écrits religieux de Coressi (la plupart des traductions), parmi lesquels son *Psautier* (1577) et son *Homiliaire* (157...) parurent aussi en Transylvanie, imprimés en caractère cyrilliques, dans les officines de Beukner, de Hunter ou de Wagner². Il était réservé à la Transylvanie, après avoir donné naissance aux Principautés, de leur fournir les premiers livres imprimés dans la langue nationale. Les premiers souvenirs littéraires attachent étroitement ensemble les trois provinces roumaines, comme les premiers souvenirs politiques.

Cependant, le luthéranisme ne fut pas la seule doctrine protestante qui pénétra dans le pays, ni les Saxons les seuls déserteurs du catholicisme, ni l'art typographique le seul moyen de propagande employé. Peu de temps après la conversion des

1. E. Picot, *Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au xvi^e siècle*. Paris, 1895, p. 200.

2. *Ibid.*

Saxons, le prince Rákóczy et la majeure partie de la noblesse transylvaine passèrent au calvinisme et se firent un devoir de répandre leur nouvelle croyance parmi leurs sujets. La diète de 1556 décréta l'extirpation de toutes les doctrines contraires au calvinisme et imposa au clergé roumain un « super-intendant » calviniste. La diète de 1566 pousse Jean Sigismond à ramener de force à l'obéissance les Roumains qui refuseraient leur soumission à l'évêque calviniste. La diète de 1588 interdit aux évêques orthodoxes de visiter leurs diocèses¹. — L'union des trois Principautés sous Michel le Brave, en 1600, arrêta un instant les hostilités. A la nouvelle de ses succès, les Roumains transylvains se seraient soulevés. Mais, ignorant du passé du peuple qu'il venait d'annexer à sa couronne, Michel le Brave, qui avait récemment décrété le servage du paysan valaque, répudia toute alliance avec la plèbe indigène transylvaine, de même race, de même croyance et de même langue que lui. Il aimait mieux se rapprocher de la noblesse, avec l'aide de laquelle il comptait gouverner et qui le fit assassiner peu de temps après sa conquête. La diète transylvaine, poussant jusqu'au bout sa victoire, décréta qu'aucun prêtre roumain des Principautés ne pourrait plus pénétrer dans la Principauté transylvaine².

Tout le siècle suivant fut rempli de haines, tantôt sourdes, tantôt ouvertes : haine de race, haine politique et sociale, haine religieuse. Le métropolitain orthodoxe Élie Joriste fut destitué en 1643, son successeur Sava Brancovici jeté en prison, et battu jusqu'au sang, en 1658³. — L'introduction du roumain dans le service religieux, conformément aux idées des réformateurs, aurait dû avoir pour suite la création d'écoles roumaines. Il n'en fut rien. La diète décréta, à la fin du siècle, « que les Roumains qui voulaient devenir prêtres, faute d'écoles spéciales, devraient

1. Cf. les textes dans Georges Baritiu, *Morceaux choisis de l'histoire de la Transylvanie*, t. I, Sibiu, 1889, p. 130 et suiv.

2. Cf. Hurmuz., t. III, p. 348 et suiv.

3. Xénopol, *Hist. des Roumains* (édit. franç.), II, p. 364.

se préparer pour cette carrière dans les écoles des confessions avec lesquelles ils allaient s'unir »¹ !

§ 4. — Le récit des faits qui précèdent était nécessaire pour faire comprendre l'importance toute particulière de l'annexion de la Transylvanie à l'Autriche vers la fin du xvii^e siècle : il nous montre pourquoi les Roumains transylvains conservèrent leur individualité distincte au milieu de l'élément magyar et fait comprendre comment, grâce à des souvenirs communs, tels que la fondation des Principautés par la noblesse roumaine de Transylvanie, l'impression des premiers livres roumains dans cette même province, l'annexion de la Transylvanie à la couronne de Michel le Brave, en 1600, tout mouvement politique ou littéraire produit en Transylvanie devait avoir un écho en Moldavie et en Valachie, surtout à un moment où les esprits avaient commencé à s'éveiller sous l'influence de la France.

L'année 1697 fut le commencement d'une ère nouvelle pour les Roumains de Transylvanie. Depuis neuf ans, cette province était occupée par les armées autrichiennes, et les prêtres catholiques, les Jésuites surtout, y faisaient force propagande. Le métropolitain Théophile, converti lui-même au catholicisme, convoqua, en 1697, un synode à Alba-Julia, où l'on posa la question de l'« Union des Églises ». On faisait aux Roumains des promesses séduisantes : droits sociaux et politiques, ouverture d'écoles nationales, etc. Une grande partie du clergé adhéra aux points capitaux de la foi catholique : ils reconnaissaient le pape comme chef suprême de l'Église, la communion sous une seule espèce, la procession du Père et du Fils, l'existence du Purgatoire. On leur accordait en revanche toutes les formes extérieures du culte, l'office célébré en roumain et le mariage des prêtres. Ce furent les « unionistes » ; ceux qui refusèrent d'adhérer au compromis devinrent les « non unionistes »². Quand en 1700, la Transyl-

1. Nilles, *Symbolæ ad illustrandam historiam ecclesiæ orientalis in terris coronæ S. Stephani*. OEniponte, I, 1885, p. 235 et suiv.

2. Nilles, I, caput vi, *De sacra Unione firmiter stabilita sub metropolitâ*

vanie fut définitivement annexée à l'Autriche, en vertu du traité de Carlovitz (1699), le successeur de Théophile, le métropolitain Athanase Anghel convoqua un nouveau synode à Alba-Julia, où plus de quinze cents prêtres de village et de cinquante protopopes adhèrent au catholicisme :

L'Empereur promettait d'autoriser les laïques à exercer les droits politiques de citoyens, et à fréquenter des écoles nationales. Il espérait former, avec les Roumains, auxquels on accorderait des droits politiques, la majorité dans le pays contre les Saxons luthériens et les Hongrois calvinistes¹.

Cette adhésion des Roumains au catholicisme eut de bons et de mauvais résultats; mais les derniers furent de moins de portée que les premiers. Si, en effet, cette scission des Roumains en « unionistes » et « non unionistes » semble, au premier abord, avoir été propre à affaiblir encore l'élément roumain de la Transylvanie, il faut dire que cette scission fut moins grave et moins profonde qu'on ne le croirait. Jamais le sentiment religieux n'a été un sentiment très profond chez les Roumains. Du reste, les plus grands efforts furent tentés par le haut clergé roumain pour détruire le schisme. Citons seulement le nom devenu populaire de l'archevêque Innocent Micul (appelé « Klein » par les Allemands) qui se transporta, pendant des années entières, de commune en commune, prêchant la nouvelle foi et, après avoir gagné des centaines d'adhésion au catholicisme, par sa seule autorité, eut l'audace d'exiger du gouvernement autrichien l'accomplissement de ses promesses². Consultée sur ses demandes par l'impératrice, la diète transylvaine composée des nobles des « trois nationalités » répondit par la *Supplicatio Statuum Transylvanie ad Imperatricem contra Valachos* (1744) où les Roumains sont qualifiés de peuple « superstitieux », « méchant », « inutile », « fauteur de désordres » et « prolifique » :

Athanasio, p. 182 et suiv. — *Encyclica Collonichiana ad Valachos pro unione de II Junii MDCXCVIII*, dans T. Cipariu, *Actes et fragments pour servir à l'histoire de l'Eglise*. Blaj, 1855, p. 73 et suiv.

1. Cf. Nilles, I, p. 292 et suiv.

2. Hurmuz., VI, p. 567 et suiv. — Cf. Hurmuz., *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, zweiter Band. Buc., 1881, p. 108 et suiv.

La plèbe roumaine, y est-il dit, quoiqu'établie *ab antiquo* dans le pays, n'est pas digne, à cause de sa constitution physique et de ses tendances, d'être dotée de privilèges nationaux ¹.

Micul perdit son siège archiépiscopal et fut obligé de s'enfuir à Rome pour échapper à ses ennemis ². C'est ainsi que ses efforts n'eurent pour résultat que d'aiguiser encore la haine entre Magyars et Roumains. Cette haine éclata encore une fois dans la terrible révolution de 1789 conduite par les chefs Horia, Cloșca et Crișan ³, et provoquée par la résistance du gouvernement aux réformes libérales de Joseph II.

Quant aux bons effets de cette conversion, ils semblent avoir été infiniment plus considérables. Si elle ne réussit pas à améliorer la condition de la « plèbe roumaine », elle profita beaucoup à l'élément ecclésiastique qui allait former une élite instruite parmi les Roumains transylvains; elle donna enfin des chefs intelligents au peuple. Dès le lendemain du second synode d'Alba-Julia (1700), on voit les catholiques s'intéresser aux progrès intellectuels des Roumains. Le cardinal Collo-nitsch, archevêque de Hongrie, décide de recevoir des enfants roumains à son école de l'abbaye de Saint-Gothard ⁴. Des écoles spéciales s'ouvrent à Alba-Julia, à Hatzeg et à Făgăraș, -- et en 1718, à Brașov ⁵. Les meilleurs élèves entraient ensuite au *Séminaire de Santa-Barbara* à Vienne. En 1766, Marie-Thérèse fonde deux bourses au « Collège Pazmanien » de Vienne pour deux prêtres du diocèse de Făgăraș : les deux premiers Roumains qui y furent admis, devaient y professer six ans plus tard : l'un fut Samuel Klein (Micul), neveu du fameux archevêque, qui y enseigna les mathématiques et l'éthique et qui devait se faire

1. Hurmuz., V, 1^{re} partie, p. 536 et suiv. — Hurmuz., *Fragmente...*, zweiter Band., p. 119 et suiv.

2. Xénopol, *Histoire des Roumains* (l'éd. franç.), t. II, p. 368.

3. Voir *La Révolution de Horia en Transylvanie et en Hongrie*, par M. Den-suşianu. Buc., 1884.

4. Nilles, I, p. 365 et suiv. (*Actum de novis fundationibus scholasticis*).

5. *Ibid.*, p. 285. — Cf. Xénopol, *Histoire des Roumains* (édit. franç.), II, p. 374.

connaître par ses travaux historiques et philologiques, l'autre Stefan Popp, qui y enseigna la logique et la métaphysique¹. — Bientôt même, le séjour dans la capitale de l'Empire ne suffit plus aux jeunes prêtres roumains. On se mit à les envoyer, pour se perfectionner au centre même du monde catholique, au « Collège de la Propagande », à Rome. — On comprend l'effet que produisit sur les jeunes unionistes ce séjour à Rome, aux frais de l'État autrichien. En même temps qu'ils achevaient de devenir de bons latinistes, ils apprenaient, sans effort l'italien, langue si proche de la leur; dans les bibliothèques publiques et privées, dans celles des monastères surtout, ils trouvaient une foule de documents concernant l'histoire et les origines des Roumains; à chaque pas, des monuments imposants leur racontaient la grandeur de leurs ancêtres. La colonne Trajane surtout arrêtait leurs regards!...

La colonne Trajane!

Colonne merveilleuse, élevée par le Sénat en l'honneur de l'empereur Trajan, colonne plus haute que toutes les pyramides qui sont à Rome, plus haute que celle qui gît aujourd'hui, brisée en morceaux, à l'endroit que l'on appelle « Il Monte Citorio » ou la Montagne des Jugements!... Sa base, à l'intérieur de laquelle on a déposé, après sa mort, les dépouilles de Trajan, est un immense carré de pierre polie; mais la colonne elle-même est ronde, composée de nombreux blocs de pierre assemblés, sur la surface desquels, du bas jusqu'en haut, est magistralement représentée, en haut-relief, toute la guerre dacique, c'est-à-dire toutes les armées des Romains et des Daces, telles qu'elles étaient au moment de la guerre!... Moi-même, combien de fois n'ai-je pas regardé cette colonne!...

Ainsi s'exclamera plus tard dans sa *Chronique des Roumains*, l'un des plus brillants élèves du Séminaire de Vienne et du Collège de la Propagande, Georges Șincai². On aimerait à le voir insister davantage sur son impression personnelle qui fut sans doute celle de tous les jeunes prêtres unionistes. En songeant aux ouvrages qui sortirent de leurs mains, on peut retrouver aisément

1. J. Bianu, ** Vie et œuvres de Samuel Micu dit Klein*. Buc., 1876, p. 6-7.

2. Georges Șincai, ** Chronique des Roumains*, 2^e édition. Bucarest, 1886, t. I, p. 13.

ment les idées que devait réveiller en eux cette contemplation : c'était d'abord une fiertésans bornes en présence de ces ancêtres illustres, infatigables, partout vainqueurs, les Romains!... Ils durent en admirer jusqu'aux cruautés, jusqu'à la religion païenne! Leurs regards suivaient surtout cette haute figure de l'empereur Trajan, leur idole, ici debout, là maniant lui-même le gouvernail de son navire, plus loin inspectant des travaux de fortification, tantôt marchant à la tête de ses légionnaires, tantôt recevant la soumission de quelque chef ennemi, tantôt enfin, la toge ramassée sur la tête, dans le costume et l'attitude du grand pontife! — Certes, avec un peu de sang froid, ils auraient pu remarquer bien d'autres choses intéressantes pour eux. Ces hautes meules de foin que les Daces arrangeaient de la même façon que la « plèbe » de leurs compatriotes; ces Daces eux-mêmes, si héroïques dans leur résistance, préférant le glaive ou le poison à la servitude, et dont l'apparence tout entière, les pantoufles retroussées au bout, les sortes de braies collantes, la blouse serrée à la taille, le bonnet de feutre, la haute taille, les longs cheveux et la face barbue font si naturellement songer au paysan transylvain, moldave et valaque. — Mais il semble qu'ils n'aient éprouvé au regard de ces courageux vaincus que de l'indifférence; à coup sûr ils leur accordaient moins d'intérêt et d'importance que n'avaient fait les constructeurs de la colonne et Trajan lui-même. Seuls les vainqueurs romains, ces « illustres ancêtres », retiennent leurs regards. Cet enthousiasme s'explique. C'était pour eux, représentants d'une race si universellement foulée et opprimée depuis tant de siècles, un ravissement de se transporter par la pensée à un moment de l'histoire où cette race était redoutée et glorieuse!

Voilà donc les souvenirs avec lesquels revinrent de Rome les jeunes Unionistes. On juge de l'étonnement du gouvernement autrichien, quand il s'aperçut que leur séjour à l'étranger leur avait inspiré moins l'amour de leur nouvelle religion, qu'un sentiment de race aussi vif que le patriotisme le plus ardent. Certes, ils écrivirent presque tous des livres de théologie,

traduisirent les œuvres des Apôtres, composèrent des catéchismes, prêchèrent¹. On en vit même qui essayèrent de répandre parmi leurs compatriotes, la nouvelle doctrine². Mais c'était encore au nom du patriotisme qu'ils voulaient l'union de tous les Roumains dans la même foi : ils espéraient ainsi obtenir de nouveaux privilèges pour eux, les rapprocher du gouvernement autrichien et les opposer aux Hongrois, sur un pied d'égalité... Quand l'Union se montre définitivement impossible et les progrès politiques irréalisables, on voit tomber toute leur ardeur religieuse. Samuel Klein songea à abandonner l'état ecclésiastique, Georges Șincai le fera, pour se consacrer uniquement à des ouvrages patriotiques.

S'ils ne pouvaient vivre en bons termes avec l'administration de la Transylvanie, les prêtres unionistes étaient bien accueillis par le gouvernement autrichien. Nous avons vu Klein et Popp professeurs au Collège Pazmanien ; le premier sera nommé plus tard « reviseur des livres », puis « préfet d'études » au Séminaire Santa-Barbara ; — Georges Șincai sera « directeur des écoles gréco-catholiques » de la Transylvanie ; — Pierre Major « censeur et correcteur à l'imprimerie de l'Université de Buda », etc.³.

En 1754, le métropolitain Pierre Aron, successeur de l'archevêque Innocent Micul, et le premier en date des prêtres transylvains envoyés à Rome, ouvrit la grande école roumaine de Blaj, fondée par rescrit impérial⁴. C'est là que les prêtres revenus de Rome professeront, emplissant l'âme de toute une génération de l'enthousiasme excité en eux par leur séjour dans la ville de leurs ancêtres. Le principe de tout ce mouvement, à la fois intellectuel et sentimental, consiste à développer la conscience latine

1. Voir la liste de leurs publications religieuses dans Démètre Iarca, * *Bibliographie chronologique roumaine*, 2^e édition. Bucarest, 1873, p. 16 et suiv.

2. Par exemple Samuel Klein, dans ses *De matrimonii juxta disciplinam graeco orientalis ecclesiae*. Vienne, 1781 et *Dissertatio de jejuniis graeco-orientalis*. Buda, 1782.

3. Cf. G. Adamescu, * *Histoire de la langue et de la littérature roumaines*. Bucarest, 1894, p. 187, 189, 191.

4. T. Cipariu, * *Actes et fragments*, p. 217 et suiv.

chez le peuple roumain ». — Mais il est curieux de constater que maintenant, comme deux siècles avant en Moldavie, c'est au catholicisme, à ce que l'on appelait dédaigneusement dans les Principautés les « papistes » qu'on dut cette renaissance, ce réveil de l'intelligence et du sentiment national en Transylvanie. L'Église orthodoxe avait toujours manqué à cette mission.

§ 5. — On connaît maintenant la direction du mouvement transylvain. Il nous reste à préciser ses caractères. Ce fut l'histoire et la philologie nationales que cultivèrent de préférence les prêtres unionistes. L'érudition et le sentiment patriotique poussé jusqu'à l'excès furent les deux traits principaux de toutes leurs productions. Richesse excessive des matériaux, chaleur immodérée dans la démonstration, ils ne purent jamais éviter ces deux extrêmes. Quand, près d'un siècle plus tard, dans la Roumanie libre, une nouvelle génération, moins aigrie par le souvenir des persécutions récentes, d'esprit moins chaud, mais plus scientifique, relira attentivement leurs ouvrages, elle admirera la conscience des recherches, elle s'inclinera devant les hauts sentiments qui les ont inspirés, mais elle sentira combien toute leur œuvre est caduque : et ainsi elle apprendra la grande maxime qu'il n'y a point d'écueil plus dangereux dans la recherche du vrai que le patriotisme.

C'est encore en histoire que les prêtres transylvains furent le plus heureux. — La première chose qu'ils soutinrent dans leurs publications de toutes sortes, ce fut : l'*origine romaine des Roumains*, la communauté d'origine des Roumains de Transylvanie avec ceux de Moldavie et de Valachie. Dorénavant, ils s'appelleront tous entre eux : « nos frères ». L'intention qui les fait écrire éclate assez dans leur admiration sans bornes pour le grand Trajanus Dacicus et pour cet autre Trajan, Michel le Brave. « C'est, dira Pierre Major, pour que les Roumains voyant de quelle magnifique source ils ont pris naissance, suivent l'exemple de leurs ancêtres en dignité et en humanité »¹. Mais il y a plus :

1. Dans la préface de son *Histoire des débuts des Roumains*. Buda, 1812 (cf. la 2^e édition. Buda, 1883, p. xxxvi).

dire qu'on est d'origine latine, c'est faire penser aussitôt aux autres peuples actuels de même race et plus avancés. C'est trouver des parents et des exemples illustres dans le présent, comme on en avait trouvé dans le passé. L'histoire devient ainsi une arme pour le réveil des Roumains, non seulement elle les éclaire sur leur passé, elle leur fournit encore un idéal pour l'avenir. En même temps qu'elle leur dit ce qu'ils ont été, elle leur indique ce qu'ils doivent être : en leur montrant l'éclat de leur origine, elle les fait rougir d'être les seuls à mal soutenir la gloire de la maison : elle les exalte en même temps qu'elle les humilie. L'idée fera son chemin ; c'est elle encore qui, cinquante ans plus tard, inspirera au poète Mureșanu de Sibii, le chant national et révolutionnaire de 1848 :

Réveille-toi, Roumain, du sommeil semblable à la mort
Où t'ont plongé tes maîtres barbares '...

Les historiens transylvains n'apprennent donc pas aux Roumains, comme les chroniqueurs moldaves de jadis, « qu'ils viennent de Rome ». Mais, tandis que ceux-ci faisaient commencer l'histoire roumaine avec la fondation des Principautés, à la fin du ^{xiii}^e siècle, les Transylvains veulent qu'elle commence en l'an 106, année de la conquête de la Dacie, ou encore en l'an 98, date de la première guerre de Trajan avec les Daces, ou même en l'an 86, où Décébal osa pour la première fois attaquer les légions romaines ². Les chroniqueurs tout en mentionnant la conquête de Trajan ne s'étaient point souciés de rattacher cet événement à la fondation des Principautés. Les historiens transylvains avaient à combler ce vide énorme de douze siècles.

Et dès l'abord, une question plus épineuse encore que celle des origines se présenta à eux. Qu'étaient devenus les colons romains pendant la longue période des invasions, pendant l'obscur nuit du moyen âge ? La théorie la plus répandue alors, surtout dans les domaines autrichiens, et principalement chez les Hongrois, soutenait que les Roumains avaient passé le Danube

1. Andrei Mureșanu, **Morceaux choisis*. Brașov, 1862, p. 60.

2. C'est à cette date que commence la **Chronique des Roumains* de Șincai.

et s'étaient fixés dans l'ancienne Mœsie : c'était l'explication de leur conversion à l'orthodoxie, de l'introduction d'éléments slaves dans leur langue et du silence complet de tous les textes du moyen âge sur eux. Le départ aurait eu lieu en l'an 274, quand l'empereur Aurélien, se jugeant hors d'état de repousser les Barbares, avait ordonné à ses légionnaires et à ses fonctionnaires de se retirer derrière la barrière infranchissable du Danube : tous les colons avaient suivi, abandonnant la Dacie aux Barbares. — On comprend aisément quel intérêt avaient les Magyars à adopter cette théorie défendue alors par Engel¹ et plus tard par Rössler². Pendant tout le moyen âge, il n'y aurait point eu de Roumains ni en Transylvanie, ni en Valachie, ni en Moldavie. La Dacie avait été occupée par les Hongrois. Les Roumains, revendus très longtemps après, vers le XII^e ou le XIII^e siècle, n'y étaient que des intrus *tolerati inter status, non recepti*. — On a fait justice aussi de toutes ces belles théories. Klein, Șincai, Major qui assistèrent à leur naissance et les virent adopter avec ardeur par leurs ennemis, n'y pouvaient rester indifférents. *La persistance des Roumains sur le sol de la Dacie* fut le second point de l'histoire roumaine qu'ils s'efforcèrent de démontrer. L'Europe n'entendit jamais leur faible voix. Ce n'est pas à eux qu'on doit le triomphe, à l'heure actuelle, de la théorie juste qu'ils soutenaient dès la première heure. Mais ils furent tout de suite entendus par les Roumains des Principautés. Après avoir, pour les besoins de leur cause, supprimé complètement les Daces, après la conquête romaine, ils eurent le pouvoir de démontrer que les Hongrois n'avaient pas le droit de traiter de même les Roumains, au moment des invasions. D'après eux, ce furent seulement les légions et les fonctionnaires qui quittèrent la Dacie : la masse du peuple agricole et peu riche, ne pouvait s'expatrier aussi facilement ;

1. J. Chr. Engel, *Geschichte der Moldau und der Walachey*. Halle, 1804.

2. Rössler, *Rumänische Studien*. Leipzig, 1871. — Pour la bibliographie de cette difficile question de la fondation des deux Principautés roumaines et de l'histoire des Roumains au moyen âge, voir Lazăr Săineanu, **Histoire de la philologie roumaine*. Buc., 1892, p. 398.

si elle s'est retirée quelque part, devant les invasions, ce fut dans les montagnes du pays, d'où elle est redescendue petit à petit, une fois les invasions terminées.

Après l'origine latine des Roumains et leur persistance sur le sol de la Dacie, il restait encore à démontrer que, pendant très longtemps, pendant aussi longtemps qu'ils le purent, les Roumains avaient su se montrer dignes de leurs ancêtres. C'était pour la première fois que l'histoire roumaine était envisagée dans son ensemble. Les chroniqueurs moldaves et valaques des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles n'avaient chacun traité que l'histoire de leur province¹. Les Transylvains, au contraire, n'ont jamais envisagé un problème historique au seul point de vue transylvain. Si même une province roumaine reste au second plan dans leur histoire, c'est bien celle d'où ils sont sortis. Les Roumains des Principautés n'oublieront jamais cette largeur de vues et ce désintéressement des historiens transylvains, plus caractéristique encore que leur enthousiasme. Leur thèse générale est que, après la fondation des Principautés, les Roumains eurent de longs siècles d'indépendance et de gloire, où ils se défendirent avec succès contre leurs ennemis, les Hongrois, les Polonais et les Turcs, qui les enveloppaient de tous côtés. Avec des peines inouïes, ils s'efforcent de prouver que jamais les Roumains n'avaient été soumis à d'autres peuples. Si ceux de Transylvanie ont été asservis par les Hongrois, c'a été à la suite d'une trahison. Le petit nombre des Roumains et leur état de division les a réduits à reconnaître enfin la suzeraineté de leurs puissants voisins, mais non sans essayer souvent d'en secouer le joug. Les vainqueurs cependant, abusant de leur force, ont de plus en plus violé les anciens traités et converti la vassalité en esclavage. Ce que désirent les Roumains, c'est de revenir à ces anciens traités — l'idéal serait même de revenir à l'ancienne indépendance, et de s'unir.

Les théories et les tendances que nous venons de résumer se

1. Cf. notre troisième livre, chap. 1^{er}, § 1.

trouvent exposées principalement dans les publications historiques suivantes :

L'Histoire des Roumains, Transylvains, Valaques et Moldaves, par Samuel Klein, — qui circula longtemps en copies manuscrites et ne vit le jour qu'en 1861, à Bucarest, dans un journal rédigé par un Roumain transylvain : *L'Instruction publique* ;

Le *De Origine Daco-Romanorum* du même, qui circula également en manuscrit ;

La grande *Chronique des Roumains* de Georges Șincai, qui comprend année par année les événements de l'histoire roumaine de 86 à 1739. Șincai n'a jamais pu la publier en entier, de son vivant. La légende veut que la censure transylvaine ait mis en tête du manuscrit : *Opus igne, auctor patibulo dignus*. Il en fit paraître furtivement quelques fragments, à partir de 1807, à la fin de divers calendriers. Les Roumains ne la connurent en entier qu'en 1853, quand le prince Grégoire Ghica la fit publier à Jassy.

L'Histoire des origines des Roumains de Pierre Major, Buda, 1812.

§ 6. — Dans le domaine de la philologie, les Transylvains firent porter leur principal effort sur la démonstration de *l'origine latine de la langue roumaine*. La tâche était facile et ils auraient aisément amené à leurs conclusions tous les philologues des autres pays, s'ils n'avaient sur bien des points dépassé la mesure. Si, en effet, le Roumain est Romain par quelque chose, c'est bien par sa langue. Et d'ailleurs qu'entend-on par l'expression de « peuple latin », sinon un peuple parlant une langue néolatine ? En vérité, si outre la langue, l'on faisait entrer en ligne de compte les mœurs, les traits distinctifs de l'esprit et du tempérament, les caractères de race et surtout l'histoire, combien resterait-il de peuples en Europe qui puissent se dire « latins » ? A part les Italiens, tous les soi-disant peuples latins se composent de trois éléments : l'élément primitif indigène, l'élément romain, l'élément barbare. Si le second est décisif pour expliquer

la langue, il ne l'est pas toujours pour expliquer la civilisation et l'histoire de ces peuples : et s'il marque leurs *caractères communs*, ce sont les autres qui déterminent leurs *caractères distinctifs*. C'est ainsi que, lorsqu'on parle des habitants de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie, on ne saurait, sans commettre une grande erreur, négliger, comme le font de parti pris les historiens roumains, l'ancien fonds dace de la population, pas plus que les Barbares de toutes sortes qui n'ont pu traverser le pays sans y laisser de traces. Il serait même bon de ne pas se faire d'illusion sur la nature de cet « élément romain », qu'on veut seul considérer.

« Trajanus victa Dacia, *ex toto orbe romano* infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas... » Ainsi parle Eutrope¹, et les inscriptions funéraires trouvées dans l'ancienne Dacie font voir dans ces colons des habitants de Dolide en Comagène, de Pruse en Bithynie, ou même des Égyptiens².

C'aurait été blasphémer que d'avancer de telles vérités devant les prêtres unionistes. Il ne leur était jamais passé par l'esprit que le croisement des races, loin d'être une marque d'infériorité naturelle, peut constituer, au contraire, un avantage pour le peuple qui en sort. Si les Roumains parlent romain, c'est, selon eux, parce qu'ils sont des Latins purs. Tous les Daces ont péri, les Barbares sont restés à l'écart des Roumains et leur langue n'a influencé que très faiblement la langue roumaine. Si cependant quelques impuretés s'y sont introduites, il faut les chasser, il faut revenir à la pure langue latine. De même que les Roumains sont des héritiers dégénérés des Romains, mais qui peuvent et doivent, sous la direction de l'historien patriote, redevenir dignes de leurs ancêtres, de même la langue roumaine n'est qu'un latin corrompu, qu'il appartient au grammairien de ramener à sa pureté première.

Il restait à savoir de quelle langue le roumain était sorti. Pour

1. *Breviarium*, lib. VIII, cap. vi (édit. Nisard, p. 858).

2. Voir *Corpus Inscriptionum Latinarum*, III, pars prior, n^{os} 882, 955, 1301 a et b, 1302, 1343, 1347, 1371-4, 1379, 1436, etc.

les uns, c'était une dérivation directe du latin classique lui-même ; pour d'autres, c'était, à peu de différences près, le latin vulgaire, tel que le parlaient, sûrement, à leurs soldats, César et Trajan ; et, comme c'est du latin vulgaire qu'est sorti le latin classique, la langue roumaine était non plus la fille, mais la mère, pour ainsi dire, de la langue latine. De toute manière, c'est une : « *corrupta romana sive latina lingua* », et l'on peut, à priori, « *voces latinas sic corrumpere, ut fiant daco romanæ sive valachicæ* ¹. » Imbus des idées du ^{xviii}^e siècle, ces philologues transylvains contemporains du savant Korais qui prêchait le retour au grec ancien, voyaient dans la langue une œuvre humaine, une sorte de création artificielle, qui a son type de perfection auquel le grammairien a le droit et le devoir de la ramener ².

De là tout un nouveau vocabulaire, une syntaxe violentée, toute une nouvelle langue incompréhensible. Comme les Daces étaient rejetés de l'histoire roumaine, tout ce qui n'était pas romain dans la langue fut rejeté sans pitié et remplacé par une forme ou une tournure latine. On ne faisait grâce qu'aux mots étrangers qu'on pouvait, avec un peu de subtilité, rattacher à un mot latin. Tout mot déformé par l'usage jusqu'à ne plus rappeler du premier coup son origine latine était rajeuni de force et ramené à une forme plus voisine du latin.

J'ai découvert, dit le grammairien Iorgovici, que dans plusieurs mots enveloppés dans l'épais brouillard de l'ignorance des règles grammaticales, des lettres plus molles se sont transformées en lettres plus dures, par exemple, au lieu de dire *sole*, nous disons *sore* ; au lieu de *sale*, *sare* ; au lieu de *salire*, *sarire* ³. Je juge ce changement nuisible à notre langue : 1^o parce qu'il est contre les règles ; 2^o parce que cela avilit la langue. Ce qu'il y a de criminel dans un pareil changement apparaît d'une façon

1. Voir les *Elementa linguae daco-romanae sive valachicae composita* a Samuele Klein..., locupletata vero et in hunc ordinem redactata a Georgio Gabriele Sincai., Vindebona MDCLXXX, — et le **Dialogue entre l'oncle et le neveu sur les origines de la langue roumaine*, publié en tête du *Lexicon de Buda*, 1825.

2. Cf. Lazăr Săineanu, **Histoire de la philologie roumaine*. Buc., 1892, p. 145 et suiv.

3. Encore dit-on *soare* et *sărire*.

évidente si l'on considère les mots composés de notre langue même : car du mot *salire* nous avons fait *saltare*¹, et non pas *sartare*, d'où il s'ensuit que notre prononciation ne peut pas tolérer la forme *sarire* pour *salire*².

Ce droit arbitraire que s'arroge le grammairien de fabriquer une langue, au nom de la *nationalité* et de la *pureté de la langue*, scandalisera même quelques élèves de l'École transylvaine : « Comment — demandera humblement l'un d'entre eux — mais si l'on change la langue, pourra-t-on comprendre encore la langue de l'Église ? et le langage de tous les jours dans quel rapport sera-t-il avec cette nouvelle langue ?... et les gens du peuple ne diront-ils pas avec raison que c'est plutôt nous qui *corrompons* la langue »³?... Ces questions judicieuses restèrent sans écho. Les Transylvains n'étaient pas en état de comprendre que le même zèle qui les avait conduits en histoire à l'exagération, les conduisait, en matière de langue, à heurter de front la vérité scientifique.

La langue ainsi accommodée, un autre grave problème se présente aux linguistes transylvains : Comment écrire cette langue ? On se servait jusqu'à cette époque, dans les trois pays roumains, de l'alphabet cyrillien. S'était-on toujours servi du même alphabet, ou bien avait-il été introduit après le concile de Florence (1439) pour marquer une différence plus radicale à l'égard de l'Église de Rome ? Les Transylvains furent pour la seconde hypothèse, mais la science reste encore indécise. Si, dans les questions d'histoire, les Transylvains rencontrèrent pour principaux ennemis les Turcs et les Hongrois, dans les questions linguistiques, l'ennemi fut le Slave. Trois choses étaient restées des Slaves aux Roumains : la foi orthodoxe, des mots du vocabulaire ecclésiastique et familier, et l'alphabet cyrillien. Déjà une partie des Roumains s'était ralliée à l'Église occi-

1. *Săltare*, pour être plus correct.

2. Dans Săineanu, *ouvr. cité*, p. 157.

3. Radu Tempea, **Grammaire roumaine*, Sibii, 1797, Préface, p. vi et vii.

occidentale. On croyait avoir arrangé la langue. Restait l'alphabet. Ça et là, on note des tentatives isolées pour l'abandonner ; la seconde édition d'une grammaire de Klein en 1803, la grammaire roumaine de Șincai de 1805, un livre de prières publié en 1804, sont imprimés en caractères latins. Pierre Major, qui avait publié son *Histoire des Roumains* en caractères cyrilliens, adopte les caractères latins pour son *Lexicon valachico-latino-hungarico-germanicum* publié à Buda en 1825, — et voici les raisons qu'il en donne dans la Préface :

Tant que les Roumains se serviront des lettres cyrilliennes qu'emploient les Serbes et les Russes et qu'on leur a fait adopter dans le but perfide d'anéantir la langue roumaine, — jamais les mots de provenance latine n'apparaîtront en roumain. Avec de la suie on a sali leur face noble et dans un noir étui, sans espoir de pouvoir en sortir, on les tient enfermés. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé que, étant en doute si un mot était latin ou non, dès que je l'ai vu écrit avec des lettres latines, j'ai vu briller avec éclat sa face latine, et il me semblait rire de joie en moi-même pour l'avoir délivré de sa prison et ses haillons cyrilliens !

Mais aussitôt l'alphabet réformé, une nouvelle question se posa : *la question de l'orthographe*. Comment représenter avec les lettres latines si peu nombreuses ce que l'on représentait auparavant par 43 caractères cyrilliens ? Il est vrai qu'un grand nombre de ces caractères faisaient double emploi, mais il y avait des sons qui s'étaient formés *en roumain*, et qui n'existaient point *en latin* : les voyelles gutturales *ă* et *î* qui se rapprochent de *æ* et *u* prononcées sans avancer les lèvres, la bouche presque fermée, les consonnes *ș* et *ț*, équivalant la première au *ch* français, l'autre au *tz*, etc. Klein, Șincai, Major, Iorgovici se contentèrent, pour les exprimer, des caractères romains et imposèrent à l'orthographe des règles extrêmement difficiles. Il ne suffisait pas de rapprocher de force la langue roumaine du latin, ni d'introduire les lettres latines, il fallait encore se servir de ces lettres de manière à ce qu'aucun doute ne subsistât sur l'origine latine des mots. Les prêtres transylvains sont les introduceurs du principe étymologique dans l'orthographe roumaine. Si

on leur doit l'introduction, pour la première fois, des lettres latines, ils s'y prirent de telle façon que, cent ans après eux, la discussion sur la vraie manière de se servir de ces lettres est loin d'être close.

Les principaux ouvrages dans lesquels se manifestent les doctrines et les tendances linguistiques de l'École transylvaine sont :

Les *Elementa linguæ Daco-Romanæ* de Klein et Şincai, 1780;

La *Grammaire latino-roumaine*, revision, en roumain, du précédent ouvrage par Şincai, 1783 (imprimée en caractères latins¹);

Le *Dialogue sur le commencement des Roumains* qui sert de Préface à l'*Histoire des origines des Roumains* de Pierre Major, et

La *Dissertation sur les origines de la langue roumaine* dans le même ouvrage;

Les *Observations sur la langue roumaine* de Paul Iorgovici, Buda, 1799;

Le *Vocabulaire roumain, latin, français, allemand* du même, 1799. (A la différence des autres Transylvains qui avaient été à Rome, l'auteur avait voulu connaître plusieurs peuples civilisés de race latine, était venu jusqu'à Paris et y était resté quelques années pour y apprendre le français);

Enfin, l'ouvrage capital de l'École de Blaj, auquel tous les grands noms du mouvement transylvain prirent part, pendant plus de trente ans, le *Lexicon valachico-latino-hungarico-germanicum*, connu habituellement sous le nom de *Lexicon de Buda*, qui parut en 1825, précédé de vingt ans par le

Dictionnaire valachico-latinum de Samuel Klein, achevé en 1801².

1. *Prima principia latinæ grammatices quæ ad usum scholarum valachico nationalium propter majorem incipientium puerorum facilitatem, adjecta valachica lingua, in hunc ordinem redegit, ac typis edi curavit Georgius Gabriel Şincai, etc...* Balasfalvæ, MDCLXXXIII.

2. Pour tout ceci, cf. Lazăr Săineanu, **L'École étymologique transylvaine ou le courant latiniste*, dans son **Histoire de la philologie roumaine*, Buc., 1892, p. 142-171.

De tous les travailleurs roumains de la première heure qui caractérisent le mouvement historique et philologique des prêtres unionistes transylvains, trois se firent surtout connaître, dont nous avons souvent prononcé les noms :

*Samuel Klein*¹ (1745-1806), *Georges Şincai*² (1753-1816), *Pierre Major*³ (1755-1821).

§ 7. — Tout ce mouvement littéraire et national des Transylvains ne tarda pas à trouver un écho au delà des Carpathes, chez les Roumains des Principautés. Son influence fut d'autant plus grande qu'il y rencontra des intelligences à demi réveillées.

Dès la première heure, ce fut une émulation entre les grands boyars indigènes pour se procurer tout ce qui paraissait en Transylvanie. Leurs bibliothèques se composèrent dès lors de trois catégories de livres bien distincts : les livres français qu'on mit en évidence ; les livres grecs, achetés pour flatter les puissants du jour ; enfin les livres roumains, venus de Transylvanie, les plus lus de tous, car ils étaient écrits dans leur propre langue, et ils contenaient des choses plus à portée de leur esprit. Parmi ces derniers, on vit d'abord des livres d'église, des bibles, des Vies de saints, des catéchismes, des recueils de sermons et oraisons funèbres, genre nouveau, que l'Église orientale ne connaissait guère ; puis vinrent les écrits laïques récréatifs, des calendriers, des contes, les uns à tendances morales, comme l'*Histoire de Syndipa le philosophe*, d'autres purement amusants, comme l'*Histoire de Léonatus l'ivrogne et de sa femme Dorofata*, d'autres encore allégoriques et politiques, comme l'*Histoire du très sage Arghir et de la très belle Hélène* (Trajan et la Transylvanie). Il y avait des poésies lyriques, sans aucune valeur, mais très patriotiques ; des fables, parmi lesquelles les fables en prose du

1. Voir I. Bianu, **La vie de Samuel Micul (Klein)*. Buc., 1876.

2. Voir Papiu Ilarianu, **La vie, les œuvres et les idées de Georges Şincai*. Buc., 1869.

3. Voir At. Marienescu, **La vie et les œuvres de Pierre Major*. Buc., 1883

prêtre Cichindealu¹ jouirent de leur quart d'heure de vogue. Puis vinrent les grandes publications historiques et linguistiques des prêtres unionistes, qu'on se procurait à grand prix, aussitôt après leur apparition, ou même qu'on se faisait recopier d'un bout à l'autre : c'était une affaire de vanité que d'avoir chez soi ces ouvrages coûteux. A côté de l'*Origine des Roumains* de Pierre Major, on vit apparaître des traités de morale, d'arithmétique, de géographie, qui devaient servir à l'instruction des fils de grands boyars. On y vit enfin quelques publications d'actualité, concernant la politique générale européenne, parmi lesquelles des livres originaux ou des traductions concernant les Français. Le *Récit de la guerre française et leur* (sic) *retour de Moscou*, traduit de l'allemand par un anonyme en 1814, « *Bref exposé de la prise de Paris et d'autres événements*, par un ami de la paix », 1814² », *Qui a été et ce qu'est aujourd'hui Napoléon Bonaparte* », toujours par un anonyme, 1815³. — Le bruit des victoires de Napoléon avait, en effet, pénétré jusqu'en Transylvanie, et l'on ne peut guère attribuer qu'à l'influence des prêtres transylvains l'intérêt que le peuple même y portait à ce général « de sa race ». Au moment de la captivité de Napoléon, une chanson courait en Transylvanie, déplorant le sort du héros et se terminant par ces mots :

Et ne menez pas trop loin
L'Empereur Bonaparte.

Enfin il n'y eut rien de ce qui sortait des cerveaux transylvains qui n'intéressât, à ce titre, les boyars roumains des Principautés : on trouva dans leurs bibliothèques, maculés, déchirés par l'usage jusqu'à des livres pratiques⁴, comme l'*Art de faire du*

1. *Fables philosophiques et morales* par le prêtre D. Cichindealu. Buda, 1814.

2. Voir le Catalogue de la bibliothèque centrale de Bucarest.

3. Voir le n° 5453 du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Académie roumaine.

4. G. Obédénare, *La Roumanie économique*, p. 393.

*sucre avec les tiges de maïs ou l'Art de vacciner les hommes ou l'Art de guérir les bêtes*¹...

La réputation des écoles de Transylvanie parvint dans les Principautés en même temps que celle de ses écrivains. Il était difficile d'envoyer les jeunes enfants dans les écoles transylvaines, mais ce que l'on pouvait faire, c'était de créer des écoles dans le pays ; c'était d'envoyer les jeunes gens, une fois les connaissances élémentaires acquises chez eux, aux mêmes endroits où allaient les élèves de l'École de Blaj ; c'était enfin de faire venir, pour les écoles du pays, des professeurs transylvains.

Dans l'esprit des rares hommes qui avaient à peu près échappé à l'abaissement général, de tous ceux qui commençaient à balbutier des mots comme « nationalité », « indépendance », « France », « Europe », « régénération », « civilisation », « peuple », l'idée se forma qu'il ne pouvait y avoir de régénération ni de civilisation possibles sans l'instruction du peuple. On avait devant soi le double exemple des Grecs et des Transylvains. Bientôt dans le département d'Olt, dans celui d'Ilfov, dans celui de Dimbovița, on vit des écoles primaires fondées par initiatives privées, tantôt dans une maison particulière, tantôt dans un couvent, tantôt, suivant la tradition, à la porte d'une église². Le fondateur, c'était un petit boutiquier ayant visité Jérusalem, qui chargeait par testament son confesseur de bâtir une école primaire sur l'emplacement de sa boutique, — ou bien un « răzeș » qui, par miracle, avait conservé une partie de l'immense fortune de ses ancêtres et, devenu vieux, payait le chantre de l'église pour apprendre à lire et écrire la langue du pays aux enfants de son village, — parfois enfin c'était un grand boyar, poussé par de vagues idées dues à l'influence de la Révolution et à la lecture des calendriers et publications historiques d'outre-mont, qui satisfaisait sa vanité, en

1. Cf. la **Bibliographie chronologique roumaine*, de Démètre Iarca, 2^e édition, Bucarest, 1873, p. 20-26, — le Catalogue de la bibliothèque centrale de Bucarest et le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Académie roumaine. — Voir aussi C. Negruzzi, **Œuvres*, Buc. 1873, t. I, p. 3 et 4.

2. V. A. Urechia, *Histoire des écoles*, I, p. 85, 86, 88 et 92.

créant une école dans une grande ville. A l'école de Slatina, cent enfants des deux sexes, apprenaient à lire et écrire les 24 caractères grecs en même temps que les 43 « crochets » cyrilliens ¹ — Parfois le hospodar du pays, entraîné par le courant général et flatté de ce que l'on apprenait aussi à lire le grec dans ces écoles, accordait de modiques subventions à ces entreprises ². On voit aussi des noms de prélats, dont le plus connu est celui du métropolitain de Moldavie Benjamin Costaki (de 1803 à 1846) :

Les meurtriers, disait-il, ne font que séparer le corps de l'âme ; mais ceux qui n'élèvent point bien leurs enfants et qui ne les instruisent pas séparent à la fois leur corps de leur âme et leur âme de Dieu ³.

Ce n'était pourtant pas, semble-t-il, le pur sentiment religieux qui animait ce prélat enthousiaste, car on le verra patronner la fondation d'un théâtre ⁴, ni le patriotisme tel que nous l'entendons, car c'est à ses liaisons avec de puissants Phanariotes et à son respect pour la Russie qu'il devra de pouvoir accomplir une partie de ses desseins. C'était sans doute un curieux mélange de bonté naturelle, de vanité excitée par l'exemple des Transylvains avec quelques vagues tendances religieuses et patriotiques. — Quoi qu'il en soit, Costaki essaya, en 1804, d'organiser, à Socola, un séminaire qui fut malheureusement fermé lors de l'occupation russe ⁵. Il réussit à arracher au prince Alexandre Moruzzi un « chrisov » ordonnant la fondation d'écoles primaires dans les principales villes de Moldavie : les fils des paysans devaient y être admis. On institua un conseil d'administration ou « Éphorie », composé du métropolitain comme président, et de deux grands boyars ⁶.

1. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 85 et suiv.

3. T. Sperantia, **Veniamin Costaki*, dans la *Nouvelle Revue*, 1^{re} année. Buc., 1888, p. 297.

4. Cf. plus bas, p. 349.

5. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, t. I, p. 94 et suiv.

6. Cf. G. Adamescu, **Histoire de la langue et de la littér. roumaines*. Buc. 1894, p. 212. — C. D. Aricescu, **Histoire de la Révolution roumaine de 1821*, p. 57.

Mais il ne suffisait pas de fonder des écoles primaires ou des séminaires pour suivre le mouvement d'outre-mont. Il fallait encore envoyer les jeunes gens à l'étranger, sur les traces des Transylvains. Dès le premier moment où l'on vit des prêtres transylvains dans les écoles d'Autriche et d'Italie, on y vit aussi apparaître, cette rareté, quelque Valaque ou quelque Moldave¹ ! Le métropolitain de Valachie Dosithée (1793-1810) dont il faut reconnaître l'instruction relative et les bonnes dispositions envers les gens du pays, malgré son origine grecque, fut le premier qui songea à envoyer des étudiants à l'étranger. Croyant que le moment était venu de confondre Grecs et Valaques, il envoya des boursiers des deux nationalités aux écoles de l'Orient, à Chios par exemple², puis, à mesure que le mouvement transylvain s'accroissait, il commença à les envoyer de préférence à Vienne, à Rome. On allait bientôt découvrir Paris. — De son côté le métropolitain de Moldavie Benjamin Costaki ne voulut pas rester en arrière : ses boursiers furent eux aussi envoyés d'abord à Chios, puis à Vienne, puis à Rome³... — Des particuliers suivirent l'exemple : un prêtre de Moldavie, Transylvain d'origine, Lazăr Assaki, envoya son fils Georges Assaki, qui deviendra un grand nom roumain, à Lemberg, en Galicie, puis à Vienne, puis à Rome. Le séjour dans cette dernière ville paraît n'avoir guère agi moins profondément sur ce jeune homme que sur ses confrères de Transylvanie. On a des vers de lui composés à cette époque (1802) en italien, *All'Italia*, *Al Tibro*, où il célèbre la patrie mère, la gloire des ancêtres.

Un Roumain de la Dacie vient chez ses ancêtres, pour baiser⁴
la terre qui recouvre leurs tombes, et apprendre leurs vertus.

1. Voir la liste de tous les jeunes Roumains qui ont fait leurs études au collège de la « Propagande fide » dans le journal *La Transylvanie*, 1877, p. 123.

2. V. A. Urechia, *Histoire des Écoles*, I, p. 83.

3. *Ibid.*, p. 107.

4. G. Assaki, *Recueil de Poésies*, 3^e édition. Jassy, 1863, p. 10. — Cf. aussi p. 69.

Ce jeune homme qui avait passé son doctorat en philosophie à Lemberg, étudié l'art de l'ingénieur à Vienne, l'astronomie et la peinture à Rome¹, ne perdit pas son temps, une fois de retour dans le pays. Il ouvrit en 1813, à l'Académie grecque de Jassy, un cours de mathématiques appliquées et eut la fierté de pouvoir, en 1818, exposer des plans topographiques faits, sous sa direction, par ses élèves. Il avait composé à leur usage une quantité de traités élémentaires d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de trigonométrie, de géodésie pratique². Associé inséparable du métropolitain Benjamin, il essaya, de concert avec lui, de fonder, en 1817, « un théâtre de société », sur lequel nous aurons à revenir, et lui suggéra l'idée de reprendre le séminaire ouvert en 1804, en le réorganisant complètement et en y appelant des professeurs transylvains. A cet effet, Assaki entreprit un voyage de six mois en Transylvanie, d'où il revint accompagné de cinq anciens élèves des Unionistes. On nous a conservé les noms de quatre d'entre eux : Jean Costea, Jean Mamfi, Basile Fabian Bob et le Dr Basile Popp, auquel on confia la direction du séminaire³.

§ 8. — Mais déjà quatre ans avant la réorganisation du séminaire de Socola, en 1816, un professeur transylvain, devenu célèbre dans la suite et dont la mémoire est aujourd'hui entourée comme d'une sorte d'auréole, avait passé les Carpathes pour venir s'établir en Valachie. Né en 1779 d'une famille de laboureurs, dans le village d'Avrig, en Transylvanie, Georges Lazar avait reçu les premiers éléments de la science à l'école primaire de Sibii, puis, aux frais d'un grand propriétaire de son village qui l'avait pris sous sa protection, il était passé à Cluj, où il avait fait des études de droit et de philosophie. De là, il était allé à Vienne étudier les sciences physiques et mathématiques, ensuite la théologie et y avait été reçu docteur en théologie, en 1813. L'année

1. C. Calmuschi, G. Assaki. Birlad, 1887, p. 6. — Adamescu, **Hist. de la langue et de la littérature roumaines*, p. 224.

2. V. A. Urechia, **Histoire des Ecoles*, I, p. 107.

3. *Ibid.*, p. 108.

suivante, il était nommé archidiacre du siège épiscopal à Sibii et professeur au séminaire. C'est là que Georges Lazar laissa paraître cette conscience excessive unie à une raideur outrée, qui étaient les traits distinctifs de son caractère. Il épouvanta par sa sévérité les élèves du séminaire qui avaient commencé, paraît-il, à l'épouvanter par leur ignorance. La chaire épiscopale du Banat était devenue vacante, il posa sa candidature. Mais son ton tranchant lui avait déjà fait trop d'ennemis pour qu'il eût espoir de réussir. Il se résigna à rester professeur et se mit à prêcher, non sans succès. Mais un dimanche que la foule était plus grande que jamais, il aborda la question des droits politiques des Roumains de Transylvanie. L'évêque qui assistait au service lui coupa la parole et le réprimanda vivement dans l'église même. C'est alors que Lazar se décida à quitter la Transylvanie, où la vie était devenue intolérable. « Chez les frères de la Valachie », il espérait être mieux traité et pouvoir agir d'une façon plus efficace sur ses élèves¹.

La même année (1816) il passait les Carpathes. Sa première impression fut un étonnement et un désenchantement complets. Peu ou pas d'écoles roumaines, la plupart fondées depuis quelques années à peine, dispersées dans la ville, aux portes des églises. Quelque vieux chantre, à la robe longue, aux grosses lunettes et au fez graisseux s'y promenait, armé d'une canne qu'il appelait le *saint-Élie*, au milieu des élèves, qui le redoutaient et le détestaient autant que les gros livres d'église déchirés et poussiéreux où ils apprenaient à lire les quarante-trois terribles crochets²... — En revanche, une école grecque, à la tête de laquelle se trouvait tout ce que la Grèce du temps possédait de plus instruit : le « fameux Lambros Photiadis », le « fameux Constantin Bardalachos », le « fameux Néophytos Ducas »,

1. Cf. Pierre Poenaru, **Georges Lazar et l'École roumaine*, discours de réception à l'Académie roumaine, dans les **Annales* de cette Académie, 1871, p. 111-114.

2. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 108. — I. Ghica, **Lettres*, p. 50 et suiv.

qui osait tenir tête avec son système phonétique au « fameux Koraïs » de Paris, le « fameux Benjaminos de Mytilène »...¹, — enseignement toujours stérile et pédantesque, mais qui commençait déjà à se rajeunir sous l'influence de la littérature française. Dans les grandes familles, Georges Lazar remarqua d'abord un mélange curieux : des professeurs grecs qui enseignaient aux fils des grands tout ce que l'on apprenait au lycée national grec ; par fois un professeur roumain chargé d'apprendre à lire les livres d'église, les vieilles chroniques moldaves et valaques, les calendriers d'outre-mont ; enfin, et surtout le gouverneur français. Il constata aussi une tendance toujours plus marquée à envoyer les fils de grande famille à l'étranger, à Paris surtout, une fois qu'ils avaient appris tout ce qu'ils pouvaient apprendre dans le pays.

Lazar s'adressa à l'administration des écoles grecques de la Principauté, composée du métropolitain, du grand ban Bălăceanu, du vornic Golescu, du logothète Nestor. Il leur exposa son programme : il se proposait d'enseigner « les sciences » en roumain. La légende raconte que le grand boyar Bălăceanu voulut d'abord le soumettre à une épreuve « assez rigoureuse ». Il venait de faire mesurer son jardin par un arpenteur « *neamț* » (terme de mépris pour dire *allemand*). Il n'est pas possible, se dit-il, que le Transylvain puisse en faire autant. Lazar accepta le défi, et le boyar fut effrayé quand, après s'être fabriqué les outils nécessaires lui-même, Lazar eut mesuré la propriété et trouvé les mêmes résultats que l'Autrichien². Le dimanche d'après, ajoute la légende, le boyar Bălăceanu vint se mettre à genoux à l'église, sur un coussin brodé, devant l'image du Sauveur, et remercia Dieu d'avoir prolongé ses jours jusqu'à ce qu'il eût vu le Roumain « faire comme le *neamț*³ ». Le boyar Bălăceanu devint, dans la suite, le protecteur le plus fidèle de Lazar. Les membres

1. I. Ghica, **Lettres*, p. 49 et 258. — G. Dem. Theodorescu, **La vie et les œuvres d'Euphrosine Poteca*. Buc., p. 5.

2. P. Poenaru, **Georges Lazar*, p. 114-121.

3. Communiqué oralement par plusieurs vieillards.

du conseil d'administration des Écoles adressèrent une « anaphora » au Prince pour lui demander de rendre à l'enseignement national le lycée Saint-Sava fondé par le prince Constantin Brâncoveanu, et maintenant occupé par des Grecs, Arnauts et Serbes, gardes du prince, qui y logeaient avec leurs familles et leurs amis. Ce fut à grand'peine qu'on obtint quelques chambres pour Georges Lazar¹.

Des boutiquiers, des copistes, quelques élèves venant des écoles grecques, quelques personnes de condition amenées par un riche commerçant qui avait voyagé en Transylvanie, voilà de quoi se composa, pour commencer, l'auditoire de Lazar. Mais le nombre de ses élèves s'accrut sans cesse. Ce furent d'abord les élèves les plus âgés des chantres roumains qui plantèrent là leurs furibonds professeurs avec leurs innombrables crochets et l'impitoyable « saint-Élie », pour venir écouter le cours d'*arithmétique* et de *géométrie*, puis les cours de *morale*, de *grammaire* et d'*histoire nationales*. Peu à peu les élèves des écoles grecques elles-mêmes accoururent eux aussi pour entendre de la bouche du professeur patriote l'histoire de Michel le Brave, d'Étienne le Grand et de Mircea Bassaraba. Lazar les intéressa encore plus par ses leçons de morale, par la critique des mœurs du jour, par le récit du mouvement transylvain, par la lecture des chroniqueurs moldaves, de l'*Histoire* de Major, de la *Chronique* de Șincai. Il avait su reconnaître l'esprit et le tempérament de ses élèves et avait réussi à merveille à se mettre à leur niveau. Quand, en 1818, le prince Caragea prit la fuite avec la caisse du pays, le gouvernement provisoire composé des principaux boyars ordonna la fermeture de l'école grecque de Bucarest dirigée par Benjamins de Mytilène². Tous les élèves accoururent en masse chez Lazar. Son école devait rester la plus florissante et la plus renommée de la Valachie jusqu'en 1821, année de la révolution.

1. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 109.

2. Cf. G. Dem. Teodorescu, **Vie d'Euphrosine Potesa*, p. 11.

On ne connaît que dans les grandes lignes l'objet et la méthode des cours de Lazar. Pourtant si l'on tient compte de ses écrits trop peu nombreux (*L'Abécédaire*, — *Le conseiller de la jeunesse*, — le *Discours* à l'occasion de l'avènement au siège métropolitain de Denyse Lupuen, 1809),¹ si l'on se rappelle son origine, le mouvement d'idées qu'il représentait et celui que dirigeront plus tard ses principaux élèves, on peut essayer de préciser les caractères de cet enseignement. S'il eut plutôt au début une teinte « scientifique », il devint dans la suite de plus en plus enthousiaste et patriotique et c'est sous cette dernière forme que Lazar sut captiver la jeune génération. L'assertion de l'origine latine des Roumains, la protestation continuelle contre le règne de l'étranger, voilà donc les principes qui caractérisèrent l'enseignement d'un maître roumain venu de Transylvanie, et qui caractériseront plus tard l'enseignement ou les écrits de tous ceux qui sortiront de son école, — et voilà enfin ce qui se trouve exposé d'une façon très nette dans les quelques publications qu'on a de Georges Lazar.

Il prend parti contre tout ce qui ne conduit pas directement et visiblement au réveil du patriotisme. Ainsi il est choqué du mouvement français dont il ne peut entrevoir les conséquences lointaines et qui, sous sa forme actuelle, lui semble puéril et dangereux. « Nos gens ont tort de croire, — écrit-il — que c'est dans l'allemand ou dans le français que réside la véritable instruction. Il faut de la vertu, car il faut vivre »... Tout en reconnaissant l'utilité des études à l'étranger, le maître Lazar ne peut s'empêcher de remarquer pour l'instant que « ceux qui viennent de l'étranger — d'ailleurs fort peu nombreux — en apportent avant tout des modes d'habit, des gestes et des manies, surtout la manie de la parole; on aime mieux les faiblesses de l'étranger que la simplicité nationale »...

Ailleurs il nous montre dans un langage imagé la résurrection du pays :

1. Cf. Phillipide, **Introd. à l'hist. de la langue et de la littérature roumaines*. Jassy, 1888, p. 190-191.

2. G. Lazar, **Le conseiller de la jeunesse*. Buda, 1826, p. 51.

Quand je suis arrivé dans cette terre roumaine, élue de Dieu et bénie, pour y semer le véritable blé sans ivraie, j'y ai trouvé beaucoup de ronces, pourtant il ne m'a pas fallu trop de peine pour les en pouvoir arracher, car, secouru par tous les véritables patriotes, j'ai pu facilement semer les bonnes graines ; mais juste au moment où, des graines semées des milliers de fleurs venaient d'éclore sur les terres roumaines, une infinité de sauterelles s'abattirent dessus, cherchant à détruire les fruits avant même leur apparition¹ (il parle de la Révolution grecque de 1821).

Mais écoutons-le plutôt parler de la « race latine » des Roumains dans son discours au métropolitain Denyse Lupu :

Si de leurs tombes s'élevaient les âmes de nos ancêtres et si elles regardaient les petits-fils du grand César, du fier Trajan, les reconnaîtraient-elles encore à l'heure actuelle?... Certainement, elles les chercheraient dans les grands palais des Empereurs, et les trouveraient dans les tanières et dans les bouges les plus misérables et les plus poussiéreux ; elles voudraient les trouver puissants, et elles les trouveraient courbés sous le joug ; elles voudraient les voir honorés, éclairés, et comment les trouveraient-elles ? en haillons, tristes et semblables aux bêtes, tombés dans des abîmes, au service des ennemis de leur race... Assez des larmes de la patrie, assez du joug de l'esclavage ; le moment est venu que les graines tombées se lèvent et produisent leurs fruits² !.

Ce qui est certain et ce qui explique surtout les succès de Lazar, c'est qu'il aima ses élèves et qu'il en fut adoré. Il sut ne plus se révolter de leur ignorance, comme jadis au séminaire de Sibii. Il eut surtout le grand mérite d'avoir eu l'intuition du milieu où il se trouvait, d'avoir pris ses élèves plutôt par la sensibilité que par l'intelligence. De leur côté, les élèves entourèrent sa mémoire de tant de sympathie et d'admiration, qu'on ne voit plus cette intéressante figure de Lazar que comme entourée d'une auréole, mais dans un brouillard indécis.

Sa chaire — nous dira l'un d'entre eux — ressemblait à une chaire

1. G. Lazar, **Le conseiller de la jeunesse*. Buda, 1826 (écrit vers 1828 — cf. Poenaru, p. 115), la préface.

2. G. Lazar, **Le Discours au Métropolitain Denyse*, publié dans la **Feuille pour l'esprit et le cœur*. Braşov (Cronstadt), 1840, n° 7, p. 50.

d'église ; à pleines mains il jetai, à toute occasion , les semences de tout ce qui pouvait développer le sentiment national ¹.

Ils veulent tous qu'il soit mort de la douleur que lui causa la fermeture de son école en 1821. Les uns le comparent au fondateur de la Valachie :

Tel Radu-Negru qui passa les Carpathes, le glaive du conquérant à la main, tel Lazar les passa muni de sa science et conquît les esprits des Roumains ².

D'autres le comparent à un saint, à un prophète, au Christ presque.

Au moment de son départ (Lazar était alors pauvre, infirme) il se leva dans le char qui devait le reconduire chez ses parents, leva ses yeux vers le ciel, fit en silence le signe de la croix aux quatre coins de l'horizon, puis donna au charretier le signal du départ. Ses élèves éclatèrent en sanglots, et le plus brillant d'entre eux lança ces paroles de l'Écriture : « Il est venu entre les siens, et les siens ne l'ont pas connu ³... »

Cet élève était Jean Heliade Rădulescu qui, quarante ans plus tard devait prononcer à l'Académie roumaine un discours sentimental sur son maître de jadis. — Un autre de ses élèves se rendra, quarante-deux ans plus tard, en pèlerinage à la tombe de Lazar et y fera graver cette inscription :

De même que le Christ a ressuscité Lazar de son tombeau,

De même toi Lazar, tu as ressuscité la Roumanie de son sommeil ⁴.

Lisez, jeunes gens — dira Heliade-Rădulescu, dans une page brûlante, qui montre toute la portée de l'influence de Lazar et du mouvement transylvain en général, — lisez Iorgovici, Pierre Major, Cichindealu, Șincai, Klein... vous apprendrez chez eux votre langue, et ce qu'ont été vos ancêtres, et ce que vous pourriez être vous-mêmes, si vous suiviez leurs conseils. Ils ont fait tous le sacrifice de leur personne, en servant leur nation. Devant vous s'ouvrent d'autres temps, et vos jours peuvent être plus sereins et plus heureux que les leurs. L'orage de la nuit a passé,

1. J. Heliade Rădulescu, **Georges Lazar*, dans la **Feuille pour l'esprit et le cœur*. Brașov, 1840, n° 7, p. 49.

2. A. Papiu Ilarianu, **La vie, les œuvres et les idées de G. Șincai*, dans les **Annales de l'Acad. roumaine*, t. II. Buc., 1869, p. 3-4.

3. P. Poenaru, p. 121.

4. *Ibid.*, p. 121.

le matin de la Roumanie se lève et voilà le soleil du xix^e siècle qui la baigne de ses lumières¹...

Ces faits démontrent que, s'il y eut un courant destiné à renforcer l'influence française dans les Principautés, ce fut bien le courant créé par le mouvement transylvain, malgré son apparente hostilité à l'influence française. On peut même dire que ce fut le principal résultat de ce mouvement. Tout ce que l'enseignement et la littérature roumaine posséderont de plus remarquable, une génération plus tard, sera le produit de cette double influence transylvaine et française, et ce sera la première qui aura amené l'autre. — Les Transylvains enseignèrent aux Roumains cette vérité capitale, destinée à devenir comme le mot d'ordre, comme l'idée maîtresse de toute leur civilisation au xix^e siècle, qu'ils ne sont ni Grecs, ni Russes, ni Hongrois, mais qu'ils sont un peuple d'origine latine. Grâce à cette idée, ils ne garderont de leur contact avec les autres peuples que ce qu'ils leur avaient laissé de français, et ils se rapprocheront de plus en plus de la France, à laquelle ils demanderont toutes les formes de la civilisation, toutes les inspirations littéraires, sociales, politiques. Nous l'avons dit, la note caractéristique de l'influence française en Roumanie, c'est *la note latine*. C'est encore pourquoi la France qui fut un instant pour les autres peuples de l'Europe « La Grande Nation », resta toujours pour les Roumains, « notre sœur aînée, la France » : Or quand les Roumains Valaques et « Moldaves prononcent ces paroles, ils ne peuvent pas oublier ceux qui les leur ont inspirées : « leurs frères, les Transylvains ».

Mais il est temps de fermer ici ce deuxième livre. Nous allons déterminer dans le suivant la somme des progrès imperceptibles que la Roumanie de l'Ancien Régime doit à l'influence française, provoquée par tant de courants différents.

1. Heliade Rădulescu, *Préface aux Fables* de Cichindealu ; 2^e édition. Buc., 1838, p. xii.

LIVRE III

PREMIERS RÉSULTATS DE L'INFLUENCE FRANÇAISE

I

§ 1. — Avec le réveil du sentiment latin, l'influence française en Roumanie était destinée à entrer dans une nouvelle phase qu'on pourrait appeler la phase active ou consciente. Mais avant d'en entreprendre l'étude, il est bon de nous arrêter un moment sur le seuil de l'époque que nous allons quitter et de nous demander en quoi les Roumains diffèrent déjà de ce qu'ils étaient sous les premiers Phanariotes, et dans quel état d'esprit ils vont aborder l'ère nouvelle ?

Les plus inattendus, peut-être, de ces premiers résultats furent les résultats littéraires. Les grands boyars de Bucarest et de Jassy, les boyars à barbe, se mettent à lire, il y en a même parmi eux qui se mettent à écrire, et dans leur langue. Quelle que soit la nature des livres qu'ils lisent, quelle que soit la valeur de ceux qu'ils produisent, le phénomène est intéressant et indique, *a priori*, un progrès. Vingt ou trente ans avant, le boyar aurait mis toute sa vanité à montrer en public ses beaux équipages ou ses fourrures, il aurait employé tous ses loisirs à ourdir quelque intrigue, à surveiller ses maîtresses, ou, tout simplement, à rester étendu sur son divan. On est heureux de le voir sortir peu à peu de ses occupations frivoles, de sa torpeur. On se le représente encore allongé sur un divan, mais un livre à la main, ou même déjà assis sur une chaise, devant son encier. Voilà, au moins, autant de moments où il aura roulé dans son esprit autre chose que des combinaisons pour pressurer ses paysans, où il ne se sera querellé avec personne, ni humilié devant personne... Peut-être à la vérité ne lit-il, et, surtout n'écrit-il que par une sorte de vanité nouvelle. Peu importe encore, pourvu que ce travers ne fasse de mal à personne, et que le mouvement se continue... L'enfant, qui n'apprend aujourd'hui ses leçons que pour briller et en

vue des récompenses, travaillera demain pour l'amour seul de l'étude.

Nous le savons : on n'avait guère lu, dans les Principautés, au xviii^e siècle. Ce siècle marque la décadence intellectuelle des Roumains, en même temps que leur décadence morale et politique. Les exigences toujours plus dures de la lutte pour la vie, l'absence d'enseignement national, le mépris profond témoigné par les Phanariotes pour la langue du pays, toutes ces causes devaient empêcher le développement d'une littérature roumaine. Le xviii^e siècle n'aurait eu pourtant qu'à continuer le mouvement intellectuel du siècle précédent. Nous avons vu, en effet, comment, grâce à la propagande calviniste en Transylvanie et à la propagande jésuite en Moldavie s'étaient formés toute une série d'écrivains religieux et de chroniqueurs. — Sans partager l'enthousiasme immodéré de la plupart des historiens de la littérature roumaine pour ces premiers écrivains du xviii^e siècle, sans affubler leurs noms d'épithètes outrées et sans leur rendre le mauvais service de comparer leurs modestes essais à tout ce que les littératures européennes ont produit de mieux dans leur maturité, — nous croyons que cette littérature roumaine de la première heure, surtout la littérature historique, et principalement celle des chroniqueurs moldaves, avait assez bien rempli sa tâche et frayé sagement la voie aux écrivains ultérieurs. — Certes, il y a encore bien de la naïveté chez ces premiers chroniqueurs, comme chez les Villehardouin et les Joinville de toutes les littératures ; des considérations patriotiques et parfois des préoccupations religieuses outrées leur font souvent cacher ou interpréter d'une manière étrange les événements historiques. Au point de vue de la forme, il est vrai que la langue roumaine montre souvent en leurs mains toute la raideur, l'obscurité et la prolixité d'un style inexpérimenté. Mais à côté de leur naïveté, on est surpris de découvrir en eux une sorte d'esprit critique, ils discutent les textes dont ils se servent, ils n'en prennent que ce qu'ils croient vrai, ils justifient leur choix. Leur partialité même, sortie d'un patriotisme ardent, cherche à se racheter par l'émotion sincère qui

anime leur récit. Puis, au milieu des gaucheries inévitables de leur style de débutants, on est étonné de trouver un certain sentiment de l'art : le choix du détail caractéristique, le don de faire voir les hommes et les choses, le souci de varier la narration, tantôt par un portrait ou par une description pittoresque, tantôt par une image poétique ou par une réflexion morale. Enfin, en lisant les œuvres des trois plus renommés d'entre eux, *Grégoire Ureki* (1590-1646), *Miron Costin* (1633-1690) et *Nicolas Costin* (1660-1712) : « *Les princes du pays moldave et leur vie* », « *la Chronique du pays moldave*, depuis Aaron le vaïvode où l'a. quittée Ureki le vornic » et « *la Chronique du pays moldave* depuis Étienne le vaïvode, où s'est arrêté Miron Costin le logothète¹ », on a l'impression d'un tout homogène, tant au point de vue du contenu qu'au point de vue de l'inspiration. C'est le même esprit qui circule d'un bout à l'autre, c'est la même intention qui a guidé la main des auteurs, et l'ensemble de leurs œuvres forme comme une seule histoire de la Moldavie, depuis « la Fondation » (milieu du xiv^e siècle) jusqu'aux premiers Phanariotes (1711).

Mais ce qu'on ne saurait surtout oublier chez ces vieux chroniqueurs, ce sont ces deux grandes qualités qui ne se retrouveront plus dans la suite : la connaissance approfondie des langues, des littératures et de l'histoire des peuples qui entourent le peuple roumain et avec lesquels il a toujours vécu en contact, — et le souci de la forme. Certes, les jeunes historiens roumains du xix^e siècle ont une instruction autrement approfondie que celle que pouvaient fournir les jésuites polonais d'il y a deux ou trois siècles aux premiers chroniqueurs moldaves : mais combien y en a-t-il qui sachent le polonais, le vieux slavons, le hongrois ? qui sachent même le latin aussi bien que ces vieux chroniqueurs, élèves des Jésuites ? Et, d'autre part, combien y en a-t-il qui aient autant qu'eux le souci d'exprimer le résultat de leurs recherches sous la forme la plus artistique et la plus vi-

1. Publiées toutes les trois dans le recueil de M. Kogălniceanu, **Les Chroniques de la Roumanie*, t. I et II.

vante ? Au contraire, en dépit de sa raideur et de tous les défauts inévitables d'une langue dans l'enfance, le style des vieux chroniqueurs porte les traces d'un effort artistique, et leur phrase a parfois l'harmonie et la majestueuse virilité de la phrase latine.

Quelle fut l'origine de ces pays et des peuples moldave et valaque, et de celui qui habitant les pays hongrois porte encore aujourd'hui le même nom de *Roumain* ? — dire d'où ils sont venus dans ces contrées de la terre, devant cet effort, pendant longtemps a balancé notre pensée. Prendre cette peine après tant de siècles écoulés, depuis la toute première fondation de ces pays, depuis Trajan l'empereur de Rome, alors que plusieurs centaines d'années se dressent derrière, cela effraye la pensée ! Mais, d'un autre côté, laisser ces choses non écrites et sous de graves injures notre peuple accablé par bon nombre d'écrivains, est à mon cœur grande douleur ! Elle a triomphé la pensée de me mettre à ce travail et de révéler ce qu'a de particulier notre peuple, de quelle source et de quelle race sont les habitants de notre pays de la Moldavie, ainsi que ceux du pays de la Valachie, ainsi que les Roumains qui, comme je l'ai dit plus haut, habitent les pays hongrois (car ils forment tous la même famille, ayant la même date historique), et de montrer d'où sont venus leurs ancêtres sur ces terres, sous quel nom ils les ont d'abord colonisées, et depuis quand nous nous sommes séparés et avons pris ces noms divers de Moldaves et de Valaques ; dans quelle situation se trouve actuellement la Moldavie par rapport à ces anciennes frontières. — Quelle langue y a-t-on parlé depuis le commencement jusqu'à nos jours ? Qui sont ceux qui ont habité ces terres avant nous ?... et sous quel nom ?... Que de tous cela soit connu ! (Miron Costin, *Livre pour la première fondation des pays roumains*. Lettre au lecteur)¹.

Il y a là des germes de bonne littérature qui auraient pu se développer au xvm^e siècle, et qu'on a laissé dépérir. Sous les Phanariotes, le grec envahit les salons, l'administration, les écoles, en grande partie le service religieux. La langue roumaine se réfugia dans les campagnes, dans les actes des quelques commerçants indigènes²... Le nombre des publications est, à la vérité, bien plus grand qu'au siècle précédent, mais ce ne sont guère que des Vieux et des Nouveaux Testaments, des Psautiers, des

1. Voir dans les **Chroniques de la Roumanie*, t. 1, p. 3.

2. Cf. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 75.

Évangiles, des Actes des Apôtres, des livres d'Heures, des « Minées »¹... — le tout traduit du slavon ou du grec. Ces livres ne sont jamais lus, on en fait cadeau aux prêtres², les grands boyars les achètent par habitude, par devoir ou par vanité³! A part cela, rien! A peine si deux ou trois fois dans le siècle, quelque boyar s'avise de rédiger une courte chronique de son temps, où il vante le règne de son maître dans un manuscrit qu'il fait circuler à dessein, ou bien l'accuse de tous les crimes dans un manuscrit qu'il cache soigneusement. Mais ces écrits, heureusement aussi courts que rares, sont dépourvus, à tous les points de vue, de valeur : ni sincérité, ni vérité historique, ni imagination. La langue même, toute pleine de vocables étrangers grecs, russes et turcs, est devenue incompréhensible.

Trois noms surnagent pourtant que les historiens des lettres roumaines accablent d'éloges outrés : celui du Hatman moldave *Jean Neculce* (1672-1744), celui du dernier prince indigène de Moldavie, *Démètre Cantemir* (1673-1723), et celui du grand Ban de Valachie, que nous connaissons déjà, *Ienăkiță Văcărescu* (1740-1799). Mais le dernier ne mérite à coup sûr cet honneur ni pour l'*Histoire de l'Empire ottoman*, ni pour ses vers plus mauvais encore, ni pour sa *Grammaire* qui n'a d'autre valeur que d'être une des premières en date. Pour *Jean Neculce*, qui écrit tout au commencement du siècle, par sa date, par sa langue, par sa qualité de chroniqueur, par son patriotisme, il se rattache plutôt au mouvement littéraire du xvii^e siècle⁴. Quant au prince *Démètre Cantemir*, membre de l'Académie de Berlin, auteur d'une *Histoire de l'Empire ottoman* qui a eu l'honneur d'être traduite en plusieurs langues, — sa vie s'est écoulée au milieu d'un monde

1. Cf. D. Iarca, *Bibliographie chronologique, p. 8-19.

2. Raicevich (p. 138) dit même que les prêtres sont obligés de temps en temps d'acheter fort cher les livres d'église qui paraissent.

3. Voir ci-dessous, p. 331.

4. I. Neculce, *Chronique du pays moldave depuis Dabija le vaïvode jusqu'au règne de Jean Mavrocordatos, publiée dans les *Chroniques de la Roumanie, t. II, p. 174 et suiv.

de savants à Constantinople et à Saint-Pétersbourg, il n'a passé que quelques mois dans son propre pays et il en ignorait presque la langue (car il a écrit ses plus importants ouvrages en latin, en russe ou en grec)¹ : c'est plutôt une individualité à part et en dehors de son siècle, sinon même de toute l'histoire de la littérature et de la pensée roumaines.

Considéré avec impartialité, le xviii^e siècle marque bien en réalité pour les Roumains une ère de décadence intellectuelle. Les seuls écrits qui le caractérisent sont des traductions d'œuvres religieuses et quelques rares et mauvais manuscrits de chroniqueurs plats ou rancuniers. L'histoire de la littérature ne s'occupe pas de pareilles productions. De même qu'on ne saurait appeler peinture toutes les combinaisons de lignes jetées au hasard sur la toile depuis le commencement du monde, de même on ne saurait appeler littérature tout ce qui est écrit. Après des débuts pleins de promesses, au xvii^e siècle, la littérature roumaine, à l'époque où nous sommes, avait depuis longtemps vécu.

§ 2. — Pour ressusciter cette littérature morte, il fallait une sorte de miracle. La Roumanie le dut à l'influence de la civilisation occidentale et particulièrement de la civilisation française vers laquelle tant de circonstances diverses poussaient les esprits dans les deux Principautés.

Ce fut une nouvelle existence qui commença pour les lettres roumaines. Les essais du début de ce siècle, traductions ou imitations du français, pour la plupart, n'ont guère plus de valeur littéraire que les productions du xvii^e siècle. Mais au point de vue psychologique, ils sont plus curieux, car on y sent déjà un cer-

1. L'Académie roumaine a donné une édition complète des œuvres de Démètre Cantemir, en 7 volumes (Buc., 1875-1878). Parmi ces œuvres il faut distinguer surtout *Descriptio Moldaviæ* qui valut à l'auteur le titre de membre de l'Académie de Berlin, et l'*Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'Empire ottoman*, qui fut la meilleure histoire de la Turquie avant l'apparition de celle de Hammer. L'original est en latin. Une traduction anglaise fut faite par Nic. Tyndall en 1734 et de Jonquières traduisit cette version anglaise en français, en 1743.

tain effort vers quelque chose de nouveau qui se développera dans la suite. Pendant longtemps encore la pensée et la langue littéraires roumaines resteront imprégnées d'éléments français. Disons-le nettement : c'est la littérature française qui a créé la littérature roumaine du xix^e siècle. Comme la Renaissance italienne a fait dévier la littérature française de son ancienne voie, de même la littérature française devait créer une nouvelle littérature roumaine complètement différente des chroniqueurs et écrits religieux du xvii^e siècle, — et dans la courte histoire des lettres roumaines, comme dans la longue histoire des lettres françaises, il devait y avoir deux littératures inspirées par deux sortes d'esprits entièrement distincts.

Ce fut la vue des livres publiés en Transylvanie qui, semble-t-il, donna le signal de la renaissance. Cette littérature d'outre-mont excita chez les boyars des deux Principautés une sorte d'émulation. Mais comme ils étaient moins instruits que les Transylvains, moins habitués à la réflexion et au travail suivi, ils n'osèrent se lancer dans des travaux originaux d'histoire ou de philologie. Ils se contentèrent d'imiter ou de traduire. Ce ne furent point les Transylvains qui leur donnèrent l'idée de puiser dans la littérature française : il n'est même pas sûr que les plus illustres d'entre eux sussent le français. Le philologue Paul Iorgovici, qui avait passé quelques années à Paris¹, devait le savoir. Klein avait traduit le *Bélisaire* de Marmontel et une partie de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury², mais il n'avait jamais songé à faire circuler ces manuscrits. Quant à Șincai, les sources françaises sont si rares parmi les innombrables références de sa *Chronique*³, qu'on peut se demander s'il les a lues en original, — et pour Pierre Major, son ignorance du français semble certaine, car sa

1. Communiqué par M. Picot. — Paul Iorgovici aurait même entrepris vers 1799 un dictionnaire en quatre langues : roumain-latin-français-allemand.

2. Bianu, *Samuel Klein*, p. 13 et 30.

3. Trois ou quatre au plus. — Voir la Liste bibliographique de cette *Chronique*, publiée par Papiu Ilarianu en tête de l'édition du ministère de l'Instruction publique roumain. Buc., 1886, p. xxix et suiv.

traduction du *Télémaque* fut faite sur un texte italien¹. Mais si les Transylvains ne poussèrent pas directement les écrivains moldaves et valaques vers l'imitation des lettres françaises, l'effet fut le même, car ce fut sur des esprits imbus de civilisation française que vint agir leur exemple. C'est ainsi qu'en littérature, comme en toutes choses, les Roumains ne gardèrent du contact avec les Grecs et les Russes que les idées latines et françaises, et ils ne s'adressèrent pour leurs traductions ou imitations qu'à la littérature française.

Quels furent, pour commencer, les livres français qui furent lus ou traduits ? Le boyar de la fin des règnes phanariotes aime beaucoup la lecture, mais il lit sans choix : tout ce qui est français, en fait de livres, comme en fait de modes, jouit, à ses yeux, d'un prestige inattaquable : tout ce qui vient de France est marqué, aux yeux du grand boyar, du sceau de la perfection. Les livres qu'on lisait alors sont souvent des livres tout à fait inconnus aujourd'hui, dont le lecteur fera pour la première fois la connaissance ici. Parfois même on a oublié de nous laisser le nom de l'auteur. On pourrait peut-être dire que la préférence des boyars était pour les auteurs doucereux du milieu du xviii^e siècle, Piron, Dorat, Florian, Marmontel, — et pour les auteurs étrangers traduits en français qui leur ressemblent : Pope, Young, Gessner. — Il est à remarquer que bon nombre d'auteurs français furent lus d'abord en grec et même traduits de cette langue : ce fut le sort des *Contes moraux* de Marmontel, du *Discours sur l'Inégalité* de Rousseau, du *Tartufe* de Molière, de *Jules César*, *Mérope* et *Zaïre* de Voltaire, de l'*Atala* de Chateaubriand, et même de la *Logique* de Condillac et des *Considérations* de Montesquieu².

Presque toutes les traductions ou imitations des auteurs fran-

1. Cf. Adamescu, **Histoire de la langue et de la littér. roum.*, p. 192 et D. Iarca, **Bibliographie chronologique*, p. 21.

2. Cf. Pappadopoulos-Vrétos. *Philologie néo-hellénique*. Athènes, 1857, II, nos 329, 375, 550, 561, etc., et le Catalogue de la bibliothèque centrale de Bucarest.

çais sont faites par de grands boyars et nous sont restées en manuscrits. Cela semble prouver que le goût de ces productions ne sortait guère de la classe aristocratique. Mais comme on possède souvent plusieurs copies d'une même traduction, il est certain que le goût en était assez répandu dans cette classe. Lire les auteurs français en traductions devint bientôt, aux yeux des contemporains, comme une preuve de patriotisme. « Mon père, — nous dit le nouvelliste Negruzzi, dans ses Mémoires, — ne laissait pas paraître un calendrier sans se le procurer le premier, aucun livre d'église sans l'acheter, aucune traduction sans se la faire recopier¹ ». Ces livres étaient contenus, paraît-il, dans une grande malle étalée orgueilleusement dans le couloir d'entrée pour que tout le monde pût la voir. Negruzzi nous donne le catalogue d'une partie de cette curieuse bibliothèque :

Imprimés.

Les Vies des saints.
La Mort d'Abel (poème de Gessner).
Numa Pompilius (roman de Florian).
La Passion de N.-S. J.-C., en vers.
L'Histoire d'Arghir et d'Hélène.
L'Histoire de Pierre Major.
Les Aventures des Français et leur retour de Moscou.
Le Talmuld juif.

etc.

Manuscrits.

La Chronique de Nicolas Costin.
Les Chevaliers du Cygne (roman, trad. d'après M^{me} de Genlis).
L'investissement de la ville de la Rochelle (ibid.).
Lentor, tragédie en vers (trad. d'un auteur inconnu).
Sapor, ibid.
Mathilde (roman, trad. d'après M^{me} Cottin).
Manon Lesco (sic), roman.
Tarlo ou les étrangers en Suisse, ibid.
Zelmis et Elvire, ibid.
Les Pensées d'Oænstiern^{*},
 etc.

On ne saurait donner une image plus fidèle de l'état de confusion où se trouvait l'esprit d'un grand boyar du temps, du mélange curieux de ses goûts, de son niveau intellectuel et de ses tendances. Le nouvelliste Negruzzi ne nous fait malheureusement pas l'inventaire complet de tous les livres de la malle, —

1. C. Negruzzi, *Œuvres*, t. I^{er}, **Les péchés de la jeunesse*, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 10 et 11.

nous voulons dire de la bibliothèque paternelle. On s'aperçoit seulement que les « manuscrits », c'est-à-dire les traductions du français y occupent la plus grande place.

Ce chaos a pourtant son ordre, cette masse innombrable et confuse d'œuvres françaises qui amusaient et intéressaient tant les boyars du commencement du siècle, forme une suite assez logique, — il suffit de considérer avec attention la date de chacune de ces productions. On se trouve en présence d'un cas curieux de l'évolution des genres et d'un cas plus curieux encore de l'évolution de l'esprit. On est étonné de découvrir comment les boyars du temps qui s'occupaient de littérature surent franchir, en moins d'un demi-siècle, tout la longue distance qui sépare ces deux genres littéraires extrêmes : le genre austère de la théologie pure, le seul dont les boyars avaient connaissance vers le milieu du XVIII^e siècle, et le genre captivant du roman passionnel qui faisait leurs délices dans la première et la deuxième décade de notre siècle.

Une seule exception trouble cette suite. Il paraît que, soit à cause du sujet, qui en faisait presque une œuvre grecque, soit à cause de l'intérêt de la narration, bien faite pour captiver des esprits enfantins, soit enfin à cause de la pureté et de la clarté de la langue, le *Télémaque* de Fénelon fut le premier livre français mis entre les mains des fils des boyars par leurs précepteurs. L'Académie roumaine en possède une traduction manuscrite, sans nom de traducteur, datée de 1772¹ ! Outre la traduction qu'en fit Pierre Major, d'après l'italien, en 1807, on en connaît encore deux autres traductions, imprimées en 1831, en 1852², sans compter les traductions grecques contemporaines de la Révolution³, qui durent se répandre rapidement parmi les boyars grecs.

1. Livres I-V (« recopiée par Constantin Stăncescu »). Voir le manuscrit de l'Acad. roum., n° 342.

2. Cf. D. Iarca, p. 30 et 65.

3. Cf. p. ex. Papadopoulos-Vrétos, II, n° 332 et Hurmuz., Suppl. I, vol. II, p. 118,

Si l'on néglige cette exception, d'ailleurs facilement explicable, on peut reconnaître une suite logique dans la série des traductions et imitations du français au début de ce siècle.

Nous avons vu que le xviii^e siècle n'avait guère connu en fait de livres imprimés roumains que les livres d'église. Ce fut le point de départ. On n'essaya de traduire, pour commencer, que des livres se rapprochant, autant que possible, par leur contenu, des livres d'église. Les livres de morale dogmatique ou appliquée, de philosophie religieuse ou morale fixèrent tout d'abord l'attention. De tous ces livres, celui qui excita le plus vif intérêt et que l'on jugea le plus digne d'être traduit dans la langue du pays, fut un petit opuscule peu connu, écrit en français par un auteur suédois, les *Pensées sur divers sujets avec des réflexions morales*, du comte d'Oxenstierna (Gabriel Thureson, 1644-1707), l'homme d'État bien connu¹. Il se compose de réflexions sur la tristesse, sur la solitude, sur la colère, sur la science, sur la religion, sur César, sur Pompée. Après le *Télémaque*, ce fut l'ouvrage français qui eut le plus de succès dans les Principautés. On a trouvé bon nombre de copies manuscrites de sa traduction, toutes sans nom de traducteur : l'une datée de 1781, une autre de 1782, écrite de la main d'un certain archidiacre Isaac, une troisième sans date, une quatrième sans date et inachevée. — C'est vers la même époque (vers 1787) qu'un autre archidiacre, du nom de Gherasim, de l'église métropolitaine de Jassy, éprouva le besoin de traduire d'un auteur inconnu, un livre fort curieux : *Le mystère des Francs-maçons*, où l'on défend la religion contre les Francs-maçons². C'était précisément en 1787 que le grand Patriarche de Constantinople avait anathématisé ceux qui se laisseraient séduire par les athées, « papistes », comme Voltaire. — Un troisième opuscule, d'aussi peu de valeur que le précédent, mais aussi si-

1. Cf. l'analyse très intéressante que fait de cette traduction Lambrior dans les **Causeries littéraires*, VII, p. 325 et suiv.

2. Voir le manuscrit de l'Académie roumaine, n° 451. — Cf. V. A. Urechia, **Histoire des Roumains*, t. II, p. 150.

gnificatif pour l'état des esprits, *Une histoire morale et très intéressante (sic)* fut traduite d'un auteur également inconnu par un certain Étienne Stârcea, qui s'intitule : « l'auteur des travaux pénibles » et nous apprend qu'il entreprit ce « travail pénible » (caznă) sous le règne d'Alexandre Mavrocordat (1786-1788¹).

On le voit déjà on ne veut plus de morale pure. Il faut un petit récit pour la faire passer. Désormais c'est le récit qu'on va rechercher dans les ouvrages français, ce sont les *Contes moraux* ou *philosophiques* qu'on traduira de préférence. Il faudra un très pieux Moldave, aimant son pays et désirant le voir « glorieux et connaisseur dans les sciences » pour nous donner la traduction d'un ouvrage français, nommé *Arison Engolpion*², où l'on apprenne encore des vérités profondes, mais un peu austères comme : « On ne trouve nulle part le bonheur sur la terre » ; ou « Le diadème qui ceint le front des grands est orné d'épines qui piquent » ; et dont les chapitres portent les titres un peu abstraits « Sur le bonheur », « Sur les troubles et l'inconstance de la vie », « Sur l'essence de Dieu », etc. — Le genre aride que se choisit le « pieux » traducteur moldave était démodé depuis une vingtaine d'années. La vogue était au conte moral. Déjà en 1794, le métropolitain de Moldavie lui-même, Jacob, donne l'exemple en traduisant *Critil et Andronius*, histoire de deux hommes : l'un, Andronius, qui vit comme les bêtes ; l'autre, Critil, véritable homme de bien. Le hasard les fait se rencontrer, et Critil tire Andronius de son aveugle bestialité, en lui montrant la grandeur de Dieu. — Ce qui est curieux, c'est que le traducteur nous cache non seulement le nom de l'auteur, mais son origine. Avait-il peur au moment de la Révolution d'être accusé de tendances peu orthodoxes ? Toujours est-il qu'il annonce son conte comme traduit du grec et orne sa première page d'un beau calice. Mais

1. Manuscrit de l'Acad. roum., n° 33.

2. 1^{re} édition, Jassy, 1810 ; 2^e édition, Jassy, 1816 ; 3^e édition, dix-sept ans plus tard, Sibii, 1833. — Cf. Iarca, **Bibliographie chronologique*, p. 22, 24 et 30.

aucune bibliographie néo-hellénique ne signale le livre en question, et, malgré son calice orthodoxe, la langue du traducteur le trahit. Ce n'est certainement pas le grec qui lui a inspiré l'emploi de termes comme *curiozită*, *madamă*, *ambră* pour dire juste ce que l'on entend en français par les mots *curiosité*, *madame*, *ambre*, — ce n'est pas le grec qui lui a dicté l'emploi de la préposition *de* là où la langue du pays se sert tout simplement du radical avec l'article au génitif postposé, — ce n'est pas enfin le grec qui lui a suggéré des constructions étrangères au génie de la langue roumaine et répondant mot pour mot aux gallicismes *c'est par cette raison que, c'était en vain que, c'est par l'organe de la parole que les hommes s'entendent*¹.

Mais un métropolitain est cru sur parole, surtout par des contemporains ignorants et peu fervents, — l'on accueilliit avec empressement ce nouveau genre littéraire, comme béni par le métropolitain. On s'adressa à des auteurs réputés célèbres pour le *Conte moral*, et que l'on crut trop grands pour nous en cacher dorénavant les noms : les Grecs du pays montrèrent de la préférence pour Marmontel, les boyars moldo-valaques pour Florian. Ce dernier régnera en maître pendant des années dans les Principautés. On s'arrache des traductions de sa *Galathée* (manuscrit de 1813)² et de son *Numa Pompilius* (imprimé à Buda en 1820)³.

Marmontel! Florian! Voilà les deux noms qui présidèrent au réveil littéraire en Roumanie! On ne peut s'empêcher de sourire. Florian surtout, cet auteur douxereux, sensible et déclamateur, moraliste sans croire un mot des maximes qu'il étale, admirateur des anciens qu'il avoue naïvement n'avoir jamais lus que dans des traductions! Qu'on lise avec toute l'indulgence et la patience possibles sa *Galathée*, son *Numa Pompilius*, ses *Pastorales*, ses *Idylles*, tout ce que l'on a traduit ou non en Moldavie et en

1. Cf. les remarques intéressantes que fait sur ce roman M. V. A. Urechia, dans la revue l'*Athénée roumain*. Jassy, 1861, p. 33 et suiv.

2. Commencée le 30 décembre 1813, achevée le 22 novembre 1835 (!) par C. Stamati. — Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 150.

3. Cf. D. Iarca, p. 25.

Valachie..., pas l'ombre d'une idée, pas l'ombre d'un sentiment vrai. — Mais cet auteur qui n'a certainement pas mérité le quart d'heure de célébrité dont il a joui dans son pays, était presque du niveau intellectuel d'un grand boyar de la Moldavie et de la Valachie du commencement du siècle, et, somme toute, il n'aura pas passé sur la terre inutilement.

Son âme pure comme l'azur ne distinguait pas ses plaisirs de ses devoirs... Je sais bien que Schélérizada est trop belle pour se soucier d'être raisonnable, je n'ignore pas qu'avec un si joli visage, on peut se passer du sens commun¹.

L'alouette déjà perdue dans les airs se faisait entendre sans être aperçue; le rossignol, fatigué d'avoir chanté toute la nuit, se ranimait pour saluer le jour; la tourterelle et le ramier répondaient par des plaintes au chant joyeux du pivoet; les fleurs exhalaient tous leurs parfums; les poissons, etc.; etc.²

De pareilles phrases presque sans contenu jouissant de ces qualités tout orientales de noblesse, de douceur, étaient justement faites pour être comprises, admirées, traduites par les anciens élèves des émigrés. Claires, vides, puériles, caressantes, elles remplissaient juste les conditions requises pour fournir des textes de versions françaises aux grands boyars débutants. Un siècle entier d'ignorance et d'oppression leur avait fait perdre toute notion du vrai et du faux, et n'ayant jamais connu la véritable antiquité, ils pouvaient aussi bien accepter celle de Florian que celle de Fénelon. Ils furent donc sincères dans leur admiration pour cet auteur. — Florian était de plain-pied avec l'état des esprits et du goût dans les deux provinces roumaines, — il servit en quelque sorte d'*instituteur* auprès de ces grands enfants en littérature qu'étaient les boyars moldaves et valaques du commencement du siècle. Ils n'auraient peut-être rien pu comprendre de plus élevé ni de plus profond. Il leur fallait quelque chose qu'ils pussent lire sur leurs divans, sans se casser la tête. — Peu à peu, il leur donna le goût d'autres productions, ressemblant tout d'abord

1. Florian, *Nouvelle Persane*.

2. *Ibid.*, *Galathée*, IV.

aux siennes : les romans moraux et sensibles de M^{me} de Genlis : *Les chevaliers du Cygne*, *L'investissement de la cité de Rochelle*, — ou bien le *Poème sur la Mort d'Abel* de Gessner (traduit en 1818), puis les petits romans dont on a oublié encore de nous dire les auteurs : *Alexis ou la Maison de la Forêt*, *Tarlo ou les Étrangers en Suisse*, *Zalmis et Elvire*, *Le Voyage de Cox*.

Mais on le voit : Florian lui-même n'avait servi que de prétexte à cette évolution qui s'opérait dans le goût des boyars. Leur goût avait fait un pas de plus. On avait hâte d'arriver au récit tout pur, d'où la morale est bannie. La *Galathée* elle-même avait fait soupçonner le nouveau genre. On s'émancipa encore, on découvrit dans les écrits français du temps un autre amour que l'amour platonique des écrits moraux, et c'est ainsi que l'on passa tout d'abord à *Manon Lesco* (manuscrit de 1815), puis à l'*Histoire de Soamond, tirée du Décaméron de France* (?) (1815), enfin à l'*Histoire des plus charmantes amours de Paris* (1819), dont on a oublié, comme toujours, de nous révéler l'auteur¹.

Le traducteur enthousiaste de la plupart de ces productions de moins en moins morales, mais douces, faciles, pleine de sensiblerie, ornées d'illustrations dans l'original, fut le fameux vornic de Moldavie Alexandre Beldiman, membre du « Parti National », qui avait appris dans son enfance le français et le grec mieux que sa propre langue. Il est connu surtout par le ridicule qui s'attache à son nom pour l'interminable épopée en 4266 vers, où il essaiera plus tard de dépeindre la « Tragodie, ou, pour mieux dire, le triste accident arrivé à la Moldavie en 1821, à cause de la Résurrection des Grecs »². C'est un long et ennuyeux article de journal, en vers boiteux, dont aucune prose n'a jamais atteint le degré de prosaïsme, et qui n'est amusant que par la con-

1. Cf. C. Negruzzi, p. 41 et les manuscrits de l'Académie roumaine, n^{os} 37, 38, 40, 126, 193 et 457.

2. Publiée dans les **Chroniques de la Roumanie*, t. III, p. 337-433.

science qu'à l'auteur de la difficulté de l'entreprise et de sa propre incapacité. Il pousse à chaque instant des cris d'impatience et de découragement : « Mais est-ce difficile ! » — « Mais je ne saurais jamais dire cela en vers ! » — « Mais ici, j'aurais besoin de faire parler à ma place Héraclite ou Young ». — Et il finit son poème, en promettant de continuer le récit des événements dans un autre travail :

Mais non plus en vers, car cela demande du temps, et c'est pénible.

Quand il était plus jeune, avant la Révolution de 1821, et que, au lieu d'aborder des sujets de la taille d'un Héraclite ou d'un Young, il se contentait de traduire en prose son cher Florian, le « très savant boyar Al. Beldiman » — c'est ainsi qu'il croyait devoir s'appeler lui-même, — était cependant moins ridicule, et la langue roumaine lui doit quelque reconnaissance de ses efforts parfois heureux. Le traducteur a du reste une nette conscience de ce qu'on lui devra, peut-être même s'exagère-t-il la portée de ses bienfaits, quand il écrit sur la couverture de chacune de ses traductions, cette formule presque invariable :

« ... faite par celui qui a une inextinguible ardeur pour l'avancement du peuple roumain, le très savant boyar Al. Beldiman. »

§ 3. — Mais continuons à suivre l'évolution. Une fois arrivé au roman pur qui plaît par ses péripéties, ses personnages et les sentiments qui s'y manifestent, il n'y a plus qu'un pas, d'un côté jusqu'à la *poésie lyrique*, expression dernière de la littérature personnelle, de l'autre jusqu'au *théâtre*, qui n'est plus que de l'action et laisse dans l'ombre la personnalité de l'auteur.

Quelle qu'ait pu être en d'autres pays l'évolution des genres, ce fut du moins selon ces lois que la littérature roumaine se développa sous l'influence de la littérature française. Le roman se scinda d'un coup en deux : en poésie lyrique d'un côté, en théâtre de l'autre. Dès lors, le roman ne tint plus dans les goûts du public qu'une place secondaire, et passa lui-même à l'arrière-plan.

Aucun genre littéraire importé de France n'eut autant de succès en Moldavie et en Valachie, au début de ce siècle, que la poésie lyrique. Dorat, Piron, Gilbert, Lefranc de Pompignan, Lebrun-Pindare, Collardeau y furent à la mode plus qu'aucun romancier.

Cet attrait des poètes lyriques français sur l'esprit des boyars poètes du commencement du siècle est aussi explicable que celui des romanciers comme Florian et Marmontel. Leurs poésies ont les mêmes qualités ou les mêmes défauts que les écrits de ces derniers. Il n'est besoin d'aucun effort pour saisir la légère inspiration de ces « Petits poètes français ». On les comprend avec la même facilité qu'on respire, fût-on grand boyar de Moldavie ou de Valachie. C'est même juste ce qu'un grand boyar pouvait sentir et comprendre... Les noms des divinités païennes, Apollon, Mars, Aphrodite, Bacchus, Minerve, qui reviennent à chaque instant dans ces poésies conventionnelles, contribuaient encore à flatter les boyars élevés au milieu de maîtres grecs. Ils étaient en pays de connaissance. Parmi ces poésies légères, les genres dominants étaient la chanson d'amour et l'épigramme. Galanterie ou sensualité d'un côté, malice ou méchanceté de l'autre, ces sentiments étaient bien faits pour être compris par les grands boyars. Pour toutes ces raisons, le succès des poètes lyriques français dépassa même celui des romanciers. On ne se contenta pas de les traduire. Toute une pléiade de poètes écrivirent, à leur exemple, des épîtres, des méditations philosophiques, des satires, des épigrammes, surtout des chansons d'amour.

Ces vers étaient dédiés le plus souvent à des « Aphrodites » surveillées de très près par leurs parents, ou même mariées. C'étaient des acrostiches facilement déchiffrables, billets d'amour qu'on ne pouvait livrer au public et qu'il s'agissait seulement de faire parvenir à la bien-aimée. Les tziganes lautares s'en chargeaient. Ces menestrels du pays venaient chanter sous les fenêtres des « Aphrodites » les œuvres nées du labeur du grand boyar, accompagnant ces sérénades de cris et de soupirs, et d'une

musique de leur invention. Doués d'une excellente mémoire, ils pouvaient au besoin faire servir la même poésie pour une autre belle. C'est ainsi qu'on vit quelques-uns de ces curieux essais répandus par la voix des tziganes d'un bout à l'autre des Principautés¹. — Il est bien dommage pour la psychologie de l'esprit littéraire que ces productions de la première heure soient presque entièrement disparues. Mais celles des « Aphrodites » du temps qui ont eu la chance de posséder de ces poétiques propos d'amour, ont méconnu leur valeur littéraire : une fois mariées et mères de famille, elles se servaient de ces douceurs pour couvrir les inévitables pots de confitures. Heureusement, quelques auteurs plus vaniteux ont pris soin de leur gloire future, et ont plus tard réuni en volume leurs traductions et essais originaux.

Deux semblent avoir été particulièrement estimés par leurs contemporains, soit à cause de leur haute position sociale, soit grâce à l'instruction qu'ils avaient reçue : ce sont heureusement les mêmes qui ont songé à soigner leur renommée : « le grand poète » ou plutôt le grand logothète de Moldavie Constantin Conaki (1777-1849), élève de l'émigré « Fleury le régicide », et le « grand poète » ou grand logothète de Valachie Iancu Văcărescu (1786-1863), élève de l'émigré Colson². Ce dernier est le petit-fils du Ban bien connu Ienăkiță Văcărescu qui s'était essayé, lui aussi, à faire des vers : ses deux fils Alexandre et Nicolas avaient suivi son noble exemple ; notre logothète représente donc comme la troisième génération des Văcăresti poètes.

Il suffit de feuilleter la *Collection de poésies* de « Monsieur le grand logothète I. Văcărescu »³ pour s'assurer tout de suite de la véritable source de ses inspirations. On croit parcourir le

1. Végoridi-Conaki, **Souvenirs de la vie du logothète Conaki*, dans les **Causeries littéraires*, année XX, p. 797.

2. I. Ghica, **Correspondance avec V. Alexandri*, dans les **Causeries littéraires*, année XVIII, p. 391.

3. Bucarest, 1898.

recueil des *Petits poètes français* publié par M. Poitevin en 1844. Ce ne sont que poèmes lyriques, sonnets, élégies, odes, chansons, épîtres, épigrammes. Quant au grand logothète moldave Conaki, il divise franchement ses œuvres¹ en « compositions » et en « traductions », il aurait mieux dit : « imitations » et « traductions ». Parmi les traductions, on remarque le *Poème sur l'Homme* de Pope, que l'auteur, ne sachant pas l'anglais, a dû traduire d'après la traduction française de Letourneur, — on trouve aussi la *Lettre amoureuse d'Héloïse à Abailard* par Collardeau, etc. Malheureusement, selon la mode du temps, ni cet auteur, ni son collègue de Valachie, ne nous disent toujours quels sont les originaux de leurs traductions ou imitations. Parfois même ils oublient le simple mot « traduction », — comme par exemple le grand logothète Văcărescu, quand il s'attribue cette charmante épigramme de Lebrun :

Chloë, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers².

Il faut être doué d'une patience méritoire et d'une indulgence à toute épreuve pour s'enfoncer aujourd'hui dans la lecture des deux logothètes. Mais leurs compositions font partie de cette catégorie curieuse d'œuvres qui ne commencent à devenir intéressantes qu'à partir du moment où l'on cesse de leur demander une valeur littéraire. On est surpris de voir comment, mis en contact avec des poètes tels que Lebrun, Lefranc de Pompignan, Dorat, Collardeau, les premiers poètes roumains n'ont été attirés que par leurs plus graves défauts. Ces débutants de la poésie sont, à les considérer de près, de véritables décadents. Leurs volumes se composent de pièces de vers interminables, les morceaux courts y sont de véritables oasis. Pour raconter comment il a été pris d'amour un beau matin de printemps, le logothète Văcărescu se sert de 109 strophes³; pour prou-

1. C. Conaki, **Poésies*, 2^e édition, Jassy, 1886.

2. I. Văcărescu, **Collection de poésies*, p. 307₄.

3. *Ibid.*, p. 3-21.

ver que le prince Alexandre Moruzzi est « l'ancre du salut du peuple Moldave » (*sic*), le logothète Conaki a besoin de 40 strophes¹. Il faut savoir gré au Moldave Conaki de nous avoir laissé en général des pièces plus courtes que son collègue de Valachie, et à tous les deux quand ils imitent ou traduisent les épigrammes des poètes français du temps, plutôt que leurs autres productions poétiques... D'ailleurs Lebrun, Lefranc de Pompignan et les autres n'avaient-ils point composé des odes et des épîtres qui duraient des pages?

A la longueur s'ajoute cet autre défaut qui rend le premier plus sensible : l'absence presque complète d'idées, de sentiments, d'images poétiques. Cette poésie n'est pas de la poésie, ce n'est pas non plus de la prose, car elle ne dit rien, c'est un genre « littéraire » à part, que l'on pourrait appeler le « genre vide ». Toutefois par le terre-à-terre des sujets, par les inégalités du style, par le pédantisme, par les exclamations mal à propos qui arrêtent à chaque instant, elle se rapproche plutôt de la prose. Vide, banalité, prosaïsme, voilà ce qui caractérise ces poètes interminables de la première heure, voilà ce qu'ils ont pris surtout chez les poètes français, leurs maîtres. Tantôt ils planent dans un vague incompréhensible, tantôt ils tombent dans des détails terre à terre d'une précision insipide.

Le boyar Văcărescu nous apprend dans son *Véritable Amour* qu'il « s'en va subitement dès qu'il s'assied, et que ce n'est que lorsqu'il veut partir qu'il s'assied » et que « qui que ce soit qu'il rencontre, il lui parle d'elle ». De son côté le boyar Conaki, qui excelle dans ce mélange de la prose et de la poésie, supplie douze fois sa petite Calinca, à la fin de douze strophes, d'avoir pitié de lui, et nous apprend dans une autre pièce de vers que l'Amour, « outre les yeux, les cils, la petite bouche, les joues rondes, les seins avec de petits tétons, etc., dont il se vante à bon endroit, a une autre chose encore, qu'il ne veut pas nommer parce que tout le monde la connaît »,... etc.

1. G. Conaki, p. 38-46.

Quand ils ne font pas des vers d'amour, l'un s'inspire d'une montre remontée, l'autre rime sur un petit parapluie... N'avaient-ils pas vu dans Dorat une ode sur la « Galanterie moderne » et chez Lebrun une élégie à propos d'une « Hémorragie violente et qui pensa devenir mortelle »?...

A ces deux défauts s'en ajoute un troisième : la fausseté ou l'exagération : quand ces ancêtres de la poésie roumaine ne se croient pas obligés de célébrer des sentiments qu'ils n'ont jamais éprouvés, ils exagèrent outre mesure ceux qu'ils ont réellement eus :

Ah ! petit ruisseau, va me chercher
Celle qui fait que j'ai versé
Des larmes qui t'ont troublé ;

(I. Văcărescu, *Au ruisseau*¹.)

ou bien :

L'aube paraît
Et je n'ai pas encore fermé les yeux.
Comment les fermer, quand ils jettent
Des ruisseaux de feu brûlant ?

(C. Conaki, *L'aube paraît*².)

A côté de ces graves défauts, défauts de décadents, qu'ils ont en commun avec leurs maîtres français, les poètes roumains en ont d'autres qui leur sont propres, ce sont leurs défauts de débutants. Du moins les poètes français ont ce qu'on pourrait appeler des « qualités négatives », dont ils sont redevables, à vrai dire, au passé littéraire de leur pays. S'ils sont longs, s'ils sont faux, s'ils sont vides, du moins sont-ils clairs, nobles et corrects. On peut dire d'eux qu'ils ont sacrifié « le fond » à la forme, tandis que les premiers poètes roumains n'ont ni fond ni forme. Si le manque de fond est en grande partie la faute de leurs maîtres, le manque de forme doit être attribué surtout au fait que ces poètes n'ont point de prédécesseurs, que ce sont les premiers à

1. I. Văcărescu, p. 65.

2. C. Conaki, p. 106.

« décrocher la lyre ». Ils doivent créer le vers roumain. Personne avant eux n'a écrit des vers proprement lyriques¹ et, sur ce point, le seul pour lequel leurs maîtres auraient pu leur servir de modèle, ils restent abandonnés à eux-mêmes : la langue roumaine ayant l'accent tonique, le vers roumain ne pouvait ressembler au vers français qui a pour principes le nombre des syllabes et la rime, — il devait plutôt ressembler au vers italien, où l'accent tonique doit concorder avec le rythme propre du vers. Cette difficulté ne sera pas toujours vaincue par les plus célèbres des poètes roumains à venir. C'est pourquoi l'on sait plus de gré aux Conaki et aux Văcărescu des quelques essais où ils ont réussi qu'on ne leur en veut pour leurs nombreux échecs. On est presque tenté de passer outre aux innombrables hiatus, cacophonies, élisions illícites, chevilles, vers boiteux, vers mal rythmés et mal rimés que l'on rencontre à chaque instant.

S'ils n'avaient eu que le vers à inventer ! mais qu'on y songe, ils avaient encore à fabriquer la langue : des répétitions, des lourdeurs, des gaucheries, des obscurités sans nombre devaient caractériser cette langue de débutants. Si les Dorat et les Collardeau ne sont pas poètes, on s'en aperçoit tout de suite, car le vide de leur pensée transparaît aussitôt à travers la pureté de leur forme. Mais il faut se donner de la peine pour comprendre qu'il n'y a rien dans les deux premiers poètes roumains. Leur langue a l'air de vouloir dire quelque chose, puis le sens vous échappe... Que l'on essaye de mettre leurs vers en français, dans cette langue de leurs maîtres, qui est comme la pierre de touche des idées claires, on s'apercevra qu'en réalité on n'avait rien compris du tout. C'est pourquoi on vante aujourd'hui ces « grands poètes » du commencement du siècle, mais personne ne les lit plus. C'est aussi pourquoi il nous est très difficile de donner des échantillons de leurs poésies au lecteur français. Il n'y a guère chez eux de poésie qui soit parfaitement claire d'un bout à l'autre. Nous citerons les deux moins obscures :

1. Pour la poésie populaire, voir la fin de ce chapitre.

L'Amour

DU BOYAR MOLDAVE

Amour, dis-moi en quoi ai-je
 été fautif à ton égard.
 Moi qui t'ai tant honoré,
 Pour que tu me tortures,
 comme un bourreau
 (Sans que je sois coupable)?
 Tu m'as dit que deviens
 heureux,
 Tout homme qui aime,
 Et qu'on ne peut pas être,
 A la fois insensible et vi-
 vant,
 Regarde les blessures que
 tu as faites,
 A quelqu'un qui a eu de la
 confiance en toi...¹

L'Amour

DU BOYAR VALAQUE

La bonne chose,
 La très belle,
 Oui, à ce qu'on dit,
 Est agréable à tout le
 monde !...

—

Il suffit que je la nomme !
 Dans l'instant.
 Tous ceux qui sont sensibles
 Tressailleront.

—

Et pourtant la nommer
 J'en ai une forte envie...
 Car c'est un don du ciel
 Que le doux Amour !

Vous tous qui m'entendez,
 Commencez déjà à brûler,
 Vous devenez immobiles !
 Vous changez de visage !

—

Nous tous, Saint Amour,
 Voulons te sacrifier
 Tout ce que nous avons
 De plus cher au monde².

Etc., etc.

Mais rien ne se perd dans la nature et les premiers efforts des poètes logothètes devaient servir au développement de la littérature roumaine. Si l'on se met à considérer les choses à la loupe, à faire l'analyse plutôt de l'esprit des poètes que de la valeur de leurs œuvres, et que l'on se demande en quoi ces deux poètes diffèrent de leurs obscurs contemporains, en quoi le troisième des Văcărești l'emporte sur les Văcărești ses prédécesseurs, — on ne peut s'empêcher de reconnaître l'apparition d'un certain mouvement dans leurs pièces de vers, d'une certaine vibration de l'âme en face de la nature, d'un vague élan poétique, en même temps que d'un confus sentiment de la musique du vers. — Si, comme on le dit, la poésie lyrique a pour objet, avant tout, de nous dépeindre l'âme du poète, on ne saurait nier que ce mouvement, que cet élan vague, que cette vibration spéciale de l'âme marquent un effort de sincérité qui est le commencement de la vraie poésie. Cela ne suffit pas encore. La poésie est un art, elle ne peut rester dans le vague, elle exige qu'on précise ses senti-

1. C. Konaki, p. 130.

2. I. Văcărescu, p. 225.

ments, ses émotions, qu'on les exprime, qu'on les rende intelligibles aux autres. Pour cela il faut que l'émotion du poète soit profonde, qu'elle se prolonge autant que possible, ou, tout au moins, lui revienne assez souvent, qu'il soit familiarisé avec elle, mais il faut, avant tout, qu'elle garde sa sincérité. Et cela même ne suffit pas encore, il faut que cette émotion se précise encore plus, qu'elle remonte, pour ainsi dire, du cœur au cerveau, qu'elle devienne pensée, images poétiques. Quiconque a l'âme poétique, n'a pas pour cela même, le don poétique. Il faut que l'esprit intervienne, qu'il extériorise, en quelque sorte, l'émotion jadis ressentie, qu'il la considère à part, comme indépendante de l'âme qu'elle a fait vibrer, qu'il la décompose, qu'il en écarte tout ce qui est par trop personnel, tout ce qui n'est pas généralement humain. Bien plus, il faut que le sentiment éclairci, extériorisé et comme généralisé par la pensée soit exprimé par le langage, dans un langage propre à la poésie, et il faut encore que le tout soit modelé dans des vers...

On voit combien de pas restaient encore à franchir à la poésie lyrique. Mais s'il est vrai que les essais des poètes français ne remplissaient guère que les dernières conditions, langue et versification correctes, on peut dire que la poésie lyrique roumaine remplissait la première et la plus nécessaire : vibration et élan vague encore de l'âme.

Ce premier tressaillement de l'âme poétique roumaine ne se perdra pas. Les conditions politiques et sociales s'améliorant peu à peu, il pourra se propager dans un milieu plus conscient et plus instruit, s'amplifier, se préciser, s'ennoblir. On verra les essais des poètes lyriques roumains acquérir une à une les qualités qui manquaient aux deux précurseurs. Dans la vie publique, les âmes auront des préoccupations plus élevées, et dans la littérature, on fera choix de meilleurs modèles et de guides plus sûrs (Boileau et les poètes romantiques). Aussi, cinquante ans plus tard la poésie lyrique sera peut-être de tous les genres littéraires celui qui aura donné les œuvres les plus parfaites.

§ 4. — Il ne restait plus parmi les genres littéraires à imiter du français que le théâtre, et on en fit la connaissance vers la même époque. Ce fut cette fois une véritable révélation, on ne soupçonnait pas l'existence de ce genre en Moldavie et en Valachie. Le récit historique ou la nouvelle, la poésie lyrique elle-même sont des genres plus naturels et qui avaient déjà été tous essayés avant l'influence française. Pour le théâtre on ne se doutait point de ce que cela pouvait être. Le service religieux, si théâtral dans l'Église orientale, avec les costumes richement dorés des officiants, qui tour à tour paraissent au milieu des fidèles et disparaissent derrière le rideau cachant l'autel, — ou encore certaines fêtes populaires, comme le « Jeu des Călușari » où les paysans couverts de sonnettes et armés de bâtons simulent, dit-on, en dansant, l'enlèvement des Sabines, voilà peut-être les seuls spectacles qui auraient pu donner l'idée du théâtre. Il y avait encore le « Vicleim » (Bethléem), sorte de troupe d'acteurs ambulants qui, à la Noël, vont de maison en maison jouer une sorte de mystère. Le personnage principal en est l'Empereur Irod (Hérode). Dans la première partie, on amène devant lui les « trois Rois de l'Est » (les Mages) : Gaspar, Melchior et Valtazar, qui ont osé, malgré ses édits, aller, conduits par une étoile, chercher le Sauveur nouveau-né. Irod ordonne de les emprisonner, puis, effrayé par leurs imprécations, les fait immédiatement mettre en liberté. Dans la seconde partie, un enfant vient prophétiser à Irod le baptême de Notre-Seigneur, sa mise en croix, sa Résurrection, son Ascension : Irod émerveillé se convertit au christianisme. Quelques officiers du palais, de petits enfants, un pâtre et un nègre (« Arap ») servent de personnages épisodiques. Avec le temps une partie profane s'était ajoutée à cette partie sérieuse. On appelait ce divestissement : le jeu des poupées. Dans une sorte de boîte à guignol portée par deux jeunes gens et qui devait figurer le jardin de l'empereur Irod, on voyait défilier devant le vieux Petit-Jean, garde de la Cour et devant la Grande Poupée, comme devant les compères d'une revue, toute une série de personnages satiriques : le marchand de lait caillé et le marchand de « braga »

(boisson turque) qui se disputent, plusieurs Russes passant par le pays et commettant des désordres, un Tzigane voleur, un Juif peureux, un prêtre ivrogne, une femme fardée¹... C'était comme un rudiment de comédie à côté d'une ébauche de drame. — Mais on aimait déjà mieux les Italiens, Arméniens ou Grecs montreurs de *panoramas*, équilibristes, écuyers ou prestidigitateurs. Le public accourait en foule au cirque français Mathieu, venu à Bucarest en 1805², et on ne se lassait pas d'applaudir les jongleurs du café turc qui se sortaient des rubans du nez ou se perçaient le bras avec une épée.

L'arrivée d'une grande troupe de comédiens allemands à Jassy, en 1812, était destinée à produire comme une véritable révolution dans les esprits. On voyait pour la première fois un véritable théâtre. Ces acteurs obtinrent la permission de jouer dans la maison du grand boyar Grégoire Ghica, près la cour princière, et désormais les jeudis, samedis et dimanches, les boyars de toutes les conditions et leurs femmes, en grande toilette, vinrent assister à ces représentations que le prince régnant Scarlat Calimaki honorait même de sa présence. On s'émerveilla de la magnificence des costumes, des décors, mais surtout de la faculté prodigieuse qu'avaient « ces gens-là » de « dissimuler les choses » au point que « pendant ce temps-là, ils vous faisaient oublier vous-même leur tromperie³... »

Mais presque personne ne comprenait rien à ce que l'on disait sur les planches. On exprima le désir d'entendre dire des « choses pareilles » en grec ou en français. Les grands dascăli grecs de Jassy répondirent à ces vœux et organisèrent, à l'intérieur de leurs écoles, des représentations théâtrales où ils convièrent les parents. La direction en fut confiée à M. Lincourt, l'émigré, professeur de langue et de littérature françaises à l'école de Kiriac.

1. Cf. M. Belador, ** Histoire du théâtre roumain. Craiova, 1897, p. 9 et 10. Adamescu, * Histoire de la langue et de la littérature roumaines, p. 82.*

2. Xenopol, ** Hist. des Roumains, t. V, p. 605.*

3. Cf. M. Belador, p. 11.

On y jouait en français du Voltaire, en grec du Sophocle, de l'Euripide et de l'Aristophane¹.

Il paraît que ces représentations de 1814 eurent du succès. C'était le moment où le jeune Assaki, de retour de Rome, avait ouvert un cours de mathématiques appliquées, en roumain, à l'Académie grecque de Jassy, et méditait, de concert avec son ami le métropolitain Benjamin Costaki, les projets les plus divers pour régénérer la littérature roumaine. Il avait assisté à Vienne et à Rome à des représentations théâtrales données dans la langue même du pays. N'était-il pas temps de donner aussi des représentations en roumain? Le métropolitain était loin de partager l'avis de Bossuet sur le théâtre, il embrassa les idées du jeune Assaki. Le grand hatman Constantin Ghica converti lui aussi à la mode nouvelle, ouvrit ses propres salons pour les représentations du « Théâtre de société ». Divers jeunes boyars et boyarines offrirent leur gracieux concours. Assaki choisit exprès pour l'ouverture du théâtre le 25 décembre 1816, jour de la Noël (anniversaire de la naissance du Sauveur, qui devait être ainsi celui de la naissance des lettres roumaines). On joua en français l'*Alzire* de Voltaire et une pastorale composée en roumain par Assaki lui-même d'après Gessner et Florian, *Mirtil et Chloë*. Si le sujet de cette pastorale, malheureusement perdue, était le même que celui du poème de Gessner, il s'agit de deux enfants, un garçon et une fille qui, pour obtenir la guérison de leur père malade, offrent au dieu Pan, l'un des guirlandes, l'autre la vie de son petit oiseau. Le dieu leur répond : « Les Dieux aiment exaucer les vœux de l'innocence. Aimables enfants, n'immolez point ce qui fait vos délices, votre père est rendu à la vie »². — Chloë fut joué par M^{me} Chubin, née Ghica, fille du Hatman, Mirtil par le jeune boyar Ghica, un « prêtre du temple » était représenté par le jeune boyar Constantin Sturdza. Le rideau, d'après un modèle italien, représen-

1. Cf. M. Belador, p. 12. — C. Calmuschi, *G. Assaki, p. 12.

2. Gessner, *Contes nouveaux et idylles*, trad. par M. D***, Zurich, 1773, p. 136-138.

taient Apollon et les Muses tendant la main à la Moldavie pour la relever... Le succès dépassa, paraît-il, toutes les espérances. Les représentations se continuèrent et l'enthousiasme ne se refroidit qu'à la fin d'une deuxième année. A l'ouverture de la saison suivante (25 décembre 1817), Assaki adressa une ode touchante à ses premiers interprètes : « au Prince G... » et à « Mme E. S. ».

En ces temps d'abaissement, où la langue roumaine
Chassée des palais, ne se parlait plus que dans les bergeries,
Vous, nobles de naissance et de cœur, en *brisant ses fers*,
Avez parlé les premiers comme ceux qui donnent le pain *et le miel* (?)
Et dans une idylle vous avez fait voir que leurs cœurs ne sont pas fermés
A ce qui est respect, reconnaissance, amour et vertu...
C'est à vous donc que revient l'honneur de l'ouverture de notre théâtre.
Que cela vous reste comme un souvenir de vos sereines jeunesses.
La première goutte qui tombe sur le rocher, si petite qu'elle soit,
Fraie la voie au ruisseau, qui vient après elle...¹.

Le « ruisseau » ne suivit pas tout de suite cette « première goutte », — mais les représentations franco-roumaines d'Assaki rendirent enthousiaste un grand boyar de la « protipenda moldave ». C'était le futur auteur de la *Tragédie* et le traducteur passionné de Florian, le vornic Alexandre Beldiman. Il se mit à l'œuvre et, grâce à son « inextinguible ardeur », comme il le dit cette fois encore, il parvint à traduire l'*Oreste* de Voltaire « pour l'instruction et l'avancement du peuple »².

Deux ans après l'ouverture du théâtre moldave, une série à peu près identique d'événements se succédant en Valachie, y amenèrent la création d'un théâtre national. On a encore moins de données précises sur cette évolution. On sait seulement que ce fut la fille du hospodar Caragea, la « très instruite princesse Ralu », admiratrice passionnée de Mozart, Beethoven, Schiller, Goethe, qui fit venir, vers 1819, une troupe allemande composée de chanteurs et d'acteurs. Cette troupe joua d'abord au palais princier même, puis dans un théâtre en bois que la jeune prin-

1. G. Assaki, *Recueil de poésies*. Jassy, 3^e édit., 1863, p. 80. Cf. Belador, p. 13 et suiv.

2. Belador, p. 15.

cesse fit bâtir exprès (1819). Au répertoire figuraient *Saül* (Alfieri), *Ida*, *Pia de Tolomei*, *Les Brigands*, *Faust*, de même que des opéras, *Gazza Ladra*, *Moïse en Égypte*, *Cenerentola*, *L'Italienne à Alger*, de Rossini, *La flûte enchantée* de Mozart, *Idoménée*, etc. Mais le théâtre fut bientôt détruit par un incendie, et la troupe s'en alla¹.

On la regretta peu, car, à part la princesse Ralu, personne n'était guère en état de comprendre la musique occidentale et les représentations en allemand. D'ailleurs, à ce moment même on commençait à faire jouer dans les salons les jeunes élèves des écoles grecques. La princesse Ralu fut tellement enthousiasmée d'entendre jouer en grec la *Mort de César*, *Mérope*, *Zaïre*, *Mahomet*, qu'elle envoya à ses frais le meilleur des jeunes acteurs pour étudier l'art dramatique à Paris, auprès de Talma, dont la renommée était parvenue jusqu'à elle².

Bientôt la jeunesse valaque fit un pas de plus et, à l'instar des Moldaves, voulut faire jouer des pièces dans la langue nationale. Un jeune élève, Mănescu, traduisit l'*Hécube* d'Euripide en roumain, un autre s'attaqua à l'*Avare* de Molière³. — Le boyar Văcărescu, aussi enthousiaste que le vornic Beldiman en Moldavie, traduisit, avec des peines infinies, le *Britannicus* de Racine⁴.

Tels furent à peu près les débuts du théâtre dans les deux Principautés, au commencement de ce siècle. Il est déjà impossible de faire un pas dans l'étude du développement de l'esprit roumain sans rencontrer un Français ou des choses françaises qui se mêlent à tout, qui guident les débutants et leur indiquent tant bien que mal la voie à suivre.

1. T. Burada, **Recherches sur l'École philharmonique de Bucarest (1833-1837)*, dans les **Causeries littéraires*, année XXIV, p. 3.

2. Recordon, p. 92. — T. Burada, dans les *Causeries littéraires*, année XXIV, p. 4. — G. Bengescu, **V. Alexandri*, dans les *Causeries littéraires*, année XXI, p. 962. — I. Ghica, **Lettres*, p. 44.

3. Cf. C. D. Aricescu, dans les **Actes justificatifs à l'Hist. de la Révol. roumaine*, p. 22. — T. Burada, dans les **Causeries littéraires*, année XXIV, p. 4.

4. G. Bengescu, dans les **Causeries littéraires*, année XXI, p. 962.

§ 5. — Il nous reste à dire quelques mots sur la langue littéraire de l'époque, et sur l'influence qu'exerça dès cette première phase la langue française sur la langue roumaine.

On sait que le roumain forme parmi les langues latines une catégorie à part : c'est, à bien des points de vue, la langue moderne qui se rapproche le plus du latin, à d'autres celle qui s'en éloigne le plus. Les formes de la grammaire sont du plus pur latin. Le vocabulaire, si l'on ne fait attention qu'aux mots les plus usuels, est presque entièrement latin, mais si on le considère dans son ensemble, on ne saurait rien imaginer de plus hétérogène. De même que la langue anglaise, sans cesser pour cela d'être une langue germanique, contient, pour moitié au moins, des mots d'origine française, la langue roumaine, sans cesser d'être une langue latine, contient pour moitié au moins, des vocables étrangers, hongrois, turcs, grecs, slaves surtout, dus au contact du peuple roumain avec les peuples avoisinants et à son long éloignement des peuples latins de l'Occident. Conscients de leur « latinité », les chroniqueurs moldaves avaient tâché de rendre la langue littéraire du pays aussi latine d'apparence que possible ; n'osant pas trop s'attaquer au vocabulaire, qui devait être celui dont se servait tout le monde, ils s'étaient contentés de se servir le plus rarement possible de vocables étrangers, mais toute leur attention se concentra sur la syntaxe et le style : là, ils étaient à proprement parler, maîtres, car on n'avait point écrit avant eux, et c'était à eux de donner le premier exemple de la langue littéraire. Leur syntaxe est une syntaxe latine et, en même temps, on s'aperçoit que c'est une syntaxe très réfléchie, longtemps travaillée : à ne considérer que la tournure de leurs phrases et l'allure générale de leur style, on se dit que ces auteurs sont des auteurs de race latine, qu'ils ont reçu une éducation latine ou qu'ils ont un idéal latin. Le fait est que tout cela se trouve réuni chez les premiers chroniqueurs de la Moldavie.

Mais ce n'est point sur le vocabulaire, sur la syntaxe et le style d'un Grégoire Ureki que devait s'exercer l'action de la langue française. Le XVIII^e siècle avait exercé une influence

aussi néfaste sur la langue littéraire que sur le développement de l'esprit du peuple roumain. Le vocabulaire, aussi bien que la syntaxe, s'était corrompu, avait rendu la langue méconnaissable. Beaucoup d'anciens mots justes, plastiques, latins même, avaient été oubliés, des vocables grecs, turcs, russes, avaient pris gauchement leur place. La langue roumaine des villes, surtout celle des salons, était devenue un mélange informe de toutes les langues incultes de l'Orient. Beaucoup de mots nouveaux faisaient double emploi, la plupart étaient destinés à disparaître bientôt. On est tout étonné d'entendre que l'on disait, il n'y a pas un siècle : *ighemonicon* pour dire *amor-proprîu*, *metahirisi* pour dire *felicitare*, *sevas* pour dire *respect* ; que l'on écrivait : *anapoda*, *ipochimen*, *ipollipsis*, *to procopsamen*, *flonikie*... ; et de même, en se servant de mots turcs : *iskiuzar* pour dire *afemeiat* (efféminé), *coscogea* pour dire *enorm*, *aferim* pour dire *bravo*, *temenea* pour dire *compliment respectuos*, *mezat* pour dire *licitație*... ; ou enfin, en se servant de mots russes : *gospodărie* pour dire *menaj*, *cin* pour dire *rang*, *jalbă* pour dire *petiție*, *podorojnă* pour dire *bilet de poștă* ¹. La langue écrite, au lieu d'opposer une résistance, ne faisait, au contraire, qu'encourager cette invasion.

D'un autre côté, la belle phrase longue, claire, latine, dont un Miron Costin avait donné l'exemple, s'était brisée en tronçons qui tantôt finissaient brusquement sans raison aucune, tantôt s'allongeaient outre mesure. Déjà la paresse ou la confusion de la pensée force le verbe à ne plus quitter le milieu de la phrase, et l'adjectif à suivre toujours le substantif. A chaque instant des *et*, des *mais*, des *donc*, des *de même*, des *que*, des participes surtout à n'en plus finir, employés à tort et à travers, barrent le passage à la pensée. Trop pressés et trop ignorants, les écrivains du xvin^e siècle écrivent à peu près comme les choses leur passent par l'esprit, avec désordre et maladresse. Tantôt

1. Cf. Alexandri, **Théâtre*, t. IV. Buc., 1875, à la fin : Explication des mots vieux et étrangers, p. 1745 et suiv.

l'expression dépasse la pensée, tantôt elle n'en rend que la partie la moins importante. On se demande en présence de ces élucubrations si leurs auteurs auraient pu de sang froid comprendre ce qu'ils avaient écrit dans un accès de fièvre. — Mais voici un exemple de cette langue, de cette syntaxe et de ce style qui caractérisent le XVIII^e siècle :

Il a de plus prouvé que s'il lui sortait une bonne somme pour pouvoir enlever les ordres de l'Empereur, il enlèverait aux boyars démissionnaires et aux couvents les impôts sur les abeilles et sur le vin ; et ainsi, tous ont accepté et se sont réjouis ; seulement la chose ne plaisait pas à quelques-uns des boyars et aux ciocoi qui pillaient le pays, car beaucoup de monde s'était ramassé dans les villages de ces boyars, et d'autres étaient presque sans personne¹.

Cette phrase, une des plus typiques, due au chroniqueur Jean Neculce, qui ne représente pourtant que la première décadence, n'est pas plus claire en roumain qu'en français.

C'est sur cette langue bizarre du XVII^e siècle, riche de tous les éléments dont elle n'avait nul besoin, mais pauvre en elle-même et informe, que le français devait exercer son action prolongée. Quand, à la fin du XIX^e siècle, la littérature roumaine sera à la veille d'échapper à l'influence française, la langue sera devenue méconnaissable. Il n'est pas exagéré de dire qu'il y a autant de différence entre la langue roumaine d'aujourd'hui et celle du commencement du siècle, qu'entre le français du XVI^e siècle et celui de nos jours. Vocabulaire, syntaxe, style, tout est radicalement transformé. C'est à la langue française, c'est au commerce des auteurs français que la langue roumaine d'aujourd'hui est redevable de tous ses progrès. Il est curieux de voir de quelle manière cette influence se fit sentir dans les premières traductions et imitations du commencement du siècle.

Au moment où nous en sommes arrivés, les boyars se trouvent devant des livres étrangers, devant des livres français. A leur

1. Les *Chroniques de la Roumanie*, t. III, p. 416.

grand étonnement, ils s'aperçoivent qu'il suffit d'avoir étudié systématiquement le français pour qu'il paraisse clair, pour qu'on le comprenne mieux que sa propre langue. Cette clarté devait les frapper surtout chez Florian, Marmontel, Piron ou Dorat, et leur inspirer l'idée de les traduire. Mais il ne fallait pas obscurcir dans sa propre langue ce qui était assez clair dans une langue étrangère. De là la nécessité de se servir, pour les traductions, d'une autre langue que celle dont on se servait journellement et qui ne faisait qu'embrouiller les idées. On se trouvait en présence de mots qu'il fallait rendre exactement, de tournures dont il fallait trouver l'équivalence en roumain, de phrases qui finissaient, qui étaient logiquement construites et pour la traduction desquelles l'ancien moule de phrase manquait de souplesse et de netteté. Les œuvres françaises imposèrent donc un double travail aux boyars : un travail de compréhension d'abord, un travail linguistique ensuite, pour essayer de rendre les choses que l'on croyait avoir comprises. Elles étaient naturellement destinées à transformer à la fois la pensée et la langue roumaines. Les mêmes écrivains roumains qui perdent la tête quand il s'agit d'écrire de leur cru, et qui ne savent ni quels mots employer ni comment finir leurs phrases, ni ordonner leurs idées, deviennent des gens raisonnables et attentifs quand ils se trouvent en présence d'un original français à traduire. Mille problèmes qu'ils n'auraient jamais soupçonnés se posent à leur esprit. Ils s'aperçoivent qu'ils doivent se rendre un compte exact de chaque élément de la langue, que chaque mot a ou doit avoir un sens précis, qu'il y a en français des mots à peu près synonymes et pour lesquels il faut trouver plusieurs mots dans sa langue, — ils voient tout de suite ce que signifie tel ou tel mot, mais, après bien des recherches, des réflexions, des questions posées à droite et à gauche, ils constatent qu'il n'y a point d'équivalent en roumain. Et les expressions ! et les proverbes ! et la structure générale de la phrase !... Devant ces œuvres françaises, étonnamment claires en elles-mêmes, quand il ne s'agit que de les comprendre, mais étonnamment difficiles quand il s'agit de les

rendre dans leur langue, ces grands écoliers de la Moldavie et de la Valachie se sentirent bien souvent embarrassés, apprirent à être surtout modestes et furent tout à fait fiers quand ils parvinrent à les traduire.

Ce fut ainsi que les traductions ou les imitations du français ouvrirent les yeux des traducteurs sur deux maux auxquels il fallait absolument remédier : ils s'aperçurent que, comparée au français, leur langue était à la fois très confuse et très pauvre. — C'était précisément la langue française qui devait l'aider à se débarrasser de ces graves défauts. Mais il fallait pour cela du temps, et les premiers effets peuvent sembler d'abord plutôt contraires au but à atteindre.

Trois écrivains semblent avoir été préoccupés surtout du problème de la langue et sur chacun d'eux l'influence française devait s'exercer d'une manière différente. En première ligne, le traducteur anonyme des *Pensées* d'Oxenstierna, qui voulut rester, dans ses vocables, expressions et tournures de phrase, aussi Roumain que possible et rappeler aussi peu que possible son original : mais l'insuffisance de sa connaissance du français et la pauvreté de la langue roumaine du temps font qu'il traduit fort souvent à côté et que ses nombreuses périphrases n'étaient point destinées à lui survivre. — Le grand logothète Văcărescu, dans la traduction qu'il fit de *Britannicus*¹, voulut, au contraire, rester le plus près possible de son original français ; il voulut donner à la langue littéraire commençante la concision, l'élégance, l'allure générale de la langue de Racine, avec ses périphrases et ses inversions classiques : mais la langue roumaine lui résista, et il ne réussit qu'à rendre son style raide, lourd, noueux, souvent gauche et incompréhensible. — Le troisième, ce fut le grand vornic Alexandre Beldiman dans ses nombreuses traductions de Florian. Une traduction lui semble une chose si difficile, qu'il devient tout à fait modeste dans la préface de son *Numa Pompilius* et s'exclame :

1. Cf. A. I. Odobescu, *Écrits littéraires et historiques*, t. I, p. 246 et suiv.

Mais il vous est impossible d'écrire dans la langue de tous les jours, langue si indisciplinée et qui se conforme si peu aux exigences du métier grammatical...

Avec un peu d'attention, on s'aperçoit qu'il se pose à chaque ligne ce double problème : Comment faire pour rendre le sens de la phrase française d'aussi près que possible, et pour rester en même temps, dans son style et son vocabulaire, aussi Roumain que possible ? Il tombe fort souvent dans les deux excès : parfois il est si près du français que, pour la clarté parfaite de la phrase, il aurait mieux fait de garder la langue originale ; parfois, au contraire, il trouve si bien l'expression roumaine, qu'elle ne répond plus à rien de ce qu'il y avait dans le texte français. On ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître que, sur deux points son modèle lui porte profit : 1° il est bien obligé de finir sa phrase là où Florian la finit, et d'être plus ou moins correct et logique, — ce qui ne lui arrive pas souvent quand il écrit « sa Tragédie » ; — 2° il ne se sert guère dans ses traductions de tous les mots grecs, turcs et slavons à la mode dont il encombre à chaque instant cette même « Tragédie »...

On n'est redevable à ces débutants de la nouvelle littérature roumaine que de deux choses : de s'être les premiers rendu compte des difficultés qu'il y a à créer une langue littéraire et des insuffisances de toutes sortes que présentait, à cet égard, la langue roumaine ; — d'avoir fait, pour constituer cette langue, les premiers efforts. Ces efforts, il faut bien le dire, sont restés inutiles la plupart du temps, comme le sont presque toujours les premiers efforts en littérature. Leur utilité consiste à dispenser les générations suivantes de les faire.

Il a manqué bien des choses à ces premiers traducteurs et imitateurs des œuvres françaises : en premier lieu, il leur a manqué des devanciers : étant les premiers, ils ne pouvaient avoir encore l'instinct de ce qu'ils devaient employer et de ce dont ils devaient s'abstenir, des expressions à introduire et de celles dont la langue n'avait nul besoin ; parmi les mots et

tournures de la langue elle-même, ils ne sentent pas ceux qui peuvent entrer dans la langue littéraire et ceux qui ne relèvent que de l'argot. Loin d'être en état de deviner, à plusieurs siècles de distance, quel serait l'esprit de la langue littéraire, ils n'ont pas pu le faire à une distance de quelques dizaines d'années. Ils ont eu, en outre, le malheur de tomber toujours à faux. Les poètes lyriques surtout, les deux grands Logothètes, ont cette regrettable mauvaise chance que les mots et les expressions dont ils se servent pour exprimer leurs sentiments deviendront juste ceux dont on se servira pour parodier les mêmes affections. C'est pourquoi, aujourd'hui, quand ces auteurs ne provoquent pas le sommeil, ils excitent infailliblement le rire.

Ils ont un second défaut plus grave et dont ils auraient pu se garder. Grands boyars de la « protipenda », il leur a manqué de connaître précisément ce qu'ils méprisaient le plus dans le pays, le sain élément des campagnes, dont la langue aurait suffi pour leur montrer des trésors infinis dont on ne se doutait point et pour leur inspirer une phrase plastique, vivante, limpide. Cette langue leur aurait surtout fixé d'avance la ligne de démarcation entre les éléments qu'on devait introduire et ceux dont on n'avait pas besoin. Elle leur aurait montré que s'il était nécessaire, pour exprimer les idées abstraites, d'emprunter des termes au français, on n'en avait presque jamais besoin quand il s'agissait des choses concrètes et intimes.

L'instinct de la langue, les auteurs roumains le gagneront avec le temps : qu'ils continuent à lire de plus en plus attentivement les ouvrages français pendant quelques dizaines d'années, qu'ils varient surtout leurs modèles, qu'ils se pénètrent de ce qui est naturel et de ce qui est artificiel dans leur propre langue, de ce qui est clair et de ce qui est obscur, de ce qui doit y rester et de ce qui doit en disparaître. — L'amour de la langue nationale, ce ne sera pas le français qui le leur donnera, — et même on peut dire qu'au contraire l'influence française créera comme une langue roumaine à part, à côté de la langue populaire : la langue de tout ce qui est abstrait, la langue de la pensée, des sciences,

de la politique. Mais ce sera encore la France qui leur fera connaître la langue populaire, quand les principes sociaux de la grande Révolution pénétreront dans le pays après les principes politiques, quand on verra de près le peuple français, et que le grand boyar ira chercher et étudier dans ses campagnes, le paysan, « son égal ».

§ 1. — Il nous reste à jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette société de la fin des règnes phanariotes pour voir quelles pensées et quelles tendances nouvelles la caractérisent. Après avoir examiné les résultats littéraires, il est bon d'examiner les résultats sociaux, psychologiques de la première influence française.

Cette influence ne pouvait être, pour commencer, que tout extérieure et toute superficielle. Des formes, des formes, et encore des formes, voilà tout ce qu'elle pouvait donner. Faut-il s'en étonner? La France est loin, c'est seulement par des intermédiaires plus ou moins fidèles, par les consuls et les émigrés, par les Russes ou les Phanariotes, qu'on avait appris à la connaître. Mais à cette connaissance vague et lointaine de la civilisation occidentale, il faut ajouter des causes plus profondes. Chez les peuples primitifs, dit Herbert Spencer, le luxe précède toujours le nécessaire. Il y a dans l'histoire de la civilisation peu d'exemples aussi frappants de cette loi que les premiers tâtonnements de la « renaissance » roumaine. Moldaves et Valaques représentent au début du siècle un peuple enfant dont le raisonnement n'est pas encore formé et dont les choix ne peuvent être dictés que par le caprice ou le sentiment, un peuple oriental qu'attire avant tout ce qui frappe l'imagination : les formes, la couleur, la lumière, le bruit, — un peuple élevé en outre dans un mauvais milieu, et chez qui le contact avec des maîtres comme les Turcs, des administrateurs comme les Phanariotes, et des conquérants à demi civilisés comme les Russes, a entretenu l'ignorance et

développé outre mesure la vanité. Faut-il ajouter que ce peuple primitif, oriental, mal élevé, est aussi un peuple latin? Comme ses ancêtres et comme ses frères modernes, il a l'esprit de généralisation poussé à l'extrême, et cela d'autant plus que son caractère enfantin ne saurait le défendre contre les généralisations hâtives. Il s'est formé dans l'esprit des Moldaves et Valaques quelques propositions générales qui les guident en toutes choses : « Les hommes sont tous bâtis de la même manière », « Tout est applicable partout », « Tout effet représente ou doit représenter la même cause », « Tout est bon chez un peuple civilisé », etc. — Des esprits aussi mal préparés ne pouvaient s'assimiler de la civilisation française que ses formes les plus extérieures. Encore faut-il ajouter que cette influence si superficielle ne pouvait se faire sentir en dehors de la classe la plus influente du pays, de la classe des boyars.

Des formes, voilà le mot qui pourrait le mieux caractériser cette première phase de l'influence française sur les esprits des Principautés. De tous les points de l'horizon, Moldaves et Valaques reçoivent des « formes » et on dirait qu'ils en ont toujours une plus grande soif. Aux Russes ils empruntent une nouvelle distribution des maisons, les grands dîners, les manières polies « à l'européenne », « à la française ». De leur côté, les Grecs marchands, qui allaient tous les ans aux grandes foires de Leipzig, poussent maintenant jusqu'à Paris, ils en reviennent avec des meubles « de l'Occident », des voitures, des articles d'orfèvrerie, des vêtements à la mode de la capitale. Quelques-uns ont fait raccourcir ou même raser leur barbe et portent des costumes qui bientôt vont faire envie aux grands boyars ¹. Mais c'est encore aux Français eux-mêmes qu'est dû le plus fort de l'invasion des modes occidentales. Attirés par la réputation de vanité, de luxe et d'hospitalité des boyars moldaves et valaques, on voit une foule de marchands, artisans, couturières, tailleurs, maîtres de danse, domestiques, gouverneurs français se jeter sur les

¹ Xenopol, V, p. 603.

Principautés. Les vieilleries qui encombraient les boutiques de Paris y étaient payées fort cher, de même que les personnages tarés ou sans ressource pouvaient s'y faire une brillante situation ¹. L'engouement fut surtout marqué d'abord chez les femmes. Plusieurs dizaines d'années avant que les boyars eussent quitté tout à fait leurs encombrants calpaks ou leurs immenses culottes orientales pour les chapeaux et les pantalons à l'européenne, les femmes avaient adopté les modes les plus excentriques de la France royaliste ². Mais déjà on voit quelques jeunes boyars qui s'habillent à l'européenne; avec leur français prononcé à la russe, leurs manières polies apprises ils prennent aux yeux des étrangers un air étonnamment occidental : il semble même, tant on a bien appris des Russes et des Grecs cet art raffiné de dissimuler les lacunes de son éducation, qu'ils n'aient jamais été des Orientaux. Devant cette rapide introduction des formes de civilisation européenne, le voyageur qui revient après quelques années dans le pays est comme effrayé. « Un grand changement est survenu dans les mœurs et dans les coutumes depuis les deux dernières guerres, écrit en 1822 le consul Raicevich. L'année dernière quelques-uns de ces boyars de Valachie étaient passés en Russie, ils avaient pris le costume des Européens et il eût été difficile de les distinguer d'avec ces derniers ³. »

Mais c'est surtout la langue française qui attire les boyars. Elle est pour eux le secret des manières polies, de la civilisation française en général : pour être un homme civilisé, il faut absolument savoir le français. Aussi gouverneurs et domestiques français se multiplient dans les maisons. Le français devient la langue des salons et même, dans bien des familles, la langue de la conversation journalière. On lui accorde une place toujours plus grande dans les écoles, où l'on étudie les traités de géomé-

1. Cf. Wilkinson, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 122.

3. Raicevich, p. 144.

trie de Goujon et de Bossut¹, le *Traité de géographie* de Bouffier, l'*Histoire ancienne* de Millet. A force de parler le français, on finit par le mêler à tout, on l'introduit dans la conversation roumaine. Les boyars du même état ne se disent plus seulement « Archonta », mais aussi « Mon cher »². D'autres formules de politesse et de salutation comme « Bonjour », « Bonsoir », « Merci », « Pardon » survivront, malgré leur inutilité, jusqu'à nos jours; — à plus forte raison, des mots pour lesquels on n'avait point d'équivalent en roumain comme « soirée », « bal », « mode »... Mais le phénomène linguistique le plus curieux, ce fut l'introduction dans la langue de la conversation de mots français, auxquels on ajoutait des suffixes grecs, et que l'on faisait varier à la roumaine, comme : *amuzarisi*, amuzariζειν, s'amuser, que l'on conjuguaît : me amuzarisesc (je m'amuse), te amuzarisești (tu t'amuses), se amuzarisește (il s'amuse), etc., — et selon le même modèle : *publicarisi* (publier), *demisionarisi* (démissionner), etc.³.

C'est surtout la femme qui doit savoir le français : elle doit pouvoir donner la réplique aux étrangers qui traversent le pays, et enseigner, au besoin, à ses enfants la langue à la mode. Aussi point d'arithmétique, point de géographie, point d'histoire, quand il s'agit de l'éducation de la jeune fille, mais du français et rien que du français. C'est le secret de toute science, comme de toute civilisation. Un être qui deviendra indispensable dorénavant fait son apparition dans les grandes familles : c'est la « gouvernante », que l'on fait venir à grands frais de Vienne ou plutôt de Paris, c'est la « Madama », qui enseigne le français et aussi le piano⁴. « Français » et « piano », voilà les deux articles indispensables

1. Cf. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 42. — Pappadopoulos-Vrétos, II, n° 399. — Le manuscrit de l'Académie roumaine, n° 26. — Hurmuz., Suppl., I, vol. II, p. 273.

2. Alexandri, **Prose*, p. 587.

3. Voir dans le théâtre de Basile Alexandri la manière dont il fait parler ses personnages d'autrefois.

4. Hurmuz., X, p. 558 et 559. — Rizo Néroulos, *Histoire de la Révolution grecque*. Paris, 1829, p. 235,

de la dot de la jeune fille. Plus tard, quand on songera à lui donner une éducation plus solide et plus complète, ils resteront toujours comme le premier fondement de son éducation. C'est ainsi que, après les Russes, ce fut aux « Madame » qu'on dut les premiers rudiments de la culture musicale en Moldavie et en Valachie... — Une fabrique de pianos (la fabrique Karl Haase) s'établit à Jassy. Bientôt la harpe le disputa au piano dans la faveur des jeunes musiciennes. Lorsqu'en 1809, le célèbre violoncelliste Bernard Romberg passa par les Principautés et qu'il eut la curieuse idée de donner un concert à Jassy (le second en date, après celui des Russes, en 1788)¹, il fut tout étonné de voir la salle comble². — On parlait avec admiration dans ce temps-là des dames « Smaranda Șapte-Sate » (Émeraude Sept-Villages) et Euphrosine Lătescu qui jouaient fort bien du piano³, de M^{me} Săftica Paladi, qui jouait « admirablement » de la harpe⁴. Toutes ces dames avaient fait, au moins en grande partie, leur éducation musicale à la maison avec leur « gouvernante » : toutes avaient passé des heures à répéter sous sa direction le morceau à la mode qui était alors *Les folies d'Espagne*⁵.

Des formes, des formes...

§ 2. — On voyait dans ce temps-là passer dans les rues de Bucarest un médecin qu'on disait fort habile, qui s'habillait comme un marquis émigré et élevait ses enfants selon les préceptes de J.-J. Rousseau⁶. Ce médecin Grec d'origine, qui s'appelait Caracș était bien, en Valachie, l'homme de son temps imbu à la fois de sympathies pour les formes extérieures de la vieille France

1. Voir ci-dessus, p. 185.

2. Voir T. Burada, **Chronique musicale de la ville de Jassy*, dans les **Causeries littéraires*, année XXI, p. 1065.

3. *Ibid.*, p. 1063.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. G. Ionescu-Gion, **Portraits historiques*, p. 38 et 45.

royaliste et pour les idées de la nouvelle France révolutionnaire. Civilisation, modes, train de vie nouveau, manières polies, tout ce qui s'était introduit depuis une dizaine d'années en Moldavie et en Valachie, n'était dû qu'au contact des Russes, à l'influence des Phanariotes, à l'exemple des émigrés professeurs : cela ne représentait, en un mot, que la vieille France, la France des formes extérieures et de la politesse. Mais le bouleversement des choses en Occident n'était pas resté sans écho dans l'Europe orientale, des agents de la République française avaient séjourné à Bucarest et à Jassy. Les principes de la grande Révolution avaient pénétré avec le bruit des victoires des Français jusque dans les Principautés. Les émigrés professeurs eux-mêmes avaient contribué à répandre les idées rénovatrices du XVIII^e siècle, dont ils étaient nourris. Toutes ces causes ne manquèrent pas de produire leurs effets sur les boyars de la première génération du siècle. Si à l'extérieur, c'est bien la France d'autrefois qu'on imite à outrance, dans les esprits, c'est plutôt la France nouvelle qui domine, qui dicte déjà les opinions, les sentiments, les tendances...

Pourtant, il faut l'avouer, les idées de la Révolution eurent d'abord moins de succès que les « formes » de la France aristocratique. Elles n'eurent de prise que sur un petit nombre d'esprits et ne purent se présenter à eux que dans une sorte de nuage, — on se sentait attiré plutôt qu'on ne comprenait, — ces « idées nouvelles » ne furent au début que des sentiments presque inconscients, des tendances tout à fait indéfinissables, et, le plus souvent, faut-il le dire? des mots. — Des « formes » et des « mots », voilà ce qui, à notre sens, caractérise le mieux même les boyars les plus avancés, en Moldavie et en Valachie, du commencement du siècle.

Un seul effet durable et significatif devait résulter, dans les Principautés, de la connaissance de la France nouvelle. Le boyar indigène devint plus courageux en face de l'aristocratie étrangère du pays et en face du Prince. Ce résultat, à l'envisager de près, est à la fois un résultat social et politique. La Révolution française ne pouvait être entendue dans les Principautés qu'à

l'orientale; comme dans tout l'orient de l'Europe, son influence ne devait être, pour commencer, que toute négative; elle devait provoquer surtout du mécontentement à l'égard de l'ancien état de choses. Enfin cette influence ne pouvait être que locale; on ne devait naturellement songer qu'à des changements conformes aux mœurs et aux traditions du pays. Il n'y avait pas d'ailleurs à en attendre autre chose. On ne souffrait pas partout des mêmes maux qu'en France, et les classes sociales n'étaient pas partout aussi bien préparées à tenter la Révolution. Il n'y avait point de classe « intelligente » en Moldavie et en Valachie et on sait qu'il n'y avait point de bourgeoisie. Il y avait, en revanche, comme deux sortes d'aristocraties superposées, l'une grecque, l'autre indigène, qui s'entendaient tant bien que mal entre elles, et qui pillaient le pays chacune de son mieux. L'exemple de la Révolution française et le fameux mot de « Liberté » avaient suggéré aux bourgeois grecs de la péninsule l'idée de se débarrasser du joug des Turcs, — le même exemple devait suggérer aux boyars moldaves et valaques l'idée de se débarrasser de l'aristocratie grecque, qui était la véritable aristocratie du pays. Une opposition sourde d'abord, puis de plus en plus manifeste, se forma dans les esprits des boyars indigènes contre tout ce qui était grec et plus puissant qu'eux. L'aristocratie indigène se constitua comme en une sorte de bourgeoisie du pays qui voulait secouer le joug de la véritable aristocratie, l'aristocratie des Grecs. On aurait pu difficilement reprocher à cette aristocratie ses abus de pouvoir, car, à très peu près, l'aristocratie indigène en faisait autant. On lui reprocha tout simplement d'être une aristocratie « étrangère ». L'aristocratie « indigène » releva la tête. Elle était le seul élément dans le pays qui pût le faire. C'est pourquoi nous appelons ce premier résultat de l'influence française sur les esprits, un résultat à la fois social et politique : il consistait en une protestation contre l'élément *le plus puissant* du pays, qui était en même temps un élément *étranger*.

On cite plusieurs exemples significatifs de cet état nouveau des esprits. Lorsqu'en 1818, le prince Caragea s'enfuit, le gou-

vernement provisoire qui s'établit, se trouvant composé, par hasard, d'une majorité de boyars indigènes, un des premiers soins de ces boyars fut de fermer l'école « nationale » grecque de Bucarest, dirigée par Benjaminos de Mytilène, et d'accorder tout son appui à l'école de Georges Lazar¹. — Quand, deux ans auparavant, le même prince Carageà chargea de la dernière revision de son code le grand logothète Iancu Văcărescu, celui-ci se permit d'accompagner le code d'une introduction en vers. Aussi entortillée et peu intelligible que les productions ordinaires du grand logothète poète, cette préface s'inspirait pourtant, çà et là, d'idées patriotiques assez nettes :

Ah ! si nous pouvions acquérir de nouveau
Tout ce que nous avons perdu jusqu'à présent !

Alors ce pauvre corbeau² lui aussi
Deviendrait de nouveau un aigle³,
Tout Roumain se montrerait Romain,
Grand en temps de guerre comme en temps de paix⁴...

Sous l'influence de ces idées, on voit la plate soumission au hospodar disparaître en certaines circonstances. Des boyars des deux Principautés ont le courage d'enfreindre les anciens édits défendant le voyage à l'étranger, ils vont visiter l'Autriche, l'Italie, la France⁵.

Voilà tout ce qu'on peut signaler pour l'instant. C'est, pourrait-on dire, moins une question sociale, moins une question patriotique, qu'une affaire de boyars à arranger entre eux. On pourrait formuler ainsi, de la façon la plus précise, le rêve des boyars les plus avancés de 1810-1820 : expulsion du pays de

1. G. Dem. Teodorescu, **Vie d'Euphrosine Poteca*, p. 5.

2. Emblème de la Valachie sous les princes indigènes.

3. Emblème de la Valachie sous le hospodor Carageà. Il changeait suivant les princes.

4. I. Văcărescu, **Collection de poésies*, p. 373.

5. L'auteur anonyme du *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie* avait connu à Spa le boyar valaque « Campanion » (Câmpineanu ?); cf. p. 123.

l'aristocratie et des princes étrangers, règne des boyars indigènes sous l'égide de la Turquie, de la Russie ou de l'Autriche.

Quant à l'amélioration de l'état du paysan, ou de la condition de l'esclave tzigane, le boyar moldave ou valaque n'y songe guère, — et quant à l'égalité des classes sociales, voilà bien ce dont il se soucie le moins. C'est de cette époque que date un projet très curieux, très significatif, indice suffisant à lui tout seul du véritable état d'esprit des boyars, — le projet de réorganisation sociale du grand logothète de Moldavie, Démètre Sturdza. Le grand logothète rêve. — Tout ce qu'il a jamais entendu de grands mots : la « République athénienne », la « Constitution libérale anglaise », la « grande Révolution française » passe devant son esprit. Il rêve à une « République aristo-démocratique » (*Republica aristo-dimocratriceasca*) ; *trois* Assemblées : la première serait l'Assemblée des Grands Boyars, le « Grand Divan », comme il l'appelle, avec quinze membres ou « Vélites », dont *trois* chargés de l'Instruction forceraient les parents à envoyer leurs enfants à l'école et feraient élever les orphelins par la République ; *trois* autres, constituant comme une sorte de censure, seraient les gardiens des mœurs et de la vertu, pourraient permettre ou interdire l'ouverture d'un théâtre ; *trois* tiendraient la comptabilité ; *trois* s'occuperaient des affaires étrangères, — et les *trois* derniers, de l'armée. Tous les quinze devront se réunir de temps en temps pour se contrôler les uns les autres ; chacun, dans son cercle d'attributions, ne pourra agir que conformément « aux décisions de la majorité »... — Puis, il y aurait une grande Assemblée « Législative », composée de quinze autres Boyars, les « Pravelnici » (les Legostes, mot slave) : trois examinent les procès et les douze autres délibèrent. — *Trois* autres membres du Divan des « Vélites » et *trois* du Divan des « Pravelnici » seront chargés de rédiger et de proposer les textes de loi... Mais ce seront les trente Boyars réunis, les trente Divanistes nobles, qui décideront... — Enfin, il y aura une *troisième* Assemblée, le « Divan d'en bas », sorte de Chambre des Communes, avec *trois* députés par district ; il pourra y avoir même

des gens de basse naissance. Leurs attributions seront : 1° de voter ou de refuser les dépenses à faire par le Grand Divan ; 2° de faire lever l'impôt dans leurs villages ; 3° de porter l'argent aux grands boyars. — Et c'est pourquoi le projet en question s'appelle « Projet d'une République aristo-démocratique »¹.

Des mots, des mots...

§ 3. — Il faut néanmoins se garder de médire en histoire ; l'historien a moins à juger qu'à exposer les faits dans le plus grand détail et doit considérer les événements moins en eux-mêmes qu'en ce qu'ils peuvent produire de résultats intéressants et inattendus dans la suite. A examiner les choses de plus près et en quittant le rôle facile du moraliste pour aborder la tâche bien plus ardue d'« analyste » du passé, on s'aperçoit comme nous l'avons déjà fait remarquer, qu'en rien n'est uniquement extérieur dans la vie humaine, que ce que l'on croit tout superficiel est quelque chose de plus profond qu'on ne le soupçonne, et cela peut-être surtout, quand il s'agit du commencement d'une influence, des débuts d'une civilisation à la veille de se développer. La pluie qui féconde la terre commence par mouiller d'abord sa surface et par former de la boue, mais, peu à peu, tandis qu'elle disparaît, elle s'enfonce de plus en plus dans l'intérieur du sol, où elle va peut-être éveiller les germes de toute une riche végétation. Il en est de même d'une influence sociale. Au moment où on la croit toute superficielle, elle est déjà en train de pénétrer dans l'intérieur des âmes. Adopter une « forme » nouvelle signifie déjà quelque chose au point de vue de l'esprit : cela signifie, en vérité, renoncer à une « forme ancienne », cela prouve déjà, non seulement une tendance vague vers l'état de choses nouveau, mais aussi une protestation sourde contre un ancien état de choses. Le boyar moldave et valaque qui s'habille à « l'européenne », qui se fait raccourcir la barbe ou raser à « l'européenne », est par cela même, intérieurement

1. Publié dans *Uricariul, t. IV, p. 281 et suiv.

changé : il ne pense bien entendu qu'à ressembler à tel ou tel officier russe, à tel riche négociant grec habillé à la dernière mode de Leipzig ou de Paris, à tel marquis émigré et gouverneur ; mais, en même temps, il sent déjà vaguement que l'ancien calpak ou l'ancienne robe commencent à lui peser, peut-être même, sans qu'il s'en rende compte, est-ce moins son ancien habillement qu'il déteste, que ce qu'il représente pour lui... Ce boyar moldo-valaque ne veut déjà plus d'une certaine chose. Quant à savoir au juste *ce qu'il veut maintenant*, il ne pourra le préciser que peu à peu, à mesure que son esprit se développera à la faveur des circonstances, que le milieu où il vit changera lui aussi, qu'il se rendra un compte plus exact de la véritable signification de la « forme » nouvelle. Être mécontent d'un mauvais état de choses, c'est déjà le premier pas vers l'amélioration. Il faut encore se dire que, dans un mécanisme aussi infiniment compliqué que l'âme humaine, ce qui n'était qu'effet doit devenir cause à son tour. Un changement, tout extérieur et tout insignifiant qu'il paraisse au premier abord, exerce, par cela même qu'il a été effectué, une certaine influence immédiate sur l'esprit de celui qui l'a subi. On ne saurait trop insister sur l'importance de ces innombrables petites circonstances extérieures qui échappent ordinairement à l'analyse et qui ont pourtant tant d'influence sur l'état mental des individus. Un homme qui endosse pour la première fois un nouvel habit sent se produire en lui un léger changement intérieur ; le petit garçon qui, le jour de la première communion, se voit un brassard au bras, la fillette qui met sa première robe longue se sentent grandis intérieurement et comme assagis. Faut-il citer l'exemple du militaire qui se sent une dignité et une autorité nouvelles en voyant sa manche et son képi brodés d'un galon nouveau, insigne d'un grade plus élevé ? L'effet de pareils changements est, semble-t-il, d'autant plus grand, qu'ils agissent sur un être plus primitif. C'est ainsi que le jour où le boyar moldave ou valaque se fit couper la barbe ou quitta sa longue robe de chambre et sa ceinture de couleur pour mettre le pantalon étroit et l'habit occiden-

tal, il a dû sentir entrer en lui quelque chose de l'Européen. Quoi, au juste? C'est ce qu'aucune psychologie ne saurait encore dire, car c'est justement cet « indéfinissable » et ce « vague » qui caractérisent son nouvel état d'âme. Il s'est senti peut-être rapproché du consul russe un tel, élevé à la française, et auquel il allait s'efforcer aussi de ressembler par sa dignité extérieure, l'emploi de son temps, sa manière de se conduire envers les gens ou de vivre chez soi, etc., etc. — Enfin, il ne faut pas oublier qu'une société est une suite ininterrompue d'individus, qu'elle est aussi réellement en mouvement qu'elle a l'apparence d'être stable; le fils qui succédera au père ne partagera plus l'enthousiasme de jadis pour une « forme » de civilisation, qu'on adoptait sans en comprendre la portée; mais, en même temps, grâce à l'expérience d'une génération et à un esprit plus développé, il voudra préciser les choses; et alors, ou bien il abandonnera une forme vide de civilisation introduite pour des besoins passagers, en désaccord avec l'ensemble de son état d'esprit, et avec l'organisation de la société qui l'environne; ou bien cette « forme » cessera d'être pour lui une simple forme, il s'appliquera à s'y conformer intérieurement de tous points, l'influence subie par ses pères fera un pas de plus, disparaissant, pour ainsi dire, de la surface, pour pénétrer de plus en plus tout son être — comme la pluie qui s'enfonce de plus en plus dans l'intérieur de la terre.

Déjà, à l'époque où nous sommes arrivés, trois ou quatre esprits, sortant du commun de leurs contemporains, semblent vouloir confirmer ces vérités psychologiques. Dans cette société moldo-valaque si bizarrement constituée, et qui, depuis plus d'un demi-siècle, allait à pas gigantesques vers sa ruine, en même temps qu'elle concentrait peu à peu les éléments indispensables à sa régénération future, on voit quelques personnages qui devancent leur époque par les progrès qu'ils ont réalisés dans un sens ou dans un autre, qui rêvent à d'autres choses qu'à des « mots » et des « formes ». Déjà, dans les premières années du siècle, le même boyar Démètre Ghica, chef du « Parti National » va-

laque, qui songeait à « l'indépendance complète du pays sous la protection lointaine de la France », sent que le mal dont souffre la Principauté est plus grand qu'on ne se l'avoue, qu'il ne vient pas seulement du dehors, et il propose — accueilli d'ailleurs par la risée générale — des lois somptuaires¹. — Quelque dix ans plus tard les Russes, envahisseurs du pays, cherchaient après l'exil en Russie du vestiaire Filipescu, que nous connaissons depuis longtemps, un boyar indigène, dont l'administration régulière et honnête pût calmer les esprits des habitants et rendre la domination russe sympathique. Ils s'arrêtèrent au choix du boyar Nenciulescu qui dépassa, paraît-il, leur attente et celle des habitants. On ne sait guère autre chose sur ce boyar. Il n'avait point de barbe au moment où on lui confia cette première place du pays, pour la double raison qu'il n'avait point le droit de la porter étant boyar de deuxième classe et qu'il était encore très jeune. « C'était du reste un excellent choix », dira Langeron lui-même², cette mauvaise langue à qui ni Russes, ni Moldo-Valaques, ni Français n'échappent. — Il nous faut encore rappeler ici les fameux vers du grand boyar de première classe Văcărescu, composés pour servir de préface au code du hospodar Caragea, et dans lesquels il parlait à ce hospodar de l'origine romaine de ses compatriotes, de l'ancienne grandeur des princes indigènes, de la décadence de la Valachie... Nous avons été assez sévère pour le boyar Văcărescu, tant au sujet de son ancêtre qu'à propos de ses vers, pour lui rendre ici cette justice bien méritée. Si la poésie n'avait pas beaucoup gagné en passant du premier au troisième des Văcărești, l'amour du pays et l'esprit d'indépendance avaient réalisé des progrès notables. Ainsi voilà déjà l'homme indépendant et courageux qui se montre pour un instant, vingt ou trente ans avant qu'il fasse sa complète apparition dans la société roumaine. — A la

1. Cf. A. Papadopol-Calimah, **Lois contre le luxe en Roumanie*, dans la **Nouvelle Revue*, II^e année, n^o 1, p. 32 et suiv. — V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 98.

2. Langeron, p. 389.

même époque, le prince de Moldavie, Calimaki, ne peut pas se passer des conseils du jeune boyar indigène Michel Sturdza, élève de l'abbé émigré Lhommé. Il l'emploie même à la confection de son code, et c'est à lui qu'on doit, paraît-il, les parties les plus claires et les moins malvenues de cette élucubration. — En même temps on voit la chaire épiscopale d'Arges, occupée — enfin ! — par un prélat respectable, par l'évêque Ilarion. Ce n'est pas à vrai dire comme prêtre que sa supériorité se manifeste. C'était même l'évêque le moins pontife qu'on se puisse figurer. Le métropolitain Dosithée lui avait appris jadis le français, et c'est au commerce des auteurs français qu'il doit tout ce qui constitue sa personnalité. Véritable merveille pour le temps où il vit, sceptique, ironique, il a l'amour du paysan, la haine de la boyarie. Son tempérament gai et ses idées libérales étonnent les boyars qui l'entourent et qui ne comprennent point comment de telles idées ont pu pénétrer dans l'esprit d'un évêque. Il se permet force sarcasmes à leur adresse ; à leur tour les boyars le traitent de « voltairien », de « bouffon », ce qui veut dire pour eux la même chose, — et, quand la chaire métropolitaine devient vacante, il est écarté à l'unanimité. On raconte plusieurs anecdotes bien propres à faire connaître l'humeur et les opinions sociales de cet évêque original. Quand il entrait au Divan, il laissait son manteau à son domestique et lui recommandait à haute voix « d'avoir bien l'œil sur lui, car le grand logothète ecclésiastique pourrait bien le lui prendre ». Une fois, passant en voiture à côté d'un grand boyar, devant le palais, il cria au cocher « d'aller plus vite, — ici, c'est la forêt obscure des brigands de la Vlăssia »¹. La légende veut même qu'un dimanche, à l'église épiscopale, on ait entendu au lieu du chant habituel qui célèbre la gloire de Notre-Seigneur, résonner sur une musique populaire, une sorte de cantique dont le refrain était :

Torturez, Seigneur, les « ciocoi »,
De la même façon dont ils nous torturent...².

1. Forêt de la Valachie infestée de brigands lors des règnes phanariotes.
2. Cf. Aricescu, *Hist. de la Révolution roumaine de 1821*. Craiova, 1874, p. 55.

Nous rencontrerons plusieurs fois dans la suite, et à des moments décisifs, la figure intéressante de l'évêque Ilarion. Nous le verrons mêlé à l'événement capital du temps, la Révolution agraire de 1821. Mais l'acte de sa vie qui compte le plus pour sa gloire, est encore celui qui précéda de quelques jours sa mort. Se sentant près de sa fin, il se fit apporter les reçus de ses nombreux débiteurs, des paysans pour la plupart, et les fit déchirer : le montant des sommes qu'on lui devait dépassait deux mille ducats. Voilà donc encore un nouveau type, l'esprit éclairé et l'âme généreuse, qui se fraye déjà un chemin dans cette société ténébreuse et compliquée des Moldo-Valaques¹.

§ 4. — Il nous faut, pour compléter cette étude des premiers résultats de l'influence française, mettre à part deux formules dont les boyars du temps se servent constamment, les seules précises parmi les nouvelles formules dont ils se servent, les seules aussi caractérisant la classe entière des boyars des deux Principautés.

Les boyars de tous les « états » de la Moldavie et de la Valachie appellent communément les pays civilisés de l'Europe qu'ils admirent du simple nom d'« Europe » ; ils disent : ceci est une mode ou un objet d'art ou une idée venant de l'« Europe » ; ils désignent les Français, les Italiens, les Allemands de toutes sortes, les Anglais du nom unique d'« Européens » ; ils appellent les mœurs policées des officiers russes ou des consuls : des « mœurs européennes » ; ils se servent journellement d'expressions comme vivre « à l'européenne », s'instruire « à l'européenne », danser « à l'européenne ». — Ils ne sont donc pas des « Européens » et leur pays ne fait pas encore partie de l'« Europe ». Le mot d'Europe a pour eux le sens restreint de « réunion des pays civilisés » ; — s'ils avaient eu des connaissances précises sur les États-Unis, par exemple, ils les auraient sûrement appelés encore « Europe ». De cette Europe, ils ne pourront faire partie que le jour où ils

1. Pour le portrait de l'évêque Ilarion, d'après des sources multiples, cf. Aricescu, p. 50-60.

ressembleront totalement aux autres pays qui excitent leur admiration, le jour où ils seront eux-mêmes un pays civilisé. — Ce mot n'a donc nullement pour eux un sens géographique; il suffit à caractériser l'état d'esprit des boyars du temps, et à nous faire sentir les progrès réels accomplis déjà : il montre à la fois l'admiration des boyars pour ce qui dépasse en civilisation leur petit pays misérable et obscur, en même temps que leurs *vagues tendances*. Les boyars du commencement du siècle, au contact des Européens, ont vite établi une comparaison dans leur esprit. Ils se doutent déjà que tout ne marche pas à souhait dans leurs Principautés. Ils rêvent déjà une vie meilleure.

Une autre expression caractérise encore l'époque : elle équivaut à peu près à la précédente, mais elle est plus précise et plus énergique encore. Nous avons vu que, depuis quelque temps, l'esprit d'indépendance qui se réveille, aussi bien que l'admiration pour l'Occident, poussent quelques boyars à entreprendre des voyages en « Europe », c'est-à-dire en Autriche, en Italie, en France. Ils appellent cela : voyager « en dedans » (înăuntru). — Bientôt une autre idée lumineuse, « providentielle » — dira-t-on plus tard — passera par leur esprit, idée qui, mise à exécution, et réalisée toujours dans de plus larges proportions, sera capable de révolutionner complètement l'état d'esprit des Principautés. Les boyars se décident à se séparer de leur fils pendant un an ou deux et à les envoyer étudier en Autriche, en Italie, en France¹. Ce fut d'abord en 1803, un boyar moldave Bogdan, qui envoya son fils à Paris², puis, deux ans plus tard, un autre boyar moldave, Furnaraki³, puis quelque dix ans après, des boyars valaques, des Manega, des Bibescu prirent la même résolution⁴. Enfin la chose devint à la mode : le jeune homme, sous la conduite de son

1. Recordon, p. 110.

2. Cf. Affaires Etrangères, Turquie, vol. 205, D. 238.

3. Communiqué par M. G. Danielopolu, professeur à la Faculté de droit de Bucarest. — Cf. V. A. Urechia, ** Histoire des Ecoles*, I. p. 109.

4. La plupart d'entre ces jeunes gens suivirent d'abord des études secondaires, puis passèrent leur baccalauréat ès-lettres, comme nous avons pu le voir dans les archives de la Faculté des Lettres. Quelques-uns firent leur

ancien gouverneur français, était envoyé dans les grandes capitales de l'Europe, à Paris, avant tout. En 1818, l'Éphorie des Écoles prit elle-même l'initiative d'envoyer des jeunes gens pauvres, parmi les meilleurs élèves des écoles du pays, achever leurs études à Rome et à Paris¹. Tout le monde dit alors qu'on envoie les jeunes gens aux études « en dedans ». Cette expression est d'une précision et d'une énergie extrême. Elle veut dire : Nous autres Moldaves et Valaques sommes « en dehors » du monde civilisé de l'Europe. Elle signifie : « Tout ce qui est à l'étranger est bon », et pourrait vouloir dire encore : « Tout ce qui est chez nous est mauvais ». Mais en quoi consiste au juste le bonheur dont jouissent les pays civilisés de l'Europe? et en quoi consiste au juste le mal dont souffre le pays? On ne le sait pas encore. A la première de ces questions, on pourra répondre quand les jeunes gens d'« en dedans » rapporteront des renseignements précis sur l'état des choses dans les pays qu'ils sont en train de visiter. A la deuxième question, on ne répondra qu'une génération ou deux plus tard, quand les idées humanitaires et généreuses auront fait quelques progrès chez les boyars. Pour l'instant, on ne peut saisir qu'une tendance vague vers quelque chose de meilleur que le présent, tout n'est encore qu'à l'état de sentiment.

droit, comme par exemple, Georges Bibesco, ancien élève du lycée Henri IV, qui devait régner en Valachie de 1842 à 1848, et Barbu Știrbei qui devait y régner de 1849 à 1856. Ils firent faire des pas rapides à la civilisation et à l'influence française dans cette province. Il nous avait paru très intéressant de pouvoir les suivre dans leurs études juridiques à la Faculté, de voir les maîtres qu'ils avaient écoutés, les examens qu'ils y passèrent, la manière dont ils y avaient été appréciés. Nous nous sommes adressé à plusieurs reprises à M. le doyen de l'École de droit. Mais M. Garçonnet nous a répondu, après nous avoir fait longtemps attendre, par une fin de non recevoir, assurant « qu'il ne peut pas ouvrir les archives à n'importe qui ». « Cela ne s'est jamais vu ! »

1. V. A. Urechia, **Histoire des Écoles*, I, p. 109. — I. Bianu, **Les premiers boursiers roumains à l'étranger*, dans la **Nouvelle Revue*, I^{re} année. Buc., 1888, p. 421. — G. Dem. Teodorescu, **Vie d'Euphrosine Poteca*.

§ 1. — Des événements aussi importants qu'inattendus devaient se produire sur le sol roumain en 1821, et devaient faire de cette année la première date importante de l'histoire de la régénération roumaine. L'étude rapide de ces événements nous permettra de voir pour la première fois à l'œuvre les hommes de la fin de l'Ancien Régime, et de distinguer avec plus de précision dans leur esprit la part due à la simple histoire antérieure du pays et la part des idées nouvelles.

L'année 1821 vit naître dans les Principautés roumaines deux révolutions qui furent deux protestations violentes contre l'oppression et les abus des maîtres du jour : l'une est la Révolution des Grecs, que l'on connaît ordinairement sous le nom du « Mouvement de l'Hétairie », et qui eut pour point de départ la Moldavie; l'autre fut la révolution des paysans roumains ou plutôt la Révolution de la milice des « Pandours », qui eut pour point de départ la Petite Valachie. La première reconnaissait pour chef Alexandre Ypsilanti, fils du fameux hospodar de Valachie Constantin Ypsilanti; l'autre était dirigée par un boyar valaque du troisième état, aussi obscur jusqu'en ce moment qu'il était destiné à devenir célèbre dans la suite, le sluger Tudor Vladimirescu. De ces deux révolutions, la première était la suite directe de la diffusion, parmi les Grecs, des idées de la grande Révolution française, et des progrès de l'instruction; la semence jetée jadis par Rhigas avait produit ses fruits : une société littéraire fondée à Bucarest en 1810, un journal littéraire fondé à Vienne en 1811, une deuxième société, moitié littéraire, moitié politique, fondée à Athènes, trois ans plus tard, et, enfin, une troisième société purement politique fondée à Odessa, en 1815, avaient suffi pour répandre en peu de temps dans une nouvelle génération tout imbuë de l'étude des

ancêtres et admiratrice passionnée de Rhigas, les idées de régénération et d'indépendance nationales. Cette seconde Hétairie ne différait de la première qu'en deux points : au lieu d'être conduite par la classe bourgeoise grecque, comme un quart de siècle plus tôt, c'étaient, pour la plupart, des riches aristocrates du bourg de Phanar qui en avaient pris la direction, parmi lesquels les deux hospodars régnants de Moldavie et de Valachie, — et, au lieu de s'appuyer sur la France, elle fondait des espoirs sur la Russie. A ce double point de vue, on pourrait peut-être dire que la seconde Hétairie valait moins que la première; elle n'en était pas moins la fille et elle n'avait pas moins son point de départ dans les idées nouvelles qui circulaient depuis un certain nombre d'années dans la péninsule. — Quant à la révolution des paysans ou des « Pandours » roumains, qui nous intéresse en première ligne, on a malheureusement sur elle des données bien moins nombreuses et moins précises : il semble néanmoins qu'elle ait subi l'influence de l'Hétairie, soit qu'elle se fût d'abord inspirée des idées et des tendances qui s'étaient propagées dans le monde grec des Principautés, soit qu'il y ait eu, comme prétendent quelques historiens, une certaine entente préalable entre les deux chefs de ce mouvement, Ypsilanti et Vladimirescu. On pourrait alors considérer cette seconde révolution, du moins en partie, comme un contrecoup lointain de la grande Révolution française, comme l'effet curieux et tardif sur les esprits de la Valachie des idées nouvelles qui avaient commencé à circuler.

Les documents authentiques que l'on possède sur la marche de cette double révolution, surtout si l'on n'y veut voir — comme on le fait d'ordinaire — qu'un seul et même événement, ne nous permettent d'affirmer de positif que ce qui suit :

L'armée insurrectionnelle de Tudor Vladimirescu, partie vers le milieu du mois de janvier 1821 de Cloşani, le point le plus occidental de la Petite Valachie, se dirigea vers Bucarest, grossissant dans sa marche le nombre de ses combattants, pillant, massacrant ou menaçant de mort riches et pauvres. L'armée insurrectionnelle d'Alexandre Ypsilanti partit vers le commen-

cement du mois de février de Jassy et se dirigea également vers Bucarest, s'accroissant aussi dans sa marche, tuant les Turcs, épouvantant les populations par ses cruautés ou par ses rapines. Les deux armées, parvenues chacune au chiffre d'environ 4000 hommes, se rencontrèrent à Colentina, près de Bucarest, vers le milieu du mois de mars. Dans les derniers jours de ce mois, les deux chefs Ypsilanti et Vladimirescu eurent ensemble un long entretien, dont ils sortirent mécontents l'un de l'autre, après s'être aperçus qu'il ne pouvait y avoir entre eux ni action ni but communs. Ypsilanti et ses hétaires se retirèrent alors à une plus grande distance de Bucarest, sur la ligne qui conduit de cette ville à Tirgoviste (ancienne capitale de la Valachie), tandis que Tudor Vladimirescu entra avec ses pandours dans Bucarest, où il devait régner en maître pendant deux mois. Mais les Turcs passant le Danube, on vit Tudor Vladimirescu se retirer dans la Petite Valachie, tandis que Alexandre Ypsilanti continuait à se replier sur Tirgoviste. Des environs de cette ville, ce dernier envoya son officier principal, Georges de Pathmos, dans la Petite Valachie, pour s'y rendre maître de Vladimirescu. Délaissé de la plus grande partie de son armée, le chef des pandours tomba facilement entre ses mains et fut emmené prisonnier au camp de Tirgoviste, où il fut tué par ordre d'Ypsilanti. Une bonne partie de son armée se dispersa, le reste vint grossir l'armée des hétaires. Les Turcs cependant gagnaient de plus en plus de terrain et serraient toujours de plus près les hétaires. Ils n'avaient pas seulement une armée, comme on l'aurait cru au commencement, mais bien quatre : outre les Janissaires envoyés de Constantinople qui poursuivaient Ypsilanti, trois autres corps commandés par les pachas de Viddin, de Silistrie et d'Ibraïloy, avaient pénétré dans le pays de trois côtés différents et avaient l'ordre d'appuyer par derrière l'armée des Janissaires, en même temps que de couvrir la Moldavie. En effet, le chef des hétaires avait maladroitement laissé ou envoyé une partie de son armée dans cette Principauté. Trois batailles suffirent aux Turcs pour anéantir les révoltés. Ypsilanti, avec le plus vaillant de ses régiments,

« la Légion sacrée », fut acculé par les Turcs dans les montagnes de la Valachie. Presque tous ses défenseurs furent massacrés dans la bataille de Drăgășani, le 6 juin. Il s'enfuit presque seul en Transylvanie, où il fut fait prisonnier par les Autrichiens. — L'armée de Moldavie fut écrasée à Sculeni et à Galatz, vers la fin de ce même mois. Après cette défaite complète de tous les révoltés, les Turcs, maîtres incontestables des deux Principautés, les mirent à feu et à sang, répandant la terreur parmi les habitants ¹.

On ne saurait rien affirmer de plus avec certitude sur le mouvement de 1821 dans les Principautés, à moins de séparer ce mouvement en deux et de n'envisager que le côté grec de la Révolution. Gervinus nous présente dans son *Insurrection et régénération de la Grèce* un tableau vivant, judicieux, véridique de ce côté grec du mouvement : le portrait d'Ypsilanti, celui de ses Grecs, les excès commis de part et d'autre, par les Grecs sur les Turcs dans les Principautés et par les Turcs sur les Grecs dans toute la péninsule, les espoirs des Grecs et la fureur des Turcs, la vénalité de quelques-uns des Grecs, la conduite douteuse du patriarche de Constantinople qui favorise d'abord les révolutionnaires, puis les anathématise, sans d'ailleurs échapper lui-même au supplice, — l'attitude également équivoque de la Russie, — les raisons multiples qui ont décidé les Grecs à choisir les Principautés pour théâtre de l'insurrection et les avantages de toutes sortes qu'ils auraient eus à transporter la guerre dans la Grèce proprement dite, enfin les causes de toutes sortes qui ont amené le désastre complet de l'insurrection aussi bien en Moldavie qu'en Valachie, — tout cela est esquissé, traité de main de maître. Malheureusement Gervinus est loin d'être aussi complet, aussi clair pour la révolution valaque, et il ne s'est trouvé aucun autre Gervinus pour traiter l'insurrection roumaine

1. Pour l'histoire des événements de 1821 voir surtout : Gervinus, *Insurrection et régénération de la Grèce*. Paris, 1863. — C. D. Aricescu, **Histoire de la Révolution roumaine de 1821*. Craiova, 1874, 1 vol. de texte et 1 vol. d'**Actes justificatifs*. — Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*. Paris, 1824, t. II. — L'Annuaire Lesur pour l'année 1821.

d'une façon aussi magistrale que l'avait été l'insurrection grecque. La cause en est que le nombre des documents authentiques concernant cette face de la question est tout à fait insuffisant, et que ceux qui existent se prêtent à des interprétations aussi contradictoires que possible. Après lecture des documents et toute réflexion faite, nous voyons que l'on ne peut rien affirmer avec assurance, et, loin de connaître les intentions finales de Tudor Vladimirescu, nous ne savons même pas contre qui il a voulu diriger son effort, ni quelle circonstance déterminée a pu lui fournir le prétexte de se révolter. Les historiens grecs anathématisent le mouvement révolutionnaire des Roumains plutôt qu'ils ne l'éclaircissent; mais il n'y a point une seule lettre dans les actes authentiques du temps ni aucune raison logique qui puisse justifier leurs anathèmes. De leur côté, les historiens roumains, exaltant la personne et le rôle de Tudor Vladimirescu, en font, à l'heure actuelle, le principal et le premier auteur de la régénération roumaine : ils sont tous unanimes sur ce point, mais ils ne le sont point sur cette question autrement précise et qui s'impose avant toutes les autres : *contre qui* ce mouvement a-t-il été dirigé ? — Il résulte, en effet, des premières proclamations et lettres écrites par « Tudor » pendant le mois de janvier 1821, qu'il s'est soulevé contre l'aristocratie du pays, indigène ou grecque¹; il s'appelle l'organe du peuple opprimé contre les oppresseurs de toute nationalité. En même temps, il se déclare le sujet fidèle de la Porte et demande, par l'intermédiaire de Der-vice-Pacha, bey de Viddin, l'envoi d'un délégué « qui ne soit pas de notre religion » et qui s'informe par lui-même de l'état déplorable de la province, où l'ont mise « les seigneurs du pays de connivence avec le Prince »... — Cela semble tout à fait clair, l'acte est absolument authentique, mais, comparé avec les autres actes du temps, et avec le peu que l'on sait de la vie antérieure

1. Voir les *Suppliques de tout le bas peuple de la Valachie*, dans C. Aricescu, **Actes justificatifs à l'histoire de la Révolution de 1821*, p. 32 et suiv. — Aff. Étrang. Turquie, 1821, vol. 234, acte 15. — Cf. Gervinus, p. 15.

de Tudor, il ne laisse pas de faire naître un petit doute. De même qu'Alexandre Ypsilanti était général russe, au moment de l'insurrection, de même on sait que Tudor avait servi avec une troupe de pandours contre les Turcs, pendant la campagne de 1806¹. Il avait même été décoré de l'ordre de Saint-Vladimir (ce qui l'avait décidé à prendre le nom de Vladimirescu, rappelant aussi son lieu de naissance, le bourg de Vladimir)²; il avait encore reçu des Russes le grade de *paroucinic* (officier)³. Devant ces faits, on a pu se demander un instant si Tudor n'avait pas été, comme on l'a soutenu d'Alexandre Ypsilanti, un simple agent des Russes⁴. Après la cessation de la guerre russo-turque, en 1812, on sait que sa tête fut — malgré les promesses d'amnistie des Turcs — mise à prix par eux, un envoyé spécial vint même le chercher à Bucarest : il fut obligé de se tenir caché pendant bon nombre d'années, chez un ami ou dans un couvent de la Petite Valachie, revêtu d'habits sacerdotaux. Il dut même séjourner quelque temps en Transylvanie et à Vienne⁵. On comprendrait donc difficilement son rapprochement des Turcs, sa confiance en eux et surtout la confiance qu'il espérait en obtenir. Du reste, dans un discours du mois de février, qu'il tint devant ses soldats, il semble qu'il leur ait dit qu'il s'agissait de la délivrance des Grecs et des Roumains⁶ : c'est ce qui expliquerait la présence, parmi ses officiers, d'un certain nombre d'hétairistes, de même que l'abandon d'une bonne part de ceux qui passèrent si facilement à Ypsilanti. — Enfin, tout le monde rapporte que, dans son entretien avec Ypsilanti à Colentina, il fit voir au chef des hétairistes que son but était tout différent de celui des Grecs, qu'il

1. C. D. Aricescu, **Histoire de la Révolution de 1821*, p. 21.

2. *Ibid.*, p. 21. — Gervinus, p. 15.

3. Aricescu p. 22.

4. Cf. Lesur, *Annuaire pour 1821*, p. 380. — M. de L^{***}, *Coup d'œil sur l'état actuel de la Valachie*, Paris, 1835, p. 5. — Cf. *Affaires Étrangères*, *loc. cit.*, *passim*.

5. Aricescu, p. 23 et 27.

6. Aricescu, **Actes justificatifs*, p. 52. — Voir aussi les Proclamations de Tudor à ses pandours, des mois de février et mai, aux pages 91 et 139.

s'était soulevé pour délivrer son pays du joug des Phanariotes. Il lui aurait même dit, entre autres choses, ces mots, qui seraient tout à fait clairs, s'ils ne contredisaient pas tout le reste : « La Grèce appartient aux Grecs, et la Roumanie aux Roumains¹ ».

Est-ce donc contre les nobles? est-ce contre les Turcs? est-ce contre les Grecs, que s'est soulevé Tudor Vladimirescu? Les historiens roumains sont unanimes à l'appeler le « Régénérateur Tudor », sans décider contre qui il s'est révolté, et ils affirment indifféremment que c'est contre les boyars, contre les Turcs ou contre les Grecs, sans s'apercevoir eux-mêmes que cela fait trois choses bien distinctes. Selon que l'on admet l'une ou l'autre de ces trois solutions, on voit changer complètement l'aspect de la révolution populaire de 1821, aussi bien que le portrait du « régénérateur » lui-même. C'est surtout la question des rapports avec la révolution des Grecs qu'il importerait d'élucider; mais cette question reste pour l'instant aussi parfaitement obscure que cette autre aussi importante peut-être : Quel a été, au juste, le rôle de la Russie dans les deux révolutions? les a-t-elle soutenues? les a-t-elle au moins inspirées? les a-t-elle sincèrement combattues?... Les textes que nous possédons sont impuissants à donner une réponse. Les historiens grecs feraient bien de suspendre leurs anathèmes et les historiens roumains d'apaiser leur enthousiasme pour le mouvement insurrectionnel des pandours, jusqu'au moment où l'on sera en possession de textes authentiques plus clairs et qui se prêtent à des conjectures moins contradictoires.

§ 2. — Mais ce qui n'est pas clair au point de vue de l'histoire proprement dite, c'est-à-dire du simple récit des événements, de leur enchaînement et de la recherche de leurs causes immé-

1. Pouqueville, II, p. 406. — Cf. Gervinus, p. 23. — Aricescu, **Actes justificatifs*, p. 204. — Les légendes populaires veulent également que Tudor se soit révolté contre les Grecs phanariotes. Cf. V. Alexandri, **Poésies populaires*, p. 216.

diates, — pent le devenir tout à fait pour la psychologie de la société, c'est-à-dire pour cette partie de l'histoire qui laisse de côté les événements, pour n'envisager que l'état d'esprit des hommes. A ce point de vue, la révolution de Tudor, telle qu'elle se présente, obscure, confuse, est, par cela même, l'image exacte de la société du temps, où des idées vieilles et des idées nouvelles, des idées sorties du fond même du pays et des idées venues des quatre coins de l'horizon, par l'intermédiaire de tous les peuples, s'étaient rencontrées sans se détruire les unes les autres. Par sa composition même, l'armée de Tudor Vladimirescu reflète cette confusion du temps : à côté des pandours, on y voit de petits bourgeois, des commerçants, des élèves de l'école de Lazar, des boyars, des étrangers, et même des Grecs hétéroclites¹.

Cette révolution est surtout précieuse pour faire comprendre l'état d'esprit du paysan valaque à cette époque. Il est fort douteux que même dans l'esprit de ceux qui l'ont conduite, elle ait procédé d'idées claires, à plus forte raison dans l'esprit des paysans, des pandours. Le fait capital qui en ressort, — fait suffisant pour établir comme une sorte de barrière entre l'histoire de l'esprit public roumain avant et après 1821, — c'est qu'à ce moment le paysan, pour la première fois, ne veut plus supporter toutes les misères qu'on lui fait endurer, qu'il a éprouvé comme une sorte de besoin irrésistible de se soulever... Jamais boyars indigènes ou grecs ne s'étaient conduits dans le pays d'une façon plus arbitraire que sous les derniers règnes phanariotes, jamais les impôts et les vexations ne s'étaient plus accrus que sous les deux derniers hospodars², Caragea et Alexandre Șuțu : le premier s'était enfui, comme on sait, emportant la caisse des Principautés pour mener à l'étranger une vie de nabab ; l'autre était mort dans le pays, à la veille de la Révolution, laissant une fortune de plusieurs milliers de piastres³ !...

1. Cf. Aricescu, *Histoire de la Révolution*, p. 133 et 185. — Xenopol (éd. franç.), II, p. 362.

2. Hurmuz, X, p. 103.

Deux ou trois ans après l'événement, certains boyars, parmi ceux qui avaient émigré, feront cet aveu sur les causes du mouvement et ses effets :

L'appauvrissement du peuple l'a porté au désespoir, et le désespoir à manifester ses tendances pour la liberté; la Révolution de Tudor est le soulèvement des pauvres contre les riches. De gens timides et ignorants, ils sont devenus féroces depuis la Révolution, et il sera difficile de les ramener à la soumission¹.

Comme le paysan ne connaissait pas au juste ses oppresseurs, ou plutôt, comme il s'était aperçu que ses oppresseurs, c'était tout le monde, on n'a même pas eu besoin de lui indiquer un ennemi déterminé, ni de lui désigner avec insistance le même ennemi, pour le décider à devenir révolutionnaire; il s'est soulevé sans aucun but précis, sans même savoir au juste contre qui il se soulevait, — *pour se soulever*. Que Tudor Vladimirescu et les autres chefs de l'insurrection eussent désigné comme l'adversaire à combattre, l'aristocratie grecque ou l'aristocratie du pays dans son ensemble, qu'on parlât aujourd'hui d'un ennemi et demain d'un autre, cela n'aurait rien embrouillé dans l'esprit du paysan, cela n'impliquait aucune contradiction. Pour lui, l'affaire est plus claire qu'on ne pense, son ennemi est *tout le monde*; si l'on veut préciser ce « tout le monde », on ne saurait trouver que le terme de « ciocoi ». Mais il faudrait encore ajouter aux ciocoi les Turcs. Le paysan était disposé à marcher contre tous les maîtres du pays, de quelque nationalité et de quelque religion qu'ils fussent. Il avait à se plaindre de tous; il ne voyait pas les distinctions de classe, de religion ni de race. Tous, depuis le petit boyar indigène du troisième état, jusqu'au Hospodar grec et jusqu'au Sultan même qu'il n'avait jamais vu, étaient ses oppresseurs. Il se serait soulevé même contre les Russes, si l'on avait eu la bizarre idée de le faire marcher contre eux. La confusion même qui règne dans les documents à propos de l'objet de la révolution est de nature à

1. Aricescu, **Actes justificatifs*, p. 191.

nous éclairer tout à fait sur l'état d'esprit des révoltés : il nous semble difficile de croire qu'on arrive un jour à établir que la révolution ait été envisagée d'une façon fort précise par les paysans. Cette confusion même restera toujours comme la marque dominante de leur état d'esprit. L'année 1821 fixe néanmoins d'une manière tout à fait nette le moment où le paysan sentit le besoin de traduire en pillages, en meurtres, en batailles, toutes ses souffrances séculaires. — Si l'on ajoute à ces considérations que les pandours et leurs associés, enrôlés sous le drapeau de Tudor Vladimirescu, ne sont pas payés¹, que ce sont des paysans abrutis par l'ignorance et la misère, qui voient soudain l'occasion de s'enrichir et chez qui le souvenir des souffrances passées s'associe nécessairement avec la conviction vague que le droit est au plus fort, — on comprend entièrement la conduite des révoltés pendant toute la durée de l'insurrection : ce fut l'anarchie la plus complète qu'on puisse se figurer. Le paysan ne fait que piller, incendier ou massacrer, il ne s'attaque pas seulement aux boyars du pays, mais à tout individu possédant quelque chose. Toute fortune est pour lui une fortune mal acquise : tout doit donc être soumis au pillage et au meurtre. Jamais on n'avait révélé d'une façon aussi complète la brute qui sommeille au fond d'une âme humaine exaspérée par la souffrance. Mais nous ne saurions trop le répéter, c'était pour la première fois que le paysan faisait présager sa régénération future ; il ne peut plus supporter les maux qu'on lui fait endurer depuis plus d'un siècle : à partir de ce moment, il s'est produit un changement en lui, et l'histoire de l'esprit roumain ne peut négliger ce fait capital.

Une question se pose encore : il y a cette grande différence entre le paysan valaque de vingt ou trente ans auparavant et celui de 1821, que le premier restait inerte devant ses misères, tandis que le dernier ose se révolter. Jamais auparavant l'idée de se soulever ne serait venue au paysan valaque. Il fallait des

1. Aricescu, *Histoire de la Révolution*, p. 99, 190, 221. — Recordon, *Lettres sur la Valachie*, p. 141.

circonstances particulières. Ne serait-il pas possible de voir dans ce changement comme un vague retentissement, comme une influence tout à fait indirecte et lointaine de la grande Révolution française qui préoccupait alors tous les esprits? — Il est vrai que toute influence étrangère est, par principe, une influence essentiellement aristocratique, et que la révolution des paysans valaques pourrait s'expliquer, à la rigueur, par la simple histoire intérieure des Principautés; il est encore vrai qu'il y a entre le paysan valaque de 1821 et le bourgeois français de 1789 une distance aussi grande que possible. Néanmoins, il nous semble difficile de croire qu'aucun des vagues bruits qui couraient alors dans les villes n'eût pénétré jusque dans les campagnes, et ne leur eût appris que « très loin de leur pays, une grande révolution *du peuple* avait éclaté ». Tout au moins les paysans qui venaient de temps en temps à la capitale, Bucarest, cette ville des nouvelles de toutes sortes, devaient-ils en avoir entendu parler. Ils avaient certainement connaissance des préparatifs secrets des Grecs. Pour les Pandours, qui avaient fait la guerre de 1806¹, il est certain qu'ils devaient être au courant. Pourquoi d'ailleurs fallait-il que la Révolution des paysans éclatât juste au milieu de cette fermentation universelle des esprits, tandis qu'auparavant, elle n'avait même pas menacé de se produire?

§ 3. — Si chez les paysans même on trouve des traces des idées nouvelles, à plus forte raison doit-on reconnaître l'indice des temps nouveaux dans l'attitude des boyars de Moldavie et de Valachie pendant la Révolution. On doit pouvoir distinguer plus pleinement encore dans leur conduite ce qui est explicable par la seule histoire antérieure des Principautés et ce qui est dû à l'influence des échos de la Révolution française. Ce qu'il y a en réalité de plus curieux en eux, c'est précisément ce mélange du nouvel esprit et des anciennes habitudes, de l'an-

1. Cf. Langeron, p. 164 et 194. — Cf. ci-dessus, p. 49.

cien caractère. Au fond, ils n'ont certainement pas beaucoup changé pendant ces derniers temps. L'état de passivité, l'habitude de s'humilier, d'obéir, de ne rien faire, de considérer en général ce qui arrive comme l'expression de la force, peut-être aussi l'influence du fatalisme turc, l'absence de toute réflexion au sujet du lendemain, le manque de toute culture historique, — tous ces défauts joints à quelques qualités comme : une certaine souplesse, une sorte d'instinct à se tirer toujours d'affaire en profitant de toute situation, expliquent, d'une part le manque d'initiative des boyars, même dans les circonstances les plus difficiles, de l'autre leur manière étonnante de se plier aux circonstances et de changer de parti du jour au lendemain. Au fond du cœur ils n'aiment pas les Grecs, ils n'aiment pas les Turcs, ils n'aiment pas les Russes non plus, ils aimeraient autant être maîtres chez eux, mais ils n'osent encore avouer leurs désirs, ils ne font aucun effort pour les réaliser, il faut pour cela que les circonstances se présentent d'elles-mêmes et leur offrent l'accomplissement de leurs vœux : alors, quand ils verront que la chose ne leur demande pas beaucoup de mal, qu'ils ne risquent rien et qu'ils ont tout à gagner, peut-être se décideront-ils à faire un tout petit pas. — Cependant, à tout prendre, « ces idées nouvelles », dont ils parlent tant, n'avaient pas été sans produire un certain changement réel. Elles leur ont fait connaître ou comprendre bien des choses, elles leur ont ouvert des perspectives inconnues, elles ont éveillé en eux des vanités nouvelles et fait germer de nouveaux sentiments. Peut-être, si l'on examine les choses de très près, trouvera-t-on que cette génération des boyars de 1821, qui compte déjà dans son sein quelques jeunes gens élevés par les émigrés dans les idées philosophiques du *xviii^e* siècle, à côté d'un assez grand nombre de membres de l'ancien Parti National, était un peu meilleure que celles qui l'ont précédée. Peut-être est-elle capable, sinon d'accomplir par elle-même, du moins de comprendre déjà la possibilité de l'accomplissement de certaines choses.

Mais voyons-la plutôt à l'œuvre, considérons-la tour à tour

dans les deux Principautés. Nous l'avons dit : depuis environ un demi-siècle, la société moldo-valaque marchait à la fois vers sa ruine et vers sa régénération : mais elle allait bien plus vite vers sa ruine que vers son salut, — on pourrait dire qu'elle s'améliorait en progression arithmétique et qu'elle dépérissait en progression géométrique. — C'est surtout la Moldavie qui nous donne l'exemple du *summum* de la corruption, — c'est surtout la Valachie qui nous montre l'influence qu'avaient exercée, jusqu'à ce moment, les « idées nouvelles ».

En Moldavie, le boyar commence par être hétériste. « Il n'est pas dit que les princes phanariotes ne resteront plus dans les provinces ». Les Grecs se vantent d'avoir la promesse de l'appui de la Russie ; le Tzar va les délivrer du joug des Turcs et incorporer les Principautés à leur patrie délivrée¹. D'un autre côté, les Grecs ont promis de passer le Danube et de faire la Révolution chez eux, à l'autre extrémité de la péninsule² : c'est de ce côté-là que les Turcs concentreront leurs forces, qu'auront lieu les batailles. Couverts dans une certaine mesure par la protection de la Russie, et se croyant assurés de voir s'éloigner les Grecs, qui pour l'instant ne font que les compromettre, les boyars sont, pour la plupart, des hétéristes. Ils accueillent comme un roi Ypsilanti à son arrivée à Jassy, le métropolitain du pays lui ceint l'épée, ils versent tous de l'argent, en faveur de l'Hétéristie, entre les mains du prince régnant de Moldavie, Michel Șuțu³. — Mais à peine Ypsilanti est-il parti avec ses troupes pour la Valachie, qu'un oucaz du Tzar annonce qu'il désapprouve l'Hétéristie et raie même des cadres de l'armée russe le chef Ypsilanti⁴. En même temps une bulle du patriarche de Constantinople excommunie

1. Voir la Proclamation d'Ypsilanti, dans les **Actes justificatifs* d'Aricescu, p. 93.

2. *Ibid.*

3. Al. Beldiman, **La « Tragédie »*, p. 343.

4. Aricescu, *Actes justificatifs*, p. 104 et 108. — C. Erbiceanu, **Histoire de l'Église métropolitaine de Jassy*, Buc., 1888, p. 114 et suiv.

tous les membres de l'Hétairie, leur chef et leur entreprise¹, — un firman du Sultan dépose le « prince traître » Michel Șuțu et le menace du dernier supplice : alors les boyars, le métropolitain en tête, se rendent en pompe chez le hospodar et lui déclarent courageusement qu'il ne lui reste plus qu'à s'en aller au plus vite⁵. — Le prince s'enfuit. L'armée des hétairistes est depuis longtemps loin de la ville ; un certain nombre de boyars descendent le Pruth, à la suite d'Ypsilanti pour demander du secours au pacha d'Ibraïlov « contre cette bande de brigands qui infestent leur pays » : ils n'oublient pas de demander qu'on rende au pays les couvents dédiés qu'administrent des moines grecs et que le gouvernement et la représentation de la Principauté auprès de la Sublime Porte soient confiés dorénavant aux boyars indigènes². — Ce n'est pas tout. Le bruit se répand que les Turcs vont entrer dans la province et punir les rebelles. Un « Căminar », un « Paharnic » et un « Spătar parcourent les villes et en chassent tous les administrateurs hétairistes, qu'ils remplacent par des Moldaves. Ils vont même dans les villages, conviant tous les paysans à se soulever contre les Grecs, à délivrer le pays du joug, « à le conduire à la liberté, à s'armer de tout ce qu'ils trouveront sous leur main, fusils, faulx, lances ou haches pour chasser les brigands qui infestent le pays³ »... Mais en Moldavie le paysan, s'il ne distinguait pas très bien entre ses innombrables oppresseurs, savait très bien que, quelle que fût l'issue du mouvement, il serait le seul à en pâtir. Il se tint tranquille.

Jamais les progrès de la corruption de l'Ancien Régime ne s'étaient montrés plus clairement que dans cette conduite, toute patriotique en apparence, des boyars moldaves. Il est vrai que, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'insurrection, ils avaient eu continuellement à se plaindre de la conduite des hétairistes. Nature enthousiaste et imprudente, ne connaissant

1. Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 165. — Annuaire Lesur, p. 389.

2. V. A. Urechia, **Documents relatifs aux années 1820 et 1821*, publiés dans les **Annales de l'Académie roumaine*, II^e série, t. X, p. 306.

3. **Uricariul*, XV, p. 255.

point le pays où il entrait, Ypsilanti est à peine arrivé qu'il lâche tous les grands mots qu'il a appris et parle, pour s'attirer « les Daces » — d'introduire chez eux « les Réformes de la grande Révolution », à commencer par « la suppression des privilèges des boyars¹ ». — C'en était assez pour éloigner à jamais de lui l'aristocratie ; mais sa conduite, pendant toute la durée du mouvement, porta l'irritation au comble. Lui, qui voulait supprimer les privilèges des autres, n'entendait rien abandonner de ceux qu'il s'arrogeait. Aussitôt arrivé, il commence à se conduire comme s'il était déjà vainqueur des Turcs, et prince des Grecs et des Daces. Il traite de haut les boyars indigènes, leur fait faire antichambre des heures entières². Il a une troupe de comédiens attachés à sa personne ; au milieu du plus grand désarroi, il entend maintenir l'étiquette : un escalier particulier doit être réservé pour ses frères et pour les visiteurs de sang princier. A la tête de son armée, on ne voit que ses frères ou des princes grecs, tel que le prince Cantacuzène³. — Si encore il n'avait blessé les boyars que dans leur amour-propre, mais il les obligea à desserrer les cordons de leurs bourses et leur fit songer qu'il était bien le fils d'un des pires Phanariotes qui ait régné dans les Principautés. Pendant le court séjour qu'il fit à Jassy, il fit arrêter un banquier, Pauolos Andreas, qu'on accusait de détenir une somme appartenant à l'Hétairie. L'accusation fut reconnue fausse : le banquier ne fut pourtant relâché que contre le paiement d'une grosse somme d'argent⁴. Les riches du pays furent consternés : il y en eut qui prirent la fuite, — des boyars va-lagues apprenant la nouvelle firent de même⁵, avant qu'Ypsilanti

1. Cf. Rizos Neroulos, *Histoire moderne de la Grèce*. Paris, 1829, cité par Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 144. — Ne pas oublier qu'Alexandre Ypsilanti était l'élève du marquis de Sainte-Aulaire et le fils du fameux Constantin Ypsilanti.

2. Gervinus, p. 24. — Aricescu, p. 145.

3. Gervinus, p. 21. — Aricescu, p. 152.

4. Gervinus, p. 23. — I. Ghica, *Lettres*, p. 104. — Hurmuz., X, p. 110-112, 115.

5. Gervinus, p. 23.

et son armée eussent foulé le sol de la Principauté. — Mais si Ypsilanti s'était contenté de blesser la vanité ou les intérêts des boyars, les autres chefs hétairistes achevèrent de discréditer le mouvement grec par la peur qu'ils inspirèrent. Pentedekas, envoyé de Valachie à Jassy par Ypsilanti, substitua au Divan — composé en grande partie de boyars indigènes — qui gérait les affaires de la province depuis le départ du prince Șuțu, un gouvernement militaire hétairiste. Ceux qui osaient murmurer furent pendus, et les soldats, suivant l'exemple de leur chef, répandirent l'effroi, la confusion et l'anarchie dans toute la capitale de la province¹. Ce fut alors que les boyars restés à Jassy, d'accord avec les fugitifs de la Bessarabie, résolurent d'adresser une plainte commune aux Turcs et de les appeler à leur secours. Enfin, lorsqu'à l'approche des Turcs, les hétairistes furent obligés d'évacuer Jassy, ils ne se retirèrent qu'après s'être livrés aux derniers excès².

Entre les hétairistes et les boyars indigènes de Moldavie, on ne saurait décider. Les uns ne valent pas mieux que les autres. C'est l'« Ancien Régime » arrivé au comble de tous ses vices, — au moment même où il touche à sa fin.

En Valachie, l'attitude des boyars fut un peu différente. Bucarest étant un plus grand centre que Jassy, l'écho des événements de l'Occident et le bruit des « idées nouvelles » y avaient pénétré plus tôt et plus largement. En outre, ce n'était plus à des étrangers révoltés que les boyars valaques avaient affaire, mais à des paysans, à des compatriotes. Aussi trouve-t-on que dans les événements de Valachie, c'est plutôt le « Nouveau » que l'« Ancien Régime » qui se manifeste, les boyars montrent à l'historien plutôt leur nouvel esprit que leur ancien tempérament. Malgré le caractère de révolution sociale qu'affectait le soulèvement de Tudor Vladimirescu, il paraît que le groupe de ses par-

1. Pouqueville, II, p. 410.

2. Annuaire Lesur, p. 397.

tisans comptait dans la capitale un certain nombre de boyars. C'est ce qui semble résulter d'une proclamation où il reconnaît qu'il y a de bons et de mauvais boyars et déclare qu'il prend les premiers sous sa protection¹. Le fait est intéressant. Quel que fût le but de la Révolution de Tudor Vladimirescu, qu'elle ait été dirigée contre l'aristocratie en général, ou contre les Grecs, ou contre la Sublime Porte, — le fait que des boyars, projetant une révolution, s'associent à des paysans, avant même que l'insurrection ait éclaté, lorsqu'on aurait pu prendre ses mesures et l'étouffer à sa naissance, — est de la plus haute importance et bien caractéristique pour l'époque.

Mais la plus grande partie des boyars ne veulent pas entendre parler de Révolution, ni, encore moins, de revendications populaires. Le Divan, qui gérait les affaires de la Principauté depuis la mort du hospodar de Valachie Alexandre Șuțu, répond aux premières proclamations de Tudor, en fulminant contre les rebelles. L'esprit du boyar de l'Ancien Régime est tout entier dans cette apostrophe à Tudor : « N'ose pas te croire plus que ce que la nature a voulu faire de toi »². — Pourtant, effrayés par les succès des révoltés, les boyars commencèrent à réfléchir. Fut-ce conscience des maux du pays, effet des souvenirs réveillés de la « grande Révolution », triomphe du parti avancé, — toujours est-il qu'à l'approche des troupes révolutionnaires, on vit les boyars faire aussi une manière de révolution. On baissa le prix de la viande, on chargea l'ispravnic du département de Mehedinți (où était née la révolte) de dresser un mémoire de tout ce qui avait été pris injustement aux paysans pour le leur restituer. Enfin, les ispravnic de la Petite Valachie publièrent que les pandours seraient désormais exempts de tout impôt³. Ainsi les boyars reconnaissent les torts qu'on a eus envers les paysans, ils font des promesses. Ce fait caractéristique est aussi important

1. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 37 et **Actes justificatifs*, p. 91, 129 et 130. — Cf. Xénopol, *Histoire des Roumains* (éd. franç.), t. II, p. 292.

2. La troisième lettre du Divan à Tudor, dans les **Actes justificatifs*, p. 67.

3. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 112-113 et **Actes justificatifs*, p. 57.

pour la psychologie du boyar, que le fait de s'être révolté pour la psychologie du paysan : c'est la marque d'une certaine évolution dans l'esprit public, où l'on ne peut s'empêcher de voir l'influence des échos de la « grande Révolution » et de l'introduction des « idées nouvelles »... A l'extérieur, les boyars du Divan se montrèrent moins résolus qu'à l'intérieur : ne sachant plus où donner de la tête, tantôt ils appellent les troupes turques à leurs secours¹, tantôt ils demandent au Sultan « d'accéder aux propositions de Tudor »², tantôt ils croient pouvoir se suffire à eux-mêmes, et annoncent qu'ils combattront avec leurs propres armes³! Enfin quand Tudor s'approche de plus en plus avec ses pandours, un grand nombre des boyars divanistes prennent la fuite⁴...

Tudor Vladimirescu entre donc à Bucarest, où il devait gouverner en maître pendant deux mois. Tous les boyars qui n'avaient pas fui (ils n'étaient pas moins de 66) le reconnaissent⁵! Quelle qu'ait été la part de la peur dans ce revirement, nous croyons qu'il faut y voir aussi en partie l'effet d'un travail assez curieux dans l'esprit des boyars, qui avaient eu pour professeurs des émigrés et qui avaient connu les agents et consuls de la République. Les scènes de la Révolution française étaient présentes à leur esprit ; au lieu de les laisser se répéter en Valachie, mieux valait tirer de cette insurrection des paysans tout ce qu'elle pouvait leur apporter d'utile à eux-mêmes, et, peut-être aussi au pays, c'est-à-dire l'expulsion définitive des Grecs. Pour cela, il ne fallait qu'un peu de bonne volonté et quelques concessions, qu'on serait d'ailleurs bien forcé de faire tôt ou tard. En vérité, quelque mauvaise que pût être l'administration d'un prince et des boyars du pays, elle n'aurait jamais pu atteindre le degré de corruption et d'oppression des derniers règnes phanariotes, et les

1. Gervinus, p. 17.

2. *Ibid.*

3. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 108 et suiv. — Gervinus, p. 17.

4. Aricescu, p. 182 et suiv. — Pouqueville, II, p. 316.

5. Aricescu, p. 184, 192 et suiv., et les **Actes justificatifs*, p. 134 et suiv.

intérêts personnels d'un prince indigène avaient chance de concorder sur plus d'un point avec les intérêts du pays. Comme les paysans n'avaient pas l'air d'être bien fixés sur leurs véritables ennemis, les boyars se mirent de leur côté et il ne leur fut pas difficile de leur montrer que c'étaient les Grecs phanariotes qui étaient les ennemis véritables du paysan, comme ils l'étaient en réalité de tout le pays. A partir de ce moment, Tudor Vladimirescu devint un simple nom, le seul responsable. Les véritables chefs de la Révolution furent les boyars. Ce mouvement si confus de tendances plutôt sociales au début, changea de but entre les mains des boyars; il fut dirigé dès lors contre les princes phanariotes, contre l'aristocratie grecque, contre le mouvement hététaïriste en général, et eut désormais des tendances plutôt politiques. Les boyars purent donc reconnaître sans aucun danger le mouvement de Tudor. Ils adressèrent une supplique au grand Seigneur, ainsi conçue :

Les soussignés, très fidèles sujets de la Sublime Porte ottomane, — le métropolitain du pays, les évêques, les abbés, les nobles, les capitaines et l'Assemblée générale (?) des habitants de la Valachie, osent se prosterner aux pieds du trône Impérial, pour informer Votre Hautesse que Tudor Vladimirescu est entré ici accompagné d'un peuple nombreux et couvert des haillons de la misère, pour se plaindre des rapines exercées sur lui, et de la perte des droits et privilèges anciennement accordés par la Sublime Porte ottomane, et dans la suite abolis, non par la faute des boyars du pays, comme le peuple le croyait, mais par l'injustice des princes précédents à qui les soussignés étaient obligés, par défaut de pouvoir, de se soumettre.

Les soussignés, tenus par devoir d'entendre les justes plaintes d'un peuple malheureux et de se joindre à lui pour demander le rétablissement de leurs droits perdus et aujourd'hui réclamés par le peuple à la S. Porte, — considérant donc l'état pitoyable de ce peuple qui a tant souffert, — ont osé unir leur voix à la sienne pour exposer à Votre Hautesse le détail des calamités et des vexations qu'ont fait peser sur lui les précédents gouverneurs et la spoliation de ses droits et privilèges, dont le rétablissement a été l'objet des requêtes des boyars pendant les interrègnes (*sic*), etc.¹...

1. Aricescu, **Actes justificatifs*, p. 134.

Opposition aux Grecs, fidélité à la Sublime Porte, reconnaissance des maux dont souffre le pays, — voilà ce qui ressort clairement de cet acte des boyars valaques, et voilà, peut-on dire avec assurance, ce qui constitue l'« Esprit Nouveau » en 1821 dans ses traits les plus caractéristiques, dans ce qu'il peut avoir de plus avancé.

Sous la pression des événements, cet « Esprit Nouveau » allait faire encore un pas en avant. L'évolution commencée sous l'influence des bruits de la Révolution devait s'achever par la force des choses. Après avoir reconnu « les maux du pays », le boyar était amené à formuler des vœux précis d'amélioration. La panique soulevée par l'insurrection des Pandours avait montré que les paysans constituaient un élément avec lequel on devrait désormais compter. Il fallait donc, tout en tirant parti de la situation pour son propre compte, donner quelque satisfaction à cet élément nouveau. Aussi, pour peu qu'ils soient débarrassés des princes grecs, ou, comme ils disent : pour peu que le pays soit affranchi du joug étranger, les boyars promettent d'améliorer la condition du paysan, de rétablir les finances du pays, de créer des « écoles pour le peuple »... Ce besoin des réformes s'étend à toute la classe des boyars. On voit naître une sorte d'émulation entre les boyars émigrés en Transylvanie et ceux qui sont restés pour accueillir Tudor. Ils rivalisent de beaux projets de réforme. Ceux qui ont émigré, inspirés par des professeurs français qui leur servent de secrétaires¹, l'emportent encore sur le parti avancé de Bucarest. Ils s'adressent de préférence à la Russie, à laquelle ils demandent, en français, en russe, et parfois en grec, l'expulsion des hospodars phanariotes, la création d'une milice nationale, l'incorporation au pays des forteresses turques de Giurgevo et d'Ibraïlov, la liberté du commerce².

1. P. ex. M. Claude Coulin (*Mémoire de M. Claude Coulin au prince régnant de Valachie*, G. Bibesco, daté du mois de janvier 1844 : document inédit qui se trouve en la possession de M. I.-I. Brătianu, ministre des Travaux publics en Roumanie).

2. *Mémoire des boyars émigrés à Braşov au Consul Pini*, dans les **Actes justificatifs*, p. 187-205. Cf. Xénopol, *Hist. des Roumains* (éd. franç.), t. II, p. 299.

C'était trop demander pour obtenir quelque chose. Par le nombre et la variété de leurs prétentions, aussi bien que par leur confiance dans la Russie, ces émigrés de la Révolution roumaine de 1821 représentent plutôt le parti de l'avenir¹. Celui du présent est représenté par les boyars restés à Bucarest, dont les vœux ne dépassent guère les besoins les plus urgents du moment, et qui s'appuient sur la seule puissance de qui l'on puisse attendre quelque chose, la Turquie. C'est encore le « Parti National » reconstitué une fois de plus et qui compte dans ses rangs tout ce que Valachie pouvait contenir de plus remarquable : l'évêque Ilarion, le grand logothète et poète Văcărescu, le métropolitain Denyse Lupu, les grands boyars Băleanu, Filipescu, Grădişteanu, etc.

§ 4. — Après le paysan et le boyar, il nous reste à considérer un instant celui qui fut l'acteur principal de 1821, Tudor Vladimirescu, et à démêler, s'il est possible, dans son esprit, la part des anciens préjugés et des idées nouvelles. Nous avons vu qu'on ne pouvait rien affirmer sur le rôle véritable qu'il a joué dans le mouvement, non plus que sur le dessein final de son entreprise. Sa vie ne nous est pas beaucoup mieux connue que son rôle. C'était, au moment de la Révolution, un homme de quarante à cinquante ans², qui avait gagné une certaine fortune dans le commerce des grains³ et une certaine autorité parmi les paysans à cause de ses allures démocratiques, pendant son passage au « commissariat » (sorte de sous-préfecture), sous le règne du prince Caragea. C'est à ce moment qu'il aurait — affirment ses biographes — exempté d'impôts la majeure partie de ses administrés. Nous l'avons vu, en 1806, combattre à côté des Russes

1. Le parti de 1830, celui du *Règlement organique*.

2. D'après certains témoignages, Tudor Vladimirescu serait né vers 1770, d'après d'autres vers 1780 (Aricescu, **Hist. de la Révolution*, p. 159). — Le portrait qu'en donne Aricescu en tête de son *Histoire de la Révolution roumaine de 1821* est celui d'un homme d'environ quarante ans.

3. Cf. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 33 et les **Actes justificatifs*, p. 14.

contre les Turcs, décoré par les premiers, menacé de mort et poursuivi pendant de longues années par les seconds. Si l'on ajoute qu'il était de basse naissance, boyar du troisième état, c'est à peu près tout ce que l'on sait de positif sur le personnage. Le reste est une série de petites anecdotes qui ont l'air assez véridiques et sont assez d'accord entre elles pour peindre un homme, mais n'ont pas assez de suite pour reconstituer une vie.

Examinons un peu le portrait moral de cet homme. Les historiens, selon qu'ils sont Roumains ou non, le dépeignent d'une façon flatteuse ou injurieuse. On trouve chez eux plus d'épithètes que de véritables traits de caractère, et, phénomène curieux ! le personnage devient plutôt sympathique dans les récits des historiens étrangers qui en disent du mal, et plutôt antipathique chez les historiens roumains qui l'exaltent d'une manière outrée. Par une sorte de fatalité, chacun prend précisément le chemin contraire de celui qu'il faudrait prendre pour soutenir sa thèse. Les uns se contredisent manifestement, les autres n'ont que des phrases déclamatoires ; les premiers se croient quittes s'ils ont prononcé le mot de « traître », les seconds s'ils ont lancé celui « régénérateur de la Roumanie ». Quant à justifier ces épithètes, c'est à quoi ni les uns ni les autres n'ont pensé. Gervinus lui-même, après nous avoir dit qu'un lieutenant d'Ypsilanti avait trompé Tudor, dès le commencement, sur le véritable but du mouvement, qu'on voulait le faire agir pour les intérêts de la cause grecque, sous le faux-semblant d'un mouvement valaque et même anti-grec¹, oublie tout cela quelques pages plus loin et, quand Tudor, pénétrant les embûches d'Ypsilanti, brise avec lui, dans l'entretien de Colentina, l'historien allemand, si précis et si scrupuleux d'ordinaire, se croit obligé, sans aucune explication, de lancer contre Tudor l'épithète de « traître² », empruntée aux sources grecques. Il faut avouer que, si les choses se sont

1. Gervinus, p. 15 et 23.

2. *Ibid.*, p. 25.

passées comme Gervinus les raconte au début, la révolution des Pandours devient tout à fait claire, et la personnalité de Tudor fort sympathique : le « traître », s'il y en a un, ne peut être que le lieutenant Georgakis ou Ypsilanti lui-même. — Dans l'Annuaire Lesur pour l'année 1821, on voit que, dès le commencement de la Révolution, Tudor « envoyait soumission sur soumission à la Porte, demandant seulement le redressement des griefs dont se plaignent les Valaques et implorant pour eux la médiation de la Russie, garante des traités ¹... » Quelques pages plus bas, sans autre explication, on lit que le même Tudor convaincu de trahison, fut fusillé le 7 juin sur l'ordre d'Ypsilanti ² ! — Enfin, M. de Pouqueville, consul de France à Janina, au moment de la Révolution, fait dire à Tudor devant Ypsilanti :

que son but différerait du sien ; qu'étant armé uniquement pour délivrer ses compatriotes du joug pesant qui les accablait, ils ne pouvaient s'entendre. — Ainsi, Prince, votre objet est d'émanciper la Grèce, votre place n'est pas ici. Allez, passez le Danube, mesurez-vous avec les Turcs ; quant à moi, je ne prétends pas combattre contre eux ³.

Ce discours est aussi net et aussi droit qu'on puisse le désirer, ce qui n'empêche pas le même auteur d'écrire plus loin : « Le traître Vladimirescu, qui n'avait pas cessé d'agir de concert avec les Turcs ⁴... » — En face de ces contradictions des historiens grecs et de ceux qui s'en inspirent, il n'y a à placer que les apologies déclamatoires des historiens roumains. Tudor est pour tous « le régénérateur du pays ». Ils n'hésitent pas à dire cette énormité que c'est lui qui a forcé la Turquie à nommer des princes indigènes, — puis aussitôt, se dégageant des faits, ils s'élancent dans le monde du sentiment, et l'on n'entend plus que des hyperboles ou des comparaisons : « L'élú de Dieu, le prince

1. Annuaire Lesur, p. 391.

2. *Ibid.*, p. 398.

3. Pouqueville, II, p. 409.

4. *Ibid.*, p. 473.

Tudor, arbore l'étendard du roumanisme; les montagnes, les eaux, les vallées saluent le soleil de la patrie... Mais qu'est-ce que Tudor n'aurait pas pu accomplir? L'épée de Trajan était entre ses mains, la sagesse de Mircea dans son esprit; le courage et la vérité de Michel le Brave, dans son cœur¹!! »

Il semble que Tudor Vladimirescu ait été une personnalité originale, caractéristique, mais il nous serait difficile de découvrir en lui une seule vertu, une seule qualité. De basse naissance, sans culture, il est le type de l'homme du peuple endurci par le malheur, qui semble avoir concentré en lui les souffrances séculaires de tout un peuple, avec ses haines sauvages prêtes à faire explosion. Son trait principal est surtout une sensibilité excessive, transformée en rancune et en fiel. *Dissimulé*, aussi *peu parleur* que possible, *défiant* et *soupçonneux* à l'extrême², son principal mérite semble avoir été l'énergie et la bravoure, mais il rachetait ces dons par une cruauté sans bornes. On raconte que pendant la guerre russo-turque, une poignée de Serbes, qu'on croyait être des espions turcs, ayant passé le Danube, il réussit à les surprendre et en tua sept de sa propre main, comme dans une sorte de délire. On l'arrêta difficilement et il fit battre cruellement les sept autres : ceux qui l'ont vu en ce moment racontent que ses lèvres ont saigné de dépit; au bout de trois jours, il se tourna brusquement vers celui qui l'avait arrêté et lui dit : « Si tu n'étais pas l'homme d'un tel, je t'aurais mis en morceaux³... » — *Vindictif*, il n'oublie aucun des torts qu'on a eus envers lui et ne pardonne rien. Pendant sa jeunesse, il servait, dit-on, chez un boyar et fut envoyé en Transylvanie pour y vendre du bétail, avec défense de le céder au-dessous d'un certain prix. Il réussit à vendre le troupeau à un prix bien plus élevé, et pendant le retour, il proposa au domestique qui l'accompagnait de partager la différence; son

1. Voir dans la **Colonne Trajane*, année 1871, p. 88 et 96.

2. Cf. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 14-42 et 209. — Gervinus, p. 25.

3. Aricescu, p. 29.

compagnon accepta, mais il révéla la tromperie à son maître : Tudor fut gifflé et mis à la porte : « Tu m'as trahi, Judas, dit-il en s'en allant à son camarade, je m'en souviendrai » ! Dix ans plus tard, la Révolution éclatait. A peine était-il à la tête de ses pandours, qu'il passait chez son ancien compagnon et le faisait mourir sous les coups¹. — Il était sans cesse accablé de procès et les perdait régulièrement. Une fois il lui arriva même d'être précipité par l'escalier du Divan. On l'aurait entendu dire alors : « Là où vos femmes mettent leurs rubans, mes pandours à moi mettront bientôt les courroies de leurs savates² », — et l'un des désirs qu'il exprima le plus fréquemment pendant sa marche sur Bucarest était de « couper la tête à dix boyars du Divan ». — A la cruauté et à la rancune, il faut ajouter quelques défauts naturels chez l'homme du peuple ayant beaucoup souffert : une avarice telle qu'on trouva, à sa mort, dans la doublure de son dolman, une valeur de cinq mille ducats en or et en pierreries³, — une vanité et une bigoterie incroyables : il ne quittait jamais la décoration de Saint-Vladimir; chez ses amis il refusait de s'asseoir : « Moi ! être obligé de me lever devant n'importe quel ciocoi qui pourrait survenir ici⁴ ! » — Dans un testament fait avant de partir pour la Russie, il consacre la moitié de sa fortune à des offices pour le salut de son âme, et laisse de quoi entretenir à perpétuité un cierge à l'église de Jérusalem et à une chapelle du bourg de Vladimir bâtie par lui⁵. — Les circonstances firent encore découvrir chez lui un autre trait de caractère : il était d'une vanité qui confinait au ridicule; arrivé avec ses pandours dans la Grande Valachie, il s'y conduisit en véritable prince, et se fit

1. Nous n'ignorons pas l'explication ingénieuse que donne à cet égard le biographe enthousiaste de Tudor. D'après Aricescu, Tudor voulut, par cette proposition, mettre à l'épreuve son compagnon, pour voir s'il pouvait compter sur lui dans la révolution qu'il projetait déjà (*Hist. de la Révol.*, p. 28-29).

2. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 36.

3. Pouqueville, II, p. 475. — Cf. Aricescu, **Actes justificatifs*, p. 15.

4. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 25.

5. *Ibid.*, **Actes justificatifs*, p. 13 et suiv.

même mettre du drap blanc au fond de sa toque, à la manière des anciens princes indigènes¹ ; — il punissait sévèrement ses pandours pour les moindres excès². Arrivé à Bucarest, heureux de se voir reconnu par les boyars et de s'entendre appeler le « Prince Tudor »³, il oublia beaucoup de rancunes et jusqu'au but de sa révolte (à moins que ce but même fût de devenir Prince). Il gouverna deux mois de concert avec les boyars et donna même des ordres pour qu'on levât les impositions⁴. Ainsi, s'il a été traître envers quelqu'un, ç'a été envers ses propres soldats. Sa sévérité et cette sorte de trahison à la cause des paysans ne furent peut-être pas étrangères à l'abandon où on le laissa, quand l'agent d'Ypsilanti vint l'enlever pour le conduire à la mort⁵.

Dans ce tempérament plein d'intrépidité, dans cette âme vindicative, dans cette cervelle étroite et obscure, une foule de bruits, d'aspirations, de mots s'étaient rencontrés. — Nous avons dit que Tudor Vladimirescu n'avait reçu aucune espèce d'instruction : un chantre de son village, qui lui avait enseigné la lecture des livres d'église, avait été son seul professeur⁶ ; mais les « idées nouvelles » qui circulaient alors partout devaient agir d'autant plus fortement sur cet esprit inculte, qu'elles avaient pour lui un sens moins précis. Il en avait entendu parler dans le pays, dans l'armée des Russes, chez les quelques hétéristes avec lesquels il était lié avant la Révolution, — en Autriche et en Russie où il avait voyagé⁷. Un homme semble avoir surtout exercé de l'influence sur lui, ce fut l'évêque d'Arges, Ilarion : Tudor descendait chez lui chaque fois qu'à cause de ses nombreux procès, il était obligé de venir à Bucarest. L'évêque aimait à

1. Aricescu, *Hist. de la Révolution*, p. 41 et 365.

2. *Ibid.*, p. 191, 210, 237.

3. *Ibid.*, p. 184. — Pouqueville, II, 406.

4. Aricescu, *Actes justificatifs*, p. 133.

5. Cf. Aricescu, *Hist. de la Révol.*, p. 249.

6. *Ibid.*, p. 15.

7. *Ibid.*, p. 23, et les *Actes justificatifs*, p. 14.

s'entretenir avec lui et Tudor lui-même prenait, paraît-il, un plaisir extrême à ces conversations, surtout quand le prêtre lui parlait des grands patriotes des autres pays, de la nécessité de fonder des écoles nationales, du mouvement transylvain ou encore des grands faits de la Révolution française. « Raconte-moi encore, prêtre, de ces histoires-là qui me plaisent tant¹ » ! — Ce fut Ilarion qui servit de principal conseiller à Tudor pendant la courte durée de son règne à Bucarest et qui apaisa de temps en temps les transports de son tempérament violent. — Les biographes enthousiastes de Tudor disent encore que, par l'intermédiaire de l'évêque Ilarion, il s'était mis en correspondance avec Stroganoff, ambassadeur de Russie à Constantinople, et qu'on aurait même découvert, vers 1838, parmi les papiers de Tudor, une correspondance en français avec Stroganoff². Nous n'avons pu trouver cette correspondance. — D'autres disent encore que Tudor aurait été pendant très longtemps en rapport d'intimité avec un certain Allemand ou Français du nom de Zalic, qui lui aurait inculqué les principes de la grande Révolution³. Mais aucun document n'existe là-dessus et les témoins dont la déposition aurait pu confirmer la légende sont morts depuis longtemps. — Du reste, on n'a pas besoin de tant d'hypothèses pour expliquer que les échos de la Révolution et les idées novatrices, qui agissaient sur les esprits de quelques boyars, aient pénétré profondément dans l'âme aigrie de Tudor et l'aient, en partie, déterminé à l'action.

Autrement, on ne saurait s'expliquer certaines expressions que Tudor a lancées dans ses proclamations et qu'il répétait dans ses entretiens. Dès le début du mouvement, il demande l'*abolition des impôts*⁴ et exprime le désir de *couper la tête* à dix boyars

1. Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 58 et suiv. — Cf. aussi p. 208.

2. Lettre d'un certain Spirea Milea, datée du 25 juillet 1838 et mentionnée dans Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 23. — Cf. aussi p. 58 et 98.

3. Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 42. — Vaillant, *La Roumanie*. Paris, 1844, t. II, p. 312.

4. Pouqueville, II, p. 315-316. — Laurençon, *Nouvelles observations sur la Valachie*, p. 66.

divanistes¹, alors que la punition ordinaire dans le pays était le gibet. Ailleurs il parle de la *cessation des abus*²; il engage, dès le commencement, les provinces à lui *envoyer des délégués pour délibérer sur le bien public*³, appelle son armée l'*Assemblée du peuple*⁴ et déclare que *c'est au peuple seul qu'il appartient à l'avenir de s'imposer et de demander compte de l'emploi des deniers publics*⁵. — « Quoi, vous prétendez que nous nous sommes soulevés contre la Patrie et vous nous en faites un crime? *Mais la Patrie, c'est bien le peuple, et non la horde de ses spoliateurs.* Quelle démarche ai-je donc entreprise contre le peuple⁶? »

§ 5. — De juillet 1821 jusqu'en juillet 1822, les Principautés furent mises à une rude épreuve par l'occupation des armées turques. Tout ce que la vengeance politique et religieuse, de concert avec la sauvagerie orientale, peuvent inventer, les Turcs le mirent en application pendant cette malheureuse période. Grecs ou indigènes, innocents ou coupables, tout le monde tremblait, et il n'y eut guère de quartiers dans les villes ni de petits villages dans les campagnes qui ne fussent dévastés. On vit les églises pillées et incendiées, les habitants empalés ou pendus, tués dans la rue à coups de sabre ou de pistolet, — les enfants enlevés, — les femmes violentées, jetées à l'eau avec des pierres au cou, — ou ensevelies par dizaines, toutes vivantes, dans les fosses communes⁷. — Quand des boyars du pays furent reçus,

1. Aricescu, **Actes justificatifs*, p. 123 et 126. — Laurençon, p. 66. — Raybaud, p. 100.

2. Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 121.

3. Gervinus, p. 15.

4. Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 187. — Cf. aussi p. 125.

5. Pouqueville, II, p. 316.

6. Lettre de Tudor au clucur Constantin Ralet dans les **Actes justificatifs*, p. 47. Cf. Xénopol, *Histoire des Roumains* (éd. franç.), II, p. 293. Remarquer l'emploi, pour la première fois, dans cette lettre de Tudor, du mot de *patrie*, en roumain.

7. Laurençon, p. 91. — M. Anagnosti, *La Valachie et la Moldavie*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1837, p. 149. — Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 323 et suiv.

au mois d'août 1821, par Kehaia-Bey, ils durent monter chez lui entre deux rangées de têtes coupées d'Arnauts et de chrétiens¹. Les exactions, les pillages et les meurtres montèrent à un tel excès que Kehaia-Bey, qui dirigeait les armées, effrayé lui-même, se travestissait pour épier la conduite de ses soldats², et que le Grand-Seigneur dut menacer de mort les plus fanatiques, et décider, en juillet 1822, la retraite subite des troupes. Les Juifs furent, paraît-il, les plus grands persécuteurs des chrétiens, ils servaient d'espions et désignaient aux Turcs comme traîtres tous ceux qui étaient leurs ennemis personnels³.

En juillet 1822, la Porte se décida enfin à mettre un terme à l'anarchie sanglante où se débattaient les Principautés. Les Grecs, qui s'étaient réfugiés à l'autre bout de la péninsule, pour continuer la résistance, devaient être punis. D'autre part, il importait d'éviter le retour de nouveaux troubles dans les Principautés, d'y éteindre, au moins, le foyer de l'agitation hellénique, en en faisant même une sorte de citadelle contre les Grecs. Il fallait aussi prendre des mesures contre l'influence croissante des Russes, dont la conduite avait inspiré, pendant les derniers événements, de vives inquiétudes au cabinet du Grand-Seigneur. Pour toutes ces raisons, la Turquie dut reconnaître que le mieux était de renoncer à faire gouverner la Moldavie ou la Valachie par des Phanariotes. Les princes des deux Principautés seront désormais nommés parmi les boyars indigènes, de même que les « Kapi-kehaia » ou représentants des Principautés auprès du Gouvernement turc⁴. L'administration intérieure aussi bien que la représentation extérieure deviennent ainsi purement nationales. On peut dire que de ce jour l'« Ancien Régime » a vécu dans les Principautés : non pas qu'au lendemain des événements de 1821 la société moldo-valaque se trouvât par enchantement

1. Aricescu, **Histoire de la Révolution*, p. 317.

2. *Ibid.*, p. 324.

3. Aricescu, **Hist. de la Révol.*, p. 323. — Laurençon, p. 24 et 92. — Pouqueville, II, p. 473.

4. Cf. Aff. Étrangères, Turquie, t. 236, p. 29 et suiv.

transformée de fond en comble, ou que le mot de « national » ait la force magique de changer en un clin d'œil l'état d'esprit et les mœurs d'une société, mais parce que la cause principale qui conduisait les Principautés vers leur ruine, — le règne des hospodars phanariotes — avait cessé d'agir.

L'histoire de l'influence française sur l'esprit public en Roumanie entre, à partir de ce moment, dans une nouvelle phase.

*Vu et lu, en Sorbonne, le 5 juillet 1898,
par le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,*

A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

BIBLIOGRAPHIE

DES PRINCIPAUX TRAVAUX CITÉS DANS CET OUVRAGE

(Les travaux manuscrits sont précédés d'une croix : †)

I. CATALOGUES ET OUVRAGES GÉNÉRAUX.

a) Catalogues.

† *Catalogue des manuscrits de l'Académie roumaine.*

Il nous a permis d'établir la liste des traductions d'ouvrages français en langue roumaine faites au commencement du siècle et restées inédites. Ce catalogue est aujourd'hui en cours de publication, et les numéros d'ordre nouveaux ne correspondraient plus, paraît-il, à ceux du catalogue manuscrit que nous avons consulté.

Iarcu (D.). *Bibliografia cronologică română sau Catalog general al cărților române, imprimate dela adoptarea imprimeriei, jumătatea seculului XVI^{lea} și pînă astăzi.* (Bibliographie chronologique roumaine ou Catalogue général des livres roumains, imprimés depuis l'introduction de la typographie, — moitié du xvi^e siècle — jusqu'à nos jours), 2^e édit., Bucarest (București), 1873.

Pappadopoulos-Vrétos. *Νεοελληνική φιλολογία*, Athènes, 2 vol., 1854-57.

Recueils vieillis, contenant quelques inexactitudes et beaucoup de lacunes. — Il est indispensable de les consulter tant que la Bibliographie roumaine commencée par MM. Bianu et Hodoș, et la Bibliographie néo-hellénique commencée par M. Legrand n'auront pas atteint le xviii^e siècle et la période contemporaine.

Catalogul cărților găsite în Biblioteca Mitropoliei Moldovei, și decari se serviseră elevii școalelor grece (Catalogue des livres trouvés dans la Bibliothèque de l'église métropolitaine de Jassy et dont s'étaient servis les élèves des écoles grecques), publié dans la **Revista teologica** (Revue théologique) dirigée par M. Erbiceanu, III^e année, n^{os} 12 et 13.

Catalogul Bibliotecii seminarului Veniamin (Catalogue de la Bibliothèque du Séminaire Benjamin), publié dans la **Revista teologică**, IV^e année, n^o 18.

Philippide. *Introducere la istoria limbii și a literaturii române* (Introduction à l'histoire de la langue et de la littérature roumaines), Jassy (Iași), 1888.
Contient des listes bibliographiques exactes des principales publications en roumain.

Catalogul alfabetico de cărțile aflate în Biblioteca centrală (Catalogue alphabétique des livres de la Bibliothèque centrale), Bucarest, t. I, 1865, t. II, 1869.

Bengesco (G.). *Bibliographie franco-roumaine du xix^e siècle*, Bruxelles, 1895, t. I.

Cet ouvrage est précieux et nous a été très utile. C'est un catalogue complet, d'une part des ouvrages écrits en français (originaux et traductions) sur la Roumanie — d'autre

part de toutes les œuvres écrites en français par des Roumains. Il comprend deux parties : la première seule est parue : elle contient les imprimés. La seconde, dont on attend la publication, contiendra les périodiques.

Il manque encore à l'histoire contemporaine de la Roumanie la bibliographie de tout ce qui a été écrit à l'étranger sur la Roumanie et les Roumains.

b) *Ouvrages généraux.*

Malte-Brun. *Précis de géographie universelle*, nouvelle édition. Paris, 1836, t. VII.

Contient de bons renseignements dont nous avons pu contrôler l'exactitude, sur « l'Ancien Régime » dans les provinces Danubiennes. L'auteur s'est visiblement inspiré des récits des voyageurs qui ont parcouru ces provinces.

Hammer (Ios. von). *Histoire de l'Empire ottoman*, trad. de l'allemand par Dochez. Paris, 1844.

Papparrigopoulos (M. C.). *Histoire de la civilisation hellénique*, Paris, 1878.

Rimbaud (Alfred). *Histoire de la Russie*, Paris, 1893.

Gervinus (G. G.). *Histoire du XIX^e siècle depuis les traités de Vienne*, traduit de l'allemand par J.-F. Minssen. Paris, 1866, t. XI, *Insurrection et régénération de la Grèce*.

Sur cette partie de l'histoire de Gervinus, se reporter à notre ouvrage, liv. III, III, § 4 et 4.

Sorel (Albert). *L'Europe et la Révolution française*, Paris, 4 vol., 1887-1892.
— *La question d'Orient au XVIII^e siècle*, Paris, 1878.

Xenopol (A. D.). *Războaiele între Ruși și Turci și înrîurirea lor asupra Țărilor române* (Les guerres entre les Russes et les Turcs et leur influence sur les pays roumains), Jassy, 1880, 2 vol.

Reproduit presque en entier dans l'*Istoria Românilor* du même auteur, dont nous parlons plus bas.

Pingaud (L.). *Français et Russes*, Paris, 1885.

Xenopol (A. D.). *Istoria Românilor din Dacia Trajană*, Jassy, 1888-1893, 6 vol., et son abrégé :

— *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*, Paris, 1895, 2 vol.

Cet ouvrage, qui a des qualités de premier ordre et des défauts excessifs est une vaste — peut-être trop vaste — synthèse de tout ce qui a été écrit sur l'histoire roumaine en Roumanie et à l'étranger. M. Xenopol est le premier Roumain qui ait publié un ouvrage original, en 6 forts volumes, exemple unique jusqu'à lui d'activité et de suite dans le travail. La conception très large qu'il a de l'histoire, ses divisions claires, les idées générales qu'il a su mettre en lumière font de son travail une œuvre de mérite dont on ne saurait se passer de longtemps. Elle permet d'aborder l'étude des points de détail, ce qui avait été jusqu'ici impossible. Malheureusement l'auteur accepte sans discernement tout ce que lui présentent les sources auxquelles il puise ; ses références sont souvent inexactes et demandent un contrôle permanent ; enfin son style est déparé par un nombre vraiment trop grand de négligences.

Urechia (V. Alexandrescu). *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), Buc., 11 vol., 1892-95.

Cours fait à la Faculté des Lettres de Bucarest. La valeur en est due surtout aux nombreux documents tirés des Archives de l'État qui occupent près des deux tiers de l'ouvrage.

M. A. de Bucarest (M. Anagnosti). *La Valachie et la Moldavie*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1837.

Kogalnitschan (M. de) (M. Kogălniceanu). *Histoire de la [Moldavie, de la Valachie et des Valaques transdanubiens*, Berlin, 1837.

Cette histoire, remarquable étant donnée l'extrême jeunesse de l'auteur — il avait vingt ans — nous a été utile surtout en ce qui concerne le XVIII^e siècle. M. Kogălniceanu a recueilli sur les mœurs de l'« Ancien Régime » des détails fort intéressants.

L'auteur a rendu à la Roumanie de grands services comme historien et comme homme d'État. Le premier il a publié une série de documents sous le titre d'*Arhiva românească* (« Archive roumaine ») — et ensuite réuni en 3 forts volumes beaucoup de matériaux épars ou manuscrits. Il fait montre dans ses publications d'un certain sens critique.

Conseiller du prince Cuza, il a été l'agent principal des plus grandes réformes du siècle : libération des esclaves tziganes, suppression des privilèges des boyars, amélioration du sort des paysans, et réunion des deux Principautés.

Vaillant (E.). *La Romanie*, Paris, 1844.

Regnault (Elias). *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes*, Paris, 1855.

Ubicini (Al.). *Provinces d'origine roumaine*, dans le volume *Provinces danubiennes et roumaines* de l'*Univers pittoresque*, Paris, 1856.

Ouvrages vieillis, pleins de partis pris et, par suite, d'inexactitudes pour l'époque où écrivaient les auteurs, mais bien curieux pour les renseignements qu'ils nous donnent sur l'histoire des générations immédiatement antérieures : cette époque est celle de l'« Ancien Régime », qui nous préoccupe.

Aurélian (P. S.) et **Odobesco** (A. I.). *Notice sur la Roumanie industrielle et commerciale, principalement au point de vue de son économie rurale*, Paris, 1867.

Obédénare (G.). *La Roumanie économique, d'après les données les plus récentes*, Paris, 1876.

Sortes d'encyclopédies roumaines, d'ailleurs entièrement à refaire ; elles contiennent cependant des renseignements statistiques précieux et à utiliser. Le premier de ces ouvrages est très supérieur au deuxième, plus sérieux et plus modéré dans son chauvinisme.

Lesviodax (Al. Geanoglu). *Istorie bisericească pe scurt* (Abrégé d'histoire ecclésiastique), Bucarest, 1845.

Contient des données statistiques et des chiffres précieux pour l'histoire du clergé roumain.

Urechia (V. Alexandrescu). *Istoria Scoalelor* (Histoire des Écoles), Bucarest, 1892-1894, 3 vol.

Cet ouvrage, très documenté, est écrit à un point de vue assez large pour le rendre indispensable à quiconque veut étudier un point d'histoire roumaine. On est cependant surpris de voir l'auteur donner au mot *école* l'acception du mot « civilisation » et nous parler de la littérature (!), de l'architecture (!), de la peinture (!), des mœurs et des

croyanances du XVIII^e siècle. M. Urechia nous paraît forcer le sens des mots, car le XVIII^e siècle est manifestement encore pour la Roumanie une époque de barbarie. — Le dessein de l'auteur est l'exaltation de la vieille Roumanie : il va jusqu'à vouloir réhabiliter les *Phanariotes*, comme ayant assuré la continuité des progrès de la civilisation roumaine à travers les âges.

Que notre respectable et cher maître d'histoire roumaine à la Faculté des Lettres de Bucarest, dont la science et les conseils nous ont été si utiles, nous pardonne de ne pas accepter ses vues. Qu'il ne nous garde pas rancune si notre ouvrage n'est presque qu'une réfutation d'une théorie qui lui est chère et à laquelle se rangent malheureusement le plus grand nombre des historiens roumains actuels (MM. N. Iorga, Erbiceanu, G. Ionescu-Gion).

Zallony (M.). *Essais sur les Phanariotes*, Marseille, 1824.

Bălcescu (N.). *Românii și Fanariozii* (Les Roumains et les Phanariotes), publié dans *Magazinul istoric pentru Dacia* (Le Magasin historique pour la Dacie), Bucarest, t. I, 1845, p. 115 et suiv.

Săineanu (Lazăr). *Istoria filologiei române* (Histoire de la philologie roumaine), Bucarest, 1895.

Ouvrage très important comme la plupart de ceux qu'a publiés M. Săineanu. La philologie y est entendue au sens allemand de toute manifestation de la pensée d'un peuple. Beaucoup d'érudition, de justesse dans l'appréciation et de largeur dans les idées. — Mais on peut reprocher à l'auteur de légers partis pris qui l'entraînent à des omissions plutôt voulues que justifiées et à des éloges excessifs. Il est surtout intéressant lorsqu'il expose des théories et qu'il les juge en détail.

Nous l'avons utilisé très copieusement dans ses deux chapitres sur « l'Enseignement grammatical à l'époque des Phanariotes », et « le Courant latiniste ou l'École transylvaine ».

Adamescu (G.). *Noțiuni de istoria limbii și a literaturii românești* (Histoire de la langue et de la littérature roumaines), Bucarest, 1894.

II. SOURCES ET DOCUMENTS OFFICIELS.

† *Affaires étrangères*. Turquie, t. CCXXXV et CCXXXVI (Rapports de l'ambassadeur français de Constantinople au gouvernement central de Paris).

Nous nous sommes servis des documents déposés aux Affaires étrangères pour le mouvement de 1821 ; les documents publiés jusqu'à ce moment en Roumanie et à l'étranger sont insuffisants sur cet événement.

Pour l'époque qui précède 1821 nous nous sommes contentés de contrôler ce qui était déjà publié dans le

Hurmuzaki (Eudoxiu de). *Documente privitoare la Istoria Românilor* (Documents pour servir à l'histoire des Roumains), Bucarest, 1876-1897, 26 vol.

Énorme collection toujours en cours de publication qui contient tous les documents officiels tirés des archives des États étrangers et concernant la Roumanie. Les trois volumes du supplément (collection Odobescu) renferment les documents tirés des Affaires étrangères de Paris. Ils contiennent les rapports des ambassadeurs de France à Constantinople, alors, qu'il n'y avait pas de relations officielles entre la Roumanie et la France, — au XVIII^e siècle des rapports et des mémoires adressés à leur gouvernement par des aventuriers français qui se trouvaient dans les Principautés (La Roche, Simian, Carra, Nagny, etc.), — à partir de la Révolution les rapports des agents officiels de la République dans les Principautés et en Turquie (Stamati, Carra Saint-Cyr, Gaudin, Fleury, Parrant, Saint-Luce, Ledoulx,

etc.). Le 3^e volume est consacré presque en entier au *Journal* du général comte de Lan-geron (connu plus généralement sous le nom de *Mémoires*), sur lequel nous aurons à revenir (cf. les *Voyages*).

† *Archives nationales* (de France).

Nous y avons trouvé sous la cote AF IV 204, n^o 3869, une supplique des boyars Moldaves et Valaques au Premier Consul.

† *Archives des Facultés des Lettres et des Sciences de Paris*.

Nous devons à l'obligeance de MM. Lantoine et Fousserau, secrétaires des Facultés des Lettres et des Sciences, d'avoir pu trouver dans les archives les noms des premiers Roumains qui ont fait leurs études et pris des grades à Paris au commencement de ce siècle.

Nous leur adressons ici tous nos remerciements.

Martens (G. Frid. von). *Recueil des principaux traités d'alliance, de paix, de trêve, de neutralité, etc., conclus par les puissances de l'Europe depuis 1761, jusqu'à présent*, Göttingen, 1791.

Charrière (E.). *Négociations de la France dans le Levant*, Paris, 1860.

Szilágyi Sándor. *Documents pour servir à l'histoire de l'alliance de G. Rákóczy avec la Suède et la France dans la guerre de trente ans*, Buda-Pest, 1873.

Henry IV (*Recueil des lettres missives de*), publié par M. Berger de Xivrey, t. V (1599-1602), Paris, 1850.

Napoléon I^{er} (*Correspondance de*), Paris, 32 vol., 1858-1869.

Correspondance inédite de Napoléon I^{er} avec le général de Caulaincourt, duc de Vicence (1808-1809), publiée par M. Alb. Vandal, dans la *Revue bleue*, 1895.

Correspondance de Francfort (datée 12 prairial an VI) sur l'adoration qu'ont les Grecs pour Bonaparte, dans la *Gazette nationale ou Moniteur universel*, an VI, n^o 262, du 22 prairial, art. *Politique, Allemagne*.

Correspondance de Semlin (datée 12 prairial an VI) racontant la mort de Rhigas, dans la *Gazette nationale ou Moniteur universel*, an VI, n^o 271, du 1^{er} messidor, art. *Politique, Turquie*.

Détails sur le citoyen Honoré Fleury, député des Côtes-du-Nord, à la Convention nationale, dans la *Réimpression de l'Ancien Moniteur*, Paris, 1847, t. XV, XVIII et XXIV.

Cf. notre deuxième livre, ch. III, IV, § 46.

L'Annuaire Lesur, pour l'année 1821.

Nous l'avons consulté pour la révolution des Grecs et des Roumains de 1821. Sur la valeur de ses données, cf. III, III, § 4.

Iorga (N.). *Acte și fragmente cu privire la istoria Românilor* (Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains), Bucarest, 3 vol., 1895-1897.

Nous y avons pris des documents concernant la France et la Roumanie avant le XVIII^e siècle.

Codrescu (Th.). *Uricariul* (Le scribe de chancellerie), Jassy, 24 vol., 1852-1893.

Collection très désordonnée, mais qui renferme une foule de documents d'ordre intérieur.

Kogalniceanu (M.). *Arhiva românească* (L'Archive roumaine), 2^e éd., Jassy, 1860.

Contient des documents de nature très diverse propres à faire connaître les sentiments du clergé régulier et des boyars pour la Russie.

Sturdza (D. A. O. D. C.), **Ghenadie Petrescu și C. Colescu-Vartic**. *Acte și Documente relative la istoria renașterii României* (Actes et Documents pour servir à l'histoire de la renaissance de la Roumanie), Bucarest, 1888-1896, 8 vol.

Constitution faite par Son Altesse M. le Prince Const. Mavrocordato, prince des deux Valachie, publiée dans le **Mercure de France** de 1742, juillet.

Il n'y a là que le *Projet de Constitution* du Prince Constantin Mavrocordat : le véritable texte de cette Constitution, telle qu'elle devait être appliquée quatre ans plus tard, avec

Le Firman de la S. Porte, qui semble lui avoir donné naissance,

La demande des boyars au prince Grégoire Ghica,

L'Urbarium du prince Alexandre Moruzzi.

se trouvent reproduits dans le **Magazinul istoric pentru Dacia** (Le Magasin historique de la Dacie), t. II, Bucarest, 1846.

Legiuire a preă înălțatului Io Ioan Gheorghe Caragea Vv (Législation du très haut Prince I. G. Caragea), Buc., 1818.

Pour le mouvement transylvain :

Hurmuzaki. *Documente*, etc., tomes III, V, (1^{re} partie) et VI.

Theiner. *Monumenta historica Hungariam illustrantia*, Rome, 1859-60.

Nilles. *Symbolæ ad illustrandam historiam ecclesiæ orientalis in terris coronæ S. Stephani*, OEniponte, I.

Libloy (**Friedrich Schuler von**). *Siebenburgische Rechts-Geschichte, erster Band, Hermanstadt*, 1855 (pour le texte de la loi nommée *Unio trium nationum*).

Cipariu (T.). *Acte și fragmente latine românești pentru istoria bisericii române, mai ales unite* (Actes et fragments, en latin et en roumain, pour servir à l'histoire de l'Eglise Roumaine, surtout de l'Eglise Unie, Blaj, 1855.

Baritiu (G.). *Părți alese din istoria Transilvaniei* (Fragments choisis de l'histoire de la Transylvanie). Sibii (Hermanstadt), 1889.

Ardeleanu (I.). *Documente istorice din Vatican, relative la istoria noastră* (Documents historiques tirés de la Bibliothèque du Vatican et ayant trait à notre histoire). Publié dans la **Transilvania**, X (1877), p. 121 et suiv.

L'appendice contient la liste de tous les jeunes Roumains qui ont fait leurs études en Italie au « Collège de la Propagande ».

Pour le mouvement de 1821 :

Aricescu (C. D.). *Acte justificative la Istoria Revoluțiunii române dela 1812*. (Actes justificatifs pour l'Histoire de la Révolution roumaine de 1821). Craiova, 1874.

Indispensable, parce qu'il contient tous les documents intérieurs (proclamations, lettres, traditions) sur la Révolution roumaine de 1821.

Urechia (V. Alexandrescu). *Documente inedite relative la anii 1820 și 1821*. (Documents inédits relatifs aux années 1820 et 1821), publiés dans les *Analele Academiei române*, Buc., 2^e série, t. X.

† *Supplique du personnage Claude Coulin*, secrétaire français des boyars valaques émigrés en Transylvanie lors de la révolution de 1821, au prince régnant de Valachie *Georges Bibescu* (datée 1844). Document inédit, en possession de M. I. I. Brătianu, ministre des Travaux publics en Roumanie.

Pour l'ensemble des règnes phanariotes :

Barbu Știrbei. *Raportul lui B. Ș. către Kisselev asupra stării Valachiei în anul 1832*, Rapport au général Kisselev sur l'état de la Valachie en 1832, publié dans les *Convorbiri literare* (Causeries littéraires), XXII^e et XXIII^e années, 1888 et 1889.

L'original de ce rapport est en français ; il a été ensuite traduit en roumain. L'auteur, alors ministre de Kisselev, est un des premiers Roumains qui firent leurs études à Paris. Son rapport a une importance spéciale par son caractère officiel et grâce à l'éducation étrangère de l'auteur, qui lui permet de parler en toute clairvoyance et en toute sévérité de l'Ancien Régime. Appartenant par son origine aux Boyars, il sut s'affranchir des préjugés de sa caste, et dès ce moment parle des réformes nécessaires (condition des paysans, etc.) qu'il réussit à accomplir en partie lorsqu'il devint prince (1849-56).

III. MÉMOIRES ROUMAINS

a) *Mémoires du temps.*

Cantemiri (Dem.) *Descriptio Moldaviae*, éd. de l'Académie roumaine, Bucarest, 1872.

Kogălniceanu (M.). *Chronicile României*. (Les Chroniques de la Roumanie), Bucarest, 1872-1874, 2^e éd., 3 vol.

Précieuse collection de la plupart des chroniqueurs moldaves des XVII^e et XVIII^e siècles. Voir plus bas les noms de Neculce, Acsinti Uricariul, Amiras, Muste, Canta, Enaki Kogălniceanu.

Papiu Ilarianu (A.). *Tesauru de monumente istorice* (Trésor de monuments historiques). Bucarest, 1862-4, 3 vol.

Riche recueil de documents et d'ouvrages concernant les Roumains. Le deuxième volume comprend les écrits historiques du Ban Ienăkiță Văcărescu et de Dionisie Eclisiarcul. Voir plus bas ces noms.

Neculce (I. Vornicul). *Letopisețul țării Moldovei* (Chronique du pays Moldave (1662-1743)), publié dans M. Kogălniceanu, *Chronicile României*, t. II.

Acsinti Uricariul. *A dona domnie a lui Neculai Alexandru Vodă în Moldova* (Le second règne du prince Nicolas Mavrocordat en Moldavie), publié dans M. Kogălniceanu, t. II.

[**Amiras** (Alexandru, Slugerul)]. *Cronica anonimă a țării Moldovei dela Istrati Dabița Vodă pînă la domnia lui Grigorie Ghica cel bătrîn, 1662-1733, tradusă din grecește* (Chronique anonyme du pays moldave, depuis Istrati Dabița le prince jusqu'au règne de Grégoire Ghica le vieux, traduite du grec par le Sluger Al. Amiras), publiée dans M. Kogălniceanu, t. III.

? **Muste** (Neculai, copiste au Divan). *Letopisețul țării Moldovei* (Chronique du pays moldave), publiée dans M. Kogălniceanu, t. III.

Popescu Radu. *Cronica țării românești* (Chronique de la Valachie), publiée dans *Magazinul istoric pentru Dacia*, t. IV, Bucarest, 1847.

Canta (I. Spătarul). *Dela a doua și pînă la a patra domnie a lui Constantin Mavrocordat* (Chronique du pays moldave depuis le deuxième jusqu'au quatrième règne de Constantin Mavrocordat), publiée dans M. Kogălniceanu, t. III.

Kogălniceanu (Enaki). *De la domnia întâia și pînă la a patra domnie a lui Constantin Mavrocordat* (Chronique de la Moldavie, depuis le premier jusqu'au quatrième règne de Constantin Mavrocordat), publiée dans M. Kogălniceanu, t. III.

Văcărescu (Ienăkiță, Banul). *Istoria prea puternicilor împărați otomani*. (Histoire des très puissants Empereurs ottomans), publiée dans Papiu-Ilarianu, *Tesauru de Monumente istorice*, t. II.

Dionisie Eclisiarcul. *Chronograful țării românești dela 1764 pînă la 1815* (Le « Chronographe » de la Valachie, depuis 1764 jusqu'en 1815), publié dans Papiu-Ilarianu, t. II.

Hristachi (Pitarul). *Istoria faptelor lui Mavrogheni-Vodă și a răzmiriții din timpul lui, pela 1790* (Histoire des faits du prince Mavrogheni et de la révolution qui a eu lieu pendant son règne, vers 1790) — chronique en vers écrite en 1817 et publiée dans le journal **Buciumul** (La Cornemuse), 1863.

Zilot Românul. *Cronica țării românești dintre 1800 și 1821* (Chronique de la Valachie, de 1800 à 1821), publiée par M. B. P. Hasdeu en 1884 sous le titre de *Ultima cronică din epoca Fanarioților* (Dernière chronique du temps des Phanariotes).

Sur tous ces mémoires indigènes du XVIII^e siècle, voir notre livre III, I, § 1.

Malgré leur insuffisance notoire, nous en avons tiré bon parti :

1° Pour les aveux qui échappent à leurs auteurs et dont ils ne voient pas la portée ;
2° En leur prenant les passages où ils se trouvent être en concordance, soit entre eux, soit avec les récits des voyageurs du temps ;

3° Lorsque nous avons pu contrôler leurs dires par les documents officiels (ordres des princes, textes de lois, firmans de la Sublime Porte, etc.).

Lazăr (George). *Discurs către Mitropolitul Dionisie*, 1819 (Discours au métropolitain Denyse), publié dans **Foaia pentru minte, inimă și literatură** (La Feuille pour l'esprit, le cœur et la littérature, Brașov (Cronstadt), 1840, n° 7).

— *Povătuitorul tinerimii* (Le Conseiller de la jeunesse), écrit en 1820, publié à Buda en 1826.

Voir notre ouvrage, II, iv, § 8.

Golescu (Constantin Radovici din Golești). *Insemnare a călătoriei mele în anul 1824, 1825 și 1826* (Remarques sur le voyage que j'ai fait pendant les années 1824, 1825 et 1826), Buda, 1826.

De tous les mémoires indigènes, ce livre, avec le rapport officiel de Stirbei, est celui duquel on peut tirer la plus grande utilité. L'auteur, boyar émigré de la Révolution de 1821, était allé passer trois ans à l'étranger pour diriger les études de ses fils, et ce qu'il y a observé lui fait faire un retour sur ce qu'il a vu dans son pays (misère des paysans, corruption des boyars et des moines, etc.). — Lui-même est brusquement converti aux idées libérales, et il lui échappe des aveux intéressants.

b) *Mémoires rétrospectifs.*

Communications orales.

Un grand nombre de personnes nous ont été utiles par les souvenirs et les traditions que nous avons recueillis de leur bouche. Ne pouvant les citer toutes, nous leur adressons ici collectivement nos plus sincères remerciements.

Negruzzi (C.). *Cum am învățat românește* (Comment j'ai appris le roumain) dans ses *Opere complete* (Œuvres complètes), I^{er} vol., *Păcatele tinerețelor* (Les péchés de la jeunesse).

Alexandri V. *Prosa* (son volume de *Prose*), Bucarest, 1875.

Dans deux articles traitant, l'un de la ville de Jassy, l'autre de la société de Jassy, l'auteur nous parle longuement de l'ancien Jassy et de la société de l'Ancien Régime.

Ghica (I.). *Scrisori* (Lettres), Bucarest, 1887.

Ces lettres sont utiles parce qu'elles traitent de l'Ancien Régime et qu'elles étaient adressées à Alexandri.

Mais l'auteur y fait montre parfois d'une imagination désordonnée ; il est rancunier, et sujet à caution lorsqu'il parle des personnages ; il est vieux et ses souvenirs ont perdu en fraîcheur et en sûreté ; enfin, on sent trop souvent percer la vanité du politicien qui parle d'événements où il a parfois joué le rôle de témoin ou même d'acteur, et celle du littérateur qui sait que ses lettres seront publiées.

— *Convorbiri economice* (Causeries économiques), Bucarest, 1879.

Les deux chapitres : « Bucarest il y a 100 ans » et « La maison du boyar Dudescu », nous ont rendu service. Ils contiennent des renseignements très précis, dont nous avons pu contrôler l'exactitude par les récits des voyageurs (Carra, Langeron, Recordon). L'auteur y échappe au reproche de partialité que nous lui adressions plus haut, n'ayant à parler que de faits, et non de personnes.

IV. VOYAGES

a) *Voyages du temps.*

Raicevich (Ign.-Stef.). *Voyage en Valachie et en Moldavie*, trad. de l'italien par N. M. Lejeune, ex-professeur particulier de S. A. le prince de Moldavie, Paris, 1822.

Langeron (Andrault, comte de). *Journal des campagnes faites au service de la Russie (1790-1812)*, connu surtout sous le nom de *Mémoires de Langeron* et publié dans Hurmuzaki, Suppl. I, vol. III.

Wilkinson (W.). *Tableau historique, géographique et politique de la Valachie et de la Moldavie*, trad. de l'anglais, par M***, Paris, 1821.

On ne saurait rien écrire sur l'histoire de la Roumanie sous l'Ancien Régime sans avoir recours à ces trois ouvrages; ils sont classiques par leur richesse et par le sérieux d'esprit des auteurs.

Wilkinson est Anglais, Langeron est un Français au service de la Russie, Raicevich un Autrichien de la province de Raguse, qui écrit en italien.

Le premier est optimiste et ne voit que du progrès, le deuxième est un médisant, le troisième est un observateur impartial et minutieux.

Le premier est un diplomate, le deuxième est un soldat, le troisième un précepteur des enfants du prince Ypsilanti.

Enfin ils ont écrit leurs ouvrages à des moments différents : Raicevich vers 1780, Langeron en 1800-1812, Wilkinson à partir de 1815.

Flachat (Jean-Claude). *Observations sur le commerce et les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et même des Indes orientales*, Lyon, 1766, 2 vol.

Très intéressant lorsqu'il se contente de raconter sans apprécier : les appréciations sont d'une naïveté souvent surprenante.

Ligne (Le prince de). *Lettres sur la dernière guerre des Turcs, lettre V^e, du 1^{er} décembre 1788*, publiée dans ses *Œuvres* (édition préfacée par Albert Lacroix), Paris-Bruxelles, 1860, t. II. — Un fragment de cette lettre se trouve reproduit dans le *Journal* de Langeron (Hurmuzaki, Suppl. I, vol. III).

De B* (Le général de Bauer).** *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie*, Francfort, 1778.

Utile pour quelques données statistiques qu'il prétend avoir tirées des archives que lui aurait ouvertes le grand « Logothète ». L'auteur inspire d'ailleurs confiance par le sérieux de son esprit. Il n'avait aucun intérêt à inventer des données statistiques et celles qu'il donne sont rendues très vraisemblables par l'étude de l'époque.

Carra (Jean-Louis). *Histoire de la Moldavie et de la Valachie, avec une dissertation sur l'état actuel de ces provinces*, Neuchâtel, 1781.

Hauterive (Alexandre-Maurice Blanc de Lanautte, comte d'). *Journal d'un voyage de Constantinople à Jassy dans l'hiver de 1785*, publié avec notes géographiques et historiques par M. A. Ubicini dans la *Revue de géographie*, 1877, t. II, pp. 120-311 et 274.

— *La Moldavie* en 1785, aisant suite au *Voyage de Constantinople à Jassy*, publiée par M. A. Ubicini dans la *Revue de Géographie*, 1879, t. VI, p. 366-376; et 1880, t. VII, p. 45-58.

— *Renseignements moraux et curieux sur quelques usages des habitants de la Moldavie et sur l'idiome moldave*, publiés à la suite du *Tableau historique*, etc. de Wilkinson.

Sur la valeur des écrits de Carra et du comte d'Hauterive, cf. liv. II, chap. I, § 2.

Boscovich (Rugg-Gius). *Giornale di un viaggio da Constantinopoli in Polonia*, Bassano, 1784.

Craven (Lady). *Voyage en Crimée et à Constantinople en 1786*, traduit de l'anglais par M. Guedon de Berchère, Paris, 1789.

***. *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, an VII.

Sestini (Domenico). *Viaggio curioso-scientifico anticuario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Viena*, Firenze, 1815.

Lagarde (Le comte de). *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiew, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt*, Paris, 1824.

Le voyage est de 1811.

Neale (Dr Adam). *Voyage en Allemagne, en Pologne, en Moldavie et en Turquie*, trad. de l'anglais par Aug. Defauconpret, Paris, 1818, t. II.

Laurençon (F. G.). *Nouvelles observations sur la Valachie, suivies d'un précis historique sur les événements qui se sont passés dans ces provinces en 1821*, Paris, 1822.

Reçordon (P.). *Lettres sur la Valachie*, Paris, 1821.

Laurençon et Reçordon furent témoins oculaires de l'événement de 1821 : ils étaient alors précepteurs dans des familles de grands boyars.

b) Voyages ultérieurs.

Thouvenel (Ed.). *La Valachie en 1839*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1839, 2^e trimestre, pp. 553 et suiv.

Colson (Félix). *De l'état présent et de l'avenir des Principautés de Moldavie et de Valachie*, Paris, 1839.

— *Nationalité et régénération des paysans Moldaves et Valaques*, Paris, 1862.

Sujet à quelque partialité lorsqu'il parle de ses contemporains : car il avait beaucoup d'amis dans les Principautés. Mais précieux pour la période antérieure : car il était fils d'un émigré professeur dans le pays.

Kuch (C. A.). *Starea de lucruri din Moldova și Valachia pela anii 1828 pînă la 1843* (L'état des choses en Moldavie et en Valachie de 1828 à 1843). L'original est en allemand : *Moldauisch-walachische Zustände in den Jahren 1828 bis 1843*, Leipzig, 1884, trad. roumaine par A. C. Cuza dans les *Convorbiri literare*, années XXV^e (1891) et suiv.

C. A. Kuch avait été consul du royaume de Prusse en Moldavie à l'époque qu'il décrit.

Bellanger (Stanislas). *Le Keroutza* [La Căruța, c.-à-d. La Carriole], *voyage en Moldo-Valachie*, Paris, 1846, 2 vol.

Infiniment prolix et d'une imagination gênante, car il invente l'histoire et même la géographie du pays. Intéressant dans les rares passages où il observe et n'ajoute rien à la réalité (le vieux Bucarest, costumes et usages de l'ancien temps).

Saint-Marc Girardin (M.). *Le Danube jusqu'à la Mer Noire*, dans les *Souvenirs de voyages et d'études*, Paris, 1852, t. I. — Voyage fait en 1836.

Intéressant et utile lorsqu'il rapporte les conversations des vieux boyars sur l'Ancien Régime, et les traces de cette période qu'il constate lui-même en Roumanie.

Desjardin (E.). *Les Juifs de Moldavie*. Paris, 1867.

Gonzalez y Mendoza (Don Eusebio). *Voyages en Orient. Les Juifs et les étrangers en Roumanie*, trad. de l'espagnol par J. Flamerie, Nancy, 1894.

V. OEUVRES LITTÉRAIRES

a) *Œuvres du temps.*

Alexandri (V). *Poesiile populare ale Românilor* (Poésies populaires des Roumains). Bucarest, 1866.

Teodorescu (G. Dem.). *Poesii populare române* (Poésies populaires roumaines), Bucarest, 1885.

† **Fénelon**. *Intîmplările lui Telemah fiul lui Odises* (Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse), trad. en roumain par un anonyme, recopié par un certain Constantin Stîrcea en 1772. Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 342.

† **[Oxenstierna** (Gabriel Thureson)]. *Cugetările lui Oxenstiern* (Les Pensées d'Oxenstiern. — Le titre exact de ce livre en français est : *Pensées diverses sur divers sujets avec des réflexions morales*), trad. en roumain par un anonyme; des particuliers possèdent actuellement plusieurs copies de cette traduction : on en connaît une datée de 1781, une autre de 1782, etc. Voir la page 333 du présent ouvrage.

L'éminent philologue roumain I. Lambrior considérait, en 1873, la traduction du livre d'Oxenstierna, comme la première traduction en roumain d'un texte français. Voir son intéressante étude sur cette traduction : *Tălmăcirea românească a scrierilor lui Oxenstiern* (La traduction en roumain des écrits d'Oxenstiern), dans les *Convorbiri literare*, VII^e année, 1873, n° 9, p. 325 et suiv.

† ***. *Tainele Francmaçonilor* (Les Mystères des Francmaçons), trad. du français par un anonyme. Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 451.

† ***. *Critil și Andronius* (Critil et Andronius), traduit en roumain par le Métropolitain Jacov (Jacques), 1^{re} éd., Jassy, 1794, 2^e éd. 1810.

Une très intéressante étude sur la langue de cette prétendue traduction du grec : *Carți rare* (Livres rares) a été faite par M. V. Alexandrescu-Urechia dans la revue *Ateneul român* (*L'Athénée roumain*), Jassy, 1861. M. Urechia prouve d'une manière irréfutable que cette traduction n'a pu être faite que sur un original français.

† **[Florian]**. *Galatie. Fapta a Domnului Florian, tradusă din limba franțuzească în ace moldovinească de Costachi Stamatî la anul 1813* (Galathée, production de M. Florian, traduite de la langue française en celle moldave par Constantin Stamat en l'année 1813). Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 150.

— *Istoriea lui Numa Pompilie al doile craiu al Romii, Tălmăcită dii Limba Franțuzescă de Dumnêlui Postelnicul Alexandru Beldiman, și dată în Typariu cu a Dumisale Chielțuiala, spu podoaba Limbii Românești și indelețniciré Patrioșilor*. La Anul 1820, Buda (Histoire de N. Pompilius, deuxième roi de Rome, traduite du français en roumain par Lui le Postelnic Alexandre Beldiman et livrée à l'impression à ses frais, pour l'ornement de la langue roumaine et l'occupation des patriotes, etc... Buda, 1820).

Sur la valeur et l'importance de toutes ces traductions du français, cf. notre livre III, I, § 2.

† ***. *Istoria lui Raimondu, scoasă din decameron a franțai, acum întâi ălmăcit din limba franțuzască în ce Moldoveniască, întru întâe domnie a Mării sale Alexandru Vol. Suciul. Iar acum din iznoavă îndreptată și prescrisă în oraș Iași, 1815, Alexandru Beldiman aga* (L'histoire de Raymond, tirée du Décaméron de France, aujourd'hui pour la première fois traduite d'après la langue française en langue moldave, pendant le premier règne de Sa Hautesse Alexandre Șuțu le Prince, revue totalement et recopiée dans la ville de Jassy en 1815 par l'aga Alexandre Beldiman). — Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 457.

† [Prévost (L'abbé)]. — *Istorie cavalieriului de Grie și a iubirii sale Manon Lescò, care tălmăcindu-se de pe limba franțuzască în limba moldoveniască prin osteneala și osărdie dreptii dumisale banului Aleco Beldiman, s'au prescris acum de mine în anul 1815, sept. 23 Costadin Borș* (Histoire du Chevalier de Grie et de sa bien aimée « Manon Lescò », laquelle, étant traduite d'après la langue française en langue moldave grâce à la fatigue et la persévérance de la (main ?) droite de Lui, le ban Al. Beldiman, vient d'être recopiée par moi Constantin Borș, le 23 sept. 1815). — Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 193.

[Voltaire]. *Tragodia lui Orest de pré în văfatu și cu învăpăiată dragoste spre procopsirea nēmului românesc marele postelnic Alexandru Beldiman. Acum întâi tălmăcită din limba franțuzească în ce românească* (La tragédie d'Oreste, par le très savant et qui a une inextinguible ardeur pour l'avancement du peuple roumain, le grand postelnic Alexandre Beldiman. Aujourd'hui pour la première fois traduite d'après la langue française en la langue roumaine). Buda, 1820.

† ***. *Alexis sau Căsuța din codru. Istorii ithicească și foarte interesantă întru care să va vede încât este vrednic de tânguiri omul sântătoriu. Tradus de postelnicul Alexandru Beldiman în 1821 și copiat de Beldiman vornic în acelaș an* (Alexis ou la maison de la Forêt. Histoire morale et très intéressante, dans laquelle on verra combien est à plaindre l'homme sensible. Traduit par le postelnic Alexandra Beldiman en 1821 et copié par le vornic Beldiman en la même année). — Manuscrit de l'Académie roumaine, n° 40.

Moruzzi (Al. [le hospodar]). *Conte sur sept mots donnés : Satan, Sultan, Amour, Éléphant, Diamant, Vase, Absinthe*, par le Hospodar de Valachie, publié dans le **Spectateur du Nord**, « journal politique, littéraire et moral de Hambourg », 1801, décembre, p. 317 et suiv.

Cf. livre II, ch. III, IV, 31.

Conaki (C., le logothète). *Poesii, Alcătuiiri și Tălmăciri* (Poésies : Compositions originales et traductions), 2^e éd., Jassy, 1886.

Văcărescu (Iancu, le logothète). *Colecție de poesii* (Collection de Poésies). Bucarest, 1848.

Pour l'analyse détaillée de ces deux poètes, cf. III, 1 § 3 et 5.

Assaki (G.). *Culegere de poesii* (Recueil de poésies), 3^e éd. Jassy, 1863.

Beldiman (Al.). *Tragodia sau mai bine a zice Jalnica Moldovei întimplare*

după răzvrătirea Grecilor, în versuri (La Tragédie ou pour mieux dire le triste accident de la Moldavie après la révolution des Grecs, en vers), écrite en 1825, publiée dans M. Kogălniceanu, *Chronicele României*, t. III. Cf. livre III, I, § 2 et 5.

Șincai (George). *Chronica Românilor și a mai multor neamuri* (Chronique des Roumains et de plusieurs autres peuples), 3 vol., 1^{re} éd., Jassy, 1853, 2^e éd., Bucarest, 1886.

Maier (Petru). *Istoria pentru începutul Românilor în Dacia* (Histoire des débuts des Roumains), Buda, 1812.

Klein (Samuel). *Elementa linguæ daco-romanæ.... locupletata vero et in hunc ordinem redactata a Georgio Gabriele Sincai*. Vindebona, MDCCLXXX.

Țimpea (Radu). *Gramatica românească* (Grammaire roumaine), Sibii (Hermanstadt), 1797.

Lexicon valachico-latino-hungarico-germanicum, connu surtout sous le nom de *Lexiconul dela Buda* (Lexicon de Buda), Buda, 1825.

Cichindealu (D.). *Fabule filosoficești și moralești* (Fables philosophiques et morales), 1^{re} éd., Buda, 1814, 2^e éd. avec une préface par J. Héliade-Rădulescu, Buc., 1838.

Pour toutes ces productions de l'école transylvaine, livre II, ch. IV, § 5, 6 et 7.

b) *Œuvres modernes.*

Il est toujours dangereux, dans une étude purement historique, de se servir d'œuvres littéraires comme sources. Aussi n'en avons-nous fait qu'un usage très restreint : nous n'avons pris dans ces ouvrages que ce qui avait un caractère suffisant de généralité, et ce qui était d'accord avec ce que nous savions par ailleurs d'une manière certaine.

Philimon (N.). *Ciocoii vechi și noi* (Les anciens et les nouveaux « Ciocoi »), nouvelle édition, București, 1890.

L'œuvre de Philimon mérite une attention particulière, d'abord à cause du succès de vérité qui lui fut fait à son apparition, ensuite à cause de la parfaite concordance avec les documents d'ordre historique, enfin parce que l'auteur a un souci de l'histoire qui lui fait donner de fréquentes références historiques.

Alexandri (V.). *Teatru*, vol. II, III et IV de ses *Opere complete*, Buc., 1875; y voir principalement :

Boerii și Ciocoii (Les Boyars et les Ciocoi), comédie en 5 actes.

Jașii în carnaval (Jassy pendant le carnaval), tableau en 3 actes.

Rusaliiile (La Pentecôte), vaudeville en un acte). Voir aussi à la fin du IV^e vol. : *L'explication des mots vieux et étrangers* (p. 1745 et suiv.).

Précieux pour les données qu'il contient sur l'ancien temps (costumes, tendances d'esprit, langage des personnages).

Urechia V. Alexandrescu. *Viața de altă dată* (La Vie d'autrefois), nouvelle historique publiée dans la *Viața* (La Vie), 1^{re} année, 1894, p. 3-4.

Dans cette nouvelle, M. Urechia nous donne des détails précis et documentés sur les repas des boyars du XVIII^e siècle.

VI. MONOGRAPHIES ET BIOGRAPHIES

a) *Monographies.*

Crătiunescu (Crăciunescu J.). *Le peuple roumain d'après ses chants natio-*

naux (Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris). Paris, 1874.

Aurelian (P.-S.). *Schițe asupra stării economice a României în secolul al XVIII^{lea}* (Du mouvement économique en Roumanie au XVIII^e siècle), mémoire publié dans **Analele Academiei române**, II^e série, t. III, section II, Bucarest, 1888, p. 73 et suiv.

[**Bălcescu** (N.)]. *Question économique des Principautés danubiennes*, Paris, 1850.
— *Despre starea socială a muncitorilor în principatele române în deosebite timpuri* (De l'état social du paysan laboureur dans les Principautés roumaines à diverses époques), publié dans **Magazinul istoric pentru Dacia** t. II, Bucarest, 1846, p. 229 et suiv.

Beaucoup d'érudition, mais beaucoup de partialité patriotique, imagination excessive qui oblige à un contrôle permanent; la *Question économique* a néanmoins une valeur à part dans l'œuvre de Bălcescu pour sa concision et ses références sûres.

Calmuschi (C.). *Principalele dări ale Moldovei și țării românești, mai ales în secolul al XVIII^{lea}* (Principales impositions de la Moldavie et de la Valachie, surtout au XVIII^e siècle). Thèse de licence présentée à la Faculté des lettres de Bucarest. Bucarest, 1891.

Bolliac (C.). *Mănăstirile închinat* (Les couvents dédiés), Bucarest, 1862.

Obédénare (G.). *La religion chez les peuples latins. La religiosité des Roumains*, Montpellier, 1879.

Urechia (V.-A.). *Din Istoria breslelor* (Page de l'histoire des corporations), publiée dans les **Convorbiri literare**, XXII^e année (1888), 1^{er} déc., p. 784 et suiv.

Picot (Ém.). *La question des Israélites roumains*, Paris, 1868.

Ghika (J. D.). *La France et les Principautés danubiennes de 1789 à 1815*, publié dans les **Annales de l'École libre des sciences politiques**, an X (1869), n^{os} 2 et 3.

Étude claire, sérieuse, appuyée sur des documents officiels. On peut reprocher à l'auteur de ne s'être guère servi que de la collection Hurmuzaki, et en conséquence, d'avoir négligé deux points capitaux de l'histoire des rapports de la Roumanie et de la France, au moment de la Révolution et du premier Empire : le mouvement grec de la première Hétairie sans lequel toute la suite demeure inexplicable, et le courant des émigrés qui ont fixé l'influence française dans le pays.

Iorga (N.). *Rapoarte consulare prusiene din Iași și București* (Rapports consulaires prussiens de Jassy et de Bucarest).

Excellente préface au dixième volume de la collection Hurmuzaki. M. Iorga a fait pour la Prusse ce que M. Ghika avait fait pour la France, mais avec plus de succès encore. D'abord il s'appuie sur des documents beaucoup plus nombreux, ensuite il traite d'une période plus longue (1763-1844). Enfin l'auteur ne se contente pas de faire l'histoire diplomatique uniquement, il embrasse dans une vue d'ensemble l'histoire des Roumains à la fin du XVIII^e siècle. Nous ne saurions cependant nous associer à sa conclusion dernière qui est la réhabilitation des règnes phanariotes.

Forneron (H.). *Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française*, 3 vol., Paris, 1884-1890.

Malgré son titre et ses dimensions, ce livre ne nous a fourni qu'un seul renseignement, faux d'ailleurs.

Gion (G. Ionescu-). *Ludovic al XIV^{lea} și Constantin Brâncoveanu* (Louis XIV et Constantin Brâncoveanu), Bucarest, 1884.

— *Un francez candidat la tronul țării românești* (Un français candidat au trône de la Valachie), publié dans la **Revista Noua**, III^e année, Bucarest, 1890, n^o 7, p. 264 et suiv.

— *Bucureștii în timpul revoluțiunii franceze* (Bucarest au temps de la Révolution française), conférence faite à la Société géographique roumaine, Buc., 1891.

Beaucoup de nouveauté dans les sujets, trop d'inattendu dans la conclusion. — L'auteur s'est fait comme une spécialité de ce qu'on pourrait appeler les sujets franco-roumains et il les traite sous une forme très dégagée et parfois agréable. Nous lui sommes redevables d'avoir attiré notre attention sur une quantité de points de détails, que sans lui nous n'aurions pas songé à traiter. Mais son imagination l'emporte quelquefois trop loin (nous y reviendrons plus bas. Cf. art. Ubicini de cette même section). Enfin ses références portent trop souvent sur des objets insignifiants, tels que des métaphores ou des citations poétiques; et d'autre part des assertions hasardeuses manquent absolument de références.

Urechia (V.-A.). *Relațiunile Franciei cu România* (Les Relations de la France avec la Roumanie).

Deux conférences faites à l'*Athénée roumain*, Buc., 1884.

Chassiotis (G.). *L'Instruction publique chez les Grecs, depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881.

Ubicini (Al.). *La carte de la Grèce par Rhigas*, publiée dans la **Revue de géographie**, t. VIII, 1881, livraison d'avril et t. IX, 1882, livraison de janvier.

La carte et la biographie qui l'accompagnent sont faites d'après Perrhevos, élève et biographe enthousiaste de Rhigas. Nos recherches nous ont permis de constater que Perrhevos brode sur la réalité. M. Ubicini parfois se laisse entraîner à broder encore sur les données de Perrhevos. Que l'on se figure M. Ionescu-Gion brodant à son tour sur les données de M. Ubicini (1^{re} partie de son *Bucarest au moment de la Révolution française*).

Papadopol-Calimah (Al.). *Charta Moldovei lucrată de Rhigas la 1797* (La carte de la Moldavie faite par Rhigas, en 1797), publiée dans les **Convorbiri literare**, XVII^e année 1884, p. 325 et suiv.

Urechia (V. Alexandrescu). *Sinaia ca loc de surghiun* (Sinaïa comme lieu d'exil), publié dans la **Sinaia**, I, 1890, n^o 2.

Pouqueville, *Histoire de la régénération de la Grèce*, Paris, 1824, 2 vol.
Cf. liv. III, III.

Neroulos (Rizo). *Histoire de la Révolution grecque*, Paris; 1829.

Aricescu (C. D.) *Istoria Revoluțiunii române dela 1821* (Histoire de la Révolution roumaine de 1821), Craïova, 1874.

Œuvre très utile par la richesse des sources (souvent orales). Extraordinaire par la naïveté de l'auteur qui apporte à l'appui de sa thèse des pièces qui vont à l'encontre de ce qu'il veut démontrer. Livre d'ailleurs obscur, d'où ne ressort pas la portée de la direction du mouvement de 1821.

Picot (Émile). *Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au XVI^e siècle*. Extrait du Centenaire de l'École des langues orientales vivantes, Paris, 1895.

Burada (T.). *Cronica musicală a oraşului Iaşi, 1780-1860* (Chronique musicale de la ville de Jassy), publiée dans les **Convorbiri literare**, XXI^e année (1888), p. 1064 et suiv.

Esprit curieux et intéressant; manque de sûreté dans ses informations musicales.

— *Cercetări despre şcoala filarmonică din Bucureşti, 1833-1837* (Recherches sur l'école philharmonique de Bucarest), publiées dans les **Convorbiri literare**, XXIV^e année (1890), p. 1 et suiv.

Belador (M.). *Istoria teatrului român* (Histoire du théâtre roumain), Craiova, 1896.

Bianu (I.). *Primii bursieri români în străinătate* (Les premiers élèves boursiers roumains à l'étranger), publié dans **Revista Noua**, 1^{re} année, 1888, Bucarest, p. 421.

Papadopol-Calimah (Al.). *Legi somptuarii sau legi contra luxului în România* (Lois somptuaires ou lois contre le luxe en Roumanie), publié dans la **Revista Noua**, II^e année, 1889, n^o 1.

b) *Biographies.*

Bengescu (G.). *V. Alexandri, Studii istorice, literare si bibliografice asupra vieţii şi operilor sale* (Etudes historiques, littéraires et bibliographiques sur sa vie et sur ses œuvres), publié dans les **Convorbiri literare**, années XX-XXII, 1886-1888.

Étude fort recommandable et qui le serait encore davantage si elle ne commençait pas à la création du monde et si elle était achevée.

Bianu (I.). *Viaţa lui Samuel Klein* (Vie de Samuel Klein), Bucarest, 1876.

Blancard (Th.). *Les Mavroyéni, Essai d'étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie et de la Roumanie*, Paris, 1893.

Œuvre d'une longueur démesurée, d'une passion inexplicable. L'auteur se sert sans cesse de sources de seconde main, et, ce qui est plus grave, de sources roumaines dont il ignore très-visiblement la langue.

Calmuschi (C.). *George Assaki* (Georges Assaki), conférence publique, Birlard, 1887.

Gion (G. Ionescu-). *Alexandru Ipsilanti si fii sei* (Alexandre Ipsilanti et ses fils), publié dans la **Revista Noua**, Buc., 1^{re} année, 1888.

— *Niculae P. Mavrogheni* (Nicolas P. Mavrogheni), dans la **Revista Noua**, 1^{re} année, 1888.

— *Niculae P. Mavrogheni şi lady Craven* (Nicolas P. Mavrogheni et lady Craven), dans la **Revista Noua**, 3^e année, 1890.

Ces trois études se trouvent réunies aujourd'hui dans le volume *Din epoca Fanariotilor* (Pages de l'époque des Phanariotes), Buc., 1891.

- Gion** (G. Ionescu-). *Doctorul Constantin Caracas* (Le Docteur Constantin Caracas).
- *Vornicul Alexandru Beldiman* (Le Vornic Alexandre Beldiman).
Études publiées dans le volume *Portrete isorice* (Portraits historiques), Buc., 1890.
- Heliade** (I. Rădulescu). *Gheorghie Lazăr* (Georges Lazar), publié dans la *Foaia pentru minte, inima si litteratura*, 3^e année, 1840, n^{os} 6 et 7.
- Legrand** (Émile). *Généalogie des Maurocordato*. Paris, 1886, contient une *Commentatio de litterarum studiis Joann. Nicolai Maurocordati principis Walachix*, auctor Joann. Theodorus Hælbis, p. 61 et suiv.
- Marienescu** (At). *Viața și operele lui Petru Maior* (La vie et les œuvres de Pierre Major), Bucarest, 1883.
- Montor** (Arnaud de). *Histoire de la vie et des travaux du comte d'Haute-rive*, Paris, 1839.
- Nicopoulo** (C.). *Notice sur la vie et les écrits de Rhigas*, Paris, 1824.
- Noël** (L'abbé). *Notice sur la vie et les ouvrages de feu M. J.-B. Le Chevalier, ancien conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, Paris, 1840.
- Odobescu** (A. I.). *Poezii Văcărești* (Les Poètes Văcărești), publié dans ses *Scrieri literare și istorice* (Écrits littéraires et historiques), Bucarest, 1887, t. I.
- *Petre Poenaru* (Pierre Poenaru), discours prononcé le 22 oct. 1889, à l'occasion du XXV^e anniversaire de l'Université de Bucarest), Buc., 1889.
- Papiu-Ilarianu** (A). *Viața, operele și ideile lui George Șincai* (La vie, les œuvres et les idées de Georges Șincai), discours de réception à l'Académie roumaine, Bucarest, 1869.
- Pingaud** (Léonce). *Choiseul-Gouffier*, Paris, 1837.
- Poenaru** (P.). *George Lazăr și Școala română* (George Lazar et l'École roumaine), discours de réception à l'Académie roumaine, publié dans *Analele Academiei romane*, 1871, p. i^{er} et suiv.
- Rochette** (Raoul). *Notice sur la vie et les travaux littéraires du prince Alexandre Handjeri (Hangherliu) hospodar de Valachie* (sic), Paris, 1850 ou 1853; cf. Didot, *Biographie Universelle*, art. Handjeri.
- Sperantia** (T). *Veniamin Costaki* (Benjamin Costaki), publié dans la *Revista Noua*, 1^{re} année, 1888, Bucarest, p. 297 et suiv.
- Teodorescu** (G. Dem). *Viața și operele lui Eufrosin Poteca* (La vie et les œuvres d'Euphrosine Poteca), Bucarest, 1884.
- Ubicini** (Al.). Art. *Rhigas*, dans la *Nouvelle Biographie générale*, t. XLII, p. 9
- Vogoride-Konaki**, *Schițe din viața și familia Logofătului Konaki* (Notice sur la vie et la famille du Logothète Konaki), publiée en tête de la 2^e édition des *Poesii* de C. Konaki, Jassy, 1886.

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Achmet-Pacha, 269.
 Agraphiotis (J.), 164, 165.
 Aiguillon (d'), 192.
 Alembert (d'), 174.
 Alexandre I^{er}, 245, 248, 249, 258, 267.
 Alexandri (B.), 56, **274**.
 Alexis (tzar de Russie), 70.
 Alfieri, 349.
 Andrei Popa, 27.
 Andreas (Pauolos), 389.
 Andronaqui, 157.
 Anna Ivanovna, 172.
 Apafi, 212.
 Aristophane, 347.
 Aristote, 38, 167.
 Aron (P., métropolitain), 295.
 Artois (comte d'), 261.
 Assaki (G.), 310, 311, **347-348**.
 Assaki (L.), 310.
 Athanase-Anghel (métropolitain), 291.
 Aurélien, 298.

B

Bălăceanu, 313.
 Băleanu, **231**, 395.
 Balș (Catherine), **253**.
 Balș (Iordaki), 273.
 Bardalachos (C.), 164, 312.
 Barthélemy (l'abbé), 205.
 Bauer (de), 154.
 Beaujour (Félix), 233.
 Beccaria, 174.
 Beethoven, 186, 348.
 Beldiman (Al.), **231, 234, 248, 335-336, 348, 349, 355**.

Belleval (de), **238, 264-269**.
 Benjamin-Costaki(métropolitain), 237, 309, 310, 311, **347**.
 Benjamins de Mitylène, 314, 365.
 Bernardin de Saint-Pierre, 174.
 Besançon, 238, 265.
 Bethlen Gabor, 212.
 Betzky (Ivan), 174.
 Beukner (Hans), 288.
 Bezak, 181.
 Bezborokdo, 174.
 Bibescu (D.), **373**.
 Bibescu (G.), **374**.
 Bob (Basile Fabian), 311.
 Bogdan (prince de Moldavie), 286.
 Bogdan (boyar), **373**.
 Boileau, 172, **344**.
 Bolboceanu, 27.
 Bossut, **361**.
 Bouffier, **361**.
 Brâncoveanu (Const., prince de Valachie), 85, 87, 110, 144, 213, 314.
 Brâncoveanu (boyar), 203, 205, **206, 221, 228, 234**.
 Brancovici (Sava, métropolitain), 289.
 Brugnère, 214.
 Brune, 235, 238, 239.
 Bujor, 27.
 Bulgariis, 139.
 Busuioc, 27.

C

Caille (de La), **164**.
 Calimaki (Const.), 142.
 Calimaki (Grég.), 108, 146, 147.
 Calimaki (Jean), 83, 105, 106, 128.
 Calimaki (Scarlat), 99, 256, **273, 346, 371**.

Caloméros, 201, 232, 258.
 Calonne (l'abbé de), **268**.
 Camphausen (von), 182.
 Câmpineanu (Scarlat), **206, 231, 234**,
 367.
 Cantacuzino (Dém.), 86.
 Cantacuzino (Stef.), 110.
 Cantémir (Antioche), 173.
 Cantémir (Dém.), 85, 88, 111, 173, 325-
 326.
 Caracas, **362**.
 Carageà (Jean), 8, **10**, 93, **96-97**, 98,
 105, 113, 114, 186, **256-257**, 314,
348, 364, 365, 370, 382, 395.
 Carageà (Nicolas), 112, 140, **147**, 150,
162.
 Carra (J. L.), **148, 154**, 158, 169.
 Carra Saint-Cyr, 216, **220, 224**.
 Catargi (boyar moldave), **231, 234**,
248.
 Catargi (boyar valaque), **203**.
 Catherine de Médicis, 210.
 Catherine II de Russie, 41, 75, 130,
 131, 173-174, 178, 182, 277.
 Caulaincourt (de), 248-249.
 Cavsocalybitis (N.), 164, 165.
 César, 302, 316.
 Champagny (de), 234.
 Charles d'Orléans, 210.
 Charles IX, 210.
 Chartres (duc de), 173.
 Chateaubriand, 328.
 Châteaufort (de), 191.
 Choiseul (de), 191, 192.
 Choiseul-Gouffier, 142, **149, 151**.
 Choisy, 191.
 Chubin (M^{me}), 347-348.
 Cichindealu, 307, 317.
 Clémaron, 238.
 Clerc, 182.
 Cloșca, 292.
 Codreanu, 27.
 Collardeau, 337, **339**, 342.
 Collonitsch, 292.
 Colson, 270, **273**, 338.

Conaki (Const.), 273, **338-344, 356**.
 Condillac, 328.
 Constantin Căpitanul, 284.
 Constantinos, 202.
 Coressi, 288.
 Corneille, 182, 198.
 Costea (J.), 311.
 Costin (Miron), 283, 284, 323-324,
 351.
 Costin (Nicolas), 284, 323, 329.
 Cottin (M^{me}), **329**.
 Coulin (Claude), **394**.
 Craven (lady), 185.
 Crișan, 292.
 Cuénim, **273**.
 Cuza, 273.

D

Dansse de Villoison (J.-B.), 142, 165.
 Dashkov, 173.
 Décébale, 297.
 Denyse Lupu (métropolitain), 315,
 316, 395.
 Derviche-Pacha, 379.
 Des Alleurs, 143, 145, 146.
 Descorches, 203.
 Desfontaines (abbé), **156-157**, 158.
 Diderot, 173, 174.
 Disloway, 213.
 Dopagne, 270, **273**.
 Dorat, **328, 337, 339, 341, 342**,
353.
 Dorotheos Proios de Chios, 139.
 Dosithée (métropolitain), 34, 310,
 371.
 Dosza, 287.
 Drakaki, 158.
 Dubois (M.), 221, 230.
 Duca-Vodă, 86.
 Dudescu, 45, **206**, 231, **232-233**,
 234.
 Dumouriez, 191.
 Durosy, 224.
 Dussailans, 191.

E

Élisabeth de Russie, 172-173, 174, 277.
 El̃mpt (d'), 130.
 Engel, 298.
 Engelhart, 181.
 Essen, 181.
 Estienne (Henri), 165.
 Étienne le Grand, 69, 314.
 Euripide, 347.
 Eutrope, 301.

F

Faca, 236, 239.
 Falconnet, 174.
 Fénelon, 198, 330, 334.
 Fériol (de), 144.
 Filimon (*voir* Philimon).
 Filipescu, 76, 246, 253, 370.
 Flachat, 156, 157.
 Fleury (A.-H., cardinal de), 143.
 Fleury (Cl., abbé), 327.
 Fleury (H., membre de la Convention Nationale), 271-272.
 Fleury « le régicide », 270-273, 338.
 Florian, 328, 329, 333-335, 336, 337, 347, 348, 353, 355.
 Flûry, 221, 224-230, 238, 254.
 Fonseca, 145.
 Fornetty, 256.
 Fotaki, 158.
 Foureroy, 167.
 François I^{er}, 209.
 Frédéric II, 130, 131.
 Frédéric-Guillaume II, 189.
 Furnaraki, 373.

G

Galitzyne, 174.
 Gaspari (Luce) (*voir* Belleval).
 Gaudin (Emil), 203, 217-220.
 Gazi, 165.
 Géliotoncourt, 268.
 Genlis (M^{me} de), 329, 335.

Geoffrin (M^{me}), 174.
 Georgakis, 397.
 Georges de Pathmos, 377.
 Georges le Byzantin, 139.
 Gessner, 328, 329, 335, 347.
 Gherasim, 331.
 Ghica (Const., boyar), 347.
 Ghica (Dém., boyar), 206, 221, 231, 234, 235, 369.
 Ghica (Grég., boyar), 346.
 Ghica (Grég., hospodar) (A.), 72-73, 89, 91, 104, 105, 143, 146, 277.
 Ghica (Grég., hospodar) (B.), 9-10, 105, 111, 113, 151, 158, 166.
 Ghica (Grég., prince de Moldavie de 1849 à 1857), 300.
 Ghica (I., boyar), 246.
 Ghica (Mathieu, hospodar), 57, 98, 104.
 Ghica (Scarlat, hospodar), 7, 104.
 Gibory (de), 181.
 Gilbert, 337.
 Gobdelas (Dém.), 164.
 Goethe, 348.
 Golescu, 232, 313.
 Goujon, 361.
 Grădișteanu, 395.
 Grandchamps (de), 210-211.
 Grégoire (métropolitain), 35.
 Grimm, 174.
 Groaza, 27.
 Guilleminot, 244.

H

Haase (K.), 362.
 Handjeri (*voir* Hangherliu).
 Hangherliu (Al.), 140, 141.
 Hangherliu (C.), 74, 94, 95, 105, 107, 114, 225-227.
 Harvey, 139.
 Hauterive (d'), 149, 150, 152-153, 154, 155.
 Heliade (J. Rădulescu), 317.

Henri d'Anjou (Henri I de Pologne,
Henri III de France), 211.
Henri IV, 212.
Hiliadis (M.), 164, 167.
Hunter, 288.
Hortollan, **199**, 203, **218-219**, **248**.
Horia, 292.

I

Ilarion, **371-372**, 395, **400-401**.
Iliș-Vodă, 86.
Ion cel cumplit, 211.
Iorgovici, **302-305**, 317, **327**.
Isaac (archiacre), 331.
Iskoull, 181.
Italinski, 237.

J

Jacob (métropolitain), 332.
Jianu, 27.
Joriste (E., métropolitain), 289.
Joseph II, 129, 130, 131, 292.

K

Kamensky, 181, 254.
Kaunitz, 128, 130, 213.
Kiajna, 211.
Kiriak, 346.
Kirița Draco (*voir* Russet).
Kisselev, 93.
Klein (S.), 292, 295, **296-306**, 317, **327**.
Kogălniceanu (E.), 158.
Kogălniceanu (M.), 273, **274**.
Kommeno, 181.
Koraïs, 302.
Kutuzov, 76, 113, 253.

L

La Chétardie, 173.
Lafond (M^{me}), 174, 182.
La Harpe, 174.
Lamarre, 248.
Langeron (de), 181, 184, 261, 270, 370.

Lantier, 144.
La Roche, **147-148**, 150, 159, 162.
Lascarov, 111, 179, 189.
Lătescu (M^{me}), 362.
Latour-Maubourg, 251.
Laurençon, 270.
Lazăr (Georges), **311-318**, 365, 382.
Lebrun-Pindare, 337, 340, 341, 342.
Le Chevalier (l'abbé), 142, 149, 150.
Lecoq, 208-209, 213. •
Ledoulx, **243**, **244**, 250, 252, 253, 254, 256, 257.
Ledoulx (M^{me}), 254, 257.
Ledoux, 221, 230.
Lefranc de Pompignan, 337, 339, 340.
Lejeune, 270, **273**.
Léon X, 287.
Lépine, 228.
Letourneur, 339.
Lhommé (l'abbé), 270, **273**, 274, 371.
Ligne (de), **169-170**, 228.
Linchou (douanier), **146**, 150, 151.
Linchou (professeur), **150-160**, **162**, 238.
Lincourt, 270, **346**.
Lomonosov, 173.
Louis XIV, 143, 212, 213.
Louis XV, 173.
Louis XVI, 198.
Louis XVIII, 270.
Lucien, 161.
Luther, 288.

M

Major (P.), 295, **296-306**, 307, 314, 317, 327, 329, 330, 332.
Mamfi (J.), 311.
Manega, 373.
Mănescu, 349.
Marguerite de Valois, 211.
Marie-Thérèse, 130, 292.

Markov, 174.
 Marmontel, 205, **327**, 328, 333, 337, 353.
 Mathieu Bassaraba, 30.
 Mathieu (le cirque), 346.
 Mavrocordat (Al., l'Exaporite), 87, 109, 110, **138-139**, 141, 143.
 Mavrocordat (Al., hospodar), 111, 141, **169**, 179, 332.
 Mavrocordat (Const.), **5-7**, 8, 9, 15, 19, 20, 25, 31, 33, 34, 36, 56, 71, 72, 89, 91, 93, 98, 101, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 140, 141, 143, **156-157**, 164, 166, 263, 277.
 Mavrocordat (J., caïmacan), 104, 110.
 Mavrocordat (J., hospodar), 72.
 Mavrocordat (N.), 36, 72, 82, 87-88, 89, 90, 91, 104, 109, 139, 141, 145.
 Mavrogheni, 82, 106, 127, 141, 471, 170, 185, 194, 203, 205.
 Mavros, 183.
 Mazarin, 212.
 Méchain, 235.
 Mehemed-Ali, 177.
 Mercier de la Rivière, 174.
 Mesiodax (J.), 164.
 Métastase, 205.
 Meynard (Et.), 158.
 Michel le Brave, 70, 212, 284, 289, 290, 296, 314.
 Michelson, 241.
 Micul (I.), 291, 292, 295.
 Micul (S.) (*voir* Klein).
 Milea Spirea, 401.
 Millet, 361.
 Millo (secrétaire), 146, 150.
 Millo (facteur), 146, 273.
 Miloradowicz, 76, 184, 253.
 Mircea Bassaraba, 314.
 Molière, 328, **349**.
 Mondoville, 270.
 Montal, 217.
 Montesquieu, 139, 173, 174, 198, 328.
 Moruzzi (Al.), 10, 55, 95, 114, 122,

218-219, 234, 235, **238**, **239-240**, 241, **263-264**, 267, 309, 340.
 Moruzzi (Const.), 105, 111, 142, 180.
 Moruzzi (Dém.), 105, 113, 240, 255.
 Moruzzi (Panaïotaki), 105, 113, 240, 255.
 Mozart, 348, 349.
 Mureșanu, 297.

N

Nagny, 147.
 Napoléon Bonaparte, 113, 197, 199, 200, 201, 205, 207, **230-261**, 267, 307.
 Neculce (I.), 284, 325, 352.
 Negri (C.), 274.
 Negruzzi (C.), 329.
 Nenciulescu, 370.
 Néophytos Ducas, 312.
 Nestor, 313.
 Nicoussias (Panaïote), 87, 138, 139.
 Niphon (métropolitain), 30.

O

Olivier, 214.
 Ostermann, 174.
 Oxenstierna, **331**, **354**.

P

Paladi (M^{me}), 362.
 Panine (Nikita), 174.
 Panzini, **159-160**.
 Papadopoulos, 181.
 Parrant, 221, **222-224**, 229, 230, 241, 243, 257.
 Pasvan-Oglou, 13, 96, 112, 181, 207, 239, 265, 266.
 Paul I, 96, 181.
 Pellet, 218, 219.
 Pentedekas, 390.
 Perhévos, 207.
 Petraki, 106.
 Petru Cercel, 211.
 Petru Schiopul, 210, 211.
 Philimon, 56.
 Photiadis (L.), 164, 312.

Pic, 184.
 Pierre le Grand, 14, 70, 71, 172, 174, 178.
 Plélo, 172.
 Piron, 328, 337, 353.
 Plutarque, 161.
 Pogoniani (métropolitain), 86.
 Poniatowski, 233.
 Pope, 328, 339.
 Popescu (Radu), 284.
 Popp (Dr Basile), 311.
 Popp (Stefan), 293, 295.
 Potemkine, 174, 185.
 Poullio (de), 230.
 Procopios de Péloponèse, 164.
 Provence (comte de), 261.

R

Racine, 182, 198, **351**, 354.
 Racoviță (Const.), 7, 83, **146**, 277.
 Racoviță (M.), 83, 103, 105.
 Racoviță (Stef.), 83.
 Radu Negru, 286.
 Radu IV ou V le Grand, 30.
 Raicevich, 111, **159-160**, 162, 165, 189, 273, 360.
 Rákóczy (Georges I^{er}), 212.
 Rákóczy (Georges II), 212.
 Ralet, 402.
 Ralu, **348-349**.
 Rareș, 70.
 Razoumovski, 173.
 Récamier (M^{me}), 233.
 Recordon, 270.
 Reinhardt, 241, 244.
 Restaut, **167**.
 Rhigas, **202-208**, 229, 375.
 Richelieu (cardinal de), 212.
 Richelieu (duc de), 261.
 Robert, 253.
 Rohan (cardinal de), 148, 151.
 Romantzov, 250.
 Romberg (B.), 362.
 Rossini, 349.
 Rössler, 298.
 Rousseau, 174, 328, 362.
 Roznovanu, 271, 273.
 Rummel, 181.
 Russet (Antoine), 86.

S

Sainte-Aulaire (de), 238, **268-269**, 391.
 Saint Étienne le Grand, 285.
 Saint-Luce, **235-236**, 239, 265.
 Saint-Priest (de), 147, 148, 192.
 Saint-Rémy, 182.
 Șapte Sate (M^{me}), 362.
 Schiller, 348.
 Schouvalov, 173.
 Scrivas, 164.
 Sebastiani, 241, 242, 243, 245.
 Sélim III, 237, 241, 242.
 Sérigny (de), 182.
 Sévin, 143.
 Sigismond (J.), 289.
 Simian, 147, 150, 151.
 Șincai (G.), 295, **296-306**, 314, 317, 327.
 Sophocle, 347.
 Staël (M^{me} de), 233.
 Stamaty, **214-217**.
 Stăncescu, 330.
 Stârcea, 332.
 Stavrakî, 106.
 Stemmatîu, 166.
 Stephanopouli (Dimo et Nicolo), 200.
 Știrbei (B.), **376**.
 Stroganov, 401.
 Sturdza (Constantin), 347.
 Sturdza (Dém.), **366**.
 Sturdza (Grigorașcu), **273**.
 Sturdza (Michel), **273**, 371.
 Sturdza (Scarlat), 273.
 Sulzer, 165.
 Șuțu (Al.), 180, **233**, 234, **240-242**, 246, 250, 257, 259, 265, 269, 382, 391.
 Șuțu (M.), 96, 98, 112, 147, 387, 388, 390.

T

Talleyrand, 222, 227, 234, 240.
 Talma, 349.
 Tamarra, 239.
 Tecenik-Oglu, 267.
 Théodore (prof. grec), 158.
 Théophile (métropolitain), 290.
 Théotokis (N.), 164.
 Tököly, 213.
 Tolstoï (ambassadeur), 250.
 Trajan, 282, 283, 284, 293, 294, 296,
 297, 301, 302, 306, 316, 324.
 Trapezuntios (G.), 164.
 Trediakovski, 172.
 Tudor Vladimirescu, **375-402**.
 Tunsu, 27.
 Tyrnavitis (Al.), 164.
 Tyrnavitis (Dém.), 203.

U

Ureki (Gr.), 283, 284, 323, 350.

V

Văcărescu, (Al.), 338.
 Văcărescu (Îancu, logothète), **273**,
338, **344**, **349**, **354**, **356**, **365**,
370, **395**.
 Văcărescu (Ienăkiță, ban), **77-78**,
 159, **162**, 325, 338.
 Văcărescu (N.), 338.
 Valcroissant (de), 191-192.
 Valentini, 181.
 Varlam, 76.
 Vauban, 182.
 Vendotis, 168, 199.
 Vergennes (de), 150.

Verninac, 217, 220.

Vilette (de), 151.

Villeneuve (de), 213.

Viomesnil, 191.

Vizin (von), 175.

Vladimirescu (*voir* Tudor).

Voicu, 27.

Voltaire, **171**, 173, 174, 182, 183, 198,
 328, 331, 348, **347**, **348**.

Voronzov, 173.

W

Wagner (imprimeur), 288.

Weber (professeur), 162.

Willié, 181.

Witch (de), 265, 267.

X

Xénophon, 161.

Y

Young, 328, 336.

Ypsilanti (Al., hospodar), 7, 36, 82, 98,
 105, 108, 111, 112, 141, **149**, **158-**
160, **166-167**, 189, 202, 238, 269.

Ypsilanti (Al., général russe), 269,
377-380, **385-390**, 400.

Ypsilanti (Const.), 7, 114, **159-160**,
 234, 235, **238-240**, 243, 263, 264,
266-269, 375, 389.

Ypsilanti (Dém.), 159.

Z

Zalic, 401.

Zerzoulis (N.), 164.

Zoubov (Platon), 174.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION. — Traits caractéristiques de l'influence française en Roumanie.	I

LIVRE PREMIER

État de la société sous l'Ancien Régime

I. Le Paysan.	3
§ 1. Misère du paysan roumain, p. 3. — § 2. Réforme de Constantin Mavrocordat (1746 et 1749) et ses suites, p. 4. — § 3. Rapports du paysan avec le propriétaire et l'administration princière, p. 7. — § 4. Exigences des Turcs en temps de paix et des Russes en temps de guerre, p. 11. — § 5. État d'esprit du paysan. Ignorance, scepticisme et résignation, p. 15. — § 6. État d'esprit du paysan (suite). Méfiance. Haine des oppresseurs. — Les chansons populaires, p. 21. — § 7. Émigration et brigandage, p. 24.	
II. L'Église	29
§ 1. Les moines grecs. Les « Couvents dédiés », p. 29. — Le clergé indigène. Biens immenses du haut clergé. Misère et vices du bas clergé, p. 32. — § 3. Irréligion du peuple roumain, p. 37. — § 4. Le clergé ne joue aucun rôle politique, p. 39.	
III. Le Boyar.	42
§ 1. Bucarest et Jassy au xviii^e siècle. Equipages et costumes des boyars, p. 42. — § 2. La maison du Boyar. Domestiques et esclaves, p. 44. — § 3. Histoire de la noblesse roumaine, p. 49. — § 4. Comment les Hospodars multiplient et confondent à dessein les fonctions publiques et les titres nobiliaires, p. 52. — § 5. Privilèges et richesses des boyars. Concussions, p. 56. — § 6. Psychologie du Boyar. Vanité. Amour du luxe. Paresse. Inquiétude	

perpétuelle, p. 60. — § 7. Servilité des boyars vis-à-vis du prince, p. 68. — § 8. Leur attitude en face des Turcs et des Russes. — Circonstances atténuantes en faveur des boyars, p. 73.

IV. Le Hospodar 81

§ 1. Hospodars grecs et indigènes. Les derniers, plus malfaisants encore que les premiers, p. 81. — § 2. Origine de la puissance des Phanariotes, p. 83. — § 3. Système de nomination des hospodars. — Leurs exactions. Quelques types de tyran : Constantin Hangherliu, Alexandre Moruzzi, Jean Caragea, p. 87. — § 4. Caractère du Phanariote. Bassesse envers le Turc. — La lutte pour le trône et pour la vie, p. 99. — § 5. Politique extérieure des hospodars phanariotes. Leur situation comme agents diplomatiques de la Porte. Trahisons multipliées, p. 108.

V. Les autres classes de la société 115

§ 1. Absence d'une classe intermédiaire. Le commerce et l'industrie laissés aux mains des étrangers, Tziganes, Arméniens, Grecs, Turcs, Juifs, p. 115. — § 2. Pas de données précises sur leur état d'esprit, p. 123.

VI. Conclusion 125

§ 1. Idées et sentiments communs à toutes les classes. Ignorance. Inquiétude et mécontentement. Indifférence pour le pays, p. 125. — § 2. Le passé politique des Principautés et leur avenir probable, p. 127.

LIVRE II

Les intermédiaires de l'influence française

CHAPITRE I. LES PHANARIOTES. *La langue Française à Bucarest et à Jassy* 137

§ 1. Les hospodars, anciens drogmans, sont obligés de savoir le français, p. 137. — § 2. Sympathies intéressées pour la France. Les secrétaires français des hospodars : Millo, Linchou, Simian, La Roche, Carra, le comte d'Hauterive, l'abbé Le Chevalier. Leurs publications sur les Principautés, p. 143. — § 3. Education des Phanariotes. Princes francophiles : Constantin Mavrocordat, Grégoire Ghica, Alexandre Ypsilanti, etc. Les gouverneurs français,

p. 155. — § 4. L'Instruction publique sous les Phanariotes. Les Écoles grecques. Réforme d'Alexandre Ypsilanti. L'étude du français obligatoire, p. 164. — § 5. Le français, langue des salons dans les deux capitales. Le patriarche de Constantinople et le patriarche de Ferney, p. 168.

CHAPITRE II. LES RUSSSES. *Les manières françaises* 172

§ 1. L'Influence française en Russie au XVIII^e siècle, p. 172. — § 2. La marche vers Constantinople. Établissement d'un consulat russe à Bucarest, p. 176. — § 3. Comment l'armée cosmopolite russe propage la langue et les manières françaises, p. 181. — § 4. Consuls autrichiens, prussiens et anglais. Leur influence. Histoire de M. de Valcroissant, p. 189.

CHAPITRE III. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES PRINCIPAUTÉS. *Idées politiques* 193

I. La première Hétairie 193

§ 1. — Échos de la Révolution française dans les Principautés. Impressions des boyars, p. 193. — § 2. Enthousiasme suscité en Orient par les principes de la Révolution. Popularité de Bonaparte en Grèce. Voyage des Stephanopouli, p. 197. — § 3. Rhigas de Velesin. Son éducation, ses voyages, ses projets. La première Hétairie grecque et les boyars valaques, p. 202.

II. Création du consulat français. 208

§ 4. Premiers rapports de la France avec les Principautés. Grantrye de Grandchamps. Henri III et Petru Cercel. Projet Disloway, p. 208. — § 5. La propagande révolutionnaire en Orient. Mission Brugnère et Olivier. Le Grec Constantin Stamaty, premier agent français. Le citoyen Émile Gaudin. Son mémoire au prince Moruzzi, p. 214. — § 6. Flûry et Parrant, premiers consuls français. Leur situation difficile. Rapports du citoyen Parrant. Extravagances et succès du citoyen Flûry à Bucarest. Emprisonnement de tous les deux après Campo-formio, p. 220.

III. Napoléon et les Principautés 231

§ 7. Naissance du « Parti National » ou « Parti Français » en Valachie. Ambassade du boyar Dudescu auprès de Bonaparte. Son succès. Saint-Luce et Méchain « commissaires provisoires » à Bucarest et à Jassy, p. 231. — § 8. Politique louche des hospodars Constantin Ypsilanti et Alexandre Moruzzi. Austerlitz. Napoléon

se rapproche de la Turquie, p. 237. — § 9. Tilsitt. Abandon des Principautés. Dissolution du « Parti National » en Valachie, son réveil dans la Moldavie, occupée par les Russes, p. 244. — § 10. Projets de Napoléon sur les Principautés pendant son séjour en Espagne, p. 248. — § 11. Erfurt. Les Principautés livrées à la Russie. Comment l'ancien « parti français » devient le « parti turc », p. 250. — § 12. L'esprit public en Moldavie et en Valachie pendant la campagne de Russie, p. 253. — § 13. Chute de Napoléon. Ruine en apparence complète de l'influence française. Rôle joué par Napoléon dans le réveil du sentiment national roumain, p. 256.

IV. Les émigrés. 261

§ 14. Premier courant d'émigrés. Les jeux de société. Le hospodar Alexandre Moruzzi et son conte publié dans *Le Spectateur du Nord*, p. 261. — § 15. Deuxième courant. Les émigrés conseillers princiers. Lucie Gaspari, comte de Belleval, et le marquis Beaupoil de Sainte-Aulaire, p. 264. — § 16. Troisième courant. Les émigrés instituteurs. « Fleury le régicide », l'abbé Lhommé, Colson, etc. Résultats de leur enseignement, p. 269.

CHAPITRE IV. LES TRANSYLVAINS. Réveil du sentiment latin 277

§ 1. Importance du mouvement transylvain pour l'histoire de l'influence française en Roumanie, p. 277. — § 2. Antiquité et persistance du sentiment de l'origine latine chez le peuple roumain. Les premiers chroniqueurs, p. 281. — § 3. Comment s'explique l'autorité des Roumains transylvains dans les Principautés danubiennes. Persécutions hongroises en Transylvanie. Les révoltes, p. 284. — § 4. Annexion de la Transylvanie à l'Autriche. Adhésion d'une partie du clergé à la foi catholique. Bons et mauvais résultats. Les prêtres unionistes à Rome. La colonne Trajane, p. 290. — § 5. Travaux historiques des Transylvains, p. 296. — § 6. Travaux philologiques et exagérations de l'École de Blaj, p. 300. — § 7. Influence du mouvement transylvain dans les Principautés. Bibliothèques des boyars. Fondations d'écoles. Les métropolitains Benjamin Costaki et Dosithée. Georges Assaki, p. 306. — § 8. Georges Lazar. Son enseignement à Bucarest. Nature et étendue de son influence, p. 311.

LIVRE III

Premiers résultats de l'influence française

I. Résultats littéraires 321

§ 1. Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de la littérature roumaine. Les premiers chroniqueurs : Grégoire Ureki, Miron et Nicolas Costin. Décadence littéraire au XVIII^e siècle, p. 321. — § 2. La « Renaissance » roumaine et l'influence française. Lectures des boyars à la fin du XVIII^e siècle. Le *Télémaque*. Marmontel et Florian. Les traductions du « très savant boyar Alexandre Beldiman », p. 326. — § 3. Succès de petits poètes français Dorat, Piron, Collardeau, etc. Traductions et imitations de Iancu Văcărescu et Constantin Conaki, p. 336. — § 4. Le théâtre. Les acteurs allemands et les représentations grecques en Moldavie. M. Lincourt. Assaki et le « Théâtre de société ». — Le théâtre à Bucarest. La princesse Ralu, p. 345. — § 5. La langue littéraire. Les traductions du français et leur utilité. Ce qu'on doit aux Văcărescu et Beldiman, p. 350.

II. Résultats sociaux 368

§ 1. Premiers emprunts des Moldaves et des Valaques à la civilisation française. Des formes et des mots, p. 358. — § 2. Comment on comprend les principes de la Révolution française. Projet de constitution « aristo-démocratique » du Grand Logothète Démètre Sturdza », p. 362. — § 3. Influence des formes extérieures sur l'esprit d'un peuple. Quelques natures d'élite. Nenciulescu, Iancu Văcărescu, Michel Sturdza, l'évêque Ilarion, p. 367. — § 4. Formules exprimant les tendances vagues des boyars, p. 372.

III. Résultats politiques. 375

§ 1. La Révolution de 1821. Insuffisance des données historiques pour apprécier le soulèvement populaire de Tudor Vladimirescu, p. 375. — § 2. Psychologie du paysan roumain au moment de la Révolution. Il est révolté contre tout le monde. D'où vient sa nouvelle attitude, p. 381. — § 3. Les boyars indigènes hostiles aux hétéroclites en Moldavie. Tudor et les boyars valaques. L'« esprit nouveau », p. 385. — § 4. La personnalité de Tudor. Jugements contradictoires portés sur lui. Formules de ses proclamations révélant l'influence française, p. 395. — § 5. Rappel des Phanariotes. Fin de l'« Ancien Régime ». Signification de cette date, p. 402.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES RÈGNES PHANARIOTES.

BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX TRAVAUX CITÉS DANS L'OUVRAGE 405

INDEX ALPHABÉTIQUE 423

ERRATA

Page	ligne	au lieu de	lisez
7, § 3	12	Racovițăa	Racoviță
27	3	Andri	Andrei
46	7 (en partant du bas de la page).	« logothètes » pour la plupart devenus,	« logothètes » pour la plupart, devenus
51	2 »	ils perdent caractère	ils perdent le caractère
66	5 »	écrase, en lui enlevant	écrase : en lui enlevant
81	3 »	le nom seul	ce nom seul
87	6 »	provinces, le « raïas »	provinces de « raïas »
98	12 »	fournissent	fournirent
103	9 »	à la cour de l'autre	à la cour l'un de l'autre
114	9 »	étaient tenus dans leur pays	sont tenus aujourd'hui par leurs compatriotes
120	3	ils se proclament	ils proclament
121	7	il commerce	il commence
139	4 (en partant du bas de la page).	à leurs sujets et à leurs maîtres, les Turcs	à leurs sujets, les Moldo-Valaques et à leurs maîtres, les Turcs
164	1 »	ces grands noms	ces grands noms-là
165	6 et 7	<i>supprimez</i> : et de l'érudition sans bornes de ceux qui l'ont professé	
169	6 (en partant du bas de la page).	Français	voyageurs
180	11 »	les Russes n'en négligent pas une	les Russes n'en laissent jamais passer l'occasion
212	5 et 6 de l'alinéa 2.	(† vers 1640)	(vers 1640)
212	4-7 (en partant du bas de la page).	Rákóczy I^{er} et plus tard son fils Rákóczy II répondirent plus mal... : ils se rapprochèrent... et entrèrent	Georges II Rákóczy répondit plus mal... : il se rapprocha... et entra
218	2, après la citation.	qu'on pouvait gagner	de gagner
235	1 de la citation.	attachée	attelée
235	3 (en partant du bas de la page).	précédent, portant	précédant avec
235	dernière.	<i>supprimez</i> : le recevant	
241	4 de l'alinéa 2.	sous la commande	sous le commandement
251	6 de la citation.	pour	par
254	11 (en partant du bas de la page).	qu'elle avait fait offrir	qu'elle lui avait fait offrir
259	15 et 16	comme on dirait dans le langage naïf de temps	comme on disait dans le langage naïf du temps

Page	ligne	au lieu de	lisez
273	10 et 11 de l'alinéa.	devait devenir plus tard prince de Moldavie pendant son règne en Moldavie	devait devenir plus tard célèbre pendant son règne en Moldavie
273	6 (en partant du bas de la page).	Ienaki	Iancu
282	4 de l'alinéa.	l'origine latine, leur peuple	l'origine latine de leur peuple
286	2	Făqăras	Făgăraş
286	12	Ayes	Argeş
307		La note 4 se rapporte aux deux vers : Et ne menez pas trop loin L'empereur Bonaparte	
315	5	Denyse Lupu, en 1809)	Denyse Lupu, en 1809)
326	avant-dernière	XVI^e siècle	XVIII^e siècle
331	12 et 13 en partant du bas de la page.	On a trouvé bon nombre de copies manuscrites de sa traduction	On en a trouvé bon nom- bre de copies manuscrites
335	9 de l'alinéa 1.	Soamond	Raymond
343	2 de la 11 ^e colonne.	Oui	Qui
366	8 (en partant du bas de la page).	Legostes	Légistes

POUR LES RÉFÉRENCES :

Page	note	ligne	au lieu de	lisez
33	1	2	p. 80	p. 809
38	1	2	Cf. aussi dans la <i>Revue des deux Mondes</i>	Cf. aussi E. Thouvenel, <i>La Valachie en 1839</i> , dans la <i>Revue des deux Mondes</i> .
44	1	2	p. 197	p. 147
47	1	1	Malte-Brun, p. 263	Malte-Brun, t. VII, p. 263.
48	1	4	1893	1839
75	2		p. 301	p. 321
75	3	2	1880	1860
76	1		p. 206	p. 216
83	2	2	p. 22-38	p. 22-30
	dela page pré- cédente			
119	1	2 et 3	Série III, t. I	Série II, t. III
167	1		p. LXXIV	p. LXXXIV
180	2		p. 112	p. 111
225	3		p. 445	p. 495
253	1	1	p. 269	p. 289
269	1		p. 129	p. 109
309	4		p. 349	p. 347
338	3		1898	1848
395	2	2	p. 159	p. 15
400	3		p. 184	p. 104
400	4		p. 133	p. 131

ANGERS. — IMP. A. BURDIN, SECTION ORIENTALE DE L'IMPRIMERIE CAMIS ET C^{ie}, PARIS.
